

Rapport sur les progrès de l'anthropologie / par A. de Quatrefages.

Contributors

Quatrefages, A. de 1810-1892.
Royal College of Physicians of Edinburgh

Publication/Creation

Paris : Imprimerie impériale, 1867.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/bbyk77jz>

Provider

Royal College of Physicians Edinburgh

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Royal College of Physicians of Edinburgh. The original may be consulted at the Royal College of Physicians of Edinburgh. where the originals may be consulted.

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



617.26

R34935









RECUEIL DE RAPPORTS

SUR

LES PROGRÈS DES LETTRES ET DES SCIENCES

EN FRANCE.

PARIS.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie},

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77.

RECUEIL DE RAPPORTS
SUR
LES PROGRÈS DES LETTRES ET DES SCIENCES
EN FRANCE.

RAPPORT SUR LES PROGRÈS
DE L'ANTHROPOLOGIE

PAR
M. A. DE QUATREFAGES,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU MUSÉUM.

PUBLICATION FAITE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE SON EXC. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVII.

Collection
Anthropologie
M. A. DE QUATREFAGES



RAPPORT SUR LES PROGRÈS
DE L'ANTHROPOLOGIE
EN FRANCE.

INTRODUCTION.

DÉFINITION ET BUT DE L'ANTHROPOLOGIE.

Le mot *Anthropologie* signifie *Histoire des Hommes*, comme *Mammalogie* veut dire *Histoire des Mammifères*, comme *Entomologie* signifie *Histoire des Insectes*. Rigoureusement parlant, il doit donc être pris dans la même acception que ces termes, dont le sens est bien déterminé, et éveiller l'idée d'un ensemble de connaissances relatives aux hommes, comparable à celui qu'impliquent ces mêmes termes quand il s'agit des animaux.

Or, au point où en sont aujourd'hui les sciences naturelles, l'histoire d'un groupe animal ne comprend pas seulement la description extérieure. Elle embrasse aussi l'examen comparatif des organes et celui des fonctions, l'étude des variations que présente le type fondamental, celle des instincts et des mœurs. En d'autres termes, le naturaliste moderne étudie les êtres vivants à tous les points de vue possibles, soit comme individus, soit comme espèces.

Ainsi entendue, l'Anthropologie aurait le droit de revendiquer,

comme étant de son domaine, un certain nombre de branches des connaissances humaines déjà fort anciennement cultivées et connues sous des noms spéciaux. En tant qu'individus, les hommes ont été étudiés de bien des manières. Leurs facultés intellectuelles et morales sont depuis des siècles le sujet favori des méditations et des spéculations philosophiques; la connaissance de l'Anatomie, de la Physiologie sont les fondements indispensables de la Médecine; la Pathologie, la Thérapeutique elles-mêmes, c'est-à-dire la description des perturbations que peut subir l'état normal, l'exposé des moyens propres à combattre ces troubles et à rétablir la santé, ne sont au fond que des branches de l'Anthropologie.

Toutefois la force des choses a, depuis longtemps, consacré la distinction de ces diverses branches du savoir humain; et le mot *Anthropologie*, quand il désigne une science à part, doit se prendre dans une acception plus restreinte : il signifie alors *Histoire des hommes considérés au point de vue spécifique*.

Ramenée dans ces limites, l'Anthropologie n'en reste pas moins la plus vaste peut-être de toutes les sciences; elle est de plus la dernière venue. On s'explique aisément ces deux faits.

L'étude des hommes embrasse tous les groupes humains. Elle a pour but de les connaître en eux-mêmes et dans leurs rapports réciproques. Pour atteindre ce but, elle doit s'enquérir de tous leurs caractères sans en négliger un seul. Sans doute, ici comme en Zoologie, les caractères tirés du corps passeront en première ligne; l'Anthropologie est avant tout descriptive, anatomique, et physiologique quand elle le peut. Mais ce n'est pas l'être physique seul qui, même chez les animaux, occupe le naturaliste. Celui-ci étudie également les mœurs, les instincts des espèces dont il veut faire l'histoire. S'il parle du castor, il rappellera inévitablement sa sociabilité naturelle,

la manière dont il barre le cours d'un ruisseau de façon à obtenir un étang artificiel et à niveau constant, l'art qu'il déploie dans la construction de ses digues. S'il fait l'histoire des hirondelles, il ne manquera pas d'insister sur leur instinct de migration; s'il s'agit de celle des fourmis, il ne décrira pas seulement les diverses espèces, mais il montrera aussi comment chacune a son genre de vie particulier; il insistera sur leurs curieuses industries et montrera dans ces traits de mœurs autant de caractères spécifiques distinctifs. Enfin, s'il s'agit du genre Rat, le naturaliste pourrait-il ne pas rappeler que la souris seule est indigène, qu'elle a été attaquée au moyen âge par le rat noir, auquel elle n'a pu résister que par sa petitesse même, et qu'à son tour elle a vu cet ennemi presque détruit par le surmulot, qui, à l'époque de Buffon, arrivait à peine aux portes de Paris.

L'anthropologiste ne saurait agir autrement. En traitant des divers groupes humains, il n'a pas à s'occuper seulement de l'Homme physique. L'Homme intellectuel, l'Homme moral, réclament de sa part une attention égale.

Cette obligation explique l'immensité de sa tâche. Il a devant lui, non plus des animaux dont l'intelligence rudimentaire est presque invariablement réglée par ces impulsions secrètes que nous appelons les instincts; non pas des générations qui se succèdent toujours semblables entre elles, à moins que l'homme n'intervienne pour les modifier au gré de ses besoins ou de ses caprices; mais des êtres éminemment intelligents et libres, progressifs et par conséquent capables d'accumuler et de transmettre les résultats de leurs efforts en tout genre, mais pouvant aussi rétrograder et s'amoin-drir; par conséquent des êtres qui, dans tout ce qui les distingue le plus essentiellement de l'animal, changent et se modifient souvent de siècle en siècle.

Partout ces êtres ont un langage articulé qu'ils ont su, dans une foule de lieux, traduire par des signes de convention. Oralement ou par l'écriture, ils ont conservé dans bien des cas la tradition de leur passé. Ils ont fondé des sociétés très-variées, souvent en lutte les unes avec les autres, superposées ou se poursuivant à la surface du globe, émigrant aussi quelquefois sans causes appréciables. Ces sociétés ont d'ordinaire laissé des traces de leur existence dans des monuments. Dans leur sein s'étaient développées des industries diverses dont les produits racontent à leur manière ce que furent jadis les ouvriers, même lorsqu'ils attestent l'art le plus rudimentaire et sont le plus profondément enfouis. Enfin deux ordres de faits entièrement étrangers à l'animal, les faits religieux et moraux, s'ajoutent à tous les précédents.

Or tous ces faits sont chez les hommes les équivalents des phénomènes instinctifs de l'animal. Comme ceux-ci, ils peuvent et doivent fournir des caractères distinctifs. L'anthropologiste ne saurait les séparer des caractères physiques, quand il veut préciser les différences ou les rapports existant entre les divers groupes humains, sans laisser sa tâche incomplète.

On le voit, l'Anthropologie physique doit appeler tour à tour à son aide l'Archéologie, l'Histoire politique, celle des institutions, des mœurs et des arts, la Linguistique, la Mythologie, en un mot toutes les sciences spéciales qui s'occupent d'un ensemble quelconque de manifestations de l'activité intellectuelle et morale; et cela dans tous les groupes humains juxtaposés ou dispersés à la surface du globe.

Il est évident que, pour aborder cette étude, il fallait que les principaux de ces groupes au moins fussent découverts et connus; et, pour en arriver là, il fallait avoir à peu près terminé l'explora-

tion du globe. La géographie est donc, pour ainsi dire, la mère de l'Anthropologie.

Mais celui qui veut étudier les hommes à tous les points de vue ne peut pas s'en tenir à connaître le relief actuel du globe. L'histoire de celui-ci touche à celle des êtres qui en peuplent la surface, et la Géologie a déjà fourni à l'Anthropologie de précieuses indications. La Paléontologie animale et la Paléontologie humaine se tiennent aujourd'hui, et leurs rapports deviennent chaque jour plus intimes.

Enfin il n'est pas jusqu'à la Physique générale et à la Météorologie dont la connaissance ne devienne parfois nécessaire à l'anthropologiste. Seule la connaissance des grands mouvements de l'atmosphère et des mers lui permet de résoudre avec certitude quelques-uns des problèmes les plus délicats soulevés par ses études.

Ainsi l'Anthropologie doit recourir à une foule de sciences désignées déjà par des noms divers et que l'esprit est habitué à regarder comme très-distinctes. C'est là un fait dont on a singulièrement exagéré les conséquences. On est allé jusqu'à dire qu'elle vit uniquement d'emprunts et que par suite elle ne constitue pas une *science spéciale*. C'est se montrer à la fois injuste et peu logique.

Si l'étude de la plante ou de l'animal a mérité le beau nom de *science*, comment le refuser à l'étude de l'Homme? Les deux sciences naturelles fondées par les Linné et les Jussieu, par les Buffon et les Cuvier, sont-elles donc si simples et vivent-elles exclusivement sur leur propre fonds? Non; chacune d'elles se compose en réalité de plusieurs autres, qu'on isole aussi bien souvent. La Physiologie, par exemple, n'est qu'une branche de la Botanique ou de la Zoologie. Elle-même ne marche qu'appuyée sur l'Anatomie, et presque à chaque pas elle est forcée de recourir à la Chimie, à la Physique,

à la Mécanique, pour résoudre quelque'un des nombreux problèmes qu'elle agite depuis si longtemps. Nie-t-on pour cela que la Physiologie soit une science?

Pour définir nettement même un de ces corps que nous appelons *simples*, parce que, dans l'état actuel de la science, il ne nous est plus possible d'en séparer plusieurs autres sortes de matières, « il faut étudier, nous dit M. Chevreul, trois groupes de propriétés : des propriétés physiques, des propriétés chimiques, des propriétés organoleptiques ¹. » Quand un certain nombre de corps simples se combinent pour former des corps composés, quand ces derniers à leur tour s'unissent dans les êtres vivants et d'une organisation progressivement compliquée, les propriétés se multiplient, des facultés de plus en plus nombreuses apparaissent, et le nombre des groupes formés par elles croît dans le même rapport.

Or chez l'Homme la complication atteint son maximum. Quand il a voulu s'étudier lui-même, il a été forcé de fractionner la tâche, par suite de cette imperfection intellectuelle native sur laquelle a si justement insisté l'illustre maître que je nommais tout à l'heure. Prenant un à un et isolément chaque ordre de phénomènes correspondant aux divers groupes de propriétés et de facultés qui lui sont propres, il a fait de chacune de ces études une science distincte; mais il n'a pas pour cela brisé les rapports qui les unissent.

Au fond, chacune d'elles n'est qu'un chapitre de l'*Histoire des hommes*, et, en les mettant à contribution, dans un but déterminé, l'Anthropologie ne fait que reprendre son bien.

Maintenant lui reprochera-t-on de s'éclairer en appelant à son secours un certain nombre de sciences qui ne touchent à l'Homme

¹ Définition de la Chimie. (*Histoire des connaissances chimiques*, t. I.)

que d'une manière indirecte? Lui refusera-t-on pour cela le droit de prendre son rang?

Mais, à part les sciences de calcul, quelle est la branche de nos connaissances qui marche absolument seule et sans jamais s'appuyer sur ses sœurs? Pas une, pas même la Physique ni la Chimie. La première doit une partie de ses progrès aux applications qu'on lui a faites des Mathématiques; la seconde tient à la Physique par un des groupes de propriétés reconnus par M. Chevreul, à la Botanique, à la Zoologie, à l'Anthropologie elle-même, par un autre ¹.

Oui, comme les autres sciences, l'Anthropologie doit se compléter par des emprunts; mais, comme elles aussi, elle a son ordre d'études propres, qu'on n'aborde nulle part ailleurs; elle a ses questions de détail extrêmement nombreuses, ses questions générales, qui naissent du sujet lui-même, qui s'enchaînent et conduisent à des doctrines. Par conséquent la *science des hommes*, telle que je l'ai définie précédemment, constitue une science spéciale dans toute l'acception du mot.

C'est cette science que j'aurais dû résumer en entier pour remplir complètement la tâche qui m'était confiée. Mais, pressé par le temps, j'ai dû me borner : je n'aborderai donc ici que l'*Anthropologie générale*.

¹ «Les propriétés physiques et chimiques se manifestent hors de nous.

«Les propriétés organoleptiques, au contraire des propriétés physiques et des

propriétés chimiques, sont en nous... Les propriétés organoleptiques se manifestent dans les animaux et dans les plantes.» (CHEVREUL, *loc. cit.*).

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

IN THE YEAR 1649

BY JOHN BURNET

OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

LONDON

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

By Authority

Printed by J. Sturges, in Strand

1724

PREMIÈRE PARTIE.

APERÇU HISTORIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE PÉRIODE, S'ÉTENDANT DEPUIS BUFFON JUSQU'AUX TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE.

La diversité des notions qu'embrasse l'Anthropologie suffit pour expliquer son développement tardif. Elle ne pouvait naître qu'autant que les éléments en auraient été réunis par le travail successif et morcelé dont je parlais plus haut. Or la connaissance des plus essentiels date pour ainsi dire d'hier. Bien que Colomb ait touché aux Lucayes dès 1492, et que Vasco de Gama ait doublé le Cap cinq ans après, les sciences géographiques, et par conséquent la connaissance des groupes humains, ont progressé assez lentement. C'est seulement en 1768 que Cook, Pallas et Bruce partirent presque en même temps pour la mer du Sud, l'Asie et le nord de l'Afrique. Celle-ci, abordée aujourd'hui de tant de côtés, ne fut sérieusement attaquée au sud par Levaillant que treize ans plus tard, et les voyages de Mungo-Park vont de 1795 à 1805. Ceux de Humboldt, de d'Orbigny en Amérique se sont accomplis de nos jours. On sait comment se sont multipliés les successeurs de ces grands pionniers de la terre et des mers, et jusqu'où la Géographie en est arrivée maintenant. Bornons-nous à constater que chaque pas en avant fait dans cette voie a été signalé pour ainsi dire par un progrès correspondant, accompli dans la science des hommes. Reconnaissons que par cela même cette dernière n'a pu se constituer que de nos jours.

Ce n'est pas que les anciens aient méconnu les différences qui distinguent certains groupes humains, même sous le rapport physique. Les monuments de l'Égypte et de la Mésopotamie sont là pour prouver le contraire. Lorsque l'étude en aura été sérieusement faite à ce point de vue, nul doute qu'ils n'ajoutent des renseignements précieux à ceux que nous leur devons déjà, et qu'à son tour l'Histoire proprement dite ne s'éclaire des résultats obtenus par l'Anthropologie. Les historiens, les géographes de l'antiquité, nous ont conservé aussi, sur les populations de leur temps, bien des détails que nous consultons avec grand fruit. Mais, je le répète, ces matériaux étaient trop peu nombreux, trop incomplets, pour qu'on songeât à les grouper et à en former une science, même rudimentaire.

Une autre cause devait nécessairement retarder l'avènement de l'Anthropologie. On ne pouvait penser à étudier les hommes au point de vue spécifique, tant que la *notion de l'espèce* ne s'était pas introduite dans les sciences naturelles en général, tant qu'elle n'avait pas été élucidée par celles de ces sciences où les espèces sont multipliées et se rattachent à des types nombreux. Or la question : *Qu'est-ce que l'espèce ?* n'a été posée qu'à la fin du xvii^e siècle, par Jean Ray, en Angleterre (1686), et par Tournefort, en France (1700). Les zoologistes, les botanistes, en comprirent vite l'importance, et leurs travaux en donnèrent la solution pour les animaux et les plantes. Alors seulement on put songer aux hommes, et l'Anthropologie prit naissance.

Linné et Buffon entrèrent presque en même temps dans cette voie nouvelle, le premier avec la brièveté et la forme aphoristique qu'on trouve dans tout son *Systema naturæ*, le second avec bien plus de développement.

Linné plaça l'Homme comme espèce unique en tête de ses *Primates*, et dans le même genre qu'un singe anthropomorphe. Ce rapprochement lui a attiré de vifs reproches de la part de plusieurs philosophes, et aussi de quelques naturalistes, parmi lesquels je

citerai Daubenton. De nos jours, il lui a valu des éloges. Éloges et reproches portent à faux. Quand il inscrivait à côté l'un de l'autre l'*Homo sapiens* et l'*Homo nocturnus*, Linné n'entendait nullement leur prêter une parenté quelconque. Il met son lecteur en garde contre cette idée; il déclare lui-même que des recherches ultérieures feront probablement retourner aux vrais singes l'être qui présente déjà des rapports avec eux. Les caractères anatomiques qu'il ne connaissait pas lui manquent seuls pour le séparer entièrement de l'Homme, en qui il voit d'ailleurs un être exceptionnel, couronnement et fin de la création.

Buffon aussi ne fait qu'une seule espèce de tous les hommes. En outre, tout en proclamant les rapports qui l'unissent aux animaux, il isole d'une manière absolue cette espèce privilégiée. S'il eût adopté dès cette époque les idées de classification contre lesquelles au contraire il lutta si longtemps, il me semble évident qu'il aurait le premier proposé l'établissement d'un *Règne humain*. Telle est aussi, au fond, la pensée de Linné. Mais, tandis que chez celui-ci elle est dissimulée par la brièveté de l'exposition, faussée par le fait de la classification, et appuyée en partie sur des considérations théologiques, elle est nettement exposée par Buffon, et repose chez lui exclusivement sur l'étude des animaux, dont il fait l'application à l'Homme. J'aurai du reste à revenir plus loin sur cette question, et le lecteur verra alors que, sur ces deux points, l'unité de l'espèce humaine et la nature des rapports de cette espèce avec la création animale, la science moderne n'a fait en réalité qu'élargir la voie ouverte et tracée par Buffon.

Quoique réunissant en une seule espèce tous les groupes humains, Buffon pas plus que Linné ne méconnurent les différences qui les distinguaient. Ils les signalèrent, chacun à sa manière.

Linné admet, nomme et caractérise brièvement quatre groupes, savoir : l'*Homme américain*, l'*Homme européen*, l'*Homme asiatique* et l'*Homme africain*. Il n'indique aucune des raisons qui lui ont fait adopter cet ordre, assez singulier à quelque point de vue qu'on

l'envisage. Il ajoute de plus, évidemment à titre de variétés accidentelles, l'*Homme sauvage*, auquel il rapporte tous ces individus qu'on a trouvés en Europe errants dans les bois, et qui paraissent avoir été, pour la plupart, des espèces d'idiots abandonnés; et l'*Homme monstrueux*. Ce dernier groupe renferme les variétés causées, dit Linné, *par le sol ou par l'art*. Dans la première catégorie, il place les populations montagnardes de petite taille et les Patagons. La seconde renferme, entre autres, les jeunes Européennes qui se serrent outre mesure et se donnent ainsi une taille trop fine.

Évidemment Linné n'a parlé de l'Homme et des différences qu'il présente que pour compléter le cadre qu'il s'était tracé. S'il en eût été autrement, il n'aurait certainement pas proposé les deux dernières subdivisions que je viens d'indiquer, et il eût cherché ailleurs que dans la Géographie l'épithète caractéristique des quatre groupes qui seuls rentrent dans l'Anthropologie. Il eût évité ainsi de se placer, au moins en apparence, en contradiction avec bien des faits déjà connus de son temps, et dont quelques-uns étaient vulgaires pour l'antiquité elle-même.

Le travail de Buffon sur l'histoire de l'Homme est bien différent. Ce travail est un des principaux titres de gloire de notre immortel naturaliste. C'est là ce que n'hésitent pas à proclamer quelques-uns même des écrivains qui ont le plus vivement combattu les idées de l'auteur sur l'unité de l'espèce humaine¹. Buffon, après avoir assigné à l'Homme la place qui lui revient en tête et au-dessus des animaux, l'étudie d'abord comme individu. Il le prend à sa naissance et le conduit jusqu'à la mort. Cette partie de l'ouvrage est une sorte de résumé à la fois descriptif et physiologique, tel qu'il pouvait être tracé au temps de Buffon. La science y est bien en retard sur le savoir de notre époque, et des vues théoriques depuis longtemps condamnées y jouent un rôle beaucoup trop considérable. Mais on y trouve aussi des aperçus remarquables et

¹ Bory de Saint-Vincent, *Essai zoologique sur le genre humain*.

parfois des idées justes, qu'on a reprises depuis, et même de nos jours, sans se rappeler où elles avaient été émises pour la première fois. Je citerai comme exemple tout ce que l'auteur dit des morts apparentes et du danger des inhumations précipitées.

Mais c'est dans la partie du travail intitulée : *Variétés dans l'espèce humaine*, qu'on retrouve Buffon tout entier. Il la publia en 1749, près de vingt ans par conséquent avant les grands voyages de découvertes scientifiques que je rappelais plus haut. Il y revint et la compléta environ trente ans après par des additions. Alors seulement il put disposer des matériaux recueillis par Bruce et par Cook dans ses deux premiers voyages. Ce sont là des dates et des faits qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut être juste envers l'auteur. Mais à cette condition il est impossible de ne pas admirer la merveilleuse sagacité de celui qui, disposant de matériaux aussi imparfaits, a su en tirer tant de déductions et de conclusions justes. Sans doute les lacunes sont graves et se font sentir; sans doute il y a des erreurs que des informations plus complètes sont venues corriger; mais de grandes coupes sont établies au milieu des groupes humains; dans chacune d'elles les variétés principales sont reconnues et décrites, le plus souvent avec une exactitude d'autant plus remarquable qu'il a fallu démêler la vérité au milieu de détails insuffisants et contradictoires; les rapports des populations sont parfois presque devinés, grâce à cette intuition qui n'appartient qu'au génie; enfin les limites géographiques sont esquissées, les mœurs, les civilisations, indiquées, etc. En un mot les principaux linéaments d'une Anthropologie véritable sont nettement arrêtés avec une sûreté de coup d'œil faite pour étonner encore aujourd'hui.

Buffon a passé en revue tous les groupes humains connus de son temps et a résumé à peu près tout ce qu'on savait alors sur chacun d'eux; mais il a suivi exclusivement l'ordre géographique. Lui qui à cette époque ne voulait pas de classification, même en Zoologie, n'a eu garde d'en proposer une pour les variétés humaines.

Leur division en quatre groupes fondamentaux, caractérisés essentiellement par la couleur, ressort d'une lecture attentive de son livre plutôt qu'elle n'y est formellement exprimée. A plus forte raison n'a-t-il pas cherché à distinguer les groupes subordonnés, et pourtant à chaque page ce qu'il dit de l'action des climats et de l'influence des croisements, les conclusions qu'il en tire, etc. montrent combien il est préoccupé des questions de rapports et de filiation, comment il cherche à les résoudre en s'aidant de toute la science de son temps. A cet égard, il est encore supérieur à bien des écrivains qui ont traité les mêmes sujets après lui et avec des données bien plus complètes.

En jetant les fondements de l'Anthropologie, Buffon laissa à cette science le caractère essentiellement descriptif par lequel ont également commencé la Botanique et la Zoologie. Blumenbach lui donna plus de précision en l'éclairant par l'Anatomie. Son petit volume *De generis humani varietate nativa* (1775), ses *Decades craniorum diversarum gentium* (1790-1808), sont aussi des ouvrages fondamentaux.

Le premier de ces ouvrages est un manuel complet, très-utile à consulter encore aujourd'hui. L'auteur cherche d'abord à caractériser l'Homme en général. Dans ce but il le compare rapidement aux animaux et aux singes en particulier, au point de vue de l'organisation interne et externe, des fonctions normales et des maladies. Il indique les principales modifications que peut subir l'organisme animal, en recherche les causes probables et rattache à cette étude celle des variétés humaines. Puis il décrit les principales de ces variétés en les groupant d'une manière méthodique.

Blumenbach, médecin et naturaliste, avait compris de bonne heure qu'une étude sérieuse de l'Homme devait, comme celle des animaux et des plantes, reposer sur un examen attentif de la nature. Il avait senti la nécessité des collections anthropologiques. Celle qu'il forma est restée justement célèbre. Elle comprenait essentiellement des portraits reproduisant l'ensemble des traits des diverses

racés, et des têtes osseuses dont le nombre, en 1799, s'élevait à quatre-vingt-deux. C'est là qu'il puisa les matériaux de ses *Décades*, où se trouvent exposés pour la première fois les caractères craniologiques des principaux groupes humains.

Comme Linné, Blumenbach fait figurer l'Homme dans le cadre zoologique; comme Buffon, mais à un moindre degré, il l'isole des singes et n'en fait qu'une espèce constituant à elle seule un genre et un ordre. En outre, après avoir proclamé un grand fait que l'observation a mis et met chaque jour de plus en plus en lumière, après avoir dit que le nombre des variétés humaines est innombrable et qu'elles passent de l'une à l'autre par des nuances insensibles, il les ramène à cinq variétés ou races principales, savoir : la Caucasique, la Mongolique, l'Éthiopique, l'Américaine et la Malaise. On peut faire à ces dénominations le même reproche qu'à celles de Linné. Empruntées à des notions géographiques, elles ont le grave inconvénient de supposer des rapports d'affinités qui souvent n'existent pas; mais ici cet inconvénient est atténué par les détails mêmes que donne l'auteur.

Les travaux de Buffon et de Blumenbach, ceux des naturalistes qui, de près ou de loin, marchaient sur leurs traces, avaient assis sur des bases solides l'étude comparée des groupes humains. La science nouvelle se vit bientôt renforcée par une sœur, d'origine également récente. La fondation de la Société asiatique de Calcutta (1784) avait donné une impulsion et une direction inattendues aux recherches philologiques. En 1808, Frédéric Schlegel publia son livre *Sur la langue et la sagesse des Indiens*. En comprenant sous la dénomination commune d'*indo-germaniques* les langues de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, de l'Allemagne, etc. en justifiant cette appellation, il fit acte de génie et découvrit un nouveau monde. (Max MÜLLER). Bientôt d'illustres émules, son frère Guillaume Schlegel, Bopp, Lassen, Guillaume du Humboldt, Bur-nouf, etc. s'élancèrent dans ce champ des découvertes; et tels furent les fruits de leurs travaux qu'en peu d'années on put dresser

la classification généalogique des principales langues de l'humanité. (MAX MÜLLER.) De là à conclure à la filiation, au groupement des populations et des races, il n'y avait qu'un pas. Il fut naturellement franchi; l'Anthropologie philologique sortit de ces nouvelles études et marcha à pas de géants.

Dans la science des races humaines la Linguistique d'une part, l'étude descriptive et anatomique de l'autre, doivent-elles, peuvent-elles marcher isolément et sans souci des résultats acquis par les unes ou par les autres? J'ai entendu soutenir cette opinion par des anatomistes comme par des linguistes exclusifs. A mes yeux, il y aurait là une grave erreur.

Rien de plus utile, rien de plus nécessaire dirai-je que de contrôler les unes par les autres les solutions que des moyens de recherche aussi différents donnent des mêmes problèmes. Lorsque deux hommes arrivent à des conclusions identiques par des voies aussi diverses que la Linguistique et l'examen physique, on peut accepter leurs dires; on a du moins de bien grandes chances d'être dans le vrai. Le désaccord indique immédiatement ou des difficultés spéciales ou quelque erreur commise d'un côté ou de l'autre; il fait naître des doutes prudents et provoque de nouvelles recherches; il est lui-même un moyen de plus d'atteindre la vérité.

Mais il est rare qu'il y ait contradiction entre les résultats obtenus par les deux méthodes. Douze années de professorat, pendant lesquelles j'ai passé en revue toutes les principales races du globe et la plupart de leurs subdivisions, me permettent d'affirmer ce fait si encourageant pour qui s'occupe d'Anthropologie. Presque toujours l'accord se soutient jusque dans les détails, d'une manière qui m'a bien souvent surpris et qui se manifeste surtout chez certaines races mixtes. Dans un petit nombre de cas, les conclusions de la Linguistique, celles de la science descriptive et anatomique semblent se contredire; mais presque constamment alors il s'agit de groupes spéciaux, qui, considérés isolément, soit sous le rapport du langage, soit au point de vue des caractères physiques, constituent

autant de problèmes également difficiles pour le philologue et pour le naturaliste. Déjà pourtant les études les plus récentes, en révélant des faits nouveaux et en complétant les données que nous possédions il y a bien peu de temps encore, ont fait disparaître quelques-unes de ces difficultés et fait rentrer dans la règle générale un certain nombre de ces exceptions embarrassantes. Je reviendrai, du reste, plus loin sur cet ordre de faits ¹.

Buffon, Blumenbach et les grands linguistes que j'ai nommés sont les fondateurs de l'Anthropologie. Chacun d'eux a eu ses disciples, rapidement et dans le monde entier. Je n'ai pas à rappeler ici tous ces travaux, ce Rapport ne devant embrasser que la France. Toutefois il est un homme dont il serait injuste de ne pas au moins mentionner le nom et les ouvrages. Je veux parler du docteur James Cowles Prichard. Sa thèse inaugurale imprimée en 1808 devint, dès 1813, un livre, qui parut sous le titre de *Recherches sur l'histoire physique du genre humain* ². Accueilli comme il devait l'être, cet ouvrage, malgré son étendue et son prix assez élevé, a eu trois éditions.

Prichard est essentiellement de l'école de Buffon; mais on voit partout qu'il a su profiter des progrès de la science. Le premier volume de son livre est tout entier consacré à une étude générale et comparative de l'Homme et de ses races, et cette étude repose elle-même sur celle des animaux et des plantes. C'est en s'appuyant sur les lois générales communes aux autres êtres organisés que l'auteur cherche à éclairer l'histoire de l'Homme. La méthode est excellente; elle est la seule qui puisse conduire à des résultats vraiment scientifiques; et nous avons vu que Buffon et Blumenbach l'avaient déjà mise en usage.

Prichard introduisit dans la science les considérations tirées de

¹ Voir le paragraphe consacré à la Linguistique.

² *Researches into the physical history of mankind*. La troisième édition se compose

de cinq volumes in-8° et est accompagnée de figures et d'un atlas. Un abrégé de ce grand ouvrage a été traduit par M. Roulin et publié en deux volumes in-8° (1843)

la Pathologie comparée des races humaines; il insista d'une manière spéciale sur leur Psychologie, et sut à diverses reprises emprunter à la Linguistique les données dont l'importance se faisait mieux sentir de jour en jour. Enfin l'atlas de cet ouvrage renferme une série de cartes reproduisant la distribution géographique des races humaines.

Malheureusement on reconnaît trop souvent que cet auteur ne s'était pas personnellement occupé des sciences naturelles qui lui servent de point de départ. Il ne connaissait pas assez les instruments qu'il maniait et n'en a par conséquent pas tiré toujours tout le parti possible. Parfois même il les emploie de manière à fournir des armes contre lui, faute d'être suffisamment au courant des doctrines et des faits familiers aux naturalistes.

Enfin c'est à ce manque de pratique des sciences naturelles qu'il faut attribuer les imperfections du plan général de l'ouvrage. L'auteur n'est en réalité guidé que par la Géographie. Il n'a pas cherché à établir de classification; il se préoccupe peu des rapports des groupes. En un mot, on sent trop souvent chez lui l'absence de cette *méthode naturelle*, si importante dans l'étude des êtres organisés et que Laurent de Jussieu avait cependant fait connaître près de vingt ans avant la première publication de Prichard¹.

En dépit de ses lacunes et de ses défauts, lacunes et défauts dont plusieurs tiennent à l'époque où il fut conçu et exécuté, l'ouvrage de Prichard n'en reste pas moins une œuvre des plus considérables, et qui mérite à l'auteur une place parmi les fondateurs de l'Anthropologie². On n'a encore rien publié d'aussi complet, d'aussi sérieux

¹ Le *Genera plantarum* est de 1789.

² Les Américains décernent volontiers ce titre à Georges Morton. Mais, tout en reconnaissant le mérite hors ligne de l'auteur des *Crania americana* (1839) et des *Crania ægyptiaca* (1844), il est difficile de ne pas voir en lui un disciple direct de Blumenbach. Morton n'a d'ailleurs publié

que des monographies, et, quelque importantes que soient celles-ci, on ne peut les comparer à un ouvrage qui embrasse l'ensemble et les détails de toute la science. On comprend d'ailleurs aisément que les Américains s'exagèrent de bonne foi le rôle de leur compatriote. Morton a été vraiment initiateur dans son pays; ses

sement élaboré, sur *l'ensemble des groupes humains*, et la France en particulier ne peut opposer aucun livre aux *Recherches* du savant anglais.

Ce n'est pas qu'il n'ait été fait quelques tentatives dans cette voie. Mais, ou bien les auteurs étaient de beaucoup au-dessous de la tâche qu'ils s'étaient imposée, ou bien ils ne touchaient à l'Anthropologie qu'en passant, et s'en tenaient à des indications plutôt qu'ils ne cherchaient à faire une œuvre achevée. Comme exemple des premiers, je citerai Virey, qui publia, dès 1801, la première édition de son *Histoire du genre humain*. Malgré tous les soins que l'auteur prétend avoir apportés pour perfectionner son œuvre, la seconde édition de ce livre, imprimée vingt-trois ans après (1824), ne mérite que trop la sévère appréciation que Bory de Saint-Vincent lui-même avait déjà portée de l'article *Homme*, inséré par l'auteur dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* édité par Déterville (1817).

Deux autres articles de dictionnaire publiés, l'un par Lacépède en 1821, l'autre par Bory de Saint-Vincent en 1825, devinrent aussi l'occasion de deux publications, *l'Histoire naturelle de l'Homme*, par le premier de ces naturalistes, et *l'Homme*, par le second. Ces deux ouvrages parurent tous deux la même année (1827). Ils portent malheureusement la trace de leur origine. On voit aisément que les auteurs ont délaissé momentanément leurs études habituelles pour traiter un sujet qui eût exigé de leur part encore bien des recherches longues et sérieuses. Lacépède surtout mérite ce reproche. Il insiste beaucoup trop sur l'histoire individuelle de l'Homme; il énumère, sans les décrire, la plupart des races, souvent mal définies, dont il admet l'existence, et se jette, le plus souvent, dans ces considérations générales qu'il aimait tant à développer, sans grande utilité pour la science.

ouvrages ont une valeur à laquelle tous les savants européens ont rendu de justes hommages; enfin il a laissé une collection

anthropologique longtemps sans rivale, et dont les États-Unis ont encore le droit d'être fiers.

L'ouvrage de Bory de Saint-Vincent est bien supérieur au précédent. Sans doute la précipitation, le manque de recherches suffisantes s'y font souvent sentir; l'esprit de système et le parti pris s'y montrent ouvertement, et expliquent comment on rencontre trop souvent les assertions les plus hasardées, les plus inexactes et parfois les plus contraires à des informations précises que l'auteur n'a pu ignorer; sans doute on est peiné en voyant l'auteur enlaidir, contrairement aux faits déjà connus, le portrait de certains groupes humains, et s'efforcer de les mettre au niveau, presque au-dessous des singes. Mais du moins il écarte tout détail qui n'est pas en rapport direct avec son sujet; il décrit chacun des groupes dont il s'occupe, en l'envisageant sous ses principaux aspects, et ces groupes eux-mêmes, généralement bien compris, sont restés pour la plupart dans la science, tout en prenant souvent une valeur différente de celle que leur attribuait l'auteur. En somme, *l'Homme* de Bory est un manuel d'Anthropologie bon encore à consulter de nos jours, mais qui ne doit l'être qu'avec précaution et en le contrôlant soigneusement.

Rappelons ici un fait important dans l'histoire de la science, et qui signale le début de discussions sur lesquelles nous reviendrons longuement plus tard¹. Virey fut le premier à combattre, au nom des sciences naturelles, l'unité spécifique des hommes, admise par Linné, Buffon et Blumenbach. Dans l'article *Homme*, que j'ai cité plus haut, il regarda l'ensemble des groupes humains comme formant un *genre*, qu'il partagea en deux *espèces*, caractérisées par l'ouverture de leur angle facial. Cette classification fut maintenue dans son livre. Évidemment, à se placer sur le terrain de Virey, le nombre des *espèces* humaines était de beaucoup trop restreint. Aussi ne tarda-t-il pas à s'accroître.

En 1825 Bory de Saint-Vincent et A. Desmoulins publièrent, presque en même temps, leurs classifications anthropologiques. Le premier compta quinze espèces d'hommes, le second d'abord onze

¹ Voir le chapitre consacré à l'Unité de l'espèce humaine.

seulement; mais, dans un volume publié l'année suivante, il porta ce chiffre à seize¹.

Dans sa *Zoologie analytique* (1806), Duméril n'admit qu'une seule espèce d'hommes et se borna à caractériser sommairement les six races qu'il y rattachait. Cuvier, dans son *Règne animal* (1817), agit à peu près de même, mais il consacra pourtant à l'espèce humaine et à ses grandes races quelques belles pages connues certainement de tous nos lecteurs. M. Milne-Edwards, dans ses *Éléments de zoologie* (1834), suivit exactement l'exemple de Cuvier et ne donna guère plus de développement au chapitre réservé à l'espèce humaine. Aucun autre des grands zoologistes de cette époque ne s'est d'ailleurs occupé spécialement d'Anthropologie : ni Lamarck, que ses connaissances générales et les sujets mêmes qu'il a traités dans sa *Zoologie philosophique* semblaient devoir conduire presque forcément à cette étude; ni Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, qui aurait pu y être amené très-naturellement par ses recherches sur l'influence du milieu ambiant et sur les modifications qu'elle imprime aux êtres organisés; ni Blainville enfin, qui, par ses tendances dogmatiques, par l'alliance qu'il a cherché à établir entre la science et la religion, paraissait ne pouvoir éviter le terrain où elles se sont le plus souvent rencontrées, tantôt en alliées, tantôt comme adversaires.

Bien que délaissée par les princes de la science et par la presque totalité de leurs élèves, l'Histoire naturelle de l'Homme n'en marchait pas moins, en ce sens que de toutes parts les matériaux s'amas-saient, que les questions de détail se résolvaient, et que, par suite, les questions générales s'éclaircissaient davantage ou se posaient de jour en jour. Une foule d'hommes éminents, que semblaient isoler la différence des carrières, de l'éducation, des connaissances, la nature de leur esprit, concouraient à ce résultat, parfois sans en avoir conscience. Je ne saurais, on le comprend, énumérer ni

¹ *Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale et de l'Afrique australe*, 1826.

surtout juger ici cette masse énorme de travaux divers. La plupart d'ailleurs trouveront place dans d'autres Rapports. La Linguistique, l'Histoire, l'Archéologie, etc. auront leurs interprètes spéciaux et autorisés; mais je devais insister sur ce fait, qu'il n'est pas une de ces sciences qui n'ait apporté son tribut à l'Anthropologie.

Au reste, et par suite même des rapports que j'ai signalés plus haut, il n'est peut-être pas une des branches de l'activité humaine qui n'ait contribué aux progrès de celle qui semble être leur lien commun. Je ne citerai que quelques faits frappants.

Pour qui s'arrête aux apparences, l'*Histoire naturelle des végétaux* semble certes n'avoir rien de commun avec celle de l'Homme. Il n'en est pourtant pas ainsi. Par cela seul qu'il est un être organisé et vivant, l'Homme est soumis aux mêmes lois que tous les êtres de même nature. De ce fait seul il résulte que, pour résoudre les problèmes fondamentaux de l'Anthropologie, il est nécessaire d'étudier jusqu'aux plantes elles-mêmes. Les expériences journalières et souvent involontaires qui s'accomplissent dans nos vergers, dans nos potagers, sont pour nous pleines d'enseignements. Voilà comment la *Pomologie physiologique* de M. Sageret (1830) présente un intérêt réel pour l'histoire de l'Homme, et comment un livre sur nos divers cépages, l'*Ampélographie* du comte Odart, a fourni à M. Chevreul l'occasion d'un remarquable Rapport (1846), où la grande question de l'espèce et des races est traitée de manière que tout anthropologiste sérieux doive le consulter¹.

A plus forte raison la connaissance des animaux, celle surtout de nos espèces domestiques et des phénomènes qu'elles présentent, est-elle indispensable à quiconque veut approfondir l'histoire naturelle de l'Homme. A ce point de vue, la Zootechnie est une des sciences qui nous offrent le plus d'intérêt. Après avoir été longtemps négligée en France, on sait quel essor elle a pris depuis quelques années.

¹ Rapport sur l'ouvrage intitulé : *Ampélographie, ou Traité des cépages les plus estimés dans tous les vignobles de quelque*

renom, par M. le comte Odart. (*Bulletin des séances de la Société royale et centrale d'agriculture.*)

J'aurais trop à citer si je voulais rappeler ici tous les travaux qui, entrepris dans un but essentiellement pratique, ont jeté un jour très-réel sur quelques-unes des plus délicates questions de la science; ce serait d'ailleurs empiéter sur le domaine de l'Agriculture. Mais je ne saurais oublier deux ouvrages qui, tout en traitant uniquement de nos races animales, semblent avoir été entrepris dans le but d'éclairer notre propre histoire. Ce sont les *Études sur la génération*, de M. Girou de Buzareingues (1828), et surtout le mémoire de M. Roulin *Sur quelques changements observés chez les animaux domestiques transportés dans le nouveau continent*, travail peut-être encore unique dans son genre et qui est devenu classique dès son apparition (1829).

Toutefois il est évident que l'observation de l'Homme lui-même a pour l'Anthropologie un intérêt supérieur à celui que présente tout autre ordre de recherches. Sur ce point, la France a largement payé sa dette à la science.

Et d'abord parmi les naturalistes mêmes, il en est qui, servis par les circonstances, par les hasards de leur carrière, ont contribué pour une large part aux progrès de l'Anthropologie. A la fin du dernier siècle, Levaillant étudiait au Cap les races humaines aussi bien que les oiseaux de l'Afrique méridionale (1780-1784), et donnait, sur les populations, sur leurs caractères physiques, intellectuels et moraux, des détails, traités longtemps de fables, mais dont tout confirme de plus en plus l'exactitude. Alcide d'Orbigny, envoyé comme naturaliste dans l'Amérique méridionale, détachait de son grand ouvrage sur l'histoire de ces contrées un travail en deux volumes sur les races humaines qu'il avait observées, et *l'Homme américain* était accepté immédiatement comme une œuvre classique (1839). Lesson, après avoir fait la partie zoologique d'un voyage autour du monde, publiait à la fois ses études sur les Mammifères et les Oiseaux découverts depuis Buffon, et une *Histoire naturelle des races humaines qui habitent l'Océanie* (1828). Lesson appartenait en outre à la médecine marine, et nous aurons à constater bien des fois que

ce corps distingué a contribué d'une manière notable à l'avancement de l'Anthropologie.

Au reste, les médecins de la marine n'ont fait en cela que suivre l'exemple que leur donnaient d'illustres chefs. De Bougainville (1766) à Dumont d'Urville (1837), la France a presque toujours été représentée sur les mers lointaines par quelque navire chargé d'une mission scientifique. Presque toujours l'étude des populations humaines a figuré au premier rang des préoccupations des officiers chargés de diriger ces expéditions. Nous ne pouvons entrer à ce sujet dans des détails qui nous conduiraient trop loin; mais nous devons rappeler qu'à cet égard La Pérouse a rivalisé avec Cook lui-même, et qu'il aurait certainement mérité de prendre place à côté du grand découvreur anglais, s'il n'eût été arrêté presque au début par les roches de Vanikoro. N'oublions pas non plus que Dumont d'Urville, à qui il était réservé de dissiper le mystère de cette catastrophe, a été son digne émule; que toujours il accorda une attention toute spéciale à l'étude de l'Homme; que les atlas anthropologiques recueillis par ses soins sont au nombre des plus riches et des plus justement estimés; enfin qu'en faisant prendre sur le vivant des bustes de diverses races, il nous a fourni des éléments d'étude tout nouveaux et a enrichi notre Muséum d'une collection encore sans rivale dans le monde.

Pendant que nos marins servaient l'Anthropologie sur mer, d'autres voyageurs lui rendaient à l'intérieur des terres des services non moins signalés.

Ici surtout nous devons nous borner et renvoyer au Rapport sur la Géographie. Mais, sans remonter au delà du xix^e siècle, comment ne pas citer les noms de Victor Jacquemont, qui paya de la vie son séjour au milieu des populations hindoues, afghanes, cachemiennes, dont il apprécie si justement la civilisation et les mœurs (1828-1832)? de Dubois de Montpéreux, dont le Voyage au Caucase a si justement été récompensé par le grand prix de la Société de Géographie de Paris (1839-1843)? Comment ne pas

rappeler Cailliaud, qui sut donner une couleur scientifique à l'expédition d'un Pacha et découvrit les ruines de l'antique Méroë, en même temps qu'il étudiait les populations du Nil jusqu'au 10^e degré de latitude nord (1819-1822); Caillé, qui, le premier des Européens, a pu donner sur la mystérieuse Tombouctou, sur ses habitants, sur les populations qui se succèdent le long de cette route du Sénégal à Gibraltar, des détails recueillis par lui-même (1827-1829)? Comment surtout oublier cette pléiade de voyageurs français, Combes (1834), Combes et Tamisier (1835-1837), les frères d'Abbadie (1837-1839), Th. Lefebvre (1839-1843), Rochet d'Héricourt (1839-1845), d'Arnaud (1841), qui se sont succédé en Abyssinie, et grâce à qui on peut aujourd'hui débrouiller le chaos des races humaines comprises dans l'ancien empire des Négus ou disséminées sur ses limites?

Les missionnaires ont toujours suivi de près les voyageurs géographes ou naturalistes; maintes fois ils les ont précédés. Par suite de leurs préoccupations habituelles, ils ont souvent étudié les hommes bien mieux que les voyageurs laïques les plus éminents. L'Anthropologie leur doit beaucoup. Catholiques ou protestants, orthodoxes ou dissidents, ils semblent parfois avoir lutté à qui rendra le plus de services à la science. Sans remonter à tous les documents recueillis par les apôtres de l'Asie et de l'Amérique, bornons-nous à rappeler que, si les populations du Cap et de l'Océanie sont aujourd'hui si bien connues, c'est en grande partie aux missionnaires que nous en sommes redevables; que ces travaux sont tous contemporains, et que parmi les noms que nous pourrions citer il en est plusieurs de Français.

Des voyages moins pacifiques que les précédents ont puissamment contribué aux progrès de l'Anthropologie. Bien des fois les nations européennes ont brisé, par des expéditions guerrières, les barrières qui les séparaient des autres peuples. La France moderne en compte deux qui marqueront à jamais dans ses annales quoique l'issue en ait été bien différente : l'expédition d'Égypte et celle de

l'Algérie. Dans toutes deux, on le sait, une part avait été faite à l'intelligence; le savant marchait à côté du soldat, et cette alliance a porté des fruits trop connus pour que je m'y arrête. Je veux constater seulement qu'à Alger l'exemple donné par la Commission scientifique a trouvé dans les rangs même de l'armée des imitateurs sérieux, et j'aurai plus tard à insister sur quelques-uns des travaux évidemment dus à l'association momentanée des hommes de savoir paisible et des hommes de guerre.

Les résultats de tous ces voyages, de toutes ces expéditions venaient se grouper pour ainsi dire dans le cabinet des géographes. De bonne heure ceux-ci comprirent les rapports étroits qui unissent la science dont ils sont les représentants et la science de l'Homme. Le grand vulgarisateur de la géographie scientifique en France, Malte-Brun, consacra deux chapitres de son *Introduction* à l'Homme considéré au point de vue intellectuel et moral aussi bien qu'au point de vue physique. Ce travail est presque un abrégé d'Anthropologie générale très-remarquable pour l'époque à laquelle il parut (1808). Dans tout son livre, dans les *Annales*, qu'il a si longtemps rédigées, l'Homme occupe une large place. Cet exemple a été suivi. La Société de Géographie de Paris, la mère de toutes les Sociétés de même nature, s'en est inspirée. M. Jomard, qui en fut si longtemps le vénérable doyen, n'hésitait pas à voir dans la connaissance de l'Homme le but final de la Géographie. Cette connaissance, d'après M. Jomard, consiste à « savoir exactement en quoi les races humaines diffèrent ou se rapprochent; quelle est l'analogie ou la dissemblance entre leurs régimes, leurs mœurs, leurs religions, leurs langages, leurs arts, leurs industries, leurs constitutions physiques, afin de lier entre elles et nous des rapports plus sûrs et plus avantageux ¹. »

L'intérêt pratique de l'Anthropologie commençait donc à être compris par quelques esprits éclairés. L'intérêt scientifique se faisait

¹ *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, 1839.

aussi sentir de plus en plus. Il se formait une école qui, plus qu'on n'avait fait avant elle, commençait à chercher avec raison dans la différence des races l'explication de certains grands faits historiques. Deux frères, qui tous deux ont illustré le même nom, MM. Augustin et Amédée Thierry, venaient de publier l'un son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), l'autre son *Histoire des Gaulois* (1828). Un savant dont les physiologistes actuels ont tort d'oublier trop souvent les travaux, William Edwards adressa à l'auteur de ce dernier ouvrage, sous forme de lettre, un vrai mémoire, resté justement célèbre, et qui formulait toute une doctrine. En effet, dans ce travail *Sur les caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'Histoire* (1829), William Edwards annonçait que les races humaines, mêlées ou juxtaposées par les hasards de la conquête et des invasions, conservent, au moins pendant plusieurs siècles et chez un certain nombre d'individus, leurs caractères physiques propres; qu'en vertu de cette persistance des caractères, elles peuvent être reconnues et distinguées, alors même que le temps et les événements politiques semblent en avoir effacé les dernières traces. Il introduisait ainsi dans les sciences historiques un élément entièrement neuf, emprunté aux sciences naturelles, et apportait aux doctrines nouvelles un point d'appui dont la valeur fut vivement sentie.

La lettre de W. Edwards ne fut certainement pas étrangère à la transformation que subit en 1832 une des chaires du Muséum; elle détermina la fondation de la Société ethnologique de Paris. Ces deux faits ont une importance assez grande pour que nous nous y arrêtions quelques instants.

A l'époque de sa fondation (1635), le Jardin des plantes médicinales de Paris, le Muséum d'aujourd'hui, fut doté d'une chaire dont le titulaire devait faire aux élèves la démonstration de tous les médicaments et de l'intérieur des plantes. En 1673, cette chaire, qui tenait, on le voit, de la Botanique et de la Matière médicale, fut convertie en une chaire d'Anatomie humaine. Ce nouvel ensei-

gnement, institué dans une pensée de progrès et pour vulgariser les découvertes anatomiques et physiologiques récentes, tomba heureusement entre les mains d'une série d'hommes remarquables à divers titres, qui presque tous ont laissé des noms célèbres dans la science. Je ne citerai que Dionis (1673), dont l'*Anatomie de l'Homme suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes* reçut les honneurs de la traduction jusque chez les Chinois; Duverney (1679), un des précurseurs de Cuvier pour l'Anatomie comparée; Vicq-d'Azyr, enfin (1776), simple suppléant d'Antoine Petit, mais qui en deux ans fit pressentir à la fois Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.

Le dernier titulaire de cette chaire fut le baron Portal. A sa mort on songea à la supprimer. L'Anatomie comparée, occupant enfin la place qui lui revenait au Muséum, était représentée par un enseignement spécial; l'École de médecine, jadis hostile aux nouvelles vérités scientifiques, avait depuis longtemps oublié les traditions de Riolan. L'Anatomie, la Physiologie humaine, y étaient largement enseignées; et, pour éviter un double emploi, on eût sans doute détruit la chaire de Dionis, si la lettre de W. Edwards n'eût ravivé le souvenir de Buffon et de l'*Histoire naturelle de l'Homme*. — C'est sous ce nom nouveau qu'elle fut conservée.

C'était là en réalité une transformation. L'étude de l'espèce humaine remplaçait celle de l'individu humain, désormais laissée en entier aux Écoles de médecine. La science de Buffon, de Blumenbach, de Prichard allait trouver pour la première fois des interprètes officiels; et cela dans ce même Muséum et dans cette même chaire où furent enseignées, quand elles étaient proscrites ailleurs, les découvertes et les doctrines de Harvey, d'Aselli, de Rudbeck, de Bartolin. Aujourd'hui encore, la chaire d'Anthropologie du Muséum est la seule qui existe. C'est là une exception dont la France doit être fière, en présence du mouvement chaque jour plus prononcé qui porte tant d'esprits vers cette étude; et l'honneur doit évidemment en remonter aux professeurs-administrateurs dont

l'initiative intelligente sut provoquer une modification devenue nécessaire.

La chaire d'Anthropologie fut occupée d'abord successivement par deux hommes éminents et qui vivent encore, M. Flourens (1832) et M. Serres (1839). Mais tous deux y apportèrent sans doute la préoccupation des travaux qui avaient rendu leurs noms célèbres; car, à la première occasion, M. Flourens quitta l'Histoire naturelle de l'Homme pour la Physiologie comparée, et M. Serres agit de même pour l'Anatomie comparée. Voilà comment j'ai eu la satisfaction bien rare de monter dans une chaire dont la vacance ne coûtait de pleurs à personne, et de compter mes deux prédécesseurs parmi mes confrères à l'Institut, mes collègues au Muséum (1855).

Bien que les publications de MM. Flourens et Serres sur l'Histoire naturelle de l'Homme aient été très-peu nombreuses, ces deux professeurs n'en ont pas moins rendu à la science dont ils étaient les représentants un service inappréciable en fondant la collection anthropologique du Muséum. Cuvier avait bien placé dans la galerie d'Ostéologie un certain nombre de têtes et de squelettes de races humaines; mais ce n'était là qu'un noyau. L'Homme n'intervenait guère que comme terme de comparaison à côté des espèces animales. M. Flourens et surtout M. Serres voulurent qu'il fût représenté dans nos galeries par une collection spéciale. Des têtes osseuses, des squelettes entiers, des bustes moulés sur nature, des portraits d'abord, puis des photographies furent réunis dans ce but. Cette collection acquit rapidement une importance telle que, dès 1857, G. R. Gliddon déclarait que, comparées à celle du Muséum, toutes les autres semblaient insignifiantes et qu'elle constituait une des gloires de Paris¹.

Dotée d'un enseignement public l'Histoire naturelle de l'Homme

¹ *Indigenous races of the earth*, c. vi. Gliddon attribue, il est vrai, la supériorité pour la partie craniologique à la collec-

tion de Morton. Aujourd'hui, comme nous le verrons plus loin, il ne pourrait plus faire cette réserve.

manquait encore d'un centre où les adeptes de cette science pussent se réunir, échanger leurs idées, et se communiquer le fruit de leurs études; elle n'avait pas davantage de publication spéciale où les travaux de cette nature pussent paraître.

Dans les trente premières années du siècle, il s'était bien formé à Paris une Société des observateurs de l'Homme. A en croire le manifeste publié par Jauffret et retrouvé par M. Boudin¹, cette société comprenait les plus célèbres voyageurs, les savants les plus distingués; mais elle disparut sans laisser la moindre trace, le moindre souvenir. On ne sait même pas ce que sont devenues ses archives, en supposant qu'elle en ait eu.

Mais l'association est aussi naturelle que nécessaire aux hommes qui cherchent à asseoir et à répandre un nouvel ordre de faits et d'idées. Les deux graves lacunes que je viens d'indiquer furent comblées à leur tour. De bonne heure, quelques travailleurs, quelques savants, vivement frappés des vues émises par W. Edwards, s'étaient groupés autour de lui. Leur nombre s'accrut peu à peu, si bien qu'au bout de quelques années ils résolurent de régulariser leurs travaux et de se constituer. Ainsi naquit la Société ethnologique de Paris, le premier corps savant qui ait pris pour but de ses études les races humaines, qui ait publié un ensemble de travaux uniquement consacrés à cet ordre de faits (1839).

La Société ethnologique a fourni pendant dix ans environ une carrière utile et féconde. Bien que le chiffre des membres n'ait jamais été très-élevé, ses séances ont marché d'une manière régulière, et il suffit d'en parcourir les procès-verbaux pour reconnaître combien ont été sérieuses et variées les études qui les ont remplies. Elles semblaient même acquérir une nouvelle activité lorsque éclata la révolution de février. Les préoccupations politiques, l'éloignement, la mort d'un certain nombre de membres, lui portèrent un coup fatal. Sans s'être dissoute officiellement, elle cessa peu à peu de donner signe de vie, et on put à bon droit la croire morte.

¹ Discours d'ouverture. (*Bulletins de la Société d'Anthropologie*, 2 janvier 1862.)

Au moment où cette société cessa ses publications, elle avait donné au public savant deux volumes de *Mémoires* et un volume de *Bulletins*. Dans les premiers avaient paru les derniers travaux de W. Edwards, son *Esquisse sur l'état actuel de l'Anthropologie*, son mémoire *Sur l'influence réciproque des races*, des fragments d'un mémoire sur les Gaëls. Les mêmes volumes renferment deux mémoires sur les Guanches, où M. Sabin Berthelot nous montre le passé et le présent de cette race, qui, bien loin d'être éteinte comme on le disait, forme encore le fond de la population des Canaries; ceux de M. Gustave d'Eichthal sur les Peules, sur les races océaniques et américaines, mémoires qui rapprochent et mettent en lumière des faits d'un haut intérêt et conduisent l'auteur à des conclusions dont la nouveauté ne saurait être niée; le grand travail de M. d'Avezac sur les Yébous, véritable monographie à la fois géographique, historique et anthropologique, en prenant ce dernier mot dans toute son acception; les recherches de M. Th. Pavie sur les Parsis, qu'il avait étudiés dans l'Inde; celles de M. Benet sur les Sicks; etc. Les *Bulletins* contiennent, en outre, de courts extraits de nombreux travaux, publiés ailleurs pour la plupart, et le résumé des discussions auxquelles ils ont donné lieu dans la société.

Mais ce serait mal juger de l'influence qu'a exercée la Société ethnologique que de la mesurer seulement à l'étendue des publications que je viens de rappeler. En réalité celles-ci ont été la moindre partie de son œuvre, restreintes qu'elles étaient par le défaut de ressources pécuniaires suffisantes. Le très-grand service qu'elle a rendu a été surtout de ramener sérieusement et d'une manière durable l'attention des naturalistes, des voyageurs, des archéologues, des historiens, etc. sur le côté anthropologique de leurs travaux. Il me semble retrouver partout, dans les écrits ultérieurs de mes anciens collègues, des traces de cette action que j'ai vivement ressentie pour mon compte. Les séances de la Société ethnologique m'ouvrirent des horizons tout nouveaux et m'entraînèrent à des études que, sans elles, j'aurais à coup sûr négligées. Si, plus tard,

quand j'ai été appelé à la chaire du Muséum, j'ai obtenu dès le début quelques sympathies et mérité quelques encouragements, je l'ai dû incontestablement à ces discussions, à ces entretiens auxquels j'avais eu l'honneur de prendre part, aux notions inattendues que j'y avais puisées, aux idées nouvelles qu'elles firent naître dans mon esprit.

Au reste, la preuve que la Société ethnologique répondait à un besoin réel de l'époque, le témoignage de l'influence qu'elle a exercée, ressortent bien nettement d'un fait dont elle a eu le droit d'être fière. L'exemple donné par les savants français fut presque immédiatement suivi à l'étranger. Avant de mourir (1851), William Edwards put voir deux Sociétés ethnologiques nouvelles se constituer l'une à Londres, l'autre à New-York, et reconnaître hautement pour mère la société de Paris.

RÉSUMÉ.

Dans la période de temps à peu près séculaire dont je viens de tracer l'esquisse, forcément très-incomplète, le rôle de la France, en ce qui touche l'Anthropologie, est facile à déterminer.

La première, par la voix de Buffon, elle a résumé l'ensemble des faits acquis et en a fait ressortir les résultats généraux; la première, elle a tracé le plan de la science telle qu'on pouvait la comprendre en 1749.

La première, et encore dans les écrits de Buffon, elle a affirmé l'unité de l'espèce humaine au nom de la science seule et en dehors de toute considération théologique; la première aussi, par la plume de Virey, de Bory, de Desmoulins, elle a soutenu la doctrine contraire et tenté de démontrer scientifiquement la multiplicité spécifique des groupes humains, agissant ainsi en sens contraire de ce qu'avaient fait Linné, Buffon et Blumenbach; elle a donc ouvert l'ère de discussion qui dure encore.

Par les travaux de William Edwards elle a cherché à amener

sur un terrain commun les sciences naturelles et les sciences historiques.

La première, elle a fondé un enseignement officiel et public, consacré à l'Histoire naturelle de l'Homme.

La première, elle a constitué une société savante se vouant tout entière à l'étude de cette histoire, et publiant un recueil qui lui était exclusivement consacré.

Ainsi, jusqu'à l'époque à laquelle nous nous sommes arrêté, la France a fait preuve d'une féconde initiative en Anthropologie; elle a plusieurs fois ouvert aux autres nations la voie des recherches et du progrès.

Nous allons voir qu'elle a gardé son rang dans ces dernières années.

CHAPITRE II.

SECONDE PÉRIODE, COMPRENANT LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES.

§ 1^{er}. PUBLICATIONS.

La fondation de la Société ethnologique avait été en France la conséquence naturelle du mouvement d'idées inauguré par Buffon; elle avait accusé l'extension et l'activité croissante de ce mouvement. La dispersion de ses membres, amenée par les événements politiques et un concours de diverses autres circonstances fâcheuses, limite très-naturellement cette première période des études anthropologiques dans notre pays. Elle précise, dans les progrès de la science, un temps d'arrêt réel, mais qui ne pouvait durer.

La révolution de février devait naturellement tourner les esprits vers les questions politiques et sociales. Par cela même, elle fut en réalité peut-être plus utile que nuisible aux progrès de l'Anthropologie. Les événements contemporains parlaient un langage trop clair pour ne pas être compris. C'était au nom de la nationalité et de la race que l'Italie tentait de secouer le joug allemand; que l'Allemagne essayait de se constituer; que l'Irlande s'agitait; que la Hongrie se soulevait. Comment ne pas tenir compte, dans les études les plus pacifiques, de ces questions, qui ébranlaient le monde? Jusque dans le fond de nos provinces, la science tendit à se renouveler dans ce sens. Dès 1851, M. Louandre disait, en parlant de nos Sociétés départementales : « A quelques années de distance, la forme, la méthode, se sont considérablement améliorées; les érudits ne se confinent plus exclusivement dans les matières archéologiques. Ils embrassent en général le passé dans son ensemble par

l'étude des faits, des mœurs, des institutions¹. » De là à distinguer les races dont la réunion compose les populations françaises, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut souvent franchi. Les maîtres en tout genre prêchaient d'ailleurs d'exemple. Le recueil que je viens de citer, et qui a toujours reflété dans son expression la plus élevée le mouvement intellectuel de la France, en fournit de nombreux exemples. C'est presque au lendemain de la révolution de février que la *Revue des Deux-Mondes* publiait les Études de MM. Desprez et de Langsdorff sur l'Europe orientale; celles de MM. de Botmiliau, de Lavandais, de Castelnau, etc. sur l'Amérique du Sud; de MM. Ducuing et de Castellanne, sur l'Algérie; de M. G. d'Alaux sur les Nègres de Haïti, et de M. X. Raymond sur les Boërs. Dès 1852, M. A. Thierry commençait sa belle série d'articles sur Attila et le monde barbare, etc. En même temps, la revue ouvrait ses colonnes aux souvenirs de voyage du capitaine, aujourd'hui l'amiral Jurien de la Gravière; aux études de M. de Jancigny sur les Indes anglaises et hollandaises; aux analyses, aux résumés de voyages faits par MM. Merruau et Jacobs, etc.

Dans toutes ces publications, si diverses de sujets et souvent de nature, les questions de races jouent un rôle plus ou moins important. Elles pénètrent dès cette époque aussi jusque dans le roman et la nouvelle. Quelques-uns des plus charmants récits de Th. Pavie pourraient être considérés comme des études anthropologiques traitées à la façon de Walter Scott; ceux de G. Ferry ont fait connaître, à qui a su les comprendre, les populations mexicaines, indigènes ou créoles, mieux que bien des dissertations scientifiques.

La *Revue des Deux-Mondes* accueillait d'ailleurs des articles bien plus sérieux et franchement anthropologiques. Je citerai ceux où M. A. Esquiros résumait l'enseignement de M. Serres, discutait les opinions de M. l'abbé Frère sur l'évolution des races, ou complétait, au point de vue de l'Anthropologie descriptive, les recherches de M. F. Michel sur les *racés maudites* de la France. On

¹ *Revue des Deux-Mondes*.

peut ranger dans la même catégorie plusieurs articles de M. Paul de Rémusat, un entre autres consacré aux races humaines. Plus tard enfin elle acceptait de moi une longue série d'articles sur l'unité spécifique des mêmes races.

Si une revue essentiellement littéraire entrait si largement dans cet ordre de considérations, on comprend qu'il devait en être de même et à plus forte raison des recueils plus particulièrement consacrés à l'Histoire et à la Géographie, envisagées sous leurs divers aspects. Aussi suffit-il de parcourir la table des matières de quelques volumes pris au hasard pour reconnaître la part de plus en plus grande que l'Homme considéré au point de vue anthropologique tend à prendre dans tous ces ouvrages. Pour ne parler que des voyageurs, de ceux-là mêmes qui ne font que passer, et dont les observations sont forcément superficielles, on ne les voit plus guère mériter le grave reproche qu'on peut adresser à quelques-uns de leurs plus illustres prédécesseurs du siècle dernier. Trop souvent ceux-ci s'inquiètent plus du pays que de ses habitants et décrivent plus minutieusement les Mammifères ou les Oiseaux que l'Homme. S'ils s'occupent de lui, ils décrivent parfois minutieusement son habitation, ses vêtements, ses objets de parure, sans rien dire de ses caractères propres. Il en est de moins en moins ainsi de nos jours.

Des détails précis sur la taille, les proportions générales, les traits, le teint, la nature des cheveux, la forme du crâne, abondent de plus en plus jusque dans des notes prises pour ainsi dire à la course; et de nombreux et précieux matériaux s'accumulent ainsi peu à peu. En même temps, la Linguistique comparée a marché à pas de géant et a jeté presque chaque jour de nouvelles lumières sur quelques-uns des problèmes les plus obscurs de la filiation des races. Les institutions sociales, le droit public et privé, l'organisation de la famille, les industries, les arts, ont été interrogés au même point de vue, et il n'est pas une seule de ces manifestations de l'intelligence ou du sentiment humain qui n'ait rendu quelque réponse satisfaisante. Les études religieuses, mieux comprises, plus étendues, faites

d'une manière comparative et en dehors de toute idée de dogmes et de controverses, viennent de plus en plus se joindre à ce grand ensemble de recherches scientifiques. Elles ont déjà fourni de précieuses indications et nous en gardent certainement de plus intéressantes encore. Enfin on recueille les traditions orales, les souvenirs historiques, même imparfaits et altérés, des peuples sauvages, et de ces restes d'un passé prêt à s'effacer, on tire pour l'histoire des races, pour celle de leurs mélanges, de leurs migrations, des données dont l'importance est de mieux en mieux sentie.

Le mouvement dont j'indique à peine les principaux traits est général. Mais on peut dire, sans faux orgueil patriotique, que la France a contribué, pour sa large part, à cette espèce d'enquête ouverte sur l'ensemble des populations humaines, et que poursuivent, souvent à l'insu les uns des autres, les hommes engagés dans les carrières les plus différentes. Ajoutons que chez nous, comme ailleurs du reste, les renseignements les plus précis ont été apportés assez souvent par ceux-là mêmes que leurs occupations habituelles ou officielles semblaient le moins désigner comme devant les recueillir. C'est un ingénieur hydrographe de la marine, M. Gaussin, qui a remporté le prix de Linguistique fondé par Volney, pour ses *Études sur la langue polynésienne* (1852-1853), et qui a démontré d'une manière irrécusable l'unité de cette langue; c'est un officier du génie, M. Hanoteau, qui, dans son *Essai de grammaire de la langue tamachek* (1860), a fait connaître le langage, l'écriture des Touaregs et retrouvé le chaînon linguistique qui unit l'Afrique à l'Asie, chaînon dont, la veille encore, des voix autorisées niaient l'existence; c'est un officier d'infanterie, le chef de bataillon M. Duhousset, qui, envoyé en Perse pour instruire les troupes du schah, a rapporté une iconographie des races de ce pays avec des profils de tête et des tableaux de mesuration, comme aurait pu en dresser un anthropologiste exercé; enfin, c'est l'habile chef de notre colonie du Sénégal, le colonel Faydherbe, qui a débrouillé l'ethnographie de ces contrées et va nous donner une histoire complète des Peuples,

de cette race curieuse à tant de titres, qui a reproduit en plein XIX^e siècle en faveur du mahométisme la propagande armée des conquérants arabes.

Faire au point de vue anthropologique une histoire sérieuse des vingt années qui viennent de s'écouler, même en laissant de côté les travaux académiques et les simples mémoires insérés dans les recueils de tous genres, en se bornant aux ouvrages publiés à part sur les questions générales ou particulières, exigerait un temps et un espace que nous ne pouvons donner à ce Rapport. Analyser, même d'une manière très-incomplète, l'ensemble de ces publications comprenant souvent plusieurs volumes serait impossible; les rechercher, les énumérer toutes serait encore bien long et au fond inutile. J'entrerai dans quelques détails à ce sujet quand j'examinerai les questions spéciales¹. Ici quelques citations faites presque au hasard suffiront pour faire juger de l'activité intellectuelle déployée par la France dans cette direction.

Parmi les ouvrages que l'anthropologiste ne saurait se dispenser de connaître, il en est qui s'attachent à l'étude des grandes lois communes à tous les êtres vivants. Je citerai :

Prosper LUCAS. — Traité philosophique et physiologique de l'Hérédité naturelle. 1847.

FLOURENS. — Histoire des travaux de Buffon. 1850.

GODRON. — De l'Espèce et des Races dans les êtres organisés. 1853.

Is. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Histoire naturelle générale des règnes organiques. 1854.

BROCA. — Recherches sur l'Hybridité animale. 1860.

SANSON. — Économie du bétail; principes généraux de la Zootechnie. 1866.

D'autres auteurs, tout en s'appuyant plus ou moins sur la con-

¹ Voir les *Indications bibliographiques* placées à la fin du volume.

naissance des lois générales qui régissent les êtres vivants, ont pris d'une manière plus directe l'Homme pour objet de leurs publications et examiné l'ensemble des groupes humains. Je citerai :

Comte Eusèbe DE SALLES. — Histoire générale des races humaines. 1848.

BÉRARD. — Cours de Physiologie. 1848-1851.

COURTET DE L'ISLE. — Tableau ethnographique du genre humain. 1849.

Comte DE GOBINEAU. — Essai sur l'inégalité des races humaines. 1853.

HOLLARD. — De l'Homme et des races humaines. 1853.

DESCHAMPS. — Études des races humaines. 1857-1859.

MAURY. — La Terre et l'Homme. 1857-1861.

G. POUCHET. — De la pluralité des races humaines. 1858.

BRIÈRE DE BOISMONT. — Recherches sur l'unité du genre humain. 1860.

CLAVEL. — Les Races humaines. 1860.

A. DE QUATREFAGES. — Unité de l'espèce humaine. 1860-1861.

TRÉMAUX. — Origine et transformation de l'Homme. 1865.

Gust. FLOURENS. — Science de l'Homme. 1865.

La question de l'antiquité de l'Homme et de l'époque de son apparition a été l'objet, depuis quelques années, d'un très-grand nombre de publications, le plus souvent à demi géologiques ou archéologiques. Je me borne à citer celle qui a le plus explicitement posé la question, et celle qui, selon moi, l'a définitivement résolue.

BOUCHER DE PERTHES. — Antiquités celtiques et antédiluviennes. 1847-1864.

E. LARTET. — Nouvelles Recherches sur la coexistence de l'Homme et des grands Mammifères fossiles. 1861.

Les grands mouvements des races humaines, les migrations et leurs conséquences à la surface du globe ont été étudiés, mais gé-

néralement à un point de vue plus ou moins restreint, par quelques auteurs. Je citerai :

MARQUIS DE BLOSSEVILLE. — Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie. 1859.

RAMEAU. — La France aux colonies. 1859.

J. DUVAL. — Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIX^e siècle. 1861-1863.

A. DE QUATREFAGES. — Les Polynésiens et leurs migrations. 1866.

Aux migrations se rattachent bien des questions d'hygiène. Elles ont été abordées d'une manière générale par

M. LÉVY. — Traité d'hygiène. 1850-1857.

Bien des détails intéressants sur les caractères physiologiques et pathologiques des races humaines ont été consignés dans divers écrits dus à nos médecins des armées de terre et de mer. Plusieurs ont paru sous forme de thèses et ont été, dans le sein de la Société d'Anthropologie, le sujet de rapports et de discussions sérieuses. Peu d'ouvrages généraux ont été publiés dans cette direction. Je citerai pourtant deux ouvrages, qui ont paru la même année, savoir :

BOUDIN. — Traité de géographie et de statistique médicales. 1857.

MOREL. — Traité des dégénérescences de l'espèce humaine. 1857.

L'Anthropologie et l'Histoire se tiennent souvent de très-près et s'expliquent l'une par l'autre. A ce titre, les publications sur le passé des races avec lesquelles l'Europe n'est entrée en rapport que depuis les temps modernes ont pour nous un intérêt tout spécial. Les travaux de cette nature tendent à se multiplier. Je signalerai :

BRASSEUR DE BOURBOURG. — Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale. 1857.

DESJARDINS. — Le Pérou avant la conquête espagnole. 1858.

E. CORTAMBERT et L. DE ROSNY. — Tableau de la Cochinchine. 1862.

Plusieurs de nos marins, officiers ou docteurs, en visitant les contrées lointaines, en ont rapporté d'excellents travaux sur bien des points de la science. L'un d'eux a publié un ouvrage général :

C. HENRICY. — Histoire de l'Océanie. 1845.

On doit à d'autres des monographies plus ou moins étendues :

GUILLAIN. — Voyages à la côte d'Afrique. 1856.

JOUAN. — Archipel des Marquises. 1858.

G. CUZENT. — O-Taïti (Tahiti). 1850.

V. DE ROCHAS. — La Nouvelle-Calédonie et ses habitants. 1862.

A. L. FOLEY. — Quatre années en Océanie. 1866.

Les missionnaires de toutes les communions ont bien souvent ouvert la voie des découvertes géographiques; et, grâce à leurs préoccupations habituelles, ils ont recueilli sur l'Homme bien des notions que négligeaient les voyageurs laïques les plus éminents. Plus d'un parmi eux a récemment payé son tribut à la science par d'importantes publications. Nous citerons :

ARBOUSSET et DAUMAS. — Voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance. 1842.

Le Père MATHIAS. — Lettres sur les îles Marquises. 1843.

C. CASALIS. — Les Bassoutos. 1859.

L'abbé DOMENECH. — Journal d'un missionnaire au Texas. 1863.

Il est rare qu'un homme de science séjourne pendant de longues années dans un pays lointain, l'étudiant à loisir et en détail, de manière à embrasser son histoire à tous les points de vue. Les publications de cette nature n'en ont que plus de prix. Elles font d'autant mieux connaître les hommes et les choses. A ce titre, nous

signalerons comme des travaux hors ligne ceux que deux gouvernements américains font, à ce moment même, publier à leurs frais.

G. GAY. — Histoire physique et politique du Chili. 1844-1866.

MARTIN DE MOUSSY. — Description géographique et statistique de la Confédération Argentine. 1859-1866.

Sans avoir la même valeur, d'autres ouvrages, presque de même nature, méritent d'être signalés, entre autres,

LACAILLE. — Madagascar. 1863.

Quelques voyageurs, possédant de même l'ensemble de connaissances que donne un long séjour, se sont pourtant bornés à traiter quelques questions spéciales, mais de manière à intéresser vivement les anthropologistes.

CARLIER. — De l'esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine. 1862. — Histoire du peuple américain et de ses rapports avec les Indiens. 1863.

Les monuments originaux de l'histoire et de la littérature des peuples longtemps regardés par les Européens comme des barbares ou des sauvages fournissent souvent à l'anthropologiste de précieuses indications. A ce point de vue, l'Amérique et l'Océanie offrent un intérêt tout spécial. La science française commence à puiser sérieusement à cette source d'informations comme l'attestent diverses publications, parmi lesquelles nous citerons :

BRASSEUR DE BOURBOURG. — *Popol-Vuh*, livre sacré des Quichés. 1861. — *Rabinal-Achi*, drame quiché. 1862.

J. REMY. — *Ka Mooololo Hawaii*, Histoire de l'archipel havaïen. 1862.

S'il est bien d'étudier les races lointaines, il serait mal de négliger celles qui, par leurs mélanges ou leur juxtaposition, ont

contribué à former la population de notre propre patrie. Les savants français ne méritent pas ce reproche. Depuis longtemps on a cherché à démêler les divers éléments de notre population. A ce moment même l'Anthropologie, pour atteindre ce but, appelle à son aide non-seulement l'Histoire et l'Archéologie, mais aussi l'Anatomie, la Géologie, etc. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet; mais nous croyons devoir signaler parmi les ouvrages récemment publiés sur cette question, qui nous touche de si près, celui de :

BARON ROGET DE BELLOGUET. — Ethnogénie gauloise. 1861.

C'est rendre à une science en voie de progrès rapides et multiples de sérieux services que de résumer de temps à autre, d'une manière sérieuse, l'ensemble des faits accomplis. Les travaux de cette nature marquent les étapes et deviennent des points de départ. Ils sont doublement utiles quand ils s'adressent à des lecteurs que leur ignorance des langues étrangères mettrait parfois dans la presque impossibilité de se tenir au courant. A ces divers titres, nous signalerons :

MALTE-BRUN. — Résumé historique des voyages de Vogel et de Livingstone. 1857-1858. — Journal de voyage du docteur Cuny. 1863. — Résumé de l'exploration de Gerhard Rolph. 1866, etc.

MONDOT. — Histoire des Indiens des États-Unis. 1858.

C. GRAD. — L'Australie intérieure. 1864.

Tout en contribuant largement pour sa part aux publications anthropologiques, la France n'est pas restée indifférente aux importants travaux publiés à l'étranger. Les traducteurs lui sont venus en aide, et, grâce à eux, le public français a pu lire dans sa langue les principales de ces œuvres. Parmi les ouvrages récemment acquis de cette manière, je me bornerai à citer :

DARWIN. — De l'origine des espèces; trad. 1862.

LYELL. — Ancienneté de l'Homme; trad. 1864.

MÜLLER. — Science du langage. 1864.

VOGT. — Leçons sur l'Homme; trad. 1865.

LUBBOCK. — L'Homme avant l'Histoire; trad. 1866.

J'ai volontairement omis dans les indications qui précèdent les travaux de diverses natures qui ne touchent qu'indirectement à l'Anthropologie, ceux de Géographie proprement dite, par exemple; et pourtant aujourd'hui il est bien peu de ces publications que l'anthropologiste n'ait à consulter. Je n'ai même cité que quelques voyageurs, laissant à mes collègues les géographes le soin de faire connaître leurs découvertes. Mais qui ne sait tout ce que notre science a à recueillir de détails importants ou de renseignements utiles dans les récits d'hommes comme MM. Duveyrier, d'Escayrac de Lauture, Guérin, Guinnard, Lejean, Peney, Reclus, Trémaux, etc. ?

Malgré tout ce qu'a forcément d'incomplet et de tronqué ce tableau de la production intellectuelle en France au point de vue de l'Anthropologie, on voit que, dans les vingt dernières années, cette science n'a cessé d'être cultivée chez nous de la manière la plus sérieuse, et qu'elle a constamment gagné du terrain. On peut même dire que, tout en s'éclairant des lumières que lui apportaient d'autres ordres d'études, elle s'est pour ainsi dire infiltrée un peu partout; et, tout en marchant en avant, elle a imposé à plusieurs autres sciences la nécessité d'élargir leur cadre et de faire de nouveaux progrès.

§ 2. SOCIÉTÉS ANTHROPOLOGIQUES.

Ces progrès mêmes devaient en amener un autre dont la nécessité se faisait de plus en plus sentir. En se multipliant, en s'imposant chaque jour davantage aux hommes d'études, les questions anthropologiques rendaient plus sensible le manque d'un point de ralliement où chacun pût apporter le résultat de ses recherches et s'enrichir du travail des autres. La société fondée par W. Ed-

wards continuait à s'effacer. Deux autres sociétés se présentèrent en même temps pour la remplacer, et se constituèrent la même année, le même mois, à cinq jours d'intervalle, savoir : la *Société d'Ethnographie américaine et orientale*, le 14 mai, et la *Société d'Anthropologie*, le 19 mai 1859.

Ces deux filles jumelles de la Société ethnologique ont eu des destinées assez différentes.

La Société d'Ethnographie américaine et orientale était gênée par son titre même, qui semblait à la fois circonscrire son domaine et appeler à elle, avant tout, des spécialités. De bonne heure, paraît-il, elle sentit ces inconvénients et fit des efforts pour obtenir un changement de nom. Elle l'obtint en 1864, et depuis ce jour elle s'appelle *Société d'Ethnographie*.

En élargissant ainsi son cadre, la société dont il s'agit avait un double but : celui de pouvoir embrasser l'ensemble des populations du globe et celui d'acquérir plus d'homogénéité. Sans méconnaître l'importance des études spécialement américaines et orientales, il semble qu'elle ait voulu engager les savants qui se livrent plus ou moins exclusivement à ces deux ordres à chercher ailleurs que dans son sein ces encouragements, cette excitation intellectuelle qui résultent du travail en commun. Le *Comité d'Archéologie américaine* et l'*Athénée oriental*, véritables démembrements de la société première, forment aujourd'hui deux centres distincts.

L'ancienne Société ethnologique est donc représentée aujourd'hui en quelque sorte par quatre sociétés distinctes. Cet éparpillement de forces est-il un bien ? Nous ne le pensons pas. Nous faisons au contraire des vœux pour la réunion future, pour la fusion de ces quatre corps. Dans tous le but est le même. Or ce but est si vaste et embrasse des éléments si nombreux, qu'une seule intelligence ne saurait l'atteindre, et que ce n'est pas trop du travail de tous pour en approcher. En s'isolant, on se prive volontairement des lumières que chacun trouverait pour ses propres recherches dans celles de ses collègues ; on se condamne volontairement à rester incomplet

sur bien des points; on peut même être amené à méconnaître les faits généraux les plus importants. Au point où en sont déjà nos connaissances sur ces questions encore bien obscures, il nous semble, par exemple, impossible de séparer l'étude de l'Asie de celle de l'Amérique. Les anciens rapports entre ces deux continents ne peuvent, ce nous semble, prêter aujourd'hui au moindre doute. Mais la nature et l'étendue de ces rapports soulèvent une multitude de questions de détail pour la solution desquelles ce ne sera pas trop que la réunion d'anatomistes, d'orientalistes historiens et linguistes, et de savants possédant sur l'Amérique les mêmes connaissances.

S'il est bon en Anthropologie comme en toute chose d'appliquer la grande loi de la division du travail, cette division se fera d'elle-même entre les hommes divers par le savoir, les études habituelles, etc. Mais du moins, si tous travaillent côte à côte, ils se soutiendront mutuellement, élargiront le cercle de leurs idées et grandiront ensemble. L'isolement les amoindrira.

C'est ce qu'a bien compris la Société d'Anthropologie. Composée à ses débuts presque exclusivement de médecins et de naturalistes, elle a attiré dans son sein le plus possible de voyageurs, de linguistes, d'historiens, de géographes, d'archéologues. Si elle se plaint d'une chose, c'est que les hommes qui cultivent ces diverses sciences ne répondent pas en assez grand nombre à son appel; car plus elle avance, plus elle sent que, pour se bien étudier lui-même, l'Homme a besoin de tout son savoir.

Dans la première période de son existence, et sous son premier nom, la Société d'Ethnographie a signalé son existence par diverses publications. Les *Comptes rendus* de ses séances forment à peu près deux volumes. Mais on n'y trouve guère que des procès-verbaux très-succincts, quelques courtes notes, parmi lesquelles il en est d'intéressantes, quelques notices nécrologiques et quelques discours lus en séances générales. Il ne faut donc chercher dans ces *Comptes rendus* que les indices d'une activité dont les résultats réels ont

paru ailleurs. En effet, c'est dans la *Revue orientale et américaine* qu'ont été publiés la plupart des mémoires et autres travaux dont le titre seul figure dans les *Comptes rendus*. Cinq *Annuaire*s ont en outre paru sous le nom de la même société. Enfin elle a couvert de son bienveillant patronage diverses publications, telles que les *Lettres* du Père Furet sur les contrées que baignent les mers de la Tartarie et du Japon (1860); le *Tableau de la Cochinchine*, dû à la collaboration de MM. Cortambert et L. de Rosny; etc. La société a annoncé en outre la publication de nouveaux ouvrages et celle d'*Instructions* destinées aux voyageurs (1859). De celles-ci il n'a encore paru que quelques indications très-générales, évidemment rédigées à la hâte par M. de Rosny, et un résumé d'*Ethnographie* dravidienne dû à M. Julien Vinson.

La *Revue orientale et américaine* s'est pour ainsi dire partagée comme la société dont elle était le principal organe. Sous le nom de *Revue orientale*, elle publiera les travaux de l'Athénée oriental; sous celui de *Revue américaine*, elle servira d'interprète au Comité d'Archéologie américaine. Enfin la société mère a commencé la publication d'une espèce de bulletin de ses séances, plus détaillé que l'ancien *Compte rendu*, sous le titre de : *Actes de la Société d'Ethnographie*.

Le nom de M. Léon de Rosny figure sur la plupart des ouvrages que je viens d'indiquer, et il n'est que juste de signaler la part très-grande que ce savant orientaliste a prise au mouvement dont ils sont l'expression. Il a fondé et dirigé pendant sept ans la *Revue orientale et américaine*. Il reste à la tête de la *Revue américaine*. Nous devons surtout rappeler que son initiative a été pour beaucoup dans la fondation de la Société d'Ethnographie, dont il est resté depuis l'origine secrétaire perpétuel, et dont en cette qualité il rédige les *Actes*, comme il en rédigeait auparavant les *Comptes rendus*.

La Société d'Ethnographie ne s'est pas bornée aux travaux que je viens d'indiquer. Elle a formé une bibliothèque de plus de 700 volumes et réuni les premiers éléments d'un musée. Sur l'ini-

tiative d'un de ses présidents, M. le marquis d'Hervey Saint-Denis, elle a en outre entrepris une fort belle collection de photographies représentant nus et en pied des individus de diverses races humaines.

La Société d'Anthropologie a eu une existence plus calme et plus régulière que celle de sa sœur. Composée d'éléments homogènes, se proposant un but bien défini, elle a marché sans encombre et progressivement, embrassant l'ensemble de la science autant que le permettait la diversité des connaissances de ses membres, élargissant son cadre au fur et à mesure de ses besoins et de ses ressources, acceptant toutes les questions nouvelles que soulevait le cours du temps et les progrès mêmes des connaissances, se bornant à leur demander de rester précises, d'être nettement posées et susceptibles d'une solution vraiment scientifique. Grâce à ces tendances générales, qui se prononcèrent dès le début, grâce à la valeur des travaux qu'elles firent naître, au sérieux des discussions qui servirent pour ainsi dire de commentaire à plusieurs de ceux-ci, cette société grandit rapidement. A l'origine elle se composait de dix-neuf membres¹; elle compte aujourd'hui près de trois cents membres titulaires, et il ne se passe guère de séance où elle ne fasse quelque nouvelle acquisition.

Une bonne partie de ces progrès, de cette prospérité, est due à M. Broca. Un des premiers il avait provoqué la formation de la société. A peine fut-elle constituée qu'il mit à son service une infatigable activité, une intelligence remarquablement ouverte et prompte. Appelé dès lors aux fonctions de secrétaire général, fonctions qu'il remplit encore aujourd'hui, il s'attacha à faire des procès-verbaux la reproduction exacte des séances. Les discussions furent pour ainsi dire sténographiées par lui; et ces témoignages vivants

¹ Les noms de ces *membres-fondateurs* méritent d'être signalés; les voici : Anthelme, Béclard, Bertillon, Broca, Brown-Sequar, de Castelnau, Dareste,

Delasiauve, Fleury, Follin, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Godard, Gratiolet, Grimaux de Caux, Lemer cier, Martin Magron, Rambaud, Robin, Verneuil.

de l'activité intellectuelle de la société, de l'esprit qui présidait à ses travaux, furent certainement une des principales causes de l'autorité que conquièrent d'emblée ses *Bulletins*. Lorsque l'excès même du travail força enfin M. Broca à renoncer à la rédaction des procès-verbaux, la tradition qu'il laissait ne fut pas pour cela perdue. Les secrétaires qui lui furent adjoints s'inspirèrent de son esprit, et c'est justice que d'associer à son nom ceux de MM. Dareste, Trélat, Dally, Simonot, Alix et Létourneau.

Les procès-verbaux des séances de la Société d'Anthropologie renferment aussi des notes, souvent assez longues, présentées par divers membres, les rapports et tous les travaux faits au nom de la société. Parmi ces derniers les plus importants peut-être, en ce qu'ils attestent à la fois l'influence de la société et le soin qu'elle met à la justifier sont les *Instructions*. Bien souvent en effet, des voyageurs, prêts à partir pour des contrées lointaines, se sont adressés à la Société d'Anthropologie, pour lui demander de guider leurs recherches. Chaque fois ces demandes ont été l'occasion d'un travail monographique, où se trouvent résumés l'ensemble de nos connaissances sur les populations de ces contrées et les principaux *desiderata* de leur histoire anthropologique. Voici la liste de ces *Instructions spéciales*, dont l'ensemble forme dès à présent une série très-remarquable.

CONTRÉES.	COMMISSAIRES.	RAPPORTEURS.
Sénégal	{ Is. Geoffroy Saint-Hilaire, de Cas- telnaud }	Broca.
Brésil	Rufz, Broca	Martin de Moussy.
Sahara et Soudan	Pouchet, Rufz, de Quatrefages . . .	Pruner-Bey.
Mexique	{ Auburtin, Le Bret, l'abbé Bras- seur de Bourbourg }	Gosse.
Pérou	Martin de Moussy, Le Bret	Gosse.
Chili	Béclard, Rameau	Pruner-Bey.
Sicile	Pruner-Bey, Duhoussset	Lagneau.
Littoral de la mer Rouge.	Pruner-Bey, Andrieu	Périer.
Réunion	Boudin, Périer	Simonot.

Indépendamment de ces *Instructions spéciales*¹ relatives à certaines contrées déterminées, la Société d'Anthropologie a publié une *Notice-Questionnaire sur l'Anthropologie de la France* (commissaires : MM. Périer, Bertillon; et Lagneau, rapporteur), qu'on peut regarder comme donnant l'idée la plus complète et la plus générale des questions anthropologiques soulevées par l'étude des populations de notre pays.

Enfin le Comité de publication de 1862, composé de MM. Bécclard, Broca, Gratiolet, Lemer cier et Trélat, fut chargé de rédiger des *Instructions générales* pour les voyageurs. Sur la demande de ses collègues, M. Pruner-Bey se joignit à eux, et justifia cet appel, fait à son savoir si varié et si sûr, en assistant à toutes les séances. Ces Instructions, présentées le 17 juillet suivant à la société par M. Broca, rapporteur, reçurent à diverses reprises des additions et des développements. Elles ont été insérées dans le second volume des *Mémoires*, dont elles forment à elles seules le deuxième fascicule. Ce grand travail est trop étendu pour que nous en tentions ici une analyse même sommaire, et nous aurons d'ailleurs à y revenir. Bornons-nous à dire que, rédigé avec la netteté qui constitue la première des qualités d'une œuvre de cette nature, contenant un modèle de tableau de mensuration, accompagné d'une planche chromolithographique où sont disposés en échelle graduée des spécimens de coloration de l'iris et de la peau, il offre toutes les conditions nécessaires pour mettre les voyageurs à même de recueillir des observations précises et comparables².

Les *Bulletins* de la Société d'Anthropologie, publiés très-régulièrement, ont formé chaque année un volume in-8° de 700 à 900 pages. Par le nombre des faits qu'il renferme, par la rigueur

¹ Ce tableau ne renferme pas la liste de toutes les *Instructions* fournies par la Société d'Anthropologie. Quelques-unes, ayant dû être envoyées immédiatement

après leur rédaction, n'ont pu être imprimées. — ² Ces Instructions ont été tirées à part et répandues à un grand nombre d'exemplaires.

du contrôle auquel la plupart de ces faits ont été soumis, par les controverses auxquelles cet examen a donné lieu, cet ensemble de documents constitue incontestablement le répertoire le plus considérable et le plus précieux que l'on possède sur l'Histoire naturelle de l'Homme.

La société a publié en outre deux volumes de *Mémoires*, comprenant des travaux dont la plupart, à raison de leur étendue, auraient par trop grossi les Bulletins.

La Société d'Anthropologie a encore entrepris de former une collection de crânes empruntés surtout aux races françaises et dont le nombre est déjà de 1,180. Enfin sa bibliothèque compte environ 500 volumes, et un nombre presque double de brochures et de *tirés à part*, tous provenant de dons qu'elle a reçus.

L'influence exercée par la Société d'Anthropologie s'accuse hautement par le nombre toujours croissant de ses membres, par l'empressement avec lequel on vient lui demander des *Instructions*. Elle se montre mieux encore dans deux faits bien honorables pour elle et dont l'un, on peut le dire, intéresse le pays entier.

Jusqu'ici l'Anthropologie n'avait pas eu droit de cité dans les ouvrages de médecine. Dans les *Dictionnaires*, en particulier, l'Anatomie, la Physiologie de l'Homme, étaient longuement traitées; son Histoire naturelle ne l'était pas. Grâce à l'intervention de la société, il n'en sera plus ainsi. Le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* a accepté la collaboration de plusieurs de ses membres, et déjà différents articles dus à MM. Broca, Bertillon, Dally, etc. ont paru. C'est là un progrès réel pour la Médecine scientifique, qui s'enrichit d'une branche jusqu'ici négligée, et pour l'Anthropologie, qui va pénétrer dans le monde médical, où elle fera certainement des conquêtes importantes.

Le second fait atteste que l'action de la Société d'Anthropologie ne se borne pas à la France.

Les nations étrangères qui avaient fondé des *Sociétés ethnologiques*, à l'imitation de celle de Paris, fondent aujourd'hui des

Sociétés anthropologiques, et déclarent franchement prendre la nôtre pour modèle. Londres et Manchester, en Angleterre; Madrid, en Espagne, ont déjà leurs sociétés spéciales; à Moscou, la *Société des amis de la Nature*, a institué, à côté de ses anciennes sections, une *Section d'Anthropologie*, qui fonctionne en quelque sorte comme un corps distinct¹. Enfin un *Comité anthropologique* s'est constitué en Allemagne et promet de tenir annuellement une session tantôt sur un point, tantôt sur un autre des divers pays d'outre-Rhin.

Les hommes qui se sont groupés dans la Société d'Ethnographie et d'Anthropologie avaient en commun le désir d'étudier l'Histoire de l'Homme; mais ils différaient par le point de vue, et de là il est résulté dans la tendance générale des travaux des deux sociétés des différences assez marquées.

Les éléments historiques, philosophiques, linguistiques, géographiques, ont dominé dès le début à la Société d'Ethnographie, qui a manqué en revanche presque complètement d'anatomistes, de physiologistes, de naturalistes.

La Société d'Anthropologie, d'abord exclusivement composée de médecins et de naturalistes, a continué à se recruter surtout dans ce sens. Si, plus tard, quelques linguistes, quelques voyageurs, quelques archéologues et géographes éminents se sont ralliés à elle, ils ont toujours été et sont encore en très-faible minorité. Peut-être a-t-il été heureux pour cette société qu'il en fût ainsi au début et dans les premières années de son existence. Elle a dû à ces éléments, habitués aux idées et aux méthodes rigoureuses des sciences proprement dites, la précision et le caractère positif qu'on remarque dans ses *Mémoires* et dans ses *Bulletins*. Mais il serait à regretter que cet état de choses se prolongeât outre mesure. L'Anatomie, la Physiologie, l'Art médical et tout ce qui s'y rattache ne suffisent pas à l'étude complète de l'Homme telle que la com-

¹ Les *Actes* ou *Bulletins* de cette section de la Société des amis de la Nature sont malheureusement publiés en langue

russe et ne profiteront, par conséquent, guère aux anthropologistes du reste de l'Europe.

prennent les membres mêmes de la Société d'Anthropologie. Aussi n'ont-ils pas hésité à faire des avances sérieuses aux membres de l'ancienne société de W. Edwards, et seraient-ils prêts à accueillir avec joie toute mesure propre à rapprocher et à confondre des travaux qui, pour si divers qu'ils puissent paraître, n'en tendent pas moins au même but.

D'après ce que je viens de dire de la composition et de l'esprit général qui anime la Société d'Anthropologie, on ne sera pas surpris qu'elle ait évité deux écueils également à redouter peut-être pour son avenir scientifique.

Il était à craindre qu'une société dans laquelle dominait de beaucoup l'élément médical ne tournât aisément à l'étude de l'Homme considéré au point de vue individuel, et ne tombât dans la Physiologie et la Médecine. Il n'en a rien été. Sans doute quelques questions de cette nature ont été soulevées; mais, à part celle de la localisation du langage articulé, qui, par son importance, méritait peut-être une exception, aucune n'a longuement occupé la société. La Pathologie a pris une part bien plus large dans ses séances; mais, envisagée au point de vue de la comparaison des races, elle rentrait par cela même essentiellement dans le cadre des études anthropologiques et leur apportait un élément trop peu étudié jusqu'à ce jour.

La Société d'Anthropologie s'est également tenue en garde contre un entraînement facile à comprendre et dont elle eût trouvé l'excuse dans ce qui se passe trop souvent chez ses sœurs étrangères. Elle n'a que bien rarement cédé au désir d'aborder le terrain des explications plus ou moins hypothétiques; elle a constamment laissé de côté les questions d'origine, malgré la faveur dont elles jouissent aujourd'hui. A cet égard, elle a porté le scrupule jusqu'à rayer de son programme, par une sorte d'accord tacite, la question générale de l'unité ou de la multiplicité spécifique de l'Homme. Elle n'en a pas moins ses polygénistes décidés, ses monogénistes convaincus; mais les uns et les autres ont compris que les croyances

sur ce point général résumant, pour chacun de nous, l'ensemble des notions qu'il a acquises sur tous les points particuliers, et que, par conséquent, c'était sur les éléments mêmes du problème qui comprend tous les autres que devaient d'abord porter les recherches et les discussions.

En un mot, il n'est presque jamais arrivé aux membres de cette société de s'écarter, même dans le feu de discussions parfois assez vives, du terrain de l'expérience et de l'observation. De là le cachet éminemment scientifique de l'ensemble des travaux contenus dans les neuf volumes qui représentent aujourd'hui les actes de la Société d'Anthropologie; de là aussi l'autorité qu'elle a conquise d'emblée en France et à l'étranger.

Le gouvernement français a su comprendre cet ensemble de mérites sérieux et de services rendus. Sur le rapport fait au Conseil d'État par M. Frédéric Cuvier, et sur la proposition de Son Exc. M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique, la Société d'Anthropologie fut reconnue Établissement d'utilité publique, à une époque où elle comptait à peine cinq ans révolus d'existence (décret du 6 juillet 1864); exception bien rare, car ce titre ne s'accorde presque jamais aux Sociétés savantes avant qu'elles aient fait leurs preuves en tout genre pendant un grand nombre d'années.

Cette récompense, évidemment bien méritée, a permis à la société d'agir comme une personne civile; et elle a pu ainsi donner une existence officielle à l'institution du prix fondé par un de ses membres, mort à Jaffa, victime de son zèle.

Je ne puis qu'inscrire ici le nom d'Ernest Godard, l'un des neuf fondateurs de la société, mais j'engage les lecteurs à recourir à la notice que lui a consacrée M. Martin Magron¹. Ils y apprendront à aimer et à respecter à la fois la mémoire d'un homme qui unissait les qualités du cœur, la dignité du caractère à une indomptable volonté, à un ardent amour du savoir. Ils y verront que, si la So-

¹ *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, t. II.

ciété d'Anthropologie a le droit d'être fière de ses travailleurs, elle peut aussi s'enorgueillir d'avoir compté parmi ses membres un véritable martyr de la science.

Le mouvement des études anthropologiques s'est naturellement concentré autour des deux sociétés dont je viens d'esquisser l'histoire. Mais il y aurait injustice à ne pas placer après elles la Société de Géographie. De plus en plus fidèle aux traditions des Malte-Brun et des Jomard, cette société a toujours fait une large part à l'Anthropologie; et, depuis quelques années, les communications relatives à cette science se sont notablement multipliées dans son sein. Elles ont souvent donné lieu à des discussions qui eussent été parfaitement à leur place dans les Sociétés d'Anthropologie et d'Ethnographie, et dont on trouve la trace dans son *Bulletin*, depuis surtout qu'entre les mains de M. Maunoir d'abord, et ensuite de M. R. Cortambert, les procès-verbaux des séances sont devenus presque aussi détaillés que ceux que rédigeait autrefois M. Broca.

Enfin je crois devoir rappeler que nos orientalistes, nos égyptologues, nos historiens, nos archéologues, viennent en aide à tout moment à l'Anthropologie par leurs recherches et leurs publications. Entrer ici dans le moindre détail serait empiéter sur les droits de mes collègues, et je me borne à rappeler d'une manière générale ces services, très-nombreux, très-réels. Pourtant je dois faire une exception pour la *Revue archéologique*, dirigée par M. Alexandre Bertrand, qui a donné, entre autres, de nombreux et importants documents sur les temps préhistoriques de nos races européennes.

Les recueils publiés par les trois sociétés dont je viens de parler réunissent certainement une masse de documents très-considérable. Mais telle est aujourd'hui l'ardeur avec laquelle on s'est mis de toute part à l'œuvre, que ces Bulletins, ces Revues, ces Actes, sont loin de suffire à exposer, même en abrégé, tout ce qui se fait en vue d'éclairer l'histoire de l'Homme. En outre, à peu près exclusivement réservés aux travaux des membres, ils ne fournissent à ceux

qui les lisent que bien peu de renseignements sur ce qui se passe en dehors de la sphère à laquelle ils se rattachent. Un journal donnant au moins des indications sommaires sur les principaux travaux accomplis un peu partout était donc un des *desiderata* de la situation. M. G. de Mortillet a comblé cette lacune, par la création d'une publication périodique intitulée : *Matériaux pour servir à l'Histoire positive et philosophique de l'Homme* (1864).

Il suffit de parcourir ces divers recueils pour reconnaître combien a été considérable le service rendu à la science par les hommes qui ont fondé les Sociétés d'Anthropologie et d'Ethnographie. Jamais l'utilité des associations scientifiques ne s'est peut-être mieux fait sentir. Dans les travaux des deux sociétés se manifeste à chaque instant une sorte d'ordre logique résultant de l'impulsion donnée par un premier travail, qui provoque de nouvelles recherches, et a, pour ainsi dire, sa postérité. Cette espèce de genèse intellectuelle, les progrès qui en sont le résultat, sont surtout intéressants à constater et à suivre dans les Bulletins de la Société d'Anthropologie. Là, grâce au développement donné aux procès-verbaux des séances, on voit une question, posée et traitée une première fois, soulever des discussions, des causeries, où se manifestent successivement et la nature d'esprit de chaque membre et les aspects multiples du problème qu'examinent tour à tour, et chacun à son point de vue, des anatomistes, des médecins, des naturalistes, des archéologues, des linguistes, des voyageurs, tous ayant le droit de parler avec autorité, tous éclairant à leur manière le point en litige.

Bien des notes étendues, bien des mémoires proprement dits, ont ainsi pris naissance; et souvent quelqu'un d'entre eux, soulevant une question pour ainsi dire collatérale, a été l'occasion de toute une nouvelle série d'études.

Les divers points de la science ainsi traités ne sont pas toujours résolus d'une manière définitive; mais au moins sont-ils, dans la plupart des cas, de plus en plus nettement posés et débarrassés

de toute considération accessoire. Leur solution future est donc toute préparée : il suffira que le temps apporte les observations et les faits nécessaires.

De ce développement, de cette *épuration* des problèmes anthropologiques par une discussion multiple et variée ressort clairement la confirmation de ce que je disais tout à l'heure. La fondation des sociétés dont je viens de parler a été un grand, un sérieux progrès. Mais, je ne crains pas de le répéter, l'expérience passée démontre qu'un pas en avant, tout aussi grand peut-être, s'accomplira lorsque ces sœurs mettront leurs efforts en commun, lorsque, au lieu de plusieurs sociétés, on n'en comptera qu'une seule, réunissant tous les éléments jusqu'ici isolés.

§ 3. ENSEIGNEMENT.

La chaire d'Anthropologie du Muséum de Paris est encore la seule qui existe. A ce titre il m'est impossible de ne pas la mentionner et de ne pas insister quelque peu sur la manière dont l'Histoire naturelle de l'Homme y est envisagée, malgré ce que cette partie de ma tâche a de difficile et de délicat pour le professeur actuel.

L'enseignement de M. Flourens appartient tout entier à la période qui a précédé les vingt dernières années; il est par cela même en dehors des limites de ce Rapport. Il en est autrement de celui de M. Serres, qui a professé jusqu'en 1855. Malheureusement, il reste peu de traces de ce cours, qui n'a jamais été publié par l'auteur. On ne peut en juger que par quelques leçons qu'ont publiées isolément, dans la *Gazette médicale*, M. le docteur Jacquart, aide-naturaliste de la chaire d'Anthropologie, et M. Déramond, attaché à la même chaire; par une sorte de table de matières, qu'avait rédigée M. Serres lui-même, et relative à la partie embryogénique du cours de 1850; enfin, par un article très-développé, inséré par M. Esquiros dans la *Revue des Deux-Mondes*, et

qui embrasse l'ensemble du cours¹. Grâce du moins à ce dernier travail, évidemment soumis au professeur dont il répétait et condensait les paroles, on peut se rendre compte des bases sur lesquelles reposait l'enseignement de M. Serres, et de la manière dont il envisageait l'Anthropologie.

La connaissance approfondie de l'individu considéré d'une manière absolue est le point de départ de M. Serres. Il rapporte à l'Anatomie, à la Physiologie, surtout à l'Embryogénie individuelles presque tous les faits physiques, intellectuels, religieux ou moraux présentés par les divers groupes humains. C'est ainsi que l'infériorité générale du Nègre coïncide pour lui avec certains caractères rappelant ceux du fœtus. Cette manière d'envisager la science donne à l'ensemble de la doctrine un caractère très-synthétique, et conduit le professeur à aborder de hautes questions générales se rattachant au passé, au présent, à l'avenir des races et des peuples, à leur évolution progressive, — on pourrait presque dire à leur embryogénie, — à leur action réciproque, aux résultats intellectuels et sociaux de leur rapprochement, de leur fusion future amenée par les progrès et les applications de la science.

Il est impossible de méconnaître les tendances élevées d'un pareil enseignement, et l'on comprend combien il devait captiver les esprits. Aussi, jusqu'au moment où il quitta la chaire d'Anthropologie pour celle d'Anatomie comparée, M. Serres sut-il réunir à ses leçons de nombreux auditeurs. En outre, tenant par des liens d'intimité à quelques-uns de nos plus profonds et de nos plus hardis penseurs, parmi lesquels je citerai Jean Reynaud, il leur fit souvent partager ses idées. Il exerça donc une influence réelle, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses éminents amis.

Dans la manière dont il traitait l'Anthropologie, M. Serres reflétait évidemment le glorieux passé qui depuis longtemps l'avait conduit à l'Institut; et il était impossible qu'il en fût autrement. En

¹ Avril 1855.

montant dans la chaire qu'il venait d'abandonner, j'y apportais d'autres antécédents, et par conséquent aussi des tendances différentes. Comme médecin, j'avais longtemps étudié l'Homme individuel. Mais, devenu zoologiste et préoccupé, depuis plusieurs années, de toutes les questions que soulève aujourd'hui l'étude des espèces, je ne pouvais envisager qu'en naturaliste l'*Histoire naturelle de l'Homme*. Ces convictions mêmes me faisaient de cet enseignement une rude tâche; car il me fallait dès lors entrer dans le monde des détails de tout genre, sans négliger les grandes questions. Or je m'étais assez occupé d'Anthropologie pour savoir que, dans bien des cas, je serais forcé de me remettre à l'école. Pourtant je ne crus pas pouvoir reculer, et, dès la première année de mon enseignement, je me traçai un cadre que je me suis efforcé constamment de remplir, le remaniant sans doute dans ses détails, en comblant peu à peu les lacunes, mais le conservant dans son ensemble et dans ses grandes divisions. Je me borne à l'exposer rapidement.

Laissant à qui de droit, c'est-à-dire à la Faculté de Médecine, tout ce qui est relatif à l'Homme considéré comme individu, et me bornant à le considérer au point de vue de l'espèce, je me trouvais en présence de l'ensemble de groupes humains diversifiés par des caractères de plusieurs ordres. Dès le début, par conséquent, se présentait la grande question tant de fois posée : Ces groupes sont-ils des *espèces différentes*, ou bien ne sont-ils que les *racés d'une seule et même espèce*? Cette question, sous bien des rapports, domine l'Anthropologie tout entière, comme j'essayerai de le montrer bientôt¹. Or depuis longtemps mes convictions étaient arrêtées sur ce point : j'étais monogéniste. Il était pour moi démontré par tout un ensemble de considérations exclusivement scientifiques qu'il n'existe qu'une seule espèce d'hommes. Avant tout, j'avais à faire partager à mon auditoire une croyance qui, seule, pouvait justifier

¹ Voir plus loin le chapitre sur l'unité de l'espèce humaine.

bien des chapitres, bien des détails de mon enseignement ultérieur. Cette question fut donc abordée la première et traitée avec les développements qu'elle exige. Depuis, lorsque je l'ai reprise, elle a rempli à elle seule le cours entier d'une année scolaire.

Cette question en comprend en effet plusieurs autres, très-vastes elles-mêmes; et, si l'on ne veut pas se borner à opposer seulement assertions à assertions, il faut examiner une à une toutes ces questions avec détail. L'Homme étant l'inconnue du problème et ne pouvant par conséquent pas nous en donner la solution, il faut interroger les animaux et les plantes elles-mêmes, afin de remonter aux lois générales communes à tous les êtres vivants et lui en faire ensuite l'application. Voilà pourquoi, partant des travaux des botanistes et des zoologistes, j'examine successivement dans mes leçons la question de l'espèce considérée en général; celle de sa fixité et de sa variabilité; celle de la formation des races sous l'influence de l'hérédité et des actions de milieu; celle de la nature et de l'étendue des variations que présente l'espèce dans ses races; celle du croisement par hybridation et par métissage; etc. Ce n'est qu'après cette étude très-détaillée, portant sur l'ensemble des êtres organisés, que je me crois autorisé à conclure en faveur de l'unité de l'espèce humaine.

Il reste à se rendre compte de la valeur des objections faites au monogénisme. Elles sont exposées une à une, et j'ai soin d'en provoquer de nouvelles. De leur examen, toujours fondé sur les mêmes principes, je crois pouvoir tirer la conséquence que ces objections mêmes fournissent de sérieuses confirmations à la doctrine qu'elles tendent à infirmer.

La première moitié du cours de la seconde année est encore consacrée à l'exposé de questions générales. La première qui se présente est celle du *cantonnement primitif de l'espèce humaine*. Résolue affirmativement par les lois de la Géographie zoologique et botanique, elle entraîne comme conséquence le *peuplement du globe par migrations* et l'*acclimatation* des diverses races humaines sur

tous les points du globe. A ces questions, que j'avais abordées dès mon premier enseignement, sont venues s'ajouter, dans ces derniers temps, celle de l'*ancienneté de l'Homme* et celle des *caractères qu'a pu présenter l'Homme primitif*.

La seconde moitié du cours de la même année est consacrée à examiner d'une manière générale et comparative les divers caractères servant à distinguer les groupes humains. En agissant ainsi, j'imité les botanistes et les zoologistes, qui, ayant à faire l'histoire d'un grand groupe d'animaux ou de plantes, commencent par initier le lecteur aux diverses particularités de forme, de structure, d'organisation employées pour caractériser les groupes secondaires et les espèces elles-mêmes.

On voit que c'est seulement après deux ans consacrés à ce qu'on peut appeler l'*Anthropologie générale* que j'aborde devant mes auditeurs l'étude détaillée des races humaines, l'*Anthropologie spéciale*. Dans les cycles de leçons que j'ai déjà parcourus, deux ans m'avaient suffi pour remplir cette dernière partie du programme; mais avec les développements qu'elle a pris, je compte qu'une troisième année sera nécessaire. Le cycle actuel aura donc duré cinq ans.

Le cadre adopté dans cette partie de l'enseignement est toujours à peu près le même. Je cherche à limiter aussi exactement que possible l'aire géographique occupée par chaque race; puis je m'efforce de préciser, autant qu'il se peut, ses caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux. Le plus souvent j'interroge son histoire, quand elle en a une, soit pour y chercher des indications ethnologiques de nature à confirmer ou à infirmer les conclusions tirées des considérations précédentes, soit surtout pour rechercher, quand il y a lieu, les influences anthropologiques que la race a exercées ou subies.

Je crois n'avoir négligé dans cette étude aucun des groupes quelque peu importants qui ont été signalés à la surface du globe. Toutefois j'ai plus longuement insisté peut-être sur les races placées

le plus bas dans l'échelle de la civilisation. Toutes les fois que je l'ai pu, j'en ai fait l'histoire avec plus de détail que celle des populations civilisées. Ces races, trop souvent méprisées et que trop d'écrivains ont cherché et cherchent encore à rabaisser au-dessous de leur niveau réel, ont pour l'anthropologiste sérieux un intérêt analogue à celui que trouve le vrai naturaliste dans l'étude des végétaux ou des animaux inférieurs. Dans les manifestations restreintes de leur intelligence, de leurs facultés morales, de leurs instincts religieux, il reconnaît tous les éléments qui, plus développés, font la gloire des nations les plus avancées; l'Homme physique reste d'ailleurs le même, à part les variations tenant à la race; et la profonde unité de la nature humaine ne se manifeste nulle part d'une façon plus nette.

Plusieurs de ces tribus sauvages ou barbares ne sont vraiment connues que depuis peu de temps; je me suis efforcé de tenir mon auditoire au courant des découvertes les plus récentes faites par les voyageurs actuels. Mais j'ai souvent aussi interrogé ceux qui les avaient précédés, et, autant que possible, ceux qui, les premiers, sont entrés en contact avec les populations étrangères à l'Europe. Dans les vieux voyageurs j'ai retrouvé bien des faits oubliés, qui m'ont permis de faire des rapprochements, de tirer des conclusions de détail en grand nombre et plus ou moins importantes, dont plusieurs ont été entièrement confirmées depuis.

L'enseignement dont je viens d'indiquer les tendances et la répartition a donné lieu de ma part à diverses publications. Je citerai sans tenir compte des dates :

1° *Programme d'une Histoire générale des races humaines* (1864). Ce programme, imprimé à l'occasion d'une grande publication dont le projet a échoué, est en réalité la table des matières très-abrégée de l'ensemble de mes leçons à partir de 1856.

2° *Unité de l'espèce humaine* (1861). Ce volume est le résumé de mes leçons sur le sujet indiqué par le titre. Il avait paru d'abord

sous forme d'articles insérés dans la *Revue des Deux-Mondes* (1860-1861).

3° Dix-huit leçons d'Anthropologie générale publiées dans la *Revue des cours scientifiques* (1865), rédigées par M. Hallez. Ces leçons font pour ainsi dire suite à l'ouvrage précédent.

4° *Les Polynésiens et leurs migrations* (1866). Ce volume n'est que la reproduction, abrégée sur certains points, développée sur d'autres, de mes leçons relatives à l'ensemble des races malayo-polynésiennes. Il a surtout pour but de mettre hors de doute les rapports existant entre toutes ces races et le peuplement de la Polynésie par des migrations venues des archipels indiens. Il avait d'abord été imprimé, mais avec moins de développements, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1862).

5° Leçon d'ouverture du cours de 1862, rédigée par mon aide-naturaliste, M. le docteur Jacquart, et insérée dans la *Gazette médicale*. Cette leçon contient le résumé du cours précédent et, entre autres, des généralités sur la race Nègre et sur les races Mélanésiennes en particulier.

§ 4. COLLECTIONS.

Toutes les sciences naturelles entraînent la formation de collections servant de base aux études et en justifiant les résultats. L'Anthropologie a aussi les siennes. Si la France n'a pas donné l'exemple sur ce point, si elle s'est laissé devancer par l'Allemagne (collection de Blumenbach), du moins il est permis de dire que notre patrie a promptement pris sa revanche et qu'elle peut aujourd'hui servir de modèle à cet égard aux autres nations.

Au Muséum, l'enseignement repose sur un ensemble d'objets de démonstration, dont les collections anthropologiques forment la plus grande partie. L'origine de ces collections remonte assez haut. En formant les galeries d'Ostéologie comparée, où il puisa les matériaux de quelques-uns de ses immortels ouvrages, Cuvier,

à l'exemple de Blumenbach, y avait ajouté un certain nombre de têtes osseuses et de squelettes de diverses races humaines. Les objets réunis par notre grand naturaliste ont généralement un grand intérêt; mais ils sont en assez petit nombre. On voit que Cuvier ne faisait pas plus de place à l'Homme dans ses galeries qu'il ne lui en a réservé dans son *Règne animal*. Cette petite collection, précieuse par son origine, par la nature et l'incontestable authenticité des matériaux qui la composent, est restée toujours séparée de la grande collection anthropologique. Elle est placée dans un cabinet dépendant de la galerie d'Anatomie comparée, dont elle forme en réalité une annexe.

J'ai déjà dit que l'honneur d'avoir fondé la collection d'Anthropologie proprement dite revient à mes deux prédécesseurs, à M. Serres surtout. J'ai dit aussi quelle était l'opinion d'un juge à la fois bien compétent et bien peu suspect de complaisance. Le docteur Nott, avons-nous vu, déclare que cette collection est une des gloires de Paris, et qu'elle est incomparablement supérieure à tout ce qu'il a vu ailleurs. Toutefois il regarde la collection de têtes osseuses formée en Amérique par Morton comme l'emportant sur cette partie de la collection parisienne. Il en était réellement ainsi à l'époque où le savant américain publiait les résultats de son voyage (1854-1855). A cette époque la collection française ne possédait que 860 têtes osseuses, et le chiffre de la collection de Morton s'élevait à 1,045¹. Mais aujourd'hui le rapport a changé en faveur de la France. Depuis les douze années qui se sont écoulées, la collection du Muséum a acquis plus de 600 spécimens, parmi lesquels il s'en trouve d'extrêmement précieux, et la dernière publication de M. Meigs ne permet pas de supposer que la collection mortonienne se soit accrue dans de semblables proportions².

¹ *Catalogue of human crania in the collection of the Academy of natural Sciences of Philadelphia*, by A. Meigs.

² *Observations upon the cranial forms*

of the american aborigines, based upon specimens contained in the collection of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, by A. Meigs, 1866.

La collection ostéologique du Muséum compte, à ce moment, près de 1,500 têtes osseuses. A peu près toutes les races humaines y sont représentées, et, si l'on peut encore y signaler quelques graves lacunes, nous retrouvons partout ailleurs ces mêmes *desiderata* et en bien plus grand nombre. En revanche elle renferme plusieurs séries remarquables de crânes appartenant à des races importantes. Je citerai en particulier les races Polynésiennes, Mélanésiennes et Malaisiennes; les anciennes populations Mexicaines et Égyptiennes. Plusieurs des races les plus curieuses et dont il est le plus difficile de se procurer les dépouilles figurent à côté des précédentes, et leurs têtes, moins nombreuses, n'en ont pas moins un intérêt que comprendront tous les anthropologistes. On peut placer dans ce nombre les Lapons, les Esquimaux, les Patagons, les Mincopies, les Aëtas, les Laossiens, les Boschismen, les Nègres du haut Nil. Un nombre considérable de têtes provenant des races Françaises anciennes et modernes ont pris place déjà sur les tablettes du Muséum, et le chiffre s'en accroît chaque année.

L'Homme antéhistorique y est représenté par la mâchoire de Moulin-Quignon, par d'autres ossements provenant de la même localité, par des moules qui complètent la série. Parmi ces derniers, on doit placer au premier rang le fameux crâne d'Engis, si libéralement distribué par M. Spring aux collections anthropologiques de l'Europe entière.

Aux diverses têtes osseuses il faut ajouter 64 têtes momifiées, 56 bassins isolés appartenant à diverses races et 93 squelettes entiers, parmi lesquels il s'en trouve d'Esquimaux, de Boschismen, de Hottentots, de Chinois, d'Australiens, d'anciens Mexicains, etc.

Tels sont les principaux objets que présente la collection du Muséum pour l'étude ostéologique des races humaines.

L'anatomie des parties molles y est en outre représentée par 147 pièces dont quelques-unes ont une valeur très-réelle. Parmi ces dernières, il est juste d'en mentionner une d'un intérêt exceptionnel. C'est un individu entier présentant, avec des détails minu-

tieux, tous les appareils de la vie animale et de la vie organique chez le Nègre. Cette magnifique préparation est due à M. Jacquart, aide-naturaliste de la chaire d'Anthropologie.

Les galeries du Muséum consacrées à l'Histoire de l'Homme ne sont guère moins riches en objets relatifs à l'étude des caractères extérieurs.

Au premier rang on doit placer sans hésiter l'ensemble de bustes, de torses, de bras, de jambes, etc. moulés et pour la plupart coloriés sur nature. Cet ensemble comprend 677 objets, parmi lesquels une mention toute spéciale est due à la série des Esquimaux provenant de l'expédition de S. A. I. le prince Napoléon et moulés par M. Stahl, ainsi qu'à celles des races Océaniennes recueillies par M. Dumoutier pendant l'expédition de Dumont-d'Urville.

A ces matériaux déjà si riches s'est ajoutée, dans ces dernières années, la magnifique collection des masques moulés par les frères Schlagintweit, qui permet d'étudier les traits de populations à peine connues de nom, il n'y a guère plus d'un quart de siècle.

J'ai donné tous mes soins à accroître la collection de photographies commencée par M. Serres. Cette collection dont un double est déposé parmi les vélins du Muséum, jointe à quelques portraits à l'huile, à l'aquarelle ou au crayon, reproduit 321 figures. Prises avec beaucoup de soin, très-exactement, de face et de profil, par M. Potteau, employé du Muséum, ces photographies sont de véritables pièces d'étude. Il est bon de signaler entre autres les séries représentant des Japonais, des Annamites et des Siamois ayant fait partie des ambassades envoyées récemment en Europe.

A la collection de figurines reproduisant les diverses races de l'empire russe dans leurs costumes nationaux, et que le Muséum avait reçue du prince Demidoff, est venue s'ajouter, dans ces dernières années, une série de statuettes représentant les lois de l'accroissement chez l'homme et chez la femme, et dont M. Liarzick a fait hommage au Jardin des Plantes. Le gouvernement français a enrichi la même collection de quelques beaux bustes de bronze dus

à M. Cordier et qui reproduisent, idéalisés par le talent de l'artiste, les caractères de diverses races. Enfin M. Guillemin a généreusement donné au Muséum un groupe de Peaux Rouges du même genre, dont la pensée a été empruntée à un roman de Cooper.

On peut encore considérer comme appartenant à la catégorie des objets propres à l'étude des caractères extérieurs 24 momies égyptiennes, guanches ou péruviennes, également déposées dans les galeries du Muséum.

Aujourd'hui que l'Anthropologie tend de plus en plus à chercher la lumière d'où qu'elle puisse lui venir, il était difficile d'écarter d'une manière absolue de ses collections certains objets se rattachant plus directement à certaines autres branches des connaissances humaines. Quelques spécimens d'industries sauvages, armes ou ustensiles, ont donc reçu accès dans les vitrines du Muséum. L'une d'elles en particulier est consacrée aux silex taillés, dont l'étude a pris depuis peu une importance si grande et se rattache à la question de l'ancienneté de l'homme. Quelques ossements caractéristiques des terrains où ont été recueillis les plus anciennes traces de notre espèce ont pris place à côté de ces silex. Le chiffre total de ces objets n'est d'ailleurs que de 600 à 700. Il m'eût été facile de le dépasser de beaucoup, mais je me suis défendu contre un entraînement qui aurait eu ses dangers.

En effet, l'ensemble des objets composant aujourd'hui la collection d'Anthropologie du Muséum est déjà de beaucoup trop considérable pour le local qui leur est accordé. Celui-ci est tellement exigü qu'il est matériellement impossible de disposer ces objets d'une manière satisfaisante pour la vue, utile pour l'étude. Faute de place, il a fallu placer sur deux et trois rangs de profondeur, les têtes osseuses, les masques moulés, etc. Dans un pareil état de choses, j'ai dû économiser avec un soin extrême, presque avec avarice, le peu d'espace encore disponible et le réserver aux objets d'un intérêt direct pour la science. Voilà comment j'ai été forcé entre autres de décliner les offres généreuses de M. Boucher de

Perthes, qui m'offrait sa collection de silex taillés, collection désormais historique, à la seule condition qu'elle serait exposée en entier et dans un bref délai aux regards du public.

Indépendamment des objets déjà mentionnés, et par suite de la manière dont j'ai envisagé l'enseignement, j'ai dû créer une collection de grands dessins reproduisant, d'après les modèles qui offraient le plus de garanties, les traits des principales races humaines. Ces dessins, calqués au diagraphé, largement modelés au fusain et coloriés avec soin, quand il y avait lieu, forment aujourd'hui une véritable iconographie, comprenant plus de 300 figures, destinées aux cours et dont quelques-unes sont placées dans les galeries non loin des crânes appartenant aux mêmes races. Quelques esquisses de crânes grandis, de localités importantes ou d'objets intéressants portent ce chiffre à 344. Des cartes représentant la distribution géographique des grandes races humaines, d'après divers auteurs, et que complètent des détails tracés séance tenante sur des cartes muettes, s'ajoutent à cet appareil de démonstration.

En résumé, le nombre des objets relatifs soit à l'étude, soit à l'enseignement de l'Anthropologie renfermés dans les laboratoires ou les galeries du Muséum dépasse 4,200, et plus de la moitié ont été acquis dans les vingt dernières années.

Les collections récemment fondées par les Sociétés d'Anthropologie et d'Ethnographie ne sauraient avoir encore une importance pareille. Cependant la première, ainsi que je l'ai dit plus haut, a déjà réuni plus de 1,100 crânes, provenant pour la plupart de fouilles faites sur divers points du territoire français. Ici encore on distingue des séries qui doivent au nombre des pièces qui les composent une valeur considérable et ont servi de base à des travaux importants. Je citerai entre autres la collection recueillie par M. Broca dans d'anciens cimetières de Paris, et celle que le même savant a rapportée du pays basque.

Un nombre relativement assez petit de ces crânes provient des

contrées étrangères. On doit une mention spéciale à la collection de crânes syriens, réunis et donnés à la société par M. G. de Riaille.

La Société d'Anthropologie ne possède qu'un petit nombre d'objets relatifs soit à l'Archéologie, soit à l'Histoire, soit à l'industrie des races humaines. Au contraire, et comme on devait s'y attendre, ce sont les objets de cette nature qui dominent dans la collection de la Société d'Ethnographie; celle-ci est en revanche de beaucoup moins riche en pièces ostéologiques.

Dans cet examen des collections destinées à éclairer l'Histoire de l'Homme, une mention spéciale doit être réservée au Musée anté-historique de Saint-Germain. Fondé depuis quelques années à peine, ce musée a déjà acquis une importance scientifique incontestable. Déjà il est, on peut le dire, une sorte de résumé des industries françaises depuis les temps géologiques jusqu'à l'aurore de l'Histoire. Bien que se rapportant surtout à l'Archéologie, il présente à l'Anthropologie proprement dite des éléments d'étude du plus haut intérêt, justifiant ainsi à tous les points de vue la pensée de son auguste fondateur, l'Empereur Napoléon.

RÉSUMÉ.

Dans les vingt dernières années, les progrès de l'Anthropologie en France se manifestent par des faits généraux et par des faits spéciaux.

Aux premiers se rattachent l'expansion des idées et des notions anthropologiques, leur introduction de plus en plus accusée et fréquente dans le domaine des études géographiques, historiques, politiques, et jusque dans la littérature proprement dite; l'attrait qu'elles exercent chaque jour davantage sur les esprits les plus divers, sur les hommes adonnés d'ailleurs à des travaux de la nature la plus différente. De ces tendances plus générales, des efforts plus multipliés, il résulte que l'action individuelle disparaît en partie devant l'action du grand nombre. On ne voit plus un Buffon ou un

William Edwards entraîner à leur suite quelques esprits d'élite vers l'Anthropologie ; mais en revanche on est frappé de voir une foule studieuse et variée graviter pour ainsi dire vers cet ordre d'études comme vers un rendez-vous donné à toutes les intelligences.

Les faits spéciaux ne sont que la conséquence des précédents. Parmi eux le plus remarquable, à coup sûr, est la formation simultanée des Sociétés d'Anthropologie et d'Ethnographie, les progrès rapides de ces deux corps voués à des études si semblables, la vitalité dont ils ont donné les preuves, l'influence que l'initiative prise en France a exercée à l'étranger.

L'établissement de deux sociétés se proposant de centraliser et de coordonner les travaux jusque-là sans lien a été à lui seul un grand progrès, grand surtout parce qu'il s'est montré fécond en en déterminant beaucoup d'autres.

Mais, pour nous rendre compte de ceux-ci, il faut de toute nécessité abandonner le point de vue historique et général auquel nous nous sommes placé jusqu'ici. Il faut prendre, un à un, au moins les principaux problèmes que la science a abordés, et chercher à se rendre compte du point où elle a conduit l'étude de chacun d'eux.

C'est ce que je vais essayer de faire sans me dissimuler combien je serai forcément incomplet.

DEUXIÈME PARTIE.

QUESTIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER.

PLACE DE L'HOMME PARMI LES ÊTRES VIVANTS.

Au début de ses études et comme à la porte de la science, l'anthropologiste rencontre malheureusement quelques questions qu'ont obscurcies comme à plaisir et rendues d'autant plus difficiles à traiter des polémiques, des controverses au fond très-peu scientifiques. C'est que le dogmatisme et l'antidogmatisme les ont prises pour théâtre de leurs débats. Celui qui veut rester *homme de science* et *pas autre chose* a bien de la peine à se faire entendre au milieu de ces luttes passionnées, et son rôle n'est rien moins qu'agréable. A peu près inévitablement, il est suspect aux deux partis. Souvent, quand il apporte ce qu'il croit être la vérité, il est traité à la fois d'impie par les uns, de mystique par les autres. On le discute des deux parts sous l'empire de ces préventions; par conséquent on est injuste, et au besoin on sait fort bien éteindre ou étouffer sa voix.

Je sais depuis longtemps ce qu'a d'ingrat et parfois de pénible cette position. Pourtant c'est celle que j'ai prise dans mon enseignement, dans mes écrits, et je ne la quitterai pas aujourd'hui.

C'est donc *exclusivement en homme de science, en naturaliste*, que je traiterai, à propos de l'Homme, la première question que se pose *un naturaliste* qui aborde l'étude d'un être ou d'un objet quel-

conque. Avant tout il se demande : cet être, cet objet, appartient-il au Règne minéral, au Règne végétal ou au Règne animal?

Quand il s'agit de l'Homme, évidemment la question se réduit à celle-ci : L'Homme appartient-il au Règne animal?

Avant de répondre, il est clair qu'il faut s'être rendu compte de la signification du mot *Règne*. Voyons donc en peu de mots quel en est au juste le sens.

§ 1^{er}. RÈGNES DE LA NATURE. — RÈGNE HUMAIN.

Si, à la manière des naturalistes et surtout de Linné, on embrasse par la pensée l'ensemble des choses, on voit tous les corps, tous les êtres présenter des phénomènes simples et peu nombreux chez les uns, plus ou moins complexes chez les autres. Par cela même, ces corps, ces êtres se répartissent en un petit nombre de groupes tellement distincts que le vulgaire lui-même les admet instinctivement. Lorsqu'on passe d'un de ces groupes à l'autre, en s'élevant du simple au composé, on voit apparaître tout un ensemble de faits, tout un ordre de phénomènes complètement étrangers aux groupes inférieurs, mais qui se retrouvent dans le groupe supérieur. Il suit de là que le plus élevé de tous ces groupes présente une réunion de faits et de phénomènes existant chez tous les autres, en même temps qu'il possède les siens propres et caractéristiques.

Chacun de ces ordres de faits ou de phénomènes se rattache d'ailleurs évidemment à un petit nombre de faits, de phénomènes fondamentaux. Ceux-ci, à leur tour, peuvent être rapportés, dans certains cas presque avec certitude, dans d'autres cas avec une probabilité plus ou moins grande, à une cause unique.

Nous ne connaissons ces *causes* que par leurs effets. En réalité, elles sont pour nous autant d'*inconnues*, autant de *x* que l'homme ne déterminera peut-être jamais. Néanmoins les physiciens et les chimistes, tout aussi bien que les naturalistes, leur ont donné des noms; mais, pour tout vrai savant, cette *nomenclature* sert unique-

ment à faciliter le langage et à rendre possibles le raisonnement et la description des phénomènes.

Je ne puis développer ici ces propositions, comme je l'ai fait plus d'une fois ailleurs¹; mais le tableau suivant complétera et rendra plus facile à comprendre ce court énoncé :

	EMPIRES.	RÈGNES.	PHÉNOMÈNES.	CAUSES.
L'ensemble des corps et des êtres se divise en	inorganique (PALLAS).	Sidéral (DE CANDOLLE).	Mouvements	{ Attraction ou pesanteur.
		Minéral (LINNÉ, etc.).	{ Mouvements. — Phénomènes physico-chimiques.	{ Pesanteur.—Électricité, chaleur, affinité, etc. (<i>États divers de l'éther?</i>)
	organique. (PALLAS).	Végétal (LINNÉ, etc.).	{ Mouvements. — Phénomènes physico-chimiques.— Phénomènes organiques.	{ Pesanteur.—Électricité, chaleur, affinité, etc. (<i>États divers de l'éther?</i>) — Vie.
		Animal (LINNÉ, etc.).	{ Mouvements. — Phénomènes physico-chimiques.— Phénomènes organiques.— Phénomènes sensitifs et mouvements volontaires.	{ Pesanteur.—Électricité, chaleur, affinité, etc. (<i>États divers de l'éther?</i>) — Vie. — Sensibilité et volonté. (<i>Âme animale de certains auteurs.</i>)

Nous pouvons maintenant reprendre la question posée plus haut : L'Homme appartient-il au Règne animal ?

Cette question a été traitée souvent, à bien des points de vue et par bien des écrivains; elle s'est produite aussi à la Société d'Anthropologie à diverses reprises, et a rempli plusieurs séances.

L'animalité de l'Homme a trouvé dans le sein de cette société d'habiles et ardents défenseurs, des adversaires non moins éloquents et non moins décidés. La lutte a été vive et brillante; de part et

¹ J'ai souvent abordé ces questions dans divers articles de la *Revue des Deux-*

Mondes, dans les *Souvenirs d'un naturaliste* et dans l'*Unité de l'espèce humaine*.

d'autre on a cité Cicéron et l'*Ecclésiaste*, Lucrèce et Racine, Virgile et Lactance, Descartes et saint Augustin, Pythagore et Voltaire. Elle n'en a pas été moins sérieuse.

MM. Bert, Bertillon, Létourneau, Prat, Coudereau, Broca, Dally, Pouchet, Vogt, Simonot, Lagneau, Roujou, Liétard, Schaaffhausen, etc. se sont étudiés principalement à faire ressortir les ressemblances existant entre l'Homme et les animaux. MM. Voisin, Alix, Rochet, etc. ont surtout insisté sur les différences. MM. Pruner-Bey, Martin de Moussy, Gratiolet, Gaussin, Delasiauve, Defert, Quatrefages, ont fait, chacun à son point de vue, la part des unes et des autres. De part et d'autre on a principalement cité des faits; et cette discussion, qui eût pu si facilement tourner à la métaphysique, est à peu près toujours restée sur le terrain des sciences naturelles.

Quelque peu intéressé personnellement dans la question, je devais apporter d'autant plus de scrupule dans le dépouillement des opinions. J'avais en conséquence relu, la plume à la main et prenant des notes sur tout, les discours et les communications de mes contradicteurs, avec l'intention de les résumer. Mais, le travail fait, j'ai dû reconnaître que ce résumé détaillé exigerait bien plus de temps que je ne pouvais lui en consacrer; et d'ailleurs il m'a paru qu'il n'était pas absolument nécessaire dans un travail de la nature de celui-ci.

En effet, les défenseurs les plus absolus de l'animalité de l'Homme n'ont jamais été jusqu'à admettre que les bêtes fussent nos égales; pas plus que leurs adversaires n'ont prétendu prouver qu'il n'y a rien de commun entre nous et les animaux. Pour les uns comme pour les autres, la question est donc une question de distance. Les uns ont cherché à l'étendre, les autres à la raccourcir. Parmi ces derniers eux-mêmes, il n'est personne qui ait hésité à proclamer que cette distance est très-grande; et l'un d'eux me semble avoir très-bien résumé les opinions les plus extrêmes dans cette courte phrase : « L'Homme se rapproche plus des singes que d'aucun autre

« animal, et diffère plus de ces singes que ceux-ci ne diffèrent entre eux. » (BERT.)

Quelle que soit cette distance, tient-elle seulement à une différence du plus au moins, ou bien l'Homme présente-t-il des caractères essentiels dont on ne retrouve pas de traces chez les animaux ? Là est la difficulté réelle, et cela même nous ramène à la question déjà deux fois posée : L'Homme appartient-il au Règne animal ?

Avec tous les naturalistes modernes, avec tous les anatomistes, avec tous les physiologistes, nous répondons, qu'au point de vue de l'*organisation physique*, l'Homme est un véritable animal ; rien de plus, rien de moins. Pour si loin qu'aient pénétré le scalpel et le microscope, ils ont trouvé chez l'Homme les mêmes appareils, les mêmes organes composés des mêmes éléments que chez les animaux ; et les différences de forme, de rapports, de proportions que l'on a justement signalées entre lui et les groupes supérieurs de l'animalité ne dépassent jamais, n'atteignent pas toujours celles qu'on peut signaler de ces groupes aux groupes suivants. En outre, et comme il était aisé de le prévoir, le jeu de ces éléments, de ces organes, de ces appareils est exactement le même chez nous et chez la bête.

C'est en vertu de cette similitude du mécanisme, de cette identité dans le mode de fonctionnement que chaque jour la Physiologie, la Pathologie, la Thérapeutique, s'éclairent par des expériences faites sur les animaux.

Il y a plus : personne ne peut nier l'étroitesse des rapports qu'établit entre l'Homme et l'animal ce qu'on appelle le *caractère*. Comme nous, l'animal aime et hait ; comme chez nous, on trouve chez les animaux des individus patients ou colères, affectueux ou hargneux, confiants ou jaloux, lâches ou courageux, etc.

L'*intelligence* proprement dite sépare-t-elle absolument l'Homme des animaux ? Oui, sans doute, à ne tenir compte que de la grandeur et de l'étendue de son développement. Sur ce point encore, croyons-nous, il n'existe pas de désaccord.

Il en est autrement lorsqu'on se place au point de vue de la nature de cette intelligence : ici les avis diffèrent. Mais avec tous les naturalistes qui se sont le plus sérieusement occupés de cette question, il me semble impossible de ne pas prendre parti pour La Fontaine contre Descartes et ses imitateurs, à quelque point de vue qu'ils se placent. Comme nous, l'animal sent, veut, se souvient, raisonne... Sous ce rapport, entre nous et lui il existe une différence du plus au moins immense; mais rien de fondamental ne nous sépare.

L'Homme n'est-il donc qu'un animal beaucoup plus intelligent que ses frères? N'a-t-il donc aucun autre ordre de phénomènes qui lui soit propre et le distingue des animaux, au même titre que ceux-ci sont distincts des végétaux?

Depuis bien longtemps (1838), et sans connaître les travaux faits dans la même direction, j'avais répondu à ces questions : j'avais cru devoir séparer l'Homme des animaux et en former un Règne à part. Bien des années d'étude et de réflexions m'ont de plus en plus confirmé dans cette manière de voir, qu'ont professée avant moi plusieurs hommes éminents et entre autres M. Serres. Mais, tandis que mon savant prédécesseur empruntait à des particularités de l'organisation les caractères de son *Règne humain*, j'ai cru les trouver ailleurs.

En effet, l'Homme est le seul être chez lequel se rencontrent les trois faits fondamentaux suivants : 1° la notion du bien et du mal moral; 2° la croyance à une autre vie; 3° la croyance à des êtres qui lui sont supérieurs. Ces deux derniers, parfois difficiles à distinguer l'un de l'autre, peuvent être rapportés à une même faculté, la *religiosité*. Le premier se rattache à la *moralité*. Ces deux facultés sont pour moi les attributs du Règne humain.

En procédant ainsi, me suis-je écarté de la voie suivie dans les sciences naturelles quand il s'agit des animaux ou des plantes? Non. L'immortel auteur du *Systema naturæ* avait pris la *sensibilité* et la *volonté* (mouvement volontaire) pour attributs de son Règne

animal. Il n'a pas cherché à les expliquer; mais, trouvant là deux phénomènes fondamentaux, entièrement étrangers au Règne végétal et produisant un grand nombre de phénomènes secondaires, il n'hésita pas à les considérer comme des *attributs* propres à caractériser un groupe de premier ordre, supérieur à celui des plantes. J'ai fait comme Linné.

De la moralité, de la religiosité découlent comme conséquences une foule de manifestations diverses de l'activité humaine; à elles se rattachent des coutumes, des institutions de toute nature; seules elles expliquent quelques-uns de ces grands faits historiques qui changent la destinée des nations et la face du monde. Leur importance ne peut donc être niée.

On retrouve ces deux grands phénomènes plus ou moins accusés chez tous les hommes; rien n'en indique l'existence chez les animaux. On est donc autorisé à les regarder comme caractérisant le groupe humain; et les êtres qui composent ce groupe, ayant sur les animaux une supériorité incontestable et incontestée, la moralité, la religiosité, se trouvent être les attributs d'un règne supérieur à celui des bêtes.

Le tableau que j'ai donné plus haut (p. 73) doit donc être complété; et, à la suite, ou mieux, au-dessus du Règne animal il faut placer dans l'Empire organique le Règne humain :

	PHÉNOMÈNES.	CAUSES.
Règne humain.	Mouvements. — Phénomènes physico-chimiques. — Phénomènes organiques. — Phénomènes sensitifs et mouvements volontaires. — Phénomènes religieux et moraux.	Pesanteur. — Électricité, chaleur, affinité, etc. (<i>États divers de l'éther?</i>) — Vie. — Sensibilité et volonté. (<i>Âme animale de certains auteurs, mais manifestant chez l'Homme, de l'aveu de tout le monde, une immense supériorité.</i>) — Moralité et religiosité. (<i>Âme humaine.</i>)

Il est bien entendu qu'en rappelant l'expression *âme animale* je ne veux rien préjuger sur le *je ne sais quoi* qui distingue l'ani-

mal du végétal. De même, en employant le mot *âme humaine*, consacré par le langage de ceux-là même qui en nient l'existence, je n'entends nullement aller au delà de ce que permettent de connaître l'expérience et l'observation. Je me borne à rattacher à une cause déjà nommée, à *un quelque chose* dont la nature, l'origine et la fin se dérobent à la science actuelle, les faits entièrement spéciaux que présentent tous les hommes, ceux-là même parfois qui croient faire exception. Là finit le rôle du *naturaliste*. Au delà commencent ceux du *philosophe* et du *théologien*.

§ 2. OBJECTIONS AUX CONCLUSIONS PRÉCÉDENTES.

On a fait à l'admission du Règne humain en général, à la manière dont je l'envisage en particulier, des objections de plusieurs sortes. Des discussions se sont produites sur ce point à la Société d'Anthropologie et ailleurs. Je vais tâcher de résumer le pour et le contre en aussi peu de mots que possible, tout en regrettant de ne pouvoir les développer ¹.

1° L'établissement du Règne humain repose uniquement sur le sentiment, sur l'orgueil, sur des idées religieuses. — Ce sont là, en ce qui me concerne, de simples assertions et des fins de non-recevoir que je puis hautement repousser. Jamais ni par mes paroles, ni dans mes écrits, je ne crois avoir donné le droit à qui que ce soit de me les opposer. Je puis en appeler au témoignage des auditeurs qui ont suivi mes cours depuis dix ans; je puis en appeler à mes ouvrages. Ceux qui m'ont fait ces objections ne m'avaient certainement ni entendu, ni lu.

¹ Dans l'énumération qui va suivre, je me suis abstenu d'indiquer les auteurs des diverses objections, parce qu'il m'eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, de les nommer tous. Une partie de ces objections m'a été faite à mon cours même et par quelques-uns de mes auditeurs :

pendant les discussions qui ont eu lieu à la Société d'Anthropologie, la même objection a été bien souvent reproduite, tantôt presque dans les mêmes termes, tantôt sous d'autres formes. Je ne pouvais, on le comprend, entrer dans ces détails.

2° A quoi bon s'occuper de classer l'Homme? Ne peut-on se contenter de l'étudier sans s'inquiéter de lui marquer une place dans le cadre des êtres vivants? — Le médecin, le physiologiste, peuvent agir ainsi, car ils s'occupent seulement de l'*individu*. Le naturaliste ne saurait les imiter, par cela seul qu'il s'agit pour lui de l'*espèce*. Apprécier, mesurer, pour ainsi dire, les rapports d'affinité ou d'éloignement qui existent d'espèce à espèce, de groupe à groupe, et arriver ainsi à des vues d'ensemble, est précisément un des buts les plus élevés de la science. D'ailleurs, c'est bien le moins qu'on se donne pour l'Homme la peine qu'on a prise pour classer le *Lepidosyren* ou l'*Amphioxus*.

3° La moralité et la religiosité ne sont que deux manifestations d'une même faculté. — La chose est possible, comme elle peut l'être pour la sensibilité et la volonté. Mais l'*observation* nous montre que chacune d'elles engendre sa série de manifestations propres, ses *phénomènes* spéciaux. Par conséquent, le naturaliste ne peut que voir en elles deux caractères distincts. D'ailleurs la faculté unique qu'on suppose resterait l'attribut du règne dont on conteste l'existence.

4° La moralité, la religiosité, ne sont pas des facultés spéciales; elles relèvent de l'intelligence; elles ne sont que les conséquences du raisonnement, de la faculté d'abstraction, de l'imagination, ou le résultat et l'application de facultés communes à l'Homme et aux animaux supérieurs. — Ce sont là autant d'explications franchement hypothétiques et du même genre que celle que Descartes donnait des actes des animaux, ou que celle qu'on cherche à donner de la vie en la rattachant aux forces physico-chimiques. Or nous n'avons pas ici à expliquer les phénomènes fondamentaux, pas plus que Linné n'avait à le faire dans la caractéristique que je rappelais plus haut. Il s'agissait pour lui d'indiquer la distance qui sépare l'être animé du minéral, l'animal du végétal; il s'agit pour moi de montrer celle qui sépare l'Homme de l'animal. Quand même on démontrerait que la vie n'est que le résultat d'un état particulier de

l'éther, et que la sensibilité et la volonté ne sont que des conséquences de la vie, telle qu'on la connaît chez les plantes, le minéral ne ressemblerait pas davantage à un être vivant; l'animal n'en resterait pas moins distinct du végétal. Expliquer un fait, le rattacher à un autre, ce n'est pas le détruire. Pour avoir ramené à une même cause les phénomènes électriques et lumineux, les physiiciens ne confondent pas l'étincelle de la foudre et un rayon du soleil. Tous deux restent distincts et se rattachent chacun de leur côté à d'autres phénomènes. Quand même l'assertion qu'on m'oppose serait fondée, la distance entre l'Homme et l'animal ne serait pas comblée. Or le naturaliste doit marquer cette distance, et c'est ce qu'ont cherché à faire tous ceux qui ont admis le Règne humain.

5° La moralité, la religiosité, ne sont pas des caractères; car elles n'existent pas encore dans l'enfant, qui n'est plus du Règne animal et qui n'est pas encore du Règne humain. — A ce compte, bien des caractères parfaitement employés en Zoologie sont également sans valeur; car ils n'existent pas chez l'individu qui n'a pas acquis son développement complet. En raisonnant de cette manière, la chenille n'est pas un Insecte et l'on ne sait dans quelle *classe* la placer.

6° La moralité, la religiosité, ne sont pas des caractères; car elles disparaissent à la suite d'un léger épanchement de sang ou de sérosité dans les ventricules cérébraux; car ni l'une ni l'autre n'existent chez l'idiot, qui est pourtant un homme et non un animal. — Dans les deux cas on voit disparaître aussi cette supériorité intellectuelle, acceptée par tout le monde comme caractéristique de l'Homme, cette faculté d'abstraction, qui lui permet « de chercher le beau, de chercher le bien, de chercher Dieu, « triple rôle qui l'isole, le grandit et l'élève bien au-dessus du Règne « animal. » (BERT.) Ces facultés ne sont-elles donc plus des *caractères*? A elle seule l'apoplexie arrête le mouvement volontaire chez l'Homme comme chez l'animal. Linné s'est-il trompé en le regardant comme un attribut?

7° La moralité et la religiosité sont des caractères trop fugitifs,

trop instables; car il existe beaucoup de religions et beaucoup de morales. — Incontestablement; mais la multiplicité des manifestations confirme plutôt qu'elle n'infirme le fait général et fondamental.

8° Un caractère, pour être bon, doit pouvoir se retrouver toujours; et plus le groupe est élevé, plus le caractère doit être important et persistant. Un chien mutilé se reconnaîtra au cerveau; un poil indiquera le Mammifère; un os, le Vertébré; une pincée de cendres permettra au chimiste d'affirmer que ces cendres furent un animal. La moralité, la religiosité, ne laissant aucune trace, ne sont pas des caractères et surtout des caractères primordiaux. — Mais la sensibilité, le mouvement, disparaissent de même chez le chien mort; et quand Linné les a pris pour attributs de son Règne animal, il ne s'est pas inquiété de savoir si l'on trouverait partout les nerfs sensitifs et moteurs, qui n'étaient pas encore distingués. Il ne s'est pas même demandé si tous les animaux avaient des nerfs distincts; pas plus que ne l'a fait Lamarck, qui en croyait privés tous ses *Apathiques*; pas plus que nous ne le faisons nous-même quand nous plaçons sans hésiter les Infusoires dans le Règne animal, bien que leur système nerveux, *s'il existe*, nous soit parfaitement inconnu.

Quant à la Chimie, elle serait, dans la question des règnes, un guide souvent trompeur. Je ne sais si elle pourrait distinguer un lambeau du manteau de certains Mollusques nus d'avec certains fragments végétaux, la cellulose leur étant commune; et, à coup sûr, il lui serait impossible de décider si un fragment irrégulier de silice a été emprunté à certaines éponges, à certains polypiers, ou détaché d'un cristal.

9° Il y a plus de ressemblance entre l'Homme et le singe qu'entre ce dernier et le chêne, qu'entre le chêne et le caillou. Donc, en faisant un règne de l'être humain, on exagère la distance. — Les Règnes animal et végétal, végétal et minéral, ne sont pas toujours aussi distants que dans les exemples invoqués, puisque, sur les confins des deux premiers, se trouvent un grand nombre d'êtres

que l'on ne sait encore où placer; puisqu'on en était à peu près au même point pour les deux derniers, il n'y a pas bien longtemps encore.

10° Il existe plusieurs peuples et des races entières athées. Par conséquent, la religiosité n'est pas un fait général et ne peut être par suite considérée comme un attribut. — Si la première de ces propositions était fondée, les deux autres en seraient la conséquence rigoureuse. Mais la lecture très-attentive des exemples cités me semble être la meilleure réfutation de ces propositions mêmes. Je reviendrai plus loin sur cette question, en examinant les caractères généraux des races humaines¹. Ici je serai très-bref; mais je dois pourtant citer quelques faits.

Je ferai remarquer d'abord que l'exemple le plus souvent invoqué quand il s'agit de populations *athées*, celui sur lequel on revient avec une insistance que rien n'ébranle, est celui des peuples africains visités par Livingstone, et qu'on en appelle au témoignage de cet éminent voyageur. Or voici textuellement ce que dit Livingstone : « Quelque dégradées que soient ces populations, « il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu ni de « leur parler de la vie future; ces deux vérités sont universellement « reconnues en Afrique. » Un peu plus loin il explique comment l'absence d'idoles, de culte public et de sacrifices a pu faire croire à l'athéisme des Cafres et des Béchuanas. Enfin, quelques lignes après, il constate que les idées religieuses, ou, si l'on veut, leurs manifestations, se développent de plus en plus, à mesure qu'on marche vers le nord. Évidemment, Livingstone n'admet pas l'athéisme des populations sud-africaines.

J'aurais bien des remarques analogues à faire. Je me borne à citer les Australiens, mis aussi au nombre des populations sans dieux, et dont on connaît aujourd'hui la mythologie, rudimentaire sans doute, mais qui n'en présente pas moins en germes

¹ Voir le chapitre consacré aux caractères moraux et religieux.

quelques-unes des idées qui servent de fond à un grand nombre de croyances très-développées ailleurs.

Enfin je trouve mentionnées comme athées les populations bouddhistes en général, les Chinois et les Japonais en particulier.

Mais qui donc ignore aujourd'hui que le bouddhisme, en se constituant, commença par reconnaître en entier le panthéon brahmanique, ou au moins par ne pas le nier? qu'au Tibet il l'a encore compliqué de myriades de mondes peuplés de myriades d'êtres supérieurs à l'Homme? Qui ne sait que ces dogmes sont exposés dans d'énormes compilations théologiques composant des bibliothèques entières? Qui n'a lu les détails sur le culte, sur les pratiques de cette religion, sur ses institutions monastiques? Comment donc admettre l'athéisme des bouddhistes¹?

Quant à la Chine, tout le monde sait qu'elle a au moins trois religions officielles, et que le bouddhisme en est une. Celui-ci a pénétré aussi au Japon; mais là, il a rencontré une religion nationale, celle du *Sinsyou* ou *Kami-no-Mitsi*. Dira-t-on que celle-ci est une religion athée? Mais ses sectateurs reconnaissent huit millions de divinités, sans compter le Dieu suprême, incréé, et les sept grands dieux, dont le dernier pêcha avec sa lance l'île de Kiousiou.

Je comprendrais qu'on taxât de superstition les populations bouddhistes, les peuples chinois et japonais; mais il m'est impossible d'admettre leur athéisme.

11° S'il n'existe pas de peuples athées, du moins ne peut-on pas nier l'existence d'individus ne croyant ni à des dieux ni à une autre vie. Ces individus sont souvent nombreux, même au milieu des populations les plus croyantes. Le père Mersenne comptait 60,000 athées dans Paris seulement; et, lors du dernier recensement fait au Canada, 18,850 individus ont déclaré n'appartenir à aucune religion. La religiosité est donc un fait, un phénomène trop fugace pour caractériser un groupe aussi élevé que le

¹ Voir le chapitre consacré aux caractères moraux et religieux.

règne. — Les faits invoqués ici prouveraient peu de chose. On peut être profondément religieux et ne pas appartenir à une des *formes religieuses* ayant reçu un nom dans les statistiques officielles; on peut être très-croyant, appartenir même à une religion reposant sur un fond de doctrines identiques, et se traiter réciproquement d'idolâtres et d'athées. Il y a bien peu d'années, un bon Anglais, un bon Espagnol, ne se jugeaient pas autrement. Pour les trois quarts des Palermitains c'est certainement ne pas croire en Dieu que de ne pas croire en sainte Rosalie. Ces appréciations générales sont donc sans valeur réelle.

Je ne nie pas pour cela l'existence individuelle d'athées plus ou moins nombreux. Des hommes éminents se sont proclamés, se proclament encore tels. On doit les croire sur parole, bien que, dans certains cas au moins, le langage de l'intimité différât quelque peu du langage public. (LALANDE.) Mais nous voyons autour de nous, parmi les animaux domestiques, des individus, des races entières perdre le caractère essentiel du groupe auquel tous les naturalistes les rapportent. Ces individus, ces races, ne sortent pas pour cela de leur groupe. Le bœuf sarlabot reste bœuf et continue à faire partie du groupe des Ruminants à cornes, bien qu'il ait perdu ces armes caractéristiques. Il en est de même des chèvres et des moutons sans cornes. Les faits de cette nature soit chez l'Homme, soit chez les animaux, se rattachent d'ailleurs à la question des races, que nous examinerons plus loin.

12° En admettant, malgré ce que le rapprochement a d'étrange, que la perte des cornes chez les Ruminants puisse être comparée à la perte de la religiosité chez l'Homme, l'exemple pris chez les animaux ne porte que sur un groupe secondaire. Or le règne est un groupe primordial, et l'on ne peut conclure de l'un à l'autre. — Pourquoi pas? Il s'agit de montrer, par un exemple *matériel*, emprunté à la Zoologie et sur lequel s'accordent tous les naturalistes sans exception, que le caractère *essentiel* d'un groupe très-naturel peut disparaître, sans que les individus qui présentent cette

exception puissent pour cela être mis hors de ce groupe. L'importance relative du groupe et la nature du caractère ne font évidemment rien à la question : car, pas plus dans l'application de la méthode naturelle que dans celle des méthodes mathématiques, les principes ne changent avec la nature et la valeur des données du problème.

13° L'argument tiré des bœufs, des moutons, etc. sans cornes est mauvais, parce que nous voyons la religiosité faire défaut à des descendants de personnes très-croyantes, tandis que tous les Ruminants dont il s'agit appartiennent à des races remontant à l'origine des choses et caractérisées précisément par l'absence des cornes. — Cette objection repose sur une conception toute individuelle de ce qu'il faut entendre par le mot *race*, conception que n'a admise, je crois, jusqu'ici, aucun naturaliste et qui sera examinée dans le chapitre consacré à l'étude de *la race en général*.

14° La religiosité n'a rien de général; car, *active* chez les inventeurs de religion, elle est *passive* dans les masses, qui acceptent en aveugles ce qu'on leur dit de croire. — Soit; mais si la disposition à croire n'existait pas, ces masses croiraient-elles si aisément? Or c'est cette disposition qui accuse d'une manière générale la religiosité. Loin d'être une objection, le fait invoqué ici est une preuve. En pareil cas d'ailleurs il n'y a jamais qu'un simple changement de croyances; aucun *inventeur de religion* n'a eu affaire, que je sache, à une race, à une nation athée.

15° Même chez les chrétiens, quand ils sont illettrés, on ne trouve que des notions acquises, au fond desquelles est surtout la doctrine des peines et des récompenses. A ce compte les animaux domestiques sont religieux, car on obtient beaucoup d'eux avec le fouet et avec le sucre. — Oui; mais ils ont senti le premier et goûté le second. L'expérience proprement dite est intervenue, et il est clair que c'est là un fait tout d'éducation, rentrant par conséquent dans les phénomènes d'intelligence.

16° S'il est difficile de faire expliquer un sauvage sur ses croyances

religieuses, obtenir cette explication d'un animal est impossible. Celui-ci peut donc avoir des notions élémentaires de religiosité sans que nous en sachions rien. — Chez les peuples les plus sauvages, on a constaté des actes religieux, avant même d'en comprendre la signification. L'attention une fois éveillée, on est remonté à la cause. Or, depuis qu'on étudie les mœurs des animaux, on n'a signalé aucun acte qui puisse être regardé comme dû à une notion religieuse quelconque. L'expérience et l'observation autorisent donc à leur refuser la religiosité.

17° Le chien ne peut-il pas avoir pour son maître une espèce d'adoration et se faire des hommes en général une idée analogue à celle que les polythéistes se faisaient de leurs divinités? — Nous sommes ici *dans le champ du possible*. Mais cela fût-il, il y aurait toujours cette énorme différence que l'Homme *conçoit* ses dieux, tandis que le chien les *voit*, et que l'idée qu'il peut s'en faire est encore le fruit de l'*expérience* et des *rapports journaliers*.

18° *La peur a fait les dieux*, ainsi que l'a dit Pétrone. Les Néo-Calédoniens, terrifiés à la vue d'un bouledogue, lui adressent des dons, des discours, des hommages. Le fétichisme n'a pas d'autre origine. Il n'y a pas de différence entre le Nègre adorant un animal dangereux et le chien qui rampe aux pieds de son maître pour obtenir le pardon d'une faute. — Il faudrait au moins ajouter à la crainte la reconnaissance, l'admiration, etc. car, parmi les êtres *honorés* par les Nègres, il en est de bienfaisants, et l'on pourrait dire que c'est le plus grand nombre, d'autres qui peuvent étonner l'imagination, etc. Mais il en est une foule d'indifférents, un petit morceau de bois, une dent d'animal, une arête de poisson, etc. Pour que le Nègre, qui ne peut se méprendre sur leur nature, leur paye un tribut d'hommages, il faut bien qu'ils représentent à ses yeux autre chose que ce qu'ils sont en réalité. On sait en effet aujourd'hui que ce ne sont que des symboles, et que, derrière l'image grossière, il y a autre chose. Je reviendrai ailleurs sur le fétichisme, dans le paragraphe consacré aux caractères religieux et moraux. Ici je me borne

à dire que le fétichisme, même tel qu'il existe chez les Nègres de Guinée, est généralement fort mal connu, fort mal jugé; que, sans parler de celui des Égyptiens, il constitue une religion déjà passablement compliquée, et qu'il existe des croyances religieuses beaucoup plus simples, par exemple, chez les Australiens, lesquels n'ont pas de fétiches proprement dits.

19° Les croyances religieuses, prises pour les manifestations d'une faculté particulière, ne sont que le résultat de la crainte de l'inconnu, crainte que les animaux manifestent également, puisque le chien devient timide dans l'obscurité. — L'homme le plus brave et le moins superstitieux éprouve quelque chose de semblable. Mais ce sentiment, se rapportant à des faits tout physiques et tous du monde qui nous entoure, n'a évidemment rien de commun avec la faculté qui nous fait penser et croire à des êtres que nous n'avons jamais vus, à un monde où nous n'avons pas pénétré et d'où personne n'est revenu.

20° Les animaux, même non domestiques, recourent parfois à l'assistance de l'homme. La perdrix au-dessus de laquelle plane un oiseau de proie se réfugie auprès de la fermière; le chevreuil, le cerf, poursuivis par des chiens, entrent dans la cour d'une ferme sans s'inquiéter des moissonneurs qui la remplissent. N'y a-t-il pas là la preuve de la connaissance d'un pouvoir supérieur auquel ils viennent demander protection, comme le croyant a recours à ses dieux? — Ces actes étaient-ils raisonnés? Ces animaux n'étaient-ils pas tout simplement affolés de terreur comme les hommes eux-mêmes le sont dans certains cas? Cette dernière explication est au moins aussi probable que la première. Fût-elle inexacte, il resterait toujours la différence signalée plus haut, et le raisonnement de l'animal aurait pris naissance dans l'expérience antérieure et le témoignage des sens.

21° La moralité n'est pas plus que la religiosité un caractère, car elle manque chez certains peuples, et les Australiens n'ont même pas de mot qui exprime l'idée de *bien* et de *mal* moral. — Le dernier fait

est vrai; mais ils n'ont pas non plus d'expression correspondant aux mots *arbre*, *poisson*, *oiseau*. Ce n'est qu'une pauvreté de langage. Quant à la *notion* du bien et du mal moral, leur histoire, aujourd'hui assez bien connue, nous la montre accusée par des actes qui feraient honneur aux nations les plus civilisées. Je reviendrai plus loin¹ sur ces Australiens tant calomniés et que les colons européens commencent à apprécier au point d'en faire des *constables*. Ici je me borne à répondre par une seule observation. En fait, on ne peut citer aucun peuple qui n'attache une idée de *faire bien* à certains actes, de *faire mal* à certains autres; et ces idées sont tellement inhérentes à la nature humaine qu'on les retrouve jusque dans les associations de malfaiteurs.

22° La moralité est un caractère trop variable pour qu'on lui attribue une valeur sérieuse, car ce qui est bien dans un pays est mal dans un autre. — Mais qu'importe? En morale comme en religion, il faut évidemment distinguer la manifestation locale de la faculté elle-même. Sous quelque forme qu'elle se traduise, celle-ci n'en existe pas moins et est au fond la même. La pesanteur, qui fait monter le ballon et tomber le fétu, n'en reste pas moins la même force, tout en produisant des effets diamétralement opposés.

23° La moralité n'est pas un attribut humain, car on la trouve, sous forme de dévouement poussé jusqu'à la mort, chez les animaux qui vivent en société. — Les abeilles, les fourmis qui meurent pour défendre leur ruche, leur miel, leurs galeries, leurs pucerons, font-elles autre chose que ce que fait le chien qui défend sa niche ou son os? et peut-on voir là du dévouement dans le sens humain du mot?

24° Les papions sont aussi courageux qu'épris de l'indépendance. Ils se défendent avec acharnement, même contre les armes à feu, et, cernés au bord d'un escarpement, ils se jettent dans l'abîme plutôt que de se laisser prendre. — Un voyageur anglais, cerné par ces

¹ Voir le chapitre consacré aux caractères moraux et religieux.

mêmes papions, fit exactement comme eux et se précipita du haut d'un rocher plutôt que de périr déchiré par ces redoutables singes. Était-ce héroïsme chez lui? Chez l'Homme, comme chez l'animal, n'est-ce pas plutôt ce mouvement instinctif qui a fait si souvent sauter par une fenêtre élevée des gens prêts à être brûlés vifs? Le dévouement, la vertu, la *moralité*, sont certainement très-étrangers à tous ces actes.

§ 3. CONCLUSION.

Je viens de résumer le plus exactement qu'il m'a été possible ces longues et sérieuses discussions relatives au Règne humain.

J'ai cherché avec le plus grand soin à n'omettre aucune des objections opposées à ma manière d'envisager cette question, évidemment connexe, évidemment liée d'une manière intime à celle des ressemblances et des différences existant entre l'Homme et les animaux. C'était pour moi un devoir d'autant plus impérieux que j'ai rencontré dans la Société bien plus d'adversaires que d'alliés. Parmi ceux-là mêmes qui jugent les animaux à peu près comme moi, il en est qui repoussent l'établissement d'un règne destiné à contenir l'Homme seul.

Et pourtant, après avoir une fois encore bien pesé le pour et le contre, au moment même où ma mémoire reproduit vivement l'ensemble et les détails de toutes les opinions qui se sont manifestées à ce sujet, je crois être dans le vrai en persistant dans la mienne. Deux citations, empruntées à deux des collègues qui m'ont combattu, la motiveront peut-être plus encore que tout ce qui précède, au moins aux yeux de ceux qui jugeront en se plaçant sur le terrain des sciences naturelles.

Au début d'une réponse adressée à MM. Pruner-Bey et Martin de Moussy, M. Dally s'exprime dans les termes suivants : « Tout d'abord il faut répéter que personne ne met en doute qu'il existe des différences entre les Hommes et les animaux, et c'est probablement

« grâce à ces différences que nous ne confondons ni dans notre
« pensée, ni dans le langage, les Hommes et les animaux. »

Eh bien, ces différences que personne ne nie, le naturaliste a charge de les traduire en assignant à chacun sa place respective dans l'ensemble des corps et des êtres existants. Comment devra-t-il procéder ?

Devra-t-il ne chercher que des caractères tangibles et pouvant se représenter par le crayon ? Devra-t-il, dans cette recherche de la place à donner à cet être qui diffère des animaux, ne tenir compte que du corps ?

Voyons quelle sera la conséquence de cette façon d'agir. C'est M. Alix qui va nous le dire. Voici comment il s'exprime dans un écrit où il cherche à montrer combien l'Homme diffère de la bête, tout en combattant le Règne humain.

« L'Homme appartient évidemment au Règne animal ; il n'y pour-
« rait donc former qu'un sous-règne. Mais il appartient à l'embran-
« chement des Vertébrés ; ce sous-règne ne pourrait y former qu'un
« sous-embranchement. Il appartient à la classe des Mammifères, et
« dans cette classe le sous-règne humain, devenu sous-embranche-
« ment, ne peut former qu'une sous-classe. . . Il n'est pas besoin de
« poursuivre plus loin ce raisonnement pour prouver que le mot
« *règne humain* doit être proscrit du langage scientifique. »

Les arguments de M. Alix me semblent conduire forcément à la conclusion contraire. Mais il fallait aller jusqu'au bout, il fallait descendre au-dessous de la *Classe*. Là on aurait rencontré l'*Ordre* et la classification de Cuvier. Mais alors on se fût vite aperçu, avec Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et bien d'autres, qu'à ne tenir compte que *du corps* il n'y a pas de l'Homme aux singes anthropomorphes des différences assez grandes pour motiver l'établissement d'un groupe de cette valeur : il aurait fallu descendre encore. Peut-être se serait-on arrêté, avec Lamarck et Charles Bonaparte, à la *Famille* ; mais, peut-être aussi, avec Gray et Bory Saint-Vincent, serait-on arrivé jusqu'au *Genre*.

Faire de l'Homme un *genre* à part ou tout au plus une *famille* distincte, voilà en effet où sera conduit tout naturaliste qui ne tiendra compte que du corps.

Mais, je le demande à quiconque est quelque peu familiarisé avec les méthodes et les classifications de la Zoologie, ce cantonnement dans un *genre*, dans une *famille* même, suffit-il pour représenter à l'esprit ces différences entre l'Homme et l'animal qu'ont proclamées comme à l'envi, quoique dans des mesures diverses, tous les adversaires les plus décidés du Règne humain? Évidemment non.

Or ici il n'y a pas d'intermédiaire possible. Ou bien il faut, dans l'appréciation dont il s'agit, ne tenir compte que du corps, ou bien il faut embrasser l'être tout entier. C'est à ce dernier parti que je me suis arrêté; et, en agissant ainsi, j'ai la certitude d'être resté fidèle à la fois aux principes de Linné et à ceux de de Jussieu. Ni l'un ni l'autre, pas plus le premier dans ses *Systèmes* que le second dans sa *Méthode*, n'ont cru avoir le droit de passer sous silence tout un ordre de phénomènes caractéristiques. J'ai cherché à faire comme eux.

Pour savoir où placer l'Homme, je me suis adressé d'abord comme bien d'autres aux actes intellectuels. Mais à l'époque où les questions de cette nature m'ont préoccupé pour la première fois, je venais de lire Réaumur; et, à l'école de cet observateur de génie, en présence des faits qu'il sut si bien voir, j'avais compris que, jusque chez l'Insecte, l'instinct n'est pas toujours aveugle, qu'il est mêlé de raisonnement et par conséquent d'intelligence. Plus tard, sur les bords de la mer, j'ai vu de près et suivi bien des fois avec une attention surexcitée les luttes, les guerres d'animaux bien inférieurs aux Invertébrés habitants de l'air. J'en suis revenu avec la conviction, basée sur des faits, que les crabes ou les buccins raisonnent à leur manière, et qu'on fait l'éducation des huîtres.

Pour si élémentaires que soient les actes intellectuels des Crustacés et des Mollusques, ils m'ont paru être au fond de même na-

ture que ceux qu'on rencontre chez l'Homme. Chez le chien le fait est de toute évidence. Une immense supériorité, voilà tout ce que m'a montré en notre faveur l'examen attentif de l'intelligence, étudiée d'une extrémité à l'autre de l'échelle animale.

Mais, dans cette revue comparative des actes animaux et des actes humains, j'avais trouvé parmi ces derniers deux ordres de faits dont nulle part ailleurs je n'ai pu rencontrer de trace. Ce sont ceux dont il a été si longuement question. Je viens de montrer comment, au jugement de quelques-uns de mes collègues, on peut les découvrir en germe chez quelques espèces animales. Mais, ce rapprochement n'eût-il rien de forcé, ces ressemblances iraient-elles jusqu'à infirmer le fait général? Évidemment non. Le reploiement et le déploiement des folioles de la Sensitive, les *actes*, — on peut presque employer ce mot, — de la Valisnérie, la reptation des Oscillaires, etc. simulent singulièrement le mouvement volontaire des animaux. On n'a pas pour cela changé ces plantes de règne; on n'a pas davantage protesté contre l'adoption du Règne animal. Pourquoi? Parce qu'un grand fait général dominait et jetait dans l'ombre ces faits singuliers, étranges, dont on est loin d'avoir encore l'explication positive, mais qui restent à l'état d'exception.

Eh bien, s'il est un fait général, acquis, surtout après la discussion dont j'ai cherché à donner une idée, c'est que, partout et jusque dans les peuplades les plus bas placées relativement aux nations civilisées, l'Homme accuse par des actes sa moralité, sa religiosité; c'est que ces actes sont aussi propres à l'Homme que le mouvement volontaire est propre à l'animal comparé au végétal.

Par une autre voie que mes prédécesseurs, mais toujours appuyé sur des faits, j'ai donc été conduit à cette notion du Règne humain.

Qu'on ne vienne donc pas me dire qu'il y a là de l'orgueil ou du parti pris. Mettre l'Homme à part et au-dessus des animaux, comme on a placé ces derniers au-dessus des plantes; reconnaître qu'il est *animal plus quelque chose*, comme l'animal est *végétal plus quelque*

chose, ce n'est en définitive que mettre chaque chose à sa place et représenter ce qui est ; c'est constater la nature multiple de l'Homme ; c'est faire la part des rapports qui l'unissent, non pas seulement aux animaux, mais à tous les autres êtres, tout en constatant ces *différences* que tout le monde reconnaît, cette *supériorité* que personne ne nie.

En fait, nulle part, par personne, l'Homme n'est confondu avec les animaux, pas plus avec les singes anthropomorphes qu'avec les autres. Pourquoi créerions-nous artificiellement cette confusion et l'inscririons-nous précisément dans ces cadres méthodiques que nous cherchons à calquer sur la nature ?

CHAPITRE II.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

En France, comme dans les pays étrangers, les anthropologistes sont divisés en deux camps sur une question essentiellement fondamentale, car de la solution adoptée dépend, bien souvent, la manière d'envisager presque toutes les autres. Cette question peut se formuler de la manière suivante : Les différences qu'on observe parmi les divers groupes humains doivent-elles être regardées comme des *caractères d'espèce* ou bien comme des *caractères de race*? en d'autres termes : Y a-t-il à la surface du globe *plusieurs espèces humaines*, ou bien n'existe-t-il qu'une seule *espèce humaine*, composée de *plusieurs races*?

Cette question, si simple en apparence, est en réalité fort complexe. Pour y répondre, il est nécessaire d'examiner un grand nombre de faits généraux, que présentent non-seulement l'Homme lui-même, mais encore les animaux et les végétaux. J'ai dit plus haut comment, au Muséum, l'enseignement d'une année entière était consacré à cette étude seule. Je ne puis évidemment entrer ici dans autant de détails; mais je dois au moins indiquer les éléments de la discussion.

§ 1^{er}. MONOGÉNISTES ET POLYGÉNISTES.

Malheureusement, le problème dont il s'agit n'est pas toujours abordé avec la liberté d'esprit et les préoccupations exclusivement scientifiques que le naturaliste apporte dans ses études journalières. Un coup d'œil jeté sur le passé, sur le présent, explique très-facilement comment des passions d'origines diverses l'ont dé-

naturé trop souvent, et en ont fait une question tour à tour religieuse ou politique.

Un dogme appuyé sur l'autorité d'un livre que respectent presque également les chrétiens, les juifs et les musulmans, a longtemps reporté sans conteste à un couple de parents communs l'origine de tous les hommes. La première atteinte portée chez nous à cette antique croyance le fut au nom même de la Bible. En 1655, bien avant, on le voit, que la question de l'espèce en général eût été soulevée par les naturalistes, La Peyrère, s'appuyant principalement sur les premiers chapitres de la *Genèse*, essaya de démontrer qu'Adam et Ève avaient été les ancêtres seulement de la nation juive; qu'ils avaient été précédés par d'autres hommes; que ces *Préadamites*, ancêtres de tous les *Gentils*, avaient été créés en même temps que les animaux et sur tous les points de la terre habitable. etc. Je n'ai pas à examiner la valeur de ses arguments; mais il n'est pas inutile de montrer que la théologie est arrivée la première aux conclusions qu'on soutient aujourd'hui au nom de la liberté de penser. En fait, le polygénisme a été religieux avant de se dire philosophique.

La Peyrère avait attaqué le dogme adamique en chrétien et au nom du respect dû aux textes bibliques. Les philosophes du xviii^e siècle parlèrent au nom de la science et de la raison. C'est d'eux en réalité que datent les deux écoles que l'on a désignées récemment par les expressions de *monogénisme* et de *polygénisme*. La première admet l'origine commune de tous les hommes et leur unité spécifique; la seconde leur attribue des origines multiples, et les considère comme devant être rattachés à plusieurs espèces.

Il est presque inutile de faire remarquer que le monogénisme est un par sa nature même. Il ne peut y avoir que des divergences de détail entre les anthropologistes qui reconnaissent également l'unité de l'espèce humaine. Les polygénistes, au contraire, sont bien loin d'être d'accord sur le nombre des espèces à admettre. Nous avons vu Virey n'en compter que deux, Bory Saint-Vincent

et Desmoulins porter ce nombre à quinze et à seize. Mais, une fois sur cette pente, il est difficile de s'arrêter. Aussi Knox et l'école américaine ont-ils fini par regarder à peu près chaque nation, chaque horde, chaque tribu, comme autant d'espèces distinctes; et cette opinion a eu de l'écho en France même.

De vives polémiques se sont engagées et durent encore entre les deux écoles. Il faut bien le dire, de part et d'autre on a trop souvent oublié que les questions scientifiques ne doivent être résolues que par la science.

Au nom de la religion et du dogme, on a accusé, on accuse trop souvent encore les polygénistes d'impiété. On oublie que le même reproche a été adressé à bien d'autres doctrines, admises aujourd'hui par les plus fermes croyants. Certes, si des recherches sérieuses avaient mis hors de doute la multiplicité des espèces humaines, il aurait bien fallu changer de langage et imaginer quelque interprétation analogue à celles qui ont fait accepter par toutes les communions chrétiennes le mouvement de la terre et les grands faits de la Géologie.

Les *monogénistes dogmatistes* devraient relire le discours que prononçait naguère un des hommes les plus éminents par son savoir, et que son orthodoxie catholique place au-dessus de tous leurs soupçons. Ils apprendraient de M. d'Omalius d'Halloy comment on peut allier la science et la foi.

Les polygénistes, de leur côté, ont taxé et taxent encore de superstition quiconque admet l'unité de l'espèce humaine. Ils oublient qu'à côté de Linné, dont peut-être l'esprit religieux leur est suspect, à côté de Blumenbach, de Cuvier, de J. Müller, des deux Geoffroy Saint-Hilaire, etc. on compte, dans les rangs des monogénistes, Buffon, Lamarck et Humboldt.

Ces noms devraient donner à réfléchir à ceux qui se laissent guider par des considérations antidogmatiques. S'ils rappellent parfois avec raison à leurs adversaires le mouvement de notre planète et le procès de Galilée, n'ont-ils pas à craindre qu'on ne réveille

pour eux le souvenir des fossiles, dans lesquels Voltaire, de peur d'accepter un fait témoignant en faveur du déluge, ne voulait voir que des coquilles oubliées par quelques pèlerins?

Comme si les controverses religieuses n'eussent pas suffi pour obscurcir une question déjà fort difficile par elle-même, on l'a compliquée encore de passions politiques et sociales. C'est aux États-Unis surtout que les discussions ont été portées sur ce terrain par les esclavagistes et les négrophiles. Il a paru dans ce pays de gros ouvrages polygénistes, qui ne sont, au fond, qu'un plaidoyer en faveur de l'esclavage. Il est facile de se convaincre de ce fait en lisant, dans l'introduction des *Types of Mankind*, la manière dont les doctrines de Morton furent opposées par Calhoun aux instances que faisaient, en faveur de la race nègre, la France et l'Angleterre réunies.

En dehors de tous ceux qui, à un point de vue quelconque, ont mêlé des considérations étrangères à des débats qui devaient rester exclusivement scientifiques, les anthropologistes n'en sont pas moins divisés, et il ne pouvait guère en être autrement. L'histoire naturelle de l'Homme n'a été généralement, pour la plupart d'entre eux, qu'un accessoire à d'autres études : un très-grand nombre d'entre eux sont médecins. Or, si la médecine nous fait très-bien connaître l'*individu*, elle nous éclaire fort peu sur l'*espèce*. Par cela même qu'elle habitue l'esprit à tenir compte des moindres détails, elle le porte à s'en exagérer la valeur. Les différences, même légères, qui séparent les groupes humains acquièrent ainsi, aux yeux des médecins, une importance bien supérieure à celle qui leur revient en réalité; et, n'ayant pas l'habitude de chercher en dehors de l'Homme des correctifs à cette impression, ils sont généralement portés vers le polygénisme.

Il en est à peu près de même pour certains groupes de naturalistes. Les paléontologistes, par exemple, doivent pencher vers cette même doctrine. Dans leurs travaux ils sont forcément guidés uniquement par la ressemblance ou la différence toute matérielle des

formes. Là aussi la science des détails est indispensable, et elle a une importance très-réelle. Mais lorsque le paléontologiste étudie les êtres vivants, et l'Homme surtout, sous l'empire de ses préoccupations habituelles, il lui devient très-difficile de faire une juste part aux phénomènes physiologiques et aux oscillations morphologiques de tout genre que présentent ces êtres; l'hérédité n'existe pas pour lui. Lui aussi s'exagérera l'importance de certains traits différentiels et penchera vers le polygénisme.

Telles devront être encore les tendances des naturalistes qui, ayant pris pour sujet de leurs études des groupes extrêmement nombreux, se seront à peu près exclusivement occupés de déterminer les espèces d'après des caractères extérieurs. Les entomologistes, les conchyliologistes exclusifs subiront à leur insu l'influence de préoccupations analogues à celles que je viens de signaler.

Ainsi s'explique, je crois, le nombre, considérable, je suis loin de le nier, des croyants au polygénisme. Je ne mets en doute ni leur savoir spécial, ni surtout leur bonne foi. J'ai le droit de leur demander la réciprocité et de revendiquer, pour les monogénistes scientifiques, qu'on regarde de près aux motifs de leurs convictions.

En fait, les études que supposent celles-ci sont à la fois plus nombreuses et plus difficiles que celles qui suffisent pour motiver les doctrines polygénistes. Or on ne peut admettre qu'un homme d'intelligence et qui connaît le prix du temps allonge, de gaieté de cœur, la route qu'il lui faudra suivre pour arriver au but.

En fait aussi, l'Anthropologie, envisagée au point de vue monogéniste, présente une complication de questions et de problèmes, que cache la doctrine contraire. Peut-on croire qu'un homme se crée à plaisir des difficultés?

Enfin, il est bien permis de le dire, la tâche du monogéniste parlant au nom de la science seule est de nos jours passablement ingrate. Au milieu des controverses passionnées que soulèvent l'attaque et la défense du dogme adamique, on taxe volontiers d'indifférence ses préoccupations exclusivement scientifiques; et, pas plus dans

un parti que dans l'autre, on n'aime les indifférents. Le public, qui commence partout à prêter l'oreille à ces discussions, ne trouve rien de neuf dans la doctrine monogéniste; il est facilement séduit par la nouveauté, par la simplicité apparente, par l'indépendance et la liberté de pensée que s'attribue le polygénisme. Il va donc volontiers aux apôtres de cette théorie.

Ainsi celui qui défend le monogénisme seulement au nom des lois qui régissent tous les êtres vivants s'impose un double travail avec la certitude que ses labeurs n'auront jamais pour récompense cette notoriété générale et populaire dont on ne saurait nier le charme. On peut discuter des opinions professées dans des conditions semblables; on ne peut mettre en doute ce qu'elles ont de sérieux. Les combattre par le dédain, par la raillerie, par des fins de non-recevoir tirées de leur ressemblance avec le dogme qu'on attaque, ce n'est plus de la discussion, ce n'est plus de la science; c'est du pamphlet et parfois pis encore.

§ 2. LIMITES DE LA QUESTION; MANIÈRE DE LA TRAITER.

Avant d'aborder l'étude d'un problème, il importe d'en fixer les limites. Celui dont il s'agit ici a été envisagé à cet égard de bien des manières. Il n'en est à mes yeux qu'une seule qui permette de le traiter sérieusement. C'est de lui donner pour bornes le temps et l'espace qui, d'une manière ou d'une autre, ont été ou sont encore accessibles à nos expériences, à nos observations.

C'est dire qu'on doit laisser de côté tout ce qui touche aux origines premières; c'est ramener la question à celle que se posent le botaniste, le zoologiste, en présence d'un groupe de végétaux ou d'animaux présentant un mélange de caractères dont les uns les rapprochent tandis que d'autres les éloignent; c'est en un mot rappeler que le problème de l'unité ou de la multiplicité des espèces humaines est une question de *Taxonomie*, semblable de tout point à celles que les naturalistes ont chaque jour à traiter. Seulement, elle est à la fois

plus importante et plus compliquée. En revanche, les données que nous possédons à son sujet sont plus nombreuses et plus complètes que celles dont on dispose d'ordinaire quand il s'agit des animaux ou des plantes, et il est possible de procéder ici à la recherche de la vérité avec plus de méthode qu'on ne peut souvent le faire en Botanique et en Zoologie.

Remarquons d'abord que tenter de résoudre la question de l'unité ou de la multiplicité des espèces humaines par l'étude de l'Homme seul serait évidemment faire fausse route. Ce serait agir comme un mathématicien qui chercherait à déterminer la valeur de son x sans recourir à d'autres quantités. L'Homme, étant l'*inconnue du problème*, ne peut en donner la solution.

Mais où trouverons-nous les *quantités connues* pouvant servir à déterminer cette *inconnue* qui nous intéresse à tant de titres?

Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut et notre tableau des règnes. Si l'Homme a ses attributs propres qui le distinguent des animaux, comme ceux-ci ont des caractères qui les séparent des végétaux, il n'en est pas moins, comme eux tous, organisé et vivant. A ce titre, il est le siège de phénomènes communs à tous les êtres doués de vie et d'organisation. En outre, par son corps, il n'est pas autre chose qu'un animal; et, à ce titre encore, il présente tous les phénomènes organiques et physiologiques constatés chez les animaux.

Des phénomènes identiques ou analogues peuvent-ils exister dans des êtres également organisés et vivants, sans être soumis aux mêmes lois? Évidemment non.

Tout le passé de la science, ses résultats les plus modernes, attestent l'universalité des grandes règles auxquelles obéit l'ensemble des êtres vivants. L'Homme ne saurait donc échapper à ces lois.

Par conséquent, lorsqu'il présente un problème dont il ne peut par lui-même donner la solution, la seule marche à suivre est d'interroger sur ce point les animaux, les végétaux eux-mêmes, et

de conclure d'eux à lui. La Physiologie, cette science presque récente et dont les progrès ont été si rapides, ne procède pas autrement.

L'Anthropologie, à son tour, ne peut, sous peine de s'égarer, adopter une autre méthode.

Or la double question de l'espèce et de la race, aujourd'hui posée aux anthropologistes, l'a été, depuis deux siècles environ, aux botanistes, aux zoologistes. Ceux-ci l'ont abordée et résolue, en dehors de toute controverse irritante, avec le seul désir d'étudier un problème exclusivement scientifique. Quels guides plus compétents et plus impartiaux pourrions-nous prendre ?

Tout anthropologiste sérieux, voulant se former par lui-même une opinion sur l'unité ou la multiplicité des espèces humaines, devra donc commencer par s'éclairer de leurs travaux et étudier avec eux les animaux et les plantes; rechercher quels sont, dans ces deux règnes, les faits, les phénomènes reconnus pour caractériser l'espèce et la race; puis revenir à l'Homme et comparer ce qui existe chez lui à ce que tous les naturalistes ont trouvé chez les autres êtres organisés. Si les faits, les phénomènes qui distinguent les groupes humains sont ceux qui, chez les animaux et les plantes, différencient les espèces, il conclura légitimement à la multiplicité des espèces humaines; si ces phénomènes et ces faits sont caractéristiques de la race dans les deux règnes organiques inférieurs, il devra conclure à l'unité spécifique.

C'est en suivant cette voie que je suis arrivé au monogénisme. Je n'ai pas la prétention de l'avoir ouverte. Je l'ai trouvée largement tracée par les naturalistes, les voyageurs, les penseurs, les anthropologistes dont j'ai cité les noms tout à l'heure, et qui tous, d'une manière plus ou moins absolue, plus ou moins explicite, se sont prononcés en faveur de l'unité de l'espèce humaine. Mais la science d'aujourd'hui dispose d'un plus grand nombre de faits que celle de leur temps; ils en avaient d'ailleurs négligé quelques-uns qui me semblaient avoir une importance réelle; enfin leurs travaux et leurs témoignages étaient restés isolés. Je me suis efforcé dans

mon enseignement, dans mes écrits, de réunir et de compléter ces matériaux. Les pages suivantes sont le résumé bien succinct de ce travail.

§ 3. DÉFINITIONS DE L'ESPÈCE ET DE LA RACE.

Constatons tout d'abord qu'il est impossible de traiter la question qui nous occupe sans s'être rendu un compte exact de la signification des deux mots *espèce* et *race*, sur lesquels roule toute l'alternative. Tous deux ont, dans le langage ordinaire, quelque chose d'un peu vague, et sont même quelquefois employés comme synonymes. Dans les sciences naturelles, en Botanique comme en Zoologie, ils ont un sens distinct et précis. Or il est évident que la question posée au sujet de l'Homme est une question toute du ressort des sciences naturelles.

C'est donc aux naturalistes qu'il faut demander la définition de ces mots.

Mais, avant de reproduire ces définitions, faisons remarquer que les naturalistes ne les ont pas établies *à priori*, qu'ils ne sont arrivés que graduellement, et par la voie de l'expérience et de l'observation, aux notions qu'elles résument. C'est là un point d'histoire scientifique trop souvent oublié, pour que nous ne le rappelions pas en citant quelques noms et quelques dates.

Les anciens, les savants du moyen âge ou de la renaissance, pas plus Conrad Gesner qu'Albert le Grand ou Aristote, ne se rendirent compte de ce qu'ils appelaient une *espèce*. Il faut arriver à Jean Ray (1686) et à Tournefort (1700), pour voir la question se poser nettement. Chacun d'eux y répondit d'une manière différente; et, quoiqu'il y ait encore bien du vague dans leurs idées et leur langage, on reconnaît qu'ils ont envisagé le problème sous ses deux aspects essentiels. Le premier accepta comme de même espèce toutes les plantes qui ont une origine commune; le second composa l'espèce de toutes les plantes qui se distinguent

par quelque caractère particulier. En d'autres termes, Tournefort s'en tint aux ressemblances morphologiques; Ray comprit l'importance de la filiation.

A mesure que les catalogues botaniques et zoologiques s'enrichirent davantage, on comprit de plus en plus la nécessité de préciser le sens attaché à ce mot, qui reparaisait sans cesse dans les deux sciences et représentait en réalité le point de départ de tout travail quelque peu sérieux. On reconnut aussi que Ray et Tournefort n'avaient envisagé chacun qu'un seul des côtés du problème, et que, pour avoir une idée complète de l'espèce en général, il fallait réunir les deux notions de la filiation et de la ressemblance. Les définitions de Laurent de Jussieu, de Buffon et de leurs successeurs reposent sur cette double donnée. C'est ce dont il est aisé de se convaincre en les parcourant une à une. Je ne puis toutes les rappeler ici. Je me borne à citer les principales, empruntées à des naturalistes qui ont d'ailleurs professé des doctrines parfois très-opposées soit dans les sciences naturelles, soit en Anthropologie. Leur accord n'en est que plus remarquable.

Cuvier, qui a soutenu l'invariabilité des espèces, s'exprime ainsi : « L'espèce est la collection de tous les êtres organisés nés les uns des autres ou de parents communs, et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux. »

Blainville, qui semble s'être fait de parti pris l'antagoniste à peu près constant de Cuvier, a reproduit exactement les mêmes idées sous une forme plus abstraite et plus absolue. Il a dit : « L'espèce est l'individu répété dans le temps et dans l'espace. »

Lamarck, qui, tout en s'appuyant sur des considérations différentes, a précédé Darwin et est allé aussi loin que le savant anglais dans la théorie de la transformation des espèces, a donné une définition qui rappelle celles de Cuvier et de Blainville, mais avec une réserve en faveur des causes modifiantes. Pour lui « L'espèce est une collection d'individus semblables que la génération perpétue dans le même état, tant que les circonstances de leur situation

« ne changent pas assez pour faire varier leurs habitudes, leur caractère et leur forme. »

A mesure que la science a marché, que les notions se sont précisées davantage, tout un groupe de savants et de naturalistes, qui diffèrent d'ailleurs par leurs études, en sont arrivés à rapporter au point de départ, tel que l'esprit peut le comprendre, l'ensemble des êtres composant la même espèce.

Parmi les botanistes, je citerai de Candolle, dont voici la définition : « L'espèce est la collection de tous les individus qui se res-
« semblent entre eux plus qu'ils ne ressemblent à d'autres; qui
« peuvent, par une fécondation réciproque, produire des individus
« fertiles et qui se reproduisent par la génération, de telle sorte
« qu'on peut par analogie les supposer tous sortis originairement
« d'un seul individu. »

Parmi les zoologistes, je choisirai M. C. Vogt, qui a fait rentrer dans sa formule les phénomènes de généagenèse. Pour lui « L'es-
« pèce est la réunion de tous les individus qui tirent leur origine
« de mêmes parents et qui redeviennent, par eux-mêmes ou par
« leurs descendants, semblables à leurs premiers ancêtres. »

Je citerai enfin M. Chevreul, qui a compris dans sa définition une notion de plus, sur laquelle je reviendrai bientôt : « L'espèce com-
« prend tous les individus issus d'un même père et d'une même
« mère; ces individus leur ressemblent autant qu'il est possible rela-
« tivement aux individus des mêmes espèces; ils sont donc caracté-
« risés par la similitude d'un certain ensemble de rapports mutuels
« existant entre des organes de même nom, et les différences qui
« sont hors de ces rapports constituent des *variétés* en général. »

A mon tour j'ai cherché à résumer l'ensemble d'idées qui me sont communes avec les hommes éminents que je viens de citer, dans la formule suivante : « L'espèce est l'ensemble des individus, plus ou
« moins semblables entre eux, qui sont descendus, ou qui peuvent
« être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par
« une succession ininterrompue de familles. »

Qu'on me permette de faire ici une observation que certaines assertions rendent nécessaire. Pas plus que de Candolle, pas plus que MM. Chevreul et Vogt, je n'affirme l'existence réelle de la paire primitive unique. Il suffit de parcourir les ouvrages de mes savants confrères et ce que j'ai publié sur ce sujet, pour se convaincre que notre pensée à tous est la même. Nous disons les uns et les autres : *tout est comme s'il n'y avait eu au début qu'un père et qu'une mère*; et cette vue de l'esprit sera justifiée plus loin¹.

Toutes ces définitions, on le voit, ont cela de commun qu'elles reconnaissent comme caractères essentiels de l'*espèce* la filiation et la ressemblance. Mais, tandis que Cuvier et Blainville semblent prendre la seconde dans un sens aussi absolu que la première, la plupart des autres naturalistes s'accordent avec M. Chevreul pour exprimer, au sujet de ce second caractère, des réserves plus ou moins explicites.

C'est qu'en effet l'observation, l'expérience journalière, ont démontré que les caractères spécifiques changent dans une certaine mesure, qui dépasse souvent de beaucoup la limite des traits individuels. Les individus qui s'écartent ainsi du type général, d'une manière assez prononcée pour être facilement distingués au premier coup d'œil, constituent ce que tous les naturalistes ont appelé des *variétés*.

Les caractères constituant une variété peuvent rester individuels, ou bien se transmettre par voie de génération et devenir héréditaires. Dans ce dernier cas, on voit apparaître, au milieu d'une *espèce* donnée, un groupe distinct, comprenant un nombre plus ou moins considérable d'individus, lesquels se distinguent de leurs frères par certains caractères exceptionnels.

Ce groupe constitue une *race*.

Encore ici il est bon de signaler l'accord complet de tous les naturalistes, zoologistes ou botanistes.

¹ Voir le paragraphe consacré aux lois du croisement des espèces et des races.

Pour Buffon « La race est une variété constante et qui se conserve par génération. »

Pour Richard « Il y a certaines variétés constantes et qui se reproduisent toujours avec les mêmes caractères par le moyen de la génération; c'est à ces variétés constantes qu'on a donné le nom de *« races. »*

Lamarck, Cuvier, etc. n'ont pas exprimé d'autres idées, et je n'ai fait que les répéter en disant : « La race est l'ensemble des individus semblables ayant reçu et transmettant, par voie de génération, les caractères d'une variété primitive. »

Ainsi, pour tous les naturalistes, la race a son point de départ dans une espèce préexistante et elle débute par une *variété*.

Or le nombre des *variétés* pouvant apparaître dans une espèce quelconque est indéfini; car chaque caractère en s'exagérant, en s'amoindrissant, en se modifiant, peut en engendrer de nouvelles. Celles-ci peuvent se propager par voie de génération et enfanter autant de *races*, appartenant toutes à la même *espèce*.

De plus, au milieu des races déjà formées, les mêmes phénomènes peuvent se reproduire. Par conséquent il peut exister dans une seule et même espèce des races de divers degrés. Les *races primaires* sont celles qui se sont détachées directement du type primitif; les *races secondaires*, *tertiaires*, etc. ont pris naissance dans des races déjà existantes.

Ces races en se multipliant peuvent s'écarter de plus en plus les unes des autres et du type dont elles sont autant de dérivés. Mais quelque nombreuses qu'elles soient, et quelque tranchés que soient leurs caractères, elles n'en font pas moins partie de l'espèce d'où sont sorties les races primaires.

Réciproquement l'espèce se compose évidemment de tous les individus qui ont conservé le type primitif et aussi de tous les individus composant les diverses races qui se sont plus ou moins éloignées de ce type.

En d'autres termes, l'espèce est l'unité, les diverses races sont les frac-

tions de cette unité; ou encore, l'espèce est le tronc d'un arbre dont les races représentent les maîtresses branches, les rameaux et les ramuscules.

Tels sont les résultats auxquels sont arrivés les botanistes, les zoologistes, qui, occupés des êtres vivants, en dehors de toute controverse, ont donné les noms d'*espèce* et de *race* à ces groupes, qu'ils ont rencontrés dans leurs études, et dont l'observation, l'expérience seules leur ont révélé peu à peu les rapports réciproques.

Par conséquent, à moins de vouloir faire d'emblée de l'Homme une exception unique; à moins de prétendre que, quand il s'agit de lui, la question de race et d'espèce n'est plus une question du ressort des sciences naturelles; ou bien, à moins d'admettre que tous ces botanistes, tous ces zoologistes, se sont trompés, il faut bien accepter ces données comme le point de départ de toute étude devant répondre à la question : Existe-t-il une ou plusieurs espèces d'hommes?

§ 4. NATURE ET ÉTENDUE DES DIFFÉRENCES ENTRE LES RACES
VÉGÉTALES ET ANIMALES. — APPLICATION À L'HOMME.

Nous venons de voir que la connaissance de l'espèce repose sur deux ordres de faits répondant à deux notions très-distinctes : celle de *ressemblance* et celle de *filiation*. Passons rapidement en revue les faits relatifs à la première de ces deux idées fondamentales.

« Si des individus très-semblables font partie de la même espèce, des individus qui diffèrent manifestement les uns des autres devront constituer des espèces différentes. » — Tel est le raisonnement qui se présente le premier à l'esprit et qu'on n'hésite généralement pas à appliquer. On agit d'autant plus aisément ainsi, quand il s'agit de l'Homme, qu'une étude continuelle quoique inconsciente nous permet d'apprécier chez lui les plus légères nuances, au moins pour un certain nombre de ses caractères. Mais cette délicatesse même a ses inconvénients. Elle nous porte à peu près inévitablement à exagérer la valeur des différences; et

voilà comment, à ne juger que par les caractères distinctifs des groupes humains, on est si facilement entraîné à voir en eux des espèces différentes.

Pour que cette manière de juger fût légitime, il faudrait que les variations constatées d'un groupe humain à l'autre fussent en dehors de celles que présentent, chez les autres êtres organiques, les groupes bien formellement reconnus pour n'être que des *racés d'une même espèce*.

Or il n'en est pas ainsi. Si l'on examine avec quelque soin chez les végétaux aussi bien que chez les animaux la nature et l'étendue des variations que peuvent présenter les races, on voit que les variations ont des limites plus étendues qu'on ne croit d'ordinaire, et que ne franchissent jamais, qu'atteignent rarement les différences existant entre les groupes humains. C'est ce qu'il est aisé de démontrer, même en peu de mots.

I. NATURE DES VARIATIONS. — Et d'abord chez les végétaux les changements anatomiques extérieurs ou intérieurs sont tellement évidents qu'il est inutile d'insister sur ce point. Il suffit de rappeler toutes ces *variétés, devenues héréditaires*, de légumes, de fleurs, d'arbres fruitiers ou d'ornement, dont le chiffre s'accroît sans cesse. Remarquons toutefois que, non-seulement les *éléments anatomiques* sont ici multipliés ou amoindris parfois dans des proportions énormes, mais encore que des modifications considérables accusent une action exercée jusque sur le jeu des forces les plus intimes. Ce ne sont pas seulement les formes, les dimensions, qui changent parfois du tout au tout, c'est encore la consistance, le goût, la proportion des éléments chimiques (*sucres, acides divers, fécule, etc.*).

Les variations physiologiques chez les végétaux ne sont pas moins remarquables. Il est des races de blés qui exigent trois fois plus de temps que d'autres pour parcourir toutes les phases de leur existence : il en est qui se sèment en automne et d'autres au printemps, pour être récoltées à peu près à la même époque. Toutes nos

plantes cultivées ont des races hâtives et des races tardives, des races remarquables par leur fécondité exagérée ou amoindrie, etc.

Les animaux nous présentent des faits entièrement semblables. Là aussi nous voyons se multiplier, se réduire, se modifier presque tous les éléments anatomiques; et, sans entrer dans des détails incompatibles avec la nature de ce Rapport, je rappellerai nos bêtes de travail, de course, d'alimentation. N'est-il pas évident que chez elles la charpente osseuse, les éléments musculaires, adipeux, les organes et les appareils se sont adaptés progressivement à la destination actuelle de ces animaux?

Dans certaines races nous trouvons aussi des modifications physiologiques bien dignes d'être signalées en ce qu'elles correspondent exactement à celles que nous avons indiquées chez les végétaux, et qu'elles accusent ainsi ce qu'il y a de commun entre tous les êtres organisés. La fécondité, par exemple, décroît dans certaines races par trop déviées du type primitif; chez d'autres, au contraire, elle s'exalte au point de devenir triple (*sanglier*), et même septuple de ce qu'elle était chez la race sauvage (*cochon d'Inde*); l'époque de la reproduction change pour se mettre en harmonie avec un climat nouveau (*oies d'Égypte*), etc.

L'animal peut être atteint jusque dans ce *je ne sais quoi* d'où dépendent ses actes instinctifs ou raisonnés. Les modifications de cette nature constituent pour tout le monde, pour le savant comme pour l'ignorant, de véritables caractères. *Bon chien chasse de race* est un dicton à la fois populaire et scientifiquement vrai. Ces changements, qui touchent évidemment à ce que l'être a de plus profond en lui, ont lieu d'ordinaire sous l'empire de l'homme; mais ils peuvent aussi s'accomplir en dehors de son action. Les castors, dispersés et traqués, perdent leurs instincts primitifs : de sociaux et de bâtisseurs qu'ils étaient, ils deviennent solitaires et fousseurs.

On aura beau chercher dans les groupes humains, on ne trouvera pas entre eux de différences qui ne rentrent dans celles que je viens d'indiquer, si ce n'est celles qui relèvent de ses facultés

spéciales : la moralité et la religiosité. *Par leur nature*, les faits de variation existant d'homme à homme ne peuvent donc être invoqués comme arguments par les polygénistes.

II. ÉTENDUE DES VARIATIONS. — Dans les leçons du Muséum cette question spéciale est traitée avec les plus grands détails. J'insiste surtout sur les animaux parce qu'ils fournissent des points de comparaison plus précis. Chaque appareil, chaque organe pour ainsi dire, est examiné à part, autant que le permet l'état actuel de la science; l'étendue des variations est soigneusement appréciée, mesurée en chiffres quand la chose est possible. Jamais, chez l'Homme, cette étendue ne se montre égale à ce qu'il est si facile de constater chez les animaux. Les crânes du sanglier et du cochon, ceux des diverses races de chiens, diffèrent bien autrement que ceux du Blanc et du Nègre. Le squelette présente dans sa composition, dans diverses races domestiques, des variations dont rien ne donne l'idée chez l'Homme (*nombre des vertèbres; races sans queue et à queue traînante; races cornues et races sans cornes*). Il en est de même pour les dimensions générales et les proportions des diverses parties du corps, pour le nombre et l'intensité des couleurs de la peau ou de ses dépendances (*cheveux, poils, plumes*), pour le développement des villosités, etc.

En résumé, une comparaison rigoureuse met hors de doute que, chez l'Homme, les limites de variation des caractères sont, à tous égards, moins étendues que chez certaines races animales d'une même espèce.

Par conséquent, quelque grandes que soient ou que paraissent les différences existant entre les groupes humains, c'est raisonner d'une manière entièrement arbitraire que de leur attribuer une valeur de *caractères spécifiques*. Il est pour le moins tout aussi rationnel, tout aussi scientifique, de les regarder seulement comme des *caractères de race*.

Cette conclusion, dont on ne peut, je pense, attaquer la légiti-

mité sape par sa base à peu près toute l'argumentation des polygénistes; car, pour qui y regarde de près, tous leurs arguments directs peuvent se résumer dans celui-ci : Il y a trop de différence entre un Blanc et un Nègre pour qu'ils soient de même espèce.

III. FUSION ET ENTRE-CROISEMENT DES CARACTÈRES. — Les considérations précédentes aboutissent seulement à placer les deux doctrines sur un pied à peu près égal. Mais, sans sortir du domaine de la Morphologie, il est aisé de montrer que déjà la balance doit pencher en faveur du monogénisme.

Remarquons d'abord que tous les naturalistes s'accordent à regarder comme de même espèce l'ensemble des individus qui passent des uns aux autres par nuances insensibles et sans caractère arrêté, lors même qu'il existe de grandes différences entre les extrêmes. Voilà comment nos grandes et nombreuses collections ont rendu tant de services et fait rayer tant d'espèces nominales, en fournissant à l'étude les séries nécessaires à cet ordre de recherches.

Eh bien, quel groupe animal présente à un plus haut degré que l'Homme ce caractère tout morphologique? J'en appelle à tous ceux qui ont essayé de caractériser les populations du globe, nettement et en entrant dans quelques détails. Là même où les extrêmes sont le plus distincts, comme en Afrique, la difficulté n'est pas de trouver des ressemblances, elle consiste à préciser les différences. Et pourtant il ne s'agit dans ce travail que des grands groupes. Que serait-ce si l'on descendait aux tribus, aux peuplades, et enfin aux individus?

Au reste, le dire des voyageurs trop rares qui ont porté leur attention sur ce point ne peut laisser le moindre doute : toute séparation tranchée est impossible.

Quand il s'agit d'espèces animales, quelque rapprochées qu'elles soient, on arrive à un ou plusieurs caractères, absents chez les unes, présents chez les autres, et qui les différencient nettement. Il n'en est pas ainsi des races. Les caractères s'entre-croisent pour ainsi

dire, si bien que, lorsqu'elles sont un peu nombreuses, on a de la peine à dire quel est le trait qui les sépare réellement.

Pareille chose existe chez l'Homme. Si l'on prend même les deux extrêmes, le Blanc et le Nègre, et qu'on les examine, non pas seulement en Europe et en Guinée, mais là où ils se sont rapprochés, la distinction devient fort difficile. Tous les hommes noirs ne sont pas des Nègres. En Abyssinie, le prolongement exagéré du talon est regardé comme le seul trait qui distingue réellement le vrai Nègre; et, sur le littoral occidental de l'Afrique, on trouve des peuplades entières dont le talon est fait comme le nôtre.

Mais voici des faits plus frappants.

Jamais chez les végétaux ou les animaux nous ne voyons paraître dans une *espèce* des individus présentant accidentellement les caractères propres à une autre *espèce*. Au contraire, le fait est fréquent entre *racés* végétales ou animales. Sous l'influence de causes tantôt plus ou moins appréciables, tantôt entièrement inconnues, mais dont nous n'avons pas à parler ici, on voit un ou plusieurs individus d'une race donnée présenter précisément le caractère distinctif d'une race tout autre. Un des meilleurs exemples à citer est celui de cette couvée de poulets cochinchinois, nés chez M^{me} Passy, et qui ressemblaient entièrement à leurs frères, si ce n'est que chez eux les plumes se trouvaient remplacées par un duvet semblable à celui des *poules de soie* du Japon.

Eh bien, des faits semblables se produisent entre groupes humains. Il n'est peut-être pas de race colorée chez laquelle les voyageurs n'aient rencontré des individus qui, tout en conservant leurs autres caractères propres, présentent le teint des races blanches, sans qu'il puisse être question d'albinisme. La perforation de la fosse olécranienne, donnée par Desmoulins comme un des traits les plus frappants de son *espèce austro-africaine*, s'est retrouvée chez des momies guanches, égyptiennes, et jusque chez un nombre proportionnellement considérable d'individus extraits d'une même sépulture en France.

De cet ensemble de faits nous croyons pouvoir conclure que la Morphologie, à elle seule, suffirait pour faire regarder l'unité spécifique des hommes, au moins comme sensiblement plus probable que l'existence de plusieurs espèces humaines. Nous allons trouver d'autres preuves et de bien plus concluantes en faveur de ce grand fait.

§ 5. LOIS DU CROISEMENT DES ESPÈCES ET DES RACES VÉGÉTALES
ET ANIMALES. — APPLICATION À L'HOMME.

L'éleveur qui veut améliorer ou diversifier ses produits, l'horticulteur qui cherche à perfectionner, à varier ses fruits, ses fleurs... marient souvent ensemble des individus appartenant soit à des *espèces* distinctes, soit à des *racés* différentes; des botanistes, des zoologistes, ont agi de même dans un but tout scientifique; enfin des unions de même nature ont lieu en dehors de l'action de l'Homme. De ces pratiques, de ces expériences, de ces faits isolés est résultée une masse de documents, qui s'accroît encore chaque jour; si bien que les conclusions formulées depuis longtemps à ce sujet sont de plus en plus confirmées et peuvent être mises au nombre des vérités les mieux démontrées.

Ces conclusions sont simples et peuvent se formuler en bien peu de mots.

1° Les croisements révèlent des différences fondamentales entre l'*espèce* et la *race* chez les végétaux aussi bien que chez les animaux.

2° Chez les végétaux comme chez les animaux le *croisement entre espèces* (HYBRIDATION) est excessivement rare dans la nature. Lorsqu'il s'opère sous l'influence de l'Homme, il est infécond dans l'immense majorité des cas. Quand la fécondité persiste, elle est presque constamment diminuée dans une proportion considérable.

3° Chez les végétaux comme chez les animaux le *croisement entre races* (MÉTISAGE) s'accomplit dans la nature avec une facilité telle

que les soins les plus minutieux ne peuvent souvent l'empêcher. Il est toujours aussi fécond que les unions entre individus de même race. Souvent même la fécondité est accrue d'une manière remarquable.

4° Chez les végétaux comme chez les animaux les *produits du croisement entre espèces* (HYBRIDES) sont à peu près constamment inféconds.

5° Chez les végétaux comme chez les animaux les *produits du croisement entre races* (MÉTIS) sont constamment féconds.

6° Dans les deux règnes, quand la fécondité se conserve chez les *hybrides* de premier sang, elle disparaît au bout d'un nombre extrêmement restreint de générations.

7° Dans les deux règnes la fécondité persiste indéfiniment chez les *métis*.

8° Dans les deux règnes, lorsqu'on maintient la fécondité des hybrides, en augmentant la proportion du sang d'un des parents primitifs, les produits retournent aux types de ces mêmes parents ou de l'un des deux, au bout d'un petit nombre de générations.

9° En résumé, on ne peut citer ni dans le Règne animal, ni dans le Règne végétal, une seule *race hybride* s'entretenant par elle-même depuis un nombre un peu considérable de générations; les *races métisses*, au contraire, se forment chaque jour dans les deux règnes malgré les soins pris par l'Homme pour prévenir leur développement.

Ces deux derniers faits généraux résument et dominent tous les faits particuliers.

Cet ensemble de résultats justifie la définition que j'ai donnée plus haut, et qui s'accorde, quant au fond, avec celles de Candolle et de MM. Chevreul et Vogt. Si par la pensée nous embrassons une espèce quelconque avec toutes ses races, nous la décomposerons en familles, ayant chacune son père et sa mère; si, toujours par la pensée, nous remontons le cours du temps, nous verrons décroître, à chaque génération, le nombre de ces familles.

Notre esprit arrivera ainsi à trouver *comme terme initial une paire primitive unique*.

Les choses se sont-elles en réalité passées ainsi? C'est là une *question de fait* sur laquelle la science et l'observation ne nous apprennent rien, et qui reste par conséquent en dehors du terrain de la science proprement dite.

Au point où nous sommes parvenus, la question de l'unité ou de la multiplicité des espèces humaines devient, on le voit, une question toute de Physiologie.

A moins de vouloir faire de l'Homme une exception unique; à moins de prétendre que seul de tous les êtres organisés et vivants il échappe aux règles de la reproduction, c'est-à-dire à l'empire de ce qui révèle le plus l'intimité des rapports résultant de la vie et de l'organisation, il faut bien admettre que lui aussi est soumis aux lois qui régissent le croisement.

Donc, si les groupes humains présentent un nombre plus ou moins considérable d'*espèces* distinctes, nous devons constater dans le croisement de ces espèces les phénomènes caractéristiques de l'*hybridation*.

Si ces groupes ne sont que des *racés* d'une seule et même espèce, nous devons retrouver dans leur croisement les phénomènes du *métissage*.

Eh bien, est-il nécessaire de rappeler ce que nous ont appris, à ce sujet, depuis bientôt quatre siècles, l'*expérience* et l'*observation*? On peut le faire en bien peu de mots.

Les croisements humains entre les groupes les plus éloignés par tous leurs caractères se sont montrés partout faciles. Le Blanc, cet extrême supérieur de l'humanité, n'a jamais dédaigné de mêler son sang à celui des groupes les plus abaissés, et partout il a donné naissance à des races métisses.

Ces unions croisées, loin d'être moins fécondes que si elles avaient eu lieu soit entre individus blancs, soit entre individus de race indigène, se sont montrées notablement plus fécondes dans

certain cas et précisément quand elles ont eu lieu entre quelques-uns des types les plus différents, entre le Blanc et la Hottentote (LEVAILLANT), le Blanc et la Péruvienne indigène (HOMBRON), le Nègre et la Péruvienne (HOMBRON).

En moins de quatre siècles, ces unions croisées ont déjà tellement mêlé les types humains, que, en tenant compte seulement des extrêmes, on trouve que les mulâtres, les sambos, etc. forment déjà au moins $\frac{1}{10}$ de la population totale du globe (D'OMALIUS). Dans certains États de l'Amérique du Sud la majorité des habitants, de ceux-là mêmes qui prennent le titre de *Blancs*, se compose exclusivement de métis.

Ces croisements sont si faciles, leurs résultats sont tellement prompts, que, pour prévenir l'altération de la race blanche, la législature californienne a promulgué un bill qui déclare déchu de sa qualité de citoyen quiconque aura cohabité ou vécu maritalement avec un individu de race nègre, mulâtre, indienne ou chinoise.

Prendrait-on des précautions pareilles si les phénomènes du croisement entre hommes étaient ceux qui caractérisent l'*hybridation*?

N'est-il pas évident que nous retrouvons ici tous les faits qui caractérisent le *métissage*?

Par conséquent *les groupes humains ne sont pas des espèces différentes; ils ne sont que des races d'une seule et même espèce.*

§ 6. OBJECTIONS ADRESSÉES AU MONOGÉNISME.

L'unité de l'espèce humaine est un fait que la science moderne suffit à démontrer. Mais nécessairement cette démonstration n'est pas de la nature de celles qui, s'appuyant sur des observations ou des expériences directes et faciles à répéter, ne laissent place à aucune objection. Elle suppose, chez celui qui veut juger, un travail préalable, dont se sont manifestement dispensés bien des polygénistes; elle est en partie du ressort du raisonnement. Ces deux

causes principales expliquent comment on lui fait encore chaque jour des objections, toujours les mêmes d'ailleurs quant au fond et dont la forme seule varie. J'ai recherché ces objections avec le plus grand soin, et je crois pouvoir les résumer ici en peu de mots, aussi bien que les réponses qu'on leur a adressées.

1° Il est bien entendu que je ne m'arrêterai pas aux plaisanteries, bonnes ou mauvaises, spirituelles ou non, pas plus qu'aux railleries et aux sarcasmes trop souvent prodigués aux monogénistes par leurs adversaires. Encore une fois, ce n'est pas là de la discussion, et il est bien évident que ceux qui emploient des armes de de cette nature ne s'adressent plus aux hommes de science.

2° Je ne répondrai pas davantage à ceux qui croient réfuter le monogénisme, ou tout au moins jeter une certaine défaveur sur cette doctrine scientifique, en la traitant d'*orthodoxe*; et je me borne sur ce point à renvoyer le lecteur à ce que j'ai dit plus haut de ce singulier mélange de la science et de la controverse.

3° Un certain nombre d'anthropologistes, et parfois des plus éminents, ont depuis quelques années contesté d'une manière générale la réalité de l'espèce, ou bien ont attaqué la manière dont les *naturalistes* comprennent ce groupe élémentaire.

Qu'on me permette ici quelques observations générales.

Ces critiques se trouvent surtout dans des écrits dont les auteurs eux-mêmes proclament hautement le caractère polémiste. Est-ce bien au milieu de discussions, plus que vives parfois, que ces savants ont eu le calme nécessaire pour étudier et peser les raisons qui ont déterminé les Buffon comme les Linné, les Lamarck comme les Cuvier, les Blainville comme les Geoffroy Saint-Hilaire, les Vogt comme les de Candolle, etc. et les ont fait se rencontrer dans *un accord d'autant plus digne d'être remarqué qu'il n'existe guère qu'ici?* (ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE.) Il est au moins permis d'en douter.

La plupart des auteurs dont je parle ne sont pas d'ailleurs des naturalistes. Ainsi s'expliquent assurément certaines méprises qui

sans cela seraient quelque peu étranges; mais ainsi s'explique aussi la façon, parfois singulière, dont ils envisagent la question. Par exemple, Knox¹ déclare qu'il est bien inutile de définir l'espèce et la race; Gliddon tourne en plaisanterie la peine que se sont donnée les naturalistes et physiologistes européens pour se faire une notion exacte de l'espèce; il raye ce mot de son dictionnaire et lui substitue celui de *type*, tout en conservant le mot de *race*². Comment répondre à des adversaires qui vous reprochent de croire à l'unité de l'espèce humaine, et qui en même temps déclarent qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'une espèce et qu'il est inutile de s'en inquiéter?

4° Il n'est guère plus facile de discuter avec ceux qui, mettant à néant tous les travaux faits en Botanique et en Zoologie depuis Linné et Buffon jusqu'à nos jours, veulent faire reposer l'espèce uniquement sur le fait de la ressemblance. Il est évident qu'ils confondent les deux choses qu'il s'agit précisément de distinguer dès le début, sous peine de tomber dans d'inextricables difficultés, dans des contradictions flagrantes. C'est ce qui est arrivé à Morton et à ses disciples les plus distingués, MM. Nott et Gliddon, qui ont été jusqu'à admettre *quatre sortes d'espèces*, en même temps qu'ils rejetaient la distinction enseignée à leurs prédécesseurs par l'expérience et l'observation.

5° Il faut bien placer à côté des anthropologistes précédents ceux qui, oubliant aussi tant et de si sérieux travaux, affirment que la distinction entre la fécondité continue et la fécondité limitée n'a aucune signification. C'est à regret qu'on rencontre parmi ceux qui ont encouru ce reproche un homme aussi éminent qu'Agassiz. Il me semble que c'est à la nature paléontologique des travaux qui ont été son point de départ qu'il faut attribuer cette exception éclatante à l'accord signalé par Isidore Geoffroy. Quoi qu'il en soit, nous verrons plus loin³ à quelles étranges conséquences Agassiz a été

¹ *The races of Men.*

² *The monogenists and polygenists; — Indigenous races of the earth.*

³ Voir ci-après (p. 162) le chapitre IV, sur le cantonnement primitif de l'espèce humaine.

conduit par le défaut de notions précises relativement à l'espèce et à la race.

6° Enfin quelle discussion sérieuse et utile peut-on avoir avec les anthropologistes qui se réfugient sur le terrain des *possibilités*, qui, admettant pour l'époque actuelle, à titre gracieux ou autrement, les attributs de l'espèce tels que je les ai résumés, viennent nous dire : « Mais *n'est-il pas possible* qu'il en ait été autrement à l'origine des choses ? Les espèces étaient-elles alors fixées ? Des croisements aujourd'hui impossibles n'ont-ils pas pu se faire à cette époque ? et nos espèces actuelles ne seraient-elles pas le produit de ces croisements ? »

Sans doute *il est possible* que les choses se soient passées ainsi ; mais *il est également possible* qu'elles se soient passées tout autrement ; et *il est encore plus possible* que nous ne puissions nous faire aucune idée de la manière dont les espèces ont pris naissance et se sont constituées.

Mais, en fait, ces espèces existent *de nos jours* avec les caractères qu'on leur a reconnus, et l'histoire nous apprend que ces caractères sont constants depuis un certain nombre de siècles. Voilà le point de départ des naturalistes.

En dehors des théories de de Maillet, de Lamarck, de Darwin, etc. que nous retrouverons plus loin, je ne crois pas qu'on en ait même proposé un autre. Les contradicteurs dont je parle en ce moment ont taxé les opinions reposant sur cette donnée, d'*illusions*, de *restes de préjugés*, d'*hypothèse fausse*, de *paradoxe*, etc. Qu'ont-ils mis à la place ? Rien, ou tout au plus de simples *préférences* fondées sur des *possibilités*. — Est-ce là faire de la science sérieuse ?

En présence de tant d'efforts d'imagination et d'esprit, qui tous ont pour résultat d'obscurcir la question, je ne saurais trop insister sur ce qu'elle est en réalité pour tout homme qui recherche seulement la *vérité scientifique*.

Il ne s'agit pas de savoir comment les espèces ont pris naissance et d'où leur sont venus ces caractères que nous leur voyons. Il s'agit

seulement de reconnaître et de préciser ces caractères pour arriver à une idée nette de ce qu'est *aujourd'hui* l'espèce en général; puis de faire l'application de ces données aux *groupes humains existant actuellement*.

Bien entendu que les mots *aujourd'hui* et *actuellement* sont relatifs et embrassent, comme je l'ai dit plus haut, les temps et l'espace accessibles à l'observation, à l'expérience, ou qui nous fournissent des données empruntées à ces guides de toute étude sérieuse.

Passons maintenant aux objections spéciales.

7° La multiplicité des définitions proposées pour l'espèce et la race prouve le peu d'accord des naturalistes sur ces questions. — C'est là une erreur évidente pour quiconque a regardé de près à ces définitions. On sait combien c'est une chose difficile que de définir un sujet embrassant des faits nombreux et des idées complexes. Les botanistes, les zoologistes, ont senti cette difficulté. Chacun s'est efforcé de la lever à sa manière, et en obéissant à sa tournure d'esprit personnelle; j'ai fait comme mes confrères. Mais qu'on cherche quelque peu à se rendre compte de ces définitions, qu'on lise les développements qui les expliquent, qu'on se mette au courant des faits sur lesquels leurs auteurs les font reposer, et l'on reconnaîtra sans peine que *le fond* est partout le même.

Il faut bien qu'il en soit ainsi pour qu'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire ait pu écrire cette déclaration, doublement remarquable sous sa plume : « Telle est l'espèce et telle est la race, non-seulement pour une des écoles entre lesquelles se partagent les naturalistes, mais pour toutes; car la gravité de leurs dissentiments sur l'origine et les phases antérieures de l'existence des espèces ne les empêche pas de procéder toutes de même à la distinction, à la détermination de l'espèce et de la race Il n'y a donc, de Cuvier à Lamarck lui-même, qu'une seule manière de concevoir l'espèce au point de vue taxonomique ¹. »

¹ Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire générale des Règnes organiques*.

Celui qui tient ce langage est fils d'un des hommes qui ont pris la plus grande part aux luttes ardentes soulevées par d'autres points de la science; il y a été mêlé lui-même, et s'en souvient trop quelquefois; il a repris cette question dans un ouvrage dont elle fait pour ainsi dire le fond. Il est donc au moins étrange que, lorsqu'il a porté un pareil jugement longuement motivé, ses conclusions soient sans façon déclarées fausses par des hommes qui jamais n'ont abordé par eux-mêmes ces problèmes délicats et qui affectent même de les dédaigner.

8° Les discussions journalières qui s'élèvent entre les naturalistes pour savoir si telle ou telle espèce et même tel ou tel genre doivent être maintenus témoignent du peu de certitude sur les idées générales représentées par ces mots, et démontrent l'inutilité des recherches de cette nature. — Si les discussions sur les détails entre représentants d'une même science suffisaient pour démontrer chez elle l'absence des notions fondamentales, quelle science serait à l'abri de ce reproche?

9° Les monogénistes font entrer dans leur définition de l'espèce la nécessité d'une descendance commune. — Ceci est une grave inexactitude. Je ne connais pas de monogéniste scientifique, à commencer par Buffon et à finir par Lamarck, qui ait parlé de cette nécessité. En ce qui me concerne, tous ceux qui ont bien voulu lire mes écrits savent à quoi s'en tenir sur ce point.

10° Il y a trop de différences entre certains groupes humains, entre le Nègre et le Blanc, par exemple, pour qu'ils puissent être de même espèce. — Cet argument revient à tout moment et sous toutes les formes possibles. C'est à lui surtout que répond l'étude détaillée des limites de variation dont j'ai indiqué plus haut les résultats généraux. Je me borne à répéter ici que ces variations peuvent atteindre les organes internes aussi bien que les formes générales extérieures.

Mais les anthropologistes qui emploient cet argument ont à peu près toujours négligé l'examen comparatif de l'Homme et des ani-

maux. Ils se sont arrêtés au premier et ont tranché la question, sans autres données que celles qui venaient de lui seul. Ils ont donc cherché à déterminer l'inconnue du problème par cette inconnue elle-même. Eh bien, je le demande, est-ce là chose possible?

11° Les espèces animales ne sont pas séparées par une barrière aussi infranchissable que le disent les naturalistes, et la preuve, c'est qu'on a obtenu des suites d'animaux hybrides pendant un certain nombre de générations, que même ces hybridations ont donné lieu à des industries (*chabins* ou *ovicapres*). — Remarquons d'abord que ce sont, en général, les naturalistes qui ont signalé le fait de ces hybridations fécondes. Ils ne l'ont donc pas méconnu.

Remarquons en second lieu que, parmi les exemples cités, il en est qui le sont à tort. Des *rares* ont été prises par des voyageurs mal informés pour des *espèces* (*Chameau, Luck, Dromadaire*).

Mais remarquons surtout que ces faits très-exceptionnels ne font en réalité que confirmer les lois générales. Là même où ces hybridations constituent une industrie régulière (*Pérou, Chili*), on est obligé de donner aux producteurs presque le double de sang d'une des deux espèces croisées pour entretenir la fécondité; en outre, au bout de quelques générations, on est obligé de recommencer toute la série des croisements, parce que les produits retournent aux espèces primitives *comme chez les végétaux*. (C. GAY.) Une observation portant sur des faits qui se sont passés en Europe atteste l'exactitude de ce témoignage. Les hybrides du mouton et de la chèvre, du bouc et de la brebis, sont connus depuis fort longtemps; ils sont mentionnés sous des noms spéciaux par quelques auteurs latins (*titires, musmons*); et cependant nulle part, pas plus au Chili et au Pérou qu'en Italie, il n'existe de population animale hybride entre ces deux espèces.

12° Les races ou espèces humaines ont pris naissance isolément, comme les races animales. — Cette double assertion sera examinée dans les chapitres consacrés à la formation des races et au cantonnement primitif de l'espèce humaine.

13° On ne peut expliquer l'apparition des différences qui séparent soit les groupes humains, soit les races animales; par conséquent ces groupes, ces races sont de véritables espèces. — L'explication de la formation des races est certainement difficile. On peut cependant l'aborder avec les données scientifiques actuelles. C'est ce que nous ferons dans le chapitre réservé à la formation des races et aux actions de milieu.

14° Les croisements entre les Blancs et certains groupes humains inférieurs sont peu féconds. — Les faits de cette nature avancés par quelques écrivains de l'école américaine sont démentis de la manière la plus explicite par des voyageurs ayant séjourné sur les lieux (*Hottentots, Tasmaniens, Australiens*). Ces derniers témoignages sont d'autant plus irrécusables que ceux qui les donnent ne pouvaient même prévoir que la question pût être posée. Parfois la fécondité, loin de diminuer par le croisement, s'accroît, comme je l'ai dit plus haut¹.

15° Les monogénistes ont pris arbitrairement pour caractère essentiel de l'espèce la fécondité indéfinie des croisements. La règle, une fois formulée d'avance, il n'est pas surprenant que les groupes déjà reconnus comme espèce ne puissent pas se croiser. Il y a donc là un cercle vicieux. — Cette objection repose sur une erreur historique. Ce n'est pas *à priori* que les naturalistes ont procédé. Avant de nommer l'espèce, la race, la variété, ils les avaient rencontrées dans leurs travaux. La *connaissance des choses* a précédé la *Terminologie*. C'est par l'observation, par l'expérience qu'on a été conduit à reconnaître l'importance des faits de reproduction et de filiation, et à trouver dans les phénomènes de l'hybridation et du métissage les caractères de l'espèce et de la race.

16° Les enfants résultant des unions croisées entre races humaines ne donnent pas naissance à une population s'entretenant par elle-même, faute de vitalité et de fécondité. — En général,

¹ Page 115. — Voir aussi le chapitre consacré aux races mixtes et métisses.

partout où les conditions d'isolement et de tranquillité nécessaires se sont rencontrées, nous voyons au contraire ces races humaines métisses se propager (*Basters, Cafusos*); leur accroissement a lieu parfois avec une remarquable rapidité (*Pitcairniens*).

Des circonstances locales ont pu donner une apparence de réalité à quelques-uns des faits invoqués (*Mulâtres de la Jamaïque, de la Caroline*), mais ces circonstances venant à changer, la vitalité, la fécondité, reparaissent (*Mulâtres de la Louisiane, de la Floride, de l'Alabama*)¹.

17° Il ne peut exister de race humaine métisse, pas même entre les rameaux divers de la race blanche, et, quant aux prétendues races croisées américaines, ce n'est qu'une confusion de sang opérée sur une vaste échelle. — Ces deux assertions se détruisent l'une l'autre.

18° Si les races croisées américaines et toutes les autres semblables n'étaient entretenues par de nouveaux croisements, elles disparaîtraient bien vite pour faire place aux races indigènes pures. — Cette assertion n'est appuyée sur aucun fait. Elle se rattache d'ailleurs à un autre ordre de considérations, que nous examinerons plus tard².

§ 7. CONCLUSION.

J'ai tâché d'indiquer au moins l'esprit des principaux reproches adressés au monogénisme; je me suis efforcé de faire de même pour les réponses. Une courte remarque est ici nécessaire. Les objections consistent presque toujours à nier purement et simplement les faits généraux invoqués par les monogénistes, ou à arguer de quelques faits exceptionnels dont il est nécessaire d'examiner la réalité et de mesurer la portée pour en reconnaître la véritable valeur. Il faudrait donc, je le sens de plus en plus, pour que la réfutation fût

¹ Voir le chapitre relatif aux races métisses.

² Voir les chapitres consacrés à l'acclimatation et aux métis.

complète, des détails incompatibles avec la nature du travail actuel. J'ai dû forcément me borner à opposer assertions à assertions, et ce mode de discussion ne peut conduire à rien. Je ne puis qu'engager le lecteur à recourir à des ouvrages plus détaillés.

Malgré cette insuffisance de développements, on aura pu reconnaître, j'espère, que le monogénisme scientifique est une doctrine sérieuse, fondée sur un ensemble de preuves directes. Il me semble impossible que les polygénistes les plus convaincus se refusent à admettre cette conclusion.

Je crois pouvoir ajouter qu'elle trouve une confirmation indirecte, mais non moins probante, dans la facilité avec laquelle elle répond aux objections fondées sur la doctrine contraire. Mais, évidemment, cette seconde proposition ne sera pas acceptée par les polygénistes.

M'adressant donc surtout aux hommes impartiaux et qui n'ont pas encore d'opinion faite, je ferai pourtant remarquer que ces objections n'ont en réalité rien de fondamental. Ce sont bien plutôt des *difficultés* qu'on oppose à la doctrine de l'unité de l'espèce humaine.

Elle, au contraire, s'appuyant sur des faits généraux qu'il est impossible de nier, et faisant rentrer l'Homme dans les lois que ces faits nous enseignent être communes à tous les êtres vivants, est en droit de reprocher à la doctrine de la multiplicité de soustraire plus ou moins formellement l'Homme à ces lois.

En présence du grand problème qu'il s'agit de résoudre et de tous les problèmes de détail qui dépendent de celui-ci, le monogénisme et le polygénisme jouent un rôle analogue à celui qu'ont joué, dans les sciences naturelles et dans la classification des êtres, la *méthode naturelle* et les *systèmes*.

Ces derniers, partant de quelques caractères, pris arbitrairement, permettaient d'assigner, très-vite et sans difficulté, à un végétal, à un animal quelconque une place dans un cadre commode et simple. Mais ce cadre était tout artificiel, et la facilité des études

n'était obtenue qu'au prix du sacrifice des rapports naturels. Aussi la même case recevait-elle, en vertu de ces règles établies d'avance, des êtres que tout d'ailleurs indiquait devoir être séparés.

La méthode naturelle exige la connaissance de tous les caractères et de leur valeur relative; elle soulève par conséquent des questions sans cesse renaissantes et souvent difficiles à résoudre. Quand les rapports sont très-multipliés, elle fait naître des alternatives parfois embarrassantes. Elle force par conséquent le botaniste, le zoologiste à des études de jour en jour plus approfondies. Mais aussi, ce travail accompli, l'animal ou le végétal est bien connu, et il prend le rang qui lui revient, en vertu de toutes ses affinités naturelles.

Le polygénisme agit comme le système : il cache les difficultés, il ne les résout pas. Pour justifier sa raison d'être, il commence par confondre la race et l'espèce, ou bien il nie leur réalité. Puis, prenant les groupes humains tels qu'ils sont et là où il les trouve, il affirme qu'ils ont toujours ressemblé à ce qu'ils sont aujourd'hui et ont toujours vécu où nous les avons découverts. Les polygénistes logiques en sont arrivés à admettre la création des races par nation (AGASSIZ, NOTT) et à proclamer que « les groupes désignés « sous le nom de *racés européennes* diffèrent les uns des autres « aussi complètement que le Nègre diffère du Boschisman, le Cafre « du Hottentot, l'Indien rouge de l'Esquimau, et l'Esquimau du « Basque. » (KNOX.) Toutes les grandes questions de la formation des races, des migrations, de l'acclimatation, etc. se trouvent ainsi supprimées.

Le monogénisme, au contraire, précisément parce qu'il est dans le vrai, force l'anthropologiste à embrasser l'ensemble des questions et met à nu toutes les difficultés réelles. Sa donnée fondamentale une fois admise comme résultant des lois générales, les conséquences se déroulent logiquement, et il faut bien les accepter aussi. Toutes les questions que je viens d'indiquer, dans ce qu'elles ont de général pour l'humanité entière, de spécial pour chaque race, se dressent

devant l'anthropologiste. Il doit les résoudre ou confesser son impuissance : il ne peut dire qu'elles n'existent pas.

Le polygénisme est donc séduisant, comme je le disais plus haut, par sa simplicité apparente. Il fait la route facile et en montre le terme comme pouvant être atteint sans trop de peine. A prendre les groupes humains connus pour autant d'espèces distinctes, à les étudier par conséquent d'une manière tout isolée, le travailleur courageux peut se dire qu'avec un peu de persévérance il connaîtra toute leur histoire, qu'il possédera une Anthropologie à peu près complète.

Le monogéniste doit accepter d'avance l'impossibilité où nous sommes encore de résoudre le plus grand nombre des problèmes particuliers que présente l'étude des races humaines; il doit se dire que, à coup sûr, il n'arrivera pas au bout de la science et laissera de beaucoup la plus grosse part à faire à ses successeurs. A ce point de vue, le monogénisme peut décourager les esprits timides et rebuter surtout ceux qui veulent tout savoir, qui prétendent tout expliquer.

En revanche, par cela même qu'il nous fait sentir notre ignorance, le monogénisme nous convie à l'étude, entretient et stimule le travail, qu'il récompense de temps à autre par de magnifiques découvertes; tandis que le polygénisme, en flattant notre amour-propre, en dissimulant les problèmes, en étouffant, par cela même, toute volonté de les aborder, vient doublement en aide à l'erreur¹.

Je ne voudrais pas qu'on donnât à ces paroles une signification qu'elles n'ont pas. Elles s'appliquent surtout aux efforts à tenter dans le but d'éclaircir les questions de la nature de celles que j'ai indiquées; elles ne veulent pas dire qu'on soit plus paresseux dans le camp des polygénistes que dans le camp opposé. Je dois au contraire convenir avec franchise qu'il y a peut-être en ce moment une abondance de recherches plus marquée chez les savants dont

¹ Voir le chapitre sur les migrations.

je combats les doctrines générales, tout en rendant pleine justice à leurs travaux. Animés précisément par l'esprit d'une lutte agressive, les polygénistes multiplient leurs efforts d'une manière vraiment remarquable. J'applaudis sincèrement à leur ardeur, alors même que la source n'en est pas exclusivement scientifique. Nous lui devons une foule de matériaux importants, dont chaque jour accroît le nombre, la solution de bien des problèmes particuliers, des études remarquables sur quelques-uns des points les plus obscurs de la science. Ces travaux ne sont perdus pour personne; ils agrandissent le champ général du savoir. Là, la moisson pousse pour tout le monde; et les monogénistes ont parfois trouvé quelques-unes de leurs meilleures armes dans les écrits le plus franchement dirigés contre eux¹. Du reste, ils sont loin de rester oisifs, et, sur le terrain du travail, de l'étude, ils soutiennent bravement la comparaison avec leurs nombreux adversaires.

Et maintenant qu'il me soit permis de formuler toute ma pensée. La lutte entre les deux doctrines a sa cause première dans les controverses dogmatiques et antidogmatiques nées au siècle dernier. Quand celles-ci auront cessé, quand les émotions qu'elles soulèvent seront apaisées, j'en ai la ferme confiance, c'est au monogénisme que viendront tous les hommes de savoir et d'étude; car il faudra bien finir par reconnaître que l'Homme, simple animal par son corps, est, en cette qualité, soumis à toutes les lois qui régissent ailleurs l'organisation et la vie; et le monogénisme scientifique, le seul dont il s'agisse ici, n'est au fond que le développement de cette vérité.

¹ *Types of Mankind. — The races of Men.*

CHAPITRE III.

FORMATION DES RACES VÉGÉTALES ET ANIMALES. — HÉRÉDITÉ ET MILIEU.

APPLICATIONS À L'HOMME.

Nous nous sommes borné jusqu'ici à constater les faits de variation et de constance que présentent les animaux ou les végétaux, puis à en faire l'application à l'Homme. Cette étude nous a conduit à la notion générale de l'espèce et de la race, qui, à leur tour, nous ont amené à admettre l'unité spécifique de tous les groupes humains. Occupons-nous maintenant de ces derniers, c'est-à-dire des races humaines.

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'étude inconsciente mais journalière et presque continuelle que chacun de nous fait de l'Homme devait avoir pour résultat inévitable une certaine exagération dans la manière d'évaluer les caractères distinctifs qui séparent les groupes humains. De là vient cette objection sans cesse opposée aux monogénistes : Comment le Nègre et le Blanc pourraient-ils être de même espèce ? On a vu plus haut que la comparaison de ce qui existe chez nous avec les limites de variations qu'ont atteintes les races animales répondait et au delà à cette difficulté.

La même objection se reproduit, sous une autre forme, quand on demande : Mais comment expliquez-vous la formation des races humaines ?

Faisons d'abord remarquer que, cette explication fût-elle entièrement défaut, les faits n'en existeraient pas moins. En dehors de toute hypothèse, de toute interprétation, l'*espèce* et la *race* sont ce que nous les avons trouvées, avec tous les naturalistes qui se sont le plus occupés de la création vivante, qui ont le plus sérieusement étudié ces questions. Par conséquent, ce que nous avons dit à ce

sujet resterait acquis, alors même que nous ne saurions en rendre compte en aucune façon.

Mais la science de nos jours peut aller un peu plus loin. Sans prétendre *expliquer* la formation des races humaines en remontant rigoureusement des derniers effets aux premières causes, elle peut du moins jeter quelque jour sur ce grand fait, à la condition de suivre une méthode analogue à celle qui nous a guidé jusqu'ici. Il s'agit encore de s'en tenir à ces lois générales qui, une fois reconnues dans un groupe d'êtres vivants, s'appliquent à tous les autres.

Nous savons qu'en notre qualité d'êtres organisés nous subissons toutes les actions, nous reproduisons tous les phénomènes généraux communs aux animaux et aux plantes.

Or nous connaissons aujourd'hui quelques-unes des circonstances dans lesquelles les variétés se montrent et les races se forment chez les animaux et chez les végétaux, soit en dehors de toute action de l'Homme, soit sous son influence plus ou moins directe; nous constatons chez nous-mêmes quelques phénomènes fort semblables à ceux que présentent, à cet égard, les deux règnes organiques inférieurs; nous sommes donc pleinement autorisés à conclure d'eux à nous, en rattachant aux faits, aux phénomènes généraux l'ensemble des faits particuliers.

Voyons donc ce que peuvent nous apprendre sur l'apparition des races les végétaux et les animaux. Mais, afin de ne pas compliquer cette étude, occupons-nous ici seulement de leur formation directe, laissant pour le moment de côté la formation des races métisses par le moyen du croisement entre deux races déjà existantes. A lui seul ce dernier sujet mérite d'être traité à part, en raison des questions très-importantes qu'il soulève ou auxquelles il se rattache, surtout lorsqu'il s'agit de l'Homme. Aussi lui consacrerons-nous un chapitre spécial¹.

¹ Voir le chapitre sur les races mixtes.

§ 1^{er}. FORMATION DES RACES VÉGÉTALES ET ANIMALES SANS CROISEMENT
ENTRE RACES DÉJÀ EXISTANTES.

On peut distinguer les races en diverses catégories selon la nature des conditions générales qui ont présidé à leur formation. Chacune d'elles fournit sa part d'enseignements.

Chez les plantes, chez les animaux, il existe des races entièrement *naturelles*. Ce sont celles qui prennent naissance au milieu des espèces sauvages et sans que l'Homme soit intervenu en quoi que ce soit. Ces races sont parfois assez différentes pour avoir été longtemps considérées comme autant d'espèces distinctes. Chez les végétaux elles peuvent assez souvent se rencontrer non loin les unes des autres (*Plantain*). Pour les animaux, au contraire, le fait ne se produit guère que lorsque l'espèce occupe une aire très-étendue (*chacals de l'Inde et du Sénégal*). Dans le premier cas, une expérience directe a montré à M. Decaisne comment on avait été induit en erreur; dans le second, la découverte successive des intermédiaires morphologiques et géographiques a conduit les zoologistes à la même conclusion.

Il est arrivé de temps à autre que certains individus appartenant à des races domestiques ont échappé à la culture, à la domesticité, et sont devenus le point de départ de races nouvelles. C'est ainsi qu'ont pris naissance les *races libres*. On a cru longtemps que celles-ci repassaient toujours au type primitif sauvage; mais une observation plus attentive a montré, qu'au moins dans certains cas, les races libres d'une même espèce différaient notablement, selon la région où s'était accompli leur changement de situation, fait évidemment en contradiction avec l'opinion précédente (*chevaux tarpans et alzados*). Il y a plus, dans la même contrée on retrouve à l'état libre les représentants de diverses races d'une même espèce, reconnaissables à travers les modifications résultant de la vie sauvage (*chiens libres de l'Amérique du Sud; arbres fruitiers libres des Ardennes*).

Il est difficile de connaître par l'observation directe les phénomènes initiaux de la transformation chez les races sauvages ou libres. Nous ne jugeons des unes et des autres que quand elles sont établies. Ni les unes ni les autres ne peuvent donc nous être d'un grand secours dans l'étude de la question actuelle. Mais il en est autrement des *racés domestiques*. Celles-ci, prenant naissance à côté de nous, ou étant formées par nos soins, constituent autant de véritables expériences mille fois répétées depuis des siècles, et dont il est permis d'appliquer les résultats à la solution générale du problème.

C'est là ce que semblent se refuser à admettre quelques naturalistes ou physiologistes, qui veulent faire des races cultivées ou domestiquées des groupes exceptionnels et sans rapport avec les autres. A les entendre, l'Homme aurait exercé, sur les végétaux, sur les animaux qu'il s'est appropriés, une influence personnelle et pour ainsi dire magique. Un peu de réflexion suffit pour faire comprendre le peu de fondement de cette conception. Pour arriver aux merveilleux résultats dont nous constatons chaque année une partie dans nos expositions, l'Homme n'a pu que mettre en jeu les forces naturelles. Seulement celles-ci, accrues et souvent dirigées par son industrie, ont acquis une puissance nouvelle. Voilà comment elles ont produit des effets habituellement plus prompts, presque toujours plus marqués que dans les races sauvages, et qui ont parfois dépassé tout ce qu'on pouvait attendre de pareilles tentatives.

Or que voyons-nous au début dans ces races qui ont été obtenues en vertu d'une volonté déterminée et dont nous connaissons bien l'histoire? Toujours une variété plus ou moins accusée, que l'Homme s'est proposé de propager et souvent d'exagérer. La *variété* nous apparaît partout comme le point de départ de la *race*.

Mais comment se produit ce terme initial?

C'est là une question que se sont posée bien des hommes éminents, depuis Hippocrate et Aristote jusqu'à Burdach et à Müller.

Ces philosophes, ces physiologistes, se sont préoccupés non pas de la similitude plus ou moins complète existant entre animaux de même espèce, mais bien de la diversité qui se manifeste entre eux. Et ce ne sont pas seulement les différences tranchées qui ont frappé ces grands esprits; ce sont avant tout ces nuances légères que nous appelons *les traits individuels* et qui se manifestent dans une même famille.

Bien des théories ont été émises pour expliquer le phénomène de leur production. Après avoir écarté toutes celles qui se rattachent à des forces particulières désormais reconnues inutiles, ou à des influences que le savoir imparfait des siècles passés a pu seul regarder comme des causes actives, on retombe toujours sur deux phénomènes généraux qui embrassent assez bien l'ensemble des faits particuliers : ces deux faits sont l'*hérédité* et les *actions de milieu*.

L'hérédité, c'est-à-dire le *je ne sais quoi* en vertu duquel le père et la mère tendent à transmettre aux enfants les caractères qu'ils possèdent eux-mêmes, n'est niée par personne; elle est entendue, ce me semble, de la même manière par tous les auteurs qui se sont occupés de cette question.

Il en est autrement des actions de milieu, c'est-à-dire de l'influence que les *conditions d'existence* au milieu desquelles naissent et se développent les êtres vivants tendent à exercer sur eux. Un certain nombre de naturalistes éminents ou bien les ont niées, ou bien leur ont assigné des limites extrêmement restreintes, ou bien encore ne leur ont accordé pour ainsi dire qu'une action délétère et destructive. D'autres naturalistes, représentants d'une opinion opposée, ont admis que le milieu pouvait modifier les êtres vivants au point de les faire passer d'une espèce à l'autre, et n'ont même assigné aucune limite à son action. Depuis longtemps Buffon avait trouvé la vérité entre ces deux extrêmes; et c'est à lui, ce me semble, que tendent à se rallier les naturalistes et les physiologistes qui ont le plus tenu compte des faits, en dehors de toute théorie.

L'hérédité directe ou simple, l'hérédité alternante et l'atavisme, s'exerçant dans des conditions normales et sans accidents, suffisent pour rendre compte, dans une certaine mesure, d'un assez grand nombre de modifications d'un type donné.

On comprend sans peine que, dans des circonstances favorables, ces causes, agissant seules, aient produit des variétés peu prononcées d'abord, mais dont l'Homme s'est emparé pour les utiliser en les exagérant.

Les influences de milieu, c'est-à-dire l'action des conditions d'existence au milieu desquelles se constitue, naît et vit un végétal, un animal, produisent des résultats semblables. Chez les végétaux, attachés à la terre et subissant passivement toutes ces influences, le résultat est évident. Ici, à elle seule, la qualité du sol exerce une action bien connue. Elle suffit parfois pour transformer en races naturelles, extrêmement différentes anatomiquement et physiologiquement, des groupes d'individus appartenant à la même espèce, et qui végètent seulement à quelques mètres de distance. Le transport d'une plante d'un continent à l'autre amène très-souvent des changements profonds, et la culture la plus attentive ne peut pas toujours triompher de cette influence (*Pommier de Normandie transporté aux États-Unis*).

Chez les animaux sauvages, qui jouissent de la locomotion, qui emploient leur intelligence, toute rudimentaire qu'elle est, à se défendre contre les actions de milieu qui leur sont pénibles, les effets sont plus lents, moins marqués; ils ne se manifestent que sur des aires géographiques beaucoup plus considérables. Prenons comme exemple les Mammifères. On ne trouve guère chez eux de races naturelles que dans les espèces occupant de vastes espaces; c'est aux extrémités de ces grandes provinces zoologiques, que se montrent les races extrêmes; c'est dans l'intervalle qu'on rencontre tous les intermédiaires (*Renard, Chacal*).

Ces exemples et bien d'autres que je pourrais ajouter accusent évidemment les influences du milieu. Mais les faits observés chez

les races domestiques sont plus probants encore. Celles-ci se modifient en accompagnant l'Homme dans ses émigrations; et leur maître a souvent besoin de tous ses soins pour leur conserver les caractères qui lui sont utiles (*moutons des plaines de Méta*).

Le milieu est quelque chose de trop complexe, même pour les animaux et les plantes, pour qu'il soit possible, dans le plus grand nombre des cas, d'expliquer ces modifications en suivant la filiation des causes et des effets. Mais, dans certaines circonstances, il présente une particularité dominante, facile à constater et dont l'action s'accuse d'une manière évidente. Le phénomène, devenant plus simple, se prête parfois alors à une solution scientifique. C'est ainsi que l'Anatomie et la Physiologie rendent compte d'une manière très-satisfaisante de la multiplication des villosités chez les races boréales, de leur rareté chez les races intertropicales d'une même espèce.

Dans ces cas favorables on constate aussi un fait important, savoir : que la modification subie a toujours pour résultat de mettre l'animal, importé dans un milieu où n'avaient pas vécu ses ancêtres, en harmonie avec les nouvelles conditions d'existence qui lui sont imposées (*bœufs calongos; poulets nus*).

Dans les cas où le détail de l'expérience est connu, on constate aussi que ces actions de milieu s'accusent progressivement, et que leur maximum d'effet n'apparaît qu'au bout d'un certain nombre de générations (*poulets d'Angleterre transportés dans l'Amérique méridionale; bœufs pelones et calongos*).

Il est évident, du reste, que dans les cas de ce genre le milieu est aidé par l'hérédité.

Les actions de milieu, agissant seules, au contraire, produisent ces variétés brusques et tranchées qui forment parfois autant d'exceptions aux lois de l'hérédité (*premier Ancon, premier Mauchamp; poulets cochinchinois de M^{me} Passy*). L'être en voie de formation a déjà sa vie propre; le sein de la mère, l'œuf où se constitue le germe, est son monde; et il y est entouré de certaines conditions

d'existence. Que celles-ci viennent à être troublées, il s'en ressentira; et, selon l'étendue de la perturbation, il y aura mort, souffrance ou simple altération, pouvant se traduire par des modifications de formes profondes (*monstruosités*). Les faits constatés par Étienne Geoffroy, les expériences qu'il avait commencées et que M. Dareste a reprises avec un si remarquable succès, ne peuvent laisser de doute à cet égard.

A plus forte raison, des causes de cette nature rendent-elles compte de ces légères altérations qui ne constituent que des variétés tout en touchant parfois à l'hémitérie (*chiens polydactyles*; *bœufs gnatos*, etc.). Quand ces variétés, ainsi brusquement apparues, ont présenté quelque utilité à l'Homme, il a fait appel à l'hérédité pour les propager (*Ancon*, *Mauchamp*); quand elles lui ont paru inutiles ou nuisibles à ses intérêts, il les a arrêtées au début (*bœufs calongos*; *poulets de M^{me} Passy*) et il a même détruit les races déjà constituées (*bœufs gnatos*).

Pour qui se fait une juste idée du milieu, pour qui comprend que par ce mot il faut entendre non pas seulement le climat (BUFFON), c'est-à-dire le froid et le chaud, l'humidité et la sécheresse, etc. mais toutes les conditions d'existence, il est évident que l'Homme fait partie du milieu pour l'animal et pour la plante : car il change souvent volontairement ou très-involontairement l'ensemble de ces conditions.

Ainsi s'explique, sans recourir à aucune force spéciale, le fait qui a si vivement frappé un grand nombre d'auteurs. Dès que l'Homme, et surtout l'Homme civilisé, met la main sur une espèce et la domestique, celle-ci semble s'ébranler; et bientôt elle compte de nombreuses races. Nos plus récentes acquisitions en végétaux et en animaux fournissent ici des exemples frappants (*plantes maraîchères et d'ornement*; *Serin*; *Dindon*). C'est qu'en réalité chacun de nos potagers, de nos jardins, de nos fruitiers, chacune de nos volières et de nos fermes, constitue pour ses habitants de toute sorte un monde spécial présentant ses conditions d'existence propres. Les

racés qui se forment sous ces influences variées ne sauraient se ressembler.

Autour de l'Homme, comme en dehors de son action, le milieu agit évidemment en développant certaines énergies physiologiques, en réprimant ou en arrêtant le développement de certaines autres. Ces actions peuvent aller assez loin pour tuer certains individus, dont la nature est par trop en opposition avec les conditions d'existence auxquelles ils sont exposés. D'autres résistent, parfois avec peine d'abord. Ainsi s'opère la *sélection naturelle* devenue si célèbre sous la plume de Darwin. Bien que n'ayant pas employé le *mot*, je professais depuis longtemps la *chose*, sans être pour cela arrivé aux conséquences extrêmes admises par le savant anglais. Ce qu'il a dit des *espèces*, je le disais des *racés* seulement; je crois encore qu'on ne peut aller au delà sans dépasser les bornes de l'expérience et de l'observation. Mais dans ces limites, la *lutte pour la vie*, la *sélection naturelle* qui en résulte, sont pour moi des faits dont on ne peut nier ni l'existence ni la valeur.

Toutefois il existe entre Darwin et moi un autre point de désaccord qu'a dû faire pressentir ce que je viens de dire tout à l'heure. Je ne crois pas que la formation des racés et les actions de milieu se bornent à cette élimination pure et simple que suppose *sélection naturelle*. Le milieu fait autre chose que supprimer les individus qui ne peuvent supporter son action. Il agit en outre d'une manière directe sur ce que les survivants ont de plus intime; il développe, diminue ou annihile chez eux certaines aptitudes, de manière à les mettre de plus en plus en harmonie avec lui. Dans la lutte qui s'établit entre les conditions d'existence et les organismes, il n'y a donc pas seulement une *élimination passive* d'un certain nombre de ceux-ci; il y a de la part de ceux qui persistent une *réaction active*, de laquelle me paraît surtout dépendre leur adaptation au milieu. Les faits cités plus haut me semblent ne pouvoir être interprétés autrement.

Du reste, dans la formation des racés domestiques, l'Homme

ne s'en rapporte guère, on le sait, aux causes déjà indiquées. Il a évidemment appelé de tout temps à son aide la *sélection artificielle*, dont il a seulement perfectionné les procédés depuis environ trois quarts de siècle. C'est par elle surtout qu'il a porté les races cultivées ou domestiques au point que tout le monde connaît (*betteraves sursucrées; animaux de boucherie, de travail, de course, de chasse, etc.*) C'est en l'appliquant qu'il a fixé de nos jours des variétés curieuses qui, sans cette pratique, auraient probablement disparu, peut-être dès la première génération (*Ancons, Mauchamps*).

Ce qui s'est passé sous nos yeux rend pleinement compte de ce qui a dû se passer partout et de tout temps. Toutes les fois qu'il s'est rencontré dans nos espèces domestiques un individu présentant des caractères propres à satisfaire soit les besoins réels, soit les caprices de l'Homme, celui-ci a dû inévitablement agir comme nous savons qu'il a fait dans les deux exemples cités. Cette simple observation explique pourquoi les espèces simplement utiles (*Âne*) présentent moins de races que les espèces qui touchent au luxe (*Cheval*); pourquoi les formes se multiplient d'autant plus que l'espèce est plus intimement mêlée à la vie de son maître et plus exposée par conséquent à la mode et au caprice (*Chien*).

§ 2. APPLICATION À L'HOMME.

Appliquons maintenant à l'Homme les données précédentes.

Qu'il apparaisse chez nous des variétés présentant des déviations légères du type d'une race donnée, c'est, je crois, ce que personne ne nie. Pour ne citer qu'une sorte d'exemple, je rappellerai que, dans les archipels indiens aussi bien qu'en Afrique, il naît assez souvent des individus présentant un teint beaucoup plus clair que celui de leurs parents et que dans bien des cas les voyageurs assimilent à celui des Européens, en ayant soin d'ajouter qu'il n'y a d'ailleurs aucun signe d'albinisme proprement dit.

Qu'il puisse se produire au milieu des races les mieux assises

des individus s'écartant d'une manière extrêmement marquée du type général, c'est encore ce que l'observation directe a pu nous apprendre à tous; c'est ce qu'atteste, par des exemples frappants, l'histoire de la science (*les hommes porcs-épics; polydactylie simple ou compliquée*).

Ce qu'il importe surtout de faire remarquer, c'est la ténacité que manifestent ces caractères exceptionnels; c'est la tendance qu'ils montrent à se transmettre héréditairement, de manière à former des races en dépit du croisement avec des individus normalement conformés. Pour qui réfléchit un moment à l'histoire des familles de Lambert et de Colburn, il est évident que la sélection aurait eu bien peu de chose à faire pour fixer et propager l'étrange modification de la peau du premier, la polydactylie du second.

Mais la sélection artificielle n'a guère été appliquée à l'Homme que dans quelques cas excessivement rares et par des souverains qui ont cherché à relever la taille de leurs futurs gardes du corps. On sait qu'ils y sont parvenus rapidement (*le grand électeur et Frédéric II; duc de Deux-Ponts.*)

Jamais l'Homme ne s'est appliqué à lui-même la sélection telle qu'il l'emploie envers les espèces domestiques; et ceci explique en partie pourquoi nous avons constaté chez lui des limites de variations toujours plus restreintes que chez les animaux.

Une autre cause s'ajoute à la précédente pour empêcher les déviations par trop fortes du type humain. C'est la manière intelligente dont il se défend contre le milieu. Cette lutte, il la soutient sans cesse, dans le lieu même qui fut le berceau de la race à laquelle il appartient; émigrant, il agit de même avec plus de soin encore. L'habitant des zones tempérées qui arrive en Sibérie perfectionne ses moyens de chauffage; dans l'Inde ou au Sénégal il s'efforce d'échapper à la chaleur, et il y réussit en partie; partout il transporte avec lui des mœurs, des habitudes, des pratiques qui font aussi partie du milieu et tendent à diminuer l'influence du changement. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'y ait nulle part

d'homme à homme la distance qui sépare tant de races d'espèces animales.

Je pourrais ajouter d'autres considérations de moindre valeur; mais les deux précédentes suffisent pour expliquer un fait qui, si nous ne tenions compte de ses causes, devrait à bon droit étonner. En effet *l'Homme, n'étant anatomiquement et physiologiquement qu'un animal*, doit pouvoir varier de forme tout autant que les bêtes dont il s'entoure. S'il en est autrement, c'est qu'il travaille à se maintenir tandis qu'il s'efforce de modifier les êtres soumis à son empire.

Toutefois l'Homme a beau se défendre, il n'en subit pas moins l'influence du milieu. L'individu européen peut, quand il renonce à la lutte, être rapidement transformé au point de devenir méconnaissable pour ses compatriotes (*Aguilar; — témoignages de divers voyageurs*). La race anglaise qui, plus qu'aucune autre, emporte avec elle tout ce qui peut la protéger contre les actions dont il s'agit, est attaquée dès la première génération en Australie, où pourtant elle prospère merveilleusement. (CUNNINGHAM.) Aux États-Unis elle s'est transformée en *race yankee*. (EDWARDS, SMITH, CARPENTER, KNOX, DESOR, ÉLISÉE RECLUS, BRASSEUR DE BOURBOURG, RAMEAU, PRUNER-BEY, etc.)

Ces variations, déjà assez marquées pour avoir dû être traduites dans le langage, sont bien plus remarquables qu'on ne semble l'admettre généralement. La race anglo-saxonne n'est aux États-Unis que depuis environ deux siècles et demi; c'est-à-dire que les influences modificatrices n'ont porté que sur dix à douze générations tout au plus. Or c'est à peu près ce qu'il a fallu à Daubenton pour transformer nos moutons à laine courte et rude en bêtes à laine longue et fine. Mais le naturaliste français employait la sélection qui n'a jamais été appliquée aux Anglo-Américains. Que sera-ce donc lorsque ceux-ci auront subi pendant quarante ou cinquante siècles l'action de ce milieu qui a déjà fait d'eux une race distincte de la race souche?

L'émigration lointaine n'est pas nécessaire pour transformer une

race animale. On sait avec quelle rapidité les moutons mérinos, passés d'Espagne en France et ailleurs, *dégénéraient*, jusqu'au moment où Daubenton fit connaître les règles à suivre pour leur conserver le caractère qui les faisait rechercher. Au bout d'un petit nombre de générations ils ressemblaient aux moutons du pays. Qu'était cette *dégénérescence*, si ce n'est la transformation d'une race en une autre?

Eh bien, pareille chose, et dans un espace plus restreint, s'est produite en Irlande sur la race celtique, à la suite des guerres du ^{xvii}^e siècle. Des populations entières, refoulées dans les contrées les plus sauvages de l'île et vouées pendant plusieurs générations à la misère, à la faim, à l'ignorance, sont pour ainsi dire revenues à l'état sauvage; et leurs caractères physiques, profondément altérés, *modifiés*, en ont fait une race parfaitement distincte de celle d'où elles sont sorties et que l'on retrouve avec ses caractères primitifs dans les comtés voisins. (HALL.)

Ainsi, dans tous les cas où les conditions de l'expérience sont quelque peu comparables, nous voyons l'Homme se comporter en tout et pour tout comme l'animal. Comme celui-ci il se modifie; il donne naissance à des *variétés*, à des *racés*, et l'influence du milieu sur la formation de ces dernières s'accuse dans un cas comme dans l'autre.

§ 3. OBJECTIONS AUX CONCLUSIONS PRÉCÉDENTES.

Je viens de résumer d'une manière forcément très-imparfaite les données que nous possédons sur la formation directe des races végétales, animales et humaines. Je crois pourtant en avoir dit assez pour montrer que cette formation a lieu sous l'influence combinée des actions d'hérédité et de milieu, aidées par la sélection naturelle ou artificielle. Considéré dans son ensemble, le phénomène général me semble très-aisé à comprendre. Toutefois la somme des faits réunis jusqu'ici n'est pas assez considérable pour pouvoir rendre

compte des cas particuliers. Il n'est donc pas surprenant que des divergences d'opinion existent encore, sur bien des points, parmi les naturalistes et les anthropologistes.

Ce désaccord s'est fait jour à la Société d'Anthropologie et a soulevé une discussion remarquable par le nombre des faits de détail qu'elle a mis en lumière, par la façon dont les représentants des diverses doctrines s'en sont servis pour étayer leurs opinions. Ici encore je regrette de manquer de temps et d'espace, d'être obligé de renvoyer aux *Bulletins* le lecteur désireux de juger par lui-même. Mais tout ce que je puis faire, c'est d'essayer d'esquisser ce grave débat.

A diverses reprises, la question des *actions de milieu* s'est mêlée à d'autres, surtout à celle du *croisement des races* et à celle de l'*acclimatation*. Je reviendrai ailleurs sur ces deux dernières. Ici je n'examinerai que ce qui est relatif au milieu considéré isolément autant que possible. La discussion a d'ailleurs porté tantôt sur l'ensemble des êtres organisés ou mieux sur les animaux à peu près exclusivement, tantôt sur l'Homme d'une manière spéciale. Pour plus de clarté, je résumerai séparément ce qui s'est dit sur ces deux points.

I. ACTION DU MILIEU SUR LES ANIMAUX. — D'abord, remarquons un résultat général et important de cette discussion : c'est que personne n'a mis en doute la réalité des actions dont il s'agit. Ceux-là mêmes qui ont cherché à en resserrer les effets dans les limites les plus étroites ont commencé par reconnaître qu'on ne saurait nier l'empire qu'elles exercent sur les organismes animaux ou humains. On peut appliquer la même observation à toutes les publications qui depuis vingt ans ont eu lieu sur ces matières. Ainsi, même entre les opinions extrêmes, il ne s'agit ici que de plus et de moins.

Les divergences d'opinion qui se sont produites dans ces limites s'expliquent en partie par la signification différente attachée au

mot lui-même. En général, ceux qui refusent au milieu le pouvoir de produire des altérations profondes et d'amener par suite des déviations considérables dans le type n'attachent guère à cette expression que le sens dans lequel la prenait Buffon. Pour ce dernier, le *climat* était à peu près tout. Mais peu de personnes nieraient aujourd'hui que la nature et le plus ou le moins de nourriture, le genre de vie, etc. n'aient aussi une influence des plus marquées.

Un certain nombre de naturalistes ou d'anthropologistes regardent comme ne pouvant être rapportées à des actions de milieu les modifications qui se manifestent dès le moment de la naissance. Pour eux, le mot *milieu* s'applique seulement au monde physique extérieur.

J'ai dit plus haut le sens que j'attache à cette expression. Pour moi, le *milieu* comprend l'ensemble de toutes les conditions sous l'empire desquelles la Plante, l'Animal ou l'Homme se constituent et grandissent à l'état de germe, d'embryon, de jeune et d'adulte. Faire un choix dans ces conditions, admettre les unes et les prendre en considération, rejeter les autres et les exclure, c'est évidemment agir d'une façon tout arbitraire; ne tenir compte que de certaines périodes de la vie, et, par exemple, laisser en dehors toute la vie intra-utérine ou intra-ovulaire, c'est mériter le même reproche. Au point de vue dont il s'agit ici l'existence d'un être ne peut se scinder, pas plus que le milieu dans lequel il est plongé.

Cette observation très-simple suffit, ce me semble, pour répondre aux naturalistes, aux anthropologistes qui refusent à la vie sauvage et libre la possibilité d'enfanter des races très-distinctes, tandis qu'ils reconnaissent à la culture, à la domestication le pouvoir modificateur dont nous avons chaque jour la preuve; qui, se fondant sur cette distinction pour réduire au minimum possible les effets dus aux actions de milieu, nient que les races domestiques puissent être légitimement rapprochées des groupes humains au point de vue de la formation.

En fait, les naturalistes admettent tous plus ou moins de races

sauvages et naturelles; ils reconnaissent que ces races diffèrent généralement d'autant plus qu'elles se sont formées à des distances plus considérables, c'est-à-dire sous l'empire de conditions d'existence que la longitude ou la latitude ont plus profondément modifiées.

Que fait au fond l'Homme quand il agit sur des fruits, des légumes, des Mammifères, des Oiseaux? Il se borne évidemment à les placer dans des conditions d'existence nouvelles, en d'autres termes, à changer le milieu. Grâce à son intelligence, il rend ce milieu plus énergique et par cela même plus actif. Il remplace par là, et souvent avec usure, la différence d'habitat géographique; mais c'est tout. Par son industrie il *violente*, dit-on, *la nature*. (BONTÉ.) C'est évident. La change-t-il? Non. Il ne le peut pas.

Donc l'Homme, ou mieux les conditions nouvelles qu'il crée autour de lui pour tout ce qui l'approche font partie du milieu, au même titre que les conditions naturelles que la plante aurait trouvées dans une lande, le Mammifère ou l'Oiseau dans la forêt.

Mais, s'il en est ainsi, nous pouvons, *nous devons* étudier l'histoire des végétaux cultivés, des animaux domestiques, pour éclairer notre propre histoire. Grâce à eux, ce n'est plus l'*observation* seule qui vient à notre secours, et nous pouvons aussi invoquer l'*expérience*. Nos vergers, nos potagers, nos étables, sont de véritables laboratoires où l'on opère sur les êtres organisés au lieu de s'en tenir à la matière brute; et les résultats ainsi obtenus sont parfois d'autant plus instructifs que ces travaux ont d'ordinaire un but essentiellement pratique, poursuivi et atteint en dehors de toute discussion théorique.

Parmi ces résultats, il en est un qui domine tous les autres, c'est que l'industrie humaine, agissant comme élément de milieu sur les végétaux et sur les animaux, agrandit d'une manière remarquable les limites de la variation des types. Ces variations vont-elles jusqu'à créer des races nouvelles?

La question peut paraître singulière en présence des faits journaliers. Il y a été pourtant répondu d'une manière négative; mais

par ceux-là seulement qui attachent au mot *race* une signification tout autre que ne le font les naturalistes et la presque totalité des éleveurs de plantes ou d'animaux. M. Sanson a nettement formulé cette nouvelle manière de voir, qui se trouve, au moins en germe, dans quelques écrits de l'école américaine, de Knox et même d'Agassiz, comme nous le verrons en nous occupant du cantonnement primitif de l'espèce humaine.

Pour M. Sanson, « La nature de l'espèce est purement abstraite. On doit substituer la race à l'espèce comme dernier terme de la classification naturelle. . . . Les individus dans la nature se groupent d'abord en races déterminées, caractérisées par des formes anatomiques. . . . Ces formes ont la propriété de se transmettre infailliblement par hérédité; en d'autres termes, elles sont permanentes. . . . Les formes anatomiques caractéristiques de la race sont en général peu nombreuses et se rapportent seulement au crâne et à la face. Elles en donnent le type absolu. Les autres parties de l'individu n'ont rien d'essentiel ni de propre à faire déterminer la race à laquelle il appartient, d'abord parce que ces parties se montrent semblables chez des individus différents par leur type, ensuite parce que la plupart peuvent subir des modifications sous l'influence des conditions de milieu. . . . » Cette manière d'envisager la *race* a conduit naturellement M. Sanson à affirmer l'existence primordiale de toutes les races et en particulier des races domestiques.

L'auteur de cette conception a parfaitement compris que les naturalistes « seraient vraisemblablement disposés à la combattre. » Elle est en effet inacceptable pour quiconque admet, même seulement en partie, l'ensemble de faits et d'idées sur lequel nous avons vu que s'accordaient les botanistes, les zoologistes de toutes les écoles. Je n'ai pas à revenir sur des considérations déjà exposées. Mais la discussion que j'analyse a fourni d'autres arguments à opposer aux doctrines de M. Sanson.

En effet, M. Lartet a opposé à cette notion de la race primordiale

et de l'inaltérabilité du type la formation de races bien définies, même d'après les idées de M. Sanson, depuis les temps historiques. M. de Mortillet de son côté, remontant au delà de l'histoire, a résumé en quelques lignes un ensemble de faits qui me semblent surtout décisifs. « Aujourd'hui, dit-il, les véritables races domestiques de chiens abondent, et pourtant, sauf quelques rares exceptions, aucune de ces races n'existe à l'état sauvage. Ne doit-on pas en conclure qu'elles sont le produit de la domestication? Ce qui prouve cette conclusion, c'est que dans les temps antéhistoriques les races de chiens étaient très-peu nombreuses, et toutes se rapprochaient des types de chiens sauvages. Ce qui prouve encore mieux cette conclusion, c'est que les races les plus éloignées du type normal du genre Chien (*Canis*) ne se sont jamais trouvées fossiles, ou même à l'état sauvage, dans les dépôts de la période actuelle. Les chiens nous fournissent un document positif concernant la variation des races dans le temps. »

On voit que la Paléontologie ajoute son témoignage à ceux de la Botanique et de la Zoologie.

A raison de l'importance des notions fondamentales du milieu et de la race, j'ai dû entrer dans quelques détails sur ces deux points. Je voudrais maintenant résumer sous la forme déjà adoptée le reste de la discussion.

1° Les faits particuliers sont encore trop peu nombreux pour permettre de saisir les faits généraux. On ne peut par conséquent reconnaître aux actions de milieu le pouvoir de donner naissance à des races; il vaut mieux rester dans un doute philosophique. — Je crois avoir répondu suffisamment, même dans ce Rapport, à cette objection. Quiconque ne s'en tiendra pas à l'examen d'un groupe plus ou moins restreint, quiconque aura porté son attention sur l'ensemble des êtres organisés trouvera un nombre de faits plus que suffisant pour motiver une généralisation. L'étude des végétaux est surtout utile ici par les raisons indiquées plus haut. Il en est de même des animaux et surtout de leurs races domestiques, à la

condition de s'être fait une idée nette de toute la valeur du mot *milieu*.

2° Les hommes qui soutiennent la théorie des actions de milieu ne le font qu'entraînés par leurs croyances monogénistes et pour expliquer les différences existant entre les groupes humains. — Il y a dans cette assertion, dans cette espèce de fin de non-recevoir, une étrange erreur historique. Cuvier, qui a si vivement soutenu l'invariabilité de l'espèce et a cherché à amoindrir, autant que possible, la signification des faits de modification; Lamarck, dont on connaît, au contraire, les doctrines sur la transformation sous l'empire des conditions d'existence et des habitudes, étaient également monogénistes; tout aussi bien que Buffon, qui tient le milieu entre ces deux extrêmes. En revanche Bory de Saint-Vincent, dont les travaux anthropologiques et tout polygénistes ont été résumés plus haut, croyait à la génération spontanée des espèces, à leur caractérisation progressive et à leur fixation sous l'influence du milieu.

3° Les bœufs sans cornes ont existé de toute antiquité; il en existe encore en Écosse; l'apparition d'un bœuf désarmé au milieu des bœufs cornus d'Amérique (d'AZARA) n'est donc pas une preuve d'action de milieu; car il peut être le produit d'une union accomplie en Europe; il peut aussi être un simple fait d'atavisme. — A l'époque à laquelle remonte l'observation de d'Azara, on ne portait probablement plus en Amérique ni bœufs ni vaches, car ceux-ci formaient déjà des troupeaux sauvages. Quant à l'atavisme, il est bien peu probable, car on connaît l'origine des bêtes bovines de l'Amérique du Sud : elles viennent d'Espagne; et encore ici une union avec un taureau calédonien n'a pas grande probabilité. Au reste, même en admettant la réalité de ces hypothèses, la difficulté sera seulement reculée.

En effet il faudra toujours expliquer l'apparition d'un premier bœuf sans cornes, alors que l'existence de ces appendices est un caractère non-seulement du genre, mais encore de la famille entière,

non-seulement des espèces vivantes, mais encore de toutes les espèces fossiles connues jusqu'à ce jour.

4° Par un simple artifice de nutrition on forme des races dépourvues de cornes chez les moutons, mais on n'a pu encore réussir chez les bœufs, et par conséquent cette expérience ne prouve rien en faveur de l'origine artificielle ou accidentelle des bœufs sans cornes. — L'expérience citée prouve au moins qu'une seule des conditions d'existence venant à être modifiée, les cornes peuvent disparaître chez un animal dont tous les congénères en sont pourvus. C'est bien là une *action de milieu*. Or, quand il s'agit d'animaux appartenant au même groupe zoologique, n'est-il pas permis de conclure de l'un à l'autre, à un point de vue général?

5° La création de la race Mauchamp ne prouve pas l'influence du milieu, car des agneaux présentant la même laine se sont produits dans différents troupeaux. M. Graux n'a eu d'autre mérite que de comprendre le parti qu'on pouvait en tirer. — En quoi la multiplicité de faits identiques peut-elle être invoquée contre la nature de ces faits? Et comment M. Graux a-t-il corrigé les imperfections qu'on reprochait à ces agneaux soyeux, si ce n'est en leur appliquant cette industrie humaine qui fait si manifestement partie du milieu pour les races domestiques?

6° Les renseignements historiques sur l'origine et le développement des races domestiques en général, et en particulier sur celle des chevaux de course anglais, ne sont en définitive que de la science légendaire, qui ne mérite aucune confiance. Il est bien plus sûr de s'en tenir aux faits actuels. — En agissant ainsi, on retranche le *temps* des expériences. Or c'est là un élément extrêmement important de la question. On se prive aussi de la connaissance des points de départ, autre élément dont la valeur ne saurait être méconnue. Comment juger des modifications et traiter la question de la *formation des races* sans ces deux données? Sans doute les renseignements sont souvent imparfaits, et alors il faut faire la part à la critique et à l'incertitude. Mais pour le cheval de course anglais,

il existe des documents officiels recueillis avec soin et auxquels on peut se fier.

7° Les anomalies accidentelles ne donnent jamais naissance à une race, parce qu'elles s'évanouissent rapidement par les croisements successifs. — Que cette disparition ait lieu le plus souvent quand l'Homme n'intervient pas, c'est ce que personne ne conteste; mais on a bien des exemples du contraire. La polydactylie, par exemple, comme caractère de race, a été depuis bien longtemps signalée chez le Chien et la Poule.

8° Le bœuf gnato (*bœuf camard*) de l'Amérique méridionale n'est pas une race. M. de Moussy n'en a jamais vu, et, s'il s'en produit de temps à autre, on les tue. (LEVAVASSEUR.) — Ce dernier renseignement explique la disparition de la race, laquelle a vraiment existé et s'était bien évidemment formée tout à fait spontanément. Lorsque M. Lacordaire était en Amérique, elle était assez commune et assez bien connue pour que des gens du pays la regardassent comme indigène, oubliant que l'Amérique ne possédait pas de bœufs à l'époque de la découverte et que tous les bœufs de ces contrées sont d'origine européenne. Darwin a également retrouvé cette race (1832). Le fait récemment constaté par M. Dareste explique d'ailleurs fort bien la formation d'une pareille race par suite de la tendance à reproduire certaines anomalies qu'on a constatée si souvent chez les végétaux (A. DE CANDOLLE) et chez les animaux (TRÉLAT).

9° Les conditions d'existence créées par l'Homme contre l'Homme et contre les animaux ne peuvent être invoquées en faveur de la réalité des actions de milieu. La domestication, l'esclavage, étant contre nature, ne prouvent rien. En un mot, il faut distinguer les actions *naturelles* des actions *humaines*, et l'on ne peut conclure des unes aux autres.

J'ai répondu déjà à cette objection empruntée à Cuvier, mais qui s'est reproduite sous plusieurs formes dans le cours de la discussion. Ici je me borne à demander comment on rendrait compte de l'influence de l'Homme si on supprimait les causes naturelles; et

quelle action il peut exercer par lui-même, indépendamment des agents extérieurs.

II. ACTION DU MILIEU SUR L'HOMME. — Dans la discussion dont je cherche à rendre compte, l'action du milieu sur l'Homme a été principalement examinée au point de vue de la coloration de la peau.

A peu près toutes les races colorées du globe ont ici été passées en revue et opposées à la race blanche, considérée soit dans son ensemble, soit dans ses principaux rameaux. Cette masse de faits de détail ne saurait être analysée; mais il me semble en ressortir quelques faits généraux importants.

Personne n'a nié que diverses particularités du milieu, entre autres la chaleur, ne puissent modifier la coloration des individus. Mais un certain nombre de membres ont vivement contesté que ces modifications fussent transmissibles et pussent s'accroître par la transmission héréditaire.

On est allé jusqu'à dire qu'il n'y avait là qu'une *induction*, laquelle était due seulement « aux besoins de la thèse monogéniste. » Bien entendu que le monogénisme lui-même n'était ici comme ailleurs que la conséquence d'opinions préconçues. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit au sujet de cette manière de discuter. Je me borne à la signaler.

Une observation fort simple de M. Pruner-Bey suffit du reste pour répondre à cette assertion. La peau, a fait remarquer notre savant collègue, n'est, en définitive, qu'un organe chargé entre autres choses de sécréter un pigment dont dépend en partie la coloration de l'individu. Que la fonction de cet organe puisse être exaltée, amoindrie, modifiée, comme le sont chez presque toutes nos races les fonctions de tant d'autres organes, y aurait-il là quelque chose d'étrange? Bien au contraire; et en acceptant d'avance la *probabilité* de ces modifications, en admettant qu'elles grandissent et se caractérisent de génération en génération, on n'aurait fait que recon-

naître à l'organe cutané le pouvoir de présenter un de ces *changements d'aptitudes* qu'admettent les partisans les plus décidés de l'invariabilité des races. (SANSON.) En la lui refusant on établit gratuitement une exception que rien ne justifie.

Mais la probabilité ne suffit pas à la science; elle exige des faits. Ceux-ci viennent-ils à l'appui de l'opinion si vivement attaquée?

Ici les témoignages n'ont pas manqué. M. Pruner-Bey, entre autres, invoquant une expérience personnelle, a cité les populations Hindoues, Arabes, Égyptiennes, Guèbres, comme présentant des faits incontestables de changement de coloration en harmonie avec le climat. Ces faits et les faits analogues ont été repoussés comme pouvant s'interpréter par le métissage. Les contradicteurs de M. Pruner-Bey et des autres membres partageant sa manière de voir ont invoqué de leur côté des faits d'où il résulte, plus ou moins explicitement, que les Blancs, transportés dans les régions habitées par des populations colorées, n'ont pas pour cela changé de teint.

Un des exemples sur lesquels on a le plus insisté est celui des Juifs de Cochin. On sait que cette population, établie, depuis un temps indéterminé mais à coup sûr fort long, dans la contrée où elle est encore aujourd'hui, se divise en deux groupes, désignés sous les noms de *Juifs noirs* et de *Juifs blancs* ou *Juifs de Jérusalem*. Les premiers ont pris, paraît-il, à peu près complètement non-seulement le teint mais aussi les autres caractères des Malabares. Cette ressemblance est due à des croisements avec les indigènes. Les Juifs de Jérusalem, ayant gardé leur pureté, sont restés, disaient les partisans de l'invariabilité du teint, semblables à leurs ancêtres.

En y regardant de plus près, on aurait aisément reconnu que cette assertion était au moins fort exagérée. Pour ne pas être aussi noirs que leurs frères altérés par le métissage, les Juifs de Jérusalem n'ont pas conservé le teint des races blanches. En effet ils sont *dark*, au dire d'un de leurs coreligionnaires, qui cherche évidemment à les éloigner le moins possible de la souche commune. Or

jamais, même dans le midi de l'Europe, un homme *dark* ne passera pour *blanc*. A plus forte raison cette couleur diffère-t-elle de celle qui se rencontre si fréquemment chez les Juifs allemands, anglais, etc.

L'exemple des Juifs de Jérusalem est important parce qu'ils ont été acceptés comme étant de race pure par tout le monde; tandis que le métissage a été invoqué contre les conclusions tirées d'autres faits analogues, par exemple des Touaregs. A lui seul il suffirait pour démontrer que la coloration est, au moins dans certains cas et jusqu'à un certain point, sous la dépendance du milieu.

Est-ce à dire que le métissage n'ait joué aucun rôle dans la coloration des races humaines actuelles? Personne, que je sache, n'a émis une semblable proposition. Personnellement, j'ai au contraire reconnu et dit depuis longtemps combien a été considérable l'action des croisements, non-seulement sur le teint, mais sur tous les caractères de bien des races actuelles. J'ai toujours distingué dans mon enseignement les races métisses des races pures, et montré, même dans un grand nombre de ces dernières, des traces de mélange¹.

Mais le produit de ces croisements eux-mêmes apporte de nouvelles preuves à l'appui de la croyance qui attribue une influence marquée à l'action du milieu sur l'Homme. Dans la plupart des cas où l'on a fait des observations à ce sujet, on a reconnu que la race locale amenait à elle la race étrangère en un nombre de générations moindre que lorsque le croisement avait lieu en sens contraire. A cet ordre de faits s'en rattache un rapporté par M. Simonot, qui, interprété comme le fait mon savant collègue lui-même, aurait ici une bien grande signification.

Sur la rive droite du Sénégal habitent des Maures (*Trajos*, *Braknas*), « aussi différents du Nègre que l'habitant de Mogador, de Tunis et d'Alger. » De ces deux populations, que sépare le fleuve, sont issus de « nombreux métis. » Ces derniers « associent à une peau « franchement noire toutes les formes caractéristiques du Maure, et

¹ Voir le chapitre consacré aux races mixtes.

« cela à tous les âges. Ainsi vous rencontrez la coloration noire la
« plus parfaite avec le front élevé, les lèvres minces, le nez aquilin,
« les cheveux plats et cette musculature sèche et bien dessinée
« qu'offrent tous les autres Maures, dont la peau, quel que soit
« son degré d'insolation, accuse toujours l'origine blanche. »

Ces *Maures noirs* sont-ils bien des métis? Il serait certes permis d'en douter et de voir en eux de *vrais Maures* dont le teint seul a changé. Admettons toutefois l'interprétation de M. Simonot. A en juger par ce qu'on voit partout ailleurs, ils ont au moins bien peu de sang nègre; et l'on peut affirmer qu'en Europe et sur bien d'autres points du globe, ils seraient, sous le rapport de la couleur, bien près de ce qu'ils sont pour les formes. Si au Sénégal il en est autrement, n'est-il pas évident qu'il y a là une action toute locale, une *action de milieu*?

M. Simonot admet du reste que « la peau du Blanc subit une
« influence progressive » de génération en génération, et « qu'elle
« passe par tous les termes d'une échelle chromatique; mais, ajoute-
« t-il, il n'y aura jamais pour la couleur transmutation réelle, pas
« plus que pour les autres caractères. »

Mais personne, que je sache, n'a parlé, au nom de la science, de la *transformation complète* du Blanc en Nègre ou du Nègre en Blanc. Personnellement je me suis élevé contre la probabilité d'un pareil résultat, même *pour la couleur seule*, au nom de tous les faits sur lesquels reposent mes convictions.

En effet, le Blanc et le Nègre sont, selon toute apparence, les modifications extrêmes d'un terme moyen, que nous ne connaissons pas¹. Exposés aux mêmes influences, ils apportent, chacun dans le milieu nouveau où ils se rencontrent, la somme de toutes les actions subies précédemment et auxquelles ils doivent les caractères que nous leur voyons. De ce qu'un élément commun vient s'ajouter à tous les autres, de ce que cet élément modifie chez tous deux les

¹ Voir le chapitre sur l'Homme primitif.

caractères anciens, s'ensuit-il qu'il puisse produire l'identité? Évidemment non; car les caractères nouveaux étant une *résultante* dont *l'une des composantes* diffère dans chacun des deux types mis en expérience, les deux résultantes ne sauraient être semblables.

Ces observations bien simples auraient pu être suggérées par le raisonnement seul; mais elles sont en outre la conséquence de bien des faits présentés par l'histoire des plantes et des animaux qui ont accompagné l'Homme dans ses longs et nombreux voyages, aussi bien que celle d'autres faits constatés dans les races animales et végétales redevenues libres, après être passées par la culture et la domestication. Elles suffisent pour rendre compte des variétés que présentent, dans une même contrée, des populations, parfois de simples tribus, appartenant fondamentalement à la même race (*racés nègres du Sénégal*). A plus forte raison font-elles comprendre comment des différences encore plus tranchées peuvent exister entre des populations juxtaposées, comment aussi des populations très-éloignées géographiquement, très-distinctes par un certain nombre de caractères peuvent se rapprocher par quelques autres.

Faisons toutefois observer qu'on a trop exagéré ces derniers rapprochements.

Par exemple, on a dit bien souvent, et l'on récite parfois encore, que certaines races boréales ont le teint aussi foncé ou presque aussi foncé que les Nègres; on a cité surtout les Esquimaux. On pouvait, il est vrai, il y a quelques années encore, s'exprimer ainsi en forçant quelque peu les témoignages de certains voyageurs. En présence des bustes moulés et coloriés sur nature que possède le Muséum, on ne le peut plus. C'est qu'avant de reproduire ses modèles, M. Stahl avait obtenu qu'ils se lavassent soigneusement. Une fois la couche de fumée et de graisse enlevée, le véritable teint est apparu; et celui-ci, sans ressembler entièrement à la carnation d'un Allemand blond, est fort clair. On sait que pareille chose arriva à Dikson et à Meares avec les femmes de certaines côtes du nord-ouest de l'Amérique. Sous le mélange de graisse et de

suie qui leur sert de fard, ces voyageurs découvrirent la peau d'une laitière anglaise.

Ainsi le prétendu teint noir de certaines populations boréales est tout simplement dû à une couche artificielle, qu'un peu de savon fait disparaître.

Dans la question de coexistence de races différentes juxtaposées il faut en outre tenir compte des migrations. Les adversaires des actions de milieu ont soin de les rappeler quand il s'agit de certaines modifications (*couleur foncée de races à type non nègre*); ils les oublient volontiers quand il s'agit de considérations d'un autre ordre. C'est ainsi que, pour prouver le peu d'action du milieu boréal, on oppose l'un à l'autre le Lapon et le Tchouktchi à la grande taille. On oublie que les Tchouktchis ne sont arrivés au détroit de Behring que de nos jours et en anéantissant à peu près les Yukagires, qui, eux, se rapprochaient, par la taille, des autres populations de l'aire boréale.

Je n'hésite pas d'ailleurs à le reconnaître : les données du genre de celles dont je viens de citer des exemples n'ont pas été recueillies en assez grand nombre pour rendre compte de tous les cas particuliers groupés avec soin par les anthropologistes qui refusent au milieu la puissance de modifier, d'une manière notable, un type humain.

Mais la science est loin d'avoir dit son dernier mot. Elle progresse chaque jour, et peut-être expliquera-t-elle demain ce qui était hier en dehors de toutes les données acquises. Les phénomènes mêmes de coloration, ou au moins certains faits présentés comme contradictoires, sont peut-être à la veille d'être expliqués, grâce aux remarquables travaux de MM. Kirchoff, Bunsen, Draper et Roscoe sur la Photochimie. Par exemple, tant qu'on a attribué à la chaleur seule l'action colorante qu'exercent les pays chauds, il était impossible de dire pourquoi en Abyssinie le teint du même individu pâlit dans la plaine et se fonce sur les plateaux. (T. LEFÈVRE, Ant. d'ABBADIE.) En montrant que l'énergie chimique des rayons solaires

peut varier dans le rapport d'au moins 1 à 15, selon les climats, du simple au double du pied d'une montagne élevée à son sommet, la Physique n'ouvre-t-elle pas à l'Anthropologie des horizons inattendus? N'est-il pas au moins permis de regarder comme probable que le fait signalé plus haut et les faits de même nature signalés en Asie et en Amérique chez quelques races montagnardes, les faits contraires constatés chez les habitants de certaines vallées, se rattachent à cette cause, négligée jusqu'ici?

Les anthropologistes qui nient les actions de milieu réunissent et citent de même, à l'appui de leurs opinions, les exemples de permanence des types pendant un laps de temps parfois considérable. L'Égypte surtout est opposée, à ce point de vue, aux hommes qui soutiennent la variabilité des races humaines.

Il est très-vrai qu'aussi loin que remontent les renseignements fournis par la sculpture ou la peinture, on trouve chez les habitants de la vallée du Nil un type ou mieux des types remarquablement uniformes. Mais quelles raisons auraient-ils eues de varier? Quelle cause, à part le croisement, eût pu déterminer un changement de caractères physiques? Dans cette région, exceptionnelle à tant d'égards, rien n'a changé depuis les temps historiques, ni la terre, ni le ciel, ni le fleuve. Les habitudes, les mœurs, *la vie journalière*, sont restées ce qu'elles étaient au temps des premiers Pharaons. L'Égyptien va jusqu'à se servir encore aujourd'hui d'ustensiles pareils à ceux qu'employaient ses ancêtres il y a trente ou quarante siècles. Toutes les conditions d'existence et par conséquent *toutes les actions de milieu* sont donc les mêmes que dans ces temps reculés. Bien loin de tendre à modifier la race, elles ont donc tendu à la stabiliser.

Dans l'ordre d'idées que je défends, ce qui serait inconcevable c'est que le type égyptien se fût modifié. Cet exemple, si souvent invoqué à titre d'objection, est au contraire une confirmation de ce que je regarde comme la vérité.

Je dois clore cette analyse, trop longue déjà pour le travail dont

elle n'est qu'un chapitre, beaucoup trop courte et incomplète pour le sujet. Mais, après avoir revu avec le plus grand soin les travaux qu'elle est destinée à résumer, je trouve, chez ceux-là mêmes contre lesquels j'ai eu souvent à lutter, des raisons pour me confirmer dans ma manière de voir.

M. Bonté, par exemple, s'exprime ainsi : « Dans tous les exemples
« tirés de l'influence des milieux sur l'animal et sur la plante, il s'est
« toujours agi ou d'un animal ou d'une plante *sauvage que l'on domes-*
« *tiquait*, ou d'un animal ou d'une plante *domestiquée* que l'on rendait
« à la vie *sauvage*. »

« Dans le premier cas, on le sent, le sujet entrait dans ce milieu
« brutal *imposé par l'Homme, œuvre de l'Homme*, et il était impossible
« qu'un tel milieu n'opérât pas; la nature était trop fortement vio-
« lentée. »

« Dans le second cas, le sujet sortait de ce même milieu et il
« est sensible qu'une modification devait s'opérer encore là, mais en
« sens inverse. »

M. Bonté admet pleinement, on le voit, l'action intense dont les races domestiques portent l'empreinte; seulement il trouve le milieu où elles vivent trop énergique et ne croit pas qu'on puisse y trouver des enseignements. J'ai déjà répondu à cette objection et je me borne à constater que le fait lui-même est admis par un des plus énergiques adversaires des actions de milieu.

M. Simonot, après avoir décrit les changements de coloration qui se montrent chez l'individu européen transporté en Afrique, après avoir montré ces modifications comme se caractérisant par la transmission, généralise davantage et dit : « Il suffit de voir nos soldats
« d'Afrique pour être conduit à penser qu'une suite de générations
« peut peut-être amener à une similitude parfaite le Blanc d'Europe
« et le Blanc d'Afrique; mais ce dernier nous donne une preuve
« positive que le Blanc ne saurait revêtir les caractères distinctifs
« de la forme du Nègre. »

En d'autres termes, M. Simonot, d'ailleurs franchement poly-

géniste, accepte au moins comme possible la formation d'une *race dérivée* de la race européenne sans transformation du Blanc en Nègre. Nous sommes sur ces deux points du même avis. Seulement je n'irai peut-être pas même tout à fait aussi loin que mon savant collègue; car l'Africain blanc et l'Européen, formant déjà deux races assez distinctes, me semblent ne pas pouvoir se confondre entièrement, malgré le rapprochement qu'imposerait l'action d'un milieu commun.

Où je m'accorde entièrement avec M. Simonot, c'est lorsqu'il décrit les changements subis par la race française aux Antilles, dans un passage trop important pour ne pas le citer textuellement. « On ne peut, tout au moins, refuser au Créole d'exprimer qu'il s'est « établi entre les conditions de milieu et les conditions d'atavisme « une fusion imprimant aux formes certaines modifications : telles « sont, par exemple, la gracilité des extrémités, la cambrure du « pied, l'extension exagérée des phalanges de la main, la teinte mate « et plombée de la peau, etc. caractères secondaires, diffus même « si l'on veut, mais indice ou prélude d'autres plus importants, que « démontrent certaines immunités pathologiques dont jouissent les « Créoles, à ce point que, même la fièvre jaune, qui à elle seule « double la mortalité des Européens, n'est plus chez eux qu'une « rare exception, déviée le plus souvent de ses formes habituelles. »

Pour qui donne au mot *race* l'acception qu'il a chez les naturalistes et les éleveurs de bestiaux, n'est-il pas évident que le Créole des Antilles forme une *race dérivée* de la race française, comme le Yankee constitue une *race dérivée* de la race anglaise?

§ 4. CONCLUSION.

Qu'on ajoute aux déclarations qui précèdent les réserves faites en faveur du milieu par ceux-là mêmes qui cherchent à en amoindrir les effets le plus possible; qu'on se rappelle l'action du temps et de l'hérédité; qu'on résume par la pensée tout ce que nous apprennent les races animales et végétales, et certainement tout

en reconnaissant les lacunes de la science, les difficultés qu'il lui reste à lever, on reconnaîtra que, chez l'Homme lui-même, le milieu est la grande cause de la formation des races.

Mais, nous dit encore M. Bonté : « L'Homme est le roi de la terre, « la terre est son domaine, la nature l'a doué d'instincts voyageurs; « il ne pouvait donc y avoir aucune identité de position entre lui, « l'Animal et la Plante, qu'elle a parqués dans certaines contrées « déterminées fatalement et où leur instinct les retient. » Pour ce motif et pour d'autres encore, M. Bonté repousse toute application à l'Homme des faits empruntés au Règne végétal ou au Règne animal; il en fait une exception.

Pas plus à propos des milieux qu'à propos des considérations de tout autre ordre, je ne puis accepter cette *mise à part* de l'Homme, cette exception aux lois générales, que l'on veut établir soit pour, soit contre lui.

Sans doute l'Homme est le *roi de la terre*; mais par son corps il n'est qu'un animal, et, en généralisant davantage, un être organisé. A ce titre, il doit subir et il subit toutes les nécessités de l'organisation, comme les plus fiers souverains de ce monde sont soumis aux mêmes besoins physiques que les plus humbles de leurs sujets. Or nous voyons les animaux et les plantes se modifier sous l'influence des actions de milieu et donner naissance à des races. Si l'Homme échappait aux actions de cette nature, il constituerait une de ces exceptions qu'il est impossible d'admettre.

Pour qui nie les actions de milieu et leur puissance, la diversité que présente l'Homme dans les diverses régions du globe ne peut s'expliquer qu'en admettant que ses divers groupes ont pris naissance sur place et n'ont jamais quitté leur patrie. Mais nous verrons plus loin¹ que l'Homme a été, dès l'origine et de tout temps, voyageur, comme l'admet du reste M. Bonté. C'est pas à pas qu'il a conquis le globe où il règne. Sur sa route, il a trouvé les milieux

¹ Voir les chapitres sur le cantonnement primitif de l'espèce humaine et sur les migrations.

les plus divers; il a forcément lutté avec eux, et forcément aussi, à moins de constituer une exception unique, il a dû se ressentir de la lutte et en porter les traces.

Ce sont ces traces qui ont constitué ses diverses races primitives ou secondaires, pures d'abord, mais qui se sont plus ou moins mélangées ensuite dans une foule de cas, comme nous le verrons plus tard.

Les races que nous connaissons une fois formées sous l'empire de certains milieux, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent *inévitablement*, *nécessairement* et *toujours* changer, quand elles se transportent d'un point du globe à l'autre. Il est, au contraire, évident que, si un Européen vient à rencontrer en un point quelconque de l'Amérique des conditions d'existence telles que la lutte soit pour lui ou facile ou même nulle, il conservera tous les caractères acquis dans sa mère patrie. Il ne se modifiera qu'autant que les conditions d'existence étant sensiblement différentes, son organisme aura à se transformer pour se mettre en harmonie avec elles; et la gravité des modifications dépendra du degré d'antagonisme existant entre le nouveau milieu et l'étranger qui vient en subir l'influence.

Cette observation bien simple suffit pour rendre compte des faits contradictoires invoqués dans les discussions soulevées par la question des milieux (*Créoles de Buénos-Ayres, Créoles des Antilles, Anglo-Américains*, etc.).

Elle fait comprendre aussi comment de deux races qui se juxtaposent dans un même milieu, également nouveau pour elles, l'une peut être plus ou moins atteinte que l'autre (*Anglais et Français du Canada*). (RAMEAU.)

Elle montre enfin que, dans l'ordre de faits dont il s'agit ici, comme dans celui des phénomènes de l'acclimatation avec lesquels ceux-ci ont des rapports intimes, chaque cas particulier doit être étudié à part. Chacun d'eux en effet constitue en réalité une expérience distincte, dont le résultat dépend de deux éléments variables, la *race* et le *milieu*.

Que les polygénistes se rappellent Bory de Saint-Vincent lui-même. Peut-être leur répugnera-t-il moins alors d'admettre des conclusions qui, sans doute, concordent pleinement avec le monogénisme, mais qui surtout ramènent l'histoire naturelle de l'Homme à celle des autres êtres organisés, et mettent en saillie ces rapports généraux, cette solidarité entre tous les êtres, ces actions et ces réactions réciproques dont la science moderne confirme chaque jour l'universalité.

CHAPITRE IV.

CANTONNEMENT PRIMITIF DE L'ESPÈCE HUMAINE.

CENTRE DE CRÉATION HUMAIN.

A l'exception des terres australes, à peine entrevues, à l'exception de quelques îlots et de quelques déserts dont nous n'avons pas à tenir compte ici, toutes les régions abordées depuis le commencement de l'ère des grandes découvertes se sont montrées plus ou moins peuplées. En parcourant le globe dont il prenait possession, l'Homme européen a trouvé l'Homme partout.

Ces populations, sauvages ou civilisées, sont-elles toutes filles du sol qu'elles habitent? Ont-elles eu un nombre plus ou moins restreint de points d'origine? Ou bien enfin leurs ancêtres sont-ils partis d'une patrie première unique, plus ou moins éloignée? En d'autres termes, l'Homme, aujourd'hui cosmopolite, a-t-il été primitivement cantonné sur un point ou sur plusieurs points du globe?

Ces questions ont été tour à tour résolues dans les sens divers qu'elles comportent; et, malheureusement encore ici, les considérations dogmatiques et antidogmatiques sont venues, bien à tort, compliquer pour trop d'esprits le problème scientifique. Je renverrai les deux partis au discours de M. d'Omalus, me bornant à rappeler à tous ceux qui se laissent guider par des considérations extrascientifiques que le principe de l'autochthonie est au fond des croyances de presque tous les peuples sauvages ou illettrés, et qu'il a été soutenu, dans les temps modernes, d'abord par La Peyrère et au nom de la Bible.

A se placer sur le terrain de la science seule, la question présente, au premier coup d'œil, des difficultés qui expliquent comment le problème a pu être résolu dans des sens fort différents, surtout par les savants étrangers aux études naturelles.

En effet, l'observation directe et la Physiologie, qui jusqu'ici nous ont servi de guides, ne peuvent plus nous être de grande utilité. Elles nous ont permis d'affirmer que *tout est comme si* l'ensemble des Hommes avait commencé par une paire primitive unique; elles ne nous apprennent rien quant à l'existence réelle de cette paire.

Par conséquent, à ne tenir compte que des données de cette nature, l'ordre de choses actuel aurait pu s'établir alors même qu'une ou plusieurs paires humaines, entièrement semblables ou présentant déjà les caractères des races actuelles, auraient apparu, simultanément ou successivement, sur un point unique ou sur plusieurs points. La Physiologie, également satisfaite par ces diverses hypothèses, n'aurait pu choisir entre elles, quelque différentes qu'elles soient. Heureusement une autre branche des sciences naturelles, la *Géographie botanique et zoologique*, vient ici au secours de l'Anthropologie et permet de se décider en connaissance de cause.

§ 1^{er}. DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES VÉGÉTAUX ET DES ANIMAUX.

CENTRES DE CRÉATION MULTIPLES.

Les animaux comme les plantes ne sont pas distribués au hasard à la surface du globe. Depuis assez longtemps, les hommes qui poursuivent cette étude se sont efforcés de démêler, au milieu de l'immensité des faits particuliers, les faits généraux, c'est-à-dire les lois qui président à cette distribution. De nombreux travaux ont été publiés dans cette direction. Pour ne citer que les noms de ceux qui ont examiné, à ce point de vue, des groupes considérables, je mentionnerai seulement les recherches de Buffon sur les Mammifères, recherches qui ont été le point de départ de celles des Geoffroy Saint-Hilaire, père et fils, de Desmarests, etc.; les travaux de MM. Dumeril père, et Bibron, sur les Reptiles; ceux de Humboldt, de Valenciennes, sur les Poissons; ceux de M. Edwards sur les Crustacés; de Fabricius, Latreille, Spence, Kirby, Lacordaire, etc. sur

les Insectes; de Quatrefages, sur les Annélides; de Blainville, sur les Mollusques et les Rayonnés; etc. Les botanistes, de leur côté, ne sont pas restés oisifs, et tous les hommes de science connaissent le remarquable ouvrage consacré à la Géographie des plantes, où M. Ad. de Candolle a résumé ses propres travaux, ceux de son père et de tous ses prédécesseurs.

Cet ensemble de recherches a eu pour résultat de mettre hors de doute un fait qu'on a eu le tort de repousser au nom du dogme, savoir, que les animaux et les plantes n'ont pu prendre naissance sur un seul point du globe. L'*observation* nous apprend que chaque région a ses espèces, ses genres, ses types particuliers. L'*expérience* démontre chaque jour que certaines espèces peuvent être transportées d'une région dans l'autre, y vivre et y prospérer; par conséquent elles y seraient restées si à une époque quelconque elles y avaient pénétré. Enfin la *Physiologie*, appuyée sur l'*expérience*, enseigne que les espèces vraiment polaires ne sauraient ni vivre ni avoir vécu, même momentanément, à côté des espèces équatoriales. A plus forte raison, la totalité des espèces n'a-t-elle pas pu durer dans une région unique, pendant le temps nécessaire pour amener la séparation et la répartition actuelle de chacune d'elles.

Il faut donc, pour les animaux et les plantes, abandonner l'idée d'un *centre de création unique*, et accepter celle des *centres de création multiples*, telle que l'ont émise et développée Desmoulins et M. Milne-Edwards; il faut au moins admettre que *tout est comme si* ces centres multiples avaient réellement existé.

§ 2. APPLICATIONS À L'HOMME.

L'idée de rattacher au moins à chacun des principaux centres zoologiques et botaniques une ou plusieurs races humaines, et de considérer celles-ci comme ayant été placées dès l'origine à côté des autres êtres organisés qui les entourent de nos jours, a dû se présenter d'elle-même à l'esprit. C'est celle de Desmoulins, c'est

celle qu'Agassiz a développée et qui s'est fait jour à diverses reprises dans le sein de la Société d'Anthropologie, sans avoir jamais été abordée avec détail.

Mais quelque plausible qu'elle puisse paraître au premier abord, il faut, avant de l'accepter, voir si les conséquences qu'elle entraîne concordent avec les faits généraux de la distribution des animaux et des plantes, *avec les lois de la Géographie botanique et zoologique*. Or un examen même très-rapide de la question conduit à la conclusion opposée.

Que l'on soit monogéniste ou polygéniste, on ne saurait attribuer à l'Homme des origines géographiques multiples sans faire de lui une exception unique parmi tous les êtres organisés.

En effet, que nous dit M. de Candolle au sujet des végétaux? Sa déclaration est formelle, et l'on sait sur quelle masse de faits, soigneusement discutés, elle s'appuie; la voici : « Aucune espèce « phanérogame ne s'étend sur la totalité de la surface terrestre du « globe. »

La Zoologie attend encore son Ad. de Candolle. Pourtant l'ensemble des travaux indiqués plus haut permettrait de multiplier les faits en ce qui touche les animaux; mais les Mammifères suffisent. Or, dans cette classe, il n'existe pas non plus d'espèce cosmopolite, en donnant à ce mot son acception réelle.

L'Homme, au contraire, est partout, sous l'équateur comme sous les pôles. Si cette aire d'habitat était son aire naturelle et initiale, il constituerait une exception unique pour tout homme qui ne voit en lui qu'une seule espèce.

Le polygéniste doit admettre la même conclusion.

En effet, pour avoir une aire plus étendue que les espèces, les genres n'en présentent pas moins des faits analogues, car, comme l'a si bien dit M. de Candolle : « Les mêmes causes ont pesé sur les « espèces et sur les genres. » Or, pour si loin qu'on soit allé dans la multiplication des espèces humaines, personne n'a eu la pensée de les partager en plusieurs *genres*. Quand Morton a employé le mot

famille, il est évident qu'il le prenait dans le sens d'un historien parlant de *familles de peuples* et nullement dans le sens des naturalistes.

Eh bien, ce *genre humain* a-t-il pu avoir à l'origine des représentants sur tous les points où l'on a trouvé l'Homme? Sans nous arrêter aux plantes et aux animaux plus ou moins éloignés de nous par l'organisation, voyons sur-le-champ ce que nous enseigne l'étude des Mammifères.

Dans cette classe on trouve, jusque chez les Carnassiers, un certain nombre de genres qu'on a appelés *cosmopolites*, bien qu'ils ne méritent pas cette épithète, car on ne les trouve pas partout, mais qui, du moins, sont représentés dans l'ancien et dans le nouveau continent (*Cerf, Écureuil, Chat, Ours*, etc.). Mais, à partir des Insectivores et surtout des Cheiroptères, il en est autrement. Les genres à habitat très-étendu deviennent de plus en plus rares. Dès qu'on arrive aux Primates ou Quadrumanes, le cantonnement devient bien autrement marqué. Le type général lui-même manque, on le sait, à une grande étendue des deux continents et à la plus grande portion de l'Océanie (*Mélanésie et Polynésie*). En outre, des types secondaires se partagent l'aire réservée à l'ordre entier. La grande famille des singes se partage elle-même en deux groupes géographiques, également distincts zoologiquement. Les singes d'Amérique diffèrent d'une manière remarquable de ceux d'Afrique et d'Asie.

Pas un seul genre de singes n'est commun à l'ancien et au nouveau monde.

Ces faits ne sont encore que la réapparition chez les Mammifères d'une loi qui leur est commune avec les végétaux, et que M. de Candolle a formulée ainsi, en parlant des espèces : « L'aire moyenne
« des espèces est d'autant plus petite, que la classe dont elles font
« partie a une organisation plus complète, plus développée, ou,
« selon l'expression usitée, plus parfaite. »

Le polygéniste ne saurait refuser aux Hommes une organisa-

tion au moins aussi parfaite que celle des singes. Donc, même en admettant un *genre humain*, il devra reconnaître que son aire ne saurait être plus étendue que celle de ces derniers, à moins d'admettre que ce genre fait exception à la règle qui s'accuse ici d'une manière si nette.

Mais dans la *famille* des singes même, il y a des degrés. Sans les parcourir un à un, arrivons tout de suite au groupe des Anthropomorphes, tous propres à l'ancien continent. Ici nous trouvons quatre ou peut-être cinq genres, et nous voyons leur aire se resserrer de plus en plus. *Pas un de ces genres* n'est commun à l'Asie et à l'Afrique; *pas un* ne s'étend sur l'ensemble de la partie du monde qu'il habite; *tous* sont remarquablement cantonnés. Les Chimpanzés et les Gorilles se rencontrent exclusivement dans les régions occidentales de l'Afrique intertropicale; les Gibbons, dans l'Inde et dans quelques-uns de ses grands archipels. L'aire de ces derniers, plus étendue que celle des genres précédents, coïncide d'ailleurs, on le sait, avec une dégradation marquée relativement aux autres singes anthropomorphes; les Orangs, qui leur sont bien supérieurs, n'habitent que Bornéo et Sumatra. (GERVAIS.)

Ce cantonnement progressif, si bien d'accord avec la loi que je rappelais tout à l'heure, est d'autant plus significatif qu'il s'agit de ces animaux qu'un assez grand nombre d'anthropologistes cherchent de nos jours à rapprocher de plus en plus de l'Homme. C'est donc à eux surtout qu'il est permis de demander quelle raison leur fait attribuer au *genre humain* une aire embrassant le globe entier y compris l'équateur et les mers polaires, lorsque le *genre Orang*, le *genre Gorille*, le *genre Chimpanzé*, présentent des aires si remarquablement étroites.

Évidemment, même en se *plaçant au point de vue polygéniste*, c'est faire de l'Homme une exception.

Les faits de distribution géographique des espèces et des genres, envisagés en eux-mêmes et en dehors de toute autre considération, bien loin de venir en aide à la théorie des points d'origine multiples

et nombreux pour les groupes humains, conduisent donc à admettre le cantonnement primitif soit *de l'espèce pour les monogénistes*, soit *du genre pour les polygénistes*.

Mais ces derniers pourraient objecter que des genres fort inférieurs aux Anthropomorphes n'en présentent pas moins des aires d'habitat aussi restreintes. L'examen des centres de création va nous donner la signification de ces difficultés apparentes et confirmer la conclusion précédente.

Parmi les faits généraux que présentent les centres de création animale, il n'en est pas de mieux constatés que les suivants :

1° Chez les animaux les centres de création de divers groupes sont loin de présenter une distribution identique. Au point de vue mammalogique, l'Australie et quelques petites îles voisines forment un centre des plus distincts et parfaitement isolé; au point de vue entomologique, elle ne fait qu'un avec la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie.

2° Les centres de création les plus étendus se divisent en centres secondaires, tertiaires, etc.

3° Même les grands centres sont caractérisés par certains types comprenant un nombre d'espèces, de genres plus ou moins considérable, et constituant parfois des familles ou des groupes plus élevés encore.

L'Amérique est essentiellement la patrie des Édentés, l'Australie celle des Marsupiaux.

4° Entre deux centres de création vraiment distincts il n'y a que peu ou point de genres communs; encore moins d'espèces communes, alors même que ces centres sont fort étendus.

5° Ces différences s'accusent d'autant plus que l'on considère des groupes plus élevés. L'ancien continent et le nouveau n'ont pas un seul genre de singes commun; la Mélanésie et la Polynésie n'ont pas un seul singe. Ces trois régions forment pourtant les trois centres de création les plus vastes que présente le globe.

6° Les centres de création, même très-restreints, sont carac-

térisés par un certain nombre de genres exceptionnels (*genre Cheiromys de Madagascar; genre Galéopithèque des archipels indiens*).

7° Tout ce que je viens de dire des genres s'applique, à plus forte raison, aux espèces.

Appliquons maintenant ces données à l'histoire de l'Homme, en nous plaçant d'abord au point de vue polygéniste.

Et d'abord rappelons que l'Homme est, au point de vue physique, non-seulement un animal, mais encore un Mammifère, et qu'il se rapproche assez des singes par son organisation pour qu'on l'ait rangé parmi les Primates, à côté des Anthropomorphes. C'est donc dans cette *classe*, dans cet *ordre* et dans cette *famille* qu'il faut chercher avant tout les faits applicables à son histoire.

Même comparé à l'Orang ou au Gorille, l'Homme, tout le monde l'admet, n'en est pas moins entièrement distinct, morphologiquement et anatomiquement parlant. A elle seule son organisation le place au-dessus de tous les Anthropomorphes par le développement du cerveau, la perfection des mains, etc. Il constitue donc au moins un *genre* très-exceptionnel.

Admettre que ce *type*, le plus perfectionné de tous, ce *genre*, le plus exceptionnel, *a pris naissance dans tous les centres de création*, qu'il *n'en a caractérisé aucun*, n'est-ce pas faire de lui *une exception unique*? A part le chien, qui a suivi l'Homme à peu près partout, à part peut-être quelques parasites, qu'il emporte avec lui, pas un seul genre de Mammifères, même parmi les groupes inférieurs de la classe, ne présente rien de pareil.

Ce fait suffit pour réfuter des anthropologistes qui, se plaçant à un point de vue quelconque (*polygénisme proprement dit, polygénisme mitigé d'Agassiz*), ont admis la *création par nations* et ont ainsi multiplié d'une manière indéfinie le nombre des espèces humaines.

Mais tous les polygénistes ne sont pas allés jusque-là. Prenons l'autre extrême, c'est-à-dire la doctrine de ceux qui, avec Virey, admettent seulement deux espèces d'Hommes. Est-elle pour cela plus d'accord avec les faits? Non, car une double origine, pour un

être aussi franchement distinct que l'Homme, serait en opposition avec ce que nous montrent les genres d'Anthropomorphes, qui *tous* sont *cantonnés* dans un centre distinct.

Ainsi les polygénistes qui admettent l'universalité des grandes lois naturelles, qui acceptent par conséquent la soumission de l'Homme à ces lois, ne peuvent, sans être illogiques, refuser de reconnaître le *cantonnement primitif de leur genre humain*, quel que soit le nombre des espèces admises par eux.

A ce dernier point de vue, l'examen des genres que je viens de citer présente aussi des enseignements qu'on ne peut passer sous silence.

Sans doute nous sommes loin d'être encore absolument fixés sur le nombre des espèces appartenant à chacun d'eux. On discute encore sur le nombre des espèces d'Orangs; M. du Chaillu croit avoir trouvé une seconde espèce de Chimpanzé, et les forêts du Gabon cachent peut-être aussi une seconde espèce de Gorille. Mais au moins nos connaissances sont assez avancées pour qu'on puisse affirmer qu'aucun de ces genres n'est riche en espèces. Ce fait se remarque, du reste, dans tous ces genres singuliers qui s'écartent d'une manière marquée du type général.

Admettre que le genre Homme, précisément le plus exceptionnel de tous par son organisation, possède un grand nombre d'espèces, c'est encore en faire une exception unique. Virey, du moins, n'avait pas mérité ce reproche; mais Desmoulins, Bory de Saint-Vincent et surtout l'école américaine l'ont encouru, on sait jusqu'à quel point.

Il était du reste impossible qu'il en fût autrement. Dès qu'on regarde comme caractères d'*espèce* les différences existant entre deux groupes humains quelconques, il n'y a pas de raisons logiques pour ne pas attribuer cette signification aux particularités qui distinguent tous les autres.

Sous ce rapport encore, le monogénisme conserve toutes les analogies et fait rentrer l'Homme dans la loi commune.

Si l'hypothèse de plusieurs centres de création pour les Hommes est incompatible, même au point de vue polygéniste, avec les faits généraux de la distribution géographique des êtres, à plus forte raison ne peut-elle être acceptée par le monogénisme. Le *cantonnement primitif de l'espèce humaine* est une des conséquences qu'entraîne le fait premier de son unité.

Ainsi, précisément parce que l'Homme est un être privilégié entre tous, même au point de vue purement organique, il a dû apparaître dans *un centre de création unique* et dont il a été *le trait caractéristique et spécial*; ce centre lui-même n'a pas dû être plus étendu que ceux où nous trouvons aujourd'hui le Gorille, l'Orang, le Chimpanzé.

Telle est la conclusion que devront admettre tous ceux qui ne voudront pas faire de l'Homme un être organisé et vivant exceptionnel.

§ 3. DÉTERMINATION APPROXIMATIVE DU CENTRE DE CRÉATION HUMAIN.

Peut-on aller plus loin et déterminer ce coin de terre d'où est sorti celui qui devait conquérir le globe? Dans l'état actuel de nos connaissances il est impossible de répondre avec certitude à cette question. Toutefois quelques faits permettent de conjecturer, avec une assez grande probabilité, que le centre de création de l'Homme a dû se trouver quelque part en Asie, non loin de la région occupée aujourd'hui par le massif central.

En effet, autour de ce massif ou sur ses flancs, nous trouvons les trois types fondamentaux de l'humanité réunis par des intermédiaires accusant soit la fusion des races entre elles, soit les modifications imprimées par des milieux remarquablement différents.

Autour du même massif sont distribuées des langues très-diverses, passant aussi de l'une à l'autre et représentant les trois grandes divisions linguistiques universellement admises.

Toutes les espèces animales dont la domestication se perd dans la nuit des temps sont originaires d'Asie (ls. GEOFFROY SAINT-HILAIRE), et l'Homme les a transportées à d'immenses distances.

Enfin nous savons historiquement qu'un des principaux rameaux de la race blanche, le rameau Aryan, est sorti de ce massif; et, lorsque nous consultons les trop rares souvenirs qui se sont conservés sur les migrations des peuples, nous les voyons presque toutes diverger dans des directions qui indiquent ce massif ou ses dépendances comme le point d'irradiation.

CHAPITRE V.

ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE. — L'HOMME FOSSILE.

Bien des raisons, nous venons de le voir dans le chapitre précédent, permettent de regarder comme probable que l'Homme a apparu d'abord dans les régions qui constituent aujourd'hui le massif central de l'Asie. Mais à quel moment s'est-il montré ? N'a-t-il pris naissance qu'avec l'état de choses actuel ? Ou bien a-t-il assisté à quelques-unes des grandes révolutions du globe, et a-t-il vu de ses yeux un certain nombre de ces espèces animales dont la Paléontologie seule a révélé l'existence à la science moderne ?

On sait quelles réponses étaient faites, naguère encore, à ces diverses questions. On sait aussi que des faits tout récents ont modifié sur ce point, sinon toutes les convictions, du moins la plupart de celles qu'on pouvait regarder comme les plus consciencieuses et les plus fortement motivées.

Rappelons en peu de mots la nature des données qui ont permis de résoudre ces problèmes si intéressants.

§ 1^{er}. DONNÉES HISTORIQUES. — KJØEKKENMOEDDINGS ET MARAIS TOURBEUX
DU DANEMARK. — CITÉS LACUSTRES.

Tant qu'on s'en est tenu aux études historiques, on ne pouvait remonter bien haut dans l'histoire de l'espèce humaine. Cette histoire des âges passés se lit surtout dans des monuments qui attestent une civilisation déjà avancée. Or un pareil état de choses ne peut être le commencement ni d'un peuple ni d'une race, et, à plus forte raison, celui de l'espèce elle-même. Aussi les travaux archéologiques qui nous reportent le plus haut dans le passé nous

apprennent-ils avant tout une chose, c'est que l'Homme est bien plus vieux que la société humaine dont ils exhument les restes.

A ce point de vue, les recherches des égyptologues ont pourtant reculé d'une manière remarquable les dates que nous apprenions dans notre enfance; elles ont pour ainsi dire préparé nos esprits. En montrant des peuples assis et policés dans la vallée du Nil quarante siècles environ avant notre ère, elles appelaient par cela même la pensée sur un passé bien plus lointain. Mais comment aborder ces âges inconnus et arriver à des notions quelque peu certaines sur des temps où faisait défaut tout ce qu'on avait jusqu'ici regardé comme indispensable aux plus aventureuses recherches? Une science toute moderne a levé cette difficulté, en apparence insurmontable; c'est l'Archéologie antéhistorique, paléontologique ou géologique, car elle peut prendre presque indifféremment l'une ou l'autre de ces dénominations.

Je n'ai pas à en faire l'histoire. Cette tâche sera sans doute remplie par quelque autre de mes confrères. Pourtant je ne puis passer sous silence l'année où Forchhammer, Worsaal et Steenstrup mirent en commun leur activité et leurs savoirs divers pour commencer l'exploration des *Kjækkenmæddings* et des marais de leur patrie (1847). On sait quels furent les merveilleux résultats de cette association, et quels trésors scientifiques vinrent enrichir les musées de Copenhague. Rappelons seulement que, dans les *Skovmoses*, l'Homme se montre de très-bonne heure. Il a laissé ses armes, ses ustensiles de pierre ou d'os dans la couche qui succède immédiatement à la tourbe amorphe. Ses traces se retrouvent dans toutes les couches supérieures, et à peine est-il besoin de rappeler que les restes de son industrie, recueillis par milliers, ont motivé l'admission de trois âges distincts, ceux de la pierre, du bronze et du fer.

Ces trois âges, avec tous leurs traits caractéristiques, ont été retrouvés en Suisse dans ces *cités lacustres* découvertes par le docteur Keller, et dont le nombre semble s'accroître chaque année en Allemagne, en Italie, tandis qu'en France on ne les a encore ren-

contrées que dans le lac du Bourget (DESPINE), où elles ne montrent d'ailleurs que l'âge du bronze, et, dans le lac de Paladru (Isère), où elles semblent ne dater que de l'âge du fer (CHANTRE).

Mais ces découvertes, si précieuses et dont peut-être nous ne comprenons pas même encore toute la portée, nous rejettent-elles bien loin au delà des dates historiques? On sait les tentatives faites pour répondre à cette question.

Steenstrup a calculé que quarante siècles au moins étaient nécessaires pour accumuler les couches de tourbe qui ont comblé les Skovmoses; mais lui-même déclare que, dans des appréciations de ce genre, on peut se tromper du simple au quadruple.

Les évaluations faites en Suisse par Morlot (*cône de la Tinière*), Gilliéron (*pont de la Thièle*), Troyon et Jayet (*île de Chamblon*) sont loin de s'accorder, et ne satisfont guère plus l'esprit. Les premières présentent pourtant des conditions d'approximation plus probables, parce qu'elles portent sur une succession de phénomènes dont le commencement a quelque chose de mieux défini que celui de la retraite des eaux. En outre, les faits d'inégalité des crues peuvent être considérés comme se compensant, lorsque l'observation porte sur une longue suite de siècles, si l'on admet que les conditions générales du climat sont d'ailleurs restées les mêmes. On sait que M. Morlot a trouvé comme résultat de ses calculs soixante et quatorze à cent dix siècles pour l'âge du cône de la Tinière considéré dans son ensemble.

Ici se présente un rapprochement curieux. Si l'on prend le minimum de soixante et quatorze siècles, indiqué par le savant suisse et qui touche de bien près à celui que les Skovmoses ont donné à Steenstrup; si, d'un autre côté, on adopte les dates les plus reculées indiquées par les égyptologues, on arrive à cette conclusion que le nord de l'Europe venait à peine de prendre son relief actuel alors que régnaient en Égypte les premières dynasties de Manéthon.

Par cela seul que j'ai pris les *extrêmes* au milieu de ces dates, bien incertaines d'ailleurs, il est à peu près certain que le résultat n'est

pas exact. Pourtant, je n'ai pas cru devoir le passer sous silence. On est en général beaucoup trop porté à penser que, depuis que l'Homme existe, rien n'a changé sous le soleil. Il est bon de montrer que, dans la période actuelle même, il a pu se passer de ces événements qui transforment l'aspect et les conditions d'existence, peut-être pour des continents entiers, peut-être aussi pour des portions de continent. A ce titre, je rappellerai la remarquable coïncidence que présentent dans leurs résultats les études de Lyell sur le retrait constant des chutes du Niagara, et celles de MM. Humphreys et Abbot sur le delta du Mississippi. De ces études, entièrement indépendantes, il résulte qu'il y a seulement quatre à cinq mille ans que l'Amérique du Nord avait encore sa grande mer d'eau douce, dont les lacs actuels ne sont que les *témoins*. Des hommes ont pu naviguer sur cette mer; ils ont pu la voir s'ouvrir un passage par le Mississippi inférieur. Peut-être même, à tenir compte de quelques traditions indiennes, est-ce depuis des temps franchement historiques que ce fleuve, le Missouri, etc. ont creusé leur lit actuel et laissé à nu ces prairies, où les ondulations des hautes herbes rappellent encore, au dire des voyageurs, les vagues qui passaient jadis au-dessus d'elles.

§ 2. COEXISTENCE DE L'HOMME ET D'ESPÈCES ANIMALES ÉTEINTES
OU ÉMIGRÉES. — HOMME QUATERNAIRE.

Les faits que je viens d'indiquer, quelques autres non moins marquants que je pourrais rappeler aussi mais que je crois devoir laisser aux géologues, appartiennent à la période géologique actuelle. Mais l'Homme remonte-t-il au delà? L'*Homme fossile*, dont l'existence a été si longtemps niée ou mise en doute, est-il une réalité? Oui, nous le savons aujourd'hui; et ce grand fait, acquis d'hier pour ainsi dire, est une des plus belles conquêtes de ces dernières années. La France a pris une large part à sa démonstration. A ce titre, je crois devoir entrer ici dans quelques détails.

Rappelons d'abord que la présence d'ossements humains dans une couche du globe n'est nullement nécessaire pour faire admettre que notre espèce vivait à l'époque de la formation de cette couche. Il est évident que les traces de son industrie suffisent en pareil cas. Des ossements travaillés, des silex taillés de main d'Homme, et dans une intention souvent facile à reconnaître, attestent l'existence des ouvriers tout aussi bien que les restes mêmes de ces ouvriers. Rappelons encore que la coexistence soit d'ossements humains, soit des produits de l'industrie humaine, et des ossements d'espèces animales dans un terrain *non remanié* autorise à conclure que l'Homme et ces espèces ont vécu ensemble sur le même sol.

Ces propositions sont acceptées aujourd'hui pour ainsi dire comme autant d'axiomes. Et pourtant il a fallu bien plus d'un siècle pour que ces vérités se fissent jour, pour qu'on comprît et qu'on admît les conséquences qu'elles entraînent.

En effet, dès les premières années du xviii^e siècle, un Anglais, Kemp, avait recueilli dans Londres même, à côté de dents d'éléphant, une hache de pierre semblable à celles qu'on a trouvées depuis en si grande abondance à Saint-Acheul. Cette hache a été publiée et grossièrement figurée en 1715, et elle existe encore dans les collections du British Museum. (LARTET.)

En 1774, Esper, un Allemand, signala, dans la caverne de Gaylenreut, la présence d'ossements humains mêlés d'ossements d'ours et d'autres Mammifères.

En 1797, John Frère, archéologue distingué, découvrit à Hoxne des silex évidemment travaillés de main d'Homme, et qu'il avait trouvés associés à des ossements remarquables par leurs dimensions, entre autres à un fémur gigantesque. Ces instruments furent figurés par lui dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires et déposés dans les collections de cette société, où on les voit encore. Le British Museum en possède quelques-uns. (LARTET.)

Frère avait attribué les restes d'industrie qu'il avait découverts à un peuple qui ne connaissait pas l'usage des métaux; mais il n'était

pas allé plus loin dans ses conclusions. La Paléontologie n'était pas encore née, et il est tout simple que ni lui ni ses contemporains n'aient compris l'importance des quelques faits signalés jusque-là. Il est plus surprenant qu'elle ait échappé à Schlotheim, qui découvrait lui-même, en 1822, dans les fentes du gypse de Kostritz, en Saxe, des crânes humains dans le voisinage d'ossements d'hyènes et de rhinocéros. Mais ici, les circonstances de l'ensevelissement pouvaient laisser place à des doutes sérieux.

D'après un juge bien compétent, M. Lartet, l'honneur d'avoir fait une découverte de cette nature et d'en avoir conclu l'ancienneté géologique de l'Homme revient incontestablement à M. A. Boué.

Dès 1823, ce géologue, accompagné de M. Cordier, présentait à Cuvier des ossements humains retirés par lui du loess de la vallée du Rhin, aux environs de Lhar, presque en face de Strasbourg. Ces ossements font encore partie des collections du Muséum. Boué déclarait en même temps qu'à ces yeux ces ossements étaient de vrais fossiles. Cuvier pas plus qu'Alexandre Brongniart n'admirent cette conclusion.

On sait que notre grand naturaliste est mort, conservant sur ce point les croyances qu'il avait alors; mais on a fort exagéré, pour les louer ou les blâmer, des opinions pourtant bien nettement exprimées. Cuvier n'a jamais regardé comme impossible la coexistence de l'Homme et des espèces animales perdues. Il a dit seulement : « On n'a encore trouvé ni homme ni singe parmi les fossiles. » Il a ajouté dans le même chapitre : « Mais je ne veux pas conclure « que l'Homme n'existait pas du tout avant la dernière révolution. Il « pouvait habiter quelque contrée peu étendue, d'où il a repeuplé « la terre après ces événements terribles. Peut-être aussi les lieux « où il se tenait ont-ils été entièrement abîmés, et ses os ensevelis « au fond des mers actuelles, à l'exception du petit nombre d'individus qui ont continué son espèce. » Sa réserve, du reste, s'explique aisément. Il avait vu les géants du moyen âge se transformer entre ses mains en éléphants et en rhinocéros; il avait

rendu aux Reptiles la salamandre proclamée par Scheutzer l'Homme antédiluvien, *homo diluvii testis*; il avait reconnu dans l'*Homme fossile de Fontainebleau* un simple bloc de grès dont les formes présentaient quelques analogies lointaines avec des restes humains. On comprend la méfiance presque instinctive avec laquelle il devait accueillir l'annonce d'un fait qu'il avait vu tant de fois démenti. Pourtant, avant sa mort, il put voir les observations s'accumuler; et peut-être, s'il avait vécu, aurait-il répété les paroles qu'il adressait un jour à M. Dumeril, son collaborateur pour l'*Anatomie comparée* : « Mon cher ami, nous nous sommes trompés. »

Deux jeunes géologues du midi de la France faisaient, presque à cette époque, des observations dont on peut aujourd'hui seulement apprécier l'importance trop longtemps méconnue. En 1828 et 1829, M. Tournal publia ses études sur la caverne de Bize, près de Narbonne, sur les restes d'industrie humaine et sur les ossements humains qu'il y avait trouvés associés à des os d'animaux perdus. Il revint sur le même sujet en 1831 et en 1833. M. de Christol, de son côté, faisait connaître, en 1829, les cavernes de Pondres et de Souvignargues, dans le département du Gard, et y signalait des ossements humains placés dans des conditions analogues. Tous deux arrivaient aux mêmes conclusions. Ils voyaient dans les restes humains de véritables fossiles, et dans les débris de l'industrie humaine un élément historique nouveau à consulter sur ce lointain passé de notre espèce. Mais de Christol et Tournal étaient de modestes savants de province; la grande voix de Cuvier venait de se faire entendre, et les disciples allaient bien au delà du maître. Les géologues du Midi furent à peine écoutés, et déclarés convaincus d'erreur.

C'est ce qui arriva également à Schmerling lorsque, à la suite de ses longues et laborieuses recherches dans les cavernes de Belgique, il fit connaître ses belles découvertes et, entre autres, la tête humaine devenue depuis si célèbre sous le nom de *crâne d'Engis* (1833).

Pas plus en Belgique qu'en France on n'attribua alors à cette partie de son travail l'importance que tout le monde lui reconnaît aujourd'hui.

En 1835, M. Joly découvrit, dans la grotte de Nabrigas (Lozère), un crâne d'ours portant des traces de blessure, et un vase en poterie grossière. La présence même de ce dernier fut invoquée comme une preuve de la date récente du dépôt.

En 1839, M. Marcel de Serres, dans sa Notice sur les cavernes à ossements du département de l'Aude, adopta la manière de voir de son compatriote, M. de Christol, mais sans un succès plus marqué.

On s'étonne aujourd'hui de l'espèce d'indifférence et des préventions avec lesquelles étaient reçues du monde savant les communications que je viens de rappeler; mais il est facile de juger après coup. A cette époque, les faits étaient encore peu nombreux; plusieurs étaient accompagnés de circonstances qui prêtaient à des interprétations diverses; quelques-uns, après avoir été annoncés sous une forme des plus affirmatives, étaient présentés sous un jour tout autre par ceux-là même qui les avaient fait connaître (*fossiles des cavernes du Brésil*; LUND, 1844); en outre, quelques-unes des preuves invoquées en faveur de l'existence des fossiles humains portaient sur des faits évidemment mal interprétés (*coquilles marines perforées par des Annélides ou des Spongiaires, et qu'on prétendait l'avoir été par l'Homme*). Aussi n'est-il pas surprenant que les meilleurs esprits se tinssent, en quelque sorte, sur la défensive. M. Desnoyers a parfaitement représenté cette disposition générale des esprits dans son remarquable travail *Sur les Grottes* (1845). Pour mon compte, je n'hésite pas à le reconnaître, je partageais alors entièrement les opinions de mon savant confrère; et pourtant c'est à ce moment qu'on recueillait les faits qui devaient nous amener tous deux et bien d'autres à des croyances contraires: je veux parler des recherches de M. Boucher de Perthes, et de leurs résultats.

Dès 1838, M. Boucher de Perthes avait présenté à la Société

des sciences d'Amiens des *haches* de silex trouvées par lui dans les terrains des environs d'Abbeville. Cette découverte, communiquée l'année suivante à Blainville, Cordier, Al. Brongniart, valut à l'auteur quelques encouragements, bien que les savants de Paris n'admissent pas les conclusions qu'il en tirait. Sans se rebuter, le savant archéologue d'Abbeville continua ses patientes investigations, et réunit peu à peu cette collection de silex taillés, devenue désormais classique, et qui figure aujourd'hui, au moins en partie, dans le musée de Saint-Germain, parce que le Muséum n'a pu l'accepter. Après diverses publications, il fit paraître, en 1847, le premier volume de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

Cette persévérance devait porter ses fruits. Un certain nombre d'hommes instruits, venus chez M. de Perthes presque par hasard, ou pour le combattre, s'en retournaient frappés de ce qu'ils avaient vu. Quelques-uns se mirent à l'œuvre, trouvèrent à leur tour et proclamèrent ce qui devenait, à leurs yeux, la vérité. Parmi les premiers disciples de M. de Perthes, il est juste de mentionner le docteur Rigollot, dont le mémoire commença à appeler une attention sérieuse sur les carrières de Saint-Acheul (1855).

L'attention une fois sérieusement éveillée, les explorations commencèrent. En Angleterre en particulier, MM. Falconer, Prestwich, etc. avaient trouvé, dans la caverne de Bixham, des silex taillés associés à des animaux d'espèce perdue. L'année suivante, ils venaient explorer et étudier à diverses reprises le bassin de la Somme, les environs d'Abbeville et d'Amiens, et n'hésitaient pas à proclamer leur adhésion aux idées de M. Boucher de Perthes; ce témoignage était corroboré par celui de Lyell. A partir de ce moment, une foule de naturalistes visitèrent les mêmes lieux et en revinrent avec les mêmes convictions. Plusieurs d'entre eux exécutèrent des fouilles heureuses, en firent connaître les résultats, et conclurent comme l'avaient fait M. de Perthes et les savants anglais. M. Gaudry, entre autres, retira, de ses mains, des carrières de Saint-Acheul, neuf haches remarquables par leur état de conservation.

En même temps, d'autres recherches se faisaient en France, et donnaient de magnifiques résultats. Dès 1859, M. A. Fontan trouvait, dans la grotte de Massat, non-seulement des ustensiles accusant la présence de l'Homme, mais encore des dents humaines associées aux restes de l'ours, de la hyène et du grand félin des cavernes; M. Gosse fils exploitait les sablonnières des environs de Paris, et en retirait des silex taillés de main d'Homme associés aux restes des espèces caractéristiques de ces terrains (1860); M. le marquis de Vibraye, explorant la grotte d'Arcy, y rencontrait un fragment de mâchoire humaine entouré d'ossements d'*Ursus spelæus*, d'*Hyena spelæa*, de *Rhinoceros tichorhinus* (1860); M. Lartet publiait ses magnifiques études sur la grotte d'Aurignac (1861); M. Alph. Milne-Edwards faisait connaître le résultat de ses fouilles dans la grotte de Lourdes (1862), etc.

A partir de ce moment, le mouvement se généralise, et les faits s'accumulent, au point que je ne saurais ici les rappeler tous. Je me borne donc à citer à la hâte et au hasard les recherches fructueuses et intéressantes à divers titres exécutées : par MM. Lartet et Christy, dans les cavernes du Périgord; par MM. Garrigou et Filhol, dans les grottes de Bruniquel et dans celles de l'Ariège; par M. l'abbé Bourgeois, dans la grotte de la Chaise (Charente) et dans le diluvium de Vendôme; par M. Baudouin, dans la grotte de Châtillon (Côte-d'Or); par M. Collenot, dans la brèche de Genet (Côte-d'Or); par M. Noulet, à Venerque (Haute-Garonne); par M. l'abbé Lambert, à Chauny (Aisne); par MM. de Lastic, Brun et Pécadeau de l'Isle, à Bruniquel (Tarn); par M. de Ferry, à Saint-Sorlin (Saône-et-Loire); par le père Persauna Solaro, à Sarlat (Dordogne); par MM. Amy et Sauvages, dans le Boulonnais; par MM. de Rochebrune et Pierre Martin, dans la Charente; par MM. Martin et Ribou, à Grenelle; par M. Beaune, dans les sablonnières du Vésinet, etc. Une mention spéciale est d'ailleurs due à MM. de Verneuil et Lartet fils, qui étendirent leurs recherches jusqu'en Espagne, et en rapportèrent aussi des silex taillés trouvés dans le diluvium.

Enfin rappelons que la découverte de M. Boué vient de se répéter, pour ainsi dire, puisque M. Faudel a trouvé, à Éguisheim (Haut-Rhin), dans le lehm alpin, des ossements humains associés à ceux de l'éléphant.

A ces noms, tous français, je crois pouvoir ajouter, sans trop sortir du cadre qui m'est imposé, ceux de quelques-uns des hommes qui, à l'étranger, se sont distingués par des découvertes de même nature. Personne ne sera surpris de me voir citer : en Angleterre, MM. Godwin-Austen, Falconer, Busk, Evans, Prestwich; en Espagne, M. Casiano de Prado; en Italie, MM. Cornalia, Gastaldi, Cocchi; en Sicile, M. d'Anca; en Belgique, M. Malaise, et surtout M. Dupont, dont les fouilles si fructueuses ont rendu les noms du *trou des Nuttons* et du *trou du Frontal* aussi célèbres que celui de la caverne d'Engis; en Allemagne, M. Fuhlrott, à qui l'on doit le crâne de Neanderthal, objet de tant de controverses; en Wurtemberg, M. Fraas, etc.

Au milieu de la masse énorme de faits réunis et de travaux publiés depuis moins de dix ans sur cette grande question de l'Homme fossile, il en est quelques-uns qui doivent être plus particulièrement signalés. Il est, par exemple, impossible de passer sous silence l'épisode de la mâchoire de Moulin-Quignon. Toutefois, les détails de cette affaire ont été reproduits dans toutes les publications de l'époque, et je me borne à les résumer très-brièvement.

Le 23 mars 1863, M. Boucher de Perthes avait retiré des couches inférieures du diluvium d'Abbeville une demi-mâchoire inférieure humaine. Le fait avait cela d'intéressant que, pour la première fois, on rencontrait un fossile humain ailleurs que dans une caverne. Je me hâtai d'aller le vérifier par moi-même, et j'eus le plaisir de me rencontrer chez M. de Perthes avec l'éminent paléontologiste anglais, le docteur Falconer. Après une enquête et une étude minutieuses, nous reconnûmes l'un comme l'autre que la mâchoire était bien authentique.

Toutefois, arrivé à Londres, M. Falconer crut devoir changer

d'avis, et publia, dans le *Times*, une lettre dans laquelle il déclarait que la mâchoire de Moulin-Quignon avait été introduite par fraude dans la couche de gravier où M. de Perthes l'avait trouvée.

Une hache que j'avais retirée, de mes mains, des parois encore en place de la carrière, me fournissait un terme de comparaison précis. L'examen comparatif le plus minutieux de cette pièce et de la mâchoire en litige me confirma de plus en plus dans la conviction que l'une et l'autre avaient séjourné pendant des siècles dans le même milieu. Or j'étais matériellement certain que ma hache appartenait bien à la couche où je l'avais vue en place; la mâchoire avait donc bien fait partie de cette même couche.

Il ne me fallut rien moins que cette certitude absolue pour ne pas reculer devant une discussion dans laquelle je me trouvai seul de mon bord. J'acceptai donc la lutte dans des conditions d'abord assez pénibles. Mais bientôt, MM. Delesse, Lartet, Desnoyers, Alph. Milne-Edwards, Gaudry, Lyman, Pictet, après avoir examiné les pièces, m'autorisèrent à déclarer qu'ils partageaient mes convictions.

Les savants anglais proposèrent alors une étude en commun. Réunis pour ainsi dire en congrès, sous la présidence de M. Milne-Edwards, MM. Busk, Carpenter, Falconer, Prestwich, d'une part; MM. Delesse, Desnoyers, Lartet, Bourgeois, Buteux, Gaudry, Alph. Milne-Edwards et de Quatrefages, de l'autre, soumirent à une discussion contradictoire tous les faits relatifs à cette question. Plusieurs séances eurent lieu à Paris d'abord, puis à Abbeville, où la commission mixte se transporta. A la suite de fouilles exécutées sous sa surveillance, l'authenticité de la mâchoire de Moulin-Quignon fut solennellement reconnue à l'unanimité par les savants anglais et français. MM. Busk et Falconer formulèrent seulement quelques réserves relatives à l'antiquité de l'ossement. Un procès-verbal signé par tous les assistants constata les résultats de cette enquête solennelle.

Toutefois nos confrères, de retour en Angleterre, revinrent l'un après l'autre sur leur déclaration. Un marchand d'objets d'histoire

naturelle fut envoyé pour faire de nouvelles fouilles. Alors se passèrent quelques faits fort singuliers, que M. Boucher de Perthes a racontés *avec une courtoisie extrême* dans le troisième volume de ses *Antiquités celtiques*, et qu'ont dû regretter ceux-là même qui auraient pu être tentés d'y chercher un argument contre la conclusion que je viens de rappeler.

Mais M. de Perthes préparait une réponse plus péremptoire à ceux qui pouvaient douter encore. Par lui-même et par ses amis, il continuait ses recherches. Pendant plus d'une année il garda le silence sur les nouveaux résultats obtenus. Il ne le rompit que lorsque de nouveaux et très-nombreux ossements humains eurent été recueillis en place, parfois même par quelques-uns de ses plus constants contradicteurs, qui, cette fois, s'avouèrent vaincus.

Quelques personnes ont pourtant, assure-t-on, persévéré dans leurs doutes relativement à l'authenticité des fossiles de Moulin-Quignon. Elles se fondent sur le fait, bien constaté aujourd'hui, qu'il y a eu des fraudes commises à Abbeville. Mais, de ce qu'il s'est trouvé là des faussaires pour imiter les haches du diluvium, de ce qu'on aura fait accepter, comme extraite des couches elles-mêmes, une dent ramassée nous ne savons où, s'ensuit-il *nécessairement* que *tous* les ossements considérés comme fossiles soient d'origine récente, que *toutes* les haches soient des contrefaçons? A raisonner ainsi, quel antiquaire pourrait admettre l'authenticité d'une seule des pièces qui composent ses propres collections?

L'authenticité de la première mâchoire trouvée à Moulon-Quignon a été reconnue par ceux-là même qui s'étaient prononcés en sens contraire; c'est à la suite de longues discussions et alors qu'ils étaient en présence des éléments les plus propres à motiver une conviction, qu'ils ont signé le procès-verbal; si plus tard ils ont changé d'avis, c'est quand ils n'ont plus eu les objets sous les yeux : les restes recueillis pendant une année entière par M. de Perthes, ceux qui ont été retirés des parois mêmes de la carrière par M. le curé Martin, ne peuvent laisser place au doute. Voilà les faits. Pour

quiconque jugera la question en dehors de toute considération étrangère, il restera donc avéré que Moulin-Quignon a bien réellement fourni à nos collections des ossements de l'*Homme fossile*.

Toutefois cette qualification ne peut être attribuée aux restes humains dont il s'agit qu'à la condition de rapporter au terrain quaternaire, comme le font presque tous les géologues, les couches de Moulin-Quignon. Or on sait que M. Élie de Beaumont a protesté contre cette détermination et qu'il ne voit dans cette formation qu'un de ses *terrains des pentes* datant de l'époque actuelle. Des objections de même nature ou de nature différente peuvent-elles être adressées au crâne d'Engis (SCHMERLING), à la mâchoire de la grotte d'Arcy (DE VIBRAYE), à toutes ces têtes osseuses que vient de fournir la Belgique? Étranger à la Géologie, je n'ai pas à examiner ces questions, qu'abordera sans doute quelque'un de mes collègues.

Mais ces objections existassent-elles et fussent-elles fondées, la contemporanéité de l'Homme et des espèces animales perdues, caractéristiques du terrain quaternaire, n'en serait pas moins démontrée par les études de M. Lartet sur la caverne d'Aurignac. Du moins ce sont elles qui ont vaincu les derniers doutes restés dans mon esprit relativement à l'ancienneté de l'Homme. Ayant pu observer sur le bord de la mer l'étrangeté de certains phénomènes d'affouillement, je m'exagérais peut-être les difficultés de juger sûrement ce qui a pu se passer dans des cavernes où pénétraient des cours d'eau plus ou moins impétueux; je ne pouvais me faire une opinion personnelle sur les points de doctrine qui divisaient des géologues éminents. J'hésitais donc encore lorsque les mémoires de M. Lartet m'apportèrent des faits probants, accomplis en dehors de toutes les conditions qui causaient mes perplexités. On ne sera donc pas surpris que j'attache à cette œuvre une importance exceptionnelle.

La grotte d'Aurignac (Haute-Garonne) est creusée dans une colline nummulitique, à une hauteur qui dépasse celle de tous les

anciens cours d'eau des environs. A l'époque de sa découverte elle contenait au moins dix-sept squelettes (AMIEL) de tout âge et de tout sexe. Tout annonce qu'elle fut une sépulture pour quelque tribu primitive vivant dans le voisinage. Malheureusement ces restes, qui eussent été pour l'Anthropologie d'un prix inestimable, furent jetés à la fosse commune dans un cimetière où l'on n'a pu les retrouver.

M. Lartet n'a pu recueillir sur place qu'une demi-mâchoire humaine et un grand nombre de fragments de diverses parties du corps. En revanche il y a constaté la présence d'ossements appartenant à huit des espèces animales éteintes ou disparues de nos contrées et les plus caractéristiques des terrains quaternaires.

L'état de ces ossements et bien des circonstances accessoires attestent d'ailleurs que l'Homme et ces espèces étaient contemporains. A l'entrée de la grotte se trouvaient les traces d'un foyer, et certains os portaient la preuve qu'ils avaient servi aux repas funèbres. D'autres avaient été rongés par les hyènes dont on recueillait les coprolithes dans les anciennes cendres. Évidemment l'Homme a vécu à côté de ces animaux dont il mangeait la chair, à côté de ces carnassiers qui venaient profiter des débris abandonnés par lui.

M. Lartet a été conduit par l'ensemble de ses études à partager en quatre âges ou époques successives les temps paléontologiques des espèces aujourd'hui éteintes ou émigrées qui ont vécu sur notre sol. Ce sont, en commençant par les plus anciens : l'âge de l'*Ursus spelæus*; celui de l'*Elephas primigenius* et du *Rhinoceros tichorhinus*; celui du *Renne*; enfin celui de l'*Urur*. Cette division est aujourd'hui aussi généralement acceptée que celle dont nous avons parlé plus haut, et qui a pour base la nature de la matière employée à fabriquer des armes ou des ustensiles.

Faisons remarquer que ces divisions en âges ou en époques n'ont d'ailleurs rien d'absolu et sont essentiellement locales. L'âge de l'*Urur* s'est prolongé en Suisse jusqu'au ^x^e siècle; l'âge du *Renne* dure encore pour la Laponie, comme l'âge de la pierre pour les

Esquimaux et jusqu'à un certain point pour quelques populations de l'Amérique du Sud.

En se plaçant sur ce terrain, on peut dire que l'Homme d'Aurignac (LARTET), celui de la grotte d'Arcy (DE VIBRAYE) et celui de la grotte de Massat (FONTAN) sont à peu près contemporains entre eux et avec l'Homme d'Engis (SCHMERLING), en ce sens que tous les quatre appartiennent aux formations les plus anciennes des terrains quaternaires.

Ces conclusions, portant sur les débris de squelettes humains, seraient discutées, que les preuves de l'ancienneté de l'Homme, de plus en plus multipliées, n'en seraient pas ébranlées. L'Homme, avons-nous vu plus haut, ne révèle pas son antique existence seulement par ses rares débris; il se montre surtout dans l'*œuvre de ses mains*. (PRUNER-BEY.) Par conséquent, pour se refuser à admettre que l'Homme vivait antérieurement à la période actuelle, qu'il a été sur notre sol le contemporain de l'ours des cavernes, de l'éléphant et du rhinocéros, il faut déclarer entachées d'erreur ou de fausseté ces centaines d'observations recueillies en tout lieu par les hommes les plus au fait des choses de la science en Paléontologie, en Archéologie, etc.; il faut nier toutes les preuves qui ressortent de ces collections de haches, de couteaux, de scies, de poinçons, etc. en silex, en ivoire, en bois de renne, réunies aujourd'hui par les paléontologistes, les archéologues de tous pays; il faut déclarer non avenus les dessins où les artistes de ces sociétés dans l'enfance ont reproduit les êtres qu'ils avaient sous les yeux, tels que le renne (LARTET, CHRISTY, DE VIBRAYE, PÉCADEAU DE L'ISLE), l'éléphant (LARTET, DE VIBRAYE); il faut nier jusqu'à la signification de cette vertèbre de jeune renne dans laquelle on a retrouvé l'extrémité de l'arme de pierre qui avait donné la mort à l'animal (LARTET et CHRISTY).

Il est impossible de récuser cet ensemble de témoignages. Si l'histoire de l'Homme fossile pendant toute la période quaternaire prête encore aux discussions sur certains points, *son existence* est

incontestablement un des faits les mieux démontrés. Cette démonstration, préparée sans doute par des faits antérieurs, n'en est pas moins toute moderne.

C'est un des plus remarquables progrès qu'ait à enregistrer l'histoire scientifique des vingt dernières années.

§ 3. HOMME TERTIAIRE.

La science semble prête à faire un pas de plus et à reculer l'existence de l'Homme au delà de la période quaternaire. Les faits sont sans doute jusqu'ici peu nombreux; ils prêtent aux incertitudes, aux interprétations, et moins que personne nous sommes pressé de conclure. Mais il est déjà permis de pressentir de nouveaux pas en avant dans la voie si récemment ouverte, et de penser que les terrains tertiaires nous réservent des découvertes analogues à celles que je viens de rappeler.

Jusqu'ici les faits que l'on possède à ce sujet se réduisent à trois, savoir : les *fossiles* (?) de Denise, trouvés dans une brèche volcanique près du Puy (Haute-Loire), et les observations faites par MM. Desnoyers et l'abbé Bourgeois dans les carrières de Saint-Prest, aux environs de Chartres (Eure-et-Loir).

L'Homme ou mieux les *Hommes de Denise* ont été l'objet de bien des controverses. Décrits pour la première fois par M. Aymard (1844), acceptés comme fossiles par MM. Pictet, l'abbé Croizet, Laurillard, et par la majorité des membres du *Congrès scientifique de France* (1856), ils sont restés un objet de doute pour MM. Lartet et Hébert. Ces deux savants n'ont pas eu à soupçonner de fraude; mais, à la suite d'une étude des objets eux-mêmes et des localités, ils ont cru reconnaître les traces d'une sépulture postérieure aux tufs volcaniques où ces os sont engagés et qui leur assigneraient une date géologique.

Ce résultat d'une enquête faite par des juges aussi compétents nous fait regarder comme sage de laisser, jusqu'à nouvel ordre,

les ossements de Denise en dehors de toute discussion relative à l'ancienneté de l'Homme.

Les études de M. Desnoyers et de M. l'abbé Bourgeois ont porté, non sur des restes de l'Homme lui-même, mais sur de simples traces laissées par lui.

Le premier a recueilli à Saint-Prest des ossements sur lesquels il a cru reconnaître des incisions faites à l'aide d'instruments de silex. Poursuivant ses recherches dans diverses collections, à Chartres même, à l'École des mines, au Muséum, il a retrouvé partout des traces pareilles. Il en a conclu que l'Homme avait vécu en même temps que l'*Elephas meridionalis* et les autres espèces animales caractéristiques de cette formation. Toutefois M. Desnoyers n'a formulé sa pensée qu'avec une extrême réserve, motivée surtout sur ce qu'il n'avait pu rencontrer encore ni les armes ni les outils de pierre à l'aide desquels auraient été faites les *incisions* dont il signalait la présence.

Ces armes, ces outils, M. l'abbé Bourgeois pense qu'il les a découverts; et parmi les objets de silex retirés par lui de cette même carrière de Saint-Prest, il est en effet quelques échantillons qui semblent indiquer nettement une taille intentionnelle, par conséquent l'existence de l'Homme à l'époque de la formation de ces terrains.

Toutefois, dans une question de cette nature, il y a bien moins d'inconvénients à suspendre qu'à précipiter son jugement. Si de nouvelles recherches viennent confirmer celles des savants que je viens de nommer, surtout si des silex bien manifestement taillés par une main humaine sont retirés soit des graviers de Saint-Prest, soit de terrains de la même époque, nul ne pourra contester à M. Desnoyers et à M. l'abbé Bourgeois l'honneur d'avoir les premiers signalé les traces de l'Homme tertiaire en France.

Si je m'abandonnais entièrement aux impressions que m'a laissées l'examen minutieux des ossements, des objets dont il s'agit, je serais peut-être moins réservé. En présence de certaines *entailles*

que présentent quelques-uns des premiers, des cassures toutes disposées du même côté d'un silex en pointe de flèche que j'ai longuement examiné, il est difficile de ne pas regarder comme *très-probablement fondées* les conclusions de MM. Desnoyers et Bourgeois. Au moins ces faits permettent-ils de penser que l'existence de l'*Homme tertiaire* en Europe peut, d'un moment à l'autre, être aussi bien mise hors de doute que celle de l'*Homme quaternaire*.

Ainsi se trouverait confirmée une des vues que m'exprimait l'éminent docteur Falconer, alors que nous parcourions les environs d'Abbeville, après avoir étudié ensemble la mâchoire de Moulin-Quignon. Seulement ce n'était pas en France ni en Europe qu'il espérait voir découvrir un jour l'Homme tertiaire ; c'était en Asie, dans ces régions que tout tend à faire considérer comme le berceau premier de notre espèce. Les conjectures de notre regretté confrère se vérifieront-elles plus qu'il ne le croyait lui-même ? Les versants de l'Himalaya nous gardent-ils un Homme encore plus ancien que celui de Saint-Prest, si tant est que celui-ci ait réellement existé ? L'avenir répondra à ces questions ; mais j'ai cru devoir consigner ici ces vues du savant qui a le mieux connu la paléontologie de ces contrées lointaines ; peut-être sera-ce un stimulant et une indication pour ceux qui sont en position de continuer son œuvre.

CHAPITRE VI.

PEUPLEMENT DU GLOBE. — MIGRATIONS.

La Physiologie nous a montré, dans tous les groupes humains, les races d'une seule et même espèce; la Géographie zoologique nous a appris que cette espèce avait dû être cantonnée primitivement dans un centre de création unique et probablement très-restreint. Puisque nous la trouvons partout aujourd'hui, c'est que, partie de ce centre, elle s'est répandue en irradiant en tous sens. Le peuplement du globe n'a pu se faire que par migrations et par colonisation.

Les défenseurs du principe de l'autochthonie ont déclaré ces migrations *impossibles* pour un certain nombre de cas; et cette impossibilité prétendue a été bien souvent, tout récemment encore, opposée au monogénisme à titre d'objection.

J'avoue n'avoir jamais compris qu'on ait pu employer sérieusement un argument de cette nature. Le fait des migrations est partout dans l'Histoire. Il apparaît à l'origine de tous les peuples sur lesquels nous possédons quelques notions. Nous le constatons et chez les peuples les plus civilisés de nos jours, et chez des tribus arrêtées encore aux plus bas échelons de la vie sauvage. A mesure que la science progresse, et en quelque sens, pour ainsi dire, qu'elle marche, elle nous montre de plus en plus les instincts voyageurs de l'Homme. A ne juger que par cette sorte de documents, le peuplement du globe par migrations n'aurait rien que de très-probable. L'immobilité primordiale et ininterrompue d'un groupe humain quelconque serait un fait en désaccord avec toutes les analogies.

On a fait sonner très-haut les difficultés qu'une nature encore

indomptée devait présenter à des tribus, à des familles dépourvues de tous les moyens d'action que la civilisation et le savoir modernes ont mis entre nos mains. — Cette objection repose évidemment sur une appréciation inexacte de la nature humaine, de ses aptitudes et de ses tendances. L'imperfection même de l'état social, loin d'arrêter la dissémination des populations, ne peut que la favoriser. Les peuples cultivateurs sont forcément plus ou moins sédentaires; les peuples pasteurs ne vont que lentement et ont besoin de rencontrer des conditions qui ne se trouvent pas partout. Les peuples chasseurs, au contraire, par leur genre de vie, par les instincts qui en résultent, par la nécessité qui leur est imposée de disposer de grands espaces, par l'impossibilité où ils sont de former des agglomérations trop nombreuses, sont forcément entraînés en tout sens. Leur infériorité sociale leur commande l'expansion; car, dès que les populations s'accroissent, même dans d'assez faibles proportions, il faut de toute nécessité qu'elles se séparent ou s'entre-détruisent, comme le montre si bien l'histoire des races mingwés et algonquines.

Ici l'Histoire classique elle-même nous apporte son témoignage. En Europe, les grandes invasions ont toujours été effectuées par des *Barbares*. L'histoire du Mexique nous montre dans le nouveau monde un fait tout pareil. Aucun peuple civilisé n'a jamais agi de cette manière; aucun ne s'est transporté en masse d'une patrie dans une autre. Qu'il s'agisse des Grecs, des Romains ou des Européens modernes, on les voit au contraire s'étendre progressivement et par le moyen de colonies, toujours relativement peu nombreuses. C'est que la civilisation même nous attache à la patrie par une multitude de liens qui n'existent ni pour le sauvage, ni pour le barbare.

Je pourrais m'en tenir à ces courtes observations, mais l'importance du sujet est telle qu'il me semble utile de fixer les idées et d'entrer dans quelques détails.

Considérées dans leurs rapports avec le monde extérieur, les

migrations présentent une grande différence, selon qu'il s'agit des continents ou des mers, et ces deux questions veulent être examinées à part.

§ 1^{er}. MIGRATIONS PAR TERRE.

J'ai toujours été surpris de l'importance attribuée aux difficultés des migrations continentales. Ce qui se passe tous les jours sous nos yeux montre jusqu'à l'évidence qu'en pareil cas ce n'est pas la nature qui oppose au voyageur et surtout à l'émigrant des obstacles sérieux. En réalité, sauf quelques cas très-exceptionnels, l'Homme seul arrête l'Homme. Ce ne sont ni les déserts, ni les marais, ni même les sauvages qui ont fait échouer l'expédition des dames Tinné. Supprimez le fanatisme musulman, et la traversée d'Alger au Sénégal par Tombouctou ne sera plus qu'un voyage, pénible sans doute, mais à peu près sans dangers réels.

Dira-t-on qu'une migration suppose la réunion de familles comptant autre chose que des hommes valides et résolus, et que la présence des femmes, des enfants, des vieillards, a dû dès l'origine les rendre impraticables? La manière dont se sont étendues les colonies européennes en Australie, aux États-Unis, répondrait surabondamment à l'objection. C'est bien probablement ainsi que marchaient les premiers colons, s'étendant de proche en proche et envahissant progressivement un sol que personne ne leur disputait. C'est ainsi du moins que les Aryas des Védas paraissent avoir procédé; et encore trouvaient-ils sur leurs pas les premiers occupants de l'Inde, contre lesquels ils avaient à lutter, comme les colons des États-Unis ont eu à combattre les Peaux-Rouges.

Mais l'Homme est capable de surmonter et de vaincre de bien autres obstacles. L'Histoire est là pour nous montrer des migrations continentales s'accomplissant en masse, par des nations entières, en dépit, non-seulement des obstacles naturels, mais encore de ceux que leur opposaient des ennemis, parfois aussi nombreux et aussi braves que les émigrants eux-mêmes. Il me suffirait ici, je le ré-

pète, d'en appeler aux souvenirs classiques. Mais je rappellerai de préférence un fait trop oublié, qui s'est accompli il y a moins d'un siècle (1771), quand les Kalmouks du Volga, hommes, femmes et enfants, voulant regagner leur ancienne patrie, traversèrent en neuf mois l'Asie entière avec ses déserts glacés ou brûlants, malgré la poursuite incessante d'ennemis implacables, malgré la résistance armée de toutes les populations au milieu desquelles ils durent se faire jour.

Vers l'an 1616, d'après les dates chinoises, une horde de Kalmouks, poussée par un motif que nous ignorons, quitta la Chine, traversa l'Asie, nous ne savons comment, et vint s'arrêter sur les bords du Volga, dont elle occupa les deux rives. Bien accueillis par les Russes, ces nouveaux venus se fixèrent en ce lieu et vécurent longtemps dans les meilleurs termes avec leurs dominateurs, auxquels ils fournirent, à diverses reprises, de nombreux et braves corps de cavalerie. En 1761, cet accord fut troublé par diverses causes. L'ambition d'un frère du prince régnant, aidée par l'autorité du grand prêtre bouddhiste, fit concevoir la pensée de retourner en Chine. On savait bien que la Russie ne le permettrait pas. Aussi ce fut dans le plus grand secret que se firent les préparatifs du départ; et ce secret fut si bien gardé qu'au jour fixé, le 5 janvier 1771, tous les Kalmouks de la rive orientale se trouvèrent réunis en ordre de marche. Les femmes et les enfants étaient au nombre de 250,000; plusieurs corps de 10,000 hommes marchaient sur les flancs de la colonne, et l'arrière-garde se composait de 60,000 à 80,000 cavaliers d'élite.

En sept jours, cette multitude avait déjà franchi 100 lieues. Mais, à ce moment, elle fut rejointe par les troupes cosaques envoyées à sa poursuite, et dès lors commença une lutte qui ne devait se terminer qu'à l'autre extrémité de l'Asie. Les Cosaques n'étaient que l'avant-garde d'une puissante armée russe qu'on ne pouvait attendre. Malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnel, on dut marcher sans paix ni trêve. En peu de temps, tous les bestiaux,

tous les chevaux, avaient péri. Les tentes, les abris, avaient été brûlés pour alléger un moment les souffrances causées par le froid. Cette multitude, marchant à pied, semant sa route de cadavres, arriva enfin au nord du lac Aral sur les bords de la Torgaï. En cinq mois elle avait franchi 700 lieues. Là on espérait trouver un peu de repos; mais les Baskirs et les Kirghis s'étaient joints aux Cosaques; l'armée russe avançait derrière cette nuée d'avant-coureurs; elle allait bientôt les rejoindre : il fallut se remettre en marche.

Jusqu'au mois de septembre, la horde fugitive erra dans diverses directions, sans cesse harcelée par les mêmes ennemis, ayant en outre à combattre les populations dont elle traversait le territoire, exposée aux horreurs de la famine, souffrant de la chaleur autant qu'elle avait souffert du froid. La soif surtout devint si insupportable, qu'arrivés sur les frontières de la Chine, sur les bords d'un lac, ces malheureux se débandèrent entièrement pour l'étancher. Baskirs et Kirghis se précipitèrent sur cette multitude incapable de se défendre et l'auraient probablement exterminée sans l'intervention de Kien-Long, alors empereur de la Chine. Ce souverain était en chasse dans le voisinage, accompagné, comme d'ordinaire, par une véritable armée. Quelques pièces d'artillerie eurent bientôt mis en fuite les persécuteurs des Kalmouks. Ceux-ci reçurent de l'empereur chinois des secours en tout genre, et on leur alloua des terres où leurs descendants vivent encore, après avoir renoncé à leurs mœurs pastorales, à leurs habitudes errantes.

Ici toutes les difficultés, tous les obstacles, étaient réunis; une partie considérable de la population émigrante n'en est pas moins arrivée à bon port. A lui seul l'*exode* des Kalmouks du Volga réfute tout ce qui a été dit sur l'impossibilité de n'importe quelle migration par terre.

§ 2. MIGRATIONS PAR MER.

On ne saurait donc mettre en doute la possibilité du peuplement des continents à l'aide des migrations. En est-il autrement des régions insulaires, et les migrations par mer sont-elles impossibles pour des peuples manquant de nos moyens perfectionnés de navigation? On l'a beaucoup dit et peut-être le répète-t-on encore, et pourtant il n'en est rien.

L'Amérique et la Polynésie ont surtout été signalées comme des régions où n'avaient pu pénétrer, en partant de l'ancien continent, les populations que les grands voyageurs modernes ont rencontrées dans ces deux immenses îles. A l'appui de cette opinion, on a invoqué les conditions géographiques et cherché à montrer que les courants marins et aériens avaient dû opposer autant d'obstacles invincibles.

La connaissance plus complète de la configuration des côtes a fait en partie justice de ces exagérations. La physique générale du globe, étudiée soit dans un but purement scientifique, soit en vue de rendre plus sûrs et plus faciles les voyages maritimes, a démontré ce qu'avaient d'inexact les anciennes notions sur les grands mouvements de la terre et des mers. De cet ensemble de connaissances nouvelles, il est résulté que les conditions générales, loin d'être un obstacle au peuplement par mer, avaient dû souvent soit favoriser les migrations volontaires, soit rendre plus fréquente et presque inévitable la dissémination involontaire. Des exemples de cette nature ont d'ailleurs été recueillis par une foule de voyageurs soit en Océanie soit sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord.

A la rigueur, la dissémination involontaire et accidentelle aurait suffi pour faire comprendre comment l'Homme a pu occuper l'Amérique et les îles océaniques. Mais le rôle principal dans le peuplement de ces régions n'en revient pas moins aux migrations volontaires. Il est bon de rappeler en peu de mots les données qui

justifient cette proposition pour ces deux contrées, placées dans des conditions fort différentes, mais également séparées par la mer de notre continent.

I. POLYNÉSIE. — Un fait signalé en Polynésie dès les premiers temps de la découverte avait conduit Cook et tous ses successeurs à regarder les Polynésiens comme étant tous de même race. Ce fait est la presque identité des traits physiques, du langage, des mœurs, des croyances, dans toutes les îles de la mer du Sud. Les recherches les plus approfondies n'ont fait que confirmer ce premier jugement. Le problème du peuplement de ces îles est devenu, par cela même, plus simple. On était naturellement tenté d'attribuer à toutes ces peuplades une origine première unique; et encore ici les études modernes ont justifié cette conclusion. Toutefois le point de départ de la race polynésienne et son mode de dispersion dans ces centaines d'îles et d'archipels ont semblé être longtemps autant de problèmes impossibles à résoudre autrement que par des hypothèses plus ou moins ingénieuses.

C'est à M. Oratio Hale, l'éminent anthropologiste de l'expédition scientifique des États-Unis, que revient l'honneur d'avoir, le premier, réuni les matériaux restés épars jusqu'à lui; d'avoir déterminé le point précis d'où la race polynésienne a émigré, après s'être constituée; d'avoir dressé la carte de ses principales migrations. De nouveaux documents ont été recueillis depuis la publication de son travail et en ont pleinement confirmé les résultats généraux. Une bonne partie de ces documents, et quelques-uns des plus intéressants, sont dus à des Français. En groupant et en discutant cet ensemble de données, j'ai pu, je crois, mettre absolument hors de doute les conclusions du savant américain, tout en y apportant quelques modifications importantes, et compléter, en la changeant sur quelques points, sa carte des migrations.

Je me borne du reste à rappeler les résultats les plus généraux de cet ensemble de recherches.

Le peuplement de la Polynésie par voie de migrations venues des archipels indiens, et marchant par conséquent de l'ouest à l'est, est aujourd'hui un fait incontestable.

C'est dans les archipels de Tonga et de Samoa que la race s'est d'abord fixée et constituée; de là elle est passée successivement dans les autres archipels, formant des centres secondaires d'où sont parties de nouvelles colonies.

On ne peut pas davantage nier que ces migrations aient toutes eu lieu dans la période la plus franchement historique pour nous, et qu'il y en ait de tout à fait récentes. D'après la généalogie de Gattanéwa, c'est vers l'époque de la destruction de Carthage que les Kanaks arrivèrent aux Marquises; la date du peuplement de la Nouvelle-Zélande, date qui peut être obtenue par des moyens différents et qui se contrôlent mutuellement, remonte aux premières années du ^{xv}^e siècle; les îles Chatam ont été colonisées par les Maori, il n'y a guère plus d'un siècle.

Voici un autre fait, non moins important que les précédents, qui ressort aussi de l'étude attentive des documents que l'on possède aujourd'hui sur l'histoire de ces populations maritimes : les Polynésiens ont trouvé entièrement désertes la plus grande partie des îles où ils se sont établis. Il est plus que probable qu'ils avaient été devancés sur quelques points seulement par quelques rares tribus nègres ou micronésiennes, qui n'avaient même pas eu le temps de se multiplier.

Ces faits, dont la valeur propre ne peut être contestée, acquièrent un intérêt plus grand encore quand on les rapproche de ceux qui démontrent l'ancienneté de l'espèce humaine. Nous voyons d'une part l'existence de l'Homme reportée jusque dans les âges géologiques, et, d'autre part, nous le voyons n'achever que tout récemment de prendre possession du globe. Ces résultats, très-différents, mais nullement contraires, se relieront tôt ou tard les uns aux autres, mais dès à présent ils nous ouvrent sur l'histoire générale de l'humanité des points de vue divergents pour ainsi dire,

et nous enseignent par cela même combien nous avons encore à apprendre.

II. AMÉRIQUE. — L'Amérique, ce continent dont on a dit qu'il n'avait pu être atteint que par les Européens modernes, a été en réalité abordé à bien des époques et à peu près de toutes parts.

On ne peut démontrer historiquement la venue des Nègres en Amérique. Cette race n'a même été trouvée dans le nouveau monde, à l'état de pureté, que par Balboa, quand il traversa l'isthme de Darien. Les *hommes noirs* mentionnés par les livres Quichés et par quelques anciennes relations espagnoles peuvent fort bien avoir été seulement des Californiens à teint très-foncé.

Ces faits, et quelques autres inutiles à rappeler ici, suffisent néanmoins pour montrer que le type nègre n'était pas entièrement étranger à l'Amérique, comme on l'a dit. Mais le petit nombre de populations se rattachant à ce type d'une manière plus ou moins accusée, leur position constante non loin des points où les courants marins venant des côtes d'Asie ou d'Afrique rencontrent les rivages américains et y apportent les corps flottants, tout concourt à prouver que la race nègre n'est arrivée sur le continent américain que par hasard et par voie de dissémination involontaire, avant l'époque où les Blancs l'y ont transportée comme esclave.

Il en est tout autrement des races blanches et jaunes.

Les relations des premiers voyageurs et de Colomb lui-même nous montrent, jusque dans l'Amérique du Sud, des populations plus blanches que les habitants de l'Europe méridionale. Il y est même question d'hommes à cheveux blonds. D'où pouvait provenir ce type, si différent de celui qui caractérise l'ensemble des populations américaines?

Les travaux des savants scandinaves et de Rafn en particulier, en mettant hors de doute ce qu'une tradition un peu confuse nous avait transmis sur les voyages des Normands en Amérique, permettent peut-être de répondre à cette question. La carte des

Antiquitates americanæ montre ces hardis découvreurs arrivant jusqu'au golfe du Mexique. Se sont-ils bien arrêtés là?

Cette carte, d'ailleurs, ne représente que la trace de voyages contemporains des colonies groënlandaises. Mais quand celles-ci eurent été détruites par les Skrélinghers, où sont allés leurs habitants?

Sans doute un certain nombre sont restés dans le pays; car il semble difficile de ne pas partager sur ce point l'opinion de M. Frédéric Lacroix. Les Groënlandais à teint blanc, à taille haute et svelte, que le capitaine Graha découvrit en recherchant les ruines de l'Osterbygd, me semblent, comme à cet auteur, ne pouvoir être que leurs descendants.

Mais la plupart des colons sont-ils restés au Groënland pour lutter contre la misère et le froid? Le fait est peu probable. N'est-il pas bien plus rationnel de penser que ces fils de Normands, qui connaissaient l'existence du *Vinland*, ont été chercher sous un ciel plus doux une nouvelle patrie? Et n'est-il pas permis de conjecturer que ce sont eux qui ont donné à l'Amérique ces hommes blancs et *blonds* dont il est fait mention tantôt comme individus isolés, tantôt comme population?

En tout cas, l'arrivée en Amérique de la race normande venant de l'Europe ne peut être mise en doute.

Il faut bien aujourd'hui admettre une conclusion pareille en ce qui touche la race jaune. La question soulevée par de Guignes s'éclaircit de plus en plus, et tout concourt à montrer que notre célèbre orientaliste avait raison dans ce qu'il a dit des anciennes relations de l'Asie avec l'Amérique. Quoi qu'en ait dit Klaproth, le Japon n'est nullement ce pays de Fou-Sang, où, dès le milieu du v^e siècle de notre ère, des missionnaires bouddhistes allaient porter leurs doctrines, établir leur rituel et fonder des monastères. M. de Paravey a donné de nouvelles raisons à l'appui de ce qu'avait dit de Guignes; M. Gustave d'Eichthal, dans un travail récent, a montré qu'entre les monuments bouddhistes de l'Asie et les représentations religieuses de l'Amérique civilisée il existe une ressem-

blance qui ne peut être l'effet du hasard ; on a retrouvé, chez certaines populations du nord-ouest de l'Amérique, les traits, les industries et, paraît-il, jusqu'à la langue des Japonais (GUILLEMIN) ; on a vu au Pérou, sur des vases antérieurs à la conquête, des peintures représentant des éléphants portant des vestiges de tours ; enfin M. de Rosny a trouvé dans une encyclopédie japonaise la preuve que les Japonais connaissent le Fou-Sang et le distinguent parfaitement de leur propre pays.

Il faut donc bien accepter comme vraie la grande découverte de de Guignes et reconnaître que les Asiatiques nous ont précédés en Amérique.

C'est là, du reste, une conclusion qu'avaient déjà admise les compagnons de Vasquez de Coronado à la vue des navires qu'ils rencontrèrent vers le 40° degré de latitude. (GOMARA.) C'est celle à laquelle était arrivé un ancien colon de la Louisiane sur le récit d'un voyageur sauvage. (LE PAGE DU PRAT.)

La configuration géographique des deux continents explique aisément ces faits, même en supposant qu'elle n'ait pas varié depuis l'ère actuelle, ce dont quelques témoignages permettraient de douter. (LE PAGE DU PRAT.) Les îles Aléoutiennes, le détroit de Behring avec les îles de Saint-Diomède placées au milieu du bras de mer qui sépare les deux continents, sont évidemment des routes tout ouvertes, même à des peuples bien moins marins que ne le sont les habitants de ces parages. Ces routes ont dû être souvent traversées. Et, en effet, dans toute l'Amérique du Nord, on trouve les traditions de migrations dont les directions divergentes ramènent toujours aux deux points que je viens d'indiquer, et surtout au second.

Le plus grand nombre de ces migrations se dirigent d'ailleurs plus ou moins vers le sud. Les régions méridionales ont évidemment exercé de tout temps une attraction marquée sur les peuples des régions nord-américaines. L'histoire du Mexique, les traditions des Pueblos, etc. tout nous montre chez eux, dans le passé, un

mouvement de translation du nord au sud, qui se poursuit encore de nos jours.

Comme chez les Polynésiens, quelques-unes de ces migrations, et des plus considérables, sont assez récentes. Les populations algonquines et iroquoises, par exemple, ont dû arriver dans la vallée du Mississipi vers le ^{viii}^e siècle au plus tôt. Leurs traditions, comparées à quelques-uns des faits consignés dans les histoires mexicaines (BRASSEUR DE BOURBOURG), permettent de regarder cette date comme une approximation qui ne saurait s'écarter beaucoup de la vérité.

Ces mêmes traditions attestent un fait non moins important et que des détails précis ne permettent pas de révoquer en doute : c'est que les Algonquins, après avoir passé la vallée du Mississipi, où ils avaient dû combattre les peuples dont on étudie aujourd'hui les singuliers monuments, trouvèrent le pays désert jusqu'à la côte et jusque bien loin vers le sud. Une conclusion analogue ressort, quoique moins clairement, des traditions de quelques peuplades de l'Amérique méridionale. Ainsi, dans les deux Amériques peut-être, dans l'Amérique du Nord à coup sûr, on retrouve ces *terres désertes* que nous a déjà montrées la Polynésie.

En rapprochant ces faits du peu de densité que présentait la population à l'époque des découvertes, de son état social, si peu avancé partout ailleurs qu'autour des points où avaient apparu des législateurs, toujours étrangers au pays, on est involontairement conduit à penser que le peuplement général de l'Amérique, quoique remontant plus haut que celui de la Polynésie, est pourtant bien plus récent que celui de l'ancien monde.

Si l'on contestait cette conclusion en se fondant sur la prétendue inaptitude des indigènes à s'élever au-dessus du niveau de la vie sauvage, je me bornerais à rappeler le Mexique et les diverses civilisations dont il a été le siège. Ces civilisations ont absorbé en quelque sorte successivement toutes les hordes de barbares venues du nord, et les ont transformées au bout de quelques générations.

A cet égard, l'ancien et le nouveau monde ont présenté des phénomènes sociaux identiques, quoique s'accomplissant chez des races fort différentes. C'est là un de ces faits généraux comme en présente souvent l'Anthropologie et qui mettent le mieux en relief l'unité fondamentale de la nature humaine.

L'Amérique a donc reçu des habitants venus, à coup sûr d'Europe et d'Asie, très-probablement, de l'Afrique et des îles du grand Océan occupées par des populations plus ou moins noires.

N'a-t-elle jamais rien rendu en retour? Est-ce à elle que l'ancien monde doit la race jaune? (DE GOBINEAU.) On peut répondre avec certitude qu'il n'en est rien.

Mais les Américains n'ont-ils jamais communiqué avec l'Europe par des terres aujourd'hui disparues? Ne seraient-ils pas les arrière-petits-neveux des Atlantes dont parlait le prêtre de Saïs? (BRASSEUR DE BOURBOURG.) Ont-ils été les initiateurs de notre continent avant de tomber dans la barbarie et de recevoir à leur tour ce qu'ils avaient donné? (JOSE PEREZ.)

Quelques esprits hardis ont posé ces questions et y ont répondu dans le sens de l'affirmative. Peut-être peuvent-ils invoquer à l'appui de leurs conclusions un certain nombre de résultats paléontologiques et le témoignage de certaines faunes actuelles. La croyance à l'Atlantide ou à quelque chose d'analogue gagne depuis quelque temps du terrain chez les hommes de science. Dans les conversations, il est vrai, plutôt que dans les livres, des botanistes, des zoologistes, des anthropologistes éminents semblent se donner rendez-vous sur ce terrain. Verrons-nous, dans un avenir plus ou moins prochain, se vérifier à quelques égards les idées de Bory de Saint-Vincent? Faudra-t-il en revenir tout simplement à voir dans l'Amérique l'*Atlantide* de Platon?

Ne nous hâtons pas de conclure. Quel que doive être le jugement de l'avenir, il n'est encore guère possible d'aborder ces problèmes. Les solutions qu'en ont données les auteurs que je viens d'indiquer ne peuvent, jusqu'à ce jour, être regardées que comme entièrement

hypothétiques; elles se trouvent même, au moins en partie, en contradiction complète avec les faits jusqu'ici connus. Mais chaque jour apporte quelques données nouvelles; et peut-être la solution de ces curieux problèmes marchera-t-elle avec autant de rapidité que celle de bien d'autres, résolus aujourd'hui, et qu'on n'eût même pas osé poser il y a moins d'un quart de siècle.

§ 3. CONCLUSION.

Quel que soit l'avenir réservé à ces questions de détail, leur solution ne saurait influencer sur la conclusion générale à tirer de l'ensemble des faits dont je viens de rappeler quelques exemples.

Le peuplement du globe par voie de migrations n'a rien d'impossible. Tout ce qui a été dit à l'appui de cette prétendue impossibilité repose sur une connaissance incomplète des choses et des hommes, sur d'anciennes erreurs relatives à la physique générale du globe, sur une appréciation inexacte des ressources que l'Homme, même non civilisé, trouve dans son intelligence quand il s'agit de lutter contre les forces purement physiques et les obstacles matériels.

CHAPITRE VII.

ACCLIMATATION.

De ce que nous avons vu précédemment, il résulte que les polygénistes, sous peine de rejeter les lois de la Géographie zoologique, comme ils méconnaissent celles de la Physiologie, doivent reconnaître que les espèces de leur *genre humain*, nécessairement peu nombreuses et primitivement cantonnées dans le même centre de création, couvrent aujourd'hui la surface entière du globe. Même pour eux, par conséquent, ces espèces étaient aptes à changer de milieu, à vivre et à se multiplier dans des conditions autres que celles qui avaient accompagné leur première apparition.

Pour nous, qui croyons avoir suffisamment motivé nos convictions monogénistes, nous dirons :

L'espèce humaine, partie d'un centre de création unique, peu étendu et situé très-probablement dans les régions centrales de l'Asie, est aujourd'hui répandue partout. Les voyageurs européens ont trouvé des indigènes dans toutes les chaînes de montagnes, quelque abruptes qu'elles fussent, dans les plaines et les vallées les plus insalubres, dans les déserts les plus brûlants, et jusque sur les glaces éternelles qui leur ont interdit jusqu'ici l'accès du pôle boréal (*Esquimaux de Ross*).

En tant qu'espèce, l'Homme est donc *cosmopolite* dans toute l'acception du mot.

Dans les innombrables voyages qui l'ont conduit partout où nous le voyons, l'Homme a rencontré toutes les conditions d'existence que présente la surface de la terre; il les a multipliées encore par son initiative personnelle. En s'éloignant du milieu où il avait pris naissance, il a subi l'action des milieux les plus divers, les plus op-

posés. En fait, il a résisté à tout : l'Homme s'est donc *acclimaté* et *naturalisé* partout.

Ce qui est incontestable *pour l'espèce* est-il également vrai *pour les races*? Celles-ci sont-elles toutes et partout également *acclimatables*, également *naturalisables*, en prenant ces mots dans l'acception que leur ont attribuée les naturalistes qui se sont occupés spécialement des questions de cette nature? — Avant de répondre à cette question, il importe de la préciser.

Qu'il s'agisse des animaux ou de l'Homme, on regarde trop souvent comme une condition de l'acclimatation que la race transportée conservera absolument tous les caractères qu'elle présente dans sa première patrie. Le moindre changement est traité de *dégénérescence*.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut envisager la question.

L'Européen, transporté aux États-Unis, aux Antilles, en Australie, change à certains égards sous l'influence du milieu; il donne naissance à des *races dérivées*. L'Européen n'a pas *dégénéré* pour cela; il s'est seulement mis en harmonie avec le milieu. Les modifications légères ou profondes qui se manifestent chez lui ne sont que la manifestation des phénomènes qui s'accomplissent dans ce but; et, quand il en est arrivé à pouvoir vivre et se reproduire sans effort dans sa nouvelle patrie, ces changements ne doivent pas empêcher de dire qu'il s'est *acclimaté*, qu'il s'est *naturalisé*.

Le problème de l'acclimatation des races humaines peut donc se formuler dans les termes suivants : Une race quelconque peut-elle, dans une contrée quelconque, se propager soit sans changements, soit en enfantant une race dérivée conservant les caractères fondamentaux de la race souche?

Il a été répondu à cette question d'une manière absolue, tantôt affirmativement, tantôt négativement. Des deux parts, il y avait une exagération presque également éloignée de la vérité.

Quoi qu'on en ait dit (Knox), le Hollandais vit très-bien dans le pays de Galles, le Français se propage et prospère, dans les cantons salubres, en Corse et sur les bords du Danube.

D'autre part, sans sortir de son pays, le Français rencontre des localités, même assez étendues, habitées de tout temps par une population qui s'est pliée à ces milieux exceptionnels, mais où les habitants des districts les plus voisins ne peuvent guère plus s'acclimater que sur les bords du Sénégal (*Dombes*).

Dans les exemples précédents interviennent donc des questions de *salubrité locale*, sur lesquelles nous reviendrons.

Mais, en présence des faits généraux et de certains chiffres, nier la naturalisation complète du Français au Canada (RAMEAU), de l'Anglais et du Hollandais au Cap, de presque toutes les races européennes en Australie, dans les régions de la Plata, aux États-Unis, etc. c'est nier l'évidence.

Le Blanc européen le mieux caractérisé peut donc habiter les deux hémisphères et ses propres antipodes.

Dire que chaque petit groupe humain a été créé pour son coin de terre et ne peut en sortir (KNOX), conclure de cette prétendue incapacité radicale à l'acclimatation que chacun de ces groupes est une espèce distincte, c'est donc enchaîner l'une à l'autre de pures assertions, en contradiction flagrante avec les résultats de l'expérience.

Ce serait pareillement aller à l'encontre des faits que de prétendre que l'Européen s'accommode également de tous les pays du globe et s'acclimate d'emblée n'importe où. Les hibernages au Spitzberg n'ont pas mieux réussi que les tentatives de colonisation sur quelques points des régions intertropicales.

En général, l'Européen qui, sans dépasser les limites de son hémisphère, émigre dans le sens des parallèles, supporte fort bien des changements géographiques, même fort étendus, si les conditions générales de salubrité restent les mêmes. Quand il marche du sud au nord dans le sens du méridien, il se fait sans trop de peine au nouveau milieu qu'il affronte, pourvu que la distance entre les deux habitats ne soit pas exagérée. S'il s'avance du nord au sud au contraire, une différence en latitude même assez peu considérable agit d'une manière marquée et rend l'acclimatation de plus en

plus difficile. Ces faits généraux étaient déjà connus des anciens (VITRUBE, PLINE), et les observations modernes en confirment chaque jour la réalité.

Les phénomènes qui se montrent dans ces divers cas se rattachent bien manifestement, pour la plus grande partie, à l'action qu'une chaleur et un froid relatifs exercent sur l'organisme. Le froid, par la réaction qu'il provoque, le tonifie et le fortifie, pour ainsi dire, contre sa propre influence; la chaleur l'affaiblit au contraire de plus en plus. Or l'Européen émigre le plus souvent des régions froides ou tempérées vers des contrées beaucoup plus chaudes; et les chiffres de mortalité sont là pour prouver que c'est rarement sans danger, surtout lorsqu'il s'agit de quelques-unes des plus belles contrées du globe.

Les sacrifices faits dans le but de coloniser les régions intertropicales des deux continents sont suffisamment connus. Mais quelle est la nature de ces sacrifices? Quelle est leur étendue? Quelle sera leur durée? Doivent-ils s'accomplir sans cesse en pure perte, comme on l'a affirmé, et l'Europe, en envoyant une partie de sa population mourir sous les feux du tropique, doit-elle renoncer à voir, un jour, compensées des pertes qui ont commencé avec l'ère des grandes découvertes?

Répondre à ces questions de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit n'est pas encore chose facile. On fait sonner bien haut que trois siècles se sont écoulés déjà depuis que l'Europe a entrepris la grande tâche qu'elle s'est donnée. Mais dans des questions d'acclimatation, comme dans celle de la formation des races, ce n'est ni par années ni par siècles qu'il faut compter, c'est *par générations*. Trois cents ans ne représentent que *douze générations au plus* quand il s'agit de l'Homme. C'est bien peu, et, si nos moyens d'investigation devaient s'arrêter là, les données actuelles seraient vraiment insuffisantes, dans bien des cas, pour aborder ces problèmes, qui touchent de si près à l'avenir du monde.

Heureusement ici encore nous rencontrons les animaux et les

végétaux, et nous pouvons profiter des enseignements que leur histoire fournit à qui sait en comprendre la valeur. Interrogeons-les donc de nouveau.

§ 1^{er}. ACCLIMATATION DES PLANTES ET DES ANIMAUX.

Chez la plupart des animaux et des végétaux, les générations se succèdent plus rapidement que chez nous et par conséquent les problèmes dont il s'agit ici se résolvent en moins de temps. Sans entrer dans de grands détails, citons quelques-uns des faits les plus significatifs.

Constatons d'abord que l'Européen a transporté, dans un assez grand nombre de régions du globe, *diverses espèces appartenant aux deux Règnes*, avec un succès immédiat et complet. Parmi les animaux en particulier, il en est qui ont si bien prospéré dans leur nouvelle patrie, qu'ils ont reconquis leur liberté, l'Homme ne pouvant maintenir son autorité sur la postérité entière des rares individus qu'il avait d'abord importés. Les solitudes américaines ont aujourd'hui leurs bœufs, leurs chevaux sauvages, que chassent des bandes de chiens repassés à l'état de bêtes féroces. Il en est presque de même en Australie, au moins pour l'espèce bovine.

Ainsi l'émigration, même lointaine, est parfois inoffensive pour l'animal. L'acclimatation, la naturalisation, s'opèrent en pareil cas sans que l'Homme ait, pour ainsi dire, besoin d'intervenir.

Réciproquement il n'est pas nécessaire de changer de contrée pour que le milieu soit modifié de manière que l'*acclimatation* devienne quelque peu difficile.

Il est évident, par exemple, que le même blé se développera sous l'empire de conditions fort différentes, selon qu'il sera semé avant le commencement ou après la fin de la saison la plus froide. Nos agriculteurs emploient, on le sait, l'une et l'autre pratique; mais aussi il en est résulté deux *racés* bien distinctes physiologiquement.

Si l'on intervertit l'époque des semailles, il y a *changement de milieu*, nécessité d'*acclimation*, et la *lutte pour l'existence* produit ses résultats ordinaires. En France, cent grains de froment d'automne, semés au printemps, donnent cent tiges herbacées; mais dix seulement forment leurs graines et quatre seulement les amènent à maturité. Cent grains de cette première récolte donnent cinquante tiges porte-graines. Ce n'est qu'à la troisième année que les cent tiges produisent du blé. (TESSIER, MOUNIER.)

Des faits analogues se sont produits à Sierra-Leone, quand les Anglais ont cherché à y acclimater le froment. La première année presque toute la semence monta en herbe; il y eut très-peu d'épis et les graines furent rares. La deuxième année, un grand nombre de graines périrent, mais les survivantes furent un peu plus fécondes. Plusieurs générations furent néanmoins nécessaires pour obtenir des récoltes normales.

Les animaux présentent des faits semblables.

Quand M. Roulin observa les oies du plateau de Bogota, elles y étaient arrivées depuis vingt ans. Elles n'avaient pas encore atteint leur fécondité normale, mais elles en approchaient. Or, au début, les choses s'étaient passées comme pour le froment de Sierra-Leone. Les pontes avaient été rares, et à peine un quart des œufs obtenus arrivait-il à l'éclosion; en outre, la moitié des petits éclos mourait dans le premier mois. Ainsi, au bout d'un temps représentant au plus $\frac{1}{100}$ de la vie de l'oie, il restait seulement un huitième environ de ce qu'aurait obtenu un éleveur européen.

M. Roulin a vu la race des coqs de combat, importée depuis vingt ans, ne donner encore que deux ou trois poulets par couvée.

A Cusco, les choses s'étaient passées d'abord de même pour la poule ordinaire. (GARCILASSO DE LA VEGA.) Mais, à l'époque du voyage de M. Roulin, les poules de Cusco se reproduisaient aussi bien que les nôtres. Elles étaient entièrement acclimatées.

De ces faits nous pouvons conclure que, lorsqu'une espèce est transportée dans un milieu entièrement nouveau, elle peut dès le

début prospérer aussi bien que si rien n'eût été changé dans sa manière de vivre. Ces faits nous apprennent aussi qu'une espèce transportée peut réussir fort mal d'abord et prendre le dessus plus tard.

Il en résulte encore que, dans certains cas, les individus sont épargnés, tandis que les générations sont atteintes; toutefois le plus souvent les premiers sont également frappés.

Enfin, selon le plus ou moins de différence existant entre le milieu nouveau et le milieu primitif, un nombre plus ou moins considérable de générations peut être nécessaire pour que l'équilibre se rétablisse entre l'espèce et les conditions d'existence.

En fait d'acclimatation, la race ne peut se comporter autrement que l'espèce. Façonnée pour ainsi dire par le milieu sous l'influence duquel elle s'est formée, avec lequel elle s'est mise en harmonie, elle ne peut le quitter et en affronter un autre sans s'exposer à une lutte plus ou moins dangereuse. Cette conséquence, qui ressort de la manière dont les naturalistes envisagent l'espèce et la race, est peut-être plus inévitable encore pour ceux qui veulent voir dans la race quelque chose de primordial.

Il est évident du reste que la gravité de la lutte dépendra de l'étendue du désaccord existant entre l'espèce ou la race et le milieu; de telle sorte qu'un milieu désastreux pour une race peut être très-accessible à une deuxième, et favorable au développement d'une troisième, tandis que celle-ci dépérira là où prospérera la première. Tous les cultivateurs, tous les éleveurs, admettent ces faits généraux comme étant le résultat de l'expérience journalière.

Il résulte de là que chaque question d'acclimatation constitue en réalité un problème particulier, qu'il s'agisse des animaux ou des plantes. C'est là un fait trop souvent oublié dans les discussions qui se sont élevées à ce sujet et où l'on s'est parfois agité dans le vague parce qu'on se tenait à un point de vue général et absolu.

§ 2. APPLICATIONS À L'HISTOIRE DE L'HOMME.

C'est avec les données précédentes qu'il faut aborder l'examen des faits déjà acquis en ce qui touche l'histoire de l'acclimatation des races humaines, et en particulier celle des races blanches et noires, aujourd'hui dispersées sur presque tous les points du globe.

M. Boudin a traité l'ensemble du problème, dans un remarquable travail, qui fait partie des Mémoires de la Société d'Anthropologie, après avoir servi de point de départ à plusieurs discussions importantes.

Ici encore il s'est produit des opinions assez diverses, appuyées sur un nombre de faits et d'observations trop considérable pour que je puisse en présenter le tableau complet, et je dois me borner à indiquer les lignes principales.

I. APTITUDE DES RACES À L'ACCLIMATATION. — M. Boudin a intitulé son mémoire : *Du non-cosmopolitisme des races humaines*. Ce titre implique une idée absolue, que l'auteur cherche, il est vrai, à atténuer quelque peu dans ses conclusions. Là, en effet, il se borne à dire : « Il n'est nullement prouvé que les races humaines soient cosmopolites comme on l'avait cru jusqu'ici. » Cette manière de s'exprimer suppose une sage réserve que contredit malheureusement quelque peu l'ensemble du travail. De son côté, M. Bertillon, tout en admettant certains faits d'acclimatation et de naturalisation, niés ou mis en doute par M. Boudin, s'écarte assez peu de cette manière de voir dans ce qu'elle a de général. « Une migration rapide, » dit-il, « ne peut constituer une colonie durable et prospère que si elle a lieu sur la même bande isotherme et un peu au nord de cette bande. »

Ces deux citations me semblent résumer assez bien les opinions extrêmes émises dans le sein de la Société au sujet de la difficulté que les races humaines éprouvent à changer de milieu. Aucun de

ses membres n'a donné dans les exagérations que renferment les écrits de quelques auteurs étrangers (Knox).

Les deux anthropologistes que je viens de citer ont du reste indiqué eux-mêmes un certain nombre d'exceptions aux règles qu'ils regardent comme générales.

A diverses reprises, M. Boudin a insisté sur la facilité que présente l'acclimatation de la race blanche dans la plupart des contrées placées au sud de l'équateur, alors même que la température et d'autres conditions de climat, de sol, etc. semblent indiquer une grande similitude avec les contrées de l'hémisphère boréal les plus dangereuses pour la même race. Il a rattaché ces immunités locales à d'autres faits, que nous exposerons bientôt. Les témoignages de divers membres ont confirmé et justifié ces restrictions. M. Martin de Moussy, entre autres, a donné des détails précis attestant hautement la reproduction naturelle, la *naturalisation* rapide de la race caucasique dans l'Amérique du Sud.

Des faits constatés depuis assez longtemps permettent d'affirmer qu'il en est de même en Australie. (CUNNINGHAM, DE BLOSSEVILLE.) Ici les individus importés semblent ne souffrir en rien, quelle que soit la race européenne, asiatique ou américaine, à laquelle ils appartiennent. La fécondité, loin de diminuer, s'accroît, et il est à remarquer qu'il en est, à cet égard, des animaux comme de l'Homme. Elle reparaît même chez les individus qui l'avaient perdue. (RAMEL.)

Toutefois la mortalité sur les enfants est plus grande qu'en Europe. (RAMEL.)

Ainsi chez l'Homme, comme chez les animaux et les plantes, l'acclimatation peut être achetée au prix du sacrifice d'un certain nombre de générations, là même où les individus prospèrent tout d'abord.

Les deux exemples que je viens de rappeler et un certain nombre d'autres de même nature n'ont pas été contestés. A la Société comme ailleurs la discussion a porté spécialement sur quelques contrées chaudes, où les races européennes sont établies depuis

assez longtemps, mais où elles ne se maintiennent, au dire de certains anthropologistes, que grâce à d'incessantes immigrations. Les archipels du golfe du Mexique en particulier sont dans ce cas; et leur histoire, au point de vue dont il s'agit, est d'autant plus importante que le Nègre et le Blanc se rencontrent ici sur un terrain qui leur était primitivement étranger à tous deux, et que le second y est représenté par des populations considérables. La colonisation des îles du Mexique constitue donc en Anthropologie une véritable expérience dont on ne saurait étudier de trop près les résultats.

Constatons d'abord avec M. Boudin que là, comme dans les autres régions intertropicales, le Nègre manifeste, sous le rapport de la résistance aux influences locales, une supériorité marquée sur la race blanche. Les chiffres cités à ce sujet ne peuvent laisser de doute. Le fait s'explique du reste aisément par le point de départ de la race, par les analogies qu'il présente avec le milieu où elle est importée.

Mais, malgré cette supériorité, la race nègre est-elle acclimatable et surtout naturalisable aux Antilles? Plusieurs écrivains l'ont nié et ont été jusqu'à dire que, la traite ayant été supprimée, le Nègre disparaîtra des Antilles anglaises avant un siècle. (TULLOCH.) Sans aller aussi loin, M. Boudin ne regarde pas comme démontrée l'acclimatation de cette race dans les îles dont il s'agit. Il cite, à ce sujet, des chiffres vraiment effrayants. En effet presque constamment dans ses tableaux comparatifs l'avantage est du côté de la mortalité. Toutefois dans quelques cas exceptionnels les chiffres parlent en sens contraire. Je reviendrai tout à l'heure sur ce fait en parlant du milieu.

Si la race nègre, aux Antilles, est si maltraitée, que devra-t-il en être des races blanches! M. Boudin cite, à ce sujet, moins de chiffres précis, mais en revanche il invoque le témoignage d'hommes ayant habité ces contrées, et d'où il résulterait, entre autres faits, « qu'aux Antilles on ne saurait peut-être pas citer dix exemples de « Créoles à la troisième génération de père et de mère sans croisement aucun avec du sang européen. » (ROCHOUX.)

M. Bertillon pense que l'acclimatement du Nègre dans le golfe du Mexique « est un fait déjà très-probable et déjà démontrable ; » mais à la condition que l'émigré africain vive libre et dans de bonnes conditions. Se fondant aussi sur des chiffres qu'il oppose à ceux de M. Boudin, il regarde l'acclimatation de la race espagnole comme déjà accomplie à Cuba, où le chiffre des naissances l'emporte sur celui des décès et dépasse même la proportion constatée en Espagne. En revanche il refuse à la race française émigrée à la Guadeloupe ou à la Martinique la possibilité de s'y acclimater définitivement.

Pas plus que M. Bertillon, M. Simonot n'a pu se procurer des chiffres précis constatant le coefficient réel de la natalité et de la mortalité pour les Antilles françaises. Toutefois ses observations personnelles lui permettent d'affirmer que la fécondité entre purs Créoles est au moins aussi élevée qu'en France et parfois davantage. La diminution du chiffre de la population accusée par les documents officiels s'explique aisément par diverses considérations politiques, sociales, économiques. Si l'on replaçait nos colonies dans les conditions où elles se sont trouvées autrefois, elles reprendraient rapidement leur prospérité passée. L'état actuel des Créoles, les modifications physiques et physiologiques qu'ils ont subies, bien loin de prêter à une négation présente ou future de l'acclimatement, indiquent que la race française s'est pliée aux exigences de ce climat. Toutefois il est sage, avant de conclure à une affirmation absolue, d'attendre que des travaux d'assainissement aient fait disparaître les causes pathogéniques qui masquent l'action normale du milieu.

« C'est, ajoute M. Simonot, à une étude sévère des lieux et de l'état physiologique des Créoles qu'il faut demander compte de l'état de l'acclimatement aux Antilles et non à l'accumulation de chiffres qui, en raison de leur éloignement des circonstances où ils ont été recueillis, ne peuvent que fausser l'opinion par leur apparence d'exactitude mathématique. »

A mon avis ces paroles sont justes. Tout en reconnaissant l'im-

portance des chiffres cités dans cette discussion et dans quelques autres de même nature, on ne peut cependant les accepter comme répondant complètement à la question en litige. Ils représentent sans doute *l'action du milieu dont il s'agit*, mais ils la représentent *en bloc*; c'est-à-dire qu'ils confondent ce qui appartient à la contrée et qu'on ne peut modifier avec des circonstances accidentelles de nature à vicier partout, même pour une race locale, le milieu le plus salubre. Si la mortalité exagérée des Antilles tenait seulement « à ces foyers permanents d'émanations fluvio-maritimes qui courent, pour une si large part, au développement de l'anémie » (SIMONOT), pourrait-on en rendre responsables les îles elles-mêmes? Je reviendrai tout à l'heure sur ce côté de la question.

Mais, même en acceptant les faits tels qu'ils se présentent dès à présent et dans l'état actuel des choses, y a-t-il de quoi désespérer de l'avenir de la race blanche française dans les îles du Mexique? Je ne le pense pas. Rappelons-nous ce que nous ont montré les animaux et les plantes.

Nous avons vu les premières tentatives d'acclimatation entraîner de grands sacrifices, et plusieurs générations être nécessaires pour atteindre le but. Après vingt générations, les oies n'étaient pas acclimatées sur le plateau de Bogota. Or les Français ne sont à la Martinique et à la Guadeloupe que depuis 1635. Par conséquent, neuf générations au plus se sont succédé sur ce sol, dans ce milieu, si différents de ceux de la mère patrie; et néanmoins on y trouve déjà des individus « bien près d'être centenaires; » déjà on peut citer des familles où « le frère et la sœur ont, l'un onze, l'autre sept enfants, dont l'existence constitue une troisième génération de Créoles « sans intervention d'individualités européennes. » (SIMONOT.)

Ce sont là des faits significatifs. Ces individus, ces générations humaines, répondent évidemment aux individus, aux générations que nous avons vus survivre à l'épreuve de l'acclimatation chez les animaux et chez les plantes. Dans les deux règnes, le développement de plus en plus complet, la fécondité croissante, ont précédé et

annoncé la naturalisation de l'espèce; les faits signalés par M. Simonot l'annoncent de même pour l'Homme.

Les chiffres de mortalité n'en subsistent pas moins, dira-t-on? Sans doute. Mais quelle est la classe de la population qui fournit la plus forte part de ces pertes? Je ne vois pas qu'on ait cherché à répondre à cette question. Elle a bien pourtant son importance; car l'immigration apporte constamment de nouveaux éléments à acclimater et par conséquent de nouveaux sacrifices à faire. Si, comme on l'a dit, elle entretient la population, elle entretient aussi la mortalité.

Pour savoir exactement où en est l'acclimatation dans un pays quelconque, il faudrait évidemment répartir en groupes distincts la population créole à divers degrés et la population immigrée; puis comparer les chiffres des décès et des naissances dans ces divers groupes. Agir autrement, prendre les Blancs en bloc, c'est établir une confusion qui rend tout résultat numérique illusoire. L'application de cette méthode aux oies de Bogota eût bien probablement fait prédire la disparition prochaine de l'espèce.

Ce que je viens de dire du Blanc s'applique-t-il au Nègre? Je suis porté à le penser. Mon opinion se fonde sur le fait, bien démontré par M. Boudin, que partout le dernier résiste plus que le premier à l'action délétère des régions chaudes. D'autres considérations viennent à l'appui de la précédente; mais elles se rattachent à la question du milieu plutôt qu'à celle que j'examine en ce moment.

A plus forte raison les conclusions que je viens d'indiquer s'appliquent-elles aux Chinois et aux Coolies introduits depuis quelques années comme travailleurs dans nos colonies. Une expérience de huit années faite dans nos Antilles françaises, et portant sur 16,859 Asiatiques, a montré que leur mortalité était à peu près exactement moitié de celle des 11,984 Nègres importés en même temps. (DU HAILLY.)

Cette expérience comparative présente encore un enseignement.

et des plus précieux. Bien que de race différente, les Coolies et les Chinois se sont comportés à peu près de même. Les seconds viennent, on le sait, à peu près exclusivement du midi de la Chine. Le milieu où ils vivent ressemble fort à celui de l'Inde; et, transportés dans la même localité, ils sont presque aussi bien préparés que les Coolies au climat des Antilles. Le très-léger excès de mortalité qu'ils présentent (0,04) traduit pour ainsi dire la différence climatérique des points de départ.

Au reste, dès que l'on quitte les bords du golfe du Mexique, et peut-être surtout dès qu'on marche vers le sud, l'acclimatation, la naturalisation possibles du Nègre comme du Blanc de toute race deviennent de plus en plus évidentes. M. Martin de Moussy, dans un résumé plein de faits et de chiffres me semble n'avoir laissé subsister aucun doute à cet égard. Il a, avec raison, insisté particulièrement sur ce fait qu'au Brésil «les quatre cinquièmes de la population totale vivent dans un rayon limité à 50 lieues du littoral, c'est-à-dire dans les conditions du climat tropical maritime, qui est, comme nous le savons, presque constamment chaud et humide.» Inutile de faire remarquer que ce sont là les conditions partout indiquées comme rendant difficile, *impossible*, l'acclimatation de l'Européen. L'expérience réfute suffisamment la théorie.

On objectera peut-être qu'il n'y a d'acclimatation complète, de *naturalisation*, que lorsque l'émigré peut travailler le sol impunément, et que les Blancs ne supportent pas ce travail dans les régions intertropicales. Les colonies agricoles du Brésil répondent encore à cette objection. J'ajouterai que, dans les îles du golfe du Mexique même, les *boucaniers* étaient des Blancs, Français ou Anglais. Or la vie qu'ils menaient eux-mêmes, celle qu'ils faisaient subir à leurs *engagés*, équivalait certainement, comme travail musculaire, fatigues de tout genre, exposition à toutes les actions du milieu local, à ce que la vie de cultivateur a de plus rude. Seulement, ils ne subissaient pas l'influence des émanations d'un sol

remué. Mais il n'est pas besoin d'aller sous les tropiques pour en souffrir. La *fièvre des défrichements* est connue dans les États-Unis du Nord, comme dans l'Amérique du Sud, comme on pourrait dire qu'elle l'est chez nous; elle y est seulement moins grave, et les conditions générales expliquent aisément cette bénignité relative.

L'émigrant européen n'a d'ailleurs en général que peu de raisons pour se livrer au travail des champs, et de très-fortes l'en éloignent. En général, il gagne aisément sa vie d'une manière plus facile et plus sûre. Par-dessus tout, ce travail, attribué généralement aux esclaves, est regardé comme dégradant. Là est certainement la source de l'opinion relative à une prétendue incapacité que démentent dans ce qu'elle a d'absolu les témoignages de l'histoire et l'exemple moderne des *petits Blancs* qu'on trouve jusque dans les États-Unis du Sud.

Dans toutes les îles du golfe du Mexique, le Nègre, jusqu'à ces dernières années, a vécu esclave. Or, à mes yeux, l'esclavage avec tout ce qu'il entraîne est un des éléments du milieu, élément qui varie au gré du maître et peut favoriser ou arrêter tout progrès. Qu'était-il dans les Antilles? Nous l'ignorons. Toujours est-il que, depuis la destruction de la traite, depuis l'émancipation, le chiffre de la population nègre semble croître dans les îles anglaises. (ÉLISÉE RECLUS.)

A qui mettrait ce fait en doute parce qu'il n'est pas appuyé sur des chiffres officiels, je ferais observer qu'il serait la simple répétition de celui que M. Martin de Moussy constate s'être passé au Brésil. Là aussi la traite, disait-on, entretenait seule une population noire, qui devait diminuer et disparaître dès que cesserait l'immigration forcée. Des documents authentiques ont établi que c'est précisément le contraire qui a eu lieu. Dès qu'on n'a plus pu acheter de Nègres, on a soigné ceux qu'on possédait, et, dès ce moment, ils se sont multipliés. Il se produit maintenant, d'une manière plus générale et d'une manière successive, ce qui s'était passé autrefois simultanément et d'une manière toute comparative dans le même pays. Comme les riches laïques, les Jésuites avaient

au Brésil de grandes plantations. Mais, tandis que les premiers abandonnaient les esclaves à eux-mêmes, les seconds soignaient les leurs à tous les points de vue. Le résultat de ces deux façons d'agir était que, dans les habitations laïques, le personnel nègre restait stationnaire, tandis qu'il s'accroissait d'une manière prodigieuse sur les propriétés ecclésiastiques. (MARTIN DE MOUSSY.)

Ainsi de simples différences dans l'hygiène physique et morale suffisaient pour changer totalement les résultats obtenus dans des localités voisines.

J'ai insisté quelque peu sur la question de l'acclimatement aux Antilles et indiqué, bien incomplètement, il est vrai, les opinions soutenues au sujet de ces îles, les faits principaux invoqués à l'appui de ces opinions. Je ne puis donner les mêmes détails, quelque restreints que soient ceux-ci, sur les autres questions spéciales traitées à propos de l'acclimatation des races. Je signalerai seulement quelques faits curieux constatés chez les Nègres et indiquant combien cette race est facilement impressionnée par un changement de milieu, alors même qu'il s'accomplit dans le sens le plus favorable en apparence et sans lui faire quitter le sol africain.

Des observations recueillies sur place par MM. Simonot, Girard, Huard, des recherches de M. Berchon, il résulte que les Nègres du Gabon, de la Côte-de-Poivre, du cap des Palmes, etc. amenés au Sénégal, y meurent au moins autant que les Blancs venus d'Europe. Il y a plus : au Sénégal même, l'habitant des côtes, transporté à deux cents lieues dans l'intérieur, est sérieusement menacé dans son existence, tout autant que le noir de l'intérieur qui émigre au bord de la mer. Seulement, les affections auxquelles ils succombent dans une proportion énorme sont différentes. Ces affections sont, en outre, souvent les mêmes que celles qui frappent l'Européen dans ces mêmes parages; mais c'est là un point que nous examinerons ailleurs¹.

¹ Voir le paragraphe consacré aux caractères pathologiques des races humaines en général.

Ainsi le Nègre d'Afrique et le Blanc européen semblent se refuser à peu près autant l'un que l'autre à un changement de milieu.

Ce résultat général des *expériences* modernes était du reste facile à prévoir. Considérées dans leur ensemble et dans leurs représentants les plus accusés, ces deux races sont les extrêmes de l'humanité. Les conditions générales du milieu où nous les trouvons sont pour ainsi dire opposées. Les aptitudes développées le plus possible sous leur influence doivent produire des effets à peu près égaux.

On voit combien ces résultats généraux concordent avec la manière dont nous comprenons la formation et la caractérisation des races sous l'influence des milieux.

Il en est de même d'un autre fait général, qui ressort aussi, d'une manière frappante, de l'ensemble des faits de détail, et en particulier de ceux que M. Boudin a recueillis et représentés le plus souvent par des chiffres puisés aux sources les plus sûres : c'est que si, pour l'Européen, les difficultés de l'acclimatation croissent à mesure qu'il se porte vers l'équateur, ces difficultés se manifestent pour le Nègre dans l'émigration en sens inverse. Pour lui le danger est de se porter au nord.

En d'autres termes, la chaleur et l'ensemble de conditions qu'elle entraîne sont les ennemis du Blanc européen, tandis que le froid et ses conséquences sont les ennemis du Nègre africain.

Nous connaissons encore trop peu les races blanches et noires de l'extrême Asie pour savoir comment elles se comporteraient dans des circonstances analogues à celles que nous venons d'examiner. Mais on peut prévoir que l'Aryan indien façonné par le climat de l'Inde serait impressionné tout autrement que ses frères français, allemands ou anglais.

Quant aux races jaunes, elles commencent à peine leurs expériences d'acclimatation, et pourtant, dès à présent, on peut dire qu'elles manifestent de remarquables aptitudes à supporter les

changements de milieu les plus divers. Les Chinois supportent jusqu'au travail de la terre en Californie aussi bien qu'en Australie, à Bourbon et dans le golfe du Mexique. Les Coolies, qui tendent à se substituer aux Nègres, nous apprendront, dans quelques années peut-être, si les groupes humains dont ils sortent méritent vraiment d'être regardés comme cosmopolites.

En attendant, il est doublement intéressant de rencontrer chez les Blancs, mais chez les Blancs sémitiques, un rameau qui semble, jusqu'à un certain point, justifier cette appellation. La race juive est en effet partout, et partout elle se montre féconde et prospère, au point de l'emporter même sur les races locales, aussi bien en Allemagne, en France, en Angleterre qu'en Algérie. (BOUDIN.) Sur une moindre échelle, une race aryane, mais peut-être plus ou moins mélangée de sang dravidien, celle des Zingares, présente un fait à peu près pareil.

J'ai depuis longtemps donné de ces exceptions une explication que je crois au moins probable. Des faits, recueillis au Pérou (ANGRAND) comme aux États-Unis (NOTT et GLIDDON) et sur divers autres points de l'Amérique, démontrent, à mon sens, qu'une très-faible quantité de sang indigène suffit souvent pour enlever à l'acclimatation ses plus sérieux dangers. Une population errante et cosmopolite, pliée depuis des siècles par ses diverses fractions aux exigences des climats les plus divers, et qui mêle le sang de ces diverses fractions, doit être préparée à toutes les chances que présente l'acclimatation.

Telle est en particulier la race juive, et ainsi s'explique l'immunité remarquable sur laquelle a justement insisté M. Boudin. Par des alliances entre communautés éloignées, chaque individu bénéficie pour ainsi dire des efforts et des sacrifices faits dans l'origine par chacune d'elles pour s'adapter à un milieu donné.

II. ACTION DES DIVERS MILIEUX SUR LES RACES. — Toute question d'acclimatation comprend deux termes, qui sont, en réalité, les

composantes de la *résultante* qu'on cherche ou qu'on étudie : ces deux termes sont la race et le milieu.

A lui seul, ce dernier demanderait des développements considérables, car c'est lui qui joue le rôle principal. Il est évidemment des milieux salubres pour toutes les races (*Australie*); il en est qui paraissent mortels à toutes (*Gabon*).

Dans ces derniers, il faut pourtant distinguer ce qui tient à la région elle-même et ce qui est le fait de circonstances accidentelles, provoquées parfois par l'Homme lui-même. Le plateau de la Dombes, en France, paraît avoir été aussi salubre que les contrées voisines jusqu'au moment où l'industrie des étangs s'y est par trop développée; aujourd'hui des travaux d'assainissement tendent à lui rendre ses conditions premières. (HERVÉ-MANGON.) Il est évident qu'on ne peut accuser la Dombes d'une action délétère qui était le fruit de l'industrie humaine.

Lors même que celle-ci n'intervient pas, on ne peut imputer à une contrée les conditions défavorables qu'elle présente à l'habitation d'une race indigène ou étrangère, quand ces conditions tiennent à une circonstance spéciale et que la main de l'Homme peut faire disparaître (*assainissement de Rochefort*). (SIMONOT.) Considérées à ce point de vue, bien des stations qui exercent une action délétère sur les immigrants seront peut-être un jour très-favorables au développement des races qu'elles semblent repousser aujourd'hui (*îles du Mexique*). (SIMONOT.) Dans tous les cas de cette nature il faut distinguer le *milieu normal* de ce qu'on pourrait appeler le *milieu vicié* par des causes pathogéniques.

Peut-être la plus grande partie des régions du globe où l'acclimatation se montre le plus difficile rentrent-elles en tant que milieu dans cette dernière catégorie. Lorsque l'on compare dans les deux hémisphères des régions également chaudes et placées en apparence dans des conditions identiques (*humidité, marécages d'eau douce, saumâtre ou marine, etc.*), on est frappé de voir que l'action exercée par elles sur les immigrants européens n'en est pas moins complé-

tement différente, au moins dans une foule de cas (*Corrientes et la Floride, les marais Pontins et Montevideo*). M. Boudin a insisté à diverses reprises sur ce fait; et, en le rapprochant d'un autre non moins remarquable, il en a montré la cause prochaine.

En effet, des recherches statistiques de ce savant médecin il résulte que les fièvres intermittentes sont ou très-rares ou entièrement inconnues dans les régions de l'hémisphère austral qui semblent présenter les conditions les plus favorables à leur développement. Les observations des voyageurs les plus modernes et les plus autorisés confirment cette conclusion, au moins en ce qu'elle a de général. (D'ORBIGNY, MARTIN DE MOUSSY, DE BLOSSEVILLE, THOMSON, ROCHAS, etc.)

Dans l'Amérique méridionale, en Mélanésie, en Australie, de vastes espaces se couvrent d'eaux croupissantes et se dessèchent sous un soleil brûlant, tout comme dans l'ancien monde. Et pourtant ces alternatives, qui dans l'hémisphère boréal produiraient des fièvres pernicieuses du caractère le plus grave, n'engendrent, surtout au delà du tropique, que des fièvres d'accès, parfois tenaces, mais dont on guérit d'ordinaire spontanément.

Cette absence ou cette bénignité relative des effluves paludéennes est bien probablement la principale cause de la salubrité remarquable que présentent ces contrées pour les races étrangères.

On voit que la règle générale posée par Vitruve et reproduite dans les temps modernes, quoique sous une forme un peu différente, présente de grandes et remarquables exceptions, même en substituant les mots *chaleur* et *froid* aux mots *midi* et *nord*, et les lignes isothermes aux parallèles. Il est d'ailleurs évident que, dans l'hémisphère austral, c'est en marchant du tropique vers le pôle qu'on trouve les climats les plus tempérés d'abord, puis les climats de plus en plus froids, et que, par conséquent, il faudrait renverser en tout cas les termes d'une proposition émise à une époque où l'empire romain représentait à peu près le monde connu.

Il n'a été jusqu'ici question du milieu qu'au point de vue des

conditions générales d'existence que la nature impose à l'Homme. Mais *l'air, les eaux, les lieux*, ne sont pas tout, principalement lorsqu'il s'agit d'acclimatation. L'Homme se fait à lui-même une partie du milieu, et il me paraît incontestable qu'il est parfois pour une bonne part dans les difficultés très-réelles, dans la prétendue impossibilité tant de fois signalée, que rencontre la durée d'une race dans certaines localités.

J'ai déjà indiqué quelques-unes des raisons qui me font regarder comme exagéré ce qui a été dit de l'impossibilité de travailler à la terre, au moins dans certaines parties des archipels mexicains. Notre colonie du Sénégal n'a guère meilleure réputation. Là aussi, dit-on, le Blanc d'Europe ne saurait se livrer aux occupations qui lui sont familières dans sa patrie; il peut à peine y vivre; il ne saurait s'y propager.

L'expérience est bien récente pour porter des jugements aussi absolus. En réalité, elle débute à peine, et déjà, à ces assertions décourageantes, on peut opposer quelques faits d'une signification tout autre.

Le commandant Vallon, qui a passé douze années sur les côtes occidentales d'Afrique, et qui y est retourné, affirme que l'Européen peut y supporter *un travail modéré*. Les faits qu'il cite semblent même indiquer que ce travail est parfois fort rude. A Grand-Bassam, on a palissadé de grands espaces, creusé le sol, apporté de plusieurs lieues la terre végétale nécessaire pour former un jardin. Bien loin de souffrir de ce *travail de cultivateur*, les matelots blancs du *Dialmatte* n'ont jamais manifesté plus d'entrain.

La jetée de Dakar a été construite par les hommes d'une compagnie de discipline, en rasant avec la sape et la mine un promontoire de roches volcaniques. Le capitaine Bolot, leur commandant, a souvent assuré à M. Vallon que « la journée du dimanche lui mettait « plus d'hommes à l'infirmerie que trois jours de travail forcé en « plein soleil. »

Là est très-probablement l'explication de bien des morts regret-

tables, comme aussi des témoignages contradictoires qu'on peut recueillir sur ces contrées. Ce que le commandant Vallon nous apprend du Sénégal s'applique en outre bien certainement à toutes les régions intertropicales. Évidemment, dans ces pays brûlants plus que partout ailleurs, la bonne et la mauvaise conduite, la sobriété et l'intempérance, la prudence et la témérité, font aussi partie des conditions d'existence, ou plutôt les diversifient; elles créent aux individus des milieux complètement différents dans la même localité.

Nous manquons de détails précis sur les phénomènes qui se manifestent chez l'habitant des régions tempérées lorsqu'il franchit brusquement le cercle polaire et affronte ses rigoureux hivers. Ceux qui se montrent chez lui à son arrivée dans les contrées plus chaudes, en particulier en Afrique et dans les îles du Mexique, ont été plusieurs fois signalés. M. Simonot entre autres en a tracé le tableau, à la fois détaillé et précis, dans une de ses communications. On peut les résumer en disant qu'un abattement général et durable succède à une exaltation passagère de toutes les fonctions. On comprend quelles doivent être les conséquences de l'inconduite, des excès quelconques et même du plus simple écart de régime sur des hommes frappés « d'une débilité physique, d'une langueur morale » « d'autant plus grandes que la surexcitation a été plus vive et plus prolongée. »

La terre, le ciel, sont si peu *tout* dans le milieu, que nous assistons en ce moment au spectacle étrange d'une race indigène disparaissant sur place, tandis que la race européenne importée s'accroît avec une rapidité dont elle ne présente plus guère d'exemples dans sa propre patrie. C'est dans la mer du Sud que s'accomplissent ces deux phénomènes inverses, double démenti donné aux polygénistes, qui veulent que chaque groupe humain soit un produit local et ne puisse prospérer ailleurs. (Knox.)

Pour être encore fort obscur, ce fait échappe-t-il aux lois des conditions d'existence? A moins d'admettre ici une ou plusieurs de ces causes occultes qu'on invoquait si aisément autrefois, il faut bien

reconnaître qu'il est le résultat d'actions naturelles ayant modifié et transformé le milieu.

Mais en quoi l'arrivée du Blanc dans tous ces archipels de la Polynésie a-t-elle pu porter ces modifications au point de rendre mortel, *pour les populations locales*, un ensemble de choses qui s'était jusque-là montré si favorable pour elles? Les vices que nous leur avons communiqués, les maladies que nous leur avons apportées, rendraient peut-être compte de l'accroissement énorme de la mortalité. Mais ni les uns ni les autres ne sauraient expliquer comment la vie semble se tarir à ses sources mêmes chez ces populations condamnées; comment la fécondité diminue chez elles, tandis qu'elle reparaît chez les métis (JOUAN) et s'accroît chez les étrangers (DELAPELIN, DU HAILLY). Faut-il accepter l'explication que donnent les victimes de ce mal étrange? Faut-il admettre que nos navires ont apporté des miasmes particuliers dont le développement empoisonne aujourd'hui ces populations naguère si florissantes et si belles?

Dans l'état actuel de nos connaissances, la dépopulation générale et croissante des îles de la mer du Sud, le temps d'arrêt qu'elle semble présenter sur quelques points, sont certainement au nombre des phénomènes les plus dignes d'attirer toute l'attention des hommes placés dans des conditions favorables pour les étudier. Aussi reviendrons-nous plus loin sur ce sujet, qu'il suffit d'indiquer ici.

La disparition progressive d'une race locale n'est pas du reste particulière à la Polynésie. Elle s'est manifestée sur une grande échelle ailleurs et en particulier dans certaines portions de l'Amérique. Ici la présence d'une race très-supérieure et conquérante, la dispersion qui s'en est suivie pour les indigènes, l'apport de certaines maladies et surtout des affections éruptives, expliquent, au moins en partie, la plupart des faits, même les plus frappants, rapportés par quelques voyageurs. (LA PÉROUSE, CATLIN.) Nous reviendrons d'ailleurs avec quelques détails sur ce triste et curieux sujet¹.

¹ Voir le paragraphe consacré aux caractères pathologiques.

Mais ce n'est pas seulement au contact des races civilisées que tendent à s'effacer certaines populations que les Européens ont trouvées en place. Les tribus nègres qui vivent autour de l'estuaire du Gabon sont manifestement en voie de décroissance. Chez elles, la disproportion des rapports numériques entre les sexes semble dépasser tout ce qu'on aurait pu prévoir. (BRAOUEZEC.) C'est là aussi une altération profonde et sérieuse dans la fécondité normale, et les Blancs ne sauraient ici être accusés en rien. A elle seule elle entraînerait à la longue l'extinction de ces races qui semblent destinées à céder la place aux Pahouins, que tout annonce appartenir à un rameau du tronc nègre fort différent. (BRAOUEZEC, DU CHAILLU.)

Au reste, les tribus que nous avons trouvées dans la contrée dont il s'agit sont elles-mêmes, au moins en partie, des populations émigrantes, venues de contrées plus ou moins distantes, à une époque incertaine, mais qui paraît être peu éloignée. La difficulté que les Blancs éprouvent à vivre dans cette station meurtrière est d'ailleurs bien connue. Il semblerait donc qu'ici les conditions générales du milieu sont telles que l'organisme humain, même le mieux préparé à les subir, ne saurait leur résister; et que le Gabon est un de ces rares points du globe qui repoussent non-seulement telle ou telle race, mais l'espèce elle-même.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'aller chercher au loin des exemples de milieux meurtriers pour la race qui les habite. La France et probablement tous les États les plus civilisés présentent, à cet égard, un phénomène général que les recherches de M. Boudin ont bien mis en lumière, mais qui me semble n'avoir pas suffisamment frappé la plupart des esprits.

Des chiffres recueillis par ce savant statisticien il résulte que la mortalité est constamment plus grande dans les villes que dans les campagnes, et que, dans les premières, elle s'accroît presque proportionnellement à la population. Et ce ne sont pas seulement les *individus* qui sont atteints par l'agglomération et toutes les *conditions d'existence* qui en résultent; ce sont aussi les *générations*. C'est une

remarque banale, que rien n'est plus rare à Paris qu'un Parisien pur sang. M. Boudin m'a dit n'avoir pu trouver un individu de troisième génération présentant cette condition. D'autre part, à Besançon, des recherches faites sur place auraient démontré, me disait-on, que, dans cette ville, les familles urbaines ne durent en moyenne que quatre-vingt-dix ans : soit environ trois générations. Je crois que des faits de même nature ont été constatés à Londres.

Peut-on nier ici les influences de milieu ? On dira peut-être que ces faits sont essentiellement du domaine de la Pathologie et de l'Hygiène. Sans doute ; mais toutes les questions d'acclimatation ne relèvent-elles pas de ces deux branches des sciences médicales ?

N'est-il pas d'ailleurs instructif et tristement curieux de montrer que les races européennes peuvent, sans sortir de chez elles, trouver, *dans les milieux qu'elles se créent*, des conditions d'existence aussi désastreuses que celles qu'on a regardées comme un obstacle à leur acclimatation aux Antilles ?

§ 3. ALGÉRIE.

Nous avons examiné jusqu'ici isolément, autant que la chose est possible, la race et le milieu. Voyons-les maintenant dans leurs rapports réciproques, et prenons dans ce but une localité bien déterminée, dont les immigrants nous soient également connus. L'Algérie réunit ces conditions, et elle intéresse la France à tant de titres qu'on ne saurait hésiter à la choisir.

Après avoir enlevé l'Algérie aux Turcs et aux Arabes, le Français peut-il s'y acclimater ? Peut-il la coloniser ?

Cette question a été posée au lendemain de la conquête, et non pas seulement chez nous. A la fois politique et anthropologique, elle a fait naître de nombreux écrits. L'opinion de Knox à ce sujet ne pouvait être douteuse, et il n'hésita pas à déclarer que la côte d'Afrique ne nourrirait jamais le Français, qui, selon lui, *ne peut pas même vivre en Corse*.

A l'époque où Knox écrivait (1850), il pouvait invoquer bien

des témoignages propres à décourager ceux qui avaient cru à l'avenir de notre colonie.

Le maréchal Bugeaud; les généraux Cavaignac, Duvivier, de Castellane, Fabvier; les officiers de santé militaires Bodichon, Bertherand, Périer, Vital, etc. étaient unanimes pour déclarer impossible l'acclimatation du Français en Algérie. M. Boudin apportait à l'appui de cette conclusion des chiffres désolants; et, un moment, on a pu croire que cette opinion représentait la vérité, malgré les voix, très-rares, il est vrai, qui s'élevaient pour la combattre (MARTIN, FOLEY).

Cependant, dès la première fois que mon enseignement au Muséum me conduisit à aborder ce problème, je n'hésitai pas à défendre l'opinion contraire. Je n'opposai pas des faits à des faits et des chiffres à des chiffres; au contraire, j'acceptai comme vrai tout ce que mes contradicteurs avançaient de plus décourageant; mais je l'interprétai avec les données fournies par les autres règnes organiques, et je crus pouvoir conclure autrement qu'eux. Sans nier les sacrifices du moment, je regardai dès cette époque l'avenir comme assuré.

En effet, que disaient ces statistiques qu'on opposait à la pensée d'une acclimatation? Elles nous montraient, d'abord chez les soldats, puis dans la population civile immigrée, une mortalité beaucoup plus considérable qu'en France.

Mais pour qu'il en eût été autrement, il eût fallu que le milieu algérien fût identique à celui de la France, ou tout au moins également adapté aux habitudes physiologiques de la race française. Certes personne n'a jamais pensé qu'il pût en être ainsi; et, la diversité des milieux une fois admise, il fallait bien accepter comme inévitable le sacrifice d'un certain nombre d'individus. L'action de plus en plus marquée du climat, invoquée si souvent comme un signe néfaste (BOUDIN), n'a rien que de naturel dans cet ordre d'idées.

On signalait surtout et avec raison la mortalité des enfants, qui se montait au double de ce qu'elle est en France.

Ce fait était encore facile à prévoir d'après ce qu'avaient montré à Sierra-Leone, en Amérique, les végétaux et les animaux. Toute acclimatation difficile ne s'obtient aussi qu'au prix du sacrifice d'un certain nombre de générations.

Mais chez les poules de Cusco, chez les oies de Bogota la fécondité elle-même avait été atteinte : les pontes étaient rares et une grande partie des œufs n'éclosaient pas. En Algérie, au contraire, la femme se montrait remarquablement plus féconde qu'en France. (BOUDIN.)

A lui seul, ce fait était significatif et parfaitement rassurant.

En outre, si la mortalité des enfants en Algérie était un peu plus du double de ce qu'elle est en France, elle était pourtant extrêmement loin d'atteindre les sept huitièmes du chiffre total; et nous avons vu que, malgré ce point de départ effrayant, les oies ne s'en sont pas moins acclimatées à Bogota.

L'excédant du chiffre des décès sur celui des naissances s'expliquait d'ailleurs sans peine par les considérations que j'ai exposées plus haut. L'immigration alimente sans doute une population et comble ses vides; mais elle alimente aussi les tables de mortalité.

D'ailleurs cet excédant menaçant n'existait pas partout, à beaucoup près. Dans un des tableaux détaillés que renferme l'excellent ouvrage de M. Boudin, sur 169 localités indiquées, on en comptait 55, c'est-à-dire plus du tiers, dans lesquelles le chiffre des naissances était supérieur ou égal à celui des décès.

N'était-il pas évident dès lors qu'au moins une partie des pertes éprouvées par la population européenne tenait, non pas à une de ces actions générales qu'il est difficile de vaincre et qu'on ne domine qu'à la longue, mais bien à des circonstances locales qu'il serait peut-être possible de modifier, même assez promptement?

De cet ensemble de considérations je concluais que l'Européen, le Français, s'acclimateraient en Algérie dans un temps bien moins long et au prix de sacrifices beaucoup moins considérables que ceux qu'avait nécessités l'acclimatation des oies sur le plateau de Bogota.

On sait que l'événement a pleinement justifié ces prévisions, et bien plus tôt que je ne l'espérais alors. Aujourd'hui, les statistiques officielles attestent que le chiffre des naissances l'emporte sur celui des décès dans l'ensemble de l'Algérie, et personne n'ignore que quelques-unes des localités primitivement les plus insalubres sont devenues des centres florissants de population depuis que l'industrie humaine les a assainies (*Bouffarick*).

Est-ce à dire que toutes les difficultés de l'acclimatation aient disparu? Non certes. Quoique améliorées sur bien des points par les travaux déjà exécutés, les conditions n'en restent pas moins onéreuses aux nouveaux immigrants. Mais le passé répond de l'avenir, et l'on peut prédire sans trop de hardiesse, qu'au bout d'un petit nombre de générations, les descendants des premiers colons vivront sur le sol algérien comme les Arabes et les Kabyles.

Est-ce à dire encore que les difficultés soient égales pour toutes les races européennes? Pas davantage. Les recherches les plus récentes viennent encore confirmer sur ce point les conclusions que j'avais tirées, il y a dix ans, des documents dont je disposais alors.

Des chiffres recueillis par MM. Boudin, Martin et Foley, il résultait clairement que les populations méridionales de l'Europe résistent infiniment mieux que les Anglais, les Allemands, etc. au climat de l'Algérie. Les Français, qui occupent une position géographique intermédiaire, présentent aussi une mortalité moyenne.

Les recherches plus récentes de M. Bertillon confirment ces résultats.

Mais en France, nos départements du nord et du nord-est ressemblent, par la race et par le climat, à la Belgique, à l'Allemagne; nos départements du sud et du sud-est présentent des rapports analogues, sinon aussi étroits, avec l'Espagne. Il en résulte que les conditions d'acclimatation, de naturalisation en Algérie diffèrent considérablement pour le colon, selon qu'il sera parti de l'une ou de l'autre frontière; et que les Provençaux, les Catalans, auront un avantage marqué sur nos Flamands et nos Alsaciens. Ces conclu-

sions, que j'avais tirées des recherches statistiques citées plus haut, ont été confirmées par le témoignage positif de M. Périer.

Pour expliquer l'acclimatation plus facile de l'Espagnol, non-seulement en Algérie mais encore en Amérique, et à Cuba en particulier, M. Bertillon lui a fait l'application du principe que j'indiquais plus haut. Il a regardé cette race, ou mieux ces populations, comme ayant dans les veines une proportion plus ou moins forte de sang africain. M. Périer n'a vu dans cette aptitude relative qu'un caractère de race.

Ces deux causes peuvent être pour une part dans le résultat final. Mais n'est-il pas évident surtout que les conditions d'existence antérieures à l'émigration y sont aussi pour beaucoup? L'Espagnol du sud, le Maltais, ont vécu et se sont développés dans un milieu fort semblable à celui de l'Afrique; le Belge, l'Anglais, l'Allemand, dans un milieu fort différent. Est-il surprenant que ces derniers soient plus rudement éprouvés par le changement? Et, en voyant les Français, qui, pris en masse, ont vécu dans un milieu presque également éloigné de ces deux extrêmes, présenter aussi des aptitudes moyennes à l'acclimatation; en voyant le Français du midi l'emporter encore à cet égard sur son frère du nord, peut-on méconnaître l'influence des actions de milieu?

Quand on réunit les données recueillies par divers auteurs, et en particulier par MM. Boudin, Martin et Foley, on voit que la mortalité des immigrants a présenté en Algérie quelques anomalies apparentes, qu'il est bon d'indiquer.

Ainsi, contrairement à ce qui se passe en France, la campagne s'est montrée plus meurtrière que les villes.

Ce fait s'explique aisément par la différence du genre de vie. Le colon arrivé en Algérie pour cultiver la terre ajoute aux conditions générales celles qu'amène le remaniement du sol. Or, quand le sol est resté inculte depuis un nombre indéfini d'années, il fait *partout* payer un tribut quelconque à celui qui vient le remuer pour la première fois. Je l'ai déjà dit plus haut, la *fièvre des défrichements*

est connue dans l'Amérique du Nord comme ailleurs; seulement, dans les climats tempérés, ou froids, elle n'a pas la gravité qu'elle présente d'ordinaire dans les régions plus chaudes.

En Algérie, le littoral en général s'est montré plus salubre que l'intérieur. C'est le contraire de ce qui existe sur une foule de points du globe, et en France même sur une côte placée presque en face du rivage algérien. La bande littorale qui s'étend à peu près de Perpignan à Marseille est, au moins par places, remarquablement insalubre. Les fièvres paludéennes sont endémiques sur une grande partie de son étendue, et la lèpre du moyen âge s'était conservée jusqu'à nos jours sur quelques points de cette côte (*les Martigues*). Certainement l'acclimatation d'un Anglais, d'un Allemand, d'un Alsacien serait plus difficile ici qu'à Alger. Mais n'est-il pas évident que la cause en est tout entière à des circonstances locales, à ces marais, à ces étangs qui forment comme une sorte de frange à cette partie de notre littoral?

En Algérie, quelques régions montagneuses même se sont montrées, au point de vue de l'acclimatation, inférieures aux villes du littoral. Les mouvements de l'atmosphère expliquent aisément ce fait, si opposé, au premier abord, à ce qu'on observe sur tant d'autres points du globe (*Inde, archipels du golfe du Mexique*). Il n'y a le long du rivage ni marais ni étangs un peu considérables. Les vents de mer balayent les miasmes qui peuvent arriver de l'intérieur. Au contraire, en passant sur les plaines, ils se chargent de toutes les effluves du sol et les portent dans les vallées ou sur les coteaux que leur situation semblait devoir mettre à l'abri. Ici encore des conditions locales expliquent ces phénomènes exceptionnels.

La conclusion à tirer de cet ensemble de faits, c'est qu'en Algérie comme ailleurs il faut tenir grand compte, tant au point de vue pratique qu'au point de vue purement scientifique, des particularités propres à chaque localité. Le tableau de M. Boudin, que j'ai cité plus haut, renferme, à cet égard, des enseignements dont lui-même, ce me semble, n'a pas compris toute la portée.

Malgré bien des erreurs qu'on eût pu éviter, l'acclimatation de l'Européen, du Français en Algérie, s'est accomplie pour une partie de la population. Et maintenant faut-il, malgré le succès présent, malgré les gages qui en résultent pour l'avenir, prévoir un temps où les descendants des colons actuels disparaîtront de ce sol qui a tant coûté à leurs pères ?

« Les populations européennes, nous dit M. Bertillon, ne se sont « jamais définitivement assises sur le sol africain. On n'y trouve plus « ni Grecs, ni Romains, malgré les tentatives faites depuis trente « siècles, pas plus qu'on ne retrouve de Scandinaves au Groënland. « Le Français disparaîtra comme eux. »

Mais, à ce compte, le Grec et le Romain ne se seraient pas non plus acclimatés à Marseille; car on ne les y retrouve guère; et, si à Arles les femmes rappellent encore le type antique, il n'en est plus de même à Nîmes et à Narbonne.

Dans les exemples cités par M. Bertillon, on voit toujours la guerre et l'invasion jouer le premier rôle. Qu'à la suite de victoires comme celles des musulmans, les colons de la Cyrénaïque par exemple aient été dispersés et se soient fondus dans les populations sémitiques, à cela il n'y a rien d'étrange. La France nous présente bien des faits de même nature. Mais on pourrait en dire autant des Carthaginois, et l'on serait ainsi conduit à nier l'acclimatation des Sémites aussi bien que celle des Aryans.

Faut-il, d'ailleurs, puiser dans les progrès déjà accomplis une sécurité exagérée et dédaigner les conseils de la science ? Pas plus que M. Bertillon, nous ne pensons qu'on doive agir ainsi; mais ce serait sortir de notre cadre que d'aborder ce côté de la question.

En résumé, la France a déjà fait de douloureux sacrifices pour coloniser l'Algérie. Elle commence à en recueillir les fruits; mais le jour de la rémunération complète ne saurait encore être arrivé.

Doit-elle se décourager ? Non. Elle n'a fait ici, comme tant de fois ailleurs, qu'obéir à la grande loi commune. Chaque siècle récolte ce qu'ont semé pour lui les siècles passés : il sème pour les siècles

futurs. En Algérie, le défrichement est pénible et coûteux; mais la récolte sera belle, et peut-être est-elle moins éloignée qu'il n'était permis de le prévoir.

§ 4. CONCLUSION.

Quelles conclusions générales peut-on tirer de tout ce qui précède ?

En premier lieu, que l'acclimatation, la naturalisation, même faciles, sur les points les plus divers, les plus éloignés du globe, sont un fait qui s'est passé et se passe journellement pour l'Homme, tout aussi bien que pour les animaux et les plantes. Dans les trois Règnes, les races européennes font chaque jour leurs preuves à cet égard.

Il est un certain nombre de régions et de localités, principalement dans les parties les plus chaudes du globe, où l'acclimatation est moins aisée. Là les races européennes périssent plus ou moins et pendant un temps variable, tandis que les races jaunes et noires se font plus aisément à ces mêmes milieux.

Enfin il est un petit nombre de régions plus ou moins étendues qui semblent être destinées à dévorer les représentants de toutes les races, même de celles qui sont le plus aptes à résister à leur influence délétère.

Mais, là même où l'acclimatation est la plus aisée, les races étrangères, les races européennes en particulier, ont à faire des sacrifices plus ou moins considérables avant d'être vraiment naturalisées. Et à cela il n'y a rien d'étrange. L'Homme ne court guère les chances de ces changements de milieu que dans un but de colonisation. Or toute colonisation est une conquête, et il n'y a pas de conquête qui ne coûte quelque chose. L'essentiel est que le prix n'en dépasse pas la valeur.

Malheureusement, la manière dont s'accomplissent de nos jours les émigrations semble faite pour multiplier des pertes inévitables.

Les progrès mêmes de l'industrie, les merveilles qu'enfante l'intelligence humaine, viennent aggraver pour nos populations modernes les conditions d'un changement de milieu quelque peu marqué.

Par ce qui s'est passé, par ce qui se passe encore dans nos grandes colonisations, par ce que nous savons des migrations chez les peuples sauvages, chasseurs, pasteurs ou à demi cultivateurs, tels que devaient être ceux qui irradièrent autour du centre de création de notre espèce, nous apprenons comment a dû se faire le peuplement du globe. C'est lentement et pas à pas que les colons primitifs, ancêtres des races actuelles, ont marché à la conquête des déserts ouverts devant eux. Par là, ils se faisaient peu à peu aux conditions d'existence variées que leur offraient le Nord et le Midi, l'Est et l'Ouest; ils s'acclimataient au fur et à mesure de leurs progrès. Souvent les étapes ont été longues; le voyage a certainement duré pendant des siècles; et des générations, en nombre indéterminé, mais à coup sûr fort considérable, ont seules conduit l'Homme de son point de départ aux points d'arrivée extrêmes.

La diversité des routes suivies explique la multiplicité des races primaires et leurs aptitudes diverses.

Celles-ci, dont nous savons encore si peu de chose, ont dû se comporter à peu près de même. Nous savons au moins qu'il en a été ainsi pour nos ancêtres, les Aryas. Partie des régions montagneuses du Bolor et de l'Hindou-Koh, cette race est aujourd'hui partout; mais elle est en route au moins depuis quatre mille ans.

L'histoire de cette grande race résume pour ainsi dire à elle seule celle de l'humanité entière, comme ses types secondaires nous montrent à certains égards les caractères extrêmes présentés par les types humains (*Anglais ou Scandinaves blonds et Brachmanes noirs, Allemands brachycéphales et dolichocéphales*). Elle montre que les descendants d'un même groupe humain peuvent se faire également au froid des régions polaires (*Suédois*), aux chaleurs du tropique (*Indous*), et couvrir en même temps une vaste région à climat tempéré.

Nous tous Européens, nous sommes aussi les enfants de ce petit

groupe; nous avons dans les veines le même sang. Par conséquent notre nature est fondamentalement la même, et nous sommes aptes à réaliser les mêmes résultats. Mais nous agissons dans des conditions tout autres.

Il y a loin des tribus aryanes qui composaient les hymnes des Védas, à l'Européen disposant des chemins de fer et des steamers. Les terres que nos ancêtres ont mis des siècles à peupler, les distances que nos pères eux-mêmes ne parcouraient qu'au bout de plusieurs mois, nous les franchissons en quelques jours. Comme l'a fort bien montré M. Michel Lévy, il y a là pour l'acclimatation une cause très-réelle, très-sérieuse de difficultés, ajoutée à toutes les autres. Chaque jour, quelque voyageur, revenant d'Alger à Paris, constate sur lui-même combien l'organisme est ébranlé par la brusquerie de la transition, même lorsque celle-ci a pour résultat de le replacer dans son milieu naturel. A plus forte raison le choc est-il marqué quand le voyage se fait en sens inverse et qu'on va à l'encontre de ses habitudes physiologiques au lieu d'y revenir.

Notre civilisation raffinée est aussi pour beaucoup dans les pertes qu'entraîne tout établissement dans des milieux par trop différents de celui où nous sommes nés. Par suite de la sécurité dont elle entoure le plus pauvre comme le plus riche, du bien-être, au moins relatif, dont jouissent toutes les classes de la société, nous sommes moins préparés à la lutte pour l'existence.

Et je ne parle pas ici de l'homme primitif, qui nous est inconnu, je ne remonte pas même à nos ancêtres les Aryas, à ces enfants d'une région où l'orge n'avait que deux mois pour germer et mûrir, et que nous voyons descendre l'Indus et le Gange à travers les forêts et les jungles. Rappelons-nous seulement les Cortez, les Balboa, les Pisare, les Soto, les Monbars et leurs rudes compagnons. Nos générations actuelles résisteraient-elles comme eux?

Ce n'est pas seulement par ses délicatesses que la civilisation nous rend moins propres à affronter les chances de l'acclimatation; c'est encore et surtout par les vices qui, trop souvent, l'ac-

compagnent. A ce point de vue, la plupart des colonies européennes présentent un triste tableau, à en juger par les récits de ceux-là même qui acceptent avec le plus d'indulgence certains genres de vie et certaines mœurs. Il y a là de quoi expliquer bien des faits invoqués à l'appui des doctrines qui déclarent l'acclimatation impossible, et c'est ici surtout que les chiffres demanderaient à être discutés. Ne citons qu'un seul exemple.

A prendre en masse la population blanche de l'île Bourbon, on la voit se renouveler et s'entretenir seulement grâce à l'immigration. A ne considérer que ce fait brut, *accusé par des chiffres*, on serait donc autorisé à dire de cette île africaine ce qu'on a dit des Antilles, et à soutenir que le Français, le Blanc ne peut s'y naturaliser.

Mais ce fait n'est vrai que pour la population des villes et des plantations, pour celle précisément qui possède le plus de richesses; et à côté de cet ensemble d'habitants, pour qui les habitudes coloniales rendent cette station si meurtrière, vivent fort bien, en se livrant à des travaux divers, les *petits Blancs*, descendants des premiers colons, qui jamais n'ont mêlé leur sang à celui des Nègres, et dont la race, au lieu de dégénérer, s'est remarquablement anoblie. (D^r YVAN.)

Ici l'expérience est comparative et elle parle haut. Là où l'oisiveté et la vie trop ordinaire aux Blancs des colonies aggravent les conditions du milieu, on retrouve cette mortalité si souvent invoquée contre le fait de l'acclimatation. Là où le travail s'unit à des mœurs pures, cette mortalité disparaît. A Bourbon, la santé de l'âme a produit la santé du corps et acclimaté le pauvre, qui menait la rude vie des champs, tandis que l'inconduite tuait le riche et le citadin.

A lui seul ce fait doit être, pour les anthropologistes comme pour tout le monde, un grave enseignement à la fois scientifique et moral.

CHAPITRE VIII.

ORIGINE DE L'HOMME. — HOMME PRIMITIF. — HOMME FOSSILE. —

PREMIÈRES ORIGINES EUROPÉENNES.

Dans toutes les sciences, dans les mathématiques elles-mêmes, il est des coins obscurs où l'esprit humain n'a pu encore porter la lumière, où peut-être il ne la portera jamais. Certains esprits semblent craindre de s'en approcher ou même de les laisser voir, de peur d'être forcés de confesser leur impuissance. D'autres, plus ardents, les recherchent au contraire, et, prenant pour guide leur imagination, leurs instincts ou des idées puisées ailleurs, ils en font le théâtre de luttes d'autant plus ardentes qu'aucun point de repère sérieux ne rappelle les combattants à la mesure qu'impose la réalité.

Les questions qu'il nous faut aborder maintenant sont plus ou moins de cette nature. Naguère même on aurait pu les placer toutes presque au même rang et les déclarer également insolubles. Pourtant il en est qui commencent à s'éclaircir, tandis que d'autres restent au-dessus, peut-être en dehors de nos moyens d'étude. L'examen, même rapide, des premières nous apporte à la fois des enseignements et des encouragements; celui des secondes n'est pas sans pouvoir servir de leçon. Passons-les donc également en revue, tout en tenant compte des différences qui les distinguent.

§ 1^{er}. ORIGINE DE L'HOMME. — L'HOMME DESCEND-IL DU SINGE?

S'il est un problème fait pour stimuler la curiosité, c'est celui de notre origine. Cette question a de tout temps préoccupé l'humanité entière, et sa solution semble si bien être un des besoins de

l'intelligence humaine que toutes les races, tous les peuples, toutes les peuplades pour ainsi dire y ont répondu. Mais on n'a pu satisfaire à cette curiosité instinctive qu'au nom de la religion. Aujourd'hui, c'est en invoquant la science seule qu'on essaye d'aborder et de résoudre ce grand mystère. A-t-on réussi ? Je n'hésite pas à répondre par la négative la plus absolue.

L'apparition des végétaux, des animaux, de l'Homme à la surface du globe est un fait. L'expliquer ou au moins en préciser la cause immédiate est encore au-dessus de notre savoir et le sera peut-être toujours. Ce fait ne se passe plus de nos jours; nous n'avons pu le reproduire, même pour les espèces les plus inférieures. Nous manquons donc à son égard des données élémentaires que fournit l'étude du monde inorganique, quand il s'agit de rendre compte du mode de formation des minéraux et des roches. Par conséquent, rien jusqu'ici ne nous met sur la voie des *procédés de formation* de ces êtres.

Peut-on suppléer, par l'observation de ce qui se passe actuellement, à ce manque de renseignements sur ce qui a précédé et accompagné l'apparition des êtres organisés ? Non ; car les phénomènes qui produisent ne sont nullement ceux qui entretiennent. Nous pouvons constater ceux-ci par l'étude ; nous ne saurions deviner les premiers. Un homme étranger à la métallurgie et à ses procédés industriels peut arriver à connaître à fond une montre et devenir un excellent horloger ; mais tant qu'il s'en tiendra à l'étude de ses chronomètres, l'intelligence la plus développée, les méditations les plus profondes, ne lui apprendront jamais d'où viennent les métaux qui en composent les rouages, comment on les a travaillés, ni par quel procédé on a transformé le fer en acier pour fabriquer le ressort qui met en jeu toute la machine.

Le physiologiste, quand il s'agit des animaux et des plantes, l'anthropologiste, quand il s'agit de l'Homme, sont dans la position de notre horloger ; et malheureusement ils n'ont pas découvert encore l'équivalent des écoles où l'horloger peut aller s'instruire.

Toute tentative pour aborder par une voie vraiment scientifique la question dont il s'agit est donc au moins prématurée.

Pourtant, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, etc. des anatomistes éminents, des naturalistes de premier ordre, n'ont pas reculé devant cette question, à mes yeux insoluble, et se sont hautement prononcés. Ces hardiesses s'expliquent par les entraînements de la lutte. Le dogmatisme et l'antidogmatisme se sont heurtés sur ce terrain, précisément parce qu'il est en dehors du champ de l'expérience et de l'observation, et, des deux parts peut-être, on est allé plus loin qu'on ne pensait d'abord.

Quoi qu'il en soit, on sait qu'un certain nombre de savants, dont je suis le premier à reconnaître le profond et sérieux mérite, ont cru pouvoir faire à l'Homme une application précise des idées de Darwin et regarder les diverses populations du globe comme descendant plus ou moins directement d'un ou de plusieurs singes. Cette théorie est loin d'être nouvelle; elle s'est produite au dernier siècle en Angleterre (Lord MONBODDO); elle était celle de Lamarck et eut dès cette époque quelques disciples. Oubliée depuis un demi-siècle, elle reparait avec tout l'appareil de la science moderne et appuyée sur la doctrine de la *sélection naturelle*; elle a produit un grand effet dans le public étranger à la science. Pour ces divers motifs, je ne puis me dispenser d'en parler; mais je serai bref.

En France, les idées que je viens de rappeler ont eu assez peu d'écho, au moins parmi les anthropologistes qui se sont prononcés publiquement sur ce point. D'ordinaire, la Société d'Anthropologie a évité les questions d'origine, ainsi que je l'ai dit plus haut. Quand elles se sont présentées incidemment, elles ont parfois provoqué quelques *déclarations de tendances darwinistes*, si je puis m'exprimer ainsi, parfois aussi des déclarations en sens contraire. Mais la plupart du temps elles ont amené, en ce qui touche à l'origine simienne de l'Homme, des critiques qui, pour être indirectes, n'en sont pas moins justes et raisonnées. Sur ce point, les monogénistes et les polygénistes de la Société se sont trouvés généralement d'accord;

et quiconque laissera de côté toute préoccupation non scientifique arrivera certainement aux mêmes conclusions. C'est que, même à vouloir se placer sur le terrain du darwinisme et à s'en tenir aux caractères fournis par la Morphologie et l'Anatomie, la filiation d'un singe quelconque à l'Homme est impossible à soutenir en présence des travaux anciens et modernes.

En effet, dans la doctrine du savant anglais les transformations n'ont lieu ni au hasard ni en tout sens. En vertu de la sélection naturelle, l'organisme, obéissant à des conditions impérieuses, se trouve modifié et *adapté* de plus en plus à ces conditions par voie d'élimination. De là il résulte que certaines fonctions prédominent, et que les caractères en rapport avec leur accomplissement s'accroissent de plus en plus. De là il résulte aussi qu'une fois engagé dans une certaine voie, l'être organisé peut bien s'élever dans la même direction et subir des modifications secondaires, tertiaires, etc.; mais qu'il ne saurait perdre le caractère essentiel de son type originel. Par conséquent, deux êtres appartenant à des types originairement différents peuvent bien, dans la doctrine de Darwin, remonter à un ou plusieurs ancêtres communs, mais l'un ne saurait descendre de l'autre. Voilà comment la théorie du naturaliste anglais rend compte d'une manière séduisante de la formation et de la délimitation des groupes (*classes, ordres, familles, etc.*). Il n'est pas même nécessaire de lire l'ouvrage de Darwin, pour se convaincre que je traduis ici fidèlement ses idées; il suffit de jeter les yeux sur la planche qui les exprime graphiquement.

Or, considérés à ce point de vue, l'Homme et les singes en général présentent un contraste des plus frappants et sur lequel Vicq-d'Azyr, Lawrence, M. Serres, etc. ont insisté depuis bien longtemps avec détail. Le premier est un *animal marcheur*, et marcheur sur ses membres de derrière; tous les singes sont des *animaux grimpeurs*. Dans les deux groupes tout l'appareil locomoteur porte l'empreinte de ces destinations fort différentes : les deux types sont parfaitement distincts.

Les travaux si remarquables de Duvernoy sur le Gorille, de MM. Gratiolet et Alix sur le Chimpanzé, ont confirmé pleinement pour les singes anthropomorphes ce résultat, très-important, à quelque point de vue qu'on se place, mais qui a plus de valeur encore pour qui veut appliquer *logiquement* la doctrine de Darwin. Ces recherches modernes démontrent en effet que le type singe, en se perfectionnant, ne perd en rien son caractère fondamental et reste toujours parfaitement distinct du type humain. Celui-ci ne peut donc dériver de celui-là.

La doctrine de Darwin, rationnellement adaptée au fait de l'apparition de l'Homme, conduirait à dire :

Nous connaissons un grand nombre de termes de la série simienne. Nous la voyons se ramifier elle-même en séries secondaires aboutissant également aux Anthropomorphes, qui sont, non pas les membres d'une même famille, mais bien les *termes correspondants supérieurs* de trois familles distinctes. (GRATIOLET.) Malgré les modifications secondaires entraînées par des perfectionnements de même nature, l'Orang, le Gorille, le Chimpanzé, n'en restent pas moins fondamentalement *des singes, des grimpeurs*. (DUVERNOY, GRATIOLET, ALIX.) Par conséquent, l'Homme, chez qui tout révèle le *marcheur*, ne peut appartenir ni à l'une ni à l'autre de ces séries : il ne peut être que le terme supérieur d'une série distincte dont les autres représentants ont disparu ou ont échappé jusqu'à ce jour à nos recherches. L'Homme et les Anthropomorphes sont les termes extrêmes de deux séries qui ont commencé à diverger au plus tard dès que le singe le plus inférieur a paru.

Voilà comment devra raisonner le vrai *darwiniste*, alors même qu'il tiendrait compte uniquement des *caractères morphologiques extérieurs*, et des *caractères anatomiques* dont les premiers sont la traduction chez l'animal adulte.

Dira-t-on qu'une fois arrivé au degré d'organisation accusé par les Anthropomorphes, l'organisme a subi une impulsion nouvelle et s'est trouvé modifié pour la marche? Ce serait ajouter une hypo-

thèse de plus; et cette fois on n'aurait pas même à invoquer la gradation organique présentée par l'ensemble des Quadrumanes et sur laquelle on insiste, comme conduisant à la conclusion que je combats; on serait complètement en dehors de la *théorie de Darwin*, sur laquelle on a la prétention de s'appuyer.

Sans sortir de ces considérations purement morphologiques, on peut mettre en regard, comme l'a fait M. Pruner-Bey, les caractères généraux les plus saillants chez l'Homme et chez les Anthropomorphes. On arrive alors à constater ce fait général, qu'il existe « *un ordre inverse* du terme final du développement dans les appareils sensitifs et végétatifs, dans les systèmes de locomotion et de reproduction. » (PRUNER-BEY.)

Il y a plus : cet *ordre inverse* se montre également dans la série des phénomènes du développement individuel.

M. Pruner-Bey a montré qu'il en est ainsi pour une partie des dents permanentes. M. Welker, dans ses curieuses études sur l'angle sphénoïdal de Virchow, est arrivé à un résultat semblable. Il a montré que les modifications de la base du crâne, c'est-à-dire d'une des parties du squelette dont les rapports avec le cerveau sont les plus intimes, avaient lieu en sens inverse chez l'Homme et chez le singe. Cet angle diminue chez l'Homme à partir de la naissance et s'agrandit au contraire chez le singe parfois au point de s'effacer.

Mais ce qui est bien plus fondamental encore, c'est que cette marche inverse du développement se constate jusque dans le cerveau. Ce fait, signalé par Gratiolet, sur lequel il a insisté à diverses reprises et qui n'a été contesté par personne ni à la Société d'Anthropologie, ni ailleurs, a une importance et une signification faciles à saisir.

Chez l'Homme et chez l'Anthropomorphe *adultes* il existe dans le mode d'arrangement des plis cérébraux une certaine ressemblance qui a pu en imposer et sur laquelle on a vivement insisté. Mais ce résultat est atteint *par une marche inverse*. « Chez le singe, les circonvolutions temporo-sphénoïdales qui forment le lobe moyen

« paraissent et s'achèvent avant les circonvolutions antérieures qui forment le lobe frontal. Chez l'Homme, au contraire, les circonvolutions frontales apparaissent les premières et celles du lobe moyen se dessinent en dernier lieu. »

Il est évident que, lorsque deux êtres organisés suivent dans leur développement une marche inverse, le plus élevé des deux ne peut descendre de l'autre par voie d'évolution.

L'Embryogénie vient donc ajouter son témoignage à celui de l'Anatomie et de la Morphologie, pour montrer combien se sont trompés ceux qui ont cru trouver dans les idées de Darwin un moyen de soutenir l'origine simienne de l'Homme,

En présence de ces faits, on comprendra que des anthropologistes, fort peu d'accord parfois sur bien d'autres points, se soient accordés sur celui-ci et aient été amenés également à conclure : que rien ne permet de voir dans le cerveau du singe un cerveau d'Homme frappé d'arrêt de développement, ni dans le cerveau de l'Homme un cerveau de singe développé (GRATIOLET); que l'étude de l'organisme en général, celle des extrémités en particulier, révèle, à côté d'un plan général, des différences de forme et des dispositions accusant des adaptations tout à fait spéciales et distinctes, et incompatibles avec l'idée d'une filiation (GRATIOLET, ALIX); qu'en se perfectionnant, les singes ne se rapprochent pas de l'Homme, et, réciproquement, qu'en se dégradant, le type humain ne se rapproche pas des singes (BERT); enfin qu'il n'existe pas de passage possible entre l'Homme et le singe, si ce n'est à la condition d'invertir les lois du développement (PRUNER-BEY), etc.

A ces faits généraux, que je ne puis qu'indiquer, à la multitude des faits de détail dont ils ne sont que le résumé, qu'opposent les partisans de l'origine simienne de l'Homme?

J'ai beau chercher, je ne rencontre partout que la même nature d'arguments : des exagérations de ressemblances morphologiques que personne ne nie; des inductions tirées de quelques faits exceptionnels et qu'on généralise, ou de quelques coïncidences dans les-

quelles on suppose des relations de cause à effet; puis enfin un appel aux *possibilités* d'où l'on tire une conclusion plus ou moins affirmative.

Citons quelques exemples de cette manière de raisonner.

1° La main osseuse de l'Homme et celle des singes, surtout de certains Anthropomorphes, présentent des analogies marquées. Ne serait-il pas possible qu'une modification à peine sensible eût conduit à l'identité?

Non, répondent MM. Gratiolet et Alix, car la musculature du pouce établit une différence profonde et accuse une *adaptation* à des usages très-différents.

2° Chez l'Homme seulement et chez les Anthropomorphes l'articulation de l'épaule permet des mouvements de rotation. N'y a-t-il pas là une véritable ressemblance?

Non, répondent encore les mêmes anatomistes, car, même à ne considérer que les os, on reconnaît que les mouvements ne sauraient être les mêmes; mais surtout la musculature présente des différences tranchées, accusant encore des *adaptations* spéciales.

Ces réponses sont justes, car, quand il s'agit de *locomotion*, il est évident qu'il faut tenir compte des muscles, agents actifs de la fonction, au moins autant que des os, qui servent seulement de points d'attaches et sont constamment passifs.

3° La voûte du crâne de quelques races humaines, au lieu de présenter dans le sens transversal une courbure uniforme, s'infléchit un peu vers le haut des deux côtés et se relève vers la ligne médiane (*Néo-Calédoniens, Australiens, etc.*). N'est-ce pas, dit-on, un acheminement vers les crêtes osseuses qui se dressent dans cette région chez certains Anthropomorphes?

Non, répondrons-nous, car chez ces derniers les crêtes osseuses se détachent des parois du crâne et ne font nullement partie de la voûte.

4° N'est-il pas très-remarquable de voir l'Orang brachycéphale comme le Malais dont il est compatriote, tandis que le Gorille et le

Chimpanzé sont brachycéphales comme le Nègre? N'y a-t-il pas là une raison pour regarder le premier comme le père des populations malaises, et les seconds comme les ancêtres des peuples africains?

Les faits avancés seraient exacts que la conséquence qu'on en tire serait loin d'être démontrée. Mais la coïncidence qu'on invoque n'existe même pas. En effet, l'Orang, essentiellement originaire de Bornéo, y vit au milieu des Dayaks et non pas des Malais; or les Dayaks sont dolichocéphales bien plutôt que brachycéphales. Quant à la dolichocéphalie des Gorilles, elle est loin d'être générale puisque, sur *trois* femelles de ce singe dont on a mesuré les crânes, *deux* sont brachycéphales. (PRUNER-BEY.)

5° Les microcéphales présentent dans leur cerveau un mélange de caractères humains et simiens, et indiquent une conformation intermédiaire, normale à une époque antérieure, mais qui aujourd'hui ne se réalise que par un arrêt de développement et un fait d'atavisme.

Les recherches de Gratiolet sur l'encéphale du singe, de l'Homme normal et des microcéphales ont montré que les ressemblances indiquées sont purement illusoires. C'est pour ne pas y avoir regardé d'assez près, qu'on a cru les apercevoir. Chez le microcéphale, le cerveau humain se simplifie, mais le *plan initial* n'est pas changé pour cela, et ce plan n'est pas celui que l'on constate chez le singe. Aussi Gratiolet a-t-il pu dire sans que personne ait tenté de le combattre : « Le cerveau humain diffère d'autant plus de celui « du singe qu'il est moins développé, et un arrêt de développement « ne pourra qu'exagérer cette différence naturelle... Souvent moins « volumineux et moins plissés que ceux des singes anthropo- « morphes, les cerveaux de microcéphales ne leur deviennent point « semblables... Le microcéphale, si réduit qu'il soit, n'est pas une « bête; ce n'est qu'un homme amoindri. »

Les lois du développement du cerveau dans les deux types, lois que j'ai rappelées plus haut, expliquent et justifient ce langage;

comme les faits dont il est le résumé sont la réfutation formelle du rapprochement qu'on a essayé de faire entre le *cerveau humain amoindri* et le *cerveau animal quelque développé qu'il soit*.

6° Les fouilles pratiquées dans des terrains anciens non remaniés ont mis au jour les crânes de races humaines anciennes, et ces crânes offrent des caractères qui les rapprochent de celui du singe. Ce cachet *pithécoïde*, très-frappant surtout sur le crâne de Neanderthal, n'accuse-t-il pas le passage d'un type à l'autre et par conséquent la filiation?

Cet argument est peut-être le seul qui ait été présenté avec quelque précision et l'on y est souvent revenu. Est-il plus démonstratif pour cela? Que le lecteur en juge lui-même.

Remarquons en premier lieu que Lyell n'ose pas se prononcer sur l'ancienneté des débris humains découverts par le docteur Fuhlrott, et qu'il les regarde au plus comme contemporains du crâne d'Engis, lequel reproduit le type des têtes caucasiques.

Admettons pourtant que le crâne de Neanderthal remonte dans le passé aussi haut qu'on l'a dit; quelle est en réalité la signification de ce crâne? Est-il vraiment un intermédiaire entre la tête de l'Homme et celle du singe? N'a-t-il aucun analogue chez les races même relativement modernes?

Bien des travaux ont été publiés sur ces questions, et peu à peu ce me semble la lumière s'est faite. Sans doute ce crâne est vraiment remarquable par ses énormes arcades sourcilières, la longueur et l'étroitesse de la boîte osseuse, le peu d'élévation de la voûte, etc. Mais ces traits sont bien moins exceptionnels qu'on ne l'a cru d'abord, faute de termes de comparaison; et, bien loin de justifier le rapprochement qu'on s'est efforcé de faire, il est, par tous ses caractères, essentiellement humain. En Angleterre, M. Busk a indiqué les grands rapports que la saillie des arcades et l'aplatissement de la région supérieure établissent entre certains crânes danois de Borreby et le crâne de Neanderthal. M. Barnard-Davis a signalé des similitudes plus grandes encore entre ce même *fossile*

et un crâne de sa collection. Gratiolet a remis au Muséum la tête osseuse d'un idiot contemporain qui le reproduit à peu près en tout, quoique dans des proportions moindres; etc.

Voici d'ailleurs qui me semble décisif :

En dépit de ses caractères curieux, le crâne de Neanderthal n'en appartient pas moins à un individu qui, à en juger par les autres os qu'on a pu recueillir, ne s'écartait en rien du type moyen des races germaniques actuelles et ne se rapprochait nullement des singes.

Est-il probable, même dans l'ordre d'idées que je combats, que, dans un être de transition entre l'Homme et les Anthropomorphes, le corps fût devenu entièrement humain, tandis que la tête aurait conservé le caractère simien? Admettre un fait pareil n'est-ce pas faire une hypothèse absolument gratuite?

En dépit de tout le bruit qui s'est fait autour de ces restes curieux, il me paraît impossible d'y voir autre chose qu'une individualité, exceptionnelle sans doute, mais appartenant franchement à l'espèce humaine et, qui plus est, à une des branches de notre tronc aryan, à la race celtique. M. Pruner-Bey me semble avoir mis ce fait au-dessus de toute discussion par l'ensemble de recherches qu'il a publiées sur ce sujet. Les preuves les plus convaincantes reposent sur la similitude très-grande que présente un crâne celtique extrait d'un tumulus du Poitou avec celui que les écrits du docteur Schaaffhausen ont fait connaître et rendu si célèbre. Cette similitude n'est pas seulement extérieure. Le moule interne de l'un s'adapte parfaitement à l'intérieur de l'autre. Ce n'étaient pas seulement les *crânes* qui se ressemblaient; c'étaient aussi les *cerveaux*. La preuve me semble complète, et je n'hésite pas à conclure avec le savant auteur de ce travail que *le crâne de Neanderthal est un crâne de Celte*.

CONCLUSION. — En résumé, ni l'expérience ni l'observation ne nous fournissent encore la moindre donnée relative aux origines

premières de l'Homme. La science sérieuse doit donc laisser ce problème de côté jusqu'à nouvel ordre. On est moins loin de la vérité en confessant son ignorance qu'en cherchant à la déguiser soit à soi-même, soit aux autres.

Quant à la théorie de l'origine simienne de l'Homme, ce n'est qu'une pure hypothèse ou mieux un simple jeu d'esprit, en faveur duquel on n'a pu invoquer encore aucun fait sérieux et dont au contraire tout démontre le peu de fondement.

En particulier, elle est en désaccord manifeste avec les idées de Darwin, auxquelles on s'est efforcé bien à tort de la rattacher.

§ 2. HOMME PRIMITIF.

Après avoir constaté notre impuissance à déterminer *scientifiquement* le mode d'apparition de l'Homme sur cette terre qu'il devait dominer, il nous faut toucher encore à une question où la science ne se montre guère plus avancée.

Le botaniste, le zoologiste qui abordent l'histoire d'une plante cultivée ou d'un animal domestique avec l'intention d'en faire connaître les variétés et les races, ne manquent pas de décrire le type sauvage ou primitif, chaque fois que la chose leur est possible. L'anthropologiste doit, à plus forte raison, s'efforcer d'agir de même. Mais comment aborder ce problème? L'homme primitif existe-t-il encore? Et, quand cela serait, comment le distinguer des races auxquelles il a donné naissance?

C'est là une des circonstances où les deux doctrines qui se partagent l'Anthropologie apparaissent avec leur caractère le plus marqué et où le polygénisme peut séduire, au premier abord, par sa simplicité apparente. Cette question n'existe pas pour lui. S'il est logique, il regarde tous les groupes humains comme autant d'espèces; à part les cas de mélange, tels nous les voyons, tels ils ont été dès l'origine. Il n'y a donc pas de type premier à rechercher.

Le monogénisme, qui ne dissimule aucune difficulté, s'impose

l'examen de celle-ci comme des autres. Voyons donc ce que peut nous apprendre la science actuelle s'appuyant exclusivement, bien entendu, sur l'expérience et l'observation.

L'homme primitif existe-t-il encore ?

Il est sans doute difficile de répondre à cette question, mais quelques raisons militent en faveur de la négative. Le souvenir de révolutions géologiques, climatologiques, etc. s'est conservé chez la très-grande majorité des peuples, dans les contrées du globe les plus diverses. Nous savons qu'en Europe l'Homme a vu la période glaciaire, et qu'il a chassé en France l'éléphant et le rhinocéros; peut-être est-il antérieur aux terrains tertiaires.

Les conditions générales du milieu ont donc grandement changé. L'Homme est-il resté le même ? Si de nos jours et en dix ou douze générations le Créole des Antilles se distingue du Français; si dans le même laps de temps l'Anglais devient le Yankee, est-il probable que l'homme primitif ait conservé *tous* ses caractères ?

A priori on est porté à répondre négativement. On a reconnu, il est vrai, des ressemblances ostéologiques qui rapprochent la race esthonienne actuelle, quelques autres groupes européens et un certain nombre de populations plus ou moins boréales, de la race qui a laissé des mâchoires ou des têtes entières dans les alluvions quaternaires. (PRUNER-BEY, DE QUATREFAGES.) Mais l'homme fossile d'Europe était-il l'*homme primitif* ? Le fait est peu probable. Rien n'autorise à regarder la France ou la Belgique comme ayant été le berceau de notre espèce. Tout nous reporte en Asie et dans les régions tempérées de cette partie du continent. Le milieu boréal, de nos jours encore, agit d'une manière marquée sur les populations qui viennent affronter ses rigueurs (*Samoyèdes*). L'homme de l'Aveyron, d'Abbeville, de Belgique est pour nous l'homme préhistorique, l'*homme fossile*; il n'est bien probablement pas l'homme primitif.

En supposant que l'homme primitif existe, où faut-il le chercher ?

Ce ne peut être sur les monuments laissés par les peuples les plus anciennement civilisés. Quoi qu'ait écrit à ce sujet M. Eusèbe de

Salles, la civilisation ne s'est pas montrée au début. Chez toutes les races, nous trouvons la tradition d'un état rudimentaire et les souvenirs d'un progrès gradué. Presque tous les grands peuples ont conservé le nom des inventeurs des industries les plus simples. Sans aller aussi loin que les Chinois, nous pouvons admettre que l'Homme, né perfectible, n'a pas paru sur la terre jouissant déjà du développement complet de sa perfectibilité. L'humanité a eu son enfance.

Faut-il passer à l'extrême opposé et chercher l'homme primitif dans les tribus que, d'un commun accord, tous les anthropologistes placent aux derniers rangs de l'échelle humaine? Je ne le pense pas. L'Houzouana, l'Australien du sud, le Pescherai, me semblent, jusque dans leurs caractères physiques, accuser un état de dégradation relative, indiquant un état antérieur plus élevé, et qui est le résultat des conditions d'existence au milieu desquelles les a conduits le passé de leur race.

D'ailleurs, ces populations inférieures appartiennent à des races diverses. Laquelle pourrait être considérée comme ayant précédé les autres?

Si on s'élève quelque peu, l'embarras augmente; car on trouve au même degré de civilisation rudimentaire des représentants de toutes les races principales, y compris la race blanche.

L'observation pure et simple des groupes humains ne fournit donc aucune espèce de donnée sur ce que pouvait être l'homme primitif; mais un autre ordre de considérations peut fournir au moins quelques indications.

Chez les animaux, nous voyons les phénomènes d'atavisme amener la réapparition de certains caractères, parfois alors même qu'une sélection attentive s'efforce de les effacer depuis des centaines de générations. A plus forte raison des faits de même nature doivent-ils se produire chez l'Homme, où la sélection n'existe pas. Certains caractères de nos premiers ancêtres doivent se reproduire de temps à autre chez toutes les races humaines.

A ce titre, il est impossible de ne pas attacher une importance

réelle au prognathisme, surtout au prognathisme de la mâchoire supérieure. Ce trait anatomique existe, on le sait, chez toutes les races noires. Il est des plus accusés chez certaines races jaunes. Il s'est montré avec un remarquable développement dans l'homme anté-historique d'Europe et chez les populations actuelles qui rappellent le plus celui-ci. Enfin il se montre, au moins d'une manière erratique, jusque chez les Aryans. Tout donc semble indiquer qu'il devait exister chez les premiers ancêtres de l'homme actuel.

Les phénomènes d'atavisme portant sur la coloration frappent aisément la vue. Aussi ont-ils été signalés chez certains animaux (*espèces domestiques en général; vers à soie de Valleraugue; moutons noirs d'Andalousie, etc.*) Ici on les voit se manifester même après des siècles de sélection rigoureuse.

Cette considération me fait attacher une importance réelle à l'opinion de M. de Salles, qui attribue une chevelure rousse aux premiers hommes. Dans toutes les races humaines, en effet, on rencontre des individus dont les cheveux se rapprochent plus ou moins de cette teinte.

Le même auteur attribue à son homme primitif un teint blafard, semé de taches de rousseur. Mais cette distribution irrégulière du pigment coloré de la peau est au contraire une anomalie. L'uniformité de la teinte est le fait général : elle devait caractériser l'espèce humaine à son début; mais quelle était cette teinte? Il est peut-être encore possible de la déterminer *approximativement*.

Au microscope, le pigment cutané présente sans doute des couleurs variées, mais toujours le jaune y entre comme élément colorant. En appliquant à l'Homme les règles qu'Isidore Geoffroy a déduites de ses observations sur les animaux, on est conduit à penser que cette teinte devait dominer dans les premiers temps.

Ce qui se passe de temps à autre chez les races nègres les mieux caractérisées confirmerait assez cette conjecture. On a signalé depuis longtemps chez elles des individus qui, sans présenter en rien les caractères de l'albinisme tératologique, avaient un teint beaucoup

plus clair que leurs compatriotes et tirant sur le jaune, parfois même ressemblant entièrement à celui du Blanc. Pour expliquer ces derniers cas on pourrait peut-être invoquer un atavisme relativement récent, les races blanches ayant depuis longtemps pénétré dans le cœur de l'Afrique. Mais les teints jaunes plus ou moins accusés ne peuvent être rattachés qu'à quelque chose de bien antérieur.

Ces faits, je suis le premier à le reconnaître, ne disent rien de bien précis relativement à l'homme primitif. Mais ils n'en ont pas moins une haute importance en ce qu'ils mettent en dehors de la question toutes les races nègres. En effet nous ne voyons se produire ni chez les Jaunes ni chez les Blancs des phénomènes individuels de coloration qui puissent être regardés comme réciproques de ceux que je viens d'indiquer.

Ces races ne comptent donc pas le Nègre parmi leurs ancêtres, et celui-ci est au contraire un type secondaire dérivé de l'une des deux autres. Or nous savons qu'au moins l'une des grandes branches du tronc blanc, la branche aryane, est bien certainement la dernière venue parmi ses sœurs. Elle aussi doit être mise hors de concours : elle ne reproduit pas les traits des premiers hommes.

Les races nègres et les Blancs ariens une fois écartés, restent les Sémites et l'ensemble des populations jaunes. Ce que nous venons de dire suffirait pour faire penser que c'est parmi ces dernières que se retrouvent les types les moins éloignés de celui de nos premiers ancêtres.

La Linguistique ajoute une probabilité de plus en faveur de cette manière de voir. Les langues monosyllabiques accusant les premiers balbutiements du langage humain n'existent que chez les races jaunes. Toutes les races nègres parlent des langues agglutinatives représentant la seconde forme générale que l'Homme a donnée à l'expression de ses pensées. Enfin, à l'exception des populations allophyles, qui, sous le rapport linguistique, se rattachent aux précédentes, tous les Blancs, y compris les Sémites, ont atteint la

forme supérieure du langage, et emploient des langues à flexion. La Philologie semble donc conclure dans le même sens que la Physiologie et permettre même une affirmative plus décidée.

Parmi les races à teint jaune, il en est une qui mérite toute l'attention de l'anthropologiste par ce que présente d'exceptionnel l'ensemble de ses caractères: c'est la race Houzouana. En effet cette race reproduit chez l'Homme ce que montrent dans le règne animal les *types de transition*. Elle présente comme eux *juxtaposés* et *non fondus* un certain nombre de traits empruntés comme de toutes pièces aux races les mieux accusées. La langue offre des particularités analogues.

M. Pruner-Bey, guidé par ces considérations et par celles qu'on peut tirer de l'aire géographique, regarde les Houzouanas comme une des plus anciennes races humaines, et cette opinion a pour elle de sérieuses probabilités.

CONCLUSION. — En résumé, nous ne connaissons pas l'Homme primitif; nous le rencontrerions que nous ne pourrions pas le reconnaître.

Tout ce que permettent de dire à son sujet les données scientifiques actuelles, c'est que, selon toute apparence, il n'avait pas le teint noir, et devait présenter un certain prognathisme. Il est en outre permis de conjecturer que son teint était uniforme et se rapprochait de celui des races jaunes; ce teint accompagnait peut-être une chevelure tirant sur le roux. Enfin tout conduit à admettre que le langage de nos premiers ancêtres a commencé par un monosyllabisme plus ou moins accusé.

§ 3. CARACTÈRES DE L'HOMME FOSSILE EUROPÉEN.

Il y a bien peu d'années, nous l'avons vu plus haut, les questions au sujet de l'homme fossile ne pouvaient même être posées qu'à titre d'hypothèses. Résolues aujourd'hui quant au fait de son

existence en Europe, elles prêtent encore à la discussion lorsqu'il s'agit des caractères de ce premier occupant de nos régions occidentales.

Et d'abord ce précurseur de toutes les races européennes actuelles était-il dolichocéphale ou brachycéphale ? La Paléontologie humaine peut seule répondre à cette question. Déjà elle l'a remarquablement éclairée ; mais la solution n'est pourtant pas encore entièrement sortie du domaine de la discussion. Je vais revenir tout à l'heure sur ce sujet spécial, qui mérite d'être examiné à part, et je me borne ici à quelques observations, nécessaires pour justifier le titre et le contenu de ce chapitre.

Spring, regardant comme démontré que les crânes d'Engis et de Neanderthal sont les deux têtes les plus anciennes qu'on ait rencontrées en Europe, en conclut que les *dolichocéphales* ont les premiers occupé notre sol ; qu'ils ont été remplacés plus tard, quoique à une époque encore fort reculée au delà des limites de l'Histoire, par une race *brachycéphale* dont les *hommes de Chauveau* seraient le type.

Retzius et de Baër, partant d'observations dont on a contesté la justesse (His), avaient admis l'opinion contraire, et regardé les premiers occupants de l'Europe comme ayant dû être brachycéphales. C'est cette doctrine que M. Pruner-Bey a soutenue en l'appuyant sur un ensemble de travaux dont la valeur a été hautement reconnue par ceux-là même qui, comme M. Broca, en ont le plus vivement critiqué les conclusions. C'est aussi celle à laquelle je crois devoir m'arrêter, tout en faisant quelques réserves.

Remarquons d'abord que des deux crânes invoqués par Spring à l'appui de son opinion, un seul, celui d'Engis, doit être pris en considération. L'absence de preuves certaines d'antiquité pour celui de Neanderthal (LYELL), son caractère éminemment celtique (PRUNER-BEY), qui me paraît démontré, doivent le faire mettre de côté dans la discussion actuelle.

Le crâne d'Engis, avons-nous vu, peut être regardé comme

contemporain des mâchoires d'Arcy et d'Aurignac. Or M. Pruner-Bey regarde ces restes humains comme ayant appartenu à une race brachycéphale. On a contesté, il est vrai, la sûreté d'un jugement porté d'après de simples fragments (SPRING, BROCA); mais M. Pruner-Bey, fort de ses recherches minutieuses sur les rapports de modifications que présentent le crâne et la face, a soutenu ses premières appréciations.

Si le nombre des éléments de la discussion s'arrêtait à ce que je viens d'indiquer, on le trouverait avec raison bien petit pour conduire à une conclusion quelque peu probable; mais d'autres données s'ajoutent aux précédentes et viennent à l'appui de l'opinion de M. Pruner-Bey.

En effet, plus nous allons, plus il devient évident, ce me semble, que les cataclysmes ont été aussi rares pour l'Homme que pour le globe. Les races, une fois formées et acclimatées sur un point, n'ont guère été détruites en entier ni par des accidents physiques ni par des invasions ennemies. On les retrouve tantôt au milieu même de leurs prétendus destructeurs (*Guanches*), tantôt à côté; et c'est de cette façon que s'explique souvent l'existence de petits groupes humains, sans liaison apparente avec leurs voisins soit par les traits, soit par le langage.

L'Europe possède quelques-uns de ces îlots. Le plus remarquable peut-être par son isolement absolu est formé par la race basque. Les Lapons ne lui cèdent guère. Quoique présentant quelque chose de bien moins tranché, les Esthoniens à *teint brun surtout*, les Grisons des Alpes Rhétiques, ont aussi, à très-juste titre, appelé depuis longtemps l'attention des anthropologistes. (DE BAËR, RETZIUS.)

On a généralement regardé ces populations comme se rattachant aux plus anciennes souches européennes. Mais on n'avait guère invoqué que l'Histoire et l'Archéologie. M. Pruner-Bey va plus loin. Pour lui ce sont autant de *témoins* d'une grande formation anthropologique, autrefois continue, et qui se rattachait par les peuplades

du nord de l'Asie aux populations américaines elles-mêmes. Les Ligures, ces anciens habitants de nos côtes méditerranéennes n'auraient été qu'un rameau de ce vaste tronc.

Cette généralisation qui embrasse nos plus anciennes populations et relie, à travers le temps et l'espace, au moins une partie des habitants de trois parties du monde, n'est pas une simple hypothèse. M. Pruner-Bey l'a tirée d'une foule de travaux de détails; il l'a appuyée sur des faits qui, multipliés de plus en plus, lui donnent chaque jour une autorité plus réelle. Il a pris pour point de départ l'étude minutieuse de crânes américains, chinois, basques, lapons, tongouses, ligures, etc. contenus dans les collections du Muséum, de la Société d'Anthropologie et dans la sienne propre. La comparaison avec les fossiles découverts par M. Dupont en Belgique lui a fourni de nouveaux arguments. Enfin la Linguistique, invoquée à son tour par l'auteur de ces remarquables recherches, lui a paru confirmer les premiers résultats.

Une occasion m'a permis d'ajouter un fait de plus au faisceau réuni par M. Pruner-Bey. Trois têtes osseuses d'Esthoniens, prises dans le musée de Saint-Pétersbourg et gracieusement envoyées au Muséum, sur ma demande, par M. de Baër, ont en effet présenté des caractères tels qu'elles peuvent être comptées au nombre des pièces les plus précieuses renfermées dans nos collections. Deux d'entre elles présentent un prognathisme de la mâchoire supérieure qui égale ou dépasse même tout ce qu'ont montré de plus marqué dans ce genre les têtes de l'Aveyron (DE SAMBUCCI) et de Belgique (DUPONT). En outre la mâchoire inférieure de ces mêmes têtes présente tous les caractères exceptionnels qui caractérisent si nettement la mâchoire de Moulin-Quignon. La troisième tête, remarquable par un caractère général profondément mongoloïde, frappa à première vue M. Dupont par sa ressemblance avec les crânes qu'il avait tirés des cavernes de sa patrie.

A elles trois, ces têtes d'Esthoniens présentent donc ces rapports multiples et étendus au loin que M. Pruner-Bey attribue à son grand

trunc mongoloïde. Mais en même temps elles montrent que le type fondamental a subi des modifications très-sensibles à une époque bien reculée. C'est un point sur lequel nous reviendrons plus tard.

Le prognathisme des têtes d'Esthoniens et des têtes fossiles que je viens de rappeler, explique l'existence actuelle de ce trait chez les Blancs les mieux caractérisés. La fréquence de ce caractère jusque dans la population parisienne frappera toutes les personnes qui dirigeront leur attention sur ce point. Il me paraît évident qu'il y a là un phénomène d'atavisme, et ce fait vient encore à l'appui de l'ensemble d'idées que je résume en ce moment.

Enfin M. Gervais, dans un travail où il combattait des opinions dont il se rapproche aujourd'hui, avait été conduit, par des considérations fort différentes des précédentes et empruntées uniquement aux études géologiques et paléontologiques, à considérer les Lapons ou les Finnois comme ayant pu être les contemporains, peut-être les pasteurs des rennes dont les restes abondent dans nos cavernes à ossements.

Déjà donc, en ce qui concerne l'Europe occidentale, un certain nombre de faits bien précis militent en faveur des vues si remarquables de M. Pruner-Bey.

Dès aujourd'hui, l'anthropologiste peut, je crois, demander aux *témoins* de cette antique race quels étaient les caractères physiques de ces premiers ancêtres des populations actuelles. La réponse ne sera, il est vrai, qu'approximative; car, par suite soit du mélange, soit des actions de milieu, ou mieux sans doute pour ces deux causes réunies, les races basque, lapone, esthonienne, etc. sont loin de se ressembler de manière à pouvoir être confondues. Toutefois, elles ont des traits communs; et ces caractères extérieurs, ajoutés aux données paléo-anthropologiques, permettent d'esquisser avec quelque certitude le portrait des hommes dont le sol de la France et le sol de la Belgique ont conservé les restes fossiles.

Ces hommes étaient d'une taille au-dessous de la moyenne, bien pris, mais plutôt agiles que forts, même en les supposant

placés dans les conditions les plus favorables (*Basques; ossements d'Aurignac*). Ils avaient la tête plus ou moins arrondie, jamais ou très-rarement dolichocéphale (*têtes du trou du Frontal; têtes d'Esthoniens*). Toutefois la brachycéphalie était généralement peu accentuée et touchait, au moins parfois, à la mésaticéphalie (*une tête d'Esthonien*). Le nez était plus ou moins prononcé, nettement séparé du front, droit plutôt que recourbé. Les joues étaient tantôt caves (*têtes d'Esthoniens à fosse canine très-évidée; une tête du trou du Frontal*), tantôt plus pleines, et alors l'ensemble des traits devait se rapprocher du caractère mongol (*tête d'Esthonien à fosse canine peu prononcée; une tête du trou du Frontal?*). Le bas de la figure devait faire une saillie assez prononcée, par suite du prognathisme sur lequel j'ai déjà insisté (*mâchoire de l'Aveyron; têtes du trou du Frontal; les trois têtes d'Esthoniens*). Ce prognathisme, à la fois maxillaire et dentaire à la mâchoire supérieure, était surtout maxillaire à la mâchoire inférieure (*mâchoire de Moulin-Quignon; têtes d'Esthoniens*). Les dents, petites et bien rangées, se cariaient de bonne heure (*mâchoire de Moulin-Quignon; têtes d'Esthoniens*). Le menton était avancé et étroit. La peau ne devait jamais présenter la carnation fleurie de quelques races actuelles; le teint devait être plus ou moins bistré (*Basques, Esthoniens*); les cheveux ne devaient pas présenter la coupe transverse ellipsoïde des cheveux aryans, et leur couleur devait être foncée (*Basques*). Enfin les yeux, probablement noirs, pouvaient aussi tirer sur des teintes plus claires et aller jusqu'au verdâtre ou au gris (*Esthoniens*).

En somme, et en prenant pour terme de comparaison celui des groupes qui jusqu'ici semble avoir conservé le plus intacts les caractères de la race première (*Esthoniens*), ce type antique pouvait avoir des représentants à la contenance aisée, à l'air dispos et aux traits fort agréables (*Esthoniens, DE BAËR; Basques*), mais il pouvait aussi se dégrader fort aisément par suite de conditions d'existence trop rudes (*Esthoniens, DE BAËR; Lapons*).

§ 4. PREMIÈRES ORIGINES EUROPÉENNES.

L'esquisse que je viens de tracer s'applique, en tout cas, aux hommes dont il est ici question, c'est-à-dire aux hommes dont on a retrouvé les restes fossiles en France et en Belgique. Mais ces hommes *brachycéphales* ont-ils bien été les premiers occupants de l'Europe? Sont-ils bien nos premiers ancêtres? L'homme *dolichocéphale* n'a-t-il pas été ou leur précurseur ou leur contemporain? J'ai déjà dit que ces questions avaient été résolues en sens contraire par des hommes d'un grand mérite; j'ai indiqué la solution à laquelle je me suis rallié il y a longtemps; je dois d'autant plus faire connaître les objections qu'on lui oppose.

Un mot encore sur le point de départ de M. Spring.

La manière de voir de ce savant a incontestablement contre elle l'isolement de l'homme d'Engis. Celui-ci en effet ne se rattache à aucune population, actuelle ou éteinte, caractérisée par une dolichocéphalie au moins dominante. M. Spring parle bien d'une race dont il serait le type; mais il ne la montre pas. L'homme découvert par Schmerling semble donc n'avoir pas eu de descendants.

Voudrait-on regarder comme tels les anciens dolichocéphales des Grisons rhétiques et invoquer les observations fort intéressantes de M. His sur ce sujet? Mais du travail de ce professeur il résulte que des rapports étroits unissent ses *crânes de Sion* aux anciens Helvétiens, appartenant à la race celtique et arrivés en Suisse avec les races lacustres du bœuf et du porc. Ce serait reporter à une époque bien récente cet homme, en qui le savant belge voudrait voir le père primitif de nos populations.

Au reste, il faut bien le reconnaître, quelques données déjà acquises viendraient à l'appui de ce rajeunissement de l'homme d'Engis. Des doutes ont été émis au sujet de son antiquité. M. Pruner-Bey le regarde comme Celte; M. Schaaffhausen le rapproche de son ancien Germain; et ces deux opinions, qui se confirment l'une

l'autre, ne sauraient guère être repoussées par quiconque tiendra compte des caractères morphologiques de ce crâne.

Toutefois les conditions géologiques dans lesquelles a été trouvé le crâne d'Engis paraissent être telles qu'on ne saurait, avant plus ample informé, lui assigner une date aussi moderne. Mais par cela même il constitue *jusqu'à présent* un fait unique, très-curieux, très-difficile à interpréter, mais sans relations avec d'autres, si ce n'est *peut-être* avec la découverte faite à Éguisheim (Haut-Rhin). Il me semble évident qu'il y a là une question à réserver.

Le travail de M. His soulève une autre question. Ses *crânes de Dissentis* sont rapportés par lui à la race alamane. Il explique ainsi la brachycéphalie d'un certain nombre de têtes mesurées par divers observateurs et par lui-même dans les ossuaires grisons. Mais ces Alamans ont apporté en même temps aux populations actuelles les cheveux blonds et sans doute aussi le teint clair de leur race. A quel élément anthropologique seraient donc dus les caractères décrits par M. Pruner-Bey dans les termes suivants, à une époque où la discussion actuelle n'était pas soulevée : « Taille « éminemment petite ; peau jamais blanche comme chez les Celtes, « les Germains et les Slaves, mais plutôt bistrée, quelquefois au « même point que chez les Espagnols ; chevelure noire, lisse, épaisse ; « circonférence des cheveux arrondie ? » Ce ne peuvent être les Burgondes (*crânes Belair*). Seraient-ce les Romains (*crânes Hohberg*) ? Cette dernière hypothèse expliquerait peut-être la coloration de la peau ; mais les caractères tirés de la chevelure seraient en désaccord avec cette opinion.

La conclusion à tirer de la comparaison des deux excellents travaux que je mets en présence l'un de l'autre serait, ce me semble, qu'un cinquième élément est venu s'ajouter, ou mieux aurait pré-existé aux quatre que distingue si bien M. His. Certains caractères de ce cinquième élément tendent au moins à le rapprocher des Esthoniens et des Basques. Il n'y a rien d'inconciliable entre les résultats que l'observation a donnés à MM. His et Pruner-Bey. Il suffit

d'admettre que les hommes de Sion, de Hohberg, de Belair et de Dissentis, en arrivant dans les contrées dont il s'agit, y ont trouvé l'Esthonien primitif.

La question est plus difficile lorsqu'il s'agit de faire concorder avec la doctrine de M. Pruner-Bey et les applications qu'il en a faites certains caractères *actuels* de la race basque.

Une circonstance heureuse a permis à M. Broca de recueillir dans le cimetière de Z., situé en plein pays basque (*Guipuscoa*), soixante têtes osseuses, prises au hasard et représentant par conséquent fort bien, selon toute apparence, la population de cette localité depuis un certain nombre de générations. Cette collection s'est accrue depuis lors d'un certain nombre d'autres crânes choisis dans la même localité. Le savant secrétaire général de la Société d'Anthropologie a étudié ces matériaux avec tout le soin qu'il apporte aux recherches de cette nature. Or des mesures qu'il a prises il résulte que, parmi les crânes de Z., vingt-neuf sont dolichocéphales, dix-neuf mésaticéphales, et douze seulement brachycéphales. En outre l'indice céphalique de neuf de ces crânes descend au-dessous de 75, tandis que pas un seul ne s'élève au-dessus de 83.24. Comparant ces résultats avec ceux qu'avait fournis l'examen d'un grand nombre de crânes parisiens de diverses époques, M. Broca conclut que les Basques, loin d'être brachycéphales comme Retzius l'avait cru, sont « beaucoup plus dolichocéphales que les Parisiens anciens et modernes. »

En outre, de la comparaison minutieuse des diverses régions du crâne, M. Broca pense pouvoir tirer la conséquence que la dolichocéphalie des têtes celtiques diffère de la dolichocéphalie des têtes de Z : la première dépend selon lui du développement de la région frontale, tandis que la seconde est due au développement de la région occipitale. Pour ce motif surtout, il repousse la pensée que les races celtiques, en s'alliant à une race basque primitive, aient pu amener le résultat accusé par ses mensurations.

M. Pruner-Bey a soutenu sa première opinion en s'appuyant

sur des mesures prises sur un certain nombre d'individus basques vivants et habitant des localités diverses. Sur seize hommes, dix sont éminemment brachycéphales, et chez quelques-uns l'indice céphalique dépasse 90; cinq rentreraient dans les mésaticéphales; un seulement peut être regardé comme dolichocéphale (*indice 76*). La distinction établie par M. Broca entre les deux sortes de dolichocéphalie lui paraît d'ailleurs peu fondée, et il persiste à considérer les modifications du type brachycéphale premier comme dues à des infusions de sang celtique. L'Histoire d'ailleurs semble justifier cette appréciation. (LAGNEAU.) Enfin là où le crâne ibéro-ligure s'écarte accidentellement de son type, M. Pruner-Bey le rapproche, par l'ensemble des caractères, du crâne de certaines populations américaines.

Il m'est impossible, on le comprend, de faire autre chose qu'indiquer une discussion longue et sérieuse, pleine de faits et de chiffres que tout anthropologiste devra étudier de près. Mais, à raison même de l'importance du sujet et de sa relation avec les faits généraux auxquels il se rattache, je ne dois pas hésiter à remplir mes fonctions de rapporteur en formulant mes impressions personnelles, au moins en ce qui touche à la question qui fait l'objet de ce chapitre.

Et d'abord il résulte de l'opposition des nombres donnés par les mensurations que, lorsqu'il s'agit des Basques, la question est peut-être aussi difficile au point de vue anatomique qu'au point de vue linguistique. Toutefois elle commence, ce me semble, à s'éclaircir sur ces deux points.

D'accord avec la plupart des membres qui ont pris la parole à cette occasion, je reconnais que les dimensions relatives du crâne en longueur et en largeur ont grandement perdu de l'importance que leur avait attribuée Retzius. En voulant classer toutes les races humaines d'après cette seule donnée, l'illustre Suédois avait agi comme agissaient les naturalistes systématiques. Il a dû tomber dans des erreurs analogues aux leurs, et rapprocher des termes

qui, n'ayant que ce point de commun, différeraient par tous les autres.

Envisagées au point de vue de la méthode, la brachycéphalie et la dolichocéphalie n'en ont pas moins une importance très-réelle; elles sont surtout utiles comme caractéristiques des divisions d'une même race. Toutefois il ne faut pas s'attendre, pas plus pour ce caractère que pour les autres, à la fixité que présentent les caractères d'espèce. Des variations étendues doivent entrer dans nos prévisions.

Ces réserves faites, je ne puis m'empêcher d'attribuer une importance plus grande qu'on ne paraît l'avoir fait généralement aux oppositions numériques que je viens de rappeler.

Les chiffres cités par M. Pruner-Bey, et qui avaient été recueillis par M. d'Abbadie, dont le nom seul est une garantie d'exactitude, ont été pris sur des individus *appartenant à diverses localités*. Les crânes étudiés par M. Broca provenaient *d'une seule localité*. De plus, cette localité, d'après les détails qui ont été donnés verbalement, est placée dans des conditions fort exceptionnelles. Il me paraît fort difficile de voir dans Z. un point où doive nécessairement se trouver la race basque typique; je trouve au contraire bon nombre de raisons pour penser que ce lieu a dû posséder une population quelque peu spéciale, et son isolement même, le peu de communications qu'il avait avec les populations voisines, etc. ont dû en outre favoriser ce résultat.

Acceptant donc comme également vraies les données recueillies par mes éminents collègues et cherchant à les interpréter, j'arriverais à conclure que tout ce qu'a dit M. Broca n'est peut-être *rigoureusement* applicable qu'à Z., et que les nombres recueillis par M. d'Abbadie doivent, selon toute apparence, se rapprocher davantage de ce que présente l'ensemble de la race basque. Je suis d'ailleurs le premier à reconnaître que des mesures prises sur le vivant ne peuvent offrir autant de garanties que celles qui résultent de la mensuration d'une tête dépouillée de ses parties molles.

S'il m'était permis de placer de simples souvenirs à côté d'études

aussi précises, je dirais que près de cinq mois de séjour à Saint-Sébastien m'ont laissé du type basque une impression générale peu d'accord avec l'existence de crânes vraiment dolichocéphales, et j'ai eu le plaisir de me rencontrer entièrement sur ce point avec M. d'Arvezac. J'ai, en outre, très-nettement présents à l'esprit l'ensemble et quelques-uns des traits d'un homme d'une quarantaine d'années que le hasard me donna pour compagnon de route dans une de mes courses de naturaliste, et qui me parut à ce moment personnifier admirablement ses compatriotes. Or, parmi les traits qui me frappèrent, je me souviens très-bien de la forme arrondie de sa tête, que cachait à peine le béret national.

Toutefois, les observations mêmes de M. d'Abbadie conduisent à admettre chez les Basques l'existence de deux types; rapproché des chiffres donnés par M. Broca, ce témoignage acquiert d'autant plus de valeur. Tout le monde reconnaît d'ailleurs que, quoique étant restée relativement pure, la race basque n'a pu échapper au mélange. De cet ensemble de données il résulte pour moi qu'au moins deux éléments anthropologiques distincts se trouvent ici en présence et que ces éléments sont caractérisés, l'un par une brachycéphalie modérée; l'autre par une dolichocéphalie bien accentuée. L'un des deux a dû précéder l'autre sur la terre où ils se sont réunis et en grande partie fusionnés. Lequel des deux est l'élément surajouté?

A M. Pruner-Bey, qui penche pour l'élément celtique, M. Broca répond par la distinction que j'ai rappelée plus haut; il ajoute que la dolichocéphalie occipitale rapproche le Basque des populations africaines de races blanches.

Il n'y a en effet aucune impossibilité à ce que des mélanges de cette nature aient eu lieu à l'époque où, non-seulement l'Espagne, mais encore une partie de la France, étaient envahies par les Sarrasins. On peut trouver dans les temps historiques plus anciens une autre origine pour l'élément dolichocéphale basque, et les observations mêmes de M. Broca conduiraient à préciser cet élément.

Notre savant confrère a insisté sur l'absence ou le peu de développement de la protubérance occipitale externe dans les crânes basques. Il y voit un caractère spécial. Or, dès 1853, j'avais signalé dans mes cours ce caractère comme très-frappant dans un certain nombre de crânes plus ou moins sémitiques. Il paraît être bien marqué dans les crânes phéniciens de Tharros, à en juger par les photographies de M. Nicolucci. Or je n'ai pas besoin de rappeler les rapports que les Phéniciens ont eus jadis avec les populations de toute l'Espagne; et la conséquence à en tirer ici ressort d'elle-même. Ils peuvent, tout aussi bien que les Celtes et les races chamitiques, avoir importé la dolichocéphalie au sein des populations ibériques.

En résumé, quelle que soit la nature de l'allongement du crâne, et que le Basque se trouve rapproché du Celte ou des races chamitiques et sémitiques, on se rend compte, sans difficulté et sans remonter bien haut, des sources où la population guipuscoane a pu puiser ses éléments dolichocéphales. Mais où cette même population, en supposant que les hommes à tête longue eussent été les premiers occupants, aurait-elle pris ses éléments brachycéphales? Ni au nord ni au midi n'ont existé, que je sache, depuis les temps historiques, des populations caractérisées par ce trait anatomique; la Paléontologie humaine seule fournit sous ce rapport des faits qui relient le présent au passé.

En effet, nous trouvons encore existante au sud de la Baltique une race présentant ce caractère; et cette race a laissé partout ses restes dans le sol. Les fouilles de M. Dupont nous la montrent en Belgique; MM. de Vibraye, Lartet, Boucher de Perthes, de Sambuci, en ont découvert des traces placées, comme d'étape en étape, jusque tout près des Pyrénées. N'est-on pas entraîné comme de force à faire un pas de plus; n'est-on pas conduit, par l'enchaînement des faits, à voir dans ces montagnes, qui ont si longtemps défendu la liberté politique des Basques, une sorte de citadelle où l'antique race brachycéphale a jadis cherché un refuge?

Une race brachycéphale doit donc être regardée, dans l'état actuel de nos connaissances, comme ayant été l'élément fondamental des populations basques actuelles.

Il ne s'agit du reste nullement ici d'en revenir purement et simplement aux idées que les premières recherches relatives à ces questions difficiles avaient suggérées à Retzius. Le résultat des fouilles exécutées depuis lors en France (BERTRAND), en Angleterre (TURNHAM), en Suède même (VAN DIEBEN et RETZIUS fils), les faits observés en Suisse et très-justement rappelés par MM. Broca et de Mortillet, en ont montré l'exagération. Les dolichocéphales sont certainement plus anciens en Europe qu'on ne le croyait naguère, et ils remontent peut-être très-haut dans l'âge de la pierre.

Mais les *longs barrowss*, les dolmens, les cités lacustres, sont bien postérieurs aux âges quaternaires, caractérisés en France et en Belgique par l'Ours, l'Éléphant et le Renne. Les têtes allongées trouvées dans ces diverses stations indiquent donc une source nouvelle d'éléments dolichocéphales ayant pu se mêler au fond primitif de population brachycéphale; elles ne prouvent rien encore contre l'antériorité de celui-ci.

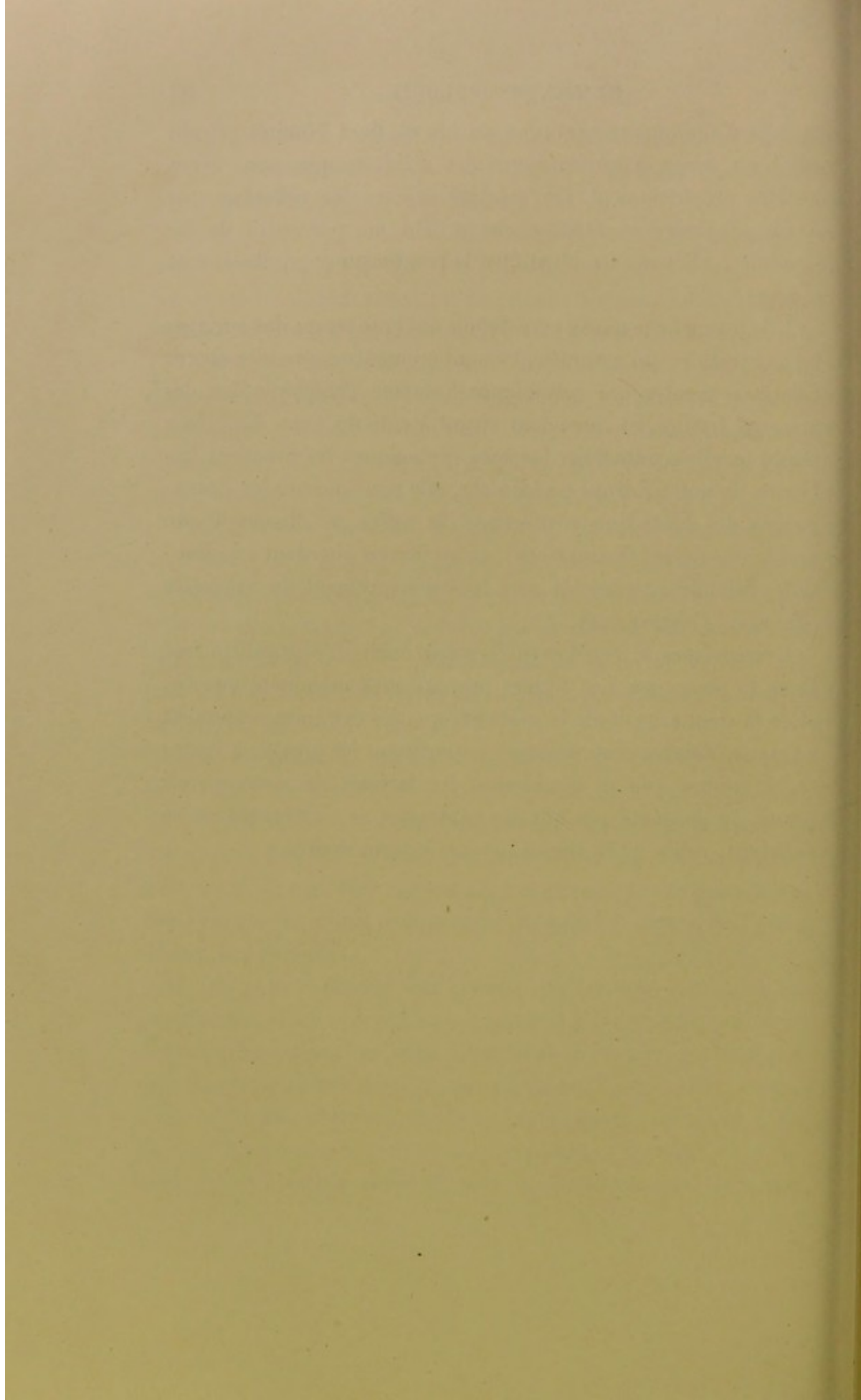
Sans se dissimuler qu'il y a encore des difficultés à résoudre, sans oublier en particulier le crâne d'Engis et celui d'Éguisheim, on est donc amené à conclure que, *dans l'état actuel de la science*, la très-grande majorité des faits milite en faveur des doctrines générales de M. Pruner-Bey sur les origines premières des populations européennes, au moins dans la zone littorale qui s'étend de l'océan Glacial aux Pyrénées.

Si l'on peut conserver des doutes relativement à certains cas particuliers, il ne saurait, ce me semble, en être ainsi quand on considère les Esthoniens seuls. Leur filiation, leur ascendance jusqu'à l'homme quaternaire, ne me paraissent laisser place aujourd'hui à aucune objection sérieuse. Les rapports, au moins d'une partie de cette race, avec certaines populations boréales et orientales de l'Asie ne me semblent guère moins démontrés. Ce sont là

des faits d'une importance incontestable et dont l'intérêt grandit quand on songe à quelques-uns des résultats que nous avons constatés précédemment. J'ai exprimé ailleurs les réflexions que m'avait suggérées ce rapprochement. On me permettra de les reproduire. Elles me semblent être la conclusion naturelle de tout ce qui précède.

« L'Anthropologie nous ouvre depuis quelque temps des horizons
« bien divers, et qui contrastent singulièrement au premier abord.
« Elle nous montre une même race humaine contemporaine des
« animaux fossiles, et cependant vivant à côté de nous. En même
« temps qu'elle rejette dans les âges géologiques les premiers ha-
« bitants de notre Europe occidentale, elle nous montre les Peaux-
« Rouges des États-Unis n'atteignant la vallée du Mississipi que
« vers le ^{viii}^e siècle (QUATREFAGES), et les Maoris abordant à la Nou-
« velle-Zélande au plus tôt vers le commencement du ^{xv}^e siècle
« (THOMSON, QUATREFAGES).

« Ces extrêmes, si tranchés qu'ils soient, sont-ils contradictoires ?
« Je ne le pense pas. Les termes moyens nous manquent encore,
« et de là vient sans doute le contraste que les extrêmes présentent
« à l'esprit. Mais les progrès passés garantissent les progrès à venir ;
« et, à mesure que se combleront les lacunes de notre savoir
« actuel, je ne doute pas que ces contrastes ne s'atténuent et ne
« s'effacent, reliés qu'ils seront par des intermédiaires. »



TROISIÈME PARTIE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES RACES HUMAINES.

Tous les ouvrages de Botanique ou de Zoologie descriptives commencent par un certain nombre de chapitres destinés à faire connaître au lecteur, d'une manière générale, les *caractères* qui diversifient les espèces, la *signification de ces caractères*. Un travail de cette nature est plus nécessaire encore lorsqu'il s'agit de décrire avec détail les *racés* dérivées d'une seule et même espèce. L'anthropologiste doit donc procéder comme les naturalistes; et cette partie de sa tâche est, dans l'état actuel de nos connaissances, une des plus délicates et des plus difficiles.

Les *caractères de l'espèce humaine*, pris chez le Blanc considéré comme type, nous sont connus par l'expérience journalière. Les *variations de ces caractères*, variations qui constituent les *caractères de race*, le sont infiniment moins, et leur étude présente de sérieuses difficultés, de grandes et très-regrettables lacunes.

Ce *desideratum* de la science est un de ceux qui ont le plus vivement frappé la Société d'Anthropologie. C'est pour aider à le combler qu'elle a rédigé, chaque fois qu'une occasion s'est offerte de le faire avec utilité, les *Instructions spéciales* dont j'ai déjà parlé; c'est dans le même but qu'elle a publié les *Instructions générales* qui, tirées à part à un grand nombre d'exemplaires et remises à quiconque en fait la demande motivée, seront à l'avenir le *vade mecum* de tout voyageur quelque peu curieux de l'histoire de l'Homme.

Dans cet écrit, instructif à tant de titres, M. Broca a exposé avec

la méthode et la clarté qui lui sont familières l'ensemble des documents réunis par la Commission dont il était le rapporteur, et ceux qui sont ressortis des discussions écloses au sein de la Société par suite de la lecture d'une première rédaction. Un premier chapitre est consacré aux collections anthropologiques. Le second comprend tout ce qui est relatif aux observations anatomiques et morphologiques sur le vivant. Ici on trouve indiqués et souvent figurés tous les principaux instruments d'étude, depuis le simple ruban métrique jusqu'aux goniomètres de MM. Jacquart, Busk et Broca, au diagraphes, au dynamomètre de M. Mathieu. Des instructions simples et claires indiquent la manière de se servir de tous ces instruments. Je n'en ai eu que plus de regret en voyant que mon goniomètre, le seul instrument proposé, je crois, pour mesurer directement l'*angle pariétal*, ne figurait pas dans cette partie d'un travail d'ailleurs si complet.

Les pages consacrées aux instructions relatives à l'étude de la peau, des yeux, des cheveux, des points de repère propres à déterminer les proportions du corps, de la tête, de la face, ne sont ni moins détaillées, ni moins précises.

Un chapitre spécial est consacré aux observations physiologiques. Le rapporteur de la Commission examine successivement quelles sont les recherches auxquelles se prêtent les fonctions de calorification, de circulation et de respiration, la force musculaire, le croisement des races, le développement du corps et la succession des âges. En outre un certain nombre de questions qui n'avaient pu trouver place dans le cadre général dont je viens de parler sont indiquées et nettement posées dans une section complémentaire. Enfin des *feuilles d'observations*, les unes *détaillées*, les autres *abrégées*, présentent, en un résumé de plus en plus succinct, l'ensemble des *desiderata* posés par la science dans l'étude des races humaines.

La lecture de l'excellent travail dont je ne puis ici qu'indiquer le sujet et le but fait sentir vivement combien sont grandes et nombreuses encore les lacunes existant jusqu'à ce jour dans la science.

Toutefois, il ne faudrait pas céder outre mesure à ce sentiment et s'exagérer notre insuffisance. Tout incomplet qu'est notre savoir actuel, il embrasse néanmoins l'humanité à peu près entière, tout au moins ses groupes les plus essentiels et la très-grande majorité des groupes secondaires. Ce que nous savons des races humaines est suffisant pour élever notre esprit au-dessus des préoccupations purement individuelles ou restreintes à quelques groupes isolés; pour permettre à l'anthropologiste de se faire une idée juste de la nature et de la valeur des particularités physiques, intellectuelles ou morales qui caractérisent les groupes humains; pour autoriser des rapprochements qui mettent en lumière bien des rapports.

Quiconque se livrera sérieusement à cette étude en verra ressortir nettement un fait fondamental, que j'ai déjà indiqué, savoir : la *continuité* des séries qui unissent entre eux, à tous les points de vue, les extrêmes de l'humanité. Mais ce n'est que dans un enseignement détaillé comme celui du Muséum, ou bien dans un livre qui reproduirait cet enseignement, qu'il est possible d'aborder ce côté de la question. On peut à peine l'indiquer dans un travail comme celui-ci.

Ici j'aurai donc surtout à signaler les différences principales que peut présenter le type humain chez ses divers représentants, à montrer quelques-unes des questions que soulèvent les variations de ce type, à faire ressortir les résultats les plus essentiels déjà acquis.

Dans cette revue générale, de même que dans l'étude détaillée des races, aucun des caractères ne doit être négligé. Sans doute la première place revient d'ordinaire à ceux que fournit l'examen de l'homme physique, étudié autant que possible sous tous ses aspects; mais on ne saurait ici, pas plus qu'ailleurs, mettre en oubli l'homme intellectuel, l'homme religieux, l'homme moral.

La nature même de l'Homme nous trace donc la division à établir dans cette partie du travail; et nous allons examiner successivement les caractères que l'anthropologiste peut emprunter aux

modifications du corps et de ses fonctions dans l'état de santé et dans l'état de maladie, aux modifications de l'intelligence, à celles des instincts religieux et moraux.

Mais, avant d'aborder le sujet qui va nous occuper, je dois faire une observation dont l'importance sera aisément comprise.

C'est par l'étude des *caractères* que l'Anthropologie se rapproche le plus des autres sciences naturelles, en particulier de la Zoologie. Il importe donc de rappeler ici le sens que les naturalistes attachent à ce mot, afin de prévenir des erreurs et des entraînements dont on trouve parfois la trace dans les écrits des hommes même les plus éminents, quand ils n'ont pas fait leur apprentissage de naturalistes avant de s'occuper de l'étude de l'Homme.

Trop souvent, en effet, le savant qui a consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude de *l'individu* reporte dans l'étude de *l'espèce* les habitudes d'esprit qu'il a contractées. Or, précisément parce qu'il aura eu plus de portée intellectuelle, parce qu'il aura voulu aller le plus possible au fond des choses, il n'aura jamais séparé l'étude des organes de celle des fonctions. En d'autres termes, il aura toujours cherché les relations existant entre les diverses manifestations de la vie et les modifications anatomiques, histologiques, etc. — toujours au fond morphologiques. — En d'autres termes encore, il aura cherché toujours la *signification* des diverses parties soumises à ses recherches.

Cette tendance est parfaitement justifiée dans l'étude de *l'individu*. Elle a aussi un rôle incontestable et très-grand dans l'étude de *l'espèce* et des *racés*. Des recherches de cette nature peuvent seules conduire un jour à constituer la *Physiologie comparée* des races humaines; et dès à présent, comme j'essayerai de le montrer bientôt, elles permettent d'expliquer quelques-uns des faits différentiels que présentent celles-ci.

Mais, dans l'état actuel des choses, la tendance que je signale peut avoir aussi des inconvénients graves, en faisant méconnaître la valeur très-réelle de certaines particularités physiques, par cela

seul qu'on n'en peut encore apprécier la signification. Elle conduit parfois à oublier, jusqu'à un certain point, le plus pressant besoin de la science actuelle, savoir : *la distinction des races et leurs rapports*. Par cela même elle enraye les progrès de l'*Anthropologie descriptive*, phase par laquelle cette science doit passer comme toutes les sciences naturelles.

Si l'Anthropologie veut marcher sûrement, il faut qu'elle se résigne à suivre la marche qui a conduit ses devancières à la hauteur où nous les voyons aujourd'hui. Il faut qu'elle fasse d'abord *l'inventaire* des diverses races humaines et qu'elle les groupe dans des *cadres méthodiques*, en s'aidant de tous les *faits* que peuvent lui fournir l'observation et l'expérience. Il ne faut pas qu'elle rejette ou dédaigne ces *faits* parce qu'elle ne les comprend encore ni en eux-mêmes, ni dans leurs relations avec le monde extérieur.

Elle ne doit pas davantage se hâter d'interpréter les particularités distinctives des groupes humains avant de savoir jusqu'à quel point elles sont exceptionnelles ou générales. Surtout elle doit se garder de nous prendre nous-mêmes pour règle. C'est évidemment ouvrir trop largement la porte aux hypothèses, aux idées préconçues et par suite à l'erreur. Sur ce point, le passé doit nous enseigner la réserve. Parce que l'Européen a le talon court et certains Nègres le talon long, on s'est empressé de signaler cette dernière conformation comme un *signe d'infériorité*, oubliant jusqu'aux observations si justes que Desmoulins avait faites à ce sujet en parlant des Boschismen; de la rareté des plis du cerveau dans cette dernière race on avait conclu à une *dégradation intellectuelle*, et les observations de MM. Dareste et Gratiolet ont montré combien cette interprétation est erronée; on a voulu attribuer je ne sais quelle *supériorité* aux populations à tête longue sur les populations à tête courte, alors qu'un simple coup d'œil jeté sur les nations européennes suffisait pour réfuter cette assertion, etc.

Dans l'état actuel de notre savoir, on doit regarder comme ayant une *valeur caractéristique* toute particularité *constante* ou *dominante*

dans un groupe humain, alors même que la *valeur physiologique* de cette particularité nous échappe encore. En fait, on a bien été conduit à agir ainsi à propos de certains caractères frappants (*couleur de la peau, structure des cheveux, etc.*). Ce que je demande, c'est qu'on agisse *toujours* de même et qu'on n'oublie pas les principes généraux que je viens de rappeler, parfois précisément quand il s'agit des organes les moins connus (*cerveau*), et des manifestations les plus délicates de la nature humaine (*intelligence*).

Quelques esprits impatients et aventureux trouveront peut-être que c'est amoindrir la science que de la restreindre à *constater des faits*. Pour toute réponse, je me bornerai à rappeler que les Buffon, les Linné, les Cuvier, n'ont pas procédé autrement dans leurs études. *Connaître ce qui est* a été la préoccupation première de ces grands esprits. On ne doit pas craindre de déchoir en marchant sur leurs traces. Lorsqu'il s'agit d'*Anthropologie descriptive*, prenons donc le mot *caractère* dans le sens qu'ils lui ont attribué.

CHAPITRE PREMIER.

CARACTÈRES PHYSIQUES.

Considéré au point de vue purement physique, l'Homme offre à l'étude de l'anthropologiste, à l'extérieur, ses formes générales, ses proportions, sa couleur, etc.; à l'intérieur, son squelette et ses divers organes. Ces derniers, obligés d'agir dans des conditions mille fois diversifiées et parfois opposées à certains égards, présentent dans l'accomplissement de leurs fonctions des différences parfois bien tranchées. Lorsque le jeu régulier de la vie vient à être troublé par une cause quelconque, les maladies qui en résultent manifestent, dans leur marche, dans leur terminaison, dans leur gravité, des différences tenant plus ou moins aux causes précédentes, et aussi au milieu dans lequel l'individu est frappé.

L'homme physique présente ainsi des caractères qu'on peut rapporter à quatre catégories distinctes, savoir : des caractères extérieurs, des caractères anatomiques, des caractères physiologiques, des caractères pathologiques. Nous allons les passer rapidement en revue.

§ 1^{er}. CARACTÈRES EXTÉRIEURS.

I. TAILLE. — Tous les éleveurs d'animaux utiles, tous les amateurs d'animaux de luxe, mettent la taille au nombre des caractères de race. Elle est aussi un des traits qui frappent le plus vivement lorsqu'il s'agit des groupes humains.

La taille est un des caractères qui varient le plus aisément sous l'influence de conditions dont nous pouvons quelquefois nous expliquer l'effet : telles sont la misère, la faim, etc. pesant pendant plusieurs générations sur une population entière (*Irlandais de Flew*).

Dans d'autres cas nous voyons la même race ou des races très-voisines, transportées dans des milieux différents, grandir ou devenir plus petites, sans que nous puissions encore assigner de causes probables à ce résultat. La race saxonne, émigrée aux États-Unis, s'est allongée; comme toutes les races européennes, africaines ou asiatiques, elle diminue de taille à l'île Bourbon, et cela dès la première génération.

Les extrêmes de la taille humaine varient en moyenne de 1^m,73 (*Patagons*, D'ORBIGNY) à 1^m,31 (*Boschismen*, BARROW). La moyenne serait de 1^m,52.

En ajoutant diverses autres données, dans le détail desquelles je ne puis entrer ici, on arrive au chiffre, sensiblement plus élevé, de 1^m,612. Je crois ce nombre trop fort, les mesures que j'ai pu recueillir étant généralement empruntées à des races plutôt grandes que petites, tandis que nous n'avons aucune donnée précise sur la plupart de ces dernières.

Si nous regardons 1^m,60 comme représentant la moyenne réelle, on voit que les extrêmes moyens oscillent entre 0^m,13 au-dessus et 0^m,29 au-dessous environ.

Le maximum et le minimum donnés pour les deux races mentionnées plus haut sont 1^m,915 (*Patagons*) et 1^m,18 (*Boschismen*), dont la différence, 0^m,735, peut être considérée comme le maximum d'écart que présente la taille humaine, en laissant de côté les cas tératologiques (*géants*, *nains*).

Ces nombres prêtent à quelques considérations générales, qu'il est utile d'indiquer.

Et d'abord il suffit de regarder autour de nous, parmi ceux de nos animaux domestiques dont nous avons cherché à modifier la taille en plus ou en moins, pour être convaincu que chez eux les variations présentent une étendue bien plus considérable que chez l'Homme (*chiens*, *chevaux*).

En second lieu, les nombres moyens ci-dessus représentent des différences bien accusées dans une même race (*Patagons*, 0^m,202;

Boschismen, 0^m,260). Que l'on ajoute par la pensée toutes les tailles intermédiaires que présentent ces deux populations; qu'on y réunisse celles que donnerait l'ensemble des autres races humaines; qu'on se figure les individus rangés par rang de taille; et l'on restera convaincu de ce fait : que du plus grand Patagon au plus petit Boschisman on formerait aisément une série continue, dont chaque terme différerait à peine d'un millimètre en plus et en moins de ceux entre lesquels il serait placé.

Il est en outre évident qu'un certain nombre de Blancs aryans s'intercaleraient au milieu des Patagons; que les Nègres mincopies en feraient autant parmi les Boschismen; que les races boréales seraient entremêlées avec certaines populations blanches allophytes et avec certaines populations de l'Europe méridionale; etc.

On le voit, la fusion, l'entre-croisement des caractères, s'accusent ici de la manière la plus évidente, et le fait a d'autant plus d'importance qu'il s'agit d'un trait qui peut s'exprimer en chiffres. Aussi peut-on dire que, dans l'ordre des faits purement morphologiques, les considérations tirées de la taille sont au nombre de celles qui concluent le plus nettement en faveur du monogénisme. Dans aucun genre du règne animal ne comprenant que des *espèces* à croissance limitée et par conséquent à taille définie, on ne rencontre rien de pareil. Nos *races* domestiques seules présentent des faits analogues.

II. PROPORTIONS. — Dans toutes nos races domestiques, les proportions relatives des diverses régions du corps fournissent des caractères importants. Il en est de même chez l'Homme. Il serait donc fort à désirer qu'on possédât un terme de comparaison précis, une sorte d'*étalon*, auquel on rapporterait les diverses données recueillies à cet égard, et qui permettrait de se faire une idée plus nette de la valeur des variations.

Malheureusement cet étalon manque. On trouve bien quelques règles à ce sujet jusque chez les anciens (VITRUVÉ); de nos jours des

tentatives ont été faites dans le même but, tantôt en partant de données entièrement mathématiques (SILBERMANN), tantôt en se fondant sur de très-nombreuses mesures portant sur les deux sexes et les divers âges (LIHARZIK). Mais les résultats ainsi obtenus laissent à désirer sous bien des rapports et conduisent à des formes difficiles à accepter comme normales, même en présence de certaines réalisations du corps humain.

L'étude des chefs-d'œuvre de la statuaire conduit d'ailleurs à une conclusion importante, savoir : que, chez l'Homme, les proportions peuvent varier dans des limites assez étendues sans que le sentiment du beau en soit blessé, sans que l'œil soit frappé de ces dissemblances.

C'est là, disons-le en passant, une des différences qui séparent les corps bruts des êtres organisés. Chez les premiers, la nature semble enchaînée ; elle obéit à des lois rigoureuses, mathématiques. Un cristal est défini par ses angles, par le rapport des côtés. Chez les êtres organisés, les forces naturelles jouent avec une tout autre liberté, et le type, même le plus complet que l'esprit puisse concevoir, se réalise dans des limites parfois remarquablement étendues.

Ici donc encore il faut recourir aux moyennes, et c'est dans ce but que les principales régions du corps figurent dans les *Instructions* données par la Société d'Anthropologie sur la *feuille d'observations*.

Ces instructions contiennent en outre la description détaillée des moyens à employer et la liste des instruments à mettre en usage pour recueillir les observations. Sur ces deux points la Société a accueilli la plupart des simplifications proposées par M. d'Hercourt, qui a trouvé le moyen de réunir le bagage indispensable à l'anthropologiste explorateur dans un étui de 42 centimètres de long sur 15 centimètres de large. C'est avec cet appareil ainsi réduit que M. d'Hercourt a réuni les matériaux du beau travail qui a le premier obtenu le prix bisannuel fondé par Ernest Godard ; tant il

est vrai que l'intelligence et l'activité peuvent souvent se passer des instruments compliqués et coûteux.

Bien que cette étude soit une des parties de l'Anthropologie descriptive les moins avancées, elle a pourtant donné déjà quelques résultats intéressants. Elle montre entre autres que quelques-uns des caractères les plus généraux des races présentent cet *entre-croisement* dont j'ai souvent parlé.

Ainsi les mesures de White, confirmées par bien d'autres, ont prouvé que chez le Nègre le membre supérieur est généralement plus court que chez le Blanc. Mais Quételet a montré que, sous ce rapport, son *modèle nègre* le cédait au chef des Ojibbewais qui vinrent se montrer en Europe, il y a quelques années, et se trouvait placé entre ce dernier et l'Anglo-Américain.

La position de l'ombilic prête à une observation pareille. Chez le Nègre il est d'ordinaire placé plus bas que chez l'Européen, et cette circonstance a même été signalée comme un arrêt de développement et un signe d'infériorité. Or Quételet a comparé sous ce rapport un modèle belge et le modèle nègre dont il s'agit; et c'est chez le Blanc que l'ombilic s'est trouvé être situé le plus bas.

Des tableaux de mensuration dressés par le même savant il résulte que le développement du *mollet* présente son maximum et son minimum dans deux races noires. Le premier s'est rencontré chez le Cafre Amapunda (0^m,410), le second chez le Nègre proprement dit (0^m,328). Il est vrai qu'à mes yeux les Cafres sont une race mixte.

Quételet conclut de l'ensemble de ses observations que « de simples mesures seraient insuffisantes pour caractériser les trois races d'hommes mises en présence. » Je ne vais pas, à beaucoup près, aussi loin. Je crois au contraire que des moyennes reposant sur des données nombreuses fourniront de très-bons *caractères de race*. Mais pour quiconque s'est occupé de *sciences naturelles*, il sera, j'espère, évident qu'il ne saurait ici être question de *différences d'espèce*.

III. COLORATION. — Avec tous les anthropologistes, mais sans aller aussi loin que quelques-uns d'entre eux (d'OMALIUS D'HALLOY), j'attache une grande importance à la couleur de la peau, des yeux, des cheveux, etc. La Société d'Anthropologie a pensé de même; et ces questions occupent, dans le texte de ses *Instructions générales*, dans les *feuilles d'observations*, la place qui leur revient justement. En outre, la Société a fait chromolithographier une planche où sont reproduites un certain nombre de teintes de la peau et des yeux, déterminées d'après les instructions et les cercles chromatiques de M. Chevreul. En se reportant à ces points de repère fixes, les voyageurs pourront à l'avenir recueillir des données infiniment plus précises qu'on ne l'avait fait jusqu'ici sur ces deux points importants.

Quelle que soit la coloration de la peau, on sait aujourd'hui qu'elle ne résulte pas de l'existence ou de la disparition de couches spéciales, mais seulement des modifications et du plus ou moins de développement de certains éléments qu'on retrouve dans toutes les races. On sait aussi que sur le corps d'un seul individu de race blanche on retrouve parfois, par places, comme des échantillons des trois teintes extrêmes les plus communes : la couleur de chair, la teinte jaune et la teinte noire tirant plus ou moins sur le brun.

La difficulté très-réelle qu'on éprouve à déterminer les diverses nuances de la peau, et surtout à les reproduire par la peinture, tient à ce fait que l'impression éprouvée par notre œil est une résultante de la couleur des divers tissus cutanés et de celle du sang qui circule au-dessous, couleurs qui se fondent ensemble par des effets de transparence plus ou moins marqués. La couleur blanche du derme, la teinte spéciale du pigment sécrété à la surface de celui-ci, la couleur rouge du sang, sont les trois éléments principaux de cette résultante.

Les rayons colorés réfléchis par ces divers milieux traversent l'épiderme, presque incolore chez les races blanches, à peine teinté chez les races même les plus foncées, et qui joue toujours

le rôle d'un verre dépoli. Cette considération bien simple rend aisément compte de quelques faits de coloration signalés comme étant difficiles à expliquer. En particulier, elle fait aisément comprendre pourquoi, chez les Kanaks des Sandwich (*race croisée*), le teint se fonce d'autant plus que la peau est plus fine et mieux protégée contre les agents extérieurs.

C'est à la couleur du sang, entrevue au travers des couches cutanées, que tiennent les diverses teintes et les changements brusques ou lents que la peau présente sous l'influence des passions, du froid, du chaud, de la maladie... Il en résulte que ces changements seront d'autant plus marqués que le *verre dépoli* sera plus mince, plus lisse, moins teinté et d'une teinte contrastant davantage avec celle du liquide qui circule au-dessous.

La peau des races blanches est celle qui trahit le plus aisément l'afflux plus ou moins abondant du sang. Du Blanc seul on peut dire avec vérité qu'il *pâlit* et *rougit*. Le Nègre devient gris dans le premier cas : le noir du pigment et le blanc du derme produisent nécessairement cette teinte. Les peaux à pigment rouge sont celles qui se prêtent le moins à un changement apparent, et cette circonstance est certainement pour quelque chose dans l'impassibilité attribuée à la physionomie de certaines races américaines.

Chacun sait que, sous le rapport de la coloration, les races humaines peuvent être partagées en quatre groupes principaux, savoir : les races blanches, les races jaunes, les races noires et les races rouges. Mais ces dénominations n'ont rien d'absolu; et en prenant la couleur comme caractère fondamental d'une classification des groupes humains, on romprait inévitablement des rapports très-étroits pour en établir qui seraient en opposition évidente avec l'ensemble des autres caractères. Toutefois il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les races humaines considérées à ce point de vue systématique. Il y a là quelques faits généraux à relever.

1° *Races à teint blanc.* — L'ensemble des races à teint blanc

présente une certaine homogénéité. Cependant, soit dans le centre de l'Asie, soit sur certains points des régions boréales ou du nord-est du même continent et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, il est des populations entières dans lesquelles la couleur blanche semble s'unir à des caractères qui les rapprochent des populations jaunes (*Tchouktchis*). De là résulte parfois une difficulté très-réelle pour déterminer les affinités vraies de certains groupes (*Turcs*).

Lorsque la peau du Blanc le plus pur prend une teinte même assez peu foncée, l'épiderme perd très-aisément de sa transparence. On ne peut plus alors distinguer les veines sous-cutanées autrement qu'à leur saillie au-dessus de la peau. Ce n'est en général que chez les individus à peau à la fois très-délicate et très-blanche que leur trajet est indiqué par la teinte bleuâtre bien connue; surtout quand il s'agit des veinules de la main et de quelques points de la figure (*tempes*). Toutes les fois que ce trait sera signalé chez une population quelconque, nous pourrons donc avec certitude la rattacher au tronc blanc. C'est cette considération surtout qui m'a fait placer parmi les Blancs allophyles ces peuples des rivages nord-ouest de l'Amérique qui portent encore la *botoque* et mènent la vie des populations franchement sauvages. (DIXON, MEARES.)

Il est presque inutile de rappeler que la couleur dite *blanche* ne l'est en réalité jamais; que toujours il s'y mêle une teinte d'un jaune rosé plus ou moins accusé, et que de l'Allemand ou de l'Anglais au Portugais et surtout à l'Arabe on passe par des nuances extrêmement multipliées. Toutes ces populations n'en appartiennent pas moins au tronc blanc. N'oublions pas non plus que, jusqu'au milieu des populations les plus blanches, on rencontre des individus présentant d'une manière très-caractéristique la coloration des populations les plus foncées du même tronc, et que ces exceptions sont héréditaires dans certaines familles. (GUBLER.)

2° *Races à teint noir*. — Les populations à peau noire sont loin d'être aussi homogènes que les précédentes. Si la grande masse appartient incontestablement au type nègre proprement dit, il en

est qui, portant tous les caractères du métissage, même avec prédominance de sang blanc, n'en présentent pas moins la couleur des Nègres les plus caractérisés (*Maures du Sénégal*, SIMONOT; *Abyssins, Cafres*). Même les Aryans les plus purs peuvent prendre un teint qui, étendu sur d'autres traits, ne laisserait aucun doute sur leur origine nigritique (*Ramahun Roy*).

Les teintes chez les Nègres proprement dits sont d'ailleurs aussi nombreuses et plus diversifiées que chez les Blancs; elles varient du noir violacé (*Iolofs*) au café au lait (*certaines tribus du Zambèze*, LIVINGSTONE).

3° *Races à teint jaune*. — Les populations à peau jaune présentent des faits analogues aux précédentes, mais moins nombreux ou qui peut-être paraissent tels parce que les nuances de la couleur fondamentale sont moins faciles à saisir. Un jaune plus ou moins accusé caractérise à la fois le grand tronc appelé aussi *mongolique* et la race Houzouana (*Boschismen*). Cette teinte se retrouve, plus ou moins marquée, plus ou moins pure, chez un grand nombre de populations métisses; en particulier, elle ressort si bien chez les mulâtres, qu'on les désigne souvent sous le nom de *Jaunes*, par opposition aux *Noirs* et aux *Blancs*.

4° *Races à teint rouge*. — Des quatre couleurs auxquelles on peut ramener le teint de toutes les races humaines, la moins caractéristique est la rouge, dont on avait voulu faire l'attribut des Américains. Dans ses nuances les plus franches, elle varie de la teinte brique à la teinte de cuivre rosette; mais elle se mélange avec toutes les autres. Plus ou moins pure, on la trouve en Amérique, en Asie, à Formose, en Malaisie, en Corée, en Afrique, en Abyssinie, au Soudan, etc., chez des populations de races d'ailleurs les plus diverses.

En général, elle semble apparaître chez certaines populations mixtes, dans lesquelles intervient toujours un élément blanc. Cette conclusion, à laquelle m'avait conduit depuis longtemps le simple examen des faits, s'est trouvée confirmée d'une manière remar-

quable par les observations précises que l'amiral Fitz-Roy a eu occasion de faire à la Nouvelle-Zélande et ailleurs.

La couleur rouge apparaît en outre sporadiquement et s'acquiert individuellement. Quiconque a examiné à ce point de vue certains pêcheurs napolitains reconnaîtra l'exactitude de ce que j'avance; et Hamilton Smith déclare, d'après ses observations personnelles, qu'au Bengale les pêcheurs européens sont plus rouges que les Peaux-Rouges des États-Unis.

IV. COULEUR DES YEUX. — La couleur des yeux n'a pas la même importance que la couleur de la peau. Si les yeux noirs se trouvent surtout chez les races colorées et surtout peut-être chez celles qui tiennent de près ou de loin au tronc jaune; si les yeux d'azur paraissent être l'apanage de certaines races blanches seulement, les yeux plus ou moins gris, verdâtres, bruns, se retrouvent, individuellement du moins, jusque chez les races nègres.

Plus encore que la couleur de la peau la couleur des yeux est une résultante. Elle est due aux teintes des diverses couches de l'iris avivées par la couleur du sang. De là résulte la grande difficulté qu'on éprouve à rendre par la peinture l'effet général qui en résulte. La Société d'Anthropologie n'a pourtant pas voulu négliger les moyens qui s'offraient de préciser ce caractère. La couleur des yeux figure sur sa *feuille d'observations*, et la planche chromolithographique présente un certain nombre de types auxquels il sera facile de rapporter les observations.

V. ENSEMBLE DE LA PEAU ET DE SES PRINCIPALES ANNEXES. — La peau, qui recouvre le corps entier et le protège contre le monde extérieur, est un véritable appareil composé d'organes anatomiquement et physiologiquement distincts. Le principal est l'*organe cutané* ou *peau proprement dite*, à laquelle s'ajoutent, à titre d'annexes, les *organes producteurs des villosités* (*poils, barbe, cheveux*), les *glandes sudoripares*, les *glandes cutanées* et quelques autres ayant des fonc-

tions spéciales sans intérêt pour le moment. Je n'ai pas à entrer dans la description anatomique de ces divers organes et je me borne à jeter un coup d'œil sur les différences caractéristiques que présentent soit leur ensemble, soit chacun des systèmes d'organes, dans les principaux groupes humains.

Dans ses extrêmes, la surface de la peau est tantôt sèche et rude, tantôt souple et comme satinée. Le premier cas est généralement celui des races boréales, le second celui de plusieurs races habitant les pays chauds (*Nègres, Polynésiens*).

Les deux faits s'expliquent assez aisément par l'action de la température seule. Le froid resserre les tissus et refoule le sang ou en enraye la circulation à la superficie du corps; il doit par conséquent amoindrir l'activité fonctionnelle de la peau proprement dite et en particulier diminuer la *perspiration*. La chaleur, au contraire, fait affluer le sang à la surface du corps, active les fonctions de la peau et surtout la *perspiration*. Celle-ci, produisant à la surface du corps une évaporation constante et considérable, entretient elle-même cette fraîcheur habituelle qui fait rechercher les Nègresses dans les harems.

Cette action de la chaleur, la suractivité de l'organe cutané qui en est la suite, ont d'ailleurs d'autres conséquences qui s'enchaînent et expliquent quelques-uns des faits signalés par les voyageurs et les anthropologistes.

M. Pruner-Bey a fortement insisté sur l'épaisseur des couches cutanées, sur celle du derme en particulier chez le Nègre. Cette épaisseur n'est-elle pas la conséquence naturelle de l'afflux des principes nutritifs amenés par le sang, sans cesse appelé à la surface du corps pour suffire à la perspiration?

On a remarqué depuis longtemps que les Nègres et les autres races des pays chauds suent beaucoup moins que celles des pays tempérés; les faits précédents rendent compte de celui-ci. Le sang, amené sans cesse à la périphérie et dans l'organe cutané, afflue moins dans les glandes sudoripares, profondément enfoncées, comme on

sait, dans le tissu adipeux. Entre la *transpiration* et la *perspiration*, il doit exister, par suite de la position des organes, un véritable balancement. *Peut-être* une des difficultés de l'acclimatation vient-elle de ce que ces deux fonctions doivent changer d'activité proportionnelle quand on passe d'un climat tempéré à un climat intertropical ou *vice versa*.

Les villosités sont ou très-rares ou absolument nulles à la surface du corps du Nègre, sauf les quelques points toujours garnis de poils chez l'Homme. En revanche, l'appareil glandulaire cutané est chez lui extrêmement développé.

Ces deux faits se rattachent encore à la même cause et s'expliquent par le balancement d'organes connexes. Le sang, appelé à la surface du corps, abandonne pour ainsi dire les *bulbes pileux*, trop profondément enfoncés; mais, par la même raison, il afflue dans les *glandes sébacées*, qui sont placées superficiellement. Il est tout simple que les premiers s'atrophient et que les secondes se développent exceptionnellement.

Ce développement lui-même rend compte de l'exagération de l'odeur propre à la race nègre. Mais ici je dois faire une observation.

L'expérience journalière démontre que chaque individu a son odeur caractéristique : c'est à la piste que le chien suit et retrouve son maître. On est conduit à se demander si l'odeur peut être un *caractère de race*. *A priori* on pourrait répondre affirmativement; car il n'est pas un seul trait anatomique ou physiologique qui ne puisse jouer ce rôle s'il devient héréditaire. Mais l'expérience confirme cette présomption. Le Blanc distingue l'odeur du Nègre, et elle est si bien caractéristique, qu'un navire négrier est reconnu pour tel à l'odorat. Les sens des sauvages, plus exercés que les nôtres, sont allés plus loin : ils distinguent les odeurs comme nous distinguons les couleurs. Humboldt nous apprend qu'au Pérou l'odeur de l'indigène, celle du Blanc et celle du Nègre portent des noms différents, et que les Péruviens ne s'y trompent pas.

VI. VILLOSITÉS, BARBE, CHEVEUX. — Les villosités représentent chez l'Homme le poil des Mammifères; mais, tandis que ceux-ci en sont toujours couverts, à l'exception de quelques races spéciales (*chiens turcs, bœufs calongos*), l'Homme n'en porte généralement en quantité notable que sur quelques points restreints. Dans bien des races (*Nègre africain; races jaunes, etc.*), il n'en existe sur le corps que dans ces points privilégiés. Peut-être la pratique de l'épilation commune à un grand nombre de populations colorées, a-t-elle fait exagérer la fréquence de ce caractère. Les races blanches sont généralement plus ou moins velues, et parmi elles les Aïnos présentent ce trait à un degré tout à fait exceptionnel, si nous en croyons la plupart des voyageurs.

De toutes les villosités du corps humain, celles qui couvrent la face et le crâne ont à juste titre attiré davantage l'attention. Toutes les races ont des cheveux; mais il en est un assez grand nombre qui ont été signalées comme étant absolument imberbes, en Asie, en Amérique, en Afrique. Pallas, Humboldt, MM. Brasseur de Bourbourg, Pruner-Bey, ont fait justice de ces exagérations. Toutes les races humaines paraissent être plus ou moins barbues. Toutefois on constate d'assez grandes différences à cet égard, même chez des peuples voisins. Certains Nègres mélanésien présentent, sous ce rapport, un contraste frappant avec leurs frères africains.

La chevelure est bien plus constante que la barbe au point de vue de la quantité. Cependant, on assure qu'elle est sensiblement plus fournie chez quelques races boréales, qui ont en outre un duvet plus abondant que celui des races des pays tempérés. Il y a là accord complet avec ce qu'on sait des animaux. (PRUNER-BEY.)

On sait combien varie la couleur de la chevelure. Quelques faits généraux se dégagent pourtant au milieu de tous les cas spéciaux. J'ai déjà dit qu'on trouve sporadiquement dans toutes les races des individus à cheveux plus ou moins *rouges* ou *roux*. Sauf cette exception, toutes les races colorées ont les cheveux noirs. Les cheveux blonds sont l'apanage d'un petit nombre de groupes aryans

et se rencontrent aussi parfois chez les Sémites. (PRUNER-BEY.) Les faits que présentent quelques populations de l'Afrique (*Kabyles*) et de l'Amérique (*Pariens*, PIERRE MARTYR; *Lee-Panis*, PIKE; *Kiawas*, JAMES; *Péruviens*, etc.) s'expliqueront peut-être un jour par des migrations ou des croisements.

La forme de la chevelure, prise dans son ensemble, a aussi quelque chose de caractéristique. Chacun connaît la prétendue *tête laineuse* du Nègre couverte de cheveux très-courts et crépus. La chevelure très-longue et raide des populations jaunes, américaines, etc. contraste avec la précédente d'une manière frappante. Celle des races blanches tient presque le milieu entre ces deux extrêmes.

Cet aspect général coïncide d'ordinaire avec des différences de structure et de forme générale de la tige. Brown avait déjà montré que celle-ci, coupée transversalement, présente une section qui varie de l'ellipse allongée (*Nègre*) au cercle (*Peau-Rouge*), et que le cheveu de l'Anglo-Saxon constituait un terme moyen. M. Pruner-Bey, dans un mémoire devenu classique dès son apparition, a repris cette étude et fait connaître la forme que présente la coupe transversale du cheveu dans plusieurs races appartenant aux trois types fondamentaux. Il a montré que l'ellipse allongée caractérise les races nègres en général aussi bien que la race hottentote-boschismane; que les formes ovalaires sont essentiellement le partage des populations aryanes; que les formes circulaires plus ou moins régulières caractérisent les races jaunes, américaines, etc., et qu'à cet égard les races blanches allophyles (*Basques*) paraissent se rapprocher des précédentes.

Brown et Pruner-Bey s'accordent d'ailleurs pour témoigner que sur les têtes de métis on trouve un mélange de formes. C'est ce que le second de ces anthropologistes signale en particulier chez les Français en général.

M. Pruner-Bey a d'ailleurs donné des conclusions bien plus précises que le savant américain. De ses recherches il résulte que

la section transversale varie, il est vrai, dans certaines limites sur la tête d'un même individu; mais qu'on ne trouve jamais les formes extrêmes réunies, à moins qu'il n'y ait eu métissage. M. Pruner-Bey a trouvé, on le voit, dans l'examen microscopique de la chevelure un moyen précieux pour découvrir des croisements dont la trace pourrait être dissimulée par d'autres caractères.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des caractères fournis par la barbe et la chevelure abandonnées à elles-mêmes; mais on sait combien l'amour de la parure, qui est un des instincts les plus caractéristiques de l'Homme, s'est ingénié à modifier la nature sur ces deux points. Il est résulté de là des caractères, artificiels sans doute, mais qui ont parfois une valeur très-réelle. Ce côté de la question a été souvent abordé, et M. E. Cortambert en a fait l'objet d'un travail où il a résumé les recherches de ses prédécesseurs en y joignant les siennes propres.

VII. TRAITS DE LA FACE. — Au point de vue de l'Anthropologie descriptive comme au point de vue anatomique, la tête se compose essentiellement de deux régions, le crâne et la face. Le premier, recouvert seulement par le cuir chevelu, qui en suit tous les contours, ne présente en réalité que des caractères ostéologiques. Il en est autrement de la face. Ici les parties molles surajoutées jouent un rôle dont l'importance a été tour à tour exagérée (W. EDWARDS) ou méconnue (anatomistes exclusifs).

On comprend que nous ne pouvons entrer ici dans des détails qui nous entraîneraient beaucoup trop loin et qui n'ont en réalité aucune portée générale. Je tiens seulement à faire remarquer que quelques-uns des traits regardés comme les plus essentiels à certaines races reparaissent de la manière la plus marquée chez d'autres qui en sont fort éloignées. L'œil oblique des Chinois se retrouve en France, plus souvent chez les femmes que chez les hommes; mais, chez les premières, j'ai eu occasion de l'observer sur quelques personnes remarquables d'ailleurs par une

blancheur presque exceptionnelle du teint et par un ensemble de traits unanimement reconnu pour être des plus agréables.

En revanche, divers voyageurs très-dignes de confiance ont parlé de Nègres ayant les traits remarquablement beaux. Nous pouvons au moins reconnaître, d'après des portraits dont la fidélité ne peut être contestée, que le nez de certains individus du Soudan, de Sierra Leone, etc., présente des formes telles qu'il serait à la fois saillant et très-bien dessiné si le prognathisme n'en dissimulait le vrai caractère.

VIII. TRONC ET EXTRÉMITÉS. — Ici encore, il est impossible de descendre aux particularités que comportent seuls l'enseignement ou un ouvrage détaillé. Constatons seulement que l'élégance de la taille, le modelé des membres, la finesse des extrémités, se montrent surtout chez diverses populations chasseresses, sans exception de couleur; et que les Peaux-Rouges, les Australiens eux-mêmes, ces *singes dégénérés* de certains auteurs, pourraient offrir à la statuaire ses plus beaux modèles, au dire de ceux qui ont vécu au milieu d'eux ou qui les ont vus de près. (MITCHELL, PICKERING.)

A cet égard toutes nos populations *civilisées* présentent avec les races *sauvages* un contraste bien affligeant, mais dont rendent facilement compte les conditions d'existence que leur fait la société actuelle.

Dans les classes aisées et intelligentes de la société, le corps est sacrifié à l'esprit; dans les classes nécessiteuses, il l'est souvent à l'industrie, et trop souvent aussi aux vices, dont la civilisation même favorise le développement en donnant les moyens de les satisfaire. Enfin, par les soins mêmes qu'elles donnent à l'enfance et qui permettent à une foule d'êtres chétifs de vivre et de se reproduire, les grandes sociétés conservent en elles des éléments qu'élimine la rude existence du sauvage.

Sans recourir à d'autres causes, en particulier sans faire intervenir les résultats du croisement, l'infériorité physique des po-

pulations civilisées, comparativement aux populations sauvages, ne s'explique que trop aisément.

§ 2. CARACTÈRES ANATOMIQUES.

Sans méconnaître la très-grande valeur des caractères extérieurs, les anthropologistes attachent avec raison, *dans la plupart des cas*, une importance plus grande encore aux caractères anatomiques, au moins à certains d'entre eux. Malheureusement, l'anatomie comparée des races humaines est encore peu avancée. En réalité, les parties solides (le squelette) ont pu seules être sérieusement examinées. L'étude des parties molles a été à peine abordée. Pour ce motif et pour bien d'autres, nous séparerons ces deux sortes de considérations, et nous envisagerons séparément les *caractères ostéologiques* et les *caractères organiques*.

A. CARACTÈRES OSTÉOLOGIQUES.

Le squelette, charpente du corps, présente les mêmes régions que celui-ci : on peut y distinguer la tête, le tronc, les extrémités. Les os de chacune de ces régions offrent des particularités plus ou moins en rapport avec la diversité des groupes humains; toutefois les mieux étudiées, et très-probablement les plus importantes, sont fournies par la tête.

I. TÊTE OSSEUSE. — Au point de vue anthropologique aussi bien que sous le rapport anatomique, la tête osseuse se subdivise en *crâne* et en *face*. Chacune de ces parties donne en effet des indications propres, et les rapports réciproques qu'elles présentent entre elles en font naître encore de nouvelles.

1^o *Caractères fournis par le crâne considéré isolément.* — C'est à Blumenbach que l'on doit d'avoir le premier appelé l'attention sur la forme générale du crâne; mais sa *norma verticalis* n'isolait pourtant pas entièrement la boîte crânienne de la face. Retzius a fait un

pas de plus en considérant celle-ci d'une manière entièrement indépendante; et l'on sait que, malgré l'exagération, aujourd'hui généralement reconnue, de ses premiers écrits à ce sujet, la division des crânes humains en *brachycéphales* et *dolichocéphales* est admise par tous les anthropologistes.

Tout en reconnaissant ce que les vues du savant suédois avaient de fondamentalement vrai, il a fallu chercher à les préciser et à les compléter. Cette double question a été abordée à plusieurs reprises dans le sein de la Société d'Anthropologie. M. Broca, en particulier, a tâché de rendre aisément comparables les résultats fournis par la mensuration des crânes. Son *indice céphalique*, qui indique en centièmes le rapport du diamètre transverse au diamètre antéro-postérieur pris pour unité, est, je pense, adopté maintenant par tous les anthropologistes. Lorsqu'on veut mettre encore plus de rigueur dans les recherches de cette nature, on peut pousser jusqu'aux millièmes comme l'ont fait M. Broca lui-même, et surtout M. Pruner-Bey dans un travail dont nous parlerons plus loin.

En prenant les nombreuses mesures qu'ont demandées plusieurs de ses mémoires, et en particulier celui qui est relatif aux *crânes parisiens du XII^e siècle*, M. Broca n'avait pas tardé à sentir que, si la brachycéphalie et la dolichocéphalie extrêmes sont aisées à reconnaître, il en est tout autrement quand on se rapproche des termes moyens. En prenant arbitrairement les rapports de 7 : 9 ou de 8 : 10 comme limites des deux formes, on voit d'ailleurs, même dans les populations les plus pures, un certain nombre d'individus rester en deçà ou passer au delà. Des races entières présentent ce caractère. Pour obvier à cet inconvénient, M. Broca a proposé de créer un groupe intermédiaire, désigné par le nom de *mésaticéphale* (*mésocéphale* de quelques auteurs). Les deux groupes extrêmes ont été en outre partagés par lui en deux divisions, dont lui-même du reste a fait assez rarement usage.

C'est qu'en effet, dans des *séries continues*, il est fort difficile d'établir des sections reposant sur des données satisfaisantes. En pareil

cas on tombe inévitablement dans le conventionnel et par conséquent dans l'arbitraire. Or l'observation démontre que les têtes humaines, envisagées à ce point de vue, donneraient aisément une série dans laquelle les indices céphaliques pourraient être à peu près aussi peu distants l'un de l'autre qu'on le voudrait : il suffirait d'en mesurer un assez grand nombre. Dès lors, les divisions ne représentent rien de réel, et les multiplier devient inutile. Pour la pratique, il suffit d'en établir quelques-unes. Ces coupes simples et peu nombreuses sont bien préférables à des intersections multipliées et conduisant à des chiffres plus ou moins compliqués.

La forme générale des crânes, accusée au moins dans un de ses traits principaux par l'indice céphalique, présente donc à un haut degré cette *fusion de caractères* qu'on retrouvera, j'en ai la certitude, toutes les fois qu'il sera possible de prendre des mesures précises. *L'entre-croisement* de ce caractère n'est pas moins marqué. Il se montrait déjà très-nettement dans les tableaux de Retzius; il ressort bien davantage encore de ceux de M. Pruner-Bey, précisément parce qu'ici *les chiffres* parlent un langage tout autrement accentué que les indications un peu vagues du savant suédois.

M. Pruner-Bey a fort justement insisté sur ce fait dans les trop courtes généralités de ses *Résultats de craniométrie*. Il montre fort bien comment les rameaux d'une même race peuvent présenter presque les extrêmes de la brachycéphalie et de la dolichocéphalie, alors que tout d'ailleurs les rapproche, nature et couleur du teint et de la peau, chevelure, taille, langue, etc. (*Allemands du Sud et du Nord*); il rappelle les faits analogues présentés par des populations où le mélange est au moins difficile à constater (*Irlandais, Juifs*). On rencontrerait aisément ailleurs des exemples tout semblables.

La conclusion à tirer de toutes ces études, c'est qu'on ne peut attribuer à l'indice céphalique qu'une valeur de *caractère de race* et nullement celle d'un *caractère d'espèce*.

Même au premier point de vue, l'importance de l'indice céphalique varie et *l'observation seule* peut la déterminer. S'il est vrai

que la dolichocéphalie soit un trait remarquablement constant chez le Nègre d'Afrique, nous voyons en revanche, chez les populations les plus franchement nègres de l'extrême Orient, ce trait toucher à la brachycéphalie la mieux caractérisée (*Mincopies, Aëtas*). Celle-ci, à son tour, commune à plusieurs races jaunes, passe au moins à la mésaticéphalie chez les Chinois; elle fait place à la dolichocéphalie chez certaines races mixtes des archipels indiens (*Dayaks*), tandis qu'elle persiste chez d'autres (*Malais*).

M. Pruner-Bey a justement insisté sur un autre rapport, celui de la hauteur à la longueur du crâne. Quand la première de ces dimensions est relativement considérable, la tête osseuse devient *acrocéphale*; elle est *platycéphale* (*eurycéphale*, BROCA), quand la voûte du crâne, au lieu d'être élevée, est comme surbaissée. Ces caractères, relevés par M. Pruner-Bey avec le même soin que les précédents, prêteraient aux mêmes observations générales.

Le travail que je viens de mentionner est certainement un des plus considérables qui aient été accomplis en Anthropologie. Pour le mener à bien, M. Pruner-Bey a étudié une à une, non-seulement les 1,500 têtes osseuses de la collection d'Anthropologie du Muséum, mais encore toutes celles de la collection Cuvier, celles de la Société, celles qu'il a recueillies lui-même. Sur chacune d'elles, il a pris 32 mesures. Puis il a calculé les *moyennes* pour chacune des 85 races, appartenant à l'univers entier et qui avaient fourni ces matériaux.

Ces moyennes d'au moins 60,000 mesures forment trois tableaux, auxquels l'auteur a ajouté, pour chaque race, les indices céphaliques horizontal et vertical. Telle est l'œuvre qui, dans nos *Mémoires*, occupe à peine une feuille d'impression, mais qui sera toujours exploitée par les anthropologistes comme une mine inépuisable de résultats.

Le travail de M. Pruner-Bey, le grand nombre de *moyennes* qu'il présente pour les trois diamètres principaux du crâne, ont inspiré à M. Gaussin la pensée d'aller plus loin et de rechercher s'il n'exis-

terait pas quelque relation mathématique entre le diamètre vertical et les deux diamètres horizontaux. Partant des données fournies par l'observation directe, il les a représentées graphiquement en employant le système des coordonnées rectilignes. Il a constaté ainsi d'abord que l'indice vertical augmente en même temps que l'indice horizontal. Traduisant ce résultat en langage algébrique, représentant par v le diamètre vertical, par t le diamètre transversal et par l le diamètre antéro-postérieur, il a été conduit à une formule très-simple, qui donne la valeur du diamètre vertical en fonction des deux autres et de coefficients variables avec les crânes que l'on examine :

$$v = mt + nl$$

Cette formule a été essayée par M. Gaussin lui-même sur quatre séries de crânes, et les chiffres obtenus par le calcul se sont accordés avec les mesures expérimentales d'une manière parfois très-frappante. Une cinquième application, faite par M. de Khanikof, a confirmé l'intérêt qui s'attache à ces premiers résultats dans ce qu'ils ont de général. Il est inutile d'insister sur ce qu'a de remarquable cette curieuse application des sciences exactes.

Les rapports indiqués par les mots *brachycéphalie*, *dolichocéphalie*, *acrocéphalie*, *platycéphalie*, présentent d'abord à l'esprit quelque chose d'absolu. Toutefois ils peuvent résulter de conditions diverses, qui, étudiées avec soin, ajouteront aux éléments de distinction à établir entre les groupes humains. Dès à présent, la dolichocéphalie, analysée à ce point de vue, a conduit à quelques résultats intéressants.

Il est évident que la grandeur du diamètre antéro-postérieur d'une tête peut dépendre soit du développement proportionnellement égal dans ce sens du frontal, des temporaux, de l'occipital; soit de la prédominance d'un ou de deux de ces éléments. Gratiolet, examinant avec sa sagacité bien connue les changements subis par la tête humaine depuis le moment de la naissance jusqu'à l'âge

adulte, a montré que la dolichocéphalie chez le nouveau-né est d'abord occipitale; qu'elle devient peu à peu temporale chez l'enfant proprement dit; qu'elle se transforme en dolichocéphalie frontale chez l'adulte.

Il est évident que la brachycéphalie prêterait à des considérations de même nature que les précédentes, et pour ainsi dire réciproques.

Les observations délicates que je viens de rappeler avaient été faites chez les Européens. Gratiolet n'était pas homme à s'arrêter là; et, comparant les têtes allongées d'Europe à celles de l'Afrique et de la Mélanésie, il montra que, chez les populations nègres, la dolichocéphalie restait occipitale. Il y aurait donc là un caractère secondaire, mais qui n'en est pas moins remarquable, propre à établir des distinctions entre des populations dont l'indice céphalique horizontal serait d'ailleurs le même. M. Broca a fait une ingénieuse application de ce principe dans la discussion relative à l'origine des Basques, comme nous l'avons déjà vu.

D'après Gratiolet, la dolichocéphalie pariétale persiste chez la femme pendant toute la vie. D'autre part, M. Pruner-Bey, voyant le type brachycéphale et le type dolichocéphale universellement répandus, remarquant que l'indice céphalique est généralement un peu plus fort chez la femme que chez l'homme, s'est demandé si, à l'origine, chacun des sexes n'aurait pas été le point de départ de l'une des deux formes.

Selon M. Dietrich, le nombre des dolichocéphales et des mésati-céphales réunis l'emporterait notablement sur celui des brachycéphales proprement dits. La population totale du globe étant évaluée à 1,288 millions, le savant berlinois a trouvé 1,026 millions pour les premiers, 262 millions pour les seconds.

D'après quelques auteurs, la forme dolichocéphalique du crâne serait le signe d'une supériorité intellectuelle. Il est vrai que la plupart des peuples qui *passent pour* avoir fondé une civilisation ont la tête allongée. Toutefois, même à ce point de vue, on peut citer les Toltèques, qui, franchement brachycéphales, n'en avaient

pas moins donné aux populations de l'Anahuac une impulsion dont la haute signification sera, espérons-nous, de mieux en mieux comprise. Les Chinois, les anciens Égyptiens (PRUNER-BEY), étaient mésaticéphales. . . . D'autre part, dans l'état actuel des choses, soit qu'on embrasse des populations entières, soit qu'on s'arrête aux individus, il est difficile de décider auquel des deux types reviendrait la supériorité. Les Allemands du Sud ne sont certainement pas inférieurs à leurs frères du Nord. A l'Académie des sciences de Paris, autant qu'on peut en juger sans prendre des mesures, le nombre des têtes brachycéphales, ou au moins mésaticéphales, l'emporte notablement sur le nombre des têtes dolichocéphales. Il me paraît donc bien prouvé que le plus ou le moins d'allongement de la tête n'a pas la signification qu'on a voulu lui attribuer.

Passons à des considérations d'un autre ordre.

La composition du crâne est généralement constante. Toutefois, elle peut être altérée accidentellement en moins ou en plus.

Le premier cas se présente lorsque l'écaille temporale s'unit directement au frontal, sans intervention des ailes du sphéroïde. Cette disposition se montre assez fréquemment chez les Nègres et chez les anciens Égyptiens. (PRUNER-BEY.)

Le second cas est celui où l'occipital semble se dédoubler pour laisser sa partie supérieure distincte. De là résulte ce qu'on a appelé l'*os épactal* ou *os des Incas*. On a voulu y voir un caractère spécifique. (RIVERO, TSCHUDY.) Dans un mémoire détaillé, M. Jacquart, s'appuyant sur de nombreuses recherches, faites sur des crânes d'adultes et sur des études embryogéniques, a démontré que ce fait, signalé d'abord par le docteur Bellamy, n'avait rien dont le développement normal de l'occipital chez l'enfant européen ne rendît aisément compte. Il a fait voir en outre que l'*os des Incas* se retrouve chez les races humaines les moins voisines de celle qu'on avait crue caractérisée par cette pièce osseuse, et jusque chez les animaux.

La persistance de l'*os épactal* se rattache peut-être à un fait

signalé par Gratiolet, et dont la généralité, si elle était bien démontrée, aurait un intérêt réel. D'après cet anatomiste, chez les races inférieures, les sutures antérieures seraient les premières à se souder; tandis que, dans les races supérieures, l'oblitération commencerait par les sutures postérieures. En outre, la totalité des sutures tendrait à disparaître de bonne heure chez les races sauvages, tandis que l'isolement des os du crâne persisterait chez les races cultivées et en particulier chez le Blanc européen, permettant ainsi un développement du cerveau continu, quoique de plus en plus lent. Gratiolet expliquait ainsi la jeunesse intellectuelle, si remarquable chez les hommes qui ont constamment exercé leur intelligence.

Je viens d'indiquer les principales questions qui peuvent être soulevées à propos du crâne, quand on examine ses surfaces supérieure, latérale, postérieure; je parlerai plus tard du front. Il reste à dire un mot de la région inférieure, et en particulier du *trou occipital*.

On sait que les travaux de Daubenton et de Sœmmering ont été le point de départ d'assez vives controverses sur la position de cet orifice. Les uns ont affirmé qu'il est placé de même dans toutes les races humaines; d'autres ont soutenu qu'il est situé plus en arrière chez les Nègres, et rappelle ainsi ce qui se voit chez les animaux, chez les Anthropomorphes adultes en particulier.

Deux considérations me semblent avoir été généralement oubliées dans ces discussions.

Premièrement, la forme même du crâne doit être prise en considération, en ce sens qu'elle influe sur les rapports de chaque point particulier avec le reste de la boîte osseuse; et je ne vois pas qu'on en ait tenu compte. Mais, surtout, dans ces études on a considéré la position du trou occipital, non pas dans ses rapports avec la région céphalique à laquelle il appartient, mais dans ceux qu'il présente avec la face aussi bien qu'avec le crâne. Or il est évident que, si la face s'allonge par suite du prognathisme, l'orifice dont il

s'agit, conservant sa place habituelle *dans le crâne*, aura l'air d'avoir reculé, tandis qu'il peut, en réalité, avoir été porté quelque peu en avant relativement à la région à laquelle il appartient.

Les observations que j'ai faites à ce sujet depuis longtemps dans mes cours me paraissent pleinement confirmées par les moyennes trouvées par M. Broca (*Européens, Nègres*). Il y a là, ce me semble, de nouvelles études à faire en tenant compte de ces considérations.

Pour terminer cet examen sommaire des caractères que fournit le crâne à l'Anthropologie descriptive, il nous reste à parler de sa capacité.

Cette capacité n'a été généralement étudiée que pour suppléer aux recherches impossibles à faire directement sur le volume du cerveau. Elle a pourtant sa valeur caractéristique propre, plus positive peut-être que quelques-unes des inductions qu'on en a tirées. Le cerveau n'est pas seul dans la boîte crânienne. Il y est avec toutes ses enveloppes. Or il me semble peu probable que celles-ci soient toujours de même épaisseur, toujours baignées d'une égale quantité de liquides, et que les sinus aient les mêmes dimensions, etc. Sur ces divers points comme sur tous les autres, il doit exister des différences, peut-être considérables, d'individu à individu et, très-probablement aussi, de race à race. On n'a encore fait aucune recherche précise dans le but d'apprécier ces différences et d'en déterminer la valeur. Cependant il est évident qu'elles influent sur le volume de l'encéphale.

Les réserves précédentes, peu en harmonie avec quelques-uns des travaux de craniométrie les plus importants de ces dernières années, me semblent être pleinement justifiées par un fait, isolé sans doute, mais qui, par les conditions extrêmes qu'il présente, doit provoquer de sérieuses réflexions. Ce fait, trop oublié, a été recueilli par Gratiolet, qui en comprit tout de suite toute la signification. Il s'agit d'un enfant nouveau-né chez lequel le crâne présentait la conformation normale. Le cerveau manquait, néanmoins, presque en totalité. Les tubercules quadrijumeaux, le cervelet, la

protubérance et le bulbe ne présentaient aucune altération. Gratiolet en conclut que le développement du crâne est, jusqu'à un certain point, indépendant de celui du cerveau, et que les diverses parties de l'encéphale se développent aussi, jusqu'à un certain point, indépendamment l'une de l'autre.

Toutefois, en prenant en considération un nombre suffisant de têtes osseuses, l'influence des moyennes doit se faire sentir comme ailleurs dans l'ordre des faits dont il s'agit ici, et les résultats généraux doivent par conséquent se dégager. D'ailleurs, considérée seulement en elle-même et comme trait anatomique, la capacité du crâne a une incontestable valeur. On ne peut donc qu'applaudir aux études dont elle a été l'objet de la part de plusieurs anthropologistes, aux efforts qu'ils ont faits pour la déterminer avec précision.

Jusqu'ici, le seul procédé qui atteigne complètement ce but est celui de M. Stahl. Il consiste à mouler l'intérieur du crâne avec de la gélatine et à se servir de ce premier moule pour en obtenir un second en plâtre verni, qu'on plonge dans l'eau. La quantité d'eau déplacée donne directement en centimètres cubes la capacité du crâne. M. Jacquart a imaginé et fait construire, pour cette opération, un instrument à la fois commode et précis. Mais ce procédé a le grave inconvénient de ne pouvoir être mis en pratique sans diviser le crâne dont il s'agit de cuber la capacité. Il est en outre long et coûteux et ne saurait être employé sur une grande échelle.

Tout le monde connaît le procédé de Tiedmann, perfectionné par Morton, qui a substitué la *cendrée de plomb* aux graines de millet. Les observations de M. de Khanikof ont montré que, même après cette substitution, ce moyen était loin d'être exact, et que les diverses mesures prises sur le même crâne étaient loin de s'accorder. Il a donc eu raison quand il a proposé de remplacer la grenaille par du mercure. Il est évident qu'il faudra recourir à ce métal liquide, si l'on veut obtenir des mesures rigoureusement exactes.

Toutefois il me paraît que, lorsqu'on agit sur des têtes nom-

breuses, l'emploi de la cendrée est suffisant et qu'il permet d'obtenir, avec un peu de soin, toute l'exactitude nécessaire dans cet ordre de recherches.

Il arrive parfois que l'on n'a pas à sa disposition la tête dont on aimerait à connaître, au moins approximativement, la capacité. M. Broca a indiqué un moyen pour y parvenir toutes les fois que l'on connaît les trois diamètres du crâne, et ce moyen présente une exactitude plus grande qu'on n'aurait osé l'espérer. Se fondant sur des expériences directes, il a montré que les trois diamètres antéro-postérieur, transversal et vertical, multipliés l'un par l'autre, donnent un produit représentant un parallélipipède d'un volume à très-peu près double de la capacité crânienne. Son *indice cubique* peut donc être représenté par $\frac{l \times t \times v}{2}$. Cet indice est toujours supérieur à la capacité réelle; mais, pour déterminer les limites d'erreur, M. Broca a cherché les rapports maximum et minimum entre les résultats tirés du calcul et ceux que donne l'expérience. Il les a trouvés égaux à 1,205 et 1,040. L'indice cubique une fois déterminé, il suffit donc de le diviser successivement par ces deux nombres fractionnaires, pour savoir entre quels extrêmes probables se trouve comprise l'erreur.

L'auteur a fait de sa méthode une application intéressante en montrant, d'après les données publiées par Carus, que le crâne de Schiller était vraiment remarquable par sa capacité autant que par la beauté et la régularité de ses formes. En effet, la capacité crânienne du grand poète est *au minimum* de 1870 centimètres cubes, et dépasse de 3 centimètres cubes celle de la tête la plus volumineuse de la collection de Morton (1867^{cc}), laquelle provenait aussi d'un Allemand. Elle est cependant inférieure à celle de trois têtes provenant d'individus obscurs, et recueillies par M. Broca dans un cimetière de Paris et dans un cimetière basque (1885^{cc}, 1879^{cc} et 1876^{cc}). Faisons remarquer pourtant que le résultat maximum du calcul (2150^{cc}, BROCA) et même le résultat moyen (2010^{cc}) rendraient au crâne de Schiller une supériorité facile à calculer.

L'étude de la capacité crânienne et des différences qu'elle présente d'une race à l'autre n'est pas nouvelle dans la science. Dès 1798, Saumarez avait comparé sous ce rapport le crâne d'un Nègre à ceux de trente-six Européens, et il avait trouvé qu'il contenait moins d'eau. (MECKEL.) Virey et Palissot de Beauvois avaient répété l'expérience et sur une plus large échelle. Le résultat de ces premières expériences avait été de montrer que le crâne du Nègre est inférieur en capacité à celui de l'Européen. Tiedmann, après avoir employé le millet, crut pouvoir infirmer ce résultat. Les mesures prises en Amérique par Morton et par Meigs ont montré l'erreur dans laquelle était tombé le célèbre physiologiste. M. Broca, en analysant leurs tableaux de mensuration, dans une discussion sur laquelle nous reviendrons plus loin, a montré que la capacité crânienne de l'Australien étant 100, celle du Nègre d'Afrique est représentée par 111,60, et celle du Teuton (*Suédois, Allemands, Anglo-Américains*) par 124,8.

M. Broca ne s'est pas contenté de discuter les chiffres donnés par ses devanciers. Il en a ajouté beaucoup d'autres. Il a montré, par exemple, que chez les Basques le crâne présentait une capacité sensiblement plus grande que chez toutes les classes de la population parisienne du XII^e au XIX^e siècle, à l'exception des individus dont les corps avaient été exposés à la Morgue.

Le simple énoncé de ce résultat suppose un travail antérieur. En effet, M. Broca avait pris précédemment pour sujet de ses recherches 384 têtes osseuses, extraites de cimetières de Paris, dans des conditions donnant des dates précises. Il les a comparées entre elles, et les conclusions auxquelles l'a conduit cette étude ne sont pas au nombre des moins curieuses dont il ait enrichi la science.

Ces crânes provenaient d'un *caveau de la Cité*, antérieur à Philippe-Auguste; du *cimetière des Innocents*, ouvert sous Philippe-Auguste, et qui a reçu des corps jusqu'au XVIII^e siècle; du *cimetière de l'Ouest*, où l'on a enterré depuis 1788 jusqu'en 1824. Cette dernière série se composait elle-même de deux groupes de têtes provenant,

les premières de *sépultures particulières*, les autres de la *fosse commune*. L'auteur a donc comparé entre eux, au point de vue dont il s'agit, cinq groupes de têtes distincts, non compris les crânes provenant de la fosse de la Morgue, qui forment une catégorie à part.

Le cubage de ces têtes appartenant à la population normale d'une même ville a montré que, dès le ^{xiii}^e siècle, la capacité crânienne des classes élevées de la société l'emportait sur celle des classes inférieures; et qu'aujourd'hui cette même capacité est plus grande chez les bourgeois aisés qu'elle ne l'était il y a six à sept siècles dans les rangs même de l'aristocratie. Comparant ces résultats, fournis par l'examen du squelette, avec des mesures prises sur le vivant, M. Broca a constaté en outre qu'en moyenne le volume de la tête est plus considérable chez les hommes livrés à des études libérales que chez ceux qui exercent des professions exigeant peu de travail d'esprit.

Les faits précédents confirment des idées plus ou moins généralement reçues, et que divers auteurs ont cherché à préciser, sur le rapport existant entre le développement des facultés intellectuelles et celui de l'encéphale. En parlant du cerveau et de ses fonctions, nous reviendrons sur ce sujet. Ces observations militent aussi, jusqu'à un certain point, en faveur des théories de l'abbé Frère sur le développement progressif et les âges successifs des nations.

Un autre résultat ressort des chiffres trouvés par M. Broca, et présente aussi un intérêt réel et plus inattendu. Les 17 têtes osseuses provenant de la fosse de la Morgue, ayant probablement appartenu, pour la plupart, à des suicidés, ont donné une moyenne supérieure à celle de toutes les autres catégories, sous le rapport de la capacité du crâne. Nous verrons plus loin l'interprétation que l'auteur a proposée de cette particularité.

Les parois intérieures de la cavité crânienne peuvent, comme l'a montré M. Gratiolet, fournir aussi des caractères intéressants. C'est sur une tête de Totonaque que ce savant a, pour la première fois, fait des remarques qui ont trouvé, depuis lors, de nombreuses

applications. Cette tête osseuse présentait à l'intérieur des sillons profonds de plusieurs millimètres et correspondants à la saillie qu'avaient dû faire les circonvolutions cérébrales. Rien de semblable ne s'observe dans les crânes européens. M. Gratiolet a expliqué ces faits par les phénomènes embryogéniques et l'inégalité du développement des circonvolutions. Chez le Blanc, celles-ci sont nombreuses et assez rapprochées pour présenter une surface qui devient à peu près lisse quand elle est recouverte par la dure-mère. Chez le Totonaque et chez toutes les races où ces mêmes circonvolutions, plus rares, restent par cela même isolées, la dure-mère se moule sur elles, et par conséquent en respecte le relief, qui s'imprime dans la table osseuse enveloppante. Nous reviendrons plus loin sur la signification qu'on peut attacher à ce fait et à quelques autres.

La forme naturelle du crâne a seule d'ordinaire une valeur réelle quand il s'agit de l'employer comme caractère de *race*. Mais chez bien des peuples cette forme est altérée volontairement ou involontairement par des procédés mécaniques; et ces altérations mêmes caractérisent parfois certaines *populations*. En France, la *tête toulousaine* est ordinairement très-reconnaissable. La forme en est allongée avec le haut du front fuyant. Ce trait spécial tient certainement à l'usage du bandeau très-serré que les matrones du pays appliquent sur le crâne du nouveau-né comme pièce fondamentale de la coiffure. Évidemment aujourd'hui, c'est uniquement par suite d'un usage dont on ne se rend pas compte qu'elles agissent ainsi; mais en a-t-il toujours été de même? Il est permis de se faire cette question en voyant combien sont répandues les pratiques ayant pour but de modifier la forme primitive de la tête osseuse. On a retrouvé jusqu'en France, à Voiteur (*Jura*), un crâne rappelant celui des anciens macrocéphales (GINDRE, MORETIN), et dont M. Broca a fait une étude minutieuse.

Tous les anthropologistes connaissent le curieux travail de M. Gosse sur cette question considérée d'une manière générale.

Un certain nombre de cas particuliers ont été soumis à la Société d'Anthropologie; et parmi eux il en est qui montrent combien l'étude de ces déformations peut être utile pour juger de la filiation et de l'extension de certaines races. Je citerai surtout le crâne appartenant à M. l'abbé Brasseur de Bourbourg et présenté à la Société par M. Gosse lui-même. Cette tête provient des environs de San-Cristobal (*Chiapas*). Or il présente exactement la même déformation que ceux qu'on a retrouvés au Pérou, au sud de Lima, sur plusieurs points du pourtour du golfe du Mexique, et que Morton a figurés dans ses *Crania americana* sous le nom de *crânes de Natchez*. Cette réunion de faits anatomiques confirme donc l'exactitude des traditions orales de cette dernière nation, traditions trop oubliées par les auteurs qui se sont occupés de l'ethnologie de ces régions, et qui attestent l'ancienne expansion de cette race, contre laquelle eurent à lutter nos colons de la Louisiane.

2° *Caractères fournis par la face considérée isolément.* — L'ensemble de la face prête à des appréciations analogues à celles que fournit l'examen du crâne. Cet ensemble peut être large ou allongé, etc. A vouloir distinguer ces deux formes par des épithètes particulières, on pourrait employer les termes *euryopse*, *dolichopse* (ὄψις « masque de théâtre »). Ces formes d'ensemble résultent du rapport des parties, et elles coïncident d'ordinaire avec des caractères de détail qui acquièrent par cela même une grande importance.

Bien plus accidentée que le crâne, la face prête à des observations beaucoup plus multipliées. Chacun de ses traits mériterait de nous arrêter si nous écrivions un ouvrage détaillé, et cela d'autant plus que cette étude attentive date seulement d'un assez petit nombre d'années. Remarquons seulement que, dans les tableaux craniométriques de M. Pruner-Bey, onze mesures sont attribuées à la face proprement dite, le front non compris. Je ne puis entrer ici dans de pareils détails et je me bornerai à indiquer quelques faits se rattachant à deux caractères importants parce qu'ils sont un des signes principaux de races entières et exercent une influence

sur l'aspect général : je veux parler de la disposition et du développement des arcades zygomatiques, des mâchoires et des dents.

Les premières peuvent être plus ou moins accusées, plus ou moins fortes et arquées. En général, l'anse qu'elles forment est plus saillante sur les crânes brachycéphales, ce qui tient peut-être à ce que le muscle temporal, ne pouvant s'étendre en largeur à raison du peu d'étendue de la fosse temporale, se développe en épaisseur. (PRUNER-BEY.)

Il est essentiel de ne pas confondre la courbure de l'arcade avec le développement de l'os malaire lui-même. Ces deux caractères ont souvent tous les deux pour résultat d'élargir la face, et à ce titre on pourrait les confondre. Ils peuvent coexister (*Esquimaux*). Mais parfois l'os malaire s'accuse fortement, bien que l'arcade reste peu marquée. C'est en s'appuyant sur ce fait que les anthropologistes américains ont distingué l'euryopsie des Peaux-Rouges du même trait si commun chez les races jaunes asiatiques. Ils ont cru même trouver dans cette distinction un fait venant à l'appui de leurs opinions relativement à l'autochthonie des populations algonquines mingwés, etc. Mais on trouve parfois en Alsace exactement la même disposition que chez les peuplades des États-Unis. Elle y caractérise même une partie de la population de certains cantons. Seulement le type est adouci et le trait moins accentué.

Passons aux mâchoires et aux dents.

Les unes et les autres peuvent être ou verticales, ou plus ou moins projetées en avant. De là résultent, on le sait, l'*orthognathisme* et le *prognathisme*. Le second seul doit nous arrêter quelques instants.

On doit distinguer le *prognathisme dentaire* du *prognathisme maxillaire*. Il existe des Nègres à dents presque verticales. (PRUNER-BEY.) Le prognathisme peut en outre atteindre les deux mâchoires ou bien une seule. Dans le premier cas, il arrive très-souvent que les dents de la mâchoire inférieure sont verticales ou presque verticales (*Mélanésien*s, *Esthoniens*). Le prognathisme bimaxillaire caractérise

en général les Nègres mélanésiens. Les Nègres africains ont au contraire, le plus souvent, la mâchoire inférieure peu avancée, ce qui explique leur menton fuyant.

On a cru longtemps que le prognathisme distinguait les Nègres de toutes les autres races humaines. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien. Ce trait a été retrouvé chez un assez grand nombre de populations jaunes (*Chinois*); chez certains peuples, parfois chez les Blancs eux-mêmes (*Esthoniens*), il égale ou surpasse, à la mâchoire supérieure, tout ce qui se voit de plus prononcé chez les races noires. Ce trait n'est rien moins que rare dans quelques populations européennes se rattachant d'ailleurs aux sources blanches les moins contestées (*Français, Anglais*). A Paris il est assez commun et j'ai déjà indiqué l'explication de ce fait. Il s'est également retrouvé, développé d'une manière remarquable, dans certaines têtes fossiles ou extrêmement anciennes (*têtes du trou du Frontal; mâchoire du Larzac*).

Dans la race européenne vivante, comme dans ces restes antiques, le prognathisme, à la fois maxillaire et dentaire à la mâchoire supérieure, n'atteint que l'os maxillaire à la mâchoire inférieure, et les dents de celle-ci sont à peu près verticales. Cette disposition rappelle donc bien plus ce qui existe chez les Mélanésiens que le trait si connu des Nègres africains.

Un fait important, et sur lequel M. Pruner-Bey a insisté avec raison, c'est qu'en Afrique la projection des mâchoires et l'inclinaison des dents ne se montrent avec tout leur développement que chez l'adulte. Au moment de la naissance, le négriillon ne présente pas de trace de prognathisme, bien que les parties molles indiquent suffisamment la race. Déjà sensible après la première enfance, ce trait ne se caractérise nettement qu'à l'époque de la puberté, par une sorte de rupture d'équilibre dans le développement de la face et du crâne. (PRUNER-BEY.)

3° *Caractères tirés de la tête osseuse considérée dans son ensemble.* — Lorsqu'au lieu d'étudier isolément la face et le crâne, on les envi-

sage dans leurs rapports réciproques, on voit apparaître de nouveaux traits, fournissant autant de caractères, et parmi lesquels il en est de réellement importants.

En première ligne, nous devons mentionner ceux que M. Pruner-Bey tire de l'*architecture générale* de la tête osseuse. « Sous quelque point de vue qu'on examine cette dernière, nous dit notre savant collègue, on voit les lignes générales se rattacher à une figure, essentielle pour chaque type. Dans la tête mongole, par exemple, tout tend à la forme pyramidale et triangulaire; dans la tête aryane, c'est au contraire l'ovale qui ressort toujours. Cette considération permet de reconnaître le type fondamental à travers les modifications secondaires de la forme, de retrouver les rapports qui unissent le Slave ou l'Allemand brachycéphale au Celte et à l'Indou. »

Une extrême habitude est évidemment nécessaire pour faire usage de données de la nature de celles qui précèdent. L'ensemble de la face et du crâne fournit d'autres caractères d'une appréciation moins délicate. Bien des anthropologistes se sont efforcés de préciser la plupart d'entre eux à l'aide de méthodes et d'appareils déjà assez nombreux pour que la *céphalométrie* forme presque une branche spéciale de la science. Je me bornerai naturellement à signaler les points principaux et surtout les progrès dus à des Français.

Remarquons d'abord que la *norma verticalis* de Blumenbach aussi bien que la manière dont Owen a envisagé la tête osseuse par sa face inférieure font partie de la catégorie de caractères dont nous allons parler. En ce qui touche la méthode d'Owen, le fait est évident. Quant à celle de Blumenbach, bien qu'elle touche de près à la craniographie proprement dite, elle n'en rentre pas moins dans la division actuelle, par cela seul qu'elle tient compte du plus ou moins de saillie des arcades zygomatiques au delà de la ligne que circonscrit le crâne examiné de haut en bas.

Toutefois, il est des considérations d'un autre ordre, qui tendent

à relier d'une manière plus étroite les deux grandes régions de la tête osseuse, et c'est d'elles surtout que nous voulons parler.

Tout le monde connaît l'*angle facial* de Camper, la méthode qu'il suivait pour le déterminer, celle que Cuvier et Geoffroy ont proposé de lui substituer, et le goniomètre de Morton, qui, le premier, a permis d'obtenir cet angle par une mensuration directe. M. Jacquart a perfectionné cet instrument d'une manière remarquable; et, une fois ce but atteint, il a appliqué son goniomètre à des études portant à la fois sur le vivant et sur des têtes osseuses. Je reviendrai tout à l'heure sur les résultats de ce travail.

Le seul reproche qu'on puisse adresser au goniomètre de M. Jacquart est d'être d'un prix élevé. M. Broca a voulu remédier à cet inconvénient. L'instrument qu'il a proposé à cet effet, très-simple et d'un prix très-modique, remplit très-bien le but que s'est proposé l'inventeur.

M. Broca a fait connaître un autre moyen d'obtenir l'angle facial : c'est celui qu'il a désigné sous le nom de *procédé de la double équerre*. Celui-ci a l'avantage de ne mettre en œuvre que des instruments qu'on peut se procurer partout et de fournir des données plus nombreuses que le goniomètre. Il permet en particulier d'obtenir aisément et avec exactitude le *triangle facial*. (BROCA.)

Le docteur Antelme avait fait construire depuis plusieurs années un *céphalomètre*, qui porte aujourd'hui son nom et qui permet de prendre, par une série de points, toutes les courbes de la tête, ainsi que tous les angles dont les sommets peuvent être considérés comme aboutissant au point d'intersection de l'axe biauriculaire avec le plan médian antéro-postérieur.

M. Broca a inventé et fait connaître, sous le nom de *cranio-graphe*, un appareil qui permet de dessiner d'une manière automatique et rigoureuse la projection de la tête sur un papier. Cet appareil lui a servi principalement à déterminer les angles, jusque-là non étudiés, qu'il a appelés *angles auriculaires*.

C'est encore à M. Broca qu'on doit d'avoir imaginé un procédé

simple et sûr pour mesurer l'*angle sphénoïdal* de Virchow, sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir le crâne.

Enfin j'ai moi-même cherché les moyens de mesurer avec précision l'angle indiqué par Prichard et que forment deux lignes tangentes au point le plus saillant des arcades zygomatiques et au point le plus saillant des deux pariétaux. J'ai appelé cet angle *angle pariétal*; le compas brisé, muni d'un cercle gradué, qui sert à le mesurer est le *goniomètre pariétal*.

Je ne saurais entrer dans le détail des résultats obtenus par cet ensemble de méthodes et d'instruments auquel il faudrait ajouter d'ailleurs des essais de même nature faits à l'étranger, et je veux me borner à une observation générale.

Au point de vue *descriptif*, et comme donnant avec une précision jusqu'ici inconnue les *caractères distinctifs* des races, ces moyens d'observation sont excellents. Mais il ne faut pas, au moins dans l'état actuel de la science, leur demander autre chose et attribuer aux chiffres plus ou moins différents donnés par ces mensurations une signification plus élevée.

Par exemple, Camper, ou plutôt ceux qui sont venus après lui, ont voulu voir dans la grandeur de l'angle facial un signe de supériorité intellectuelle. Son *échelle graduée* de l'Homme à la cigogne a évidemment entraîné dans une fausse voie. Les faits pathologiques auraient dû suffire pour montrer combien on s'égarait (*crânes d'hydrocéphales*). Le travail de M. Jacquart a mis du reste ce fait hors de doute. L'auteur a constaté, dans la population blanche et intelligente de Paris, une différence de 16 degrés, c'est-à-dire 6 degrés de plus que la distance admise depuis Camper comme séparant le Nègre du Blanc. Ajoutons que M. Jacquart a constaté chez nous l'existence de l'angle facial de 90 degrés, angle que Camper croyait appartenir seulement aux représentations idéalisées de la forme humaine. Or cette supériorité angulaire remarquable n'était nullement accompagnée d'une intelligence réellement exceptionnelle.

Si de la signification psychologique nous passons à la signification anatomique, j'aurai à faire des remarques analogues. On a beaucoup discuté pour savoir par quel point devait passer en haut la ligne faciale qui, avec la ligne horizontale, forme l'angle de Camper. On a voulu éviter les sinus frontaux (JACQUART) et chercher dans l'angle facial des indications relatives aux dimensions de l'encéphale et *non à celles de tel ou tel os.* (BROCA.) Je pense au contraire qu'il faut se contenter de ces dernières et ne pas aller au delà. Il est évident que les dimensions de l'encéphale sont indépendantes de la position d'un point frontal donné quelconque, et qu'il peut être plus ou moins étendu à droite, à gauche et en arrière de ce point sans que l'angle facial en soit affecté en quoi que ce soit.

Je n'en attache pas moins une importance très-réelle à la détermination exacte des *moyennes* de l'angle facial. Ce trait a sa valeur comme tous ceux qu'on peut relever sur le corps humain; il en a même une supérieure à bien d'autres. Mais cette valeur est jusqu'ici toute *morphologique*. C'est un *caractère* dans l'acception *zoologique* du mot et pas autre chose.

J'en dirai tout autant des autres caractères de même nature qu'on peut relever sur la tête humaine. J'ai, par exemple, attaché quelque importance à la mensuration exacte de l'*angle pariétal*, parce qu'il varie presque régulièrement avec l'âge, étant toujours négatif chez le fœtus et habituellement positif chez l'adulte; parce qu'il y a là évidemment un caractère distinctif, même entre les rameaux d'une même race, et parce qu'il permet d'apprécier des rapports inaperçus jusqu'ici. L'étendue de variation dépasse 30 degrés, d'après des mesures que j'ai prises, et, dans une même race, les oscillations ne vont pas au delà de celles de l'angle facial. Il y a donc là, *au point de vue descriptif*, des données nouvelles à recueillir. J'ajouterai que, depuis la publication de ma première note à ce sujet, j'ai reconnu qu'il y aurait avantage à mesurer indépendamment de l'angle que j'avais indiqué d'abord (*angle pariétal postérieur*) celui

dont les côtés passent par la suture fronto-pariétale (*angle pariétal antérieur*). Mais, je le répète, je ne vois dans l'un et dans l'autre que des particularités propres à caractériser la forme extérieure des crânes. Je me garderais bien d'attacher une idée de supériorité ou d'infériorité intellectuelle au plus ou moins de grandeur de cet angle, pas plus qu'à ses changements de signe.

Je crois que c'est ainsi qu'il faut considérer à peu près toutes les mesures linéaires ou angulaires prises à l'extérieur de la tête et qui ont pour but essentiel de partager celle-ci en régions, que l'on mesure et dont on apprécie les rapports. Aller au delà, conclure des divisions de la boîte osseuse à celles du cerveau qu'elle renferme, et surtout préjuger d'après elles le développement et les aptitudes, soit des individus, soit des races, me semble au moins fort hasardé.

II. SQUELETTE DU TRONC. — J'ai insisté un peu longuement sur les caractères tirés du squelette de la tête. Je serai plus court pour les autres régions. Ce n'est pas qu'elles ne fournissent peut-être des caractères aussi importants; mais ils ont été bien moins étudiés, et la faute n'en est pas toute aux anthropologistes. Il n'est déjà pas aisé de se procurer les têtes osseuses de races humaines, lors même qu'il s'agit de populations placées à nos portes; il est bien autrement difficile de réunir un certain nombre de squelettes entiers.

1° *Thorax*. — Toutefois la cage thoracique présente quelques faits intéressants et suffisamment constatés. Par suite de la forme du sternum, du plus ou moins de courbure des côtes, elle peut être large et effacée (*Blanc*), ou étroite et proéminente (*Nègre, Boschisman*). Ces extrêmes et les intermédiaires qui les relient ont ici et dans d'autres races assez de constance pour fournir à l'anthropologiste de bons caractères distinctifs.

2° *Bassin*. — Après la tête, cette portion du squelette a été la plus étudiée, ce qui s'explique par les applications qu'on pouvait faire des résultats à l'art des accouchements. D'ordinaire on s'est

borné à comparer le Blanc et le Nègre. Vrolick, Weber, sont allés plus loin et ont été suivis tout récemment dans cette voie par MM. Pruner-Bey et le docteur Joulin.

Ces travaux divers, accomplis en France ou à l'étranger, ont soulevé quelques questions générales et par cela même intéressantes. Vrolick avait insisté sur quelques particularités du bassin de la *Vénus hottentote* (*race boschismane*), et cherché à établir entre elle et le singe un certain rapprochement. Weber avait trouvé que chacune des races étudiées par lui (*racés blanche, mongolique, américaine et africaine*) présentait dans son bassin une forme prédominante, qui devenait par cela même caractéristique. Il ajoutait qu'il y a un certain rapport entre la forme du crâne et celle du bassin.

M. Joulin a combattu à peu près toutes ces propositions. Tout en admettant qu'il existe une certaine analogie de formes entre la cage thoracique et la cavité pelvienne, il n'admet pas que pareille chose existe entre le bassin et la tête; tout en reconnaissant quelques différences peu importantes entre le bassin des races ariennes, d'une part, et celui de toutes les autres races, de l'autre, il ne croit pas que cette partie du squelette puisse fournir des caractères propres à distinguer entre eux les groupes humains.

A priori cette donnée générale résultant du travail de M. Joulin devait paraître peu acceptable. Tout se tient dans un organisme, et quand une région entière est modifiée (*tête, thorax*), il est bien difficile de comprendre comment les causes qui ont amené cette modification seraient restées absolument sans influence sur le reste du corps, surtout sur une partie aussi étendue que le pelvis entier. Je suis au contraire convaincu que l'expérience et l'observation nous révéleront de plus en plus des *caractères de race* dans toute l'étendue du corps humain.

Dans le cas actuel, les recherches de M. Pruner-Bey ont pleinement justifié cette manière de voir. Cet auteur a distingué les races que M. Joulin avait confondues; et, par cela seul, il a rendu toute leur valeur à certaines particularités dont l'importance était dissi-

mulée par une confusion regrettable. Il a montré ainsi que Weber avait eu raison d'admettre qu'il existe dans une certaine mesure des corrélations morphologiques entre le bassin et la tête, de telle sorte que, dans certaines limites et sauf des exceptions assez nombreuses, les trois grandes cavités squelettiques présentent des modifications analogues et en rapport avec la diversité des races.

M. Pruner-Bey a abordé aussi avec la sagesse et l'esprit de critique convenables la question des prétendus *traits d'animalité* que présente le bassin de quelques races humaines (*Nègre, Boschisman*). Il les a réduits à leur juste valeur.

M. Joulin du reste avait très-bien traité ce côté de la question. Il avait signalé les différences radicales qui séparent ici l'Homme du singe. Mais peut-être ni l'un ni l'autre de ces éminents anatomistes n'a-t-il insisté suffisamment sur une considération qui me semble avoir une grande importance. Parmi les particularités qu'on a indiquées comme rapprochant l'Homme du singe, il en est qui se montrent à un degré bien autrement prononcé dans le fœtus aryan (*verticalité des iléons, ouverture de l'angle des pubis*); MM. Joulin et Pruner-Bey l'ont très-bien fait remarquer. Ce que le Nègre, les Boschismen, etc. présentent de particulier à cet égard peut donc être considéré comme un simple *arrêt relatif d'évolution*. Or les arrêts de cette nature sont loin d'être toujours un signe d'infériorité et à plus forte raison d'animalité (*angle pariétal négatif de Cuvier*).

III. EXTRÉMITÉS. — L'étude des extrémités n'a donné encore que peu de faits généraux. Je passerai donc rapidement sur cette partie du squelette.

1° *Extrémités supérieures*. — J'ai déjà rappelé que la race nègre africaine différait des Européens par la longueur et la proportion de son membre supérieur. Les mesures exécutées par M. Broca ont confirmé et précisé ce résultat général. Étendues à la clavicule, elles ont révélé des faits analogues; elles ont montré de plus que dans les deux races cet os est plus long chez l'homme que chez la femme.

La perforation de la fosse olécranienne avait été regardée comme un caractère distinctif de la race Houzouana (*Boschismen*). Signalée depuis chez les Guanches par Desmoulins lui-même, puis chez les anciens Égyptiens (PRUNER-BEY), elle a été retrouvée par M. Broca sur les squelettes d'Orouy, où elle a présenté une fréquence bien remarquable. Ici en effet, sur trente-deux humérus huit présentaient cette conformation. C'est encore un de ces faits qui montrent combien peu les caractères les plus exceptionnels sont les attributifs *exclusifs* d'une seule race, et comment ils peuvent se montrer d'une manière erratique dans les groupes les plus éloignés.

2° *Extrémités inférieures*. — La voûte du pied peu marquée, la saillie exagérée du calcanéum, sont généralement indiquées comme des caractères de la race nègre, et le dernier de ces caractères est même considéré en Abyssinie presque comme le seul trait qui soit vraiment caractéristique. (D'ABBADIE.) Mais d'une part nos conseils de révision exemptent chaque année un certain nombre de conscrits comme présentant le *pied plat*, et d'autre part les Nègres à *pied cambré* ne paraissent pas être rares. (BARTH, PRUNER-BEY, SIMONOT.) En outre les Bambaras, qui ont le pied aplati, les Iolofs, dont le membre inférieur ressemble au nôtre, manquent également de la saillie du talon. (SIMONOT.) Ces deux caractères n'ont donc rien d'absolu.

B. CARACTÈRES TIRÉS DES PARTIES MOLLES.

Après nous être occupé des formes extérieures du corps, après avoir passé en revue le squelette, nous aurions à prendre un à un les appareils organiques et à les étudier à leur tour. Malheureusement les faits recueillis deviennent ici de plus en plus rares, alors que les observations auraient besoin d'être plus multipliées pour donner des résultats d'une valeur précise. Voyons pourtant ce qu'a déjà fourni cette étude à peine commencée, et qui n'a porté en réalité jusqu'ici que sur deux des termes les plus éloignés de la série humaine : le Blanc européen et le Nègre d'Afrique.

I. SYSTÈME NERVEUX; CERVEAU. — Cet appareil, dont Cuvier a dit avec une exagération qui s'explique par l'époque où il écrivait, qu'il est l'animal tout entier, est heureusement celui qui a le plus attiré l'attention des anthropologistes, celui sur lequel peut-être nous possédons le plus de notions comparatives.

1° *Rapport entre les centres nerveux et leurs expansions.* — Tout d'abord nous rencontrons un fait général, signalé par Sæmmering, et que les magnifiques préparations de M. Jacquart, exposées dans les galeries du Muséum, mettent hors de doute. Comparativement au Blanc, le Nègre présente une prédominance marquée des expansions nerveuses périphériques; les troncs sont chez lui plus gros, les filets plus nombreux, ou peut-être seulement plus faciles à isoler et à conserver par suite de leur volume même. En revanche, le centre cérébral, ou au moins le cerveau proprement dit, paraît être inférieur en développement.

2° *Poids du cerveau.* — En effet, malgré ce qu'ont dit à ce sujet Blumenbach et Tiedmann, le cerveau du Nègre semble être en moyenne moins volumineux que celui du Blanc. Malheureusement ce fait ne résulte encore que des inductions fournies par le jaugeage des crânes. Les estimations directes tirées du poids sont jusqu'ici trop peu nombreuses pour servir de contre-épreuve, et leurs résultats sembleraient même peu d'accord avec le précédent. La totalité des nombres réunis par Pruner-Bey, et empruntés à Mascagni (738 grammes et 1,587 grammes), à Sæmmering (1,354^{gr},5) et à Cooper (1,458 grammes), donnent, il est vrai, une moyenne (1,284^{gr},37) notablement inférieure à celle des Européens adultes (1,410^{gr},36, BROCA). Mais le premier de ces nombres (738 grammes) est bien au-dessous de la limite à laquelle se manifeste l'idiotie, même en prenant les évaluations les plus basses (900 grammes, GRATIOLET) : il doit donc être écarté; et les trois autres donneraient une moyenne de 1,466^{gr},50, supérieure à la nôtre. Enfin, si on prend seulement les nombres donnés par Sæmmering et par Cooper, nombres que Pruner-Bey regarde

comme méritant plus de confiance, on atteint encore une moyenne de 1,406^{gr},25, bien peu différente, on le voit, de la moyenne européenne.

A supposer l'exactitude des pesées rapportées par Pruner-Bey, ce résultat, si peu d'accord avec ceux qu'a donnés le cubage des cavités crâniennes, peut s'expliquer de bien des manières. On peut, entre autres, avoir négligé d'enlever les enveloppes du cerveau. Toutefois, M. Simon, qui a procédé ainsi, n'a trouvé que 1,226 grammes pour le poids du cerveau d'un Nègre âgé de cinquante à soixante ans.

On voit combien cette question mérite d'être reprise, à l'aide d'expériences directes et précises, par les anthropologistes placés dans les conditions nécessaires pour se livrer à une semblable recherche.

Ces expérimentateurs devront, en outre, tenir compte d'une circonstance jusqu'ici négligée. Dans son beau Mémoire sur le Nègre, M. Pruner-Bey, dont l'expérience en pareille matière a la plus grande autorité, remarque que « la consistance de la masse « cérébrale est incontestablement plus forte chez le Nègre que chez « le Blanc. » Ce fait rend peut-être compte des chiffres élevés que j'ai rapportés plus haut. Mais il tendrait, en outre, à montrer que, pour juger la *valeur* relative de l'encéphale dans les deux races, on ne peut se baser sur la comparaison des *poids*, la *densité* étant différente.

Le volume et le poids du cerveau dans la race blanche ont été, dans le sein de la Société d'Anthropologie, le sujet d'une des discussions les plus longues et les plus remarquables qu'elle ait eues à consigner dans ses *Bulletins*. Sans doute, l'argumentation a parfois tourné à l'examen de l'Homme considéré comme individu; sans doute, lorsqu'il s'est agi d'interpréter l'Anatomie, on a quelquefois glissé de la Physiologie dans la Métaphysique et la Psychologie, et l'on a été ainsi entraîné à mettre le pied sur le terrain des hypothèses, comme nous le verrons plus loin; mais l'importance des

faits précis qui ont constamment servi de point de départ aux diverses opinions émises, le *criblage* auquel ils ont été soumis dans ce débat contradictoire, n'en donnent pas moins un intérêt de premier ordre à ces pages qui, précisément parce qu'elles ont été souvent improvisées, n'en mettent que mieux en lumière le savoir de ceux qui les ont remplies.

Je ne puis, on le comprend, entrer dans le détail de cette discussion. Remarquons toutefois que les membres de la Société qui y ont pris part ont habituellement présenté à la fois l'exposé des faits et la signification qu'ils leur prêtaient. Ils entremêlaient ainsi des caractères anatomiques et des caractères de l'ordre physiologique et intellectuel.

Sans doute, il était difficile qu'il en fût autrement, la discussion étant née précisément d'un rapprochement de ce genre fait par M. Gratiolet (*crâne de Totonaque*). La recherche des rapports avait d'ailleurs ici sa raison d'être et son utilité. Toutefois, dans un résumé comme celui-ci, je crois utile de séparer ces deux ordres de considérations et d'examiner séparément les *caractères anatomiques*, sauf à revenir plus tard sur leurs relations avec les phénomènes intellectuels.

Constatons d'abord que cette discussion a eu un résultat général important, celui de fournir pour la comparaison des races étrangères, quand il s'agira du poids du cerveau, *une norme* à laquelle pourront être rapportés avec sûreté les nombres obtenus à l'avenir. On comprend l'immense utilité d'un pareil point de repère pour des questions aussi délicates et jusqu'à présent si incertaines.

Le mérite d'avoir fourni les éléments nécessaires à la solution de ce problème appartient incontestablement à Rud. Wagner, que la Société s'était associé avec empressement, et qu'elle a eu depuis la douleur de perdre. Réunissant aux recherches de ses devanciers (TIEDMANN, SIMS, PARCHAPPE, LÉLUT, HUSCHKE, BERGMANN) le résultat bien plus considérable des siennes propres, ce savant

avait dressé le tableau de 964 cerveaux, dont le poids avait été obtenu directement après en avoir enlevé les enveloppes; il les avait échelonnés, en commençant par les plus lourds et finissant par les plus légers; mais il n'avait pas tenu compte des circonstances d'âge, de sexe, de santé, de maladie, etc. Les résultats auxquels il était arrivé, quoique concordant assez bien avec ceux qu'avaient fait connaître ses prédécesseurs, avaient évidemment besoin d'être contrôlés par une critique éclairée. M. Broca s'est acquitté de cette tâche de manière à faire accepter ses chiffres par ceux-là même qui ont combattu les conclusions qu'il en tirait.

De cet ensemble de recherches résulte un certain nombre de propositions générales qu'on peut formuler de la manière suivante :

1° Toutes choses égales d'ailleurs, le poids du cerveau varie proportionnellement ou presque proportionnellement à la taille. Deux groupes d'hommes ayant en moyenne 1^m,74 et 1^m,63 avaient des cerveaux dont le poids moyen était de 1,330 grammes et 1,254 grammes (PARCHAPPE). Dans cet exemple, reposant, il est vrai, sur un nombre trop restreint d'observations, la différence entre les chiffres *maxima* et *minima* est exactement la même pour la hauteur du corps et le poids du cerveau (6 pour 100, BROCA). Les femmes présentent des faits analogues, mais l'égalité des différences est rompue au profit de la taille.

2° Toutes choses égales d'ailleurs, le cerveau de la femme est un peu moins pesant que celui de l'homme; et M. Broca a montré qu'il en était ainsi à tous les âges de la vie. Déjà M. Parchappe était arrivé à la même conclusion, tout en tenant compte de la différence de la taille entre les deux sexes.

3° La moyenne maximum de l'Européen (*Anglais, Français, Allemands*) se montre de l'âge de trente à quarante ans. Elle est alors de 1,262 grammes pour la femme et de 1,410^{gr},36 pour l'homme; soit, en centièmes, 100 et 111,7.

4° A partir de ce maximum, le poids du cerveau paraît diminuer progressivement et d'une manière plus ou moins continue.

Du moins les calculs portant sur les périodes décennales révèlent, chez l'homme comme chez la femme, des moyennes qui vont en décroissant. Cette diminution est probablement en relation avec le développement des sinus frontaux.

5° Chez le Blanc européen, pour qu'un cerveau soit apte à fonctionner, il doit peser au moins 975 grammes pour la femme et 1,133 grammes pour l'homme. Ces chiffres résultent de la discussion du tableau de Wagner. (Broca.)

Ajoutons que cet organe peut d'ailleurs descendre bien au-dessous de ce poids sans que la vie s'arrête et même sans que l'intelligence disparaisse d'une manière absolue (*microcéphales*). Les plus petits cerveaux que l'on ait pesé sont ceux de Teite, cité par Wagner (300^{gr}), et celui de la femme qui a fait le sujet d'un mémoire de M. Gore (283^{gr},75). Ces cerveaux sont sensiblement inférieurs en poids à celui du Gorille et de l'Orang.

6° Chez le Blanc européen, le poids maximum du cerveau chez l'homme sain atteint peut-être 2,231 grammes (*Cromwell*), ou même 2,238 grammes (*Byron*). Mais le premier de ces exemples n'offre peut-être pas toutes les garanties d'exactitude désirables (WAGNER); le second a été ramené par le savant allemand à 1,807 grammes. En revanche, Wagner porte à 1,861 grammes le poids du cerveau de Cuvier, que le procès-verbal d'autopsie, rédigé par le professeur Bérard, déclare avoir été de 1,829^{gr},96. On peut regarder ces nombres comme indiquant la limite supérieure que le poids du cerveau humain peut atteindre dans la race blanche, sans que la santé générale paraisse en souffrir.

Dans les recherches que je viens de rappeler on n'a jamais tenu compte des *densités*. C'est là, à mes yeux, une lacune qui peut être très-grave. Entre cerveaux de même race et également sains, il doit exister peu de différences. Il n'en serait pas moins curieux de rechercher si sur ce point le cerveau d'un manouvrier et celui d'un homme livré aux travaux de l'esprit se ressemblent entièrement. Le fait signalé par M. Pruner-Bey chez le Nègre permet au moins de

poser la question. Mais l'état de maladie doit avoir une influence sérieuse; et, par exemple, rien ne nous dit avec certitude que le cerveau œdémateux qui a *pesé* plus que ceux de Cuvier et de Byron était en réalité plus volumineux. Le cerveau des fous mériterait en particulier d'être examiné avec soin à ce point de vue.

3° *Forme générale du cerveau; régions encéphaliques.* — La forme générale du cerveau normalement développé et remplissant la boîte crânienne est évidemment déterminée par celle de ce dernier. Mais existe-t-il une relation constante entre les diverses régions du crâne (*régions frontale, pariétale, occipitale*) et les régions cérébrales? Peut-on conclure absolument des premières aux secondes?

Même sans que ces questions aient été posées d'une manière positive, on peut dire que la plupart des membres de la Société d'Anthropologie y ont répondu par l'affirmative. A plusieurs reprises, dans la grande discussion relative au cerveau, cet ordre d'idées a été abordé, et les orateurs, même lorsqu'ils différaient d'opinion sur d'autres points, se sont exprimés comme s'il s'agissait ici de faits généraux incontestables.

Il est en effet évident que certaines régions cérébrales sont nettement circonscrites par les replis de la dure-mère. Ceux-ci, à leur tour, ont des points d'attache déterminés à la surface interne des divers os qui concourent à former la cavité crânienne. Les dimensions relatives de ces os semblent donc ne pouvoir varier sans que les diverses parties de la masse encéphalique présentent des modifications correspondantes.

C'est bien ainsi que les choses doivent se passer d'une manière générale. Toutefois, je crois pouvoir reproduire ici les réserves exprimées précédemment. Il ne me semble pas démontré que les rapports soient *rigoureux* et *constants*. Le fait recueilli par Gratiolet, que j'ai rapporté plus haut, a montré, à n'en pouvoir douter, que, chez l'Homme, le crâne, l'encéphale et les diverses parties composantes de celui-ci peuvent se développer indépendamment les uns des autres. Le contraste signalé par le même anatomiste, chez les

singes, entre le développement de l'os *occipital* et celui du *lobe cérébral* de même nom n'est guère moins digne d'attention.

Il serait bien possible qu'entre ces faits extrêmes et les faits généralement admis, il se produisît de nombreux intermédiaires; il n'y aurait rien d'étrange à ce que ces intermédiaires, en se réalisant, constituassent des caractères intéressants, importants à connaître. Il est en tout cas permis d'appeler sur ce point l'attention des anatomistes.

Quoi qu'il en soit, en se fondant sur la doctrine généralement acceptée et qu'il a appuyée de nombreuses recherches, Huschke a été conduit à signaler comme très-remarquables les rapports que le cerveau du Nègre adulte présente avec celui de la femme et de l'enfant européens. Les observations de Reichart et de M. Pruner-Bey sur le cerveau confirment cette appréciation. Le premier compare même le cerveau du Nègre à celui du fœtus aryan âgé de sept mois. (PRUNER-BEY). M. Pruner-Bey, de son côté, s'exprime ainsi : « Par sa pointe arrondie, par son lobe postérieur moins développé, il ressemble au cerveau de nos enfants; par la saillie du « pariétal, au cerveau de nos femmes. »

4° *Circonvolutions*. — L'étude des circonvolutions cérébrales constitue aujourd'hui une part importante de l'encéphalographie. C'est incontestablement à M. Gratiolet que l'on doit d'avoir montré la valeur des caractères puisés à cette source. Son *Mémoire sur les plis cérébraux de l'Homme et des Primates* a été accepté d'emblée comme un ouvrage classique et fondamental. Cette topographie de la surface cérébrale montrait qu'un ordre remarquable existe là où on n'avait guère su voir auparavant que la confusion. Elle a rendu un sérieux service à l'Anthropologie aussi bien qu'à la Zoologie; elle a ouvert de nouveaux horizons à l'étude d'une partie représentant en poids les deux tiers de l'encéphale entier. A ces divers titres, il est impossible de ne pas reconnaître que le travail de M. Gratiolet a réalisé un progrès très-sérieux.

Toutefois l'auteur est peut-être allé un peu loin et s'est montré

quelque peu absolu dans quelques-unes de ses conclusions. M. Daresté a montré, en effet, que les caractères tirés des circonvolutions cérébrales n'ont pas la fixité rigoureuse que quelques personnes leur attribuent encore. Chez les animaux, sur le même cerveau, on constate parfois entre le côté droit et le côté gauche des différences de l'ordre de celles qui ont été regardées comme spécifiques ou même comme génériques. (DARESTÉ.)

Néanmoins, rien de semblable n'a été encore signalé chez l'Homme. Ici la disposition générale paraît être remarquablement fixe, du moins en ce qui touche aux *circonvolutions fondamentales* ou *primaires*. La disposition de celles-ci présente des particularités qui distinguent nettement l'Homme des singes, même des plus élevés; et ce fait, mis en lumière par Gratiolet, est accepté aujourd'hui, je crois, par les anatomistes de toutes les écoles. Il n'a du moins été contredit par personne à la Société d'Anthropologie.

Il en est tout autrement des circonvolutions *secondaires* ou *accessoires*. Le nombre et la complication de celles-ci sont au contraire remarquablement variables. C'est à elles qu'il faut appliquer l'observation, déjà ancienne, de Sœmmering, lequel avait constaté que, chez le Nègre, la surface du cerveau est sensiblement moins accidentée que chez le Blanc. L'observation a montré que, chez les Boschismen, à en juger par le cerveau de la *Vénus hottentote*, les circonvolutions étaient encore moins nombreuses et moins compliquées que chez leurs frères noirs. (GRATIOLET.)

Ce n'est pas seulement de race à race qu'on rencontre les différences dont il s'agit : dans une même population, on en a constaté de très-remarquables. Le cerveau de Cuvier reste jusqu'ici le type du maximum de développement que peuvent réaliser les circonvolutions. Non-seulement elles étaient de beaucoup plus multipliées que dans les cerveaux ordinaires, non-seulement les sillons qui les séparaient étaient sensiblement plus profonds, mais encore chacune d'elles était comme doublée par une sorte de crête mame-lonnée.

Ainsi, parmi tous les cerveaux sains étudiés jusqu'ici, le même, celui de Cuvier, est à la fois le plus volumineux, ou au moins le plus lourd, et le plus accidenté superficiellement. A l'autre extrémité de l'échelle, on trouve le cerveau de la Vénus hottentote, dont malheureusement on ignore le poids, mais qui est très-petit et qui présente les circonvolutions les plus simples qu'on ait constatées sur un cerveau de femme ou d'homme intelligent. Entre les deux se présentent, comme intermédiaires à ces deux points de vue, les cerveaux du Blanc ordinaire et du Nègre guinéen. Ces rapprochements suffiraient à eux seuls pour faire naître la pensée qu'il doit exister quelque rapport entre le volume du cerveau et le plus ou moins de développement des circonvolutions. Les recherches déjà anciennes de M. Dareste sur les coïncidences que présente la taille des Mammifères et le développement des replis cérébraux confirmaient déjà cette présomption, que j'ai bien des fois exprimée dans mes cours.

Mais il restait à rendre compte de ces coïncidences. Une observation très-simple de M. Baillarger a résolu cette question, qui avait longtemps arrêté celui-là même qui l'avait soulevée. (DARESTE.) Une partie qui forme les deux tiers de l'encéphale doit avoir évidemment un rôle important à remplir; quand l'ensemble s'accroît d'une certaine manière, elle doit croître dans la même proportion, sinon l'harmonie générale serait évidemment rompue. Or, dans deux corps semblables, les volumes sont entre eux comme les cubes des diamètres homologues, tandis que les surfaces sont entre elles seulement comme les carrés de ces diamètres. Quand le cerveau augmente de volume, il faut donc que la couche enveloppante qui forme les circonvolutions se plisse de plus en plus pour conserver une étendue proportionnelle à la masse totale; quand il diminue, elles doivent diminuer de nombre, et se simplifier par la même raison.

Dès lors, en se rappelant ce que la méthode des pesées nous a appris sur le rapport qui existe entre la taille et le volume du cer-

veau, on admettra facilement que, dans les races de petite taille, les circonvolutions doivent être plus simples et plus rares que dans les races à taille élevée. La rareté, la simplicité des plis cérébraux de la Vénus hottentote ne seront plus un signe d'idiotie, comme quelques anatomistes l'ont avancé. En fait, cette femme n'était nullement idiote. Peut-être, si la comparaison pouvait se faire rigoureusement, trouverait-on que la surface représentée par ses circonvolutions est égale proportionnellement, sinon à la surface exceptionnelle du cerveau de Cuvier, du moins à celle de la moyenne des cerveaux blancs.

Si tel était le résultat, on ne pourrait pas même voir dans les formes extérieures de ce cerveau le caractère d'infériorité qu'admettait Gratiolet.

Il est évident que, dans l'étude du cerveau des microcéphales, il faudra tenir compte de ces considérations. On sait en effet que la taille de ces individus ne s'élève guère au-dessus de celle des enfants, alors même qu'ils proviennent d'une race et d'une famille de taille au moins moyenne (*prétendus Aztèques*).

Indépendamment d'autres considérations, dont nous parlerons plus loin, la mesure de la surface représentée par les circonvolutions cérébrales aurait donc un intérêt réel; mais cette mesure n'est rien moins que facile à obtenir. La mensuration directe pratiquée par M. Hermann Wagner est bien longue, bien délicate, et ne saurait être appliquée sur une grande échelle. En outre, elle nécessite l'admission de compensations et de moyennes, et prête à l'incertitude.

Le procédé de M. Baillarger est à la fois plus exact et plus simple. Il consiste à déplisser l'hémisphère cérébral d'une manière suffisante pour qu'on puisse le mouler en plâtre. Un linge fin, appliqué sur ce moule de façon à en suivre toutes les anfractuosités, donne la surface exacte de l'hémisphère. M. Baillarger a opéré sur des cerveaux français, et il estime que la surface cérébrale déplissée est en moyenne de 1700 centimètres carrés. Voilà encore un chiffre

qu'on peut prendre pour point de départ dans des recherches comparatives.

5° *Couleur du cerveau*. — Depuis longtemps, des naturalistes, des voyageurs, des anatomistes, avaient annoncé que le cerveau du Nègre, participant du caractère extérieur qui a valu son nom à cette race, se distinguait du cerveau du Blanc par sa couleur noirâtre. Une expérience faite à Paris dans le service de M. Rayer confirma le fait général. Mais M. Gubler, qui l'avait préparée, ne vit, dans la comparaison ainsi établie entre deux termes extrêmes, qu'une raison de plus pour rechercher s'il n'existait pas de termes moyens. Dans ce but, il examina, au point de vue de la coloration, les cerveaux provenant d'individus appartenant tous à la race blanche, mais dont le teint présentait des différences de coloration.

Le résultat de ces recherches fut tel qu'il était facile de le prévoir. La coloration interne se montra en rapport direct avec la coloration extérieure. Chez les individus blonds, à yeux bleus, à peau blanche et rosée, la matière pigmentaire semble faire entièrement défaut. Chez les individus bruns de peau, à cheveux et à poils noirs, à iris très-foncé, « non-seulement le cerveau enveloppé de ses membranes offre une nuance bistrée, mais une couche de matière noire, « tout à fait comparable à celle du Nègre, couvre la protubérance, « le bulbe rachidien et quelques autres points des « centres nerveux. »

Ainsi, à l'intérieur comme à l'extérieur, la coloration des tissus présente cette série graduée sur laquelle j'ai déjà si souvent insisté; ainsi disparaît ce qu'on avait attribué d'absolu à une particularité sur laquelle on avait insisté comme séparant le Nègre du Blanc au point d'en faire deux espèces distinctes.

II. SYSTÈMES VASCULAIRE ET RESPIRATOIRE. — Considérés dans leur ensemble, le système vasculaire du Nègre et celui du Blanc présentent quelque chose d'analogue à ce que nous a montré le système nerveux. L'appareil veineux prédomine visiblement sur l'appareil artériel (PRUNER-BEY); et ici encore les belles préparations de M. Jac-

quart sont la preuve matérielle de l'exactitude des observations du savant que je viens de citer. Cette prédominance semble s'étendre jusqu'aux cavités droites du cœur.

Les poumons sont moins développés chez le Nègre que chez le Blanc. Ils sont comme refoulés en haut par les viscères abdominaux, l'estomac, la rate, le foie. (PRUNER-BEY.)

A ces différences, à ce balancement entre les organes des deux grandes cavités du tronc, combiné avec les conditions de chaleur au milieu desquelles vivent toutes les races nègres, se rattache peut-être en partie la production exagérée du pigment qui les colore. Cette opinion, que je n'exprime d'ailleurs que sous toutes réserves, expliquerait les faits sur lesquels notre célèbre voyageur, M. d'Abbadie, se fonde pour attribuer à l'alimentation végétale une influence marquée sur la production du teint noir.

Peut-être rattacherait-on un jour aux mêmes causes les caractères que présente le sang des Nègres *tant qu'ils vivent dans leur milieu natal*. M. Pruner-Bey, qui les a étudiés sur place, et qui, en qualité de médecin, a pu bien des fois constater les faits, s'exprime ainsi à ce sujet : « Leur sang (celui des Nègres) est toujours noir, « épais, visqueux et poisseux; il sort très-rarement en jet par la « saignée, adhère fortement au vase et présente toujours une sérosité « d'un jaune plus ou moins foncé. » Les notes qu'a bien voulu écrire pour moi M. Visinié présentent un tableau exactement opposé des caractères du sang chez le Nègre. Mais cet habile médecin n'a pas observé en Afrique; c'est dans la Louisiane qu'il a traité par milliers des *Nègres créoles*. Chez ceux-ci le sang ne donne qu'un caillot très-peu volumineux, et la sérosité est abondante et pâle; quand il tache le linge, il fait une marque peu foncée qu'entoure un aréole large et séreuse. La moindre saignée abat et fatigue le malade, qui se remet difficilement.

Certainement ces deux témoignages sont également dignes de foi et font comprendre la cause des contradictions que présentent les dires d'autres voyageurs. Évidemment, le Nègre, transporté aux

États-Unis, subit une modification assez profonde pour que la constitution même du sang en soit altérée : de nourri, d'épais qu'il était, ce liquide se transforme en sang de chlorotique.

Que cette transformation tienne aux conditions générales du climat, à l'esclavage, à la nourriture, etc. peu importe. Il n'en est pas moins impossible de méconnaître ici une de ces *actions de milieu* dont un certain nombre d'anthropologistes s'efforcent de nier ou d'amoindrir l'influence. Or ici nous voyons cette action atteindre le liquide nourricier, qui va partout, qui pénètre partout. Comment le reste du corps pourrait-il lui échapper ?

III. SYSTÈME DIGESTIF. — Nous avons vu l'appareil glandulaire cutané plus développé chez le Nègre que chez le Blanc. Le même fait se reproduit tout le long du canal intestinal, dont la surface est partout accidentée par la saillie des organes sécréteurs, surtout dans l'estomac et dans le côlon. (PRUNER-BEY.) Les grandes glandes qui se rattachent au tube digestif sont également développées d'une façon remarquable, surtout le foie. Il en est de même des capsules surrénales. Tous ces organes présentent un état habituel d'hypérémie veineuse. Enfin les mucosités intestinales sont très-épaisses et offrent l'apparence d'un corps gras. (PRUNER-BEY.)

§ 3. CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES.

L'histoire spéciale des races humaines présente un assez grand nombre de faits physiologiques intéressants, et à la fois suffisamment différents et précis pour pouvoir servir de *caractères distinctifs*. On trouve des populations remarquablement sobres et vivant exclusivement de substances végétales sans que l'organisme en souffre (*régions intertropicales*); d'autres qui se gorgent d'aliments gras que repousseraient nos organes digestifs (*régions polaires*). La respiration, la circulation, la chaleur animale, les sécrétions, etc. présentent aussi quelques variations légères à qui prend l'homme blanc pour

type (*Nègre*, PRUNER-BEY); il en est de même pour l'énergie de la force musculaire (PÉRON) et pour la manière de la dépenser (*Indous*). La sensibilité générale, la résistance à la douleur, présentent parfois aussi des différences assez marquées (*Chinois*, MORACHE)... etc.

Mais la plupart de ces traits touchent à des particularités qui ne peuvent trouver place dans ces considérations générales. Plusieurs sont la *conséquence de faits antérieurs* et se rattachant à des conditions de milieu, à des habitudes, etc., parfois même à des croyances ou à des institutions. Pour en parler, il faudrait entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin et sortiraient du cadre actuel. Je me bornerai donc à rappeler ici quelques phénomènes généraux dépendant de l'évolution de l'organisme lui-même, et qui suffiront pour justifier ce que je viens de dire.

Mais auparavant je dois revenir sur un ensemble de faits et de considérations longuement et savamment traités à la Société d'Anthropologie. J'ai déjà entretenu le lecteur des principales particularités anatomiques mises en relief par la grande discussion relative à la grandeur de la cavité crânienne, au volume et au poids de l'encéphale; il me reste à dire quelque chose de la manière dont ces faits ont été interprétés dans le sein de la Société.

I. RAPPORTS DU CERVEAU AVEC L'INTELLIGENCE. — Si matérialiste que l'on puisse être, on est bien forcé de reconnaître que nos *pensées* sont quelque chose de fort différent des sécrétions proprement dites. La célèbre phrase de Cabanis n'a certainement rien de scientifique. D'autre part, quelque spiritualiste que l'on soit, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'un cerveau suffisamment développé et sain est nécessaire à la production des pensées, à l'exercice de l'intelligence. Pour les deux doctrines, quelque opposées qu'elles soient, le cerveau est donc le siège de ces phénomènes, si mystérieux pour nous, du moins jusqu'ici.

La Physiologie a montré d'une manière désormais incontestable que le champ des faits intellectuels, au moins des mieux caracté-

risés, ne s'étend pas à l'encéphale entier, et qu'il est limité aux hémisphères cérébraux. Elle a voulu aller plus loin, et elle s'est demandé si, dans ces hémisphères eux-mêmes, certains points ne seraient pas plus ou moins exclusivement réservés à l'exercice de chacune des facultés intellectuelles, et jusqu'à quel point l'intelligence était en rapport avec le développement matériel des organes qui servent à ses manifestations d'ensemble ou de détail.

Gall et Spurzheim avaient répondu à la première de ces questions en inventant la Phrénologie, qui repose sur le principe de la *localisation des facultés*, entendu d'une manière absolue.

La seconde me semble avoir été résolue à peu près de la même manière par la plupart des physiologistes, d'accord en cela avec le sentiment public. En général, on paraît accorder une certaine supériorité intellectuelle aux hommes dont la tête présente un développement prononcé.

Les deux questions ont reparu à la Société d'Anthropologie; elles ont pour ainsi dire fait le fond de la discussion dont j'ai déjà parlé. Elles ont du moins donné lieu aux plus longs développements et soulevé les plus vives controverses. D'accord sur les particularités anatomiques, sur la plupart des phénomènes physiologiques, les orateurs ont le plus souvent différé d'opinion quant à leur signification. C'est là ce que proclamait M. Broca lui-même en répondant à M. Gratiolet. « Je ne puis, disait-il à son adversaire, que me féliciter d'une chose, c'est que la dissidence qui existe entre nous « roule sur l'interprétation des faits bien plus que sur les faits « eux-mêmes. »

Il était difficile, en pareille matière, de ne pas franchir de temps à autre les limites si sagement respectées d'ordinaire, de ne pas faire quelques pas hors du domaine de la science proprement dite. Cela est arrivé; et des deux parts on n'a pas hésité à le reconnaître. « Au point de vue anthropologique, dit M. de Jouvencel en discutant les opinions de M. Gratiolet, je ne nierai pas le grand intérêt « de la question débattue; mais je ne crois pas que la question puisse

« maintenant aboutir à une solution positive. Aucun des termes du problème n'est suffisamment précisé. » M. Gratiolet, de son côté, répliquant à M. de Jouvencel, s'exprime ainsi : « Avouons que les questions qui ont été agitées dans le cours de cette discussion touchent à des problèmes si élevés et parfois si peu solubles, qu'il y aurait en vérité folie à prétendre ramener tous les physiologistes à une opinion commune. »

Ces francs aveux, formulés par deux des savants qui ont pris le plus de part aux débats dont il s'agit, motiveront la brièveté avec laquelle je m'efforcerai de résumer une discussion qu'il est impossible de lire sans un vif intérêt, même après y avoir assisté. C'est d'ailleurs le moment de rappeler qu'à l'argumentation théorique on trouvera partout mêlés des faits précis, dont j'ai indiqué les principaux en parlant des caractères anatomiques.

Les discussions sont généralement d'autant plus vives que *les termes du problème sont moins précisés, que le problème est moins soluble*. Celle dont il s'agit n'a pas fait exception à la règle. A lire quelques-unes des pages brillantes qui la résument, on pourrait croire les orateurs séparés par d'infranchissables barrières. Il n'en est rien pourtant, et ils le proclament eux-mêmes fréquemment. Voici encore comment s'exprime M. de Jouvencel : « L'opposition entre les adversaires n'est, en définitive, que du plus au moins, chacun d'eux admettant certaines opinions dans certaine mesure, sans que ni les uns ni les autres des belligérants puissent définir nettement la limite qui les sépare. »

En effet, en ce qui touche la question des localisations cérébrales, tous les orateurs se sont accordés, d'une part, à regarder comme définitivement condamnée l'application que Gall et Spurzheim avaient faite du principe; d'autre part, à déclarer que le principe lui-même est indépendant de cette application et doit être reconnu pour vrai dans une mesure qui reste à déterminer.

Toutefois, M. Gratiolet admet que le cerveau, multiple à certains égards, reste un dans son ensemble. Il invoque, comme manifesta-

tion de cette unité fondamentale, le phénomène de l'attention et les exemples que fournit l'histoire d'Archimède, celle de Cardan, etc.

MM. Broca, Auburtin et de Jouvencel maintiennent d'une manière plus absolue le principe de la division des organes correspondants aux facultés. Ils s'appuient sur les faits anatomiques, en particulier sur la structure des diverses circonvolutions, sur la topographie cérébrale due à M. Gratiolet lui-même, et citent l'enfant, la femme, le pianiste, le maître d'armes, l'écuyer, etc. comme prouvant chaque jour que l'attention est multiple.

Je ferai remarquer que M. Gratiolet aurait pu riposter par l'expérience des micrographes, par les détails que Robert Houdin a publiés sur la manière dont il a fait l'éducation de ses yeux, etc., pour soutenir que, dans les exemples qu'on lui opposait, l'attention, quoique rapide, est successive et non simultanée.

La discussion a pris quelque chose de plus précis, lorsqu'elle a porté sur la localisation de la faculté du langage.

A ce sujet M. Rufz a cité des faits d'aphémie absolue, survenus à la suite de la morsure du trigonocéphale chez des personnes dont toutes les facultés restaient d'ailleurs parfaitement intactes. Malheureusement, et par cela même, le cerveau n'a pu être étudié.

MM. Auburtin, Broca, Dally, Linas, Martin, ont rappelé les faits déjà connus d'abolition plus ou moins complète du *langage articulé* chez certains malades, et signalé les lésions anatomiques qui l'accompagnaient. M. Broca, s'appuyant sur les observations de ses prédécesseurs et sur les siennes propres, avait indiqué d'abord l'extrémité postérieure de la troisième circonvolution frontale comme étant le siège circonscrit de la faculté dont il s'agit. Plus tard, il crut pouvoir aller plus loin encore : il regarda l'*hémisphère gauche* comme la partie de l'encéphale qui préside essentiellement aux phénomènes intellectuels et par conséquent au langage. Selon lui, « la plupart des hommes sont naturellement gauchers du cerveau. . . » « De même que nous dirigeons les mouvements de l'écriture, du dessin, de la broderie, etc. avec l'hémisphère gauche, de même

« nous parlons avec l'hémisphère gauche. C'est une habitude que nous prenons dès notre première enfance. » Une observation d'aphasie très-détaillée et très-curieuse, recueillie par M. Voisin, a paru confirmer l'explication ingénieuse que M. Broca avait donnée de faits antérieurement observés par lui ou par d'autres.

En revanche, M. Dally, rapportant au système nerveux tout entier les fonctions supérieures de l'être vivant, voyant dans le cerveau, non point un organe créateur des idées, mais un organe transformateur des impressions, déclare que « la faculté du langage est une résultante et non une propriété élémentaire. » Selon lui, « les lésions organiques constatées chez les aphémiques prouvent que l'une ou plusieurs des conditions anatomiques du langage peuvent être détruites, mais ne sauraient prouver que le langage a un organe spécial. »

Malgré le très-vif intérêt que n'a cessé de présenter la discussion au point de vue physiologique et psychologique, on voit qu'elle a habituellement tourné à l'étude de l'Homme considéré comme individu. Le titre même de la Société autorise sans doute ces excursions. Toutefois, trop répétées, elles auraient l'inconvénient de changer une direction qui a valu à la Société d'Anthropologie le rang élevé qu'elle a atteint en si peu d'années.

Les orateurs me semblent être restés plus fidèles à leur véritable rôle, lorsqu'ils ont cherché, dans les rapports entre le cerveau et les facultés intellectuelles, des signes propres à caractériser les groupes humains. Ainsi la division en *racés frontales*, *racés pariétales* et *racés occipitales*, proposée par Gratiolet, aurait une importance réelle si elle était fondée sur des observations directes, s'il était démontré qu'à chacun de ces caractères anatomiques correspondent des différences dans le développement de l'intelligence et la direction des aptitudes. Mais cette classification et les idées qu'elle suppose ne reposent guère que sur des données un peu théoriques et sur des inductions tirées du développement relatif des os du crâne, inductions au sujet desquelles j'ai exprimé des réserves que je crois motivées.

Le doute est ici d'autant plus commandé, que les observations ne s'accordent pas complètement. Des mensurations dues à M. Lélut et rappelées par M. Baillarger dans la discussion actuelle, il paraîtrait résulter que « l'idiot se distingue de l'homme intelligent, non « par un moindre développement de la partie frontale du crâne, mais « bien, au contraire, par un moindre développement de la partie « occipitale. » M. Gratiolet a lui-même expliqué les faits analogues par la persistance de l'état fœtal résultant d'un arrêt de développement, ou mieux, d'évolution. D'autre part, M. Delasiauve a montré que, chez certains idiots qui ne sont ni microcéphales ni hydrocéphales, la région occipitale est souvent très-développée.

C'est donc une question qui demande à être encore étudiée avant qu'on puisse s'arrêter à une conclusion.

S'il est un point de la discussion auquel s'appliquent d'une manière toute spéciale les paroles de M. de Jouvencel que je citais tout à l'heure, c'est incontestablement celui qui a porté sur les rapports à admettre entre l'intelligence et le volume ou le poids du cerveau. C'est bien ici surtout que les *belligérants* auraient eu quelque peine à *définir nettement la limite qui les séparait*. Essayons, toutefois, de le faire, et mettons en présence les deux membres de la Société sur lesquels a porté presque tout le poids de cette partie du débat.

Quand on relit, en dehors de l'excitation du moment, les résumés rédigés par MM. Gratiolet et Broca, on voit que le premier est loin de nier d'une manière absolue l'influence du développement cérébral; nous venons d'en voir la preuve dans la division des races qu'il a proposée. Cette preuve se retrouve à tout moment; et en particulier M. Gratiolet reconnaît qu'au-dessous d'une limite qu'il fixe un peu plus bas que son contradicteur (900 grammes au lieu de 907 grammes pour la femme et de 1,049 grammes pour l'homme), le cerveau humain ne fonctionne plus d'une manière normale, et que « les hommes à grande tête, quelle qu'en soit « d'ailleurs la cause, ont souvent beaucoup d'intelligence. Mais, « ajoute-t-il, cela n'est pas constant; loin de là. »

Gratiolet déclare, en outre, qu'à ses yeux il existe pour chaque race une *masse* et une *forme* cérébrales normales. Pour lui, la forme importe plus que le poids, et au-dessus de la forme il place « la force qui vit dans le cerveau et qui ne peut être mesurée que dans ses manifestations. » Enfin, d'après M. Gratiolet, « l'importance qu'on accorde aux pesées en masse est incompatible avec la doctrine des localisations cérébrales, de quelque façon qu'on les imagine. » Or nous venons de voir que notre regretté collègue croyait à la doctrine des localisations.

Sur ce dernier point, à *des nuances près*, M. Broca se rapproche de Gratiolet. Mais il n'en attribue pas moins une grande importance au volume du cerveau, apprécié soit directement, soit par le poids, soit par la mesure du crâne. Non pas qu'il aille dans ce sens beaucoup plus loin que son adversaire, car, à diverses reprises, il proteste de la manière la plus formelle contre la pensée d'avoir voulu établir « un rapport absolu entre le développement de l'intelligence et le volume ou le poids de l'encéphale; » car il tient à ce qu'on réimprime cette déclaration. Ailleurs il ajoute : « Il ne peut donc venir à la pensée d'un homme éclairé de mesurer l'intelligence en mesurant l'encéphale. »

Les dissidences, on le voit, ne peuvent être que *du plus au moins* (DE JOUVENCEL), et si, dans la chaleur de la lutte, on s'est laissé aller parfois, de part et d'autre, à quelques exagérations, il n'en est pas moins vrai que la vérité se trouve dans les phrases que je viens de rappeler. On peut en juger par les conclusions qui ressortent d'elles-mêmes des tableaux ci-joints empruntés à M. Broca :

POIDS MOYEN DU CERVEAU CHEZ L'HOMME.

De 21 à 30 ans.....	1,341 ^{gr} ,53
De 31 à 40 ans.....	1,410 ,36
De 41 à 50 ans.....	1,391 ,41
De 51 à 60 ans.....	1,341 ,19
De 61 et au delà.....	1,326 ,21

POIDS DU CERVEAU DE QUELQUES HOMMES ÉMINENTS.

Nom.	Âge.	Qualité.	Poids du cerveau.
1 Cuvier.....	63 ans,	naturaliste.....	1,829 ^{gr} ,96
2 Byron.....	36 ans,	poète.....	1,807 ,00
27 Lejeune-Dirichlet.	54 ans,	mathématicien...	1,520 ,00
34 Fuchs.....	52 ans,	pathologiste.....	1,499 ,00
43 Gauss.....	78 ans,	mathématicien...	1,492 ,00
52 Dupuytren.....	58 ans,	chirurgien.....	1,436 ,00
92 Hermann.....	51 ans,	philologiste.....	1,358 ,00
158 Haussmann.....	77 ans,	minéralogiste....	1,226 ,00

Les numéros placés avant le nom de chaque personnage indiquent le rang occupé par celui-ci sur la liste des 347 cas de cerveaux sains relevée par M. Broca sur le tableau général de Wagner. On voit que le célèbre minéralogiste Haussmann est bien près de se trouver au milieu de cette liste et qu'il est séparé de ses éminents collègues par un bon nombre d'inconnus. Remarquons encore que le poids de son cerveau est de 100 grammes au-dessous du poids moyen des hommes de son âge. En revanche tous les autres possédaient un cerveau plus lourd que la moyenne. (Broca.)

L'exception que présente Haussmann, la manière dont tous ces hommes éminents sont disséminés au milieu de morts vulgaires, suffiraient pour faire repousser tout rapprochement exagéré entre la grandeur de l'intelligence et celle du cerveau. Cette conséquence ressort plus nettement encore de la manière dont M. Gratiolet a groupé les mêmes chiffres. Il a divisé les huit personnages qui figurent dans le tableau ci-dessus en trois groupes, en réunissant ceux qui se rapprochent par le poids des cerveaux; puis il a pris les moyennes. Il a trouvé ainsi pour le premier groupe (*Cuvier, Byron*) un poids moyen de 1,834 grammes (au lieu de 1,818^{gr},48), parce qu'il a accepté le poids donné par Wagner pour le cerveau de Cuvier 1,861 grammes; pour le deuxième groupe (*Dirichlet, Fuchs, Gauss, Dupuytren*), 1,487 grammes; pour le troisième (*Hermann,*

Haussmann), 1,292 grammes. Le dernier chiffre est inférieur au poids moyen des cerveaux allemands, c'est-à-dire des compatriotes des deux hommes éminents dont il s'agit. (GRATIOLET.)

Cette remarque est importante; car dans la question actuelle on ne doit pas comparer seulement entre elles les célébrités qui figurent sur le tableau de Wagner : il faut les rapprocher de tout le monde, et des malades aussi bien que des autres. Agir autrement serait le moyen de faire croire qu'on a voulu esquiver une difficulté, en évitant de ramener la pensée sur ce fait : qu'immédiatement après le cerveau de Byron, bien avant le cerveau de Gauss, vient le cerveau d'un fou. Le génie et la folie se toucheraient-ils donc de si près? L'ampleur, le poids, les caractères particuliers du cerveau de Cuvier seraient-ils vraiment dus à une hypertrophie qui s'est arrêtée juste à temps? (GRATIOLET.)

J'ai dit plus haut que le cerveau de Cuvier était jusqu'ici la masse encéphalique la plus lourde qu'on eût pesée. S'ensuit-il que sa tête ait eu le maximum de volume que l'on observe en France? M. Gratiolet nous a appris qu'il n'en est rien. Notre collègue connaissait l'existence d'un chapeau longtemps porté par notre grand naturaliste et pieusement conservé. Il eut l'ingénieuse idée de le mesurer et de s'enquérir auprès d'un des chapeliers les mieux achalandés de Paris si ce chapeau était vraiment exceptionnel. L'homme du métier a répondu par des chiffres d'où il résulte que, parmi les chapeaux qui entrent dans la consommation courante, il est un modèle qui l'emporte à la fois en longueur et en largeur sur la dimension de la relique de Cuvier. Il se vend tous les ans un certain nombre de ces chapeaux qui évidemment ne vont pas tous à des hommes de génie. Le volume de la tête et celui du cerveau sont bien loin, on le voit, d'être la mesure rigoureuse de l'intelligence.

Si je voulais exposer tous les points qui rentrent dans les considérations précédentes, j'aurais à examiner maintenant quels rapports existent entre le développement de l'intelligence et celui des circonvolutions ou de la surface développée du cerveau. Mais les

observations sont encore ici en bien petit nombre comme nous l'avons déjà vu. Disons toutefois que M. Baillarger a appelé avec raison un nouvel examen sur les idées émises à ce sujet par Desmoulins et trop facilement acceptées depuis. Ajoutons qu'en réunissant les faits recueillis sur l'Homme (BAILLARGER, H. WAGNER) à ceux que présente le Règne animal (DARESTE), nous serions conduit à des conclusions fort semblables à celles que fournit l'examen du volume et du poids du cerveau.

Ce n'est certes pas faire du spiritualisme exagéré que de juger de l'action du cerveau comme on juge de l'action d'un muscle. Or dans celui-ci le volume, la forme, sont-ils tout? Non. Chacun de nous a vu des hommes grands et en apparence *bien bâtis* terrassés par des adversaires de plus petite taille et dont les muscles semblaient bien moins développés. L'énergie de l'appareil faisait plus que compenser ce qui lui manquait sous le rapport de la masse. Plusieurs autres systèmes organiques fourniraient des faits analogues et connus de tous les médecins, de tous les physiologistes. Admettre qu'il en est autrement du cerveau, en l'absence même de toute observation directe, serait une hypothèse purement gratuite; en présence des tableaux de Wagner ce serait nier l'évidence. Avec son petit cerveau, Haussmann, le correspondant de l'Institut de France, a évidemment battu, dans le champ clos de l'intelligence, la presque totalité de ses contemporains à grosse tête.

Mais, d'un autre côté, au delà d'un certain amoindrissement, l'appareil musculaire devient incapable d'efforts. Il est tout simple qu'il en soit de même du cerveau. Il n'y a donc rien que de très-naturel à le voir faiblir jusqu'à l'impuissance quand il descend au-dessous d'un certain volume et d'un certain poids. M. de Bonald lui-même n'eût pu trouver étrange qu'une *intelligence* n'ayant pour la *servir* que des organes *imparfaits ou presque nuls* ne se manifestât que d'une manière incomplète.

Ainsi, en dehors de toute idée dogmatique ou philosophique, nous sommes conduit à admettre qu'il existe un certain rapport entre

le développement de l'intelligence et le volume, le poids du cerveau. Mais en même temps nous devons reconnaître que l'élément matériel, accessible à nos sens, n'est pas le seul qui doive entrer en ligne de compte; derrière lui se cache *une inconnue, une x* jusqu'ici indéterminée et qui ne se reconnaît qu'à ses effets; et, le plus souvent, c'est elle qui caractérise les races.

II. FAITS GÉNÉRAUX DE L'ÉVOLUTION ORGANIQUE DANS L'ENSEMBLE DES RACES HUMAINES. — Les considérations de l'ordre de celles que nous sommes amené à aborder présentent un fait général capital à signaler tout d'abord, savoir : une très-grande uniformité dans toutes les populations humaines. Quand il se manifeste des différences quelque peu tranchées, tantôt elles offrent avec les actions de milieu une coïncidence telle qu'il est bien difficile de ne pas y voir une relation de cause à effet; tantôt l'entre-croisement des caractères entre populations incontestablement de même origine est tel que l'importance du fait différentiel disparaît pour ainsi dire. Par conséquent l'ensemble des caractères ou mieux des faits physiologiques dont il s'agit ici apporte une preuve de plus en faveur de la doctrine monogéniste.

1° *Durée de la gestation.* — Un premier fait très-important à signaler est que la durée de la gestation est la même pour toutes les races humaines sur lesquelles on a recueilli des informations à ce point de vue.

On sait, en effet, que la vie intra-utérine présente, dans un même groupe zoologique, et parfois entre espèces fort voisines d'ailleurs, une disparité notable. Si les Hommes constituaient *un genre*, il serait bien étrange qu'ils échappassent à cette loi, et qu'il n'y eût pas, de groupe à groupe, sous ce rapport, des différences qui auraient été certainement signalées. Ces différences mêmes pourraient exister dans une certaine mesure sans qu'on pût y voir un caractère spécifique, car on les constate dans nos races d'animaux domestiques où elles paraissent offrir une certaine relation avec la taille.

2° *Allaitement*. — La période d'allaitement est très-variable quant à la durée chez les diverses populations humaines. Sans même sortir de France, on constaterait aisément à ce sujet des différences allant presque du simple au double. Il est évident qu'ici les mœurs, les habitudes, etc. jouent un rôle prépondérant, et que la question des races n'intervient que dans une mesure inappréciable. Chez les Nègres, l'allaitement est habituellement de deux ans, et il dure tout autant chez toutes les populations orientales. (PRUNER-BEY.)

3° *Puberté*. — A la période d'allaitement succède l'état d'enfance, état bien distinct de ceux qui lui succéderont. L'être humain n'est encore ni homme ni femme : il est neutre, et certaines langues (*allemand*) traduisent ce fait physiologique par le genre qu'elles attribuent au mot qui le désigne alors. Le moment où le sexe se caractérise est une des grandes époques de la vie, et il est curieux de voir que cette époque arrive plus tôt ou plus tard dans des limites remarquablement étendues.

A raison des phénomènes qui se passent alors chez elle et qui permettent une observation précise, c'est la femme qui doit plus spécialement servir ici aux recherches de l'anthropologiste. Or, en prenant les chiffres extrêmes, recueillis par divers observateurs sur plusieurs populations du globe, on trouve que l'âge minimum auquel les femmes deviennent pubères est celui de huit à neuf ans (*Eboes*, OLDFIELD), et l'âge maximum celui de dix-huit à vingt ans (*quelques tribus américaines du Nord*, RUSH). En dehors de ces chiffres exceptionnels, on trouve comme extrêmes généraux dix à onze ans d'une part, quinze à seize ans de l'autre.

Les écarts, on le voit, sont considérables, et l'on est naturellement amené à se demander s'ils présentent une certaine fixité dans les groupes humains. Les nombreuses statistiques recueillies sur ce sujet permettent de répondre négativement à cette question.

Et d'abord, il est hors de doute que *le milieu* joue ici un grand rôle. Des recherches de M. Brière de Boismont il résulte que, dans une même localité, le plus ou moins d'aisance et le genre de vie

qui en résulte produisent une variation moyenne de quatorze mois. A Paris, les femmes de la classe pauvre sont pubères à quatorze ans et dix mois; celles de la classe moyenne, à quatorze ans et cinq mois; celles de la classe riche, à treize ans et huit mois.

L'influence de la température est encore une de celles qu'on ne peut révoquer en doute. M. Raciborski, réunissant à ses propres recherches celles d'un grand nombre d'autres médecins, a même cru pouvoir conclure que chaque degré de latitude abaisse ou élève d'un peu plus d'un mois l'âge de la puberté, selon qu'on marche dans le sens de l'équateur ou du pôle, à condition que la température croisse ou décroisse comme la latitude.

L'action des deux causes que je viens d'indiquer se révèle clairement. Mais, nous l'avons déjà dit, l'alimentation et la température ne constituent pas à elles seules *tout le milieu*. Bien d'autres influences agissent encore sur l'organisme. Le plus ou moins d'*action chimique* de la lumière par exemple ne saurait être indifférent. Nous nous expliquons par cet ensemble d'actions comment des femmes appartenant au même rameau de la race blanche aryane peuvent présenter les nombres extrêmes que j'ai indiqués plus haut (*Suédoises, Créoles anglaises de la Jamaïque*); comment les Nègresses et les Blanches, transportées dans un milieu commun (*Antigoe*), ne présentent plus de différence sous ce rapport, etc.

La race n'est-elle donc absolument pour rien dans le phénomène physiologique dont nous parlons?

Quelques faits paraîtraient autoriser à penser le contraire. Les femmes esquimaux du Labrador sont aussi précoces que les Nègresses de nos colonies. Entre les Patawatomies (*Algonquins*) et les Dacotahs (*Sioux*) il y aurait chez les femmes un an de différence en moyenne dans l'apparition des premiers phénomènes de la puberté. On pourrait citer encore quelques observations de même nature empruntées à divers voyageurs.

M. Lagneau a étudié cette question pour la France en particulier. Reprenant, à ce point de vue, les statistiques publiées par ses

devanciers, il a comparé les résultats obtenus à Paris, aux Sables-d'Olonne, à Toulon et à Marseille, à Strasbourg. Il a tenu compte de la diversité d'habitation et d'occupations, de la situation géographique, de la température, etc. Il a été conduit à admettre que ces conditions de milieu ne suffisent pas pour expliquer les différences résultant de ses recherches, et que l'époque de la puberté, se rattachant à la rapidité du développement de l'organisme, varie quelque peu selon la race. M. Lagneau n'a présenté cette conclusion qu'avec une grande réserve, et elle paraît pouvoir être acceptée dans les limites qu'il a posées lui-même.

Ces limites sont d'ailleurs fort restreintes. Elles varient de quatorze ans et cinq jours à seize ans un mois et vingt-quatre jours. Le chiffre minimum est fourni par la population féminine de Toulon; le chiffre maximum par les femmes de Strasbourg. Mais entre ces deux localités, il y a environ trois degrés de latitude et cinq degrés de température moyenne de différence. En outre, Toulon jouit d'un climat à variations peu marquées; le climat de Strasbourg est au contraire relativement *excessif*, deux conditions qui doivent aussi avoir une certaine influence. En tenant compte de ces diverses circonstances, on voit, qu'au moins en France, l'influence de la race ne dépasserait guère celle que le plus ou moins d'aisance exerce sur la population d'une même ville.

Les recherches de M. Lagneau portent également sur l'époque à laquelle arrive pour l'homme comme pour la femme l'extinction des facultés reproductrices. Ici les documents sont moins nombreux et moins précis. Toutefois, du peu que nous savons sur ce point, il semble résulter que la ménopause prêterait à des conclusions fort analogues à celles que nous venons d'indiquer.

4° *Durée de la vie.* — On pourrait assez facilement être amené à penser que la précocité et le retard dans le développement organique, accusés par l'âge auquel apparaît la puberté, doivent entraîner une durée proportionnellement plus courte ou plus longue de la vie humaine. Les observations précises sont loin d'être encore

assez nombreuses et assez complètes pour qu'on puisse résoudre avec une certitude complète ce problème important. Toutefois, la plupart des faits que nous connaissons ne semblent guère venir à l'appui des conclusions théoriques admises par quelques anthropologistes. (VIREY.) Tout semble indiquer au contraire que les bornes de la vie sont, à très-peu près, les mêmes pour toutes les races humaines, *pourvu* que celles-ci soient placées dans des conditions d'existence *relativement* également favorables.

Il est évident, en effet, que ces conditions ont une influence des plus marquées sur la durée des organismes. Ce n'est pas quand il s'agit de la vie qu'on nie l'*action du milieu*.

Ici également apparaît la nature multiple de ce milieu. En 67 ans, de 1776 à 1843, la vie moyenne de l'Homme en France s'est allongée de 11 ans; elle a gagné 60 jours par an. Elle a atteint un des chiffres les plus élevés que présentent à cet égard les populations européennes (36,45 ans). La température a-t-elle changé? Le climat s'est-il modifié? Non. Mais les conditions générales de l'existence se sont améliorées, et le résultat s'accuse par ces chiffres bien significatifs.

La vie moyenne des Blancs européens, les seules populations sur lesquelles on possède des données suffisamment exactes, oscille entre 28,18 ans (*Prusse*) et 39,8 ans (*Schleswig, Holstein, Lauenbourg*). (BOUDIN). C'est une différence de plus de 11 ans.

Les tableaux de la vie moyenne réunis par M. Boudin et empruntés à Hain et à Bernoulli mettent hors de doute, qu'au moins parmi nos populations européennes, la longévité moyenne n'est que pour bien peu une affaire de race, si tant est que la race y soit pour quelque chose. Les États allemands présentent une variation de 28,18 ans (*Prusse*) à 36,8 ans (*Hanovre*).

La température, au moins considérée isolément, ne semble pas non plus influencer d'une manière notab'e, Naples tenant presque le milieu entre les nombres précédents (31,65 ans).

Ces faits, recueillis chez les populations les mieux connues, per-

mettent de penser que, *toutes choses égales d'ailleurs*, la durée de la vie doit être à peu près la même partout. On comprend que toute comparaison rigoureuse devient ici impossible, faute de documents statistiques proprement dits. Toutefois un certain nombre de faits, recueillis par divers voyageurs chez des peuples de races fort différentes et placés dans des conditions d'existence parfois opposées, paraissent justifier cette conclusion.

Tous les voyageurs qui ont pu en juger par eux-mêmes ont parlé des Lapons comme atteignant en général une grande vieillesse : les hommes de 70 à 90 ans ne sont pas rares chez eux. (RHEEN, PRICHARD.) La plupart des populations américaines parviennent de même à un âge avancé, et souvent sans porter les traces extérieures de la décrépitude. (D'AZARA, CLAVIGERO, HUMBOLDT, D'ORBIGNY.) Quelque rude et parfois quelque précaire que soit leur genre de vie, les représentants de ces races ne le cèdent donc pas aux Européens sous le rapport de la durée de la vie.

En est-il autrement du Nègre, comme le pensait Virey? Tout paraît démontrer le contraire. Même transporté hors de chez lui et placé dans des conditions que nous avons vu lui être peu favorables, le Nègre vit aussi longtemps que les Européens. C'est ce qui résulte des registres d'esclaves consultés par Prichard dans les Indes occidentales. Cet anthropologiste a montré, par des exemples puisés à diverses sources, que les centenaires n'étaient rien moins que rares parmi les individus de cette race, disséminée sur divers points de l'Amérique. Des documents qu'il cite il résulte même que dans l'État de New-Jersey on a compté, lors d'un recensement officiel, un peu plus d'un centenaire nègre sur 1,000 individus, tandis qu'il n'existait qu'un centenaire blanc sur 150,000.

Toutefois, Adanson, Winterbottom, affirment que le Nègre du Sénégal et de la Guinée vieillit de bonne heure, et le second ajoute que les individus de cette race atteignent rarement un âge avancé. Le docteur Oldfield, dans la grande expédition des Anglais sur le Niger, fait la même remarque pour la partie du pays qui avoisine

la rivière Nunn, région marécageuse et couverte d'une végétation luxuriante qu'entretennent les inondations.

Mais, arrivé plus haut sur le grand fleuve et parvenu dans les pays découverts de Nyffé, il rencontra au contraire un grand nombre de vieillards qui devaient avoir dépassé 80 ans et visita un vieux chef qu'il dit être âgé de 115 ans.

Ces faits n'ont rien de contradictoire. Ils nous apprennent seulement que le Nègre subit la loi commune à tous les autres hommes. Il a beau s'être façonné aux conditions d'existence que le Blanc a tant de peine à supporter, quand ces conditions s'aggravent et dépassent une certaine limite, il en souffre et sa vie s'abrège. L'indigène des rives de la Nunn est placé *comme Nègre* dans un milieu correspondant à celui que subissaient naguère en France les habitants blancs de la Dombes, et pour tous deux le résultat était le même.

Mais en dehors de ces localités exceptionnelles, et quand les conditions sont également bonnes, la durée de la vie paraît être la même pour les deux races les plus éloignées l'une de l'autre dans l'espèce humaine. Tout au moins constate-t-on les mêmes limites extrêmes chez le Nègre et chez le Blanc.

§ 4. CARACTÈRES PATHOLOGIQUES.

Tout autant que l'état physiologique, l'état pathologique présente dans les divers groupes humains des particularités qui peuvent être considérées comme des *caractères*. Ces caractères sont même plus tranchés, parce que les phénomènes morbides sont souvent très-accusés. Cette question offre un grand intérêt; mais, pour la traiter avec le détail qu'elle mérite, il faudrait un temps et un espace qui me manquent également. Je me bornerai donc à rappeler quelques faits généraux déjà acquis; et à citer quelques exemples pour préciser la nature et la signification des faits pathologiques envisagés au point de vue anthropologique.

I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — Jusqu'ici, quand il s'est agi du milieu, nous n'avons guère envisagé que son *action modificatrice*; mais tout le monde admet qu'il agit aussi d'une manière *perturbatrice*. Au fond, les maladies n'ont pas d'autres sources que des actions de ce genre. Il est évident que, si toutes les conditions d'existence étaient en harmonie constante avec l'organisme, celui-ci ne souffrirait jamais. De quelque façon que l'harmonie vienne à être rompue, l'organisme souffre, et cette souffrance lui vient évidemment du milieu.

Nous voilà donc ramené, par les faits, à des considérations analogues à celles que nous avons tant de fois rencontrées. Résumons en quelques mots les résultats généraux de nos études précédentes.

Quand nous étudions les divers groupes humains, nous devons avoir sans cesse présents à l'esprit les faits fondamentaux suivants :

- 1° Chez tous les hommes, la *nature fondamentale* est identique.
- 2° Dans les divers groupes humains, cette nature fondamentale s'est modifiée sur certains points au fur et à mesure qu'il se formait des races distinctes.
- 3° Dans chacun de ces groupes, c'est sous l'influence du milieu que se sont développés les divers caractères et les aptitudes nouvelles qui spécialisent les races.
- 4° Il est évident que ces aptitudes étrangères au type primitif constituent une sorte de *nature acquise*.

Il est facile de voir dès lors que, lorsque l'action perturbatrice, cause de la maladie, portera sur ce qu'il y a de *fondamental*, les mêmes causes produiront des *effets semblables au fond*; qu'au contraire, lorsque cette action s'exercera sur ce que chaque race a d'*acquis* et de *spécial*, les mêmes causes produiront des *effets différents*. En d'autres termes, de l'*unité de l'espèce* et de la *multiplicité des races* il résulte qu'il doit exister chez tous les hommes des maladies communes et variant tout au plus quant aux phénomènes accessoires;

mais qu'on doit rencontrer aussi des maladies plus ou moins spéciales à certains groupes humains.

Ces considérations fort simples suffisent pour répondre aux polygénistes qui ont cru trouver dans la spécialisation de quelques affections, dans certaines immunités plus ou moins accusées, des *caractères spécifiques*.

Si maintenant on consulte l'ensemble des faits que nous avons déjà indiqués, on est amené à reconnaître que, dans toutes les races d'une même espèce, la *nature fondamentale* et la *nature acquise* sont si étroitement unies qu'on ne saurait les distinguer que rarement. En tout cas, la première domine toujours de beaucoup.

Il suit de là que l'immense majorité des maladies doivent être communes à tous les hommes et présenter seulement des modifications d'un groupe à l'autre. Il résulte encore de ce qui précède que souvent une race pourra être ou plus accessible ou plus réfractaire qu'une autre à certaines affections, d'ailleurs communes.

De tout ce que nous avons dit sur le mode de formation des races nous pouvons encore conclure que la race la mieux assise peut être modifiée par un milieu nouveau et donner naissance à une *race dérivée* (*Créoles*). Celle-ci peut, dans certains cas, devenir moins accessible que ne l'était la race mère à certains agents morbides; elle peut aussi acquérir une impressionnabilité plus ou moins accusée qui la rende sensible à des influences sans action sur la race d'où elle est sortie.

Faisons remarquer en passant, et sans insister sur des faits connus de tous les agriculteurs, de tous les éleveurs, que les *racés* de toutes les *espèces* végétales cultivées depuis longtemps et de toutes les *espèces* animales soumises depuis des siècles à la domesticité présentent des phénomènes analogues.

II. EXAMEN DES FAITS. — Toutes les propositions énoncées ci-dessus sont les déductions nécessaires des faits précédemment exposés et de la manière dont les envisage la doctrine monogéniste.

Nous allons voir qu'elles concordent en tout point avec les faits de pathologie comparée et rendent très-aisément compte de phénomènes inexplicables dans la doctrine contraire.

1° *Généralité de la plupart des maladies.* — Que la presque totalité des maladies soient communes à toutes les races humaines, c'est ce qui ressort de plus en plus des études, chaque jour plus nombreuses, faites sur ce sujet.

On a bien souvent mis en opposition, au point de vue pathologique, le Nègre et le Blanc; on a affirmé que le premier vivait indemne là où le second succombait. Les fièvres paludéennes, la dysenterie, les hépatites avec abcès du foie, si redoutables aux Européens, épargnaient, prétendait-on, l'habitant des côtes de Guinée, du Sénégal, du Gabon. C'étaient là autant d'exagérations qu'avaient déjà réduites à leur juste valeur les observations de Winterbottom, d'Oldfield, etc. (PRICHARD.) Les travaux plus récents confirment de tout point ces indications déjà anciennes : « La dysenterie et l'hépatite sévissent sur la race nègre comme sur la race blanche... Les fièvres pernicieuses, qui, avec les deux maladies dont nous venons de parler, forment la trilogie pathognomonique de la pathologie sénégalaise, atteignent de préférence les Européens; mais les Noirs sont loin d'en être exempts. » (BERCHON.)

Ces dernières paroles sont confirmées d'une manière bien remarquable par les chiffres inscrits dans un tableau de M. Boudin. La mortalité du Nègre et du Blanc par les fièvres y est rapportée pour dix-sept localités réparties sur presque tous les points du globe, de Gibraltar à la Guyane, et de la Jamaïque à Ceylan. Le chiffre des décès est toujours de beaucoup plus considérable pour les Européens; mais il monte ou s'abaisse à peu près toujours en même temps et dans la même localité pour les deux races, quand toutes les deux sont expatriées. Il est même un point de la côte d'Afrique (*Sierra-Leone*) où le Nègre présente un chiffre de mortalité par les fièvres à peu près double de celui qu'on trouve dans le même tableau pour une des Antilles (*Antigua*).

Est-il nécessaire de rappeler que toutes les grandes épidémies sont communes à toutes les races, et que la peste ou le choléra frappent également le Blanc, le Jaune ou le Noir? Quant à la fièvre jaune, elle est si peu spéciale, elle est tellement sous la dépendance des habitudes de milieu, que les Mexicains des terres froides ont à la redouter autant que les Européens eux-mêmes.

Les maladies éruptives, la variole en particulier, semblent avoir été inconnues en Amérique jusqu'au moment où les Européens les apportèrent dans ce continent. En revanche, celui-ci leur donna quelques-unes des formes les plus graves de la syphilis, qui ont caractérisé la terrible épidémie du ^{xv}^e siècle. Dans ce funeste échange, les deux maladies se sont remarquablement aggravées en passant d'une race à l'autre; si bien que les populations nouvellement frappées ont souffert infiniment plus que celles qui leur avaient communiqué le mal. En Amérique, des populations entières, atteintes de fièvres éruptives, ont disparu; et l'on sait ce que furent en Europe les suites de l'infection qui, de nos jours encore, empoisonne trop souvent les sources mêmes de la vie.

Ainsi, une race humaine peut ne pas connaître soit une ou plusieurs maladies, soit certaines formes morbides, bien que n'étant que trop apte à les contracter. Quand elle est atteinte, elle peut même présenter ce mal, nouveau pour elle, avec une violence usque-là inconnue.

2° *Immunités relatives.* — Il est des maladies qui, tout en restant communes, frappent certaines races humaines de préférence à d'autres. Celles-ci jouissent donc, comparativement à celles-là, d'une *immunité relative*.

Parfois il y a comme une sorte de balancement et de réciprocité entre deux races relativement à deux causes de mort. Le Nègre et le Blanc, considérés à ce point de vue, présentent un contraste vraiment remarquable. Dans son beau *Traité de géographie et de statistique médicales*, M. Boudin a mis hors de doute que, de toutes les races humaines, la blanche est la plus sensible, la noire la plus

réfractaire aux émanations paludéennes. En revanche, la race nègre souffre plus qu'aucune autre de la phthisie, tandis que la race blanche se confond à peu près sous ce rapport avec d'autres groupes (*Malais*). Malheureusement, la compensation n'est pas complète, et les tableaux de M. Boudin prouvent que notre immunité relative ne vaut pas celle du Nègre. En moyenne, et toutes choses égales d'ailleurs, les fièvres tuent deux fois plus de Blancs que la phthisie ne tue de Noirs. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est de cette regrettable aptitude à ressentir les effets morbides des émanations paludéennes que résultent pour le Blanc européen les plus grandes difficultés de l'acclimatation.

3^o *Modifications des immunités par suite d'un changement de milieu.* — L'immunité relative dont jouit le Nègre en présence des effluves marécageuses et des miasmes analogues explique, sans doute, comment il a peu de chose à redouter de la fièvre jaune. Ce fait avait été déjà signalé par Humboldt et par d'autres voyageurs. Nott a confirmé tous les dires de ses prédécesseurs, et donné des détails plus précis encore. Des observations qu'il a faites dans les États du Sud, il résulte que l'immunité ne s'arrête pas aux Nègres pur sang et qu'elle persiste malgré le croisement. D'après le docteur américain, un quart de sang nègre est contre la fièvre jaune une garantie aussi certaine que l'est la vaccine contre la variole.

Remarquons, en passant, qu'à ce degré de croisement, et quand il possède par conséquent trois quarts de sang blanc, l'homme de couleur est intellectuellement l'égal du Blanc pur. Ce fait seul n'ouvre-t-il pas à la race croisée un magnifique avenir, dans ces régions tropicales jusqu'ici si redoutables aux Blancs? Je ne fais qu'indiquer ici ce point de vue, mais j'aurai à y revenir¹.

Mais ce n'est pas en arrivant de sa patrie originelle que le Nègre possède le pouvoir de braver le terrible fléau du golfe du Mexique. Il faut que lui aussi soit *acclimaté*, c'est-à-dire, qu'il se soit fait à ce

¹ Voir le chapitre consacré aux races mixtes.

milieu. La disposition générale qu'il apporte d'Afrique le *prédispose* à l'acclimatation, mais ne la lui confère pas d'emblée. Il ne peut pas davantage échapper tout d'abord à la fièvre jaune; ce privilège ne lui vient qu'au bout d'un certain temps. Le docteur Clarke, dans les détails qu'il a donnés sur une grande épidémie de fièvre jaune qui ravagea la Dominique de 1793 à 1795, fait remarquer que tous les Nègres récemment importés furent atteints de la maladie; au contraire, tous les anciens Nègres furent épargnés. (PRICHARD.) A ces faits, qui paraissent bien précis, on a récemment opposé quelques faits contraires; mais des observations recueillies dans les troupes noires faisant partie de l'expédition du Mexique semblent les confirmer.

Dans le cas actuel et dans les cas analogues, il y a donc manifestement *transformation* et *spécialisation* d'une immunité relative pré-existante.

Voici des faits plus frappants encore et qui montrent combien sont peu fixes les particularités que présentent les races humaines au point de vue pathologique, combien peu il est possible de les regarder comme des *caractères d'espèce*.

D'une part, il existe des immunités plus complètes que celle que possèdent les Nègres contre les affections paludéennes, et, d'autre part, ces immunités peuvent se perdre, soit pour tout un groupe de population, soit pour des individus isolés. J'emprunte ici deux exemples frappants au livre de M. Boudin.

L'éléphantiasis, cette affection qui déforme parfois d'une manière si étrange certaines parties du corps humain, existe aux Indes et à la Barbade.

Dans cette dernière île, les Nègres furent les seuls à être atteints de cette hideuse maladie jusqu'en 1704. Dans cette année un *Blanc* en fut frappé pour la première fois. Mais le mal fit des progrès, et dès 1760 il était répandu dans la population *créole*. Les Blancs d'origine européenne ont échappé jusqu'ici.

L'éléphantiasis de l'Inde existe à Ceylan. Là aussi elle n'attaque

que les indigènes, les créoles et les métis. Les Européens, les Hindous, étrangers à l'île, en sont exempts. Scott, cité par M. Boudin, affirme qu'on ne connaît *qu'un seul cas* de cette maladie chez un Blanc d'Europe. Mais cet individu habitait l'île depuis trente ans, et l'acclimatation chez lui avait été portée assez loin pour lui faire perdre son *immunité de race*.

Je crois inutile d'ajouter des réflexions à des faits aussi significatifs.

4° *Influence pathologique des races les unes sur les autres.* — Il est impossible, en parlant des caractères pathologiques de l'espèce humaine, de ne pas revenir sur un fait dont j'ai déjà parlé plus haut, savoir : la disparition des races inférieures au contact des races supérieures. Aux exemples que j'ai déjà cités je pourrais ajouter la disparition des nombreuses tribus de Hottentots du Cap en présence des Européens, le refoulement ou l'extinction des races noires au contact des Malais dans les archipels indiens et aux Philippines, etc.

J'ai déjà dit que toutes les causes de ces phénomènes profondément regrettables sont loin d'être déterminées. L'abus de la force, les massacres surtout, n'y entrent certainement que pour une faible part. La dispersion, la misère et le découragement qui en sont les suites, ont fait bien plus de mal. Les maladies éruptives ont eu évidemment dans certains cas une influence désastreuse.

C'est à elles bien probablement qu'il faut attribuer la destruction des populations dont La Pérouse retrouva les restes abandonnés. C'est à coup sûr l'une d'elles, la variole, qui a détruit, il y a quelques années (1828), en quelques jours, l'intéressante et célèbre tribu des Mandans. Les détails recueillis par Catlin auprès de témoins oculaires que la vaccine protégeait contre le fléau attestent d'ailleurs ce que j'ai dit plus haut, savoir : que cette affection, comme partout où elle est importée récemment, a déployé chez ces peuples un pouvoir de destruction dont nous n'avons pas d'idée en Europe. C'est en deux ou trois heures que les malades succombaient. (CATLIN.)

Les Mandans étaient bloqués par leurs ennemis (*Sioux*); ils n'avaient pu sortir de leur village, fuir devant le fléau en abandonnant ceux qu'il avait déjà frappés, et lui échapper ainsi, comme le font les indigènes de l'Amérique méridionale. (MARTIN DE MOUSSY.) Ils périrent tous, à l'exception de quelques individus absents au moment de l'invasion du mal et de la catastrophe.

Mais des faits de cette nature ne se sont pas produits sur toute l'étendue du continent américain, et l'on n'a rien signalé de pareil dans la Polynésie. Or c'est dans cette dernière contrée qu'on peut le mieux apprécier le douloureux phénomène qui nous occupe, parce que nos connaissances à ce sujet reposent sur des chiffres précis d'une éloquence navrante. Dans ces archipels jadis si florissants on trouve à peine les $\frac{22}{100}$ (*Sandwich*), les $\frac{14}{100}$ (*Marquises, Nouvelle-Zélande*), les $\frac{4}{100}$ (*Tahiti*) de la population qu'y comptèrent les Cook et les La Pérouse à la fin du siècle dernier.

Des faits pareils ne pouvaient qu'appeler l'attention des voyageurs; aussi s'en sont-ils généralement préoccupés depuis quelques années, et leurs récits, leurs commentaires, ont eu de l'écho dans le sein de la Société d'Anthropologie. Celle-ci a longuement étudié cette question du dépeuplement des îles polynésiennes et soumis à la discussion les diverses explications qui en ont été données. Les suites de l'ivrognerie, de la débauche, des guerres (CUZENT), des famines (JOUAN), ont été justement écartées comme n'ayant pu exercer qu'une influence locale ou passagère. La syphilis existait en Polynésie avant l'arrivée des Européens (Cook); et, eût-elle revêtu quelques formes nouvelles par suite du contact des deux races, elle n'a jamais présenté les caractères redoutables qui marquèrent chez nous l'épidémie que je rappelais plus haut. (BROCA.)

A divers points de vue, MM. Gratiolet, Broca, de Castelnau, Périer, ont attribué tout ou partie du mal à des causes en grande partie morales, dont on ne saurait méconnaître l'action. Le milieu, avons-nous vu, n'est pas constitué uniquement par les conditions d'existence matérielles. Il est évident que, chez ces populations sen-

sibles et fières, le sentiment de l'infériorité naissant au contact d'une race dont la civilisation les dominait, l'envahissement du sol, le changement de mœurs, de religion, de coutumes imposé par la contrainte et souvent avec des circonstances humiliantes, ont dû faire naître une sorte de *nostalgie*. Ainsi s'expliquerait, pour quelques localités surtout, le dégoût individuel de la vie, l'extinction du désir de transmettre à des enfants une existence que les parents eux-mêmes regardent comme misérable et déshonorée (*Tahiti*).

Mais les Européens ne dominant pas partout. Il est des archipels qui vivent sous une dynastie indigène (*Sandwich*); il en est où se retrouve encore l'ancienne division en tribus indépendantes, où les antiques croyances, les mœurs, les habitudes, n'ont que peu ou point changé (*Marquises*). Il est enfin des îles qui, par suite de leur éloignement et de leur peu d'importance, sont rarement visitées, même par les baleiniers. Eh bien, jusque dans ces îlots, comme perdus dans l'immensité de l'Océan, la mortalité sévit avec la même intensité. Les îles de Bass possédaient, vers le commencement de ce siècle, environ 2,000 habitants (DEVIES), et Mœrenhout, en 1834, n'y en compta plus que 300. Les $\frac{8.5}{100}$ avaient disparu!

Cette dépopulation étrange n'est pas due seulement à l'accroissement de la mortalité, à la réduction de la vie moyenne. Elle tient surtout à la *stérilité actuelle* des femmes polynésiennes, jadis si fécondes. Cette race ne se reproduit plus. Les chiffres recueillis par MM. Remy, Jouan, Delapelin, ne peuvent laisser de doute à cet égard. En trois ans M. Jouan a vu la population de Taïo-Hae (*Marquises*) réduite de 400 à 250 individus, sans qu'on enregistrât plus de trois ou quatre naissances.

Évidemment les causes que nous avons énumérées plus haut ne peuvent rendre compte de pareils faits. Invoquera-t-on un changement dans les conditions générales d'existence? une insalubrité du climat subitement développée et dont il resterait d'ailleurs à rechercher l'origine? La rapidité avec laquelle croissent les populations blanches pures et métisses sur ces mêmes îles où les in-

digènes meurent et ne se reproduisent plus répond d'avance à cette interprétation tout hypothétique. Aux Sandwich, neuf familles de missionnaires protestants comptaient, à elles seules, soixante-deux enfants (DELAPELIN), et quand M. Jouan a quitté les Marquises, Taïo-Hae recommençait à se peupler, grâce au métissage.

Il est évident qu'une cause encore inconnue, sans action sur le Blanc, meurtrière seulement pour la race polynésienne, peut seule expliquer de semblables résultats. Que cette cause ait commencé à agir presque immédiatement après les premiers contacts des deux races, c'est encore ce qui résulte des récits de voyageurs qui ne pouvaient même prévoir jusqu'à quel point se développeraient les phénomènes signalés par eux. (Cook.) Cette coïncidence a appelé l'attention de divers observateurs, en particulier de Darwin, et conduit le savant médecin de l'expédition du *Beagle* à une conclusion qui, si elle n'est pas absolument démontrée, n'en présente pas moins une probabilité réelle.

Certaines populations isolées au milieu des mers et rarement visitées prétendent que la venue d'un étranger leur occasionne une sensation de froid. En Europe, les habitants de Saint-Kilda (*Hébrides*, MAC CULLOCH), en Océanie les Tahitiens (VAN COUVER), les Maoris (DIFFENBACH), accusent la même sensation. Que l'imagination joue ici un certain rôle, la chose est probable; mais il n'en est pas moins curieux et quelque peu étrange de voir des populations aussi éloignées et placées dans des conditions si différentes s'exprimer sur ce point de la même manière. En outre des faits plus précis semblent indiquer que, du moins en Polynésie, l'arrivée d'un navire portant un équipage en très-bonne santé n'en était pas moins à peu près constamment suivie de l'apparition de maladies inexplicables par les écarts de régime, auxquels on les a parfois attribuées (BEECHEY), telles que des fièvres, des dyssenteries, etc. Le témoignage du célèbre missionnaire J. Williams est très-formel sur ce point.

Après avoir constaté par lui-même l'exactitude de ces faits,

Darwin les a rapprochés de quelques autres qui se sont passés à terre, en Europe, et que la médecine a recueillis dans ses annales. Il cite ce prisonnier, resté longtemps dans un cachot infect, qui sembla donner une *fièvre maligne* aux quatre gardes qui avaient pénétré dans sa prison et l'avaient conduit devant le tribunal, bien que sa santé personnelle eût résisté. Des faits analogues paraissent s'être produits en France, d'après les communications qu'ont bien voulu me faire quelques-uns de mes auditeurs.

Darwin pense que ces faits s'expliquent par la formation lente de miasmes particuliers, soit dans la prison, soit dans le navire. Le captif, l'équipage, n'en souffrent pas, parce que chez eux l'organisation s'est habituée peu à peu et d'une manière successive à leur action. Mais ils transportent avec eux ces effluves délétères dont leurs vêtements sont imprégnés, et peuvent empoisonner, pour ainsi dire, les individus bien portants qui les approchent. A plus forte raison, ceux-ci seront-ils atteints s'ils ont respiré directement l'air du cachot ou celui du navire.

Cette explication, je le répète, a son côté probable, pour qui tient compte des résultats de la réunion dans un espace étroit d'un très-grand nombre d'hommes, alors même que les précautions les plus sages sont prises pour neutraliser les effets de l'encombrement (*casernes*, BOUDIN). A cette cause pourrait se rattacher l'apparition subite des affections qui accusent une perturbation générale de l'organisme, et du tube digestif en particulier. Mais il y a loin de ces troubles plus ou moins passagers, plus ou moins individuels, aux faits si graves signalés plus haut.

En définitive, je ne connais qu'un fait positif qui puisse jeter quelque jour sur le douloureux problème de l'extinction de la race polynésienne, fait qui expliquerait, sinon la stérilité des femmes, du moins la mortalité qui atteint les deux sexes. Il a été recueilli par M. Bourgarel. Les autopsies que cet habile médecin de la marine a trouvé le moyen de faire ont montré que *chez tous* les sujets qu'il a examinés il existait des tubercules pulmonaires.

Faut-il mettre la phthisie au nombre des maladies que nous avons importées en Polynésie? En passant de notre race à une autre, aurait-elle acquis cette suractivité meurtrière que nous avons constatée en pareil cas dans la variole et la syphilis? Par suite même de ce transfert, serait-elle devenue épidémique, tout en restant héréditaire? Telles sont les questions que soulève l'importante observation de M. Bourgarel, et que peuvent seuls résoudre ses collègues, chirurgiens et médecins de la marine, ou les médecins demeurant sur les lieux.

Quoi qu'il en soit, l'influence pathologique exercée par la race blanche sur la race polynésienne aura bien probablement pour résultat la disparition totale de celle-ci, *au moins comme race pure*. Nous avons des données numériques pour les îles Sandwich, la Nouvelle-Zélande, Tahiti, les Marquises, les îles de Bass. Il en résulte qu'en remontant aux voyages de Cook et aux premières années du XIX^e siècle, la population totale de ces archipels était alors de 1,022,000 habitants; celle que donnent les derniers recensements est seulement de 141,645. En moins d'un siècle les localités que je viens d'indiquer ont donc perdu 880,365 habitants, soit plus des $\frac{86}{100}$. Si l'on tient compte des observations de M. Jouan sur les résultats du métissage, on ne trouvera pas exagérée l'appréhension que je viens d'exprimer.

CHAPITRE II.

CARACTÈRES INTELLECTUELS.

Dans le chapitre précédent, nous avons passé en revue l'homme physique. Mais nous ne sommes pas seulement, comme le végétal, une certaine portion de matière organisée et vivante. Il y a de plus en nous *un quelque chose* qui *sent*, qui *juge* ses sensations, qui *réagit* en vertu de ses jugements.

Ce *quelque chose*, dont le naturaliste n'a à rechercher ni l'origine ni la nature, se manifeste donc par des actes, *par des faits*. Ces faits diffèrent d'une race humaine à une autre. Ils peuvent, *ils doivent* donc être considérés comme des *caractères*, au même titre que les actes de certaines races d'animaux domestiques (*chiens courants* et *chiens d'arrêt*).

On le voit, tout en abordant un terrain généralement regardé comme appartenant en propre à la Philosophie, l'Anthropologie n'en respecte pas moins le domaine de cette dernière. A celle-ci de s'inquiéter de la distinction à établir entre l'esprit et la matière, de rechercher le lien mystérieux qui unit l'homme physique et l'homme intellectuel; à celle-là de reconnaître les manifestations diverses qui résultent de cette alliance, à y trouver les signes distinctifs caractéristiques pour les groupes qu'elle étudie. La première remonte aux causes; la seconde s'en tient aux effets, et, par conséquent, ne franchit pas les limites des sciences naturelles.

Mais, par cela même, elle se trouve tout d'abord en présence d'une difficulté que nous avons déjà signalée en parlant de l'homme physique. Ce sont à peu près toujours des détails qu'elle a à relever, comme lorsqu'il s'agissait des caractères physiologiques. Ici plus qu'ailleurs encore, le *milieu* joue un rôle considérable. S'il influe sur les manifestations de la vie organique, à plus forte raison

influe-t-il sur les actes qui traduisent ce qu'il y a en nous d'actif et de réagissant. Et non-seulement notre intelligence se plie à toutes les conditions actuelles; mais en outre, accumulant et combinant par la mémoire tous les faits antérieurs, elle en multiplie à l'infini l'influence et se crée à elle-même des conditions nouvelles d'où résultent incessamment des phénomènes nouveaux.

L'étude des caractères intellectuels doit donc être reportée, pour la plus grande partie, à l'examen détaillé des races. Toutefois, on peut aborder ici quelques-uns d'entre eux dans ce qu'ils ont de plus général, ne fût-ce que pour mieux faire comprendre ce qu'ont de vrai les lignes qui précèdent.

§ 1^{er}. LANGAGE.

« Les animaux ont la voix; l'Homme seul a la parole. » Cette vérité, proclamée par Aristote, est universellement acceptée de nos jours. Tout le monde reconnaît que le langage est un des plus hauts attributs de l'espèce humaine. Les *langues*, c'est-à-dire les formes variées que le langage revêt chez les diverses races humaines, leurs subdivisions, leurs ramifications, ont, par cela même, comme faits différentiels et caractéristiques, une importance à part.

On n'en est que plus porté à regretter de ne pouvoir apprécier par soi-même la valeur absolue ou relative de ces caractères, et la plupart des anthropologistes naturalistes sont dans ce cas. Personnellement, j'ai le bien vif regret de n'être nullement linguiste. Est-ce une raison pour négliger les renseignements qu'apporte à la science de l'Homme un des plus remarquables produits de l'intelligence moderne, la Linguistique comparée? Je ne le pense pas. Tout homme ayant reçu une éducation libérale, et ayant quelque peu appliqué son esprit à ces questions, peut comprendre les résultats généraux de cette science nouvelle et les comparer à ceux que fournit l'étude de l'homme physique. Rien n'empêche le linguiste d'agir de même de son côté relativement au naturaliste.

Dans cette comparaison, faite avec prudence par celui qui est étranger à l'une des deux sciences, l'absence d'un double savoir n'a pas grand inconvénient, et peut même présenter parfois un certain avantage. Le savant capable d'envisager le même problème à ces deux points de vue pourrait, dans certains cas, se laisser influencer par la première solution que lui aurait donnée l'une des deux méthodes. Celui qui ne sait pas ne peut agir de même. Il se borne forcément à comparer des résultats obtenus par des procédés absolument différents. Il exerce, par conséquent, sur ses propres recherches comme sur celles d'autrui, un véritable contrôle.

C'est ainsi que je me suis efforcé d'agir depuis que j'ai été chargé de l'enseignement anthropologique au Muséum, et cette marche, toute modeste qu'elle peut paraître, ne m'en a pas moins conduit à reconnaître quelques faits dont l'importance me semble incontestable.

I. IMPORTANCE ET NATURE DES CARACTÈRES LINGUISTIQUES. — Et d'abord, presque constamment la Linguistique, considérée au point de vue anthropologique, s'accorde avec l'étude de l'homme physique de la manière la plus remarquable, soit qu'il s'agisse de la marche générale des deux sciences, soit qu'on s'arrête à des détails et à des cas particuliers.

Toutefois, il est des circonstances, peu nombreuses, où l'accord n'existe pas. Alors aussi les populations qui présentent ces exceptions sont presque toujours remarquables et exceptionnelles quand on les envisage isolément au point de vue physique ou au point de vue linguistique (*Basques*).

Les rapports étroits qui unissent l'Anthropologie linguistique et l'Anthropologie physique se manifestent d'une manière frappante par la manière dont toutes les deux ont procédé et procèdent encore au sujet de l'unité ou de la multiplicité des espèces humaines. Tant qu'on n'a connu que des langues éloignées les unes des autres, les

rapprochements ont paru difficiles ou impossibles. Mais, à mesure que les langues ont été mieux connues, on les a vues se grouper en familles, on a reconnu entre celles-ci des rapports étroits qui font de l'ensemble une chaîne, interrompue sans doute encore çà et là, mais à laquelle chaque étude nouvelle ajoute quelques nouveaux anneaux. Sans être trop hardi et sans être linguiste, on peut prévoir que le temps n'est pas éloigné où la chaîne sera complète. La Linguistique tend évidemment à permettre de former, avec les divers groupes humains, des séries ininterrompues, comme l'a déjà fait l'étude physique.

Il y a plus : lorsqu'on trace le tableau des groupes de langues déjà étudiés, et qu'on représente, par des lignes, les rapports admis par les linguistes, on reconnaît deux des grands faits sur lesquels j'ai maintes fois insisté, savoir : l'existence des *groupes de transition* et l'*entre-croisement des caractères*. Ce dernier fait, en particulier, ressort, à chaque page, des ouvrages où sont résumés, en langage intelligible à tous, les résultats généraux de la Linguistique. A ce point de vue, on peut dire que M. A. Maury a mérité la reconnaissance de tous les anthropologistes naturalistes par la publication de l'excellent petit volume intitulé *la Terre et l'Homme*. Là, plus qu'ailleurs, on peut voir combien les deux ordres d'étude se ressemblent par leurs résultats généraux. Au reste, bien des linguistes avaient signalé ce fait, et Pott, en particulier, a fait observer que les langues les plus imparfaites (*hottentot*) sont parfois supérieures, à certains égards, aux langues les plus achevées.

Les conclusions à tirer de ces quelques faits sont, évidemment, que les langues actuelles ne sont que des dérivés, et, — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — que *des races d'une langue primitive unique*. C'est, en effet, à cela qu'en arrive Max Müller, quoiqu'il ait cru devoir voiler quelque peu sa pensée et faire des réserves. Tout au moins déclare-t-il, de la manière la plus formelle et à plusieurs reprises, que « rien ne démontre la nécessité d'admettre « des commencements divers et indépendants pour les éléments

« qui constituent la matière, le fond même des langues dont se
« composent les trois groupes touranien, sémitique et aryan. »

C'est cependant cette nécessité que M. Chavée a cherché à démontrer dans une des séances de la Société d'Anthropologie. MM. Pruner-Bey et Halléguen lui ont répondu par des arguments tirés de la Linguistique, et je ne saurais les suivre sur ce terrain. Mais M. Chavée était allé plus loin : il s'était demandé si des différences linguistiques aussi grandes que celle dont il pense avoir constaté l'existence entre les langages sémitiques et ariens n'autorisaient pas à admettre des « différences correspondantes dans l'organisation cérébrale. »

Ici l'orateur se plaçait sur le terrain physiologique. Aussi a-t-il été combattu par plusieurs membres, dont les doctrines générales en Anthropologie sont d'ailleurs fort différentes. La thèse de M. Chavée est, en effet, insoutenable en présence de faits à la fois vulgaires et faciles à résumer. « Qu'un enfant européen né en Égypte prenne le sein d'une nourrice arabe, ce petit Aryan parlera sémite; il parlerait chinois s'il eût eu une nourrice chinoise. » (PRUNER-BEY.) — « L'enfant répète, il ébauche la reproduction des sons qu'il entend. Sa forme cérébrale ne lui impose aucune forme de langage; il est, suivant les circonstances, également apte à toutes. » (TRÉLAT.)

Ces faits n'ont besoin ni de démonstration ni de commentaire. Ils suffisent pour répondre à la question posée par M. Chavée; ils concluent d'une manière non moins formelle contre les idées d'Agassiz. Cet éminent naturaliste regarde les races comme étant indépendantes; il admet qu'elles ont été créées par places et par nations. A ses yeux, tous leurs caractères sont également d'origine première, les caractères linguistiques comme les autres. Cette théorie, espèce de polygénisme mitigé, le conduit à assimiler, d'une manière absolue, les langages humains au chant des diverses espèces d'Oiseaux, aux cris des diverses espèces de Mammifères. Il en est arrivé ainsi à déclarer qu'une langue ne peut pas plus

dériver d'une autre langue que les grondements des ours du Tibet et d'Europe, les miaulements des félins d'Asie et d'Amérique, le caquetage des différents gallinacés, etc. ne peuvent descendre les uns des autres.

J'ai répondu plus haut, dans ce rapport même, à une théorie qui multiplie indéfiniment les centres de création humaine; j'ai discuté ailleurs avec quelque détail les opinions que je viens de résumer. A l'exemple de l'enfant, invoqué si justement par MM. Pruner-Bey et Trélat, j'ajouterai seulement qu'elles sont insoutenables, en présence d'un grand nombre d'autres faits généraux et particuliers. Le tigre n'a jamais appris à rugir comme le lion (*G. Felis*); le chien de berger n'a jamais appris le hurlement du loup, et, dans nos ménageries, le loup n'a jamais pu imiter l'abolement du chien (Is. GEOFFROY); tandis que des peuples entiers ont changé de langage et que M. Agassiz lui-même parle et écrit avec la même élégance, avec la même clarté, au moins dans trois langues. Que serait-ce si l'on faisait entrer en ligne de compte les linguistes de profession!

Enfin, *la voix* ou *le chant* de l'espèce mammalogique ou ornithologique ne se modifie pas d'une génération à l'autre; le contraire s'observe chaque jour chez l'Homme. Combien y a-t-il aujourd'hui de Français capables de lire couramment le *Roman de la Rose*, ou seulement le *Plutarque* d'Amyot? Chez les peuples sans écriture et sans littérature, les modifications du langage vont bien autrement vite, et deux ou trois générations suffisent pour que la langue de l'aïeul devienne inintelligible aux petits-fils (*Canada, Pueblos*).

Sans avoir fait de la Linguistique une étude spéciale, il est permis de reconnaître comme profondément vrai ce que disait, à ce sujet, un des créateurs de cette science toute moderne. Aux yeux de Guillaume de Humboldt, une langue quelconque, loin d'être immuable, «est un organisme vivant et sans cesse en voie de création,» ou mieux, de transformation. Max Müller, Maury,

résumant les progrès récents, confirment en tout cette appréciation de leur illustre prédécesseur. Tous les deux nous montrent les langues grandissant, se développant, puis s'altérant et se décomposant d'après des lois aujourd'hui pour la plupart connues. Le vocabulaire est le premier atteint. « La grammaire vit encore longtemps; « mais elle n'est plus qu'un cadre dans lequel des mots nouveaux « viennent peu à peu remplacer les anciens, et quand le vocabulaire « est ainsi transformé, le cadre lui-même cède, et la grammaire dis- « paraît ou se change notablement. » (MAURY.)

Ainsi les caractères linguistiques sont de leur nature variables. Les prendre pour seuls guides dans les recherches anthropologiques, comme l'ont fait quelques ethnologistes (E. BEAUVAIS), ce serait s'exposer à d'inévitables erreurs. C'est ce que reconnaissent très-bien les philologues les plus éminents. (MAX MÜLLER.) Mais faut-il tomber dans l'extrême opposé, et ne plus voir en eux des *caractères anthropologiques*? (TRÉLAT.) Ce serait une exagération non moins regrettable.

On la comprend d'ailleurs chez le polygéniste, qui cherche partout des *caractères d'espèce*. Pour peu qu'il réfléchisse, le fait de la *variabilité radicale des langues humaines* comparée à la constance des *voix* chez les animaux est certainement un de ceux qui doivent l'étonner le plus. C'est qu'il est en désaccord absolu avec la croyance à la multiplicité des espèces d'Hommes. Au contraire, — et je n'ai pas besoin d'insister sur ce point, — il en est peu qui témoignent plus nettement en faveur du monogénisme.

Quoique naturaliste, et disposé, par cela même, à attribuer aux caractères tirés de l'homme physique une importance habituellement prépondérante, je ne puis leur reconnaître cette supériorité comme constante. Quelques faits parlent trop haut. Certes, sans leur langue si spéciale, personne n'eût hésité à voir dans les Basques les frères des autres Européens méridionaux. Leur dolichocéphalie spéciale eût-elle été découverte (BROCA), on n'aurait pas eu la pensée d'en faire des *Blancs allophyles*. Il en est de même

des peuples du Caucase, si longtemps regardés, précisément à cause de leurs caractères physiques, comme la souche pure des populations blanches européennes. Il faut donc reconnaître que, dans certains cas, la langue a une importance caractéristique supérieure à celle des traits extérieurs et des faits anatomiques.

Cette *alternance de valeur* entre certains caractères n'étonnera pas les naturalistes au courant des résultats de la Zoologie moderne. Ils savent qu'il en est de même quand il s'agit des espèces animales. Chez les Vertébrés, l'appareil respiratoire fournit des caractères de premier ordre et *dominateurs* (CUVIER); chez les Annelés et dans les types secondaires, où cette fonction est moins rigoureusement localisée, des familles, parfaitement semblables à tout autre égard, ont des branchies très-développées ou en manquent totalement. Ici, les caractères tirés des organes de la respiration sont évidemment secondaires et *subordonnés*. S'il en est ainsi *d'espèce à espèce* et *de groupe à groupe*, ne soyons pas surpris qu'il en soit de même, à plus forte raison, *de race à race*.

Dans les applications anthropologiques de la science du langage, tout le monde s'accorde pour reconnaître une importance de beaucoup supérieure à la grammaire comparée au vocabulaire; et il est évident qu'il ne saurait en être autrement. Mais n'a-t-on pas, dans certains cas, dédaigné par trop les renseignements qu'on peut tirer du dernier? Les résultats auxquels Yung avait été conduit par le calcul des probabilités me semblent bons à rappeler ici. L'illustre savant s'était demandé quel nombre de mots semblables dans deux langues différentes était nécessaire pour qu'on pût être autorisé à considérer ces mots comme ayant une origine commune. De ses calculs, il résulte que la communauté d'un seul mot n'a aucune signification. Mais la probabilité d'une origine commune est déjà de trois contre un quand il y a deux mots communs, de plus de dix contre un quand il y en a trois. Quand le nombre des mots communs est de six, la probabilité est de plus de dix-sept cents, et de près de cent mille, quand il est de huit. Il est donc

presque certain que huit mots communs à deux langues différentes ont primitivement appartenu à un même langage.

Ces résultats venant d'un homme d'une si haute autorité ont, ce me semble, une grande importance. Ils feront peut-être envisager autrement que ne les envisagent bien des anthropologistes les questions de relations, de communications entre des peuples qu'on a voulu regarder comme absolument isolés (*Polynésiens* et *Malais*); ils rappelleront l'attention sur des opinions, exagérées sans doute, mais qu'on ne pourra plus regarder comme indignes d'examen (*rapports entre les races scandinaves et les populations mexicaines*, BRASSEUR DE BOURBOURG).

II. RAPPORTS GÉNÉRAUX DES LANGUES ET DES RACES HUMAINES. — Tout le monde admet, croyons-nous, que les langages humains se ramènent à trois groupes fondamentaux, comprenant l'un les langues monosyllabiques, le second les langues agglutinatives, le troisième les langues à flexion. Ainsi il existe trois types linguistiques comme trois types physiques, le noir, le jaune, et le blanc. Il n'est pas sans intérêt de rechercher quels rapports se manifestent entre les caractères empruntés à ces deux ordres de considérations.

Pour Max Müller, pour M. Maury et, croyons-nous, pour la très-grande majorité des philologues, les langues monosyllabiques représentent l'état le plus rudimentaire du langage humain; celui-ci ne serait en outre arrivé à la flexion qu'en passant par la période d'agglutination. Considérées à ce point de vue, les langues ont été en se perfectionnant progressivement, et il est naturel de se demander si le degré général d'élévation des races correspond à celui du développement du langage.

En juxtaposant les résultats des études linguistiques et physiques, on reconnaît bien vite qu'il n'en est rien. La langue monosyllabique par excellence, le chinois, est parlée par une des populations les plus anciennement civilisées et dont le fond appartient au type jaune. Les tribus les plus bas placées, relevant du type nègre, parlent, au

contraire, des langues agglutinatives, c'est-à-dire parvenues au second rang. J'ai déjà signalé ce fait et insisté sur les conséquences qui en ressortent par rapport à l'antiquité relative de groupes humains.

Toutefois, on doit remarquer que le plus grand nombre des Blancs parlent des langues qui ont atteint le plus haut degré de développement, des langues à flexion. Les Blancs allophyles seuls en sont encore à l'agglutination. Or ceux-ci passent aux Jaunes, de telle sorte que la place revenant à quelques-unes de leurs tribus présente des incertitudes réelles, comme plusieurs de leurs langages se rapprochent remarquablement des langues à flexion.

Dans ce coup d'œil d'ensemble, nous constatons donc à la fois l'enchevêtrement de caractères que j'ai déjà signalés, et l'accord entre les caractères physiques et linguistiques que j'ai dit exister le plus souvent.

Pour bien juger de ce dernier, il faut absolument descendre dans le détail de l'étude des races. C'est surtout dans les groupes mixtes qu'il ressort d'une manière frappante. Un des meilleurs exemples à citer nous est fourni par la comparaison des éléments de la langue malaise avec ce que l'histoire et l'étude physique nous ont appris sur la formation de cette population.

Si, après avoir lu ce que les linguistes ont écrit sur la distribution des langues, on jette les yeux sur la carte, on constate encore quelques faits généraux assez intéressants.

Les langues monosyllabiques s'y montrent comme cantonnées en Asie seulement, et occupant un espace fort restreint. Elles ont dû même former autrefois une sorte d'îlot borné par la mer à l'est, et sur tous les autres points par des langues agglutinatives. La conquête aryane les a seule mises en contact avec les langues à flexion.

Celles-ci, aujourd'hui répandues partout, ont longtemps été confinées dans l'ancien continent, dont elles étaient loin d'ailleurs d'occuper la plus grande partie. Leur expansion date des grandes découvertes modernes.

Les langues à développement intermédiaire, les langues agglutinatives, occupaient avant cette époque, comme aujourd'hui encore, la majeure partie du sol. Nous ignorons à quel moment ces dernières langues ont perdu du terrain en Europe; mais déjà nous pouvons presque affirmer qu'elles y ont dominé jadis. Peut-être occupaient-elles en entier cette partie du monde à l'époque de l'homme quaternaire. Quoi qu'il en soit, avant les grandes émigrations toutes récentes des races européennes, les langues agglutinatives avaient conservé la plus grande partie de l'Asie, la presque totalité de l'Afrique, l'Amérique et la Polynésie entières.

En relevant approximativement les aires occupées par les trois groupes fondamentaux de langues, on trouve que les langues agglutinatives occupaient naguère à elles seules environ $\frac{11}{15}$ du sol, les langues à flexion $\frac{3}{15}$, les langues monosyllabiques $\frac{1}{15}$; soit, à peu près, $\frac{74}{100}$, $\frac{20}{100}$ et $\frac{6}{100}$.

Les langues agglutinatives l'emportent encore sur les autres par leur nombre; et enfin le chiffre des nations, peuplades ou tribus parlant ces mêmes langues est aussi bien supérieur à celui des groupes qui parlent des langues monosyllabiques et des langues à flexion.

Mais on sait combien peu la population d'une contrée est en rapport, soit avec l'étendue des terres, soit avec le nombre des groupes humains qui les peuplent. Pour se faire une idée de l'importance du rôle joué à la surface du globe par une langue ou un groupe de langues, il faut compter les individus qui en font usage. En agissant ainsi, on trouve que, malgré les premières apparences, la moitié environ des hommes se sont élevés à la forme générale la plus parfaite du langage, et que les deux formes inférieures se partagent par portions presque égales l'autre moitié de l'espèce humaine.

III. ÉCRITURE. — L'écriture est, pour ainsi dire, à la parole ce que celle-ci est à la pensée. Mais par sa nature même elle fournit assez

peu de données précises à l'anthropologiste. Inventée sur un nombre de points fort restreint, elle s'est communiquée de proche en proche et par initiation, si bien qu'on a pu tracer la filiation de la plupart des alphabets. (VAISSE, MAURY.) En passant d'une nation à l'autre, ces représentations graphiques du langage se sont souvent sensiblement modifiées, et, à ce point de vue, elles peuvent, sans doute, être d'un certain secours à l'Ethnologie; mais il n'existe aucun rapport réel entre leurs caractères et ceux des groupes humains qui les emploient.

Pas plus qu'aucune autre invention de l'esprit humain, l'écriture n'est arrivée d'emblée à la perfection qui en a fait le plus puissant instrument de progrès que nous possédions. Partout, paraît-il, elle a eu son enfance. On ne peut guère lui rattacher quelques procédés purement mnémotechniques signalés par divers voyageurs (*pierres des Mexicains*). Les *quipos chinois, tibétains et péruviens* doivent-ils être rangés dans cette catégorie? Ou bien constituaient-ils des espèces de livres, où la couleur et les nœuds des cordelettes auraient été l'équivalent des signes graphiques employés par d'autres nations? La question a été souvent débattue et résolue dans les deux sens. On nous promet de nouveaux documents, et peut-être ce curieux problème sera-t-il enfin résolu. (J. PÉREZ.)

La pictographie, même rudimentaire, telle qu'elle existait et existe encore chez les Peaux-Rouges (SCHOOLCRAFT), a probablement été le point de départ de l'écriture proprement dite. On sait que celle-ci a ses monuments, que plusieurs voyageurs ont rencontrés en Sibérie, dans l'Amérique du Nord, dans le bassin de l'Orénoque et jusqu'en Patagonie.

Lorsque le symbolisme s'introduit dans la pictographie, il semble qu'il y ait un pas de fait, bien que de graves erreurs puissent être la suite de cette manière de représenter les événements, lorsque le sens du symbole s'oublie. Le *cygne blanc vomissant du feu* employé par les Virginiens dans un de leurs *Sagkokok* pour représenter les Européens, leurs vaisseaux et leurs armes, ne pouvait guère man-

quer de donner lieu, tôt ou tard, à quelque légende analogue à celles qui ont été recueillies sur le passé de certaines tribus américaines. Mais le symbolisme habitue l'esprit à se détacher de la reproduction matérielle des objets; on passe ensuite aisément à la réduction graphique du symbole; et, l'aiguillon de la nécessité aidant, on arrive à remplacer par des signes phonétiques le symbolisme et la pictographie.

Même lorsqu'elle s'en tient à la représentation de la syllabe, l'écriture accomplit un immense progrès. Telle paraît être la phase à laquelle se sont arrêtés les Mexicains, dont un certain nombre d'écrits sont encore, au moins en partie, symboliques et idéographiques. (AUBIN.) Il semble que, même au contact de populations plus avancées et quoique ayant eu sous les yeux des exemples d'écriture alphabétique, certaines races ne peuvent pas aller au delà. C'est au moins ce qui s'est passé de nos jours chez les Cherokees en Floride et chez les Veï sur la côte d'Afrique. Séquoyah et Doala Bukara, dans leurs efforts pour imiter les Yankees et les Arabes, n'ont inventé que des syllabaires. Et pourtant les journaux imprimés par le premier portaient, à côté du texte cherokee, la traduction alphabétique anglaise.

Il est inutile d'insister sur l'immense supériorité de l'écriture alphabétique. Ce moyen, à la fois si simple et si complet, de fixer la parole s'est toujours présenté comme quelque chose de merveilleux à l'esprit de ceux qui ne le connaissent pas; et les anciens, frappés de son utilité, ignorant comment l'Homme y était arrivé peu à peu et par degrés, n'avaient pas hésité à le considérer comme d'invention divine. Cicéron lui-même semble prêt à partager cette opinion. (VAÏSSE.)

Les indigènes américains ont-ils connu l'alphabet proprement dit? Les beaux travaux de M. Aubin sur l'écriture mexicaine semblaient autoriser à répondre négativement. Une découverte bien inespérée, faite récemment par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, conduit à une conclusion tout autre. En 1864, ce savant trouva,

dans un manuscrit des archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid, l'alphabet des inscriptions calculiformes (*Katuns*) du Yucatan et de l'Amérique centrale identifié lettre par lettre avec les caractères européens. Le savant auteur de l'*Histoire des nations civilisées du Mexique* a pu d'emblée, pour ainsi dire, reconnaître un certain nombre de ces caractères dans deux *codex mexicains*, et lire quelques mots communs aux langues de l'Amérique centrale. Vienne maintenant un homme ayant quelque peu de ce feu sacré qui fait les découvreurs, et il est à espérer que les inscriptions de Palenqué, d'Uxmal, jusqu'ici muettes pour l'historien et l'ethnologue, parleront à leur tour, comme l'ont fait les inscriptions de Thèbes et de Ninive. Espérons même que ce travail de déchiffrement ne se fera pas trop attendre. Il y a là de quoi tenter tout esprit avide de percer les mystères de l'inconnu; et quiconque mettra la main à cette œuvre aura pour point de départ un document de bien autre importance que ceux dont ont pu disposer les Champollion et les Burnouf.

Mais la découverte de M. l'abbé Brasseur soulève un autre problème, que pourraient peut-être aborder dès à présent les savants occupés de semblables études. L'alphabet yucatèque a-t-il été inventé en Amérique ou bien a-t-il été importé? Ce que l'on sait aujourd'hui sur les rapports incontestables du nouveau monde avec l'ancien permet au moins de poser la question. A ce point de vue, une comparaison rigoureuse des caractères dont il s'agit avec tous ceux qu'ont employés ou qu'emploient encore les autres nations offrirait à coup sûr de l'intérêt et conduirait peut-être à des résultats nouveaux et inattendus.

§ 2. CARACTÈRES SOCIAUX.

L'Homme est un être essentiellement social. « Si quelqu'un mon-
« tait au ciel *seul* et entendait *seul* l'harmonie des mondes, il ne joui-
« rait pas de ces merveilles. » (ARCHYTAS.) Aussi trouvons-nous par-
tout l'espèce humaine réunie en sociétés plus ou moins nombreuses.

Toujours, sauf dans quelques cas exceptionnels, qui s'expliquent d'ordinaire par une dispersion violente, ces sociétés comptent un nombre plus ou moins considérable de familles et méritent au moins le nom de *peuplades*.

Quelque restreintes ou nombreuses que soient les *peuplades*, les tribus, les nations, on a depuis longtemps constaté chez elles trois états sociaux élémentaires, se rattachant tous trois à la satisfaction du premier et du plus impérieux de tous les besoins, celui de se nourrir. Ces trois états présentent d'ailleurs une certaine gradation. L'Homme ne compte d'abord pour sa subsistance que sur une industrie journalière; il chasse les animaux terrestres ou aquatiques: il est chasseur ou pêcheur. Plus tard il a soumis à son empire des espèces herbivores et trouve dans ses troupeaux des ressources assurées: il est pasteur. Enfin c'est à la terre même qu'il s'adresse; il multiplie certains végétaux que l'expérience lui a fait connaître: il est cultivateur. Dans ce dernier cas, son régime est fondamentalement végétal; dans les deux premiers, la chair forme la base de sa nourriture.

Il est évident que ces divers genres de vie placent l'Homme dans des milieux fort différents, en lui imposant certaines nécessités, en exigeant le développement de facultés physiques et intellectuelles parfois assez peu semblables. Ainsi prendront naissance et se développeront, par l'exercice et l'hérédité, certaines particularités physiques et intellectuelles qui finiront par caractériser des races.

Le chasseur et le pêcheur présentent quelques points de contact dans leur genre de vie. L'un et l'autre ont à déployer tour à tour, et parfois en même temps, selon les animaux qu'ils attaquent, beaucoup de patience et de courage; chez eux l'esprit de ressources doit être sans cesse en éveil. L'un et l'autre, même placés dans des conditions favorables, passent par des alternatives d'activité extrême et de repos presque complet. Mais le cercle d'action du pêcheur est en somme moins étendu que celui du chasseur, et il n'est pas forcé, comme celui-ci, d'exercer toutes ses facultés phy-

siques; il n'aura probablement jamais ni la même finesse dans l'ouïe ni la même agilité. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne se trouvent dans des conditions favorables au développement intellectuel proprement dit.

Le pasteur a déjà bien plus d'indépendance à certains égards, en même temps qu'il est astreint à plus de régularité. Son lendemain est toujours assuré. Les soins journaliers une fois donnés à son bétail, il peut s'abandonner à la réflexion, à la rêverie, et ses instincts intellectuels ont toute facilité pour se développer.

Il en est, à plus forte raison, de même pour le cultivateur. Les semailles et la récolte sont pour lui des moments d'activité physique inévitables. Entre les deux, il peut se reposer à loisir et appliquer à toute autre chose les facultés dont il est doué.

Ces trois modes élémentaires de la société humaine entraînent des conséquences immédiates.

Nulle part le gibier proprement dit n'est suffisamment abondant pour nourrir indéfiniment des populations quelque peu nombreuses, accumulées sur un même point. L'homme chasseur a donc besoin d'un grand espace autour de lui; il ne peut guère former que des communautés restreintes. Dès que celles-ci grandissent, il faut forcément qu'elles se morcellent. Les pêcheurs peuvent former des agglomérations plus considérables surtout sur les côtes d'une mer poissonneuse. Toutefois, là même, le chiffre des populations est, forcément aussi, restreint dans d'assez étroites limites.

L'état pastoral permet la formation de hordes plus nombreuses; mais il nécessite l'existence de vastes espaces exclusivement livrés aux bestiaux. Comme la chasse, bien qu'à un moindre degré, il commande le morcellement.

La culture du sol seule permet le développement d'une population à la fois dense et continue.

Le chasseur, par suite même de ses habitudes de lutte, sera inévitablement guerrier; la guerre n'est au fond qu'une chasse à l'Homme. Chez lui toute discussion pour un *terrain de chasse* de-

viendra aisément une guerre; car il s'agit de sa subsistance. Cette guerre sera sans merci; car tout prisonnier est pour lui non-seulement inutile, mais nuisible; c'est une bouche à nourrir. Le chasseur le tuera; et pour peu que la passion d'une part, l'amour-propre de l'autre entrent en jeu, il le fera périr dans des tourments supportés avec une héroïque fermeté.

Le pasteur aussi sera assez souvent entraîné à la lutte armée. Il a à défendre ses pâturages et ses bestiaux. Mais chez lui la guerre s'adoucit. Le prisonnier peut lui être utile: on rejettera sur lui les soins à donner au bétail, et en retour on le nourrira sans avoir à faire de sacrifice; il sera esclave.

N'était le besoin de s'entre-détruire, qui semble inné chez l'Homme et que la civilisation n'a pu encore extirper, les peuples cultivateurs n'auraient aucune raison pour se faire la guerre; ils en auraient beaucoup pour l'éviter. Mais, du moins, chez eux elle devient de moins en moins cruelle. Le prisonnier peut ici encore être utilisé. On le réduira d'abord en esclavage. Puis on reconnaîtra qu'un certain degré de liberté peut être profitable au maître, et d'esclave il passera serf.

Les trois états que je viens d'indiquer existent sur le globe; et, dans chacun des trois grands types de l'humanité, on peut, encore aujourd'hui, en signaler des exemples. Chez les Blancs, certaines tribus de la côte nord-ouest d'Amérique sont composées de pêcheurs; des populations arabes en sont encore à l'état pastoral par lequel sont passés les Aryans, pères des Indiens actuels si essentiellement agriculteurs. Chez les Jaunes, les Tongouses de la Daourie sont peut-être le type le plus complet du peuple chasseur, comme les hordes de l'Asie centrale le sont des peuples pasteurs, et les Chinois des peuples cultivateurs. Chez les Nègres enfin, les Australiens sont essentiellement chasseurs, les Cafres pasteurs, les Guinéens cultivateurs.

Ainsi la nature fondamentale de l'état social n'est pas un caractère de race. Les trois types physiques présentent les trois types sociaux.

De ce fait seul on pourrait conclure qu'entre les trois grands types humains, envisagés au point de vue de la civilisation, il n'y a pas ces différences radicales qu'ont admises *à priori* quelques auteurs.

Cette conclusion ne peut ressortir clairement que d'une étude détaillée des races. Je ne puis ici que l'énoncer, en insistant seulement sur un point, savoir que, malgré les assertions contraires (DE GOBINEAU), il existe encore aujourd'hui des *Blancs* à l'état *sauvage* le mieux caractérisé. Qu'on lise les détails donnés sur les populations koluches par Cook, La Pérouse, Meares, Marchand, Dixon, le docteur Scouler, etc. et l'on sera bien forcé de reconnaître que ces *pêcheurs* dont les femmes se barbouillent de graisse, de suie, et *portent la botoque*, sont à la fois de *vrais Blancs* et de *vrais sauvages*, qui, sous bien des rapports, doivent prendre place fort au-dessous du Nègre d'Ardra ou de Juida.

D'autre part, les noms mêmes que je viens de tracer, ceux surtout de Ghanata, de Sonrhaï, de Melle, que Barth nous a fait connaître, suffisent pour prouver que le Nègre le mieux caractérisé, le *Nègre type*, peut s'élever par lui-même à un état social assez avancé. On a dit que, sans être *sauvage*, il était resté *barbare*, comme l'étaient nos ancêtres germains ou gaulois. (BROCA.) Cette appréciation n'est pas juste : le Nègre est arrivé bien plus haut. Les Annales d'Amed Baba démontrent qu'au moyen âge le bassin du Niger a contenu des empires peu inférieurs, à certains égards, à bien des souverainetés européennes de la même époque.

Quant aux races jaunes, il suffit de rappeler que la race aryane tout entière était encore plongée dans la barbarie à l'époque où la Chine connaissait le calendrier, avait déterminé la forme de la terre et reconnu l'aplatissement des pôles, tissait des étoffes de soie et avait une monnaie.

Doit-on conclure de ces faits et de tous les faits analogues que je ne puis citer, que les races humaines sont égales entre elles, qu'elles ont toutes les mêmes aptitudes et peuvent s'élever à tous égards

au même degré de développement intellectuel? Ce serait s'écarter du vrai et tomber dans une exagération évidente. Ici encore, il faut en revenir à la comparaison de l'Homme avec l'animal. De ce que toutes les races de chiens appartiennent à une seule et même espèce, s'ensuit-il qu'elles aient les mêmes aptitudes? Un chasseur prendra-t-il indifféremment un braque ou un blood-hound pour en faire un chien d'arrêt ou un chien courant? Demandra-t-il au chien des rues de valoir l'un ou l'autre de ces *pur-sang*? Évidemment non. Or nous ne devons jamais oublier que, pour être au-dessus de l'animal et pour être autre chose que lui à certains égards, l'Homme n'en est pas moins soumis à toutes les lois générales de l'animalité. La loi de l'hérédité est une de celles auxquelles il ne peut se soustraire; et c'est elle qui, sous l'influence des milieux, façonne les races et les fait ce qu'elles sont.

Quand des siècles ont passé sur un groupe d'hommes, quand de génération en génération et sous l'influence de certaines conditions physiques, intellectuelles, morales, l'être entier a pris un certain pli, nous ne savons encore au juste ce qu'il faut de temps et de circonstances nouvelles pour effacer cette empreinte et renouveler la race.

Mais cet ensemble de conditions a pour résultat d'établir, de groupe à groupe, de race à race, une inégalité *actuelle* qu'il est impossible de nier. Telle est pourtant l'exagération dans laquelle sont tombés les *négrophiles* de profession. Lorsqu'ils ont soutenu que le Nègre, dans le passé et *tel qu'il est*, est l'égal du Blanc (SCHELCHER), ils ont fait vraiment trop beau jeu à leurs adversaires. Un seul fait suffisait pour leur répondre.

Les découvertes de Barth ont mis hors de doute ce dont on pouvait douter jusqu'à lui, l'existence d'une *histoire politique* chez les Nègres; mais cela même ne fait que mettre encore plus en relief l'absence de cette *histoire intellectuelle* qui se traduit par un mouvement général progressif, par des monuments littéraires, artistiques, architecturaux. Livrée à elle-même, la race nègre n'a

rien produit dans ce genre. Les peuples de couleur noire qu'on a voulu lui rattacher, pour déguiser cette infériorité par trop manifeste, ne tiennent à elle tout au plus que par des croisements (*Abyssins*).

Faut-il pour cela passer à l'extrême opposé, et admettre qu'il est des races radicalement incapables de s'élever au-dessus de l'état social dans lequel ont vécu leurs ancêtres? Cette question a été bien des fois posée; elle s'est reproduite dans le sein de la Société d'Anthropologie, et, là comme ailleurs, elle a été résolue en deux sens différents.

S'appuyant sur un certain nombre de faits empruntés à l'Amérique et à l'Océanie, aussi bien qu'à l'Afrique, quelques membres ont cherché à démontrer que certaines populations humaines étaient fatalement vouées à l'état sauvage. Les partisans de cette opinion ont surtout cité comme exemple les indigènes de l'Amérique du Nord et les Australiens; ils se sont faits l'écho des appréciations portées à l'étranger, et par des intéressés, relativement à ces deux races. Pourtant, pour celui qui y regarde sans parti pris, il est facile de voir, souvent dans les faits mêmes invoqués par ceux qui les condamnent, la preuve évidente que, *placées dans des conditions favorables*, ces races sauraient s'élever bien au-dessus de l'état où nous les avons trouvées et nous atteindre assez vite, au moins à certains égards.

En ce qui concerne les Peaux-Rouges et les groupes voisins, le grand ouvrage de Schoolcraft, plusieurs *Reports* publiés depuis, ne peuvent laisser aucun doute.

Ce qui reste des Iroquois, de ces farouches et astucieux guerriers, forme aujourd'hui, sur les bords du Cattaraugus, une population agricole et laborieuse qui a ses écoles, son imprimerie, ses journaux. Il est inutile d'insister sur ce que sont devenus les Kreecks, les Cherokees, les Choctaws. On sait que d'elles-mêmes ces nations étaient entrées en pleine voie de civilisation sédentaire, cultivaient le coton et en exportaient, lorsque le gouvernement de Washington

les chassa de leurs terres, pour les transporter dans le bassin de l'Arkansas. Là elles se sont remises à l'œuvre, et parmi leurs fermes il en est, disent les voyageurs, qui peuvent rivaliser avec celles des Yankees.

Mais, reprend-on, les Algonquins, les Dacotahs, se sont refusés à toutes les tentatives faites pour les rapprocher des Blancs et de la civilisation. C'est une erreur, ou plutôt ce n'est qu'une moitié de la vérité, et cela même apporte à qui veut le voir un grand enseignement. Les Algonquins (*vrais Peaux-Rouges*), les Dacotahs (*Sioux*), se sont partagés. Les uns ont renoncé à leur ancien genre de vie, les autres ont persévéré, tant ce caractère, prétendu indélébile, est au contraire variable, tant il est sous l'empire de mille petites circonstances locales.

En fait, il ne s'est rien passé chez les indigènes américains que nous ne puissions constater chez les Blancs, Sémites ou Aryans. A côté de l'Arabe des villes, vit l'Arabe du désert et des tentes. A quelques lieues de nos villes du littoral, en Angleterre comme en France, se trouvait, il y a moins d'un siècle, une population farouche, vivant à peu près exclusivement de la pêche et toute prête à user du *droit d'épave* d'une façon qui rappelait singulièrement ce qu'on reprochait naguère si justement aux tribus barbares du Rif marocain.

De même, dans l'Amérique du Nord, les indigènes livrés à eux-mêmes s'étaient scindés sur certains points. Dans le bassin du Rio del Norte et au delà, à côté des habitants des Pueblos, citadins et agriculteurs, vivaient des tribus errantes de chasseurs. Les seconds pillaient parfois les premiers; mais les uns et les autres ne s'en reconnaissaient pas moins pour frères. (WIPLE.) Ce qui s'était passé spontanément se passe encore sous la pression des Blancs. Y a-t-il à cela quelque chose d'étrange? Y a-t-il de quoi motiver tant soit peu les assertions que je combats? Pour peu qu'on réfléchisse aux étranges procédés employés par les États-Unis, même quand ils agissent d'une manière officielle et se prétendent *paternels*, on ne sera pas surpris

que leurs invitations ne soient pas accueillies avec grand empressement et ne réunissent pas l'unanimité.

En tout cas, lorsque la moitié d'une même population transforme son état social, on ne peut dire que cette population est incapable de le faire en totalité, en se fondant sur ce que l'autre moitié est restée en arrière. A raisonner ainsi, on pourrait soutenir, avec autant et plus de raison, qu'une bonne partie du peuple français est incapable d'apprendre à lire.

Restent les Australiens.

C'est un sujet que je n'aime pas à aborder. Sur aucun point du globe, peut-être, le Blanc ne s'est montré aussi impitoyable envers les races inférieures, qu'il semble être fatalement destiné à remplacer; nulle part il n'a aussi audacieusement calomnié ceux qu'il dépouillait et exterminait. Pour lui, les Australiens n'ont plus été des *hommes*. Ce sont des êtres qui «réunissent toutes les choses «mauvaises que ne devrait jamais présenter l'humanité, et plusieurs «dont rougiraient les singes, leurs congénères. » (BUTLER EARP.) Sans doute, des voix honorables ont protesté contre ces terribles paroles, adressées aux convicts qui allaient chercher fortune en Australie; mais que pouvaient-elles, alors que toutes les mauvaises passions étaient surexcitées et s'appuyaient sur de semblables arguments, étayés eux-mêmes d'assertions données comme scientifiques? On sait quel a été le résultat de ces leçons en Tasmanie, en Australie; et ceux qui voudraient se renseigner plus au long peuvent consulter les voyageurs de toute nation. (DARWIN, DU PETIT-THOUARS.)

Soutenir encore aujourd'hui que les Australiens sont ce qu'ont voulu en faire Bory de Saint-Vincent et les anthropologistes de cette école, c'est nier des faits évidents, constatés par une foule de voyageurs de toute sorte. Pas plus que les autres races humaines, celle-ci ne s'est montrée absolument sauvage. Elle avait ses institutions de peuple chasseur. La famille, la tribu, la nation, étaient organisées chez elle et réparties en véritables *clans*, dont on possède la liste. Les Australiens, plus avancés sur ce point que les Tahiti-

tiens, savaient se partager le sol; et les limites fixées étaient religieusement respectées, sauf en temps de guerre. Je reviendrai ailleurs sur leurs caractères religieux et moraux. Il ne s'agit ici que de leurs caractères intellectuels, et je me borne à ajouter que ces sauvages avaient des villages de huit cents à mille habitants, qu'ils savaient creuser des troncs d'arbres pour en faire des canots, qu'ils tissaient des filets pour la chasse et la pêche, ayant parfois quatre-vingts pieds de long et capables de résister aux efforts d'un kangaroo. Tout cela, dira-t-on, ne constituait pas un état social bien avancé. Soit : mais les Australiens sont-ils incapables, comme on l'a tant dit, comme on le répète encore, de s'élever au-dessus de cette condition?

Mais qu'on lise les écrits de Dawson, qui avait fait de ces sauvages des espèces de fermiers; ceux de Salvado, qui a trouvé en eux des ouvriers aussi dévoués qu'utiles; ceux de Blosseville, déclarant qu'on s'est estimé heureux de pouvoir recourir à eux quand la *fièvre d'or* fit manquer les bras européens, et l'on restera convaincu de tout ce qu'il y a d'inexact dans les assertions émises au sujet de l'incapacité radicale des Australiens. Enfin, si l'on conserve quelque doute, qu'on se reporte à ces tribus fixées et civilisées par William Buckley, le soldat déserteur, et il faudra bien convenir que la faculté de s'élever au-dessus de leur état passé existe chez les Australiens, comme chez les autres populations humaines.

Ce dernier fait, trop oublié, présente à mes yeux une importance très-grande. Il confirme, chez une race universellement regardée avec raison comme des plus inférieures, les observations faites en Sibérie (PL. DE TCHIHATCHEF) et à la Nouvelle-Zélande (THOMSON, SHORTLAND); il explique l'insuccès de certaines tentatives de civilisation, faites avec plus de zèle que de tact. Quand le civilisateur se présente avec une supériorité trop marquée, qu'il ne sait pas cacher ou qu'il se plaît à faire sentir (*certain missionnaires*), il est impossible qu'il réussisse. Des cosaques (*Sibérie*),

des matelots baleiniers (*Nouvelle-Zélande*), un grenadier mauvais sujet, mais que sa position nouvelle ramène à de meilleurs sentiments (*Australie*), sont de meilleurs initiateurs, précisément parce qu'ils sont moins éloignés de leurs néophytes.

Qu'il s'agisse des Peaux-Rouges ou des Australiens, on cite comme preuve de leur caractère indomptable ces individus qui, après avoir reçu une certaine éducation et avoir vécu de la vie des Blancs, jettent un beau jour leurs vêtements, reprennent la couverture de laine ou le manteau de kangaroo, et retournent à leurs forêts. Les noms de Daniel et de Bénilong reviennent habituellement dans cette controverse. Mais, de bonne foi, pouvait-il en être autrement? Ces fils de chefs australiens, amenés en Europe, y ont vécu dans la meilleure société, dont ils ont pris les habitudes et les sentiments. De retour en Australie, ils se sont trouvés en contact avec ces colons dont on connaît l'origine, et dont le dernier se croyait en droit de mépriser, d'insulter ces *fils de singes viciés*. Pouvaient-ils demeurer impassibles et supporter ces humiliations? Ils eussent été alors au niveau de ces individus dégénérés qui ont pris aux Blancs tous leurs vices et vivent en mendiants à côté de ceux qu'ils acceptent pour maîtres. Daniel, Bénilong, n'ont pas voulu de cette existence, et cela même prouve la délicatesse et la juste fierté de leurs sentiments. Si les colons de Sidney les avaient acceptés comme avait fait momentanément l'aristocratie de Londres, ils eussent certainement agi autrement.

Je viens d'employer bien souvent les mots *sauvage*, *barbare*, *civilisation*. Mais que signifient au juste ces expressions et quelles idées, au moins relatives, doivent-elles faire naître? Il n'est rien moins qu'aisé de répondre à cette question.

L'état sauvage absolu existe-t-il? « Y a-t-il des hommes qui n'aient jamais eu l'idée de se construire des habitations, de faire du feu, de fabriquer des outils; qui aient abandonné les morts sans sépulture ou laissé sans aucune trace de règlement les rap-

« ports généraux ? » Le rang qui revient aux Australiens parmi les races humaines et les faits que nous venons de rapporter autorisent, je pense, à répondre négativement pour le présent. Quant au passé, faut-il accepter les traditions chinoises ? Les découvertes paléontologiques tendent à les faire repousser. A l'époque où il luttait chez nous contre les éléphants et les rhinocéros, l'Homme avait déjà des armes, des outils, des parures. Jusqu'ici rien n'autorise à penser qu'il ait jamais vécu comme la brute.

L'état sauvage doit-il « être regardé comme une forme et non « comme une phase de la civilisation générale ? » (LIÉTARD.) Est-il caractérisé surtout par « une lenteur extrême dans la marche vers « le progrès et par une inaptitude extrêmement frappante à s'assimiler les conquêtes opérées dans le domaine de l'intelligence par « les autres races ? » (LIÉTARD.) Mais qui sera juge de cette inaptitude et quel temps faudra-t-il pour la constater ? Les nations les plus civilisées de nos jours étaient composées de vrais sauvages, quand d'autres, aujourd'hui bien déchues, occupaient le premier rang (*peintures égyptiennes*). Si rester des siècles sans savoir s'assimiler les conquêtes de l'intelligence est une preuve d'infériorité radicale, l'immense majorité des Européens est encore à l'état sauvage : car elle ne sait pas même lire et repousse le progrès, bien loin de le chercher. En France même, il y a moins d'un demi-siècle, et au cœur de notre civilisation se trouvaient des populations que, sous un autre ciel, avec un autre langage, avec d'autres vêtements et surtout une autre couleur, on n'eût pas manqué de traiter de *sauvages* (*département de l'Eure, DELASIAUVE*). A plus forte raison, les Armoricaïns, les Gallois du dernier siècle, eussent-ils été qualifiés ainsi.

Deux causes tendent à égarer notre jugement quand il s'agit d'apprécier l'état social des races.

La première tient à la manière dont nous jugeons l'ensemble de la population à laquelle nous appartenons. Enfants des classes instruites et policées, nous oublions cette partie de la nation qui est restée si loin en arrière, qui profite sans doute du travail des

classes intelligentes, mais qui ne les suit nullement ou très-peu dans leurs voies progressives. Il n'est pas un pays de l'Europe où l'on ne puisse rencontrer une foule de faits justifiant ce que je me borne à énoncer ici.

L'autre cause dépend de notre orgueil de race, des préjugés de notre éducation, qui nous empêchent d'aller quelque peu au fond des choses et de reconnaître des ressemblances extrêmes, presque des identités, pour peu qu'elles soient voilées par les moindres différences de formes ou de mots. Il a fallu bien du temps pour qu'on s'aperçût combien l'organisation des Maoris ressemble à celle des anciens Écossais. (THOMSON.) Mais les rapports entre ces deux groupes vont bien plus loin. Si l'on fait abstraction de l'anthropophagie chez les uns, chez les autres des emprunts faits aux populations voisines, on sera conduit à admettre qu'à l'époque où Cook visitait les Néo-Zélandais, ceux-ci offraient bien des ressemblances avec les Highlanders de Rob Roy et de Mac Yvor. Quant aux *Enfants du brouillard*, frères des autres clans d'Écosse, aux Irlandais du *capitaine Rok*, étaient-ils bien au-dessus des tribus australiennes?

Concluons que la civilisation, avec son cortège de lumières et de connaissances en tout genre, est un fait exceptionnel au milieu même des populations les plus privilégiées, et que celles-ci ont eu et ont encore leurs représentants sauvages. Ajoutons que ce fait s'est produit à des degrés divers chez les races noires et jaunes; et, en nous rappelant notre propre passé, évitons de refuser aux autres des aptitudes qui sont restées cachées pendant des siècles chez nos ancêtres avant de se développer.

§ 3. INDUSTRIES.

Lorsque, sans trop vouloir préjuger de l'avenir des races, on se borne à rechercher ce qu'elles sont aujourd'hui, on rencontre une foule de manifestations se rattachant aux facultés intellectuelles, et dont un assez grand nombre peuvent être considérées comme

caractéristiques. La plupart ont pour but la satisfaction des besoins physiques ou intellectuels.

Constatons ici, tout d'abord ; un de ces faits généraux qui à eux seuls séparent l'Homme des animaux.

Ces derniers ont aussi leurs besoins physiques. Ils y satisfont le plus complètement possible. Mais, ce but atteint, ils ne vont pas au delà. L'animal ne connaît pas le superflu ou le soupçonne à peine. Par suite, ses besoins restent à peu près identiquement toujours les mêmes.

L'Homme, au contraire, court sans cesse après le superflu, bien souvent aux dépens de l'utile, parfois au détriment du nécessaire. Il résulte de là que ses besoins grandissent de jour en jour. Le luxe de la veille devient l'indispensable du lendemain.

Ce fait se retrouve chez tous les hommes ; il est d'autant plus accusé qu'il s'agit des groupes les plus élevés dans l'échelle humaine. Il faut donc voir en lui un de ces caractères qui tiennent à la nature même des êtres. Envisagé systématiquement et à ce point de vue, l'Homme pourrait être défini *un animal qui a besoin de superflu*, à aussi juste titre qu'on l'a appelé *un animal raisonnable*.

Les moralistes ont de tout temps sévèrement blâmé cette tendance, et condamné ces appétits insatiables qui demandent toujours plus qu'ils n'ont et autre chose que ce qu'ils ont. Je ne saurais partager cette manière de voir. Loin de blâmer en principe ce qui n'est au fond que le *désir du mieux*, je ne puis y voir qu'un des plus nobles attributs de l'Homme : cette *faculté* est, en réalité, une des plus sérieuses causes de sa grandeur. Le jour où l'Homme serait pleinement satisfait, le jour où il n'aurait plus de besoins, il s'arrêterait, et le *progrès*, cette grande et sainte loi de l'humanité, s'arrêterait aussi.

Donc, sous toutes réserves quant aux applications mauvaises, il faut accepter l'amour du superflu, d'abord comme un fait, puis comme un bien. C'est à lui que nous devons la naissance et le développement de toutes nos industries ; c'est lui qui est le père

des sciences et des beaux-arts, sans lesquels vivent fort bien tant de nations, tant de races et, au milieu même de nous, des populations entières.

On comprend, du reste, que je ne puis entrer ici dans les développements auxquels prêterait si bien le sujet que j'indique. Je me bornerai à rappeler quelques faits empruntés aux populations les moins développées. Ils suffiront pour donner une idée des divers aperçus généraux auxquels prête l'étude des caractères intellectuels.

I. NOURRITURE. — Le premier besoin pour un être organisé est de se nourrir.

On sait quelles différences présentent, à ce point de vue, les espèces animales. L'Homme, destiné à vivre partout, est essentiellement omnivore, et je n'ai pas besoin d'insister pour démontrer que, sous le rapport de la nourriture, il est essentiellement sous la dépendance des milieux.

L'Homme n'est pas seulement omnivore; il est fait, en outre, pour se nourrir d'aliments cuits. Je rappelais plus haut que les contemporains, en Europe, de l'*Elephas primigenius* et de l'*Ursus spelæus* avaient connu le feu. Nous le retrouvons chez toutes les populations sauvages, et l'on peut constater chez la plupart d'entre elles l'existence d'un procédé identique, au fond, pour le rallumer quand il s'éteint. C'est le frottement de deux morceaux de bois, l'un tendre, l'autre dur. Les essences diffèrent, d'ailleurs, selon les pays. Ici, par conséquent, se retrouve l'action des milieux.

Chez tous les peuples sauvages on emploie, pour cuire les aliments, l'exposition directe à l'action du feu. Mais un procédé bien supérieur, également répandu en Amérique et en Océanie, consiste, comme on sait, à creuser une fosse, qu'on chauffe, puis à y placer viandes ou végétaux, qu'on entoure de cendres chaudes, de pierres rougies, etc.

L'amour du mieux, du superflu se fait sentir déjà, lors même

que l'aliment est mis directement en contact avec ces matériaux plus ou moins brûlants. Il se montre davantage quand on entoure le rôti de feuilles, choisies de manière à parfumer la nourriture qu'elles protègent. C'est là un premier *condiment*. L'art culinaire prend naissance et se développe rapidement, même chez les peuples que nous traitons de *sauvages*. A Tonga-Tabou, on ne comptait pas moins de trente à quarante plats, tous désignés par un nom différent, et parmi lesquels figurent des gelées et des confitures. (MARINER.) Voilà certes du superflu.

La faculté sur laquelle j'ai appelé l'attention se manifeste peut-être plus encore dans l'invention des boissons enivrantes. Il est peu de peuples sauvages qui, comme les Américains du Nord, n'aient pas su en imaginer quelqu'une; il en est bien moins encore qui, après les avoir connues, aient su se préserver de leur usage, comme ont fait les Comanches, qui doivent peut-être à cet acte de haute sagesse leur conservation et leur remarquable ascendant sur toutes les nations voisines. Le Règne animal et le Règne végétal ont été tour à tour mis à contribution pour satisfaire à ce besoin, tout factice qu'il est. Sans parler des fruits de la vigne et de nos arbres fruitiers, non plus que de nos céréales et du miel, on sait que le lait fermenté a donné le *koumiss* aux hordes asiatiques, que nos ancêtres aryans tiraient leur *soma* de l'*Asclepias acida*, que le maïs et le *Piper methysticum*, préparés par un procédé fort semblable, donnaient aux Américains du Sud leur *chicha*, aux Polynésiens leur *cava*.

Il est bien difficile de parler de l'Homme et de son alimentation sans s'arrêter un moment à l'anthropophagie. Peut-on y voir, comme ont voulu le faire quelques écrivains, un signe de l'infériorité fondamentale des races? Peut-on y voir même un caractère de race? Je ne le pense pas.

Remarquons d'abord que le cannibalisme peut être accidentel et entraîné par la nécessité. L'histoire des naufrages, nos annales militaires, nous apprennent qu'en pareil cas le Blanc européen, près de

mourir de faim, ne recule pas devant la chair de son propre compagnon. Il peut aussi, sans avoir cette excuse, se montrer chez nous à l'état individuel. Les annales du crime en signalent quelques exemples. Il peut enfin être entré à divers titres dans les mœurs : mais il peut être le résultat de la vénération se traduisant d'une manière étrange (*certaines tribus de l'Amazone*); il peut être un acte de punition (*Dayaks*) ou de vengeance (*Caraïbes, Américains du Sud*); il peut enfin être le résultat de la superstition (*Mexicains*).

Tous ces faits ne constituent pas l'anthropophagie proprement dite, c'est-à-dire le fait d'user de chair humaine à titre de simple aliment. Dans cet état, elle a peut-être régné en Europe, chez les tribus primitives. MM. Garrigou et Spring croient avoir reconnu des os humains fendus comme des os d'animaux dont on a recherché la moelle. Mais si nos ancêtres allophyles se sont repus d'une pareille nourriture, on ne peut adresser le même reproche à aucun autre peuple blanc ou jaune pur.

En revanche, la population métisse des îles polynésiennes présente, à ce point de vue, un effroyable spectacle, surtout sur quelques points tristement privilégiés (*Nouvelle-Zélande*). Bien récemment encore les Maoris étaient anthropophages dans toute l'acception du mot. En 1822, l'armée d'Hongi mangea trois cents personnes; en 1836, les corps de soixante guerriers tombés dans une bataille furent cuits, et mangés en deux jours. (THOMSON.) Hâtons-nous d'ajouter que ces horreurs ont cessé, et qu'aujourd'hui les Maoris respectent les corps même des Anglais, contre lesquels ils défendent leur indépendance.

Les Noirs mélanésien égalent, paraît-il, les Polynésien sous ce triste rapport.

On peut invoquer peut-être, en faveur de ces deux populations insulaires, le besoin impérieux de manger de la *viande*, aliment qui manque souvent dans leurs îles. Le milieu serait, en ce cas, responsable en partie. Peut-être aussi y a-t-il, dans ces actes qui nous révoltent, quelque idée superstitieuse. (MATHIAS.) Mais ni l'une ni

l'autre de ces circonstances atténuantes, si tant est qu'elles le soient, ne peut être appliquée aux Jaguas (*Nègres africains*), seule population où la chair humaine ait figuré sur l'étal. La même réflexion s'applique aux Fans, à ces Nègres partis on ne sait trop d'où, mais qui arrivent au Gabon de l'intérieur de l'Afrique.

Ces faits, du reste, montrent combien on serait peu fondé à voir dans le cannibalisme un caractère de race. Les Tahitiens, frères des Maoris, avaient renoncé à se repaître de chair humaine, quoique continuant à sacrifier des hommes; les Jaguas, les Fans, sont des exceptions au milieu des populations africaines. Y aurait-il chez ces derniers une affreuse application de la tendance à chercher le superflu? Manger des hommes aurait-il paru aux fondateurs de ces horribles repas (*une femme chez les Jaguas*) un luxe plus grand encore que d'en faire des esclaves?

II. VÊTEMENTS, PARURE. — Se vêtir est une nécessité sur la plus grande partie du globe. Il est inutile d'insister pour montrer combien est grande ici l'action exercée par le milieu, qui agit à la fois par la température ambiante et par les matériaux qu'il fournit à notre industrie.

Le costume est peut-être un des points où s'accuse le mieux et de meilleure heure le besoin de superflu. L'instinct de la parure pourrait encore être regardé comme un des attributs de l'humanité; aucun animal ne cherche à s'embellir par des emprunts faits au monde extérieur. Seul l'Homme a agi ainsi partout et toujours. Les bracelets, les colliers, étaient connus à l'époque où l'Homme luttait avec les armes de pierre taillée contre les grands Mammifères aujourd'hui disparus. (LARTET.) Ils se montrent de nos jours chez les peuples les plus sauvages, en même temps que la ceinture, ce vêtement rudimentaire qu'on a trouvé partout.

Le désir de se parer et de s'embellir a conduit les peuples sauvages à agir sur leur propre corps et a enfanté ainsi des pratiques diverses dont un certain nombre sont devenues de véritables carac-

tères. Le Peau-Rouge se peint; le Polynésien se tatoue. Chez tous les deux la peinture, le tatouage, sont devenus des arts véritables ayant leurs règles et leur signification. Dans l'Amérique du Nord le guerrier emploie des couleurs tout autres et disposées différemment selon qu'il remplit un message de paix ou qu'il suit le sentier de la guerre. A la Nouvelle-Zélande, il porte sur sa figure des lignes d'une régularité parfaite, qui font connaître sa famille, son rang, ses exploits. Ici le tatouage est un véritable blason. Sans être perfectionné à ce point en Afrique, il a aussi une certaine signification, au moins dans quelques contrées, où les membres d'une même tribu portent, sur la figure ou sur diverses parties du corps, des signes identiques.

Chez la plupart des peuples sauvages la chevelure est l'objet de soins minutieux. Elle acquiert, chez quelques-uns d'entre eux (*Polynésiens*), un caractère sacré. La façon de la disposer, de l'orner, est d'ailleurs des plus variables. C'est un des points de l'ornementation personnelle sur lequel se sont exercés avec le plus de liberté la mode et le caprice, aussi puissants, paraît-il, chez les sauvages que chez nous. Sans entrer dans des détails qui seraient ici hors de saison, rappelons seulement que les graisses de toute sorte, les poudres de toute nature et de toute couleur, les plumes d'oiseaux, les grains de verre, les cailloux brillants, etc. ont été tour à tour, et souvent ensemble, ajoutés aux cheveux comme luxe et comme parure.

Est-il besoin de rappeler les mutilations volontaires que l'Homme s'est imposées partout dans le but de se parer? Toutes les saillies de la face en offrent des exemples. Le nez, les lèvres, les oreilles, ont été percés pour y passer des plumes, des bâtonnets, des pendants de toute sorte et presque de tout poids. Quelques-unes de ces pratiques (*botoque*) sont d'ailleurs assez exceptionnelles pour devenir caractéristiques et permettre au moins de supposer des rapports de parenté ou d'anciennes communications entre des populations aujourd'hui éloignées.

C'est certainement par extension de l'idée de parure, et pour se donner certaines particularités physiques regardées comme des traits de beauté, que tant de peuples se sont industriés à déformer diverses parties du corps. Les Chinois ont agi sur les pieds de leurs femmes dont ils ont luxé le calcanéum et les orteils à l'exception du pouce. (FUZIER.) Aux Philippines, les femmes se sont comprimé le bras pour faire grossir le poignet. Dans l'ancien et dans le nouveau continent la tête a été aplatie, allongée¹, etc. Ces dernières déformations portant sur une partie si essentielle paraissent dans certains cas avoir eu pour but de se rapprocher par un trait physique d'une race supérieure ou dominatrice.

Le fait général se dégage aisément de cette diversité de coutumes. Il apparaît bien plus vivement encore, lorsque, après avoir examiné à ce point de vue les populations les plus lointaines, les plus barbares, nous reportons notre attention sur notre race et sur nous-mêmes. Il est alors impossible de ne pas être frappé, non-seulement de l'identité des instincts, mais encore de la ressemblance extrême des moyens employés pour y satisfaire.

Ici je pourrais citer les héros d'Homère, le divin Achille, le divin Ulysse, etc. s'inondant d'huile odorante, c'est-à-dire s'enduisant des pieds à la tête d'un corps gras, comme le font les Hottentots et tant d'autres tribus sauvages; je pourrais rappeler que le tatouage est encore grandement en honneur chez nos soldats et surtout chez les pêcheurs de nos côtes et chez nos marins; mais, sans remonter aussi haut dans le passé, sans descendre dans les rangs inférieurs de nos sociétés modernes, n'y a-t-il pas, jusque dans nos toilettes les plus élégantes, les plus raffinées, bien des détails qui ne sont que la reproduction exacte de ce qui nous semble si étrange lorsqu'il s'agit d'un Algonquin ou d'un Maori ?

Pour avoir changé de matière, nos colliers et nos bracelets n'en sont pas moins les représentants rigoureux de ceux des sauvages. Si nous employons l'or, les perles, le rubis, etc. c'est surtout et

¹ Voir le passage consacré aux déformations artificielles, p. 308.

parfois uniquement parce que la rareté leur donne un prix considérable. S'il devenait aussi facile de se procurer du diamant que du stras, certainement nos dames ne rechercheraient guère plus le premier que le second. La même considération prévaut partout chez les sauvages.

Nos grand'mères se couvraient les joues et parfois les épaules de blanc et de rouge parsemés de mouches noires; nos lionnes leur ont déjà emprunté la peinture avec un peu plus de délicatesse dans les procédés et le résultat. N'est-ce pas, au fond, la pratique des femmes cafres se barbouillant avec une terre colorée quelconque?

En fait d'étrangeté et de complication de coiffure, aucune race sauvage n'a dépassé, n'a peut-être atteint la perruque à la Louis XIV et le pouf à la Belle-Poule. Les corps gras, les poudres de toute nature, ont d'ailleurs joué de tout temps et partout un rôle considérable dans la toilette des cheveux. La matière varie, il est vrai, et l'influence du milieu se fait encore sentir ici; mais si nous n'employons pas l'huile de coco, comme les habitants des îles où pousse ce palmier, nous la remplaçons largement par l'huile d'amandes douces et la graisse de porc, bases de toutes nos essences, de toutes nos pommades. Est-il, d'ailleurs, besoin de rappeler que les édifices plus ou moins compliqués élevés par nos coiffeurs sont, comme chez les sauvages, accompagnés de mille accessoires, et que les cailloux brillants, les plumes et jusqu'à des oiseaux entiers y figurent comme ornement?

Les déformations, les mutilations organiques elles-mêmes, se retrouvent également chez nous. Nos dames ne portent plus, il est vrai, de pendants aux lèvres ni au nez; mais elles se percent encore les oreilles, et les *incroyables* en faisaient autant au commencement de ce siècle. Le règne des corsets n'est pas encore passé, et plus d'une jeune fille mériterait, de nos jours comme au temps de Linné, d'être placée parmi les monstruosité de l'espèce humaine pour s'être trop serré la taille : *Junceæ puellæ abdomine attenuato*. (LINNÉ.)

En définitive, à part l'industrie perfectionnée et l'art proprement

dit, qui chez nous préparent la toilette, nous en sommes, sous ce rapport, à peu près au même point que les indigènes du Cap, de l'Amérique et de l'Océanie.

Je comprends que ces rapprochements prêtent à la plaisanterie. J'ai dû les indiquer néanmoins : car ils ont un côté très-sérieux. Tout autant que des faits d'une autre nature, ils attestent l'identité fondamentale de tous les hommes, et cela dans un ordre de manifestations intellectuelles qui nous sépare complètement des animaux.

III. LOGEMENT. — Dans tous les climats froids et tempérés se loger est un besoin presque aussi impérieux que les précédents. Dans la façon d'y satisfaire, le milieu joue encore un rôle dont l'influence est évidente. L'homme des régions glaciales profitera de la neige elle-même pour s'abriter contre le froid intense du dehors; le pionnier anglo-américain bâtit son *log-house* avec les troncs d'arbres de la forêt qu'il veut défricher; le Polynésien couvrira sa cabane avec des feuilles de cocotier.

Des circonstances locales analogues provoquent ou imposent quelquefois la création de logements d'une nature exceptionnelle. Les Mélanésien du havre Dorey construisent encore aujourd'hui leurs villages sur pilotis, comme l'ont jadis fait en Europe les habitants des cités lacustres. En Amérique, en Asie, là où de grandes plaines sont exposées à des inondations périodiques, on a retrouvé des habitations aériennes construites sur des arbres, comme les *kampongs* des Dayaks.

Le luxe, le superflu, paraissent aussi de très-bonne heure dans les habitations humaines. Dès qu'une demeure stable s'élève, on cherche à l'ornier avant de songer à la rendre commode. Les sculptures se montrent même sur les pieux mobiles de la tente des nomades; les *villes* béchuanas détruites par Chaka et Mossélékatsé avaient des maisons construites en argile mêlée à de la bouse de vache, mais dont les portes étaient ornées de corniches et d'architraves, et dont le toit reposait sur de véritables pilastres. (MOFFAT.)

IV. INDUSTRIES DIVERSES; INDUSTRIES GUERRIÈRES. — La plupart des industries sont nées du désir de satisfaire aux besoins sans cesse croissants que je viens d'indiquer. Celles qui n'ont pas d'autre but peuvent être appelées des *industries pacifiques*.

D'autres, les industries guerrières, ont leur cause dans un instinct dont il est difficile de se rendre compte, mais qui n'en est pas moins réel. Il semble que chez l'Homme, après le besoin de vivre, un des plus impérieux soit celui de lutter contre son semblable pour le tuer ou le soumettre. C'est là encore un trait caractéristique. L'animal chasse pour assouvir sa faim; il se bat pour protéger sa famille, conquérir sa femelle (*cerf*), quelquefois pour rester seul maître d'un canton riche en pâturages (*cheval*) ou en gibier (*aigle*); mais la guerre proprement dite n'existe pas chez lui, sauf peut-être chez les fourmis. En réalité, c'est un fait tout humain; et, à ce titre, l'Homme pourrait encore être défini, *un animal guerrier*.

Pacifique ou guerrière, toute industrie suppose des instruments. L'invention de ceux-ci a dû être un des premiers actes de l'intelligence humaine. L'Homme s'est d'abord servi des premiers matériaux qu'il avait sous la main, et ici encore il a d'abord été à la merci du milieu. Pêcheur et né sur le bord de la mer, il a employé des arêtes de poissons, des fragments de coquilles; chasseur et habitant les continents, il a fait usage des os ou des cornes des animaux; quand il a eu sous la main des roches dures, il a vite appris à façonner les éclats du silex, de l'obsidienne, du jade, etc.

Tous les peuples semblent être passés par une époque où les trois sortes de matériaux que je viens d'indiquer représentaient ce que sont pour nous les métaux. Du moins, on a trouvé au Japon des silex taillés entièrement semblables à ceux que nous ramassons aujourd'hui en si grand nombre en Europe. De cette similitude, quelques écrivains ont cru pouvoir conclure à l'identité des races. (DE GOBINEAU.) Cette conclusion n'est évidemment pas motivée. Quand on n'a pour satisfaire aux mêmes besoins que

des matériaux semblables, on ne peut que se rencontrer : l'Aryan, le Sémite ou le Nègre seront inévitablement conduits à agir de la même manière. Aussi voyons-nous dans la Nouvelle-Zélande des haches polies qui ressemblent, à s'y méprendre, à nos haches celtiques; et pourtant personne n'admettra que les Celtes et les Maoris soient de même race.

On sait comment l'âge du bronze ou du cuivre et enfin l'âge du fer ont généralement succédé à l'âge de la pierre. Mais, d'une part, il ne faut pas regarder cette succession comme régulière, et conclure de faits de cette nature à la contemporanéité; d'autre part, telle population, parvenue à l'âge du fer, peut fort bien être restée inférieure à telle autre qui ne connaissait pas l'emploi pratique des métaux. L'âge de la pierre dure encore pour certaines tribus d'Esquimaux, et n'a pas entièrement cessé au Mexique, au Pérou, où l'on continue à fabriquer des *couteaux* d'obsidienne. Les populations d'Afrique les moins avancées exploitent et manufacturent de temps immémorial, par des procédés rudimentaires, le fer, que les Péruviens et les Mexicains n'ont pas connu à l'époque la plus avancée de leur civilisation.

Cette alternative de supériorité et d'infériorité entre deux races que l'on compare au point de vue industriel se retrouve très-souvent, même entre des populations assez proches. Les Nègres mélanésiens savent tous fabriquer d'assez bonne poterie, tandis que cet art est inconnu aux Polynésiens, qui leur sont si supérieurs sous d'autres rapports.

Il arrive aussi parfois qu'un seul des côtés d'un art ou d'une industrie se développe, tandis que le reste demeure tout à fait dans l'enfance. Chez les Polynésiens, la sculpture et les arts du dessin sont remarquablement rudimentaires, excepté pour tout ce qui touche à l'ornementation. Ici, au contraire, ils ont acquis une perfection remarquable, soit qu'il s'agisse de tracer un *moko*, soit qu'il faille ciseler une pirogue, une pagaie, ou seulement le manche d'une hache.

Ces faits, constatés chez des populations actuellement vivantes, peuvent trouver une application très-utile dans les études d'Archéologie préhistorique, si remarquablement cultivées depuis quelques années. Il se produit de temps à autre, dans cet ordre de recherches, des théories absolues que rien ne justifie, et que l'observation de ce qui se passe de nos jours tend, au contraire, à infirmer. Je ne puis, par exemple, considérer la présence de poteries comme un argument sérieux pouvant infirmer les conclusions tirées de l'examen des ossements d'animaux quand il s'agit de déterminer l'âge relatif d'une station humaine (*Aurignac*).

Les industries guerrières prêtent à des observations analogues. Aucun peuple n'a inventé un engin de guerre ou de chasse plus ingénieux que le *boomerang* des Australiens, cette arme qui va frapper l'ennemi à des distances considérables, et revient comme d'elle-même se replacer dans la main qui l'a lancée. Le Hottentot et son métis le Béchouana semblent ne pas vouloir user de l'arc dont se sert sans cesse le Boschisman, qui vit au milieu d'eux. Les Polynésiens et les Mélanésiens proprement dits présentent le même contraste.

Le Polynésien qui tire de l'arc dans ses jeux, le Hottentot, le Béchouana qu'ont blessé les flèches du Boschisman, pourraient évidemment employer l'un et l'autre. S'ils agissent autrement, c'est certainement en vertu d'un acte volontaire. Des traits de mœurs de cette nature sont aussi des caractères, et l'anthropologiste ne doit pas les négliger.

CHAPITRE III.

CARACTÈRES MORAUX ET RELIGIEUX.

J'ai dit plus haut¹ ce que j'entends par les mots *moralité* et *religiosité*; j'ai discuté sommairement les objections faites à l'universalité de ces facultés chez l'Homme et l'opinion de quelques savants d'un grand mérite qui voudraient en retrouver des traces chez l'animal. Sans revenir sur la plupart des considérations précédentes, je dois en développer quelques-unes, comme j'ai promis de le faire, ajouter quelques réflexions propres à justifier la manière dont j'envisage les actes qui se rattachent à ces facultés et indiquer quelques-uns des faits généraux qui me semblent ressortir de leur étude.

§ 1^{er}. CARACTÈRES MORAUX.

En restant rigoureusement dans le domaine des faits, en évitant avec soin le terrain de la Philosophie et de la Théologie, nous pouvons affirmer avec assurance qu'il n'est pas de société ou de simple association humaine dans laquelle la notion du *bien* et du *mal* ne se traduise par certains actes regardés par les membres de cette société ou de cette association comme *bons* ou comme *mauvais*. Entre voleurs et pirates même, le vol est regardé comme une honte, parfois comme un crime, et sévèrement puni.

Mais la notion dont il s'agit est comme les formules mathématiques. Le résultat de la solution d'une équation générale varie avec les données, et, selon celles-ci, peut être affecté tantôt du

¹ Voir, pages 72 et suivantes, le paragraphe consacré au Règne humain.

signe *plus*, tantôt du signe *moins*. De même la moralité varie dans ses manifestations, en vertu d'une foule de circonstances tenant elles-mêmes souvent à des causes multiples. Les mêmes actes sont souvent regardés comme bons, ou comme mauvais, ou comme indifférents, selon l'organisation sociale, la religion, les traditions de la société au milieu de laquelle ils s'accomplissent.

Ces actes ne cessent pas pour cela de tenir à une faculté essentiellement humaine; et, soit par eux-mêmes, soit par l'idée qui s'attache à chacun d'eux dans les divers groupes humains, ils fournissent par conséquent au naturaliste de véritables *caractères*, au même titre que l'intelligence. A plus forte raison en est-il ainsi quand cet ordre de faits et d'idées enfante des *institutions*. Celles-ci sont parfois tellement caractéristiques, qu'au premier coup d'œil elles semblent isoler un peuple, une race, et que la réflexion est nécessaire pour retrouver les vrais rapports qui unissent aux populations, aux races environnantes, le groupe qui présente cette particularité (*Tabou*).

Mais, pour voir le vrai dans cette étude, il faut l'aborder avec une impartialité parfaite, avec toute la liberté d'esprit qu'un zoologiste apporte à l'examen des caractères physiques d'un Mammifère ou d'un Oiseau. Il faut se garder de juger les peuples étrangers, civilisés, barbares ou sauvages, avec nos idées propres et actuelles. Agir autrement c'est s'exposer à tomber dans l'injustice et dans l'erreur. Un léger retour sur nous-mêmes, sur l'histoire de notre race et de nos populations les plus avancées, est souvent utile pour apprécier avec justesse les caractères moraux de tribus, de peuplades que nous aimons beaucoup trop à nous figurer comme placées à une grande distance au-dessous de notre niveau.

Moyennant cette précaution et en s'en tenant aux faits généraux, il est difficile de ne pas être frappé de la profonde ressemblance que les manifestations morales établissent entre tous les hommes, pour le bien comme pour le mal, et, chose triste à dire, surtout peut-être sous ce dernier rapport. Le Blanc ne vaut pas plus que

le Nègre, et, trop souvent, dans sa conduite au milieu de ces races inférieures, il a justifié l'argument qu'un Malgache opposait à un missionnaire : « Vos soldats couchent avec toutes nos femmes... « Vous venez voler notre terre, piller le pays et nous faire la « guerre ; et vous voulez nous imposer votre Dieu, parce qu'il « défend le vol, le pillage et la guerre ! Allez ! vous êtes blancs « d'un côté et noirs de l'autre ; et si nous passions la rivière, ce « n'est pas nous que les *vouhés* (caïmans) prendraient. »

Voilà l'appréciation d'un *sauvage* ; voici celle d'un Européen jugeant ses propres compatriotes. « Les peuples sont simples et « confiants quand nous arrivons, perfides quand nous les quittons. « De sobres qu'ils étaient, nous les faisons ivrognes ; de courageux, « lâches ; d'honnêtes gens, voleurs. Après leur avoir inoculé nos « vices, ces vices mêmes nous servent d'argument pour les détruire. » (ROSE.)

Quelque sévères que puissent paraître ces jugements, ils sont malheureusement vrais, et l'histoire des rapports des Européens avec les populations qu'ils ont rencontrées en Amérique, au Cap, dans l'Océanie, etc. ne les justifierait que trop.

En revanche il est facile de montrer chez ces peuples, que nous méprisons et accusons si aisément, les sentiments sur lesquels reposent nos propres sociétés, le bien qui en somme y prédomine, les vertus que nous honorons le plus. Mais on comprend que je ne saurais entrer ici dans des détails incompatibles avec la nature de ce travail. Bornons-nous à jeter un coup d'œil rapide sur ce que les hommes en général pensent de la *propriété*, du *respect de la vie humaine*, du *respect de soi-même*, et comparons ce que les voyageurs nous ont appris sur quelques-unes des races les plus inférieures avec ce que nous savons de la nôtre et de nous-mêmes.

I. PROPRIÉTÉ. — On a dit bien souvent, en parlant de certaines races, de certaines peuplades, qu'elles n'ont aucune idée de la propriété. Pour qui y regarde de près, c'est là une erreur. Chez les

peuples guerriers, chasseurs ou pêcheurs, pour si bas qu'ils soient placés dans l'échelle humaine, les armes, les engins, sont une propriété personnelle, et les témoignages des voyageurs qui se sont quelque peu préoccupés de la question sont très-explicites sur ce point.

Mais chez ces populations la propriété prend, en outre, une autre forme et relève du clan, de la tribu, de la nation. Les *terrains de chasse* des Peaux-Rouges se sont retrouvés partout où la civilisation s'est arrêtée au niveau dont ils étaient les représentants à l'époque des découvertes. Dans la Nouvelle-Hollande, chez ces peuples dont on a voulu faire des *singes dégénérés*, cette espèce de propriété existe, et le droit qui la régit est d'une rigueur telle que l'Australien ne pénètre sur la propriété d'une tribu voisine qu'avec une permission expresse. Agir autrement équivaut à une déclaration de guerre. Nos terrains communaux et les rixes annuelles qui s'élevaient naguère et s'élèvent encore peut-être, en dépit des traités officiels, entre les bergers français et les bergers espagnols, peuvent donner une idée de cet état de choses.

Chez les peuples les plus sauvages, quand on a pu connaître sérieusement leurs mœurs, on s'est aperçu que le vol en lui-même était une chose mauvaise et qu'il était puni, mais dans certaines circonstances seulement. Dans d'autres, au contraire, il était regardé comme digne de louange. Dérober à l'ennemi ses chevaux, son bétail, est un acte d'adresse dont on se vante; ce n'est plus voler, c'est faire la guerre. Or, pour le sauvage, à peu près toujours l'étranger est un ennemi. Il en est encore de même chez bon nombre de peuples aryans ou sémites. N'en était-il pas de même chez les nations classiques auxquelles se rattache notre civilisation?

Rien de plus fréquent que d'entendre les voyageurs accuser des races entières d'un irrésistible penchant au vol. Ce reproche a été adressé, entre autres, aux populations insulaires de la mer du Sud. Ces peuples, répète-t-on avec indignation, volaient jusqu'aux clous des navires! Mais ces clous, c'était du *fer*; et, dans ces îles dépour-

vues de métaux, un peu de fer était à juste titre regardé comme un trésor. Eh bien, je le demande à tous mes lecteurs, qu'aujourd'hui encore un navire doublé et chevillé en or, cloué de diamants et de rubis, vienne atterrir dans un port quelconque d'Europe; sa doublure, ses clous, seront-ils bien en sûreté? Et ne se trouvera-t-il pas bien des gens prêts à raisonner comme les Nègres, qui ne se font aucun scrupule de voler un Blanc? « Vous êtes si riches! » disent-ils, quand on leur reproche quelque méfait de ce genre.

Mais ces mêmes Nègres respectent fort bien la propriété les uns des autres. Le vol ne paraît pas être plus fréquent entre eux qu'il ne l'est chez nous entre Européens, et le voleur est puni sur la côte de Guinée tout comme en Europe.

Peut-être faut-il rapporter à la notion de propriété la manière dont l'adultère est envisagé chez quelques peuples. Là où la femme s'achète, il est évidemment une violation des droits du propriétaire. Toutefois, même chez les tribus les plus sauvages, on constate souvent, de la manière la plus positive, quelque chose de plus élevé et se rattachant à des idées morales ou sociales telles que nous les comprenons nous-mêmes. La gravité de la peine encourue par le coupable ne permet guère de douter qu'il en soit ainsi. L'Australien qui n'a pas encore été corrompu par le voisinage des Blancs et par l'eau-de-vie ne pardonne jamais à celui qui a blessé la pudeur de sa femme et le tue à la première occasion. Chez les Hottentots, la mort est aussi la punition de l'adultère. Chez les Nègres de la Côte-d'Or, le coupable s'arrange d'ordinaire avec l'offensé, s'il s'agit d'une des femmes de troisième ordre, qui ne sont guère que des concubines. Mais s'il s'agit de la *grande femme* ou de la *femme fétiche*, la mort, ou tout au moins la ruine du coupable, suffit seule à venger l'offense.

Les Négresses ne sont pas pour cela des Pénélopes. Il est impossible de récuser sur ce point l'accord unanime des voyageurs; et les maris, comme nous venons de le dire, n'invoquent pas toujours la rigueur du code local. Quelle conséquence légitime peut-on tirer

de ce fait ? Seulement que les mœurs et la loi sont en contradiction chez ces races. Mais n'en est-il pas souvent de même chez nous, et l'adultère ne se montre-t-il impunément que chez les Nègres ? Les maris complaisants n'existent-ils que chez les Australiens ?

II. RESPECT DE LA VIE HUMAINE. — Le respect de la vie humaine est universel. Partout le meurtrier est puni. Mais, chez nous-mêmes, le meurtre suppose certaines conditions. En dépit de la jurisprudence actuelle, celui qui tue son adversaire dans un duel loyal n'est tenu pour un meurtrier par personne ; celui qui tue ou fait tuer en bataille rangée beaucoup d'ennemis est un héros.

Chez le sauvage la formule est encore plus élastique. Comme je le rappelais tout à l'heure, pour lui tout étranger est presque toujours un ennemi, et le tuer n'est pas un crime ; c'est souvent un titre de gloire. En outre, chez la plupart des peuples sauvages ou barbares, le sang exige du sang ; et la vengeance, pour être accomplie, n'a pas besoin d'atteindre le vrai coupable. Tout individu de la même famille, de la même tribu, de la même nation, peut et doit payer pour lui, si l'occasion se présente. Voilà comment tant d'Européens innocents ont péri victimes des méfaits de quelques-uns de leurs compatriotes, et comment une réputation imméritée de férocité s'est attachée à certaines peuplades.

Mais rappelons-nous que l'Écossais et le Corse n'agissaient guère autrement dans leur *vendetta*. Chez eux comme chez le Peau-Rouge, le Maïori, le Fijien, le sang de tout membre de la famille ou du clan pouvait laver le sang versé par un autre. En pareil cas, pas plus chez ces Européens que chez ces sauvages, ce que nous appelons aujourd'hui un *guet-apens* n'était considéré comme acte de lâcheté ou de trahison ; c'était une *embuscade*. Rappelons-nous, d'ailleurs, qu'au moyen âge les chefs les plus haut placés de nos sociétés européennes n'hésitaient pas à agir de même ; et peut-être en arriverons-nous à être moins sévères pour ces popu-

lations, dont nous exagérons les crimes parce que nous oublions ceux de nos compatriotes et de nos propres ancêtres.

Rappelons-nous encore qu'au point de vue du respect de la vie humaine la race blanche européenne n'a rien à reprocher aux plus barbares. Qu'elle fasse un retour sur sa propre histoire et se souvienne de quelques-unes de ces guerres, de ces journées écrites en lettres de sang dans ses annales. Qu'elle n'oublie pas surtout sa conduite envers ses sœurs inférieures, la dépopulation marquant chacun de ses pas autour du monde, les massacres commis de sang-froid et souvent comme un jeu, les chasses à l'Homme organisées à la façon des chasses à la bête fauve : et il faudra bien qu'elle avoue que, si le respect de la vie humaine est une loi morale et universelle, aucune race ne l'a violée plus souvent et d'une plus effroyable façon qu'elle-même.

III. RESPECT DE SOI-MÊME. — La pudeur et le sentiment de l'honneur sont certainement deux des principales manifestations du respect de soi-même. Ni l'une ni l'autre ne manquent chez les peuples sauvages. Mais la pudeur surtout se manifeste souvent par des coutumes, des pratiques fort opposées aux nôtres ou n'ayant avec elles aucun rapport. De là bien des méprises, comme celle qui a fait prendre, chez certains Polynésiens, pour un raffinement d'impudique sensualité ce qui n'est pour eux qu'un acte de pudeur élémentaire.

Je pourrais multiplier les exemples de cette nature. A quoi bon ? N'en est-il pas de même de la politesse ? Nous nous levons et nous nous découvrons la tête devant un étranger, un supérieur : en pareil cas le Turc garde sa coiffure et le Polynésien s'assied. Pour différer complètement dans la forme, les actes ne sont-ils pas au fond les mêmes ? La faculté qu'ils accusent n'est-elle pas identique ?

Il en est de même pour le sentiment de l'honneur. Ici pourtant, plus qu'ailleurs, nous rencontrons des idées remarquablement

d'accord avec les nôtres. L'histoire des peuples sauvages fourmille de traits d'héroïsme guerrier, et rien de plus commun que de voir les sauvages préférer la torture et la mort à la honte. L'Algonquin, l'Iroquois, provoquent leurs bourreaux à inventer de nouveaux supplices; le chef cafre demande comme une grâce d'être jeté aux crocodiles, plutôt que de perdre la plume, qui représente pour lui l'épaulette, et de servir comme simple soldat après avoir commandé; l'Australien a son duel plus logique que le nôtre et toujours sérieux.

Ce que nous appelons la générosité chevaleresque, quand il s'agit des Européens, ne manque pas davantage chez les sauvages. Dans nos luttes à Tahiti plus d'un de nos officiers a dû la vie à ce sentiment. L'amiral Bruat demandait à un chef tahitien qui, quelques jours auparavant, l'avait eu pendant une heure au bout de sa carabine pendant qu'il se baignait, pourquoi il n'avait pas tiré : « J'aurais été déshonoré aux yeux des miens si j'avais tué nu » et par trahison (par surprise) un tavana tel que toi, » répondit le sauvage. Chez les Peaux-Rouges, chez les Australiens eux-mêmes, nous pourrions citer bien des actes de même nature; mais c'est à l'histoire particulière des races qu'il faut renvoyer ces détails.

Ainsi la moralité, avec ses caractères les plus délicats, se retrouve partout dans les groupes humains.

Est-ce à dire que tous soient également moraux? Non certes. Au point de vue moral, comme au point de vue intellectuel, ils peuvent être placés ou plus haut ou plus bas dans l'échelle, bien qu'aucun d'eux ne rétrograde jusqu'au zéro. C'est précisément cette inégalité morale qui a pour l'anthropologiste un intérêt à la fois scientifique et pratique. Dans le développement même de la faculté, dans les actes qu'elle inspire, dans les institutions dont elle est la base, on constate des différences assez grandes pour puiser dans cet ordre de faits des caractères qu'il ne doit pas négliger.

§ 2. CARACTÈRES RELIGIEUX.

Si l'impartialité scientifique, le calme d'esprit, sont nécessaires dans l'étude des phénomènes moraux, ils sont bien plus indispensables encore quand il s'agit de se rendre compte des faits dépendant de la religiosité. Malheureusement cette condition est trop rarement remplie. La passion se mêle avec une regrettable facilité à tout ce qui ressemble à une question religieuse. Bien d'autres causes, faciles à constater, se joignent à elle pour égarer le jugement, et il n'est pas difficile d'expliquer comment, sous ces influences diverses, on a pu méconnaître de très-bonne foi les manifestations de la religiosité dans des portions plus ou moins considérables de l'humanité.

La plus fréquente des causes d'erreur sur lesquelles je crois devoir appeler l'attention a sa source dans la haute opinion que l'Européen a de lui-même, dans le dédain qui préside habituellement à ses rapports avec les autres populations, et surtout avec celles qu'il traite, avec plus ou moins de raison, de barbares ou de sauvages. Par exemple, un voyageur, qui, d'ordinaire, parle fort mal leur langue, interpellera quelques individus sur les délicates questions de la Divinité, de la vie future, etc.; ses interlocuteurs, ne le comprenant pas, feront quelques signes de doute ou de dénégation sans rapport aucun avec les questions posées. A son tour, l'Européen se méprendra : lui qui déjà ne voyait en eux que des êtres infimes, incapables de toute conception tant soit peu élevée, en conclura sans hésiter que ces peuples n'ont aucune notion ni de Dieu ni d'une autre vie ; et son assertion, bientôt répétée, sera facilement acceptée comme vraie par des lecteurs qui ont des peuples étrangers à notre civilisation à peu près les mêmes opinions que lui. L'histoire des voyages nous fournirait ici de nombreux exemples (*Hottentots, Cafres, Béchuanas*).

Le voyageur parlât-il aisément la langue du pays, il peut

encore être aisément induit en erreur. Les croyances religieuses touchent à ce que notre être a de plus intime ; et le sauvage ne met pas volontiers son cœur à nu devant un étranger qu'il redoute, dont il sent la supériorité et qu'il a vu souvent prêt à méconnaître ou à railler ce qu'il a toujours regardé comme le plus respectable. La difficulté qu'un Parisien éprouve en France à s'initier aux superstitions du matelot basque ou du paysan bas breton doit lui donner la mesure de celles qu'il trouverait à faire expliquer sur de pareilles matières un Cafre ou un Australien. Campbell eut bien de la peine à obtenir de Makoum l'aveu que les Boschismen admettaient l'existence d'un dieu mâle et d'un dieu femelle, d'un bon et d'un mauvais principe ; il laissa bien d'autres découvertes et bien plus importantes à faire à MM. Arbousset et Daumas. Wallis, après un mois d'intimité avec les Tahitiens, déclara que ces insulaires étaient sans culte, tandis que le culte se mêle pour ainsi dire à leurs moindres actes ; il n'avait vu que de simples cimetières dans les *morai*, dans ces temples vénérés dont aucune femme ne peut même toucher la terre sacrée !

La vive foi d'un missionnaire est souvent aussi une cause d'erreur. Quelle que soit la communion chrétienne qu'il représente, il arrive d'ordinaire au milieu des peuples qu'il veut convertir avec la haine de leurs croyances, qui pour lui sont œuvres du démon. Trop souvent il ne cherche ni à s'en rendre compte, ni même à les connaître ; sa seule préoccupation est de les détruire. A ses yeux elles ne sont pas *une religion*, car elles ne sont pas la religion vraie. Ce qu'il pense, il le dit, il l'imprime ; et la liste des populations dites *athées* compte un nom de plus.

Heureusement, parmi les Européens laïques il en est qui, établis à poste fixe au milieu des populations, s'initient à leurs usages, à leurs mœurs, de manière à les comprendre et à aller au fond des choses que voilent, pour celui qui ne fait que passer, des formes choquantes ou bizarres. Parmi les missionnaires il en est qui, plus indulgents parce qu'ils sont plus éclairés, savent reconnaître l'idée

religieuse quelque affaiblie qu'elle soit, quelque transformation qu'elle ait subie. Peu à peu la lumière se fait, et c'est ainsi que successivement les Australiens, les Mélanésien, les Boschismen, les Hottentots, les Cafres, les Béchuanas, ont dû être retranchés du nombre des peuples athées et être reconnus pour *religieux*.

Niera-t-on la justesse de cette conclusion? Refusera-t-on d'accorder à ces peuples une religion proprement dite, de voir de véritables divinités dans des êtres qui, cependant, reçoivent un tribut de respect affectueux ou de terreur, des hommages et des prières de la part des populations qui les redoutent ou espèrent en eux? Ce serait possible. Ici encore notre orgueil européen me semble avoir bien souvent conduit à de fausses conséquences. Croyants ou incrédules, libres penseurs ou chrétiens fervents, nos savants, nos philosophes ont trop présente à l'esprit l'idée de la Divinité telle que la conçoivent nos classes les plus cultivées. Souvent, pour peu que cette idée s'abaisse ou se modifie, ils ne la reconnaissent plus. Pour peu que les conséquences qu'on en tire sur l'origine, la nature et la destinée de l'Homme ou de cet univers diffèrent de celles qu'ils admettent eux-mêmes ou qu'ils sont habitués à en entendre tirer, il n'y a plus pour eux de *religion*.

Je ne puis expliquer que de cette manière le jugement porté sur une portion bien considérable de l'humanité par un certain nombre de savants, de penseurs éminents, parmi lesquels on compte notre illustre orientaliste Burnouf. A ses yeux le bouddhisme est un véritable athéisme. Dans un livre qui est parvenu déjà à sa troisième édition et qui mérite ce succès, M. Barthélemy Saint-Hilaire a soutenu cette manière de voir avec un incontestable talent et un savoir que je suis loin de nier; il a de plus placé à côté des croyances bouddhistes, peut-être même au-dessous, celles qui les avaient précédées chez les Mongols, les Chinois et les Japonais. Ainsi, pour mon savant confrère, la presque totalité des races jaunes et le tiers environ de l'humanité sont *athées*.

L'importance de cette conclusion ne pouvait échapper aux

membres de la Société d'Anthropologie qui refusent de voir dans la religiosité un des attributs de l'Homme. Aussi les opinions de M. Barthélemy Saint-Hilaire m'ont-elles été opposées bien des fois par plusieurs de mes collègues, entre autres par M. Létourneau, dans les discussions relatives au Règne humain. On comprend que je dois m'arrêter d'une manière spéciale à une objection qui s'étaye d'une aussi sérieuse autorité. Voyons donc rapidement jusqu'à quel point elle est fondée.

Et d'abord, que faut-il penser des Mongols au point de vue religieux? Tous les voyageurs nous les peignent comme fort superstitieux, bien avant la venue du bouddhisme, comme croyant aux bons et aux mauvais esprits, comme ayant de nombreuses idoles, comme adorant le soleil, la lune, les montagnes, les fleuves, etc. c'est-à-dire les *esprits* qui, selon eux, présidaient à ces objets matériels ou y résidaient. Ces croyances se retrouvent de nos jours au nord de l'aire bouddhique, et règnent depuis la Laponie jusqu'aux environs du détroit de Behring.

Mais dans cette vaste étendue, comme chez les Mongols antérieurs à Gengis-Khan, on croyait en outre à un *Dieu suprême*, créateur de tout ce qui existe. Pour les intelligences relativement éclairées, c'était à lui que revenaient, plus ou moins directement, les offrandes et les hommages adressés à ses ministres secondaires. La preuve en est dans les efforts que fit Gengis-Khan pour détruire l'idolâtrie, dans les édits qu'il publia pour ordonner de croire « Qu'il n'y a qu'un « seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui seul donne la vie « et la mort, les biens et la pauvreté, qui accorde et refuse tout ce « qu'il lui plaît, et qui a sur toutes choses un pouvoir absolu. » Les successeurs de Gengis maintinrent sa doctrine, comme l'atteste la déclaration placée en tête des lettres adressées par Mangou à saint Louis, telles que nous les trouvons dans Rubruquis : « Les « commandements du Dieu éternel sont tels qu'il n'y a qu'un Dieu « éternel au ciel, et en terre qu'un souverain seigneur, Cingis-Cham. » (RUBRUQUIS.)

Peut-être ce qui a été dit de l'athéisme des Mongols repose-t-il en grande partie sur un fait, tout à leur avantage à mes yeux, sur la tolérance dont ils ont constamment fait preuve en religion. Habités, comme nous le sommes malheureusement, à sentir et à agir tout autrement, nous avons pris cette tolérance pour une indifférence ayant sa source dans l'absence de notions religieuses. Qu'on relise la *Lettre à saint Louis*, et l'on reconnaîtra sans peine combien cette opinion serait mal fondée : « Nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, « par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont « entièrement portés, » dit le khan aux religieux; et, un peu plus loin, il ajoute que, « comme Dieu avait donné aux mains plusieurs « doigts, ainsi avait-il ordonné aux hommes plusieurs chemins pour « aller en paradis. » (RUBRUQUIS.) Cette pensée, que l'on retrouve partout dans l'Asie centrale et orientale, explique comment non-seulement les sectes d'une même religion, mais encore des religions fort différentes vivent en paix à côté les unes des autres.

On ne peut évidemment pas dire que les Mongols étaient athées avant l'invasion du bouddhisme. Dira-t-on qu'ils le sont devenus en adoptant cette doctrine? C'est ce que nous verrons plus loin.

Passons aux Chinois.

Tout me semble prouver qu'à l'origine de leur histoire, les peuples de la Chine avaient des croyances fort analogues à celles que nous ont montrées les peuples de l'Asie centrale au temps de Gengis-Khan. Du moins voyons-nous l'empereur Chun, après son installation (2,225 ans avant notre ère), « faire les sacrifices au « Souverain suprême du ciel et les cérémonies usitées envers les « six grands esprits, ainsi que celles usitées pour les montagnes, les « fleuves et les esprits en général. » A cette époque reculée, il n'est pas question d'idoles, pas même de temples. Mais il est probable que cette antique religion, trop simple pour la multitude, avait dégénéré en idolâtrie plus ou moins analogue à celle que je signalais plus haut et qui existe encore. Deux réformateurs se présentèrent presque en même temps pour ramener les Chinois à des

idées plus élevées et plus rapprochées des anciennes croyances : on comprend que je veux parler de Lao-tseu et de Khoung-fou-tseu, notre Confucius.

Grâce à notre illustre sinologue M. Stanislas Julien, on peut étudier aujourd'hui la doctrine du *Tao* dans l'ouvrage même du maître, intitulé : *Le livre de la voie et de la vertu*, et apprécier ce qu'elle est devenue chez les disciples dans le *Traité des récompenses et des peines*. Il est évident que Lao-tseu admet une cause première, cause qu'il déclare incompréhensible en elle-même et ne pouvant être saisie que par ses attributs. Le *Tao* est la raison suprême des choses; tout est émané de lui; il est, pour ainsi dire, la mère ou l'aïeul de tout ce qui existe, etc. En creusant ces idées, en cherchant à rendre saisissable par des comparaisons ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine et en dehors de nos sens, Lao-tseu tombe évidemment dans la subtilité et l'obscurité, qu'il semble, du reste, n'avoir nullement redoutées; mais rien n'autorise à voir en lui un athée. Quant à ses disciples, ils méritent encore moins ce nom, puisqu'ils ont dressé des autels et offert des sacrifices à leur maître, en l'honneur duquel ils ont inventé, en outre, une légende fort semblable à celle du Bouddha. En résumé, la métaphysique nuageuse de Lao-tseu a conduit à un quietisme étrange et dangereux, à des superstitions absurdes, mais nullement à l'athéisme.

On sait combien les doctrines de Confucius diffèrent des précédentes par leur caractère essentiellement pratique. Mais le grand réformateur, qui a tant fait pour la morale, a-t-il oublié, comme on l'a dit, le côté religieux? Mérite-t-il le nom d'athée? Sa conversation avec le prince de Lou suffit pour répondre à cette question, et le père Amyot ne s'y est pas trompé. Il est évident que Confucius croyait à cet Être suprême, créateur de tout ce qui existe, dont on retrouve la notion, plus ou moins nette, dans l'est, le nord et le centre de l'Asie, et jusqu'aux confins de la Polynésie. C'était à lui qu'il rapportait formellement les sacrifices offerts au ciel, aux astres, à la terre, etc. Il ne se le figurait pas comme indifférent

aux actions humaines, puisqu'il attribua à sa colère le coup de foudre qui avait frappé la salle des ancêtres consacrée à Li-Wang, « pour apprendre aux hommes qu'un tel souverain n'était pas digne « des hommages qu'on lui rendait. »

Pour prier cet Être suprême avec plus de solennité, Confucius gravit, à l'âge de plus de soixante et dix ans, le mont Tai-Chan, où officiaient les anciens empereurs. Plus tard, après avoir terminé la révision des *King*, il fit dresser un autel sur lequel il déposa ces livres, et, se mettant à genoux, le visage tourné vers le nord, il remercia le Ciel de lui avoir accordé assez de vie pour mener à bien cette œuvre, qui seule lui avait fait désirer la prolongation de son existence.

Il est clair, et je crois, du reste, que le fait est généralement admis, que Confucius était déiste et nullement athée.

Restent les Japonais. Ces peuples, dont la supériorité sur la plupart des populations voisines commence à être comprise, même des hommes les plus étrangers à l'Anthropologie, sont-ils athées ?

Au Japon, comme en Chine, la religion nationale a été en partie remplacée par le bouddhisme ; elle a aussi laissé prendre une certaine extension aux doctrines de Confucius ; mais elle compte encore de nombreux et fervents adeptes. Or cette croyance se rapproche probablement beaucoup de l'ancienne religion de la Chine. On la désigne sous les noms de *Sintou*, *Sinsyou*, *Kami-no-Mitsi*, et cette dernière dénomination signifie *la voie*, ou *la doctrine des esprits*. (SIEBOLD.) Elle admet, comme je l'ai déjà dit, un dieu suprême, des dieux supérieurs, puis des *Kami*, divisés eux-mêmes en deux catégories et jouant le rôle de dieux inférieurs ou d'esprits intermédiaires. Deux mille cinq cent quarante de ces derniers sont des hommes déifiés. Cela seul atteste la croyance à une autre vie. En effet, les sectateurs de cette religion admettent même, paraît-il, l'immortalité de l'âme et un jugement qui conduit *les bons* dans le royaume des *Kami*, tandis que *les méchants* sont précipités dans un lieu de tourments. (SIEBOLD.)

Les formes du Sintou n'ont d'ailleurs rien qui puisse blesser nos idées européennes. Les temples n'ont point d'idoles. *Ten-sio-daï-zin* elle-même, la grande déesse Soleil, n'est pas représentée par l'éclatant emblème qui semblait s'offrir si naturellement à l'esprit de ses adorateurs. Un miroir, signe de pureté et devant lequel on s'agenouille pour prier, quelques bandelettes blanches ou couvertes de sentences morales, sont les seuls ornements des sanctuaires les plus vénérés, de ceux que tout *sintouiste* doit visiter au moins une fois dans sa vie. La prière, la confession, des offrandes de thé, de riz, etc. des aumônes, constituent le culte.

Peut-on regarder comme athées des populations qui professent de pareilles croyances, et qui les manifestent d'une manière à la fois si simple et si grave ?

Il est vrai que le bouddhisme a pénétré au Japon comme en Chine et en Tartarie. A-t-il importé l'athéisme au milieu des populations de ces vastes contrées ? C'est ce que je vais examiner avec un peu plus de détail, tout en regrettant de ne pouvoir consacrer à cette étude plus d'espace et plus de temps.

Constatons d'abord que M. Barthélemy Saint-Hilaire admet lui-même que, dans quelques contrées, dans le Népal en particulier, le bouddhisme ne mérite pas le reproche qu'il lui adresse d'une manière générale. Mais il ne veut, dit-il, « discuter que le bouddhisme primitif, laissant les autres bouddhismes pour ce qu'ils sont et les trouvant à la fois moins authentiques et moins conséquents. » On pourrait évidemment discuter ce point de vue et cette manière de choisir. Acceptons néanmoins l'un et l'autre ; et, pour plus de sûreté, tenons-nous-en à l'ouvrage même de M. Saint-Hilaire.

Un premier fait ressort de la lecture du livre, savoir que dans cette doctrine, qualifiée d'*athée*, les dieux apparaissent dès le début et se montrent partout. Le *Lalitavistāra*, écrit, dit-on, par un cousin du Bouddha, nous fait assister au prologue de l'incarnation. La scène se passe dans le ciel. Entouré et adoré de ceux qu'on adore,

le futur Bouddha annonce que le temps est venu pour lui de prendre un corps mortel, et rappelle aux dieux assemblés les préceptes de la loi. Quand il est assis dans le sein de sa mère Mâyâ Dévi, il y reçoit les hommages de Brahma, de Çakra, *le maître des dieux*, des quatre *rois des dieux inférieurs*, de quatre *déeses* et d'une multitude de *divinités*. Quand Mâyâ Dévi met au monde le divin enfant, celui-ci est reçu par Indra, le roi des dieux, et par Brahma, le maître des créatures. Quand, parvenu à l'âge d'homme et déjà tourmenté du désir d'enseigner ses frères, Çakyamouni hésite encore à briser les liens qui l'attachent au monde, c'est encore un dieu, Hridéra, le dieu de la modestie, qui l'encourage et lui rappelle que l'heure et le temps de sa mission sont arrivés.

Ces quelques citations, empruntées à un livre que M. Saint-Hilaire regarde comme un des plus anciens et des plus authentiques, suffisent pour montrer que le *bouddhisme primitif* reconnaissait l'existence de *dieux*. Il admettait de même celle de *démons*. Je me borne à rappeler que le Bouddha fut tenté par leur roi *Mâra* ou *Pâpiyan*, *dieu de l'amour du péché et de la mort*; qu'il eut à résister aux séductions des belles *Apsaras*, ses filles; qu'enfin il dut lutter contre l'armée entière des enfers commandée par son chef, et que celui-ci, vaincu par le sage, fut en outre bafoué par les *filz des dieux*. (BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.)

« Ce sont là des extravagances, » nous dit M. Saint-Hilaire. Je ne le contredirai certainement pas sur ce point. Mais quelle est la religion qui n'a pas ou n'a pas eu les siennes, admises au moins temporairement par les esprits les plus éclairés de certaines époques? En pareil cas, les fables les plus absurdes, bien loin de témoigner contre l'existence d'une croyance, en démontrent l'énergie et la naïveté. Malgré ses absurdités, et par ses absurdités mêmes, la légende bouddhiste atteste que Bhagavat et ses premiers adeptes croyaient à des dieux.

Ajoutons que ces dieux ne sont pas inactifs et indifférents; qu'ils veillent sur les actions des hommes et leur en tiennent compte dès

cette vie. Dans tous les édits qu'il a fait graver sur la pierre dans le iv^e siècle avant notre ère, Açoka ou Pyadasi prend le titre de *roi chéri des Dévas*. Ce prince attachait évidemment à ce titre une idée de bienveillance et de protection active. Çakyamouni a du reste proclamé lui-même ce point de dogme dans une légende que M. Saint-Hilaire signale avec raison comme une des plus simples et des plus belles; il l'a fait dans des termes propres à frapper tous ceux qui sont familiers avec nos propres livres sacrés. Il s'agit de la piété filiale et de la protection spéciale accordée par les dieux à ceux qui pratiquent cette vertu. «Brahma, ô religieux, est avec les familles «dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement honorés. . . «Le Déva (*Indra*, B. SAINT-HILAIRE) est avec les familles. . . »

Personne n'a jamais nié que la croyance à une autre vie, le dogme de la rémunération, fissent partie des croyances bouddhistes. L'un et l'autre se présentent, pour ainsi dire, à chaque ligne des enseignements attribués à Çakyamouni ou à ses disciples immédiats. «Suivant les actes qu'il aura commis, bons ou mauvais, il (*l'être*, «*l'Homme*) passera depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes «formes de la création.» Ajoutons que la récompense est attachée aux mouvements du cœur ou de l'intelligence, tout autant qu'aux actions proprement dites, et qu'une vie entière de souillures peut être rachetée en un instant. Vāsavadattā, la courtisane qui vient d'être mutilée pour avoir assassiné un de ses amants, écoute à ses derniers moments *l'enseignement de la loi*; elle meurt en faisant *un acte de foi* au Bouddha : *elle renaît bientôt parmi les dieux*.

Si c'est là de l'athéisme, on conviendra qu'il est bien différent de ce que l'on entend d'ordinaire par ce mot et en particulier de l'athéisme dont il s'agissait à la Société d'Anthropologie.

Mais, dira-t-on, le Brahma, l'Indra des bouddhistes et toutes les autres divinités dont il vient d'être question doivent disparaître avec l'univers: ce ne sont donc pas de véritables dieux, car ce mot entraîne l'idée d'une existence éternelle. — Oui, *dans nos idées européennes actuelles*. Mais chez nous-mêmes, il n'y a que peu de siècles,

les Scandinaves croyaient aussi à des dieux mortels. Étaient-ils aussi des athées?

D'ailleurs, n'y a-t-il rien ni personne au-dessus de ces êtres *qu'on adore*, en attendant qu'ils soient atteints par l'anéantissement du *vase vide* lui-même? Les populations bouddhistes ont-elles toutes perdu la notion de ce *Dieu supérieur* qui se retrouve de la Laponie à Tahiti? Telle n'est pas l'opinion de bien des orientalistes, dont on peut opposer les noms à ceux que cite M. Saint-Hilaire. Je me borne à mentionner Hodgson et Abel Rémusat. Tous les deux, jugeant d'après les textes bouddhistes, ont été amenés à admettre que la doctrine entière repose sur la croyance à un être souverainement parfait et intelligent, qu'ils nomment *l'Intelligence primordiale*. Tous les deux attribuent les doutes qui pourraient s'élever à cet égard à la difficulté du sujet lui-même, à l'insuffisance du langage philosophique, à l'intelligence incomplète des textes. Je ne puis guère juger de ces raisons et surtout de la dernière; mais il me semble que l'ouvrage même de M. Saint-Hilaire fournit de sérieux arguments à l'appui de la conclusion que je viens de rappeler. Je me borne à citer un passage qui me semble décisif, et que l'auteur a emprunté au *Lalitavistāra*.

Le Bouddha est né, et son père le présente solennellement dans un temple. A peine l'enfant merveilleux est-il entré, que les images des dieux, y compris celles d'Indra et de Brahma, se lèvent pour lui rendre hommage. Puis les dieux eux-mêmes, montrant leurs propres images, prononcent des stances où ils mettent en opposition le mont Mérou et le sénevé, l'Océan et l'eau contenue dans le pas d'une vache, le soleil et le ver luisant. Puis ils continuent dans ces termes : « Le Dieu ou l'Homme, quel qu'il soit, qui persiste dans « l'orgueil est pareil au sénevé, à l'eau dans le pas d'une vache « et au ver luisant. Mais, semblable au Mérou, à l'Océan, au « soleil et à la lune, SVAYAMBHOU, *l'être existant par lui-même*, est le « premier besoin du monde, et celui qui lui rend hommage obtient le « ciel et le Nirvâna. »

Ainsi Ananda, le cousin de Çakyamouni et l'auteur présumé du *Lalitavistâra*, proclame ici l'existence d'un être infiniment supérieur à Brahma et à Indra; il donne un nom à cet être; il le regarde comme existant par lui-même; il le déclare le premier besoin du monde. Ne retrouvons-nous pas ici le *Dieu suprême* des Mongols et des Japonais, le *Souverain du ciel* des Chinois, le *Taaroa* des Tahitiens, le *Brahm* des Hindous? Et ces paroles, adressées à un enfant, ne concordent-elles pas avec tout ce qu'Abel Rémusat a trouvé ailleurs sur les deux corps du Bouddha? Ne sont-elles pas le commentaire bref, mais très-clair de la scène qui s'est passée dans le ciel avant l'incarnation?

Il est vrai que Çakyamouni, ou mieux son historien, glisse rapidement sur ces notions fondamentales *pour nos esprits européens*. Il ne dit rien des origines premières des êtres, rien des causes qui ont amené les épreuves que toutes les créatures doivent subir dans ce monde et dans d'autres. M. Saint-Hilaire trouve ce silence étrange: il me semble au contraire très-naturel. Comme le dit mon savant confrère lui-même, le Bouddha n'a pas voulu faire une *théodicée*. En fait de dieux, il n'a rien innové. Il a pris le panthéon brahmanique tel qu'il existait de son temps; il accepte Brahma, Indra, etc. sans oublier *Svayambhou*, *l'être existant par lui-même*. Mais avant tout il s'est préoccupé de la tâche qu'il s'était imposée: celle d'enseigner aux hommes comment on arrive au salut par la pratique des vertus les plus élevées, comment on se délivre des misères de tout genre en méritant le Nirvâna.

Mais qu'est-ce que le Nirvâna?

Çakyamouni n'a pas jugé à propos de répondre clairement à cette question, qui a dû lui être souvent adressée; les disciples ont été aussi réservés que le maître. Quelques notions sur ce que ce mot *ne signifie pas*, voilà à peu près tout ce qu'on trouve à ce sujet dans les livres sacrés. Ce n'est donc guère que par induction qu'on peut se faire une idée de la récompense dernière promise aux élus du bouddhisme, et plusieurs interprétations ont été

proposées. M. Saint-Hilaire affirme que sous cette expression se cache l'idée d'un anéantissement complet, du néant; et il y voit «une conception monstrueuse, qui répugne à tous les instincts de la nature humaine, qui révolte la raison et qui implique l'athéisme.»

Dans cette phrase, se montrent clairement, ce me semble, les préoccupations que je signalais plus haut. En l'écrivant, M. Barthélemy Saint-Hilaire a évidemment consulté surtout sa manière de sentir, sa raison et son savoir personnels. Si le Nirvâna est bien ce que croit mon savant confrère, si, en même temps, cette conception a été acceptée par un tiers de l'humanité, on ne peut pas dire *qu'elle répugne à tous les instincts de la nature humaine*. En présence du chiffre des bouddhistes, il faut admettre de deux choses l'une : ou bien que l'idée du néant ne répugne pas à une très-grande partie de l'humanité; ou bien que cette idée n'est nullement attachée à la notion du Nirvâna. C'est, je l'avoue, vers cette seconde manière de juger la question que je penche.

La question du Nirvâna est sans doute plus obscure que celle de l'athéisme du Bouddha. Çakyamouni semble avoir évité de s'expliquer nettement sur les insondables mystères de l'origine première et de la destinée définitive de l'Homme. Toutefois je ne vois guère de raisons pour suppléer à son silence dans le sens admis par l'éminent auteur du livre que j'examine; et j'en trouve quelques-unes en faveur de l'opinion contraire.

M. Saint-Hilaire nous dit lui-même que, dans les *Soûtras* du Népal, *qui nous sont les plus connus*, on rencontre plusieurs exemples de personnages bouddhistes qui, après être entrés dans le Nirvâna, en ressortent pleins de vie. «Il semble donc que le Nirvâna n'est point le néant, puisqu'on en peut sortir.» (B. SAINT-HILAIRE.) Cette conséquence s'impose à l'auteur; mais il la repousse bien vite, et par un argument analogue à celui que j'ai signalé quand il s'agissait de l'athéisme. «Dans la doctrine bouddhique, dit-il, les résurrections arrachées au Nirvâna ne signifient rien; ce ne sont

« que des jeux d'imagination, des légendes plus ou moins extravagantes, comme toutes celles où se plaît le génie indien. . . »

Quand cela serait, encore faudrait-il reconnaître que les Népalais sont en dehors de l'interprétation adoptée. On peut les accuser de manquer de logique; on ne peut dire qu'ils croient au néant.

Mais, indépendamment de ces peuples et de leurs légendes, nous trouvons dans les livres analysés par M. Saint-Hilaire et acceptés par lui comme renfermant la plus pure doctrine, quelques passages qui, sans être bien explicites, me semblent au moins peu d'accord avec la conclusion présentée d'une manière si absolue. Je me borne à indiquer les principaux.

Avant de quitter le ciel pour entrer dans le sein d'une femme, le Bodhisattva, qui sera plus tard Çakyamouni, donne ses derniers conseils aux dieux assemblés autour de lui et prononce ces paroles : « Au temps où l'intelligence suprême aura été obtenue par moi, au temps où tombera la pluie de la loi qui mène à l'immortalité. . . , revenez pour entendre de nouveau la loi que je vous enseignerai. » Cette loi *qui mène à l'immortalité* est aussi celle qui conduit au Nirvâna. Bien loin de rencontrer ici l'idée du *néant*, nous y trouvons évidemment celle d'une existence sans fin.

Quand le Bouddha meurt, son cousin Anourouddha prononce une stance qu'il termine en disant : « Ainsi a eu lieu l'affranchissement de son intelligence. » Affranchir est-il donc synonyme d'anéantir ?

Quand Hiouen-Thsang, le maître de la loi, est sur le point d'expirer et qu'il exprime ses espérances pour la vie à venir, il parle d'abord du ciel des Toushitas et de la famille de Maitreya, dans laquelle il voudrait revivre; puis il ajoute : « Quand je redescendrai sur la terre pour parcourir d'autres existences, je désire, à chaque naissance nouvelle, remplir avec un zèle sans bornes mes devoirs envers le Bouddha et *arriver enfin à l'intelligence sans supérieure et parfaitement accomplie.* » N'y a-t-il pas dans ce vœu suprême une aspiration tout opposée à celle du néant ?

Voici enfin un passage plus significatif encore que les précédents, et qu'Ananda met dans la bouche du Bouddha lui-même, lorsqu'il racontait à ses disciples assemblés les merveilles de sa naissance : « Les créatures qui ont nié l'intelligence du Bouddha seront, aussitôt après leur mort, précipitées dans l'Avitchi, le grand enfer, tandis que ceux qui auront eu foi au Bouddha deviendront les fils du Tathâgata; ils seront délivrés des trois maux; ils se nourriront de la nourriture du royaume; ils briseront les chaînes du démon, et ils auront dépassé le désert de la vie émigrante. » Ici encore rien ne rappelle la notion du néant; tout, au contraire, réveille des idées d'activité au delà de ce *désert* auquel le Nirvâna doit enlever tout être qui aura accompli la loi; à elle seule l'épithète appliquée à la vie actuelle en suppose une autre où l'on n'émigre pas.

En présence de ces textes, il me paraît difficile d'accepter l'idée que M. Saint-Hilaire s'est faite de la récompense suprême réservée aux élus par le *bouddhisme primitif*. Je pourrais invoquer à l'appui de mon opinion d'autres arguments; je pourrais montrer comment, jusque dans l'île de Ceylan, les missionnaires n'ont pu recueillir, dans le bouddhisme actuel, aucun témoignage *positif* en faveur des conclusions que je combats; comment c'est toujours par voie d'induction, et le plus souvent *par voie d'exclusion*, qu'ils arrivent à voir le néant dans le Nirvâna; je pourrais opposer de nouveau à ces doctrines locales, supposées bien interprétées, d'autres écoles où M. Saint-Hilaire lui-même reconnaît des croyances toutes différentes; je pourrais faire ressortir ce que l'auteur dit de la nature humaine se révoltant contre des dogmes regardés par lui comme fondamentaux, et produisant les contradictions qu'il signale; je pourrais tirer de là même une preuve des plus fortes en faveur de l'universalité du sentiment qui produit *les religions*; mais cette étude détaillée m'entraînerait bien au delà des bornes de ce travail, et je dois m'arrêter.

En résumé, tout en déplorant le résultat auquel l'ont conduit ses études, M. Barthélemy Saint-Hilaire déclare, à diverses reprises,

qu'à ses yeux *un tiers de l'humanité est athée*. Mais ce mot a évidemment dans l'esprit de mon savant confrère un sens tout spécial. « Les peuples bouddhiques, dit-il, peuvent être sans aucune injustice regardés comme des peuples athées. Ceci ne veut pas dire qu'ils professent l'athéisme, et qu'ils se font gloire de leur incrédulité avec cette jactance dont on pourrait citer plus d'un exemple parmi nous; ceci veut dire seulement que ces peuples n'ont pas pu s'élever, dans leurs méditations les plus hautes, jusqu'à la notion de Dieu. . . »

Dans ces quelques lignes apparaît clairement toute la pensée du livre et la cause du désaccord qui me sépare de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Les bouddhistes, qui mettent *des dieux* partout dans leurs légendes, qui partout ont semé des temples consacrés à ces divinités, qui les redoutent et les adorent, qui ont fait de la prière une institution, qui admettent le dogme de la vie future et celui de la rémunération, ne se sont pas fait *de Dieu* l'idée à laquelle nous sommes tous plus ou moins parvenus : donc ils sont athées. Telle est évidemment la préoccupation sous l'empire de laquelle a été écrit cet ouvrage, que devra lire d'ailleurs quiconque tient à se faire des idées justes sur quelques-unes des graves questions si vivement controversées de nos jours.

Le résultat de mes investigations est exactement l'opposé de celui auquel est arrivé M. Barthélemy Saint-Hilaire. Obligé, par mon enseignement même, de passer en revue toutes les races humaines, j'ai cherché l'athéisme chez les plus inférieures comme chez les plus élevées : je ne l'ai rencontré nulle part, si ce n'est à l'état individuel ou tout au plus d'école plus ou moins restreinte, comme on l'a vu en Europe au siècle dernier, comme on l'y voit encore aujourd'hui. Partout et toujours la masse des populations lui a échappé.

Il est vrai que dans ces recherches j'ai procédé, j'ai conclu, non pas en penseur, en croyant, ou en philosophe, tous plus ou moins préoccupés d'un idéal qu'ils acceptent ou qu'ils combattent; mais

exclusivement en naturaliste qui, avant tout, cherche et constate *des faits*.

Dans l'étude scientifique des religions, il faut se garder d'agir à la manière du physiologiste qui, n'ayant soumis à ses expériences que des Vertébrés, refuserait de reconnaître chez les animaux inférieurs les fonctions de l'animal, parce qu'elles y sont plus simples et plus obscures. Il faut évidemment agir à la manière des naturalistes modernes, qui ont su retrouver les fonctions fondamentales jusque chez les derniers Mollusques et les derniers Zoophytes, là même où manque parfois tout appareil spécial pour les accomplir. Les actes par lesquels chacune d'elles se manifeste en pareil cas sont sans doute moins nombreux, moins compliqués; mais une fonction ne disparaît pas pour cela, pas plus que les besoins physiques auxquels elle doit satisfaire et dont l'identité accuse la nature, fondamentalement la même, de tous les animaux. A plus forte raison, le physiologiste ne devra-t-il pas méconnaître l'existence d'une fonction parce qu'elle s'accomplit en un lieu et par des procédés autres que ceux qu'il est habitué à rencontrer. Chez la presque totalité des animaux, jusque chez les plus simples, la chimification se fait à l'intérieur du corps, et parfois celui-ci semble être tout entier transformé en un estomac (*Hydre*). Chez les Physalies, le même acte physiologique s'opère au dehors, entre les nombreux appendices qui servent à la fois de bras et de bouches à ces singuliers Zoophytes. La fonction a-t-elle pour cela disparu, a-t-elle changé de nature? Évidemment tout zoologiste physiologiste répondra : non.

Le naturaliste qui fait l'histoire naturelle de l'Homme, l'anthropologiste, ne peut ni agir ni juger autrement. Quelque simple, quelque incomplète, quelque naïve et enfantine qu'elle soit, quelque absurde qu'elle paraisse, une croyance ne saurait perdre à ses yeux son caractère dès qu'elle se rattache à ce que les religions développées ont de commun et d'essentiel. Or, quels que soient chez ces dernières les dogmes et les doctrines, on trouve, comme formule

générale et qui les embrasse toutes, les deux points suivants : croire à des êtres supérieurs à l'Homme, pouvant influencer en bien ou en mal sur sa destinée ; admettre que pour l'Homme l'existence ne se borne pas à la vie actuelle, mais qu'il lui reste un avenir au delà de la tombe. Tout peuple, tout homme croyant à ces deux choses, et même à l'une des deux, est *religieux* ; et l'observation démontre chaque jour de plus en plus l'universalité de ce caractère.

Comme la morale, comme l'intelligence, la religiosité a d'ailleurs ses degrés et se trahit par des formes diverses. Rechercher ces manifestations, en constater la nature et l'intensité dans les divers groupes humains, telle est la tâche de l'anthropologiste. Pour rester fidèle à la méthode naturelle, il n'en devra négliger aucune, et parfois la plus rudimentaire aura plus d'intérêt pour lui qu'une religion achevée : car elle mettra mieux à nu les premiers éléments religieux. Dans le développement progressif de ceux-ci, dans l'harmonie ou le désaccord existant entre ce développement et celui de l'intelligence et de la moralité, il trouvera bien des traits caractéristiques propres à distinguer les races et parfois leurs subdivisions.

Le point de vue du naturaliste diffère donc, à certains égards, de celui où se sont placés jusqu'ici la plupart des hommes éminents qui s'efforcent de fonder la *Science des religions*. M. Émile Burnouf lui-même, qui a si bien caractérisé cette science nouvelle, si bien montré en quoi elle diffère de la Théologie, qui a si justement insisté sur la nécessité d'élargir le cadre de ces sortes d'études et de ne plus se borner aux croyances des populations européennes anciennes et modernes, M. É. Burnouf me semble encore avoir cédé aux préoccupations qu'il combat.

En effet, cet auteur distingue les religions en *grandes* et en *petites*. Les premières sont pour lui : le christianisme, le judaïsme, le mahométisme, le brahmanisme et le bouddhisme. Il ne s'occupe que d'elles et laisse toutes les autres dans l'ombre. Mais celles-ci sont infiniment plus nombreuses. M. Burnouf agit donc comme le naturaliste qui voudrait juger du Règne animal par les seuls Ver-

tébrés et négligerait tout le reste, c'est-à-dire les trois quarts des types fondamentaux et un nombre bien plus considérable de types secondaires.

Sans même parler du christianisme, les grandes religions de M. Burnouf nous intéressent sans doute à bien des égards, à raison des rapports que quelques-unes d'elles ont avec les croyances de la presque totalité des Européens, à raison aussi de l'importance historique, sociale ou politique des nations qui les professent. Mais les considérations de cette nature sont loin d'être tout en science. Les Mammifères nous sont d'une bien plus grande utilité que les Vers ou les Zoophytes; pourtant le zoologiste s'intéresse à ceux-ci à l'égal de ceux-là; et chaque jour montre davantage combien l'étude de ces organismes simplifiés est utile, souvent nécessaire, pour bien connaître les organismes plus complexes des animaux supérieurs.

L'examen des *petites religions* rendra un service analogue à la science de leurs *grandes sœurs*. Peut-être sera-ce au milieu d'elles qu'il faudra aller chercher les origines de ces croyances qui englobent aujourd'hui tant de millions d'hommes; et souvent, nous n'en doutons pas, sous une forme ou sous une autre, on retrouvera leurs traces à côté ou dans le sein même des religions les plus développées et qui semblent s'en être éloignées le plus. Sur ces deux points, du reste, nous nous entendrions, je crois, aisément avec M. Burnouf.

Si les grandes religions embrassent à la fois le plus grand nombre de croyants et les nations les plus civilisées, elles n'en laissent pas moins en dehors de leur influence quelques aires géographiques fort étendues. Je signalerai surtout l'aire polynésienne, remarquable par sa grandeur et sa position. L'unité religieuse de cette vaste province de l'Océanie est un des faits qui ont frappé tous les voyageurs et qu'on ne peut passer sous silence. J'en dirai tout autant de la grande aire boréale, encore fort peu connue, il est vrai, dans plusieurs de ses parties, mais qui paraît présenter, au nord

des populations bouddhistes, chrétiennes ou musulmanes, une grande et curieuse famille de religions étroitement alliées.

Cette dernière doit surtout appeler toute l'attention des hommes qui, à côté de la grande religion officielle, seule acceptée par les esprits les plus éclairés, savent voir que les masses ont leurs croyances qui méritent toute l'attention des hommes de science. En effet, ces *superstitions*, comme on les appelle, établissent entre presque tous les groupes humains, quelque éloignés qu'ils soient, des rapports étroits très-multipliés, et dont l'existence a quelque chose d'étrange, qui me semble n'avoir pas été apprécié à toute sa valeur.

A diverses reprises on a signalé ce fait, très-évident, qu'une religion remplacée par une autre laisse dans celle-ci des traces plus ou moins accusées, et M. Burnouf a insisté avec raison sur ce point. Mais bien souvent aussi les divinités de la première, sans disparaître totalement, subissent une singulière déchéance et ne trouvent de place que dans le domaine des superstitions populaires. Qui de nos lecteurs n'a présents à l'esprit les articles à la fois si sérieux et si charmants de H. Heine sur les pauvres dieux de l'Olympe grec et romain passés à l'état de personnages légendaires ? Ces représentants de la mythologie classique sont allés rejoindre, dans ce fond de croyances populaires, bien des divinités germaniques et scandinaves ; mais les uns et les autres n'avaient-ils pas des prédécesseurs ? Tout porte à le croire.

En effet, nous avons déjà vu, et je reviendrai d'ailleurs sur ce point, que les populations aryanes, à leur arrivée en Europe, y ont rencontré des peuples d'une tout autre race, qu'elles ont plus ou moins refoulés ou absorbés. Mais cette race n'est pas éteinte. Elle a laissé des *témoins* jusqu'au milieu des populations actuelles. Elle a mêlé son sang à celui des nouveaux venus. Enfin tout tend à montrer qu'elle existe encore en grande formation au nord de l'Europe, dans le nord et le nord-est de l'Asie et jusqu'en Amérique ¹.

¹ Voir, à la page 263, le paragraphe relatif aux premières origines des populations européennes.

Les croyances religieuses de ces premiers ancêtres de nos peuples européens auraient-elles complètement disparu ? Ce serait là un fait exceptionnel. Elles ont dû persister plus ou moins ; elles doivent faire partie au moins de nos superstitions actuelles. Il y aurait donc un grand intérêt à les rechercher là où la race existe encore, comme en Esthonie. Mais, pour reconnaître ce qui est bien à elle dans les petits groupes isolés, il faudra aller interroger aussi cette race là où elle est restée compacte et en continuité. A ce titre l'étude de l'aire religieuse s'étendant de la Laponie jusqu'au détroit de Behring, et probablement au delà, présenterait un intérêt scientifique incontestable. Il me paraît presque certain qu'on retrouverait encore là, à l'état d'idées religieuses, bien des croyances que nous rangeons parmi les superstitions.

Ce n'est pas seulement entre populations s'étant succédé sur le même sol que ces dernières établissent des rapports. Quand on embrasse l'ensemble des croyances de cette nature, il est impossible de ne pas être frappé de l'extrême ressemblance que présentent à cet égard les peuples de races les plus éloignées. Partout, par exemple, la croyance aux sorciers, à leur pouvoir, au mauvais œil, etc. se retrouve sous des formes presque identiques. Les *grisgris* des Nègres ne sont autre chose que les *amulettes* de nos paysans.

Sans doute, la superstition et la religion sont souvent comme fusionnées dans les croyances de certaines races, comme chez elles le sorcier et le prêtre se confondent dans un seul personnage. Mais il n'en est pas toujours ainsi ; et lors même que le rapprochement produit une confusion apparente, on doit évidemment chercher à distinguer ces deux éléments. Or ce travail a été trop souvent négligé quand il s'agit des races inférieures. Ici encore je retrouve à chaque pas l'influence fâcheuse de l'orgueil européen. Certes l'écrivain le moins croyant ne rattachera pas au christianisme, tel qu'il est entendu de nos jours en France, les contes sombres ou rians recueillis dans nos campagnes par les Villemarqué, les Souvestre, etc. Il placera ceux-ci et toutes les pratiques qui s'y rattachent dans

ce qu'on peut appeler la *mythologie populaire*. Eh bien, l'homme de science ne doit-il pas faire une distinction pareille quand il cherche à apprécier la religion proprement dite des nations barbares ou sauvages?

Pour peu qu'on entre dans cette voie, on ne tarde pas à reconnaître un fait d'une haute importance, fait complètement indépendant de toute hypothèse : c'est que souvent des idées extrêmement élevées et se rapprochant singulièrement de celles dont s'honorent les *grandes religions* existent aussi dans les *petites*, quoique masquées par d'autres notions de nature inférieure. C'est que presque partout, et peut-être partout, il faut distinguer la *religion* de la superstition. Mais pour reconnaître cet or au milieu de sa gangue, il faut du temps, une étude sérieuse et un esprit vraiment dégagé de préjugés.

Nous savons aujourd'hui que, chez les nations boréales dont je parlais plus haut, existe, au delà du chamanisme, un Olympe plus nombreux, plus complet que celui des Romains et des Grecs, plus sérieusement hiérarchisé que celui-ci et dominé par un Dieu suprême, dont les autres divinités paraissent n'être que les ministres. La religion polynésienne, telle du moins que nous la connaissons à Tahiti, repose sur une conception toute semblable, et ici le Dieu suprême, à peu près pur esprit, existant de toute éternité, n'ayant eu ni père ni mère et ayant engendré directement ou indirectement tout ce qui existe, peut certainement être placé au moins à côté du *Brahm* aryan et bien au-dessus de Jupiter. Chez les Peaux-Rouges proprement dits (*racés algonquines et mingwés*), la notion religieuse s'épure davantage encore. Ici le *Grand Esprit*, le *Grand Manitou*, règne seul. C'est lui qui a tout créé; c'est à lui seul que s'adressent les vœux et les prières; entre l'Homme et lui il n'y a que des êtres d'une nature intermédiaire, plus ou moins analogues aux génies et aux fées de l'Orient; le *Mauvais Esprit* lui-même n'est pas autre chose, et il n'a de prise que sur celui que ne protège pas le Père commun, le Wacondah. Chez les Peaux-Rouges, il n'existe d'ailleurs ni temples, ni idoles.

S'il est une race qu'on puisse regarder comme étant arrivée spontanément au monothéisme, c'est surtout celle dont je parle. Au point de vue philosophique, comme au point de vue chrétien, elle est donc très-supérieure, sous le rapport religieux, aux nations dont nous connaissons tous le polythéisme plus ou moins exagéré. Cependant, plusieurs de ces dernières occupent les premières places parmi les peuples civilisés; les Peaux-Rouges au contraire, à peu près exclusivement chasseurs, étaient bien près des derniers rangs dans l'échelle de la civilisation.

On voit combien ce fait est en désaccord avec la théorie qui rattache le développement et l'élévation des dogmes au développement intellectuel et social.

Les Nègres de Guinée, bien supérieurs aux Peaux-Rouges sous le rapport social, leur sont sans doute fort inférieurs au point de vue religieux. Toutefois, chez ces peuples, qu'on place généralement au dernier degré en fait de religion, le fétichisme n'est qu'une forme superstitieuse accolée ou superposée à un fond de croyances bien autrement élevées. Ce fait, proclamé par un assez grand nombre d'auteurs (LOYER, OLDENDORP, etc.), a certainement été mis hors de doute par le beau travail de M. d'Avezac sur les Yébus. Là aussi on croit à un Dieu suprême, unique d'abord, ayant créé et gouvernant toutes choses, et à qui l'on adresse journellement, et dans une humble posture, une prière, nationale pour ainsi dire, que tout chrétien pourrait répéter; là aussi on admet une autre vie, dans laquelle des peines attendent les *méchants* et des récompenses sont réservées aux *bons*.

Les Boschismen eux-mêmes reconnaissent l'existence d'un *Kaang* ou chef qui réside dans le ciel, et ils disent de lui : « On ne le voit point des yeux, mais on le connaît dans le cœur. » Pour ces mêmes peuples « la mort n'est qu'un sommeil. » (ARBOUSSET et DAUMAS.)

A qui demanderait comment le fétichisme a pu s'implanter sur ces croyances, je demanderais comment les plus étranges supersti-

tions ont pu être jadis acceptées par toutes les sectes chrétiennes, comment il se fait qu'elles existent encore parmi nous. Certes, dans nos grandes cités, dans nos classes instruites, ni protestants, ni catholiques n'intenteraient aujourd'hui un de ces procès de sorcellerie si communs il n'y a guère que deux ou trois siècles, et que suivirent si souvent des condamnations et des supplices. Mais, dans nos campagnes un peu reculées, la croyance aux sorciers est restée aussi ferme qu'elle l'était partout au moyen âge. Les journaux nous révèlent de temps à autre des actes qui prouvent que, abandonnées à elles-mêmes, ces populations brûleraient volontiers encore les malheureux soupçonnés d'avoir *jeté des sorts*; et nous savons que, pour conjurer ce péril, elles ont recours à des pratiques fort peu différentes au fond de celles qu'on emploie en Guinée ou au Gabon.

Sur ce point et sur bien d'autres, tous les chrétiens ariens ont cru ce que nous reprochons fièrement aux Lapons, aux Iroquois, aux Nègres de croire. Toutes les communions chrétiennes ont sanctionné, parfois *sanctifié* ces absurdes croyances. L'anthropologiste, qui fait de la science et non de la théologie, qui doit rechercher dans les religions inférieures ce qu'elles ont de pur, ne doit pas davantage hésiter à signaler dans les religions supérieures le singulier alliage dont je viens de citer un exemple vulgaire.

De ce double travail ressortira, je pense, pour tout le monde, un fait général sur lequel j'ai bien des fois appelé l'attention de mes auditeurs, et qu'on peut formuler dans les termes suivants : grandes ou petites, les religions se rapprochent surtout par ce qu'il y a dans chacune d'elles de plus élevé et de plus infime; elles sont surtout séparées par les formes et les notions intermédiaires.

« La science des religions, a dit M. Burnouf, n'existe pas encore. » Cela est vrai surtout en se plaçant au point de vue que je viens d'indiquer. Toute classification générale est donc prématurée. Pour en essayer une, attendons de connaître, au moins d'une manière passable, non pas seulement les grands corps de doctrines étayés d'une métaphysique profonde qu'ont acceptés les nations civili-

sées, mais aussi les croyances plus simples, plus naïves, qui les ont précédés, dont plusieurs existent encore. Alors seulement on pourra tracer le cadre et les subdivisions renfermant les diverses manifestations de la faculté religieuse commune à tous les êtres humains; alors on pourra suivre le développement de cette faculté, et en marquer les étapes par un procédé analogue à celui de l'embryogéniste, qui étudie les diverses phases traversées par le même être pour atteindre à son état parfait; alors aussi on pourra reconnaître si dans certains cas la notion religieuse ne s'est pas obscurcie et abaissée par son évolution même; et si, comme j'incline à le croire, elle ne présente pas des exemples de *développement récurrent*.

Telle qu'elle est pourtant, ne consistant encore qu'en faits isolés ou reliés seulement par groupes, la science des religions a déjà une importance marquée en Anthropologie. Elle fournit des faits assez tranchés pour servir à caractériser certains groupes humains; elle révèle des rapports; elle ajoute son témoignage à celui de la Linguistique pour éclairer la filiation de certaines races (*populations aryanes*), pour attester d'antiques communications entre des peuples longtemps regardés comme entièrement isolés les uns des autres (*Asiatiques* et *Américains*). A ces titres divers, elle ne saurait être négligée par ceux qui veulent embrasser dans son ensemble l'histoire naturelle de l'Homme.

QUATRIÈME PARTIE.

RACES MIXTES.

A diverses reprises, j'ai eu occasion de dire que les populations humaines pouvaient être rattachées à trois types fondamentaux. J'ai dû aussi insister sur ce fait, que les représentants les plus accusés de ces types étaient reliés par des groupes intermédiaires. A côté des *racés pures* ou pouvant être considérées comme telles, on en rencontre d'autres qui, par leurs caractères, se relient à deux, parfois à trois types. Ce sont celles que je désigne sous le nom de *racés mixtes*.

L'étude détaillée des groupes humains montre que ces races sont extrêmement nombreuses. Presque partout elles enveloppent, pour ainsi dire, les races pures; et cela non-seulement sur les continents (*Afrique*), mais même dans des îles (*Luçon*). Il en est qui occupent, à la surface du globe, un espace considérable (*Malais, Polynésiens*). Il est d'autant plus singulier qu'elles n'aient pas attiré l'attention spéciale des anthropologistes, et que, la plupart du temps, ceux-là mêmes qui ont remarqué ce fait se soient bornés à le signaler, sans insister sur son importance.

Il est tout simple que les polygénistes n'aient rien dit des races mixtes. Ces races intermédiaires sont, pour la plupart d'entre eux, des *espèces* distinctes, tout aussi bien que celles dont les particularités typiques sont le plus nettement caractérisées. (Norr et GLIDDOX.) N'admettant pas, d'ailleurs, les influences de milieu, ils n'ont pas à s'inquiéter de l'origine des ressemblances qui relient entre eux les groupes humains; à moins que le métissage n'intervienne d'une manière évidente.

Il en est autrement des monogénistes; et l'on aurait lieu d'être surpris du silence gardé par les plus éminents d'entre eux, si l'on ne se reportait à l'époque où ils ont écrit. Buffon, Blumenbach, manquaient de bien des données que nous possédons aujourd'hui; Prichard n'était pas naturaliste. En outre, rien n'appelait d'une manière pressante leur attention sur les mélanges qui avaient pu s'accomplir dans des temps plus ou moins éloignés ou chez des peuples encore assez mal connus.

Mais de nos jours il n'est plus permis de conserver cette indifférence. D'une part, à mesure que l'on connaît mieux les populations humaines, on voit croître le nombre de celles dont il s'agit ici; d'autre part il devient impossible de ne pas se préoccuper de ce qui attend l'humanité par suite du mouvement d'expansion et de mélange qui se manifeste de toute part. En présence de ce qui se passe, on est naturellement conduit à rechercher ce qui a pu se passer autrefois. Aussi, dès les premières années de mon enseignement, ai-je appelé sur ce point l'attention de mes auditeurs et suis-je revenu sur ce sujet chaque fois que l'occasion l'a permis. Je vais m'efforcer de résumer cet ensemble de considérations.

A mesure qu'on pénètre davantage dans l'étude de l'Homme, on reconnaît mieux qu'il a été, de tout temps, beaucoup plus voyageur qu'on ne le croit d'ordinaire et que ne l'admettaient nos devanciers. De grandes migrations, des invasions analogues à celles dont notre propre histoire a conservé le souvenir, se sont opérées ailleurs comme chez nous; elles ont été accomplies souvent par des peuples qu'on a cru avoir été toujours sédentaires, parce qu'on ne les voit pas se mouvoir aujourd'hui. L'étude détaillée des races permet dès à présent de conclure qu'à diverses reprises, l'humanité a été, à peu près sur tous les points, comme *brassée* par de grands mouvements, par des déplacements considérables de population.

Des mouvements de cette nature ne s'accomplissent pas sans pénétration réciproque. Les populations s'abordent, il est vrai, d'ordinaire les armes à la main; il y a des vainqueurs et des vaincus,

et l'on sait ce qu'est la victoire chez les races sauvages, parfois malheureusement alors même que l'une d'elles est civilisée. Mais quelque barbare que soit la race victorieuse, il est bien rare qu'elle anéantisse des nations entières. La brutalité même amène des unions, et la conquête la plus sanglante devient une occasion de croisement. Une fois le calme revenu et les races juxtaposées, celles-ci se rapprochent à la longue. De nouveaux croisements s'opèrent et se multiplient. Il se forme alors une *race métisse*, participant des caractères des deux races mères (*Européens et Mexicains ou Péruviens*). Il est inutile de rappeler que le commerce, les relations internationales, l'esclavage, conduisent au même résultat par des voies plus pacifiques.

Ainsi le *croisement* est un des procédés les plus faciles à saisir dans la formation des races mixtes. Nous le voyons agir sous nos yeux; et le chiffre des métis entre races extrêmes produit depuis trois siècles à peine atteste suffisamment sa puissance. Nul doute qu'il n'ait exercé dans le passé une action analogue, et qu'il n'ait été pour une très-forte part dans la formation de ces races intermédiaires dont je parlais tout à l'heure.

A-t-il été seul à produire ce résultat? Je ne le pense pas.

D'une part, dans l'origine, la race émigrante a trouvé le sol inoccupé, et ce fait s'est produit dans des temps tout modernes et jusque de nos jours (*Peaux-Rouges; Polynésiens*). Elle n'a eu alors à lutter que contre la nature et à se façonner à un milieu nouveau pour elle. C'est évidemment ainsi qu'ont pris naissance les races locales; et l'on comprend qu'elles doivent s'être éloignées du type primitif d'autant plus que les conditions d'existence entre le point de départ et le point d'arrivée étaient plus dissemblables. Si la déviation s'est faite dans le sens du type le plus rapproché (*Blanc et Jaune*), elle peut très-bien avoir eu pour résultat l'apparition d'une race à caractères indécis.

D'autre part, même le sol étant déjà occupé, les envahisseurs n'en ont pas moins subi l'action du milieu; et, pour si bien qu'ils

se soient garantis, si ce milieu était quelque peu actif, il a dû arriver que, même au bout d'un petit nombre de générations ils se sont trouvés rapprochés de la race locale. J'ai dit plus haut que nous avons aujourd'hui des exemples de ce genre de rapprochement (*Amérique du Nord*).

Donc il est plus que possible, il est probable que l'action prolongée des milieux peut simuler parfois l'action du métissage (*Brachmanes noirs*). Dans bien des cas, d'ailleurs, ces deux actions ont dû s'ajouter l'une à l'autre, et il n'est pas facile de faire à chacune la part qui lui revient dans l'apparition d'un type moyen (*certaines populations abyssiniennes*).

Pour ces divers motifs, j'emploie habituellement l'expression *racés mixtes* et non le terme *racés métisses*, indiquant ainsi simplement le fait de l'indécision ou du mélange des caractères, sans rien préjuger sur la cause, sauf à rechercher celle-ci et à la signaler, s'il est possible.

On voit que la formation de ces races relève tout entière des *actions de milieu* et du *métissage*. A ce double titre, elles soulèvent deux sortes de questions qui ont été débattues à diverses reprises et jugées dans des sens différents. Celles qui se rattachent au premier chef ont été pour la plupart examinées déjà¹, et je n'aurai à y revenir que d'une manière accessoire; mais celles qui touchent au second doivent nous arrêter à leur tour. Ici encore j'ai le regret d'être forcé de m'en tenir trop souvent à émettre mon opinion personnelle à côté des opinions contraires, les preuves ressortant surtout d'une foule de faits de détail que je ne puis aborder.

¹ Voir page 150 et le paragraphe 2 du chapitre VII, p. 223.

CHAPITRE PREMIER.

PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX DU MÉTISSAGE ENTRE LES RACES HUMAINES.

§ 1^{er}. DU CROISEMENT ENTRE RACES ANIMALES.

Les phénomènes qui accompagnent le métissage, les faits organiques de toute sorte qui en résultent, sont beaucoup plus complexes qu'on ne le croit d'ordinaire, et il est nécessaire de les rappeler en quelques mots.

Dans un mariage quelconque la tendance générale de l'hérédité chez le père et chez la mère est de reproduire l'être entier. Lorsque deux races animales ou végétales se croisent, c'est-à-dire lorsque les parents apportent des caractères différents, il y a nécessairement lutte, et lutte d'autant plus vive que les races sont plus distinctes l'une de l'autre. Chacun des parents *tend* à transmettre *tous ses caractères* au produit. Celui-ci ne peut évidemment être qu'une *résultante* ou un *compromis* entre ces deux tendances contraires, quelquefois opposées.

Les tendances, la lutte, le compromis dont je parle, existent, lors du croisement, pour l'ensemble et pour tous les détails des deux organismes qui concourent à la production du *métis*. Chacun d'eux peut céder sur un point et l'emporter sur un autre; de telle sorte que chez le produit un appareil, un organe reproduira exactement ou presque exactement les caractères d'un des deux types, tandis que sur d'autres parties apparaîtront les caractères propres à l'autre parent. Les deux types peuvent aussi transiger, pour ainsi dire, et alors le même appareil, le même organe portera à la fois leur empreinte ou accusera leur action réciproque. Mais la conséquence de cette double action étant une *résultante*, le caractère

qu'elle engendre peut différer très-notablement des caractères correspondants dans les deux parents.

Ainsi le résultat du croisement entre deux races peut amener, dès la première génération métisse, la *fusion* de certains caractères, la *juxtaposition* de certains autres et l'*apparition de caractères nouveaux* n'existant chez aucun des deux parents.

A chaque génération nouvelle, des phénomènes de même nature et tout aussi complexes peuvent se produire. En outre, l'*atavisme*, ou *hérédité indirecte et médiate*, intervient inévitablement et vient ajouter des complications nouvelles à celles qu'entraîne l'*hérédité directe et immédiate*.

Les propositions précédentes, que je me borne à énoncer, ne sont nullement des conséquences déduites d'une théorie conçue *à priori*. Elles ne sont que l'expression générale de faits nombreux et précis recueillis chez les végétaux, chez les animaux, et que l'on trouvera exposés tout au long dans divers ouvrages, auxquels je renvoie le lecteur (BURDACH, P. LUCAS, ls. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, etc). Quiconque les aura étudiés avec quelque soin comprendra sans peine que la formation des races métisses, même accomplie dans les conditions les plus simples, les plus favorables et sous l'influence régulatrice de la *sélection artificielle*, est forcément chose longue et présentant des irrégularités souvent inexplicables.

C'est parce qu'on n'a pas tenu suffisamment compte de la complication extrême des phénomènes du croisement, surtout peut-être des faits de juxtaposition et d'atavisme, qu'il s'est produit des opinions divergentes sur l'efficacité des unions croisées, et que la notion générale de la race a été interprétée par quelques zootechnistes d'une manière autre que ne l'ont fait tous les naturalistes. Là, en particulier, est, ce me semble, la cause des divergences d'opinion qui se sont manifestées entre M. Sanson et plusieurs membres de la Société d'Anthropologie¹.

¹ Voir, page 129, le chapitre sur la formation des races.

§ 2. DU CROISEMENT ENTRE RACES HUMAINES.

Quand il s'agit du croisement entre races humaines, les *influences de milieu* viennent s'ajouter à peu près constamment aux causes perturbatrices précédentes, et la sélection raisonnée n'intervient jamais pour diminuer les écarts en tout sens et les conséquences qu'ils entraînent. Il est aisé de comprendre, dès lors, que l'histoire de la formation des races humaines métisses doit renfermer bien des faits singuliers, bien des contradictions apparentes. On s'explique ainsi comment des hommes également distingués, mais placés sous l'impression des faits particuliers qu'ils ont personnellement observés, peuvent différer dans leurs convictions et parfois soutenir des opinions en contradiction manifeste avec les faits les plus généraux. Ces diversités de jugement sont d'ailleurs d'autant plus compréhensibles que l'étude du *métissage humain* ne fait en réalité que commencer.

Passons rapidement en revue quelques-unes des questions principales soulevées par le grave sujet que nous devons aborder.

I. PRÉTENDUE INFÉCONDITÉ DU CROISEMENT ENTRE CERTAINES RACES HUMAINES. — J'ai dit plus haut que toutes les races humaines se croisaient aisément entre elles, et que toujours les unions étaient fécondes. Je me suis borné à en appeler à des faits généraux, qui englobent et dominent évidemment tous les faits particuliers. Toutefois, quelques écrivains, se fondant sur quelques-uns de ces derniers, ont contesté l'exactitude d'une donnée acceptée jusqu'ici universellement. Il est nécessaire d'indiquer au moins combien leurs assertions sont peu fondées, d'autant plus que ces assertions, généralement venues du dehors, ont trouvé de l'écho jusque chez quelques-uns de nos plus éminents anthropologistes.

Ainsi Nott et Gliddon, acceptant sans contestation un passage du docteur Jacquinet, ont soutenu que le croisement entre l'Européen et l'Australien était rarement fécond, et que cette infécondité accu-

sait la différence des espèces. J'ai discuté ailleurs ce témoignage, qui ne repose sur aucune observation personnelle sérieuse. Je lui ai opposé celui de deux hommes (BUTLER EARP, MACKENZIE) qui jugent fort différemment la race australienne, dont l'un a séjourné dix ans au milieu d'elle, et qui tous deux parlent des nombreux métis qui existent sur certains points, réfutant ainsi, sans y songer, une assertion inexacte qu'ils ne connaissaient pas.

Les auteurs américains avancent aussi que les unions entre Hottentots et Européens sont très-peu fécondes. Ils invoquent encore le témoignage du docteur Jacquinet; mais il m'a été impossible de découvrir dans l'ouvrage de ce dernier la moindre trace d'une affirmation qu'avait réfutée d'avance le témoignage de Levailant. Bien loin que la fécondité de la Hottentote soit diminuée par le croisement avec une race étrangère, elle est accrue par son union même avec le Nègre, et plus encore avec le Blanc.

Le docteur Nott, ayant cru remarquer que, dans la Caroline du Sud, le croisement du Nègre et du Blanc est moins heureux que dans la Louisiane, la Floride et l'Alabama, explique ce fait par la différence des races représentant l'élément blanc. Pour lui, l'Anglo-Saxon est le seul vrai Blanc; le Français, l'Espagnol, sont plus ou moins rapprochés du Nègre: ils ont colonisé les *États* les plus méridionaux; voilà pourquoi dans ceux-ci les unions entre Nègres et Blancs sont fécondes et produisent des individus robustes, tandis que l'Anglo-Saxon et le Nègre sont trop distincts pour produire des résultats pareils. L'histoire de la colonisation des États dont il s'agit suffit pour réfuter ce raisonnement: car la Floride, et l'Alabama surtout, ont été colonisés presque exclusivement par la race anglo-saxonne.

Bien loin que les croisements entre les groupes humains les plus différents et les plus distants par leur origine soient inféconds, ils sont souvent plus féconds que les unions entre individus de même race. C'est là ce qu'affirme très-formellement, et en donnant des détails précis, M. Hombron, à la suite d'observations répétées

portant sur les races blanche, nègre et chilienne ou péruvienne. Ce *médecin polygéniste* retrouve donc en Amérique le fait signalé au Cap par Levaillant.

Il est vraiment impossible d'être plus complètement en opposition avec les faits que ne le sont les auteurs des *Types of Mankind* et ceux qui ont accepté trop facilement leurs dires.

II. FORMATION ACTUELLE DE RACES MÉTISSES. — On sait avec quelle rapidité se multiplie la population croisée au Mexique et dans la plupart des États de l'Amérique méridionale. En trois siècles environ, le chiffre des métis s'est élevé dans ces contrées au cinquième environ de la population totale. Mais MM. Davis et Turnham ne voient là « qu'une confusion de sang opérée sur une vaste échelle; » ils y cherchent en vain une race nouvelle. »

S'il s'agit d'une race bien assise et à caractères constants, ils ont certainement raison.

Mais ce résultat était-il possible? Évidemment non. La race nouvelle est en voie de formation continuelle. Des mélanges incessants s'opèrent entre les métis déjà existants et les trois races mères (*race blanche, race noire, race indigène*). Il en serait de même dans nos troupeaux, dans nos chenils, s'ils étaient placés dans des conditions analogues.

Pour qu'une race humaine se forme par le croisement de deux autres, pour qu'elle *s'asseye* et revête ses caractères propres, il faut un temps très-long, à moins que des circonstances spéciales ne suppléent en quelque sorte au temps. Deux conditions peuvent atteindre ce but : l'*isolement* et le *petit nombre des éléments*. Ces conditions se sont trouvées réalisées deux fois de nos jours; et en bien peu de temps le résultat a été atteint. En Amérique, dans les forêts de Taranca (*Brésil*), un certain nombre d'indigènes et de Noirs sont allés chercher un refuge contre la domination des Blancs, et de leur union sont résultés les *Cafusos*, que Martius nous a fait connaître. A Pitcairn (*Océanie*), les révoltés de la *Bounty* (*Anglais*) et les Tahiti-

tiens (*Polynésiens*) ont donné naissance à cette population dont l'histoire a été recueillie par Beechey et par M. de Blosseville. Les Griquas et les Basters du Cap (*métis d'Européens et de Hottentots*) fournissent un troisième exemple. Chez les premiers, comme l'a justement montré M. Broca, le sang indigène domine quelque peu. Il n'en est pas de même chez les seconds, qui n'en continuent pas moins à croître en nombre et à multiplier.

III. DURÉE DES RACES MÉTISSÉS HUMAINES. — Mais ces races métissées nées sous nos yeux dureront-elles, et leur postérité peut-elle devenir une de ces populations à caractères intermédiaires comme nous en trouvons un si grand nombre à la surface du globe?

Parmi les polygénistes, il en est peu (KNOX, POUCHET) qui soient allés jusqu'à répondre négativement d'une manière absolue. Toutefois, un certain nombre d'entre eux semblent pencher vers cette opinion, au moins quand il s'agit de certains métis et de certaines localités. Appliquant à des cas particuliers la doctrine de Knox, ils regardent la population mixte comme étant entretenue par les croisements journaliers entre les races extrêmes, et comme devant disparaître lorsque ceux-ci cesseront par une cause quelconque. En général, ces pronostics sont fondés, soit sur le *peu de fécondité*, soit sur le *peu de résistance vitale* et sur la *mortalité* des métis.

Remarquons d'abord que ni l'une ni l'autre de ces objections ne s'applique au produit du croisement entre certaines races, d'ailleurs fort distinctes et géographiquement très-distantes. Les unions entre l'Européen et ses antipodes, avons-nous vu, sont très-fécondes. Les enfants issus de ces premiers mariages ne sont pas moins féconds entre eux. Les colons primitifs de Pitcairn étaient seulement au nombre de trente. Dans une première période de trente-cinq ans, cette population avait plus que doublé, malgré l'influence désastreuse exercée par la débauche sans frein à laquelle se livrèrent d'abord les matelots de la *Bounty*, malgré les meurtres et les accidents qui, dans l'espace de trois ans, avaient réduit à quatorze le

nombre des adultes. Dans une seconde période de trente et un ans la population avait presque triplé.

D'autre part, les observations et les chiffres de M. Jouan nous apprennent qu'aux Marquises la population indigène disparaît, tandis que les métis se multiplient¹.

Déjà nous pouvons hardiment conclure que la Polynésie, dont la race primitive tend à disparaître, est destinée à être repeuplée par une race croisée d'Européens et de Polynésiens.

Il semble qu'il doive en être à peu près de même aux Philippines. A Luçon, les métis de Tagals, de Chinois et d'Espagnols dépassent de beaucoup en nombre les races étrangères qui leur ont donné naissance, et les recensements accusent un accroissement très-rapide de cette race croisée. A Mindanao, les métis d'Espagnols et de Tagals forment la majorité de la population. « La fusion des races s'est opérée avec une facilité merveilleuse sur ce coin de terre isolé. » (JURIEN DE LA GRAVIÈRE.)

Les Cafusos, nés en dehors de tout renouvellement habituel, semblent être en voie d'accroissement. (MARTIUS.) Il est difficile de trouver une raison pour leur extinction future. Les Griquas ont grandi de manière à donner des inquiétudes au gouvernement colonial : par conséquent encore ici je ne vois pas ce qui permettrait de prédire leur disparition. Les Basters de la Nouvelle-Platberg ont des enfants dont le nombre est signalé par les voyageurs, justifiant ainsi ce que Levaillant avait déjà dit de ces métis d'Européens et de Hottentots. Tout annonce donc qu'il en sera de ces groupes naissants comme des métis polynésiens. Pour peu que les circonstances s'y prêtent, ils seront la souche d'une population mixte.

A part les assertions toutes gratuites de Knox, je n'ai trouvé nulle part contestée l'extension des métis d'Européens et d'indigènes américains. Au besoin, les faits recueillis par une foule de voyageurs, les chiffres donnés par M. Martin de Moussy répondraient suffisamment. Aujourd'hui, au Mexique, au Brésil même (LAGOS), la difficulté

¹ Voir le paragraphe consacré au dépérissement des races, p. 356 et suiv.

n'est pas de trouver des métis, mais bien de rencontrer un indigène de race pure; et réciproquement une foule de *Blancs* ont dans les veines une forte proportion de sang indien. Bien loin de diminuer, cette population croît avec une rapidité remarquable dans les contrées mêmes qui, comme le Paraguay, sont fermées à de nouveaux arrivants. (MARTIN DE MOUSSY.) Sur quelle raison pourrait-on s'appuyer pour pronostiquer l'extinction future de cette race métisse?

Reste le croisement entre le Blanc et le Nègre. C'est à lui que l'on a emprunté le plus de faits pour étayer l'opinion que les métis ne peuvent pas durer : examinons-les rapidement.

Depuis longtemps Etwick et Long, dans leurs *Histoires de la Jamaïque*, avaient dit que les Mulâtres ne se reproduisent pas dans cette île au delà de la troisième génération. Le docteur Yvan a signalé un fait analogue à Java. Le docteur Nott a trouvé que, dans la Caroline du Sud, les Mulâtres sont peu féconds, qu'ils ont la vie plus courte qu'aucune race humaine et meurent fréquemment en bas âge. M. Simonot, sans être aussi absolu que ses devanciers, signale le rapport constant qui paraît exister dans nos colonies d'Afrique entre le chiffre des métis et celui de la population européenne. Il en conclut que l'accroissement numérique des premiers ne relève pas de leur fécondité propre, et que « les métis du Blanc et du Noir ont pour caractère dominant d'être un état transitoire où la permanence des types qui l'ont créé se trouve remplacée par une sorte de neutralité, qui ne leur assure qu'une durée éphémère dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. »

A ces faits, à quelques autres de même nature qu'on pourrait ajouter, rien de plus facile que d'opposer des faits contraires. Quelques-uns des auteurs que je viens de citer nous en fournissent des exemples. Nott, après avoir posé d'une manière générale les aphorismes que je viens de résumer, reconnaît qu'ils ne sont vrais que pour la Caroline du Sud, tandis que dans la Louisiane, la Floride, l'Alabama, les Mulâtres sont robustes, féconds et vivaces, différence qu'il explique par l'hypothèse historique que j'ai réfutée

plus haut. Le docteur Yvan, après avoir signalé les résultats du croisement entre le Nègre et le Hollandais à Java, déclare que dans d'autres colonies le même métissage a des résultats forts différents. « Dans nos colonies, dit Hombron, les Nègresses et les Blancs offrent « une fécondité médiocre; les Mulâtresses et les Blancs sont extrême-
« ment féconds, ainsi que les Mulâtres et les Mulâtresses. » Ajoutons que les chiffres cités par M. Martin de Moussy ne peuvent laisser aucun doute sur la rapidité avec laquelle s'accroissent, dans toute l'Amérique méridionale, les populations métisses de toute sorte, y compris les populations mulâtres. Au milieu même du golfe du Mexique, à la Martinique, le Mulâtre est encore ce qu'il était à l'origine de la colonie (1635). (DUTERTRE et LABAT.) Il est bien développé, fort, alerte, plus apte que le Nègre aux applications industrielles et très-salace. (RUFZ.) Dans la partie espagnole de Saint-Domingue (*république Dominicaine*), « il y a un tiers de Nègres, deux tiers de Mulâtres « et une proportion presque insignifiante de Blancs. » (AUDAIN.) Depuis longtemps cette population métisse n'est alimentée par aucun arrivage nouveau. Elle s'entretient donc bien par elle-même.

Je pourrais multiplier encore les exemples de cette nature; mais les précédents me semblent suffisants pour établir que le Mulâtre est aussi viable et aussi fécond que les autres races, au moins dans la très-grande majorité des points du globe où cette race s'est développée. Rien ne peut faire supposer qu'elle doive s'éteindre, plus tard, là où elle a prospéré jusqu'à ce jour.

En acceptant comme vraies toutes les observations qui tendent à faire admettre qu'il en sera autrement dans les localités dont j'ai parlé plus haut, quelle est la conclusion à tirer de faits aussi peu semblables? Évidemment, on est obligé de reconnaître que le développement de la race mulâtre est favorisé, retardé ou empêché par des circonstances locales; en d'autres termes, qu'il dépend des influences exercées par l'ensemble des conditions d'existence, par le *milieu*.

Nous voyons donc reparaître dans la formation des races métisses

cet élément dont l'action joue un si grand rôle dans l'histoire naturelle de l'Homme.

Ici son intervention pouvait aisément être prévue. Une race croisée ne peut apparaître que là où arrive au moins une race étrangère. Partout, par conséquent, la question d'*acclimatation* vient compliquer inévitablement celle du *croisement*. Lorsque les deux races sont également étrangères à la région du globe où elles se rencontrent (*Blancs et Nègres en Amérique*), il est évident que les conditions deviennent plus complexes encore, et que le rôle des *phénomènes d'acclimatation* grandit d'autant. Or il n'est personne qui puisse nier que ceux-ci ne soient par essence du ressort des *actions de milieu*. Par conséquent, la formation, la durée, le développement des races métisses, seront autant de conséquences de l'influence favorable ou défavorable exercée par ces actions.

Je ne saurais trop le répéter, le mot *milieu* ne s'applique pas seulement aux conditions d'existence *matérielles* et *physiques*. Les conditions *morales* en font également partie. Là où règnent la débauche et les vices de toute sorte, l'organisme souffre, s'abâtardit, et les générations s'éteignent. Pas n'est besoin d'aller aux colonies pour se convaincre de ce fait : nos grandes villes, nos villes manufacturières en particulier, ne nous donnent à cet égard que de trop nombreux et trop tristes enseignements. (MOREL.) Quand les difficultés du croisement et de l'acclimatation dans un milieu peu favorable (*Jamaïque, Java*) viennent s'ajouter à ces causes de destruction, est-il étrange que les métis manquent d'énergie et de force de résistance ? Lorsqu'ils s'abandonnent aux mêmes passions que leurs *parents*, est-il étrange qu'ils épuisent rapidement le peu de vitalité qui leur a été départie et qu'ils ne puissent transmettre l'existence à de nouveaux produits ?

Il m'est impossible de ne pas être frappé du peu d'attention accordé à l'*influence de la moralité* sur la vie des générations. Qu'on relise les détails, trop peu nombreux mais bien significatifs, donnés par quelques voyageurs sur l'existence des Européens dans quel-

ques-unes des colonies dont il a été question plus haut (*Jamaïque*); qu'on rapproche ces tristes données de celles que fournit l'observation journalière : et les questions d'*acclimatation*, de *croisement*, de *mortalité*, s'éclaireront d'un jour tout nouveau. Pour ne pouvoir se traduire en chiffres, pour échapper par conséquent à la statistique, les *faits généraux* n'en seront pas moins éloquents. Il faudra bien reconnaître que la mort des pères, l'extinction des descendants, ne sont, au moins dans bien des cas, que la conséquence et la punition du déplorable *milieu moral* qu'ils se sont fait et où ils ont vécu.

IV. RACES MÉTISSES HUMAINES D'ANCIENNE FORMATION. — Quelles que soient les causes du peu de développement des races métisses sur quelques rares points du globe, nous venons de constater, par l'aveu même de ceux qui ont signalé ces faits (NOTT, YVAN), que les mêmes races prospèrent ailleurs. Nous venons de voir, en outre, que d'autres races également croisées sont dans une voie d'accroissement manifeste (*racés métisses d'Amérique, de Polynésie, du Cap*).

Évidemment, ces faits suffisent pour nous autoriser à conclure que ce qui se passe aujourd'hui a dû se passer de tout temps, et que, lorsque des races plus ou moins différentes se sont trouvées en contact, la conséquence à peu près inévitable de ce rapprochement a dû être la formation d'une race mixte *par croisement*.

Par conséquent, lorsque tout autour d'une race à caractères bien accusés nous trouverons des populations à caractères mixtes; surtout lorsque, entre deux races pures, nous rencontrerons des groupes présentant des traits intermédiaires, nous serons évidemment fondés à considérer ces *racés mixtes* comme des *racés métisses*.

Alors même que ces conditions de voisinage ou d'habitation intermédiaire viendraient à manquer, l'existence de caractères mixtes doit toujours éveiller l'attention et faire songer au métissage. Une population en apparence isolée de l'un des éléments ethniques dont elle porte l'empreinte peut fort bien avoir eu jadis avec elle des relations qui ont amené l'état de choses actuel. Je citerai comme

exemple les populations zoulous. Ces Cafres, à traits parfois remarquablement beaux, n'ont aujourd'hui que peu ou point de contact avec les populations sémitiques. Mais les documents recueillis par le capitaine Guillain ne peuvent guère laisser de doute sur l'origine de l'élément qui a relevé chez eux le type nègre. En outre, les faits signalés par M. Cazalis montrent que cette prétendue espèce de certains polygénistes (Nott et Gliddon) est tout simplement une race métisse, qui n'est même pas encore complètement assise, et où l'*atavisme* accuse à chaque instant sa présence par la diversité de caractères que présentent les fils du même père et de la même mère.

La recherche des populations métisses, la détermination approximative des rapports dans lesquels se sont associés les éléments ethniques qui leur ont donné naissance, sont incontestablement au nombre des questions qui doivent le plus préoccuper l'anthropologiste, qu'il soit monogéniste, ou qu'il appartienne au groupe des polygénistes qui restreignent plus ou moins le nombre des espèces humaines.

Cette recherche du métissage ne doit pas s'arrêter aux populations où le mélange des caractères saute, pour ainsi dire, aux yeux. Elle doit porter aussi sur les populations qu'on a généralement regardées comme très-pures. On reconnaît alors souvent que des mélanges ont pénétré là où on ne les soupçonnait guère. Les Chinois, certains Nègres de Mozambique, peuvent être cités comme exemple à ce sujet. Chez ces deux peuples, en effet, l'étude attentive des caractères physiques, intellectuels et moraux conduit à admettre l'intervention d'un élément blanc, associé, dans une proportion d'ailleurs peu considérable, aux éléments jaune et noir. Chez tous les deux, l'histoire confirme les résultats de cette première enquête.

Ces exemples doivent nous encourager; et, lorsque l'étude physique, intellectuelle et morale d'une population conduit à reconnaître chez elle les traces de races différentes, en présence de certains faits bien constatés, on peut, presque sans hésiter, la con-

sidérer comme métisse, alors même que les renseignements historiques font défaut. Ce genre d'investigations, appliqué à l'étude détaillée des races, ne tarde pas à convaincre l'anthropologiste que, parmi les populations humaines, il en est fort peu de réellement pures. Sur ce point, les opinions de Gerdy, quoique exagérées, sont bien plus près de la vérité que les opinions contraires.

CHAPITRE II.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES MÉTIS.

Évidemment, l'étude des caractères que le croisement des diverses races humaines produit chez les métis ne peut être ici abordée en détail. Elle appartient essentiellement à l'Anthropologie spéciale. Je dois me borner à faire quelques observations, à indiquer quelques faits généraux. Malheureusement ceux-ci sont encore peu nombreux; ils ne reposent guère que sur des données empruntées aux caractères extérieurs; en outre, quelques-uns d'entre eux sont tirés à peu près exclusivement de l'observation des groupes mulâtres, le croisement des Noirs et des Blancs ayant presque exclusivement attiré l'attention des observateurs.

§ 1^{er}. INCONSTANCE DES RÉSULTATS DU CROISEMENT.

Remarquons d'abord que le croisement entre races humaines présente, à un haut degré, le défaut d'uniformité dans les produits observé chez les végétaux et chez les animaux. C'est là un fait dont on peut se convaincre chez nous-mêmes, quand les races du nord et du midi de l'Europe viennent à s'unir. On voit des enfants tenir à la fois des deux parents; on en voit qui reproduisent en entier au moins les caractères les plus saillants de l'un des deux.

Ce dernier cas s'expliquerait peut-être par la tendance sur laquelle Is. Geoffroy a insisté avec raison, et d'où il résulte que, dans une union croisée, les produits sont plus aisément d'un seul type lorsque les parents ne sont que de simples variétés d'une même race. Mais des faits de même nature se retrouvent dans les unions entre le Blanc et le Chinois (SCHERZER, cité par PRUNER-BEY) et même dans

le croisement du Blanc et du Noir. Je rappellerai ici l'exemple remarquable offert à cet égard par Lislet-Geoffroy, qui, fils d'une Nègresse et d'un Blanc, ressemblait entièrement par tous les caractères extérieurs au Nègre le plus pur, dont il avait en outre l'odeur caractéristique. Mais en même temps, par son intelligence et tous ses instincts généraux, Lislet-Geoffroy ressemblait à son père. Les facultés scientifiques proprement dites, qui semblent faire si essentiellement défaut à toutes les races nègres, existaient si bien chez lui qu'il est mort correspondant de l'Académie des sciences de Paris. C'est un exemple remarquable de la *juxtaposition* des caractères. Chez Lislet l'être physique était nègre, l'être intellectuel et moral était blanc.

Entre ce cas extrême et la *fusion* complète des caractères, un investigateur attentif trouverait certainement à peu près tous les intermédiaires imaginables. Les faits déjà recueillis permettent de parler ainsi.

Je ne citerai qu'un seul témoignage emprunté par M. Pruner-Bey à un voyageur (KOSTER) qui raconte ce qu'il a vu à Pernambuco : « Chez les Mulâtres issus d'un même lit, à côté d'enfants à cheveux « plus ou moins crépus, il en existe d'autres, surtout parmi les filles, « qui ont les cheveux lisses et même bouclés. » Ces faits de variation individuelle sont d'autant plus importants qu'ils portent jusque sur la chevelure.

Si dès le premier croisement il peut se manifester des différences aussi fortes dans le produit, les écarts dépendant de toutes les causes que j'ai rappelées plus haut devront évidemment s'accroître et se multiplier jusqu'à ce que les mélanges aient été assez multipliés pour amener l'équilibre dans la population métisse. Cette observation bien simple suffit pour faire comprendre qu'un grand nombre de générations est nécessaire pour *asseoir une race humaine*. En dépit d'une sélection attentive, il a fallu vingt ou vingt-cinq générations pour consolider quelques-unes de nos races d'animaux domestiques obtenus par croisement (*mouton Charmoise*); nous ne pouvons donc

être surpris que la race cafre présente encore, après sept ou huit siècles (*vingt-huit à trente-deux générations au plus*) des signes manifestes de son origine croisée. Surtout nous ne devons nullement trouver étrange que la fusion des races ne soit pas d'ores et déjà accomplie en Amérique. Dans les faits signalés à ce sujet par MM. Ruz et Martin de Moussy, il est impossible de voir autre chose que le résultat inévitable du croisement pratiqué au hasard et en toute liberté.

§ 2. INFLUENCE DU PÈRE ET DE LA MÈRE.

Lorsque deux races humaines se rencontrent, il est bien rare qu'elles soient égales. A peu près constamment, l'une d'elles possède une supériorité plus ou moins prononcée. Or l'expérience journalière montre que, dans ce cas, les rôles sont presque toujours les mêmes dans le croisement : la race supérieure fournit *le père*, la *mère* appartient à la race inférieure.

Il y aurait donc un très-grand intérêt à savoir au juste quel est celui des deux parents qui a le plus d'influence sur le produit.

A ne tenir compte que du sexe, on retombe dans une question agitée presque à l'origine des sociétés et qui a été résolue tantôt dans un sens tantôt dans l'autre. « Quelques sages vantent la semence, d'autres le champ, d'autres estiment à la fois le champ et la semence. » (*Lois de Manou.*) Les physiologistes modernes en sont à peu près au même point que les sages dont parle le législateur hindou : tous s'appuient sur des faits; et, en présence des preuves apportées de part et d'autre, il me semble impossible de ne pas conclure en faveur de l'égalité d'action.

Mais il est évident que, pour que l'action reste égale, il faut qu'il y ait chez les deux parents égalité d'énergie procréatrice, et que les facultés se balancent. Si l'équilibre est rompu, le sexe le plus fort l'emporte, et le produit accuse cette supériorité. Girou de Buzareingues lui-même, quoique attribuant au père une influence générale-

ment prépondérante, avait tiré cette conclusion de ses célèbres expériences sur la procréation des sexes.

Quand on embrasse l'ensemble des faits de détail recueillis chez les animaux et chez l'Homme, on arrive à conclure que ce qui est vrai de l'ensemble de l'organisation l'est également pour certaines particularités caractéristiques, considérées isolément. En d'autres termes, chaque parent transmet de préférence au produit ceux de ses caractères qui dominent les caractères correspondants de l'autre, à moins que des circonstances spéciales ne contrarient l'action normale de l'hérédité.

§ 3. INFLUENCE DE LA RACE.

Cette manière d'envisager les phénomènes du croisement rend compte de ce qui se passe lors du métissage entre certaines races. Il en est parmi elles qui transmettent quelques-uns de leurs caractères avec une constance et une persistance remarquables, tandis que d'autres caractères s'effacent parfois dès la première génération. Le métis du Bouriate et du Russe a invariablement les yeux et les cheveux du premier. (M^{me} DE SPERANSKI.) Des faits semblables et portant sur les mêmes traits ont été signalés en Amérique, par bien des auteurs, comme accompagnant le croisement de l'Européen et de l'indigène. Même dans le croisement unilatéral et dirigé dans le sens de la race blanche, les yeux, les cheveux du second persistent pendant plusieurs générations; tandis que, dès la première ou la seconde, le métis a acquis le teint du Blanc. (HUMBOLDT.)

Le Blanc et le Nègre semblent apporter dans leurs unions une puissance reproductrice à peu près égale, au moins en moyenne. Ce fait résulte de l'ensemble de traits que présentent ordinairement les Mulâtres; il ressort encore de ce que présentent de contradictoire certaines observations. A la Jamaïque, le sang le plus noble l'emporte. (ETWICK, LONG.) D'autre part, Pruner-Bey n'a reconnu cette supériorité que dans le cas où la mère appartient à

la race blanche. Au Brésil, les rôles seraient intervertis, d'après les renseignements qu'a bien voulu me donner M. Lagos : le père donnerait à peu près constamment au fils l'empreinte de sa race d'une façon plus tranchée que la mère.

Les observations précédentes ne portent que sur les caractères physiques. Mais il est un trait physiologique bien important que le Nègre paraît transmettre au Mulâtre d'une manière constante : c'est l'aptitude à supporter les influences du climat intertropical. J'ai rappelé tout à l'heure le témoignage des pères Labat et Dutertre. Ceux que fournissent les observateurs les plus récents le confirment en tout point, et sont plus détaillés. M. Simonot insiste sur l'espèce d'*indifférence pathologique* qu'il a observée chez les Mulâtres africains. Nott, de son côté, a constaté que les Mulâtres des États-Unis du Nord, amenés à Mobile ou à la Nouvelle-Orléans, y souffrent infiniment moins que les Blancs, et peuvent, entre autres, braver impunément la fièvre jaune. Sur ce point, l'ascendant du sang nègre se manifeste d'une manière évidente, et l'on voit combien ce fait concorde avec les vues que j'indiquais tout à l'heure.

Bien que les phénomènes du croisement unilatéral du Nègre avec le Blanc n'aient pas été étudiés avec la méthode qu'on demande aujourd'hui à la science, ils sont pourtant connus d'une manière générale. Lorsque le Blanc blond à yeux bleus s'unit au Nègre et aux produits métis, on voit à chaque génération ses caractères prédominer de plus en plus. Tout le monde s'accorde à dire qu'à la cinquième génération toute trace de sang noir a généralement disparu. Il paraîtrait que la quatrième génération est un moment de crise (SPIX, MARTIUS, HUMBOLDT), et que souvent le métis de ce degré est pâle et faible; tandis que le degré suivant est au contraire très-robuste et en tout semblable au Blanc. (VISINIÉ.)

Mais à côté de ces faits généraux se placent bien des exceptions. L'origine nègre s'accuse souvent par des *phénomènes de juxtaposition*. Des plaques foncées en forme d'*envies*, des *taches de rousseur*, persistent pendant plusieurs générations. (VISINIÉ.) Ces faits rappellent

les observations de Simon (de Berlin). Les organes reproducteurs externes conservent longtemps aussi une teinte plus foncée. (TROYER.) Parfois aussi le teint, très-blanc chez l'enfant et chez le jeune homme, noircit chez l'adulte de manière à rendre l'individu méconnaissable (*Inde*). (TROYER.)

Le croisement unilatéral dans le sens du Nègre ramène celui-ci en bien moins de temps au type pur. Le *tierceron nègre* est tout Nègre à en juger par la couleur. Peut-être ce résultat est-il dû, au moins en partie, à l'action du milieu, que nous examinerons tout à l'heure; peut-être aussi est-ce le cas de faire l'application des idées de M. d'Omalus sur la prédominance du noir dans les mélanges effectués à quantité égale de matière colorante.

Les unions entre Mulâtres donnent lieu à quelques phénomènes fort curieux. Depuis longtemps Camper avait reconnu qu'au moment de la naissance le négriillon ne se distingue pas de l'enfant blanc. Malgré quelques nuances tenant peut-être à des circonstances locales (PRUNER-BEY), le fait me semble mis hors de doute par les témoignages répétés qui sont arrivés à la Société d'Anthropologie. (BERCHON, GIRARD.) On devait s'attendre à ce qu'il en fût au moins de même pour l'enfant d'un Mulâtre et d'une Mulâtresse. Il n'en est rien. Celui-ci, d'après M. Berchon, porte *toujours* « des « plaques noires, témoignages irrécusables de son origine, et ces « plaques sont généralement situées aux environs des organes de la « génération. » En outre, le teint général est, au moins parfois, plus foncé chez ces enfants que chez ceux d'un Nègre et d'une Nègresse pur sang.

Il est inutile d'insister longuement sur l'influence qu'exerce dans le croisement du Blanc et du Noir la race secondaire à laquelle est emprunté le second de ces éléments ethniques. Il y a des différences très-accusées entre les Nègres. M. Simonot a fait remarquer que les Mulâtres iolofs sont supérieurs aux Mulâtres guinéens. Depuis longtemps j'ai insisté dans mes cours sur des faits analogues; et je n'ai pas hésité à attribuer en partie le rôle qu'ont su prendre dans

la société les Mulâtres brésiliens à l'origine de leurs ancêtres nègres (*Mozambiques, Cafres*).

La question de l'influence des races dans le croisement nous amène à examiner un fait d'une haute importance, qui paraît se produire d'une manière assez uniforme dans une grande partie de l'Amérique méridionale (*Buenos-Ayres, Paraguay, Brésil, etc.*), et qui existe, très-probablement, sur bien des points où il n'a pas été signalé.

Des déclarations réitérées de M. Martin de Moussy, des témoignages oraux que j'ai pu recueillir auprès de M. Lagos, il résulte que, dans cette vaste contrée, où s'accomplit sur une si large échelle le croisement entre deux races humaines, c'est, en définitive, le sang européen qui l'emporte. « Au Brésil, nous dit M. de Moussy, les *sang-mêlé* de toute origine pullulent et forment une population nouvelle, *s'indigénant* chaque jour davantage, si l'on peut se servir de cette expression, et se rapprochant sans cesse du type blanc, qui, d'après ce qui se passe dans toute l'Amérique du Sud, finira avec le temps par absorber tous les autres. »

Peut-on voir dans ce résultat un signe de l'ascendant de la race? Je ne le pense pas, et je crois qu'on doit l'attribuer avant tout à l'esprit général qui préside à ces croisements.

Depuis longtemps, sur tous les points du globe tous les voyageurs ont remarqué combien il est rare que la femme blanche se croise avec un indigène. Il y a là quelque chose du sentiment qui empêche *nos dames* de se livrer à leurs domestiques. (SIMONOT.)

Partout l'homme est moins délicat que la femme; il ne craint pas de descendre et d'adresser des hommages passagers à ses inférieures; les aspirations mêmes de celles-ci font qu'elles se livrent à leurs maîtres plus aisément qu'à leurs époux. La Nègresse, la Hottentote, la Guaranie, se croisent aisément avec le Blanc. La métisse, issue de ces unions, reproduit avec plus de vivacité encore que sa mère les mêmes sentiments, car elle est fière du sang blanc qu'elle a reçu. La tierceronne, la quarteronne, etc. sentent,

raisonnent et agissent de même dans ces contrées où la couleur fait les castes.

De là il résulte que, même dans ces pays où le croisement est livré entièrement au hasard, il s'opère une sorte de sélection générale; que le métissage dans son ensemble est unilatéral, et s'opère dans le sens du Blanc. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, à la longue, le sang de ce dernier prédomine. Or c'est là un résultat d'une haute importance, puisque en définitive, dans cette lutte des races, la victoire reste à celle qui apporte les éléments supérieurs.

Mais sur d'autres points du même continent les résultats généraux du croisement paraissent être inverses des précédents. Il résulte des observations toutes récentes dues à M. Squiers, qu'au Pérou la population métisse tend fortement à retourner au type indigène, si bien que celui-ci semble devoir finir par effacer plus ou moins complètement le type européen. Diverses causes rendent aisément compte de ce fait; et parmi elles je signalerai la densité des populations péruviennes primitives, la nature des relations qui s'établirent dès le début entre elles et les conquérants, enfin les actions de milieu dont nous allons nous occuper.

§ 4. INFLUENCE DU MILIEU.

J'ai déjà montré par des faits combien le milieu influe sur la formation et le développement des races métisses. Il me reste à dire un mot de quelques phénomènes dans lesquels s'accuse également son action. Malheureusement, les phénomènes de cet ordre ont appelé trop rarement l'attention des observateurs; et, quand ils les rapportent, c'est presque par hasard ou sans en faire ressortir la signification. Si j'indique ce sujet, c'est surtout pour provoquer des recherches ultérieures.

J'ai dit plus haut que, dans le croisement unilatéral, trois générations ramènent les métis au type nègre, tandis qu'il en faut cinq pour atteindre le type blanc. Un fait pareil s'observe dans l'Amé

rique centrale lors du croisement entre l'Européen et l'Yucatèque.
(BRASSEUR DE BOURBOURG.)

Dans les deux cas, l'influence prépondérante d'une race locale, ou mieux appropriée à l'existence des pays chauds, entre bien probablement pour une part dans le résultat; mais celle du milieu dans lequel s'accomplit l'expérience ne peut être entièrement nulle. Cette manière de voir me paraît légitimée par quelques faits qui sont pour ainsi dire la réciproque les uns des autres et dont l'importance a souvent échappé à ceux-là mêmes qui les ont observés.

Nous devons le premier à M. Simonot. Il nous a fait connaître ces Sénégalais dont j'ai déjà parlé, qui «associent à une peau «franchement noire toutes les formes caractéristiques du Maure, «et cela à tous les âges.» Pour lui, ces *Maures noirs* sont des *métis*.

J'ai exprimé quelques doutes à cet égard. Il me semble tout aussi probable que ce sont de vrais Maures pur sang dont la coloration a été changée par le milieu. Mais, si l'opinion du savant voyageur est fondée, il doit reconnaître lui-même que le croisement unilatéral a été poussé loin dans le sens du Blanc, puisque *toutes les formes* appartiennent à ce type. Pour que la *couleur* du Nègre persiste malgré cette sémitisation profonde, il faut bien qu'une *action locale*, c'est-à-dire une *action de milieu*, ait neutralisé, quant à ce caractère, les lois ordinaires du métissage constatées par tant d'autres voyageurs depuis Bruce jusqu'à Pruner-Bey.

J'emprunte un exemple du même genre et de la même valeur à M. Duveyrier. Cet habile explorateur du Sahara constate dans l'Oued-Rir des faits semblables à celui que je viens de citer; puis il nous montre toutes les régions basses des anciennes Sebkha habitées par des Noirs, toutes les régions élevées et sèches habitées par des Blancs. Il s'est assuré que les tribus des hauts plateaux ont reçu autant d'esclaves nègres que celles des bas-fonds. Il conclut en disant: «Le sang nègre a vaincu le sang blanc dans les lieux où «le climat se rapproche de celui de la Nigritie; le sang blanc a

« dominé le sang nègre partout où la race blanche a retrouvé les conditions du climat originel. »

Prosper Lucas a cité un certain nombre de faits qui sont la contre-preuve exacte des précédents. Il s'agit d'unions entre des représentants des races européenne et nègre accomplies en Europe. On voit, dans l'origine, le sang noir prédominer dans les produits; puis peu à peu le sang européen prend le dessus, et les derniers enfants ont tous les caractères du type blanc. Quand la mère est Noire toute idée de fraude se trouve écartée, puisque l'infidélité même n'aurait rien pu changer aux conditions de l'expérience. Il me semble impossible de ne pas voir dans cet ascendant progressif le résultat d'une action locale, d'une action de milieu.

Évidemment les faits précédents se complètent et s'expliquent les uns par les autres. Le sang noir, vainqueur dans les régions basses du Sahara et sur les bords du Sénégal, est vaincu en Europe et dans les parties élevées du Sahara lui-même. Comment expliquer des résultats aussi différents sans admettre l'intervention des actions locales, des actions de milieu?

CHAPITRE III.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX DU CROISEMENT DES RACES HUMAINES.

Après avoir rapidement examiné les faits principaux qu'offre le métissage humain, nous devons nous demander quel sera le résultat général de ce mouvement qui tend à fusionner les races les plus opposées, à faire entrer des éléments si divers dans la formation des races futures. La question a été posée; elle a été résolue de différentes manières. On l'a aussi compliquée parfois de questions accessoires ou sans rapport réel avec elle. Parmi ces dernières, il en est une qui a été longuement et très-sérieusement débattue à la Société d'Anthropologie. A ce titre, je ne saurais la passer sous silence, bien qu'elle se rattache plutôt à la Physiologie qu'à l'Anthropologie proprement dite. J'en parlerai donc, mais brièvement.

§ 1^{er}. CROISEMENT DES FAMILLES; MARIAGES CONSANGUINS.

Les mariages entre proches parents ont-ils des conséquences fâcheuses pour la santé des enfants?

Depuis longtemps l'opinion populaire a répondu par l'affirmative. Des prescriptions religieuses ont sanctionné ce jugement; et de là même il est résulté que, dans les discussions récentes, on a parfois glissé du côté de la controverse. On oubliait que certains peuples sauvages se sont montrés sur ce point plus sévères même que les conciles : car chez eux il est défendu à l'homme de prendre pour épouse une femme de sa tribu.

Quoi qu'il en soit, depuis quelques années de nombreuses publications sur ce sujet avaient paru en Europe et en Amérique. L'opinion publique s'en émut; aux États-Unis certains États défendirent, par des mesures législatives, les unions entre cousins germains.

(BÉMIS.) La question a donc été regardée comme résolue dans une contrée dont tout le monde reconnaît le sens pratique.

En France, les opinions se sont divisées. Un certain nombre de médecins ont condamné, d'une manière absolue, les mariages consanguins; d'autres ont soutenu, soit leur innocuité, soit même leur utilité quand ils sont contractés dans de bonnes conditions.

Au premier rang des premiers s'est placé le docteur Boudin, dont les recherches ont paru dans les *Mémoires de la Société d'Anthropologie* et ont donné lieu à des discussions du plus haut intérêt. Appuyé sur des chiffres, sur des faits qu'il avait recueillis, le collègue que nous regrettons tous regarde la consanguinité comme étant par elle-même essentiellement funeste, comme produisant, sans le concours d'aucune autre cause morbide, l'apparition de plusieurs affections ou infirmités (*surdi-mutité, bec-de-lièvre, idiotie, épilepsie, stérilité, etc.*).

Aux faits invoqués par M. Boudin on a répondu par des faits contraires, parmi lesquels il en est de très-remarquables. M. Bourgeois a fait l'histoire de sa propre famille, issue d'une union consanguine au troisième degré, ayant fourni, en cent soixante ans, quatre-vingt-onze alliances dont seize consanguines, sans que la fécondité et la santé des produits fussent aucunement altérées. Dans une étude monographique de la commune de Batz, M. Voisin a signalé des faits analogues, et M. Dally en a retrouvé de pareils dans l'île de Bréhat.

M. Boudin, sans nier les observations précédentes, en appelait à la statistique et aux nombres moyens. M. Dally a discuté ces chiffres, et montré qu'un certain nombre des résultats numériques affirmés par son contradicteur n'étaient pas aussi certains qu'on eût pu le désirer. Il a fait à M. Boudin une objection plus grave encore, en faisant remarquer que celui-ci ne tenait aucun compte de la *consanguinité malade*. (BOUCHARDAT.)

Que doit-on conclure en définitive de cette discussion, si longue et si sérieuse, mais que je dois à peine indiquer? Les lois géné-

rales de l'hérédité, l'ensemble des faits exposés permettent, je crois, de répondre.

La tendance de l'hérédité, avons-nous vu plus haut, est de reproduire l'être entier : dans tout mariage l'enfant, toutes choses égales d'ailleurs, est une résultante ou un compromis entre les tendances des deux parents; si ces tendances sont les mêmes, elles s'accusent de plus en plus dans le produit. C'est sur ces principes, mille fois confirmés par l'expérience, que repose tout l'art de former les races.

Par conséquent, si les parents possèdent cet équilibre complet qui constitue la santé parfaite pour un milieu donné, la consanguinité tendra à maintenir, à fortifier cet excellent état de choses (*Batz, Bréhat*). Ici, loin d'être nuisible, la consanguinité aura souvent de très-bons résultats.

Mais l'équilibre, l'harmonie que je viens d'admettre existent rarement. Pour peu que l'un ou l'autre soit rompu, l'état de malaise commence. Si ce malaise existe chez les deux parents, s'il est de même nature, il s'accusera de plus en plus chez les enfants. Or dans les mariages consanguins, il y a au moins de grandes chances pour que la rupture d'équilibre ait lieu dans le même sens. Il suit de là que, dans bien des cas, les unions consanguines seront nuisibles, et d'autant plus dangereuses que les prédispositions mauvaises, communes aux deux conjoints, seront plus marquées.

Ce qui se passe chez les animaux autorise pleinement ces conclusions appliquées à l'Homme. M. Boudin avait cité plusieurs exemples dans lesquels la consanguinité avait manifestement produit de mauvais effets. On lui répondit en lui citant l'exemple de Backwell et des frères Collins produisant leurs races perfectionnées par la méthode *in and in* (*mariage en dedans*). Mais cela même confirme de tout point l'opinion que je viens d'exprimer. En réalité, nos *races perfectionnées* sont des *monstres* chez lesquels nous développons outre mesure certains caractères, dans un but d'utilité spéciale et déterminée. Ce n'est évidemment pas là ce que nous recherchons pour nos enfants.

La pratique agricole des grands éleveurs montre d'ailleurs l'utilité du *croisement des familles*. Aux exemples cités par M. Boudin, on peut ajouter celui de J. Webb. La race une fois obtenue à l'aide de la méthode *in and in*, il recommande d'éviter les unions consanguines et de faire concourir à la reproduction au moins deux familles distinctes.

En résumé, la conséquence à tirer de l'ensemble des faits me paraît être qu'une proche parenté entre le père et la mère n'est pas nuisible par elle-même, comme le pensait M. Boudin; mais qu'en vertu des lois qui régissent l'hérédité et par ses résultats physiologiques, elle le devient souvent; et, qu'en présence des éventualités qu'elle entraîne, il est au moins prudent d'éviter les mariages consanguins.

§ 2. CROISEMENT DES RACES DANS L'ANCIEN MONDE.

La parenté toute physiologique des familles, les conséquences pathologiques qui peuvent en résulter en cas d'unions consanguines, n'ont évidemment aucun rapport avec la parenté ethnologique des peuples, et ce serait à tort que l'on voudrait conclure de l'une à l'autre. Revenons donc à la question anthropologique proprement dite, et demandons-nous quels sont les résultats généraux du croisement des races.

Cette grave question, bien souvent discutée et envisagée de bien des façons, a été posée dans des termes absolus par deux écrivains français, M. le comte de Gobineau et M. Périer. Tous les deux l'ont résolue dans le même sens; tous les deux ont regardé le croisement comme étant en lui-même une cause d'affaiblissement et de dégradation.

J'ai discuté déjà dans deux recueils, et avec quelque détail, les opinions de M. de Gobineau. Je serai donc bref en ce qui concerne l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*.

Cet ouvrage, considérable, intéressant, demande à être lu avec

prudence. Le lecteur a souvent à se tenir en garde contre des assertions que rien ne justifie et qui n'en sont pas moins présentées comme autant de faits incontestés. La donnée générale du livre peut servir d'exemple. M. de Gobineau admet l'unité de l'espèce humaine; il admet l'existence d'un homme primitif que nous ne connaissons pas. Sous l'influence des cataclysmes dont la terre a gardé l'empreinte, cet homme, ajoute-t-il, s'est modifié et a donné naissance à trois races dont les caractères ont pris dès lors quelque chose de radical et que rien ne peut changer. Ces trois races sont la blanche, la jaune et la noire. Dès l'origine elles se sont cantonnées. Les Blancs ont occupé l'Asie centrale; les Jaunes, l'Amérique entière; les Noirs, tout le sud de l'ancien monde en remontant jusqu'à la mer Caspienne. Cet état de choses a persisté jusqu'au moment où les Jaunes, faisant irruption en multitudes innombrables par le détroit de Behring, ont attaqué les Blancs. D'abord repoussé, ce torrent s'est bifurqué. Ses branches ont suivi le littoral asiatique à l'est et au nord. La première a formé toutes les populations chinoises, indochinoises, etc.; la seconde, pénétrant en Europe, a peuplé en entier cette partie du monde jusqu'au fond de l'Espagne et de l'Italie. Mais l'Amérique continuait à lancer de nouvelles multitudes sur les Blancs, qui, enfin ébranlés et refoulés, se sont mis en marche et ont été se mêler par essaims successifs à tous les autres peuples de la terre. Ainsi ont pris naissance, par le mélange seul de ces trois éléments, toutes les races du globe.

Le rôle des trois races primordiales est très-distinct, selon M. de Gobineau : les Jaunes représentent l'élément mâle; les Noirs, l'élément femelle. Mais, livrées à elles-mêmes, elles sont absolument incapables de s'élever à la civilisation. La race blanche seule a ce pouvoir; elle le communique à ses sœurs en s'alliant avec elles; mais en les élevant elle s'abaisse.

Ici se montre l'idée à la fois absolue et quelque peu étrange de l'auteur. Dans le croisement direct, selon M. de Gobineau, les races inférieures gagnent, la supérieure perd. Or, selon lui, tout

dépend de la proportion de sang blanc infusé à la race mixte. Tout se passe comme si on mêlait du vin et de l'eau, et avec la même rigueur matérielle.

Ce premier principe, dont l'auteur pousse jusqu'au bout les conséquences sur certains points, devrait, ce semble, le conduire à regarder comme égales deux races ayant la même proportion de sang blanc et la race croisée résultant de leur union. Ce n'est pourtant pas là ce qu'admet M. de Gobineau. Pour lui, le croisement est *en lui-même* une cause de dégradation; de telle sorte que, sans diminuer de quantité, le sang blanc perd de sa vertu à chaque nouvelle union croisée.

C'est en partant de ces données que M. de Gobineau croit pouvoir expliquer l'origine, la grandeur, les vicissitudes et la fin de toutes les civilisations, de toutes les sociétés humaines; et c'est à l'Histoire qu'il en appelle.

Par cela même les théories que j'analyse provoquent une objection fondamentale. M. de Gobineau admet dix civilisations distinctes, ayant toutes un fond de races colorées animées par le sang blanc. Mais cette race à qui l'auteur attribue exclusivement tout pouvoir d'initiative, d'organisation, de création, a-t-elle eu sa civilisation propre? L'Histoire est absolument muette à cet égard. Pour suppléer à son silence, M. de Gobineau affirme que cette civilisation exclusivement blanche a existé, antérieurement à toutes les autres, dans le cœur de l'Asie, et qu'elle a laissé comme monuments ces grands tumulus attribués par quelques auteurs aux problématiques Tchoudes.

Or qui ne voit combien sont autrement remarquables les traces laissées par les civilisations mixtes de M. de Gobineau (*civilisations assyrienne, indienne, égyptienne, grecque*), et par cette *nation romaine* à laquelle il refuse à peu près ce caractère élevé? Qui ne sait ce que sont les Blancs purs chaque fois qu'ils apparaissent sur la scène du monde? En Asie, ce sont les Aryas, pasteurs conquérants avant tout; en Europe, ce sont les barbares qui démolissent l'em-

pire romain. Même en acceptant les prémisses de M. de Gobineau, on serait forcé de conclure que le mélange des Blancs avec les autres races a été l'occasion d'un immense progrès : car, à vouloir être logique, tout ce qu'il a dit jusque-là conduirait à conclure que de cette heure seulement datent et la civilisation et l'histoire.

Je ne puis suivre M. de Gobineau dans le détail des dix civilisations qu'il passe en revue. Je reviendrai d'ailleurs plus loin sur ses conclusions après avoir examiné le travail publié par M. Périer sous le titre d'*Essai sur les croisements ethniques*.

M. Périer ne touche qu'incidemment, pour ainsi dire, à l'histoire et à la civilisation. Tout en se déclarant sur plusieurs points en communauté d'idées avec M. de Gobineau, il est bien moins aventureux que son devancier. Partisan de l'autochthonie des races, dans le sens polygéniste du mot, il n'a pas besoin de recourir à des hypothèses toutes gratuites pour expliquer leur diversité; il reconnaît bien plus franchement l'autorité des faits et résume l'examen un peu vague du développement intellectuel des peuples par deux propositions dont je citerai seulement la suivante : « Le peuple le moins « pur ne sera pas pour cela le moins civilisé, et réciproquement. »

Le premier membre de cette phrase chez un partisan des doctrines de M. de Gobineau est un aveu dont il est inutile de faire ressortir l'importance. Le second n'est qu'une réserve, qu'il serait d'ailleurs difficile de motiver. Si, au lieu de s'en tenir aux généralités, M. Périer était descendu dans le détail des faits, il aurait été conduit, comme M. de Gobineau lui-même, soit à des contradictions, soit à des aveux plus significatifs encore que celui que je viens de signaler.

Je me bornerai à citer un exemple pour justifier cette appréciation.

M. Périer signale les Arabes d'Asie comme une des nations les plus pures du globe, et sur ce point il trouvera peu de contradicteurs; il les représente en outre comme offrant « le type par « excellence de la beauté des formes; » peut-être cette appréciation

pourrait-elle être combattue. Mais il vante leurs civilisations *antiques* et *modernes*; sur ce point, il est difficile d'être d'accord avec lui.

Nous savons bien peu de chose des Himyarites, bien moins encore des premiers et des seconds Adîtes. Caussin de Perceval nous les montre comme ayant, à diverses reprises, joué le rôle de conquérants, mais de conquérants barbares; les mœurs qu'il nous raconte sont celles d'un peuple bien sauvage. Lorsque ce peuple sort de ses déserts, sous l'impulsion de l'islamisme, apparaît-il en conquérant civilisé? On sait que c'est tout le contraire. Ce n'est qu'après la conquête et *le mélange* qu'on voit naître sur les côtes de l'Afrique, en Espagne, en Asie, les grandes civilisations arabes.

La civilisation purement arabe que nous a fait connaître Palgrave approche-t-elle de celle des Almohades, des Almoravides, des Abbassides? Évidemment non. Elle est restée bien en arrière de ses devancières.

Ainsi, dans cet exemple, choisi par M. Périer lui-même, c'est encore à *la suite de mélanges ethniques* que le progrès se manifeste et que l'intelligence des races prend un essor nouveau.

En prenant un à un la plupart des faits cités par M. Périer, j'arriverais à la même conclusion; ou bien encore je montrerais que les races acceptées par lui comme pures sont restées souvent fort étrangères aux progrès accomplis par les races les plus mélangées alors même qu'elles vivent à côté l'une de l'autre (*Kabyles* et *Maures*); ou bien enfin que, parmi les races incontestablement les plus pures et de la plus noble origine, il en est dont les mœurs seraient décrites comme un type de barbarie, si on les rencontrait ailleurs qu'en pleine Europe et dans les descendants des Spartiates (*Maïnotes*). Mais sans entrer dans ces détails, je préfère suivre l'auteur sur un autre terrain.

M. Périer a consacré presque tout un chapitre à la beauté physique des races; mais il est assez difficile de se rendre compte des conclusions qu'il s'est cru en droit d'en tirer. Il n'a pu vouloir dire que la beauté était en raison de la pureté ethnique; il eût été

trop facile de lui répondre (*Esquimaux, Lapons, Pécherais, etc.*). S'il a voulu montrer seulement que, parmi les races pures, il en est de fort belles, tout le monde sera de son avis; mais il ne sera pas difficile de montrer qu'il en est de même des races croisées; et, de plus, que quelques-uns des exemples cités par lui doivent rentrer dans cette dernière catégorie.

Ainsi le savant dont je combats les idées générales place les Polynésiens parmi les races autochthones, et il attribue à l'absence de croisement la beauté remarquable de ce type. Mais nous savons aujourd'hui que, loin d'être nés dans les îles où on les a trouvés, les Polynésiens y sont arrivés depuis les temps historiques, progressivement, et que les Maoris n'ont occupé la Nouvelle-Zélande qu'au ^{xv}^e siècle. De plus, l'examen des caractères physiques, d'accord avec la Linguistique, nous montre dans cette race le produit d'un croisement dans lequel domine tantôt le type blanc (*classes aristocratiques*), tantôt le type nègre (*classes inférieures de la Nouvelle-Zélande, Archipel dangereux, etc.*). Mais, dans l'ensemble, cette race, plus ou moins métisse, s'est assise par suite de son isolement, et de là est né ce type spécial auquel tous les voyageurs ont rendu justice.

Quelque chose de pareil a dû se passer au Caucase. Le caractère général du langage autorise à admettre que les Blancs allophyles forment le fond de ces races; mais la variété des langues, comprenant au moins quatre souches distinctes et onze formes principales (LATHAM), indique un mélange dont l'Histoire rend peut-être raison. Toutes les races émigrantes se sont heurtées au Caucase; ses gorges ont servi d'asile à une foule de vaincus. Les Grecs y ont eu des colonies considérables, et l'une d'elles (*Dioscurias*) a fourni à Latham le nom qu'il donne à l'ensemble de ces peuples. Les traditions locales donnent aux Tcherkesses des ancêtres arabes. Des auteurs modernes rattachent les grands Abases aux anciens Cochléens, qui prétendaient descendre d'une colonie égyptienne laissée par Sésostris. Bien loin que les *belles populations* du Caucase doivent leur supériorité à la pureté de leur sang, ne pourrait-il pas se faire

que cette supériorité, accusée par la beauté des formes, ne fût le privilège que des tribus locales relevées par des éléments aryans et sémitiques ?

Ce qui autorise au moins à poser la question, c'est qu'à côté des Circassiens, des Tcherkesses, des Géorgiens, cités par M. Périer, on trouve les Chnaous, les *Soanes* de Pline et de Strabon, dont il ne parle pas. Or ceux-ci, jadis puissants, aujourd'hui refoulés par les autres tribus, paraissent avoir été toujours dans un état à peu près sauvage. Les anciens auteurs parlent de leur saleté. De nos jours, ils sont à peine au-dessus des Nègres mélanésiens. Quoique habitant un pays bien plus froid que ces derniers, ils ne sont guère plus vêtus qu'eux, sont couverts de vermine, qu'ils mangent avec la même avidité, vivent sous des hangars pêle-mêle avec quelques rares bestiaux, et sont toujours prêts à vendre femmes et enfants pour un fusil et de la poudre. Cette population ne serait-elle pas la race restée pure et par cela même dépassée par les métis ? L'alternative est au moins permise : car aucun des éléments ethniques indiqués plus haut n'a pu apporter aux Chnaous les tristes instincts dont ils font preuve.

M. Périer cite encore les Juifs, et insiste sur la beauté de leur type, sur les immunités dont cette race paraît être douée au point de vue de l'acclimatation et de la pathologie. J'ai dit ailleurs que ces immunités tiennent précisément au croisement des populations juives nées et élevées dans des milieux différents. Ce n'est qu'un cas particulier d'une loi bien plus générale. Quant à la beauté de la race, je me bornerai à une seule observation. S'il y a de beaux Juifs, il y en a aussi de laids ; on peut s'en convaincre sans sortir de France. En Alsace, les races chrétienne et juive vivent parfois juxtaposées par villages. Or quiconque aura parcouru ces contrées, reconnaîtra que la première de ces populations ne le cède pas à la seconde.

M. Périer insiste aussi sur la beauté féminine, et cite les Circassiennes. Acceptons ce critérium et ce terme de comparaison. Que

nous apprend à ce sujet l'observation ? En France, comme partout, c'est d'ordinaire au cœur des chaînes de montagnes qu'on rencontre les populations les moins mélangées; c'est dans la plaine que les populations se sont le plus croisées, et c'est dans le Midi que se sont rencontrées le plus de races différentes. Eh bien, la femme de la haute Auvergne peut-elle disputer le prix à la grisette d'Arles, de Montpellier, de Toulouse ? Ces trois types sont entièrement différents; ils accusent hautement des mélanges; ils n'en sont pas moins remarquables sous le rapport dont il s'agit; et certainement tous les trois l'emportent sur l'Auvergnate. En Sicile, où se sont heurtées toutes les populations périméditerranéennes, les femmes présentent de même parfois des types bien distincts. J'ai pu juger par moi-même des formes générales et des traits que présentent les habitantes de Taormine, Palerme, la Torre, Trapani. Or ces femmes sont presque également remarquables à ce double point de vue, quoique présentant des différences tranchées, qui accusent la diversité et le mélange des éléments ethniques.

Ainsi la beauté féminine se retrouve chez certaines races mixtes, comme elle manque chez certaines races pures. En réalité elle ne saurait être invoquée comme argument ni pour ni contre l'utilité des croisements; mais, à en juger par les exemples les plus à portée de nos observations, les populations mélangées l'emporteraient peut-être sous ce rapport.

§ 3. CROISEMENT DES RACES DANS LE NOUVEAU MONDE.

« L'Amérique du Sud, dit justement M. Périer, est le grand laboratoire des nations hybrides ou métisses modernes. » Ajoutons que l'Amérique centrale et le Mexique peuvent être placés, à ce point de vue, à peu près sur la même ligne que les contrées plus méridionales. Il y a donc un intérêt très-grand à étudier dans tous leurs détails les résultats de la grande et multiple expérience qui s'accomplit, ou mieux, qui *commence* sur ce vaste champ. C'est ce qu'a fait

M. Périer. Il a réuni un très-grand nombre de documents et examiné la plupart des questions qu'ils soulèvent. Il passe successivement en revue les *Mestizos*, les *Mulâtres*, les *Zambos* de toute origine, et nous ne pouvons le suivre dans tous ces détails. Contentons-nous de quelques observations générales.

M. Périer reconnaît que, dans les croisements, la race inférieure s'améliore et acquiert une supériorité relative. Mais, selon lui, ce progrès ne s'achète qu'au prix de l'abaissement de la race supérieure, si bien qu'en définitive il y a perte pour la population. Or, même en prenant les faits tels qu'il les présente, je ne vois aucune raison pour accepter cette conclusion.

Évidemment, quand M. Périer juge les métis, il prend pour critérium l'Européen pur sang, tel qu'il est, ou mieux, tel qu'il devrait être *chez nous*. Jamais nous ne le voyons songer au point de départ réel. Si l'auteur avait rapproché des appréciations qui concernent les métis celles qu'il a citées lui-même quelques pages plus haut au sujet des Créoles blancs, s'il s'était rappelé ce que sont les pères, il eût été, je pense, moins sévère pour les enfants.

Il eût été plus indulgent encore, s'il eût tenu compte du *milieu moral et social* fait, dès leur plus bas âge, à ces classes de la société, trop souvent filles de la débauche, d'une part, de la dégradation, de l'autre. Généralement, en Amérique, le Blanc méprise également l'indigène et le Nègre; l'indigène regarde le Noir comme bien au-dessous de lui. Les fils de ces diverses races sont presque partout nécessairement *hors classe*. Que peut devenir celui qui naît et est élevé dans l'opprobre? Y a-t-il chez les plus pures races blanches un rameau quelconque qui conservât dans ces conditions un caractère élevé et moral? Non; et, à ces deux points de vue, l'Homme se dégradera partout en raison directe du mépris qui lui sera prodigué. Cette simple observation explique pourquoi le Zambo, métis d'Indien et de Nègre, est généralement signalé comme occupant le plus bas degré de l'échelle à ces deux points de vue.

Je dirai peu de chose des métis de Blanc et d'Américain. Ici les

faits parlent trop haut pour qu'il soit nécessaire d'insister. Cette race joue aujourd'hui au Mexique et ailleurs un rôle incontestable et incontesté : sur bien des points elle forme presque toute la classe active. Quelques-uns des hommes qui ont eu le plus d'influence sur les destinées de leur patrie lui appartiennent. Cette influence a-t-elle toujours été heureuse ? Non certes ; et ce qui se passe dans les républiques sud-américaines prête à bien des imputations. Mais ce côté de la question veut être pris à part, et nous y reviendrons.

Continuons à accepter les faits tels que les présente M. Périer et sans les discuter, ce qui serait parfois facile.

Les métis dont il s'agit accusent-ils au physique une dégénérescence quelconque ? Mais les auteurs cités par M. Périer lui-même me semblent être à peu près tous d'une opinion contraire. Ceux d'entre eux qui en font le portrait le moins avantageux les dépeignent comme étant « robustes, infatigables, sobres. » (MAX RADIGUET.) Quelques-uns (D'ORBIGNY, MARTIN DE MOUSSY, D'AZARA, etc.) les déclarent égaux et même supérieurs aux Blancs purs. Les témoignages oraux que j'ai recueillis confirment pleinement ces appréciations. (CÉSAR DALLY, ÉL. RECLUS, etc.) Rappelons qu'ils sont acclimatés naturellement tout aussi bien que leurs parents, et leur multiplication rapide n'étonnera personne ; on comprendra les prévisions de ceux qui regardent cette race comme devant dominer seule, ou à peu près seule, dans certaines parties de l'Amérique du Sud.

Toujours en me laissant guider par M. Périer lui-même, je ne vois aucun voyageur qui déclare les métis notablement inférieurs aux Blancs au point de vue de l'intelligence. Les plus sévères leur reconnaissent « beaucoup d'intelligence, d'esprit et d'imagination. » (RAYNAL, PÉRIER.) Mais on leur reproche, en général, l'usage qu'ils font de leurs facultés. Ils seraient, à peu près partout, paresseux, joueurs, emportés, toujours prêts à fomentier des discordes civiles, etc. Soit ; mais qu'on rapproche ce portrait moral de celui que M. Périer trace des Créoles, et, encore une fois, la distance entre le Blanc pur

et son fils, trop souvent repoussé, ne paraîtra plus aussi grande. C'est là d'ailleurs une question que nous reprendrons plus loin.

M. Périer consacre un chapitre spécial aux Paulistes (*habitants de la province Saint-Paul, Brésil*). Nous le suivrons volontiers sur ce terrain; mais nous devons d'abord rectifier quelques faits relatifs à l'origine de cette population célèbre, faits acceptés sans discussion par l'auteur, quoique venant de détracteurs intéressés, comme M. Ferdinand Denis l'a montré depuis longtemps¹.

Les Paulistes n'ont pas été, à l'origine, le produit du croisement sans règle et sans frein entre des brigands de toute origine et des femmes américaines. (*Divers auteurs cités par M. PÉRIER.*) La violence n'a pas présidé ici aux premières unions; tout au contraire. Le fondateur de la colonie, Alfonso da Souza, s'installa sans violence au milieu des Gayanazos, peuple indigène à la fois pacifique et chasseur, avec quelques Portugais, auxquels il joignit un certain nombre de familles venues des Açores. En grandissant, la colonie s'allia en outre aux Carijos, population guerrière et anthropophage, mais qui cultivait le sol. Tels sont les éléments qui concoururent à la formation de cette race métisse.

Mais, il est important de le remarquer, dès l'origine, les mariages mixtes amenés par ces rapprochements furent régularisés par les soins des pères Nobrega et Anchieta, qui furent les apôtres de ces contrées. En outre, des dangers communs rapprochèrent intimement les Blancs restés purs et les *Mamalucos*, fruit des unions croisées. Pour ces derniers le *milieu moral et social* fut donc ici tout autre qu'ailleurs. Ils furent, presque au début de la colonisation, acceptés comme égaux par les Européens; ils échappèrent à cette espèce de *mise hors la loi* qui, dans certains cas, est allée jusqu'à interdire les mariages réguliers entre métis et à les condamner à cette vie de débauche qu'on leur reprochait ensuite (*le Cap*).

Quelles ont été les conséquences d'un état de choses si rarement réalisé? C'est ce que montre fort bien M. F. Denis, dont le

¹ Ferdinand Denis, *Histoire du Brésil*.

témoignage est confirmé sur bien des points par les dires même des plus ardents ennemis des Paulistes.

Quant aux caractères physiques, personne ne conteste à cette population une force musculaire remarquable, une résistance à la fatigue que rien ne semble pouvoir épuiser. Les femmes sont acceptées au Brésil même comme supérieures à toutes leurs compatriotes. Les hommes sont remarquables par l'expression générale de leur contenance, par le feu de leurs yeux bruns, rarement bleus. « Quelques familles se sont conservées, à Saint-Paul, pures de tout mélange et elles aiment à rappeler cette position exceptionnelle. « On peut dire que ce ne sont pas elles qui se distinguent par la beauté du sang. » (F. DENIS.) Au moral, tout le monde reconnaît aux Paulistes une énergie rare, un courage indomptable, un esprit d'initiative et d'entreprise qui égale, s'il ne le surpasse, tout ce qu'ont déployé dans ce genre les *Conquistadores* eux-mêmes. Ils ont fait preuve de ces qualités dès l'origine, et pas seulement dans les entreprises aventureuses dont je vais parler, mais aussi dans les travaux agricoles. A peine s'étaient-ils multipliés dans les plaines de Piratininga que celles-ci se couvraient de cultures inconnues dans les autres *capitaineries*. La canne à sucre, apportée de Madère, fut d'abord cultivée par les Paulistes; les premiers aussi, ils élevèrent en nombre immense des troupeaux, qui devinrent pour eux une source de richesses.

Mais on sait bien qu'au xvi^e siècle des natures comme celles dont il s'agit ici s'absorbaient difficilement dans des occupations pacifiques. Les institutions et les mœurs en permettaient bien d'autres. Le commerce des esclaves nègres ou indiens était autorisé, la recherche de l'or était jugée digne des plus fiers capitaines. La chasse à l'or et aux esclaves devint une des occupations favorites des Paulistes, et leur fit accomplir des prodiges. Réunis en *bandeiras* ou compagnies que commandait quelque chef expérimenté, ils étendirent leurs excursions de l'Amazonie au Paraguay, à travers les mille dangers résultant du sol, du climat et des hommes. Ils en

revinrent avec des milliers d'esclaves, qu'ils employèrent à cultiver leurs champs. Un des plus célèbres *bandeirantes* du *xvii^e* siècle comptait sur ses terres jusqu'à mille Indiens capables de se servir de l'arc. (F. DENIS.)

Dans ces razias, il est évident que les *Mamalucos* de Saint-Paul ne devaient se montrer ni plus humains ni plus délicats que ne l'étaient alors les *Espagnols pur sang*, qui chassaient au besoin l'indigène au limier, pas plus scrupuleux que ne le sont, de nos jours encore, les Circassiens, les Tcherkesses, quand ils descendent dans la plaine. Surtout, fiers de la terreur qu'ils paraissent avoir répandue partout, ils ne respectaient pas les esclaves d'autrui, pas même ceux des Jésuites. Attaqués dans leurs *Réductions*, voyant enlever ces néophytes qui pourtant n'étaient pas toujours volontaires, ceux-ci se plaignirent très-haut. Ils dépeignirent les Paulistes, qui les dépouillaient, comme des brigands, et finirent par obtenir que le pape excommuniât tous les détenteurs d'Indiens. A cette nouvelle, les Paulistes expulsèrent ceux de ces religieux qui habitaient leur propre province, et furent alors accusés d'avoir renoncé à la religion chrétienne pour retourner aux superstitions locales.

Voilà, ce me semble, la vérité sur le passé des Paulistes. Ils étaient de leur siècle, et seulement infiniment plus hardis, plus aventureux, plus énergiques que leurs voisins. Malheureusement, eux qui ne savaient qu'agir s'attaquèrent à des gens qui savaient écrire et à un ordre religieux; dès lors ils furent représentés sous les plus noires couleurs. Il n'est pas surprenant que M. Périer ait trouvé, chez le *Jésuite* Charlevoix et chez tous ceux qui ont répété ses accusations ou celles de ses confrères, des incriminations exagérées. Encore devons-nous faire remarquer qu'au fond, à part l'accusation d'idolâtrie, on ne leur impute en réalité que des actes que se permettaient alors les Blancs les plus purs.

Mais enfin les *Mamalucos* de Saint-Paul et leurs descendants immédiats eussent-ils été tout ce qu'ont dit d'eux *leurs ennemis*, encore est-il juste de rechercher s'ils sont restés ce qu'ils étaient

au xvi^e et au xvii^e siècle. Or ici tous les témoignages concordent, et M. F. Denis ne fait que les résumer quand il dit : « Dès les dernières années du xviii^e siècle, on vit se modifier le caractère des Paulistes, à un tel point qu'il ne resta plus à cette population active, mais turbulente, qu'une réputation méritée de bravoure, de générosité, de franchise même, qui contraste d'une manière bien prononcée avec cet esprit habituel de violence et de cruauté qu'on signale parmi les anciens colons. . . Aujourd'hui, le plus heureux développement moral comme le mouvement intellectuel le plus remarquable paraissent appartenir à Saint-Paul. »

M. Périer accepte ces témoignages; mais il attribue ces changements à ce que, croisés et modifiés de nouveau, les Paulistes de nos jours se sont graduellement rapprochés de leur souche européenne, et « n'ont pour ainsi dire plus de sang étranger dans les veines. » Je me borne à rappeler ici le passage si précis que j'ai emprunté plus haut à M. F. Denis. La comparaison entre les familles de Blancs purs et les familles métisses n'est pas à l'avantage des premières. Mais j'examinerai un peu plus loin cette question posée par mon savant collègue.

En résumé, nous voyons des mariages réguliers entre quatre races ou populations distinctes donner naissance, à Saint-Paul, à une race croisée qui, par ses caractères physiques, égale ou surpasse les races créoles restées pures; qui domine toutes les races voisines par son énergie guerrière dans les temps où la guerre est, pour ainsi dire, l'état normal; qui se transforme avec la société générale, revient à des sentiments plus tranquilles et conserve dans la paix sa supériorité.

A lui seul ce fait ne parle-t-il pas haut? Ne montre-t-il pas ce qu'auraient pu être, sinon toutes, du moins la majorité des races formées en Amérique sous l'influence du croisement? Ne nous éclaire-t-il pas sur l'influence que le *milieu moral et social* dans lequel une race a pris naissance exerce sur les destinées de cette race?

Il me reste à dire quelques mots du *Mulâtre*, fils de l'Européen et

du Nègre. J'ai déjà examiné cette question à divers points de vue; j'insisterai donc ici surtout sur le côté intellectuel, moral et social.

Disons seulement un mot du caractère physique sur lequel a insisté M. Périer, la beauté féminine. On sait depuis longtemps, et tous les voyageurs s'accordent sur ce point, que les mulâtresses, tierceronnes, quarteronnes de nos colonies, ne le cèdent guère, sur ce point, aux plus pures créoles. A tous les témoignages que je pourrais rappeler, j'ajouterai ici celui de M. Taylor, dont les observations ont porté sur la petite colonie de Tristan da Cunha. Dans cette île, les pères étaient tous Blancs, Anglais ou Hollandais du Cap; les mères, toutes Nègresses ou Mulâtresses. « Tous les
« gens nés dans l'île sont Mulâtres, mais extrêmement peu fon-
« cés, d'une taille admirablement prise; presque tous ont le type
« européen beaucoup plus que nègre. Parmi les toutes jeunes filles
« il y en avait de si complètement belles de tête et de corps, que
« je ne me rappelle pas avoir rien vu de si splendide; et pourtant
« je connais tous les rivages de la terre, Bali et ses Malaises, la
« Havane et ses Créoles, Tahiti et ses nymphes, les États-Unis et
« leurs femmes les plus distinguées. »

La beauté physique des Mulâtres est certainement hors de cause. Revenons donc à des considérations en réalité plus importantes.

Rappelons d'abord que le Blanc et le Noir sont tous deux étrangers en Amérique, et que les difficultés de l'acclimatation, pesant ici sur les deux races, doivent exercer pour ainsi dire une double action sur le produit de leur union. Rappelons encore dans quelles conditions s'exercent d'ordinaire ces unions. N'oublions pas les préjugés de couleur, presque partout si puissants dans les colonies. Serait-il étrange qu'une race formée dans des conditions aussi défavorables fût inférieure d'une manière très-notable à la race supérieure qui concourt à sa formation?

Eh bien, cette infériorité évidente, personne ne la signale. M. Simonot, qui adopte dans ce qu'elles ont de général les conclu-

sions de M. Périer, se borne à dire que les Mulâtres « sont loin de « réaliser en moyenne un progrès physique ou intellectuel relative- « ment aux races qui leur ont donné naissance. » Il reconnaît d'ail- leurs que « parmi ces métis on rencontre des échantillons, hommes « et femmes, d'une beauté remarquable; on en trouve aussi que « leur intelligence place au niveau des Blancs les plus parfaits; mais « ce sont là des exceptions. »

Les observations du savant que je viens de citer portent surtout sur les croisements accomplis sur la côte d'Afrique. M. Rufz, jugeant d'après ce qui se passe à la Martinique, nous dit: « De tous ces faits « on peut conclure que le croisement de la race noire et de la race « blanche a été en résultante plus favorable que défavorable à l'es- « pèce (*race*) qui en est sortie. »

Ce dernier témoignage, venant d'un médecin qui a fait ses preuves de science et qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la contrée dont il parle, est d'autant plus important que les Nègres importés à la Martinique, comme dans les autres colonies françaises, provenaient en général de la côte de Guinée, et étaient par consé- quent inférieurs, comme nous l'avons vu, au moins à certaines tribus noires du Sénégal.

Cette appréciation toute moderne confirme pleinement l'impres- sion que m'a toujours laissée la lecture des documents relatifs à l'histoire des Mulâtres de Saint-Domingue. Là les *hommes de couleur* s'étaient, on le sait, multipliés d'une manière remarquable. S'ils eussent eu les mêmes moyens d'instruction, ils fussent devenus à coup sûr les égaux des Blancs abâtardis par l'oisiveté et par leur absolutisme même. Dans les luttes terribles qu'ils ont eu à soutenir contre tous les partis, nous les voyons se montrer égaux en courage à n'importe quelle race blanche. Plus que décimés par les Noirs, jusque sous le despotisme de Soulouque et sous le coup des me- naces d'extermination que leur adressaient les sectateurs du Vau- doux, ils ont eu leur renaissance littéraire. Si celle-ci a été quelque peu étrange, la faute en est en réalité à leurs anciens maîtres, qui

n'avaient guère laissé dans l'île que des romans du dernier siècle et quelques volumes d'orateurs humanitaires. Et pourtant les *hommes de lettres* d'Haïti ont montré, pour le théâtre surtout, des germes de facultés remarquables. (D'ALAUX.)

Dans son *Nouveau Voyage aux îles d'Amérique*, le père Labat, après avoir parlé de la belle taille et de la vigueur des Mulâtres, après avoir dit qu'ils sont « adroits, industrieux, courageux et hardis au delà de l'imagination, » parle de leur *fierté*. Ce trait de caractère, signalé à peu près partout, étonne M. Périer. Mais s'il s'agissait d'une *race pure*, ne serait-il pas porté à en faire une qualité? Le même voyageur ajoute qu'ils sont volages et adonnés à leurs plaisirs : ne pourrait-on pas voir là un cas d'hérédité paternelle? Enfin il les accuse d'être cachés et méchants. Mais que pouvait être le Mulâtre, placé entre le Blanc qui, après lui avoir donné la vie et transmis parfois *toutes* ses aspirations, l'écrasait de son mépris, et le Nègre qui le haïssait?

Encore une fois, n'est-il pas juste de mettre une partie de ces mauvaises qualités à la charge du *milieu social*? Et doit-on rendre le croisement responsable en lui-même des suites entraînées inévitablement par des circonstances locales?

La réponse à cette question se trouve au Brésil. Ici les préjugés de couleur, bien moins violents qu'ailleurs, ont permis au Mulâtre de prendre dans la société la place qu'il savait mériter. De vieilles lois, tombées en désuétude devant les mœurs, ne l'arrêtent plus au seuil des carrières libérales, et il n'en est pas une qui ne compte dans son sein quelque *homme de couleur* qui la représente dignement. Quelques-uns sont arrivés aux premiers grades de l'administration. Aux témoignages que j'ai cités ailleurs, à ceux qu'accepte M. Périer lui-même, je puis ajouter les renseignements oraux recueillis récemment.

M. Lagos a confirmé, entre autres, tout ce qu'avait déjà dit M. de Lisboa relativement à la supériorité artistique que manifestent les Mulâtres sur les deux races mères. La presque totalité des peintres

et des musiciens brésiliens appartiennent à la race croisée. Les aptitudes scientifiques se sont également développées chez eux. Un grand nombre s'adonnent à la médecine (LAGOS), et « plusieurs sont devenus dans cette spécialité des praticiens d'une grande distinction. » (F. LACROIX, M. PÉRIER.)

Des observations de même nature ont été recueillies sur bien d'autres points. M. Torrès-Caicédo, ancien chargé d'affaires du Vénézuéla m'écrivait : « On trouve les mêmes vertus et les mêmes vices chez les Blancs, les Mulâtres et les Indiens. . . . » Puis il ajoute une liste de Mulâtres distingués à divers titres et parmi eux figurent des orateurs, des publicistes, des poètes et un ancien vice-président de la Nouvelle-Grenade, « écrivain remarquable et excellent administrateur. »

En un mot, à en juger par tout ce que nous en savons, on peut dire des Mulâtres du Brésil, et de bien d'autres régions encore, ce que Thévenot disait de ceux qu'il avait vus : « Le Mulâtre peut tout ce que peut le Blanc. Son intelligence est égale à la nôtre. » Rappelons qu'il naît tout acclimaté aux régions intertropicales, et reconnaissons qu'un magnifique avenir attend ce fils trop longtemps dédaigné du Nègre et du Blanc, dans ces contrées peut-être les plus privilégiées du monde.

§ 4. ORIGINES EUROPÉENNES.

Si le croisement était en lui-même une cause de dégradation, comme le pense M. de Gobineau, il est difficile de dire à quel degré inférieur se seraient arrêtés les Européens. Il est bien peu de points du globe où les nations se soient aussi souvent heurtées, juxtaposées, mélangées, fondues, que sur notre sol. L'Archéologie, la Linguistique, l'Histoire, la Mythologie comparée, etc. s'efforcent de déterminer avec plus de précision, chaque jour, ces éléments ethniques; et à diverses reprises des questions de cette nature ont été soulevées dans le sein de la Société d'Anthropologie. L'ori-

gine et la délimitation de la race celtique ont été, en particulier, l'objet d'études nombreuses et approfondies. MM. Broca, Bonté, Lagneau, Pruner-Bey, ont, à diverses reprises, rappelé les faits déjà connus, en les présentant sous des jours différents, et ont apporté le fruit de leurs propres recherches. Les travaux de M. Vander Hoeven sur les Finnois et les Magyars ont fourni à M. Pruner-Bey l'occasion de faire connaître les siens sur le même sujet; MM. Broca, L. Legay, ont exploré notre sol et étudié, au point de vue anatomique ou archéologique, le contenu d'antiques tombes; etc. Mais je ne puis entrer dans le détail de ces travaux, dont l'appréciation exigerait le plus souvent un savoir qui me manque, et qui touchent d'ailleurs à l'Anthropologie spéciale; je me borne donc à indiquer les résultats généraux.

M. d'Omalus a posé le problème des origines européennes, considéré dans son ensemble et dans ce qu'il a de plus radical, par un de ces courts et ingénieux aperçus dans lesquels notre illustre confrère sait si bien résumer son savoir si grand et ses doutes touchant parfois au scepticisme. Se plaçant principalement sur le terrain de l'Histoire et de la Linguistique et partant des découvertes paléontologiques récentes, il s'est demandé si, au début de l'ordre de choses actuel, les races humaines n'étaient pas distribuées à peu près comme elles le sont encore de nos jours; si les Européens étaient bien d'origine asiatique; si les langues à flexions, au lieu d'être passées d'Asie en Europe, ne se seraient pas plutôt répandues d'Europe en Asie; si les populations irlandaises, galloises, bas-bretonnes, écossaises, au lieu d'être parties de l'Asie, ne seraient pas plutôt filles des peuples autochtones de l'Europe occidentale.

M. d'Omalus a repris ainsi la thèse soutenue d'abord en France par M. Henrici, puis en Angleterre par Latham. Ces deux auteurs vont même plus loin que notre savant collègue. Le premier, admettant, comme M. d'Omalus, que les événements ont toujours suivi le même cours, affirme que l'*Occident* a toujours envahi l'*Orient*. Par suite, il est porté à regarder le sanscrit comme dérivant du celtique;

il n'hésite pas à regarder toutes les langues dites *néo-latines* comme des filles de la langue *celto-ligure* ou *gauloise*, simple dialecte du vieux celtique, conservé encore de nos jours sous le nom de *langue provençale*; il regarde le latin lui-même comme engendré directement par cette langue mère, qui aurait en outre considérablement agi sur le grec. Il fait donc cheminer les peuples et les langues d'Occident en Orient.

Quant à Latham, il reconnaît que l'Histoire est muette sur les premières migrations; mais, recourant à la méthode *à priori*, il pense qu'elles ont dû avoir lieu de l'aire la plus étendue vers l'aire la plus resserrée, et il conclut que le siège premier du sanscrit a dû être à l'est ou au sud-est des contrées où se parle le lithuanien, et que son origine est européenne.

La thèse opposée est, on le sait, celle de l'universalité des ethnologistes modernes. Celle-ci a trouvé, dans la Société d'Anthropologie, de nombreux et sérieux défenseurs. Si M. Dally a reproduit les doutes exprimés par M. d'Omalus, M. Chavée, au nom de la Linguistique; MM. Lagneau et Bonté, au nom de l'Histoire; M. Bertrand, au nom de l'Archéologie; M. Liétard, au nom de l'Histoire, de la Philologie, de la Mythologie; M. Pruner-Bey, à presque tous les points de vue, ont corroboré de preuves nouvelles les opinions généralement acceptées.

A voir l'ensemble imposant de témoignages puisés à toutes ces sources si différentes, et qui tous convergent vers une conclusion identique, il n'est plus permis de douter, ce me semble, de la réalité de ce grand fait, savoir : que les nations européennes modernes sont filles de l'Asie et sœurs des races qui ont peuplé l'Inde, l'Iran, etc.

Une sœur aînée de toutes ces races, un *témoin* des Aryans primitifs, existe encore dans les plus hautes montagnes du Bolor et de l'Hindou-Koh. Sous le nom de *Mamoges*, elle défend encore, avec son indépendance, ses antiques institutions et sa religion presque véridique contre le fanatisme des Afghans. Plus que les Grecs d'Alexandre sans doute, elle a donné à ses voisins du Cachemyr ces traits régu-

liers qui la distinguent elle-même, et qu'on dit plus fins que ceux des populations que nous sommes habitués à regarder comme des modèles. (H. SMITH.) Les observations toutes récentes de M. Lejean confirment entièrement, à cet égard, les conclusions formelles que j'avais cru pouvoir tirer des faits précédemment acquis.

Mais en arrivant en Europe les Aryans trouvèrent-ils la place libre? Non, nous pouvons aujourd'hui l'affirmer.

L'Homme qui en France a lutté contre l'Éléphant à longs poils, contre le Rhinocéros, le grand Ours des cavernes et le Renne, cet Homme a précédé l'Aryan sur notre sol. Il a probablement occupé en entier le terrain envahi plus tard par les races relativement récentes. Les témoignages mythologiques, légendaires, historiques, en font preuve pour certains pays, et nous avons vu qu'on retrouve encore des *témoins* de cette race européenne première. Elle a laissé sa trace jusque dans la population de Paris. En Grèce, la tête de Socrate avec son masque, que tout le monde connaît, avec son crâne au moins bien près de la brachycéphalie, ne saurait appartenir au type que les Hellènes apportaient d'Asie. Comment d'ailleurs ceux-ci auraient-ils imaginé, s'ils n'avaient eu sous leurs yeux des modèles pour le leur indiquer, le type du jeune faune, tout aussi idéalisé dans son genre que celui de l'Apollon dans le sien?

Deux grandes souches ont donc fourni le fond de la population européenne. Mais la première des deux n'a-t-elle donné que des éléments homogènes? Tous les hommes que les Aryans ont trouvés en Europe étaient-ils entièrement semblables? En particulier, étaient-ils tous brachycéphales ou tout au plus mésaticéphales comme les hommes fossiles dont nous connaissons les restes? Ceux-ci sont-ils restés purs? Ont-ils toujours habité en paix le sol sur lequel ils auraient succédé tout au plus à l'homme *tertiaire*, dont l'existence est encore douteuse? Aucune invasion datant de l'époque géologique actuelle n'a-t-elle apporté chez nous de nouveaux éléments ethniques avant la première migration aryano-celtique? Celle-ci elle-même a-t-elle bien été précédée en tout lieu par la population

allophyle? Telles sont les questions qui se posent maintenant : car chaque pas en avant dans cette voie où nous marchons avec une rapidité inespérée fait naître de nouveaux problèmes, conséquences de ceux qu'on a déjà résolus.

Faisons remarquer d'abord que les questions précédentes sont bien distinctes de celle que nous avons examinée déjà¹. J'ai précisé plus haut, en même temps que je faisais des réserves positives, les limites dans lesquelles je les restreignais quant au temps et à l'espace. En dehors de ces limites, le champ des recherches est entièrement libre, et déjà un certain nombre de résultats me semblent acquis.

Ainsi M. Bertrand nous a montré, au-dessus de la race primitive qui se contentait d'armes de silex assez grossièrement *taillés*, la race ou la population qui a élevé les dolmens, comme formant « un petit monde à part, assez nettement circonscrit et complètement distinct du monde *arien*. » Il a dressé la carte des *migrations* de ce peuple, qui apparaît en Courlande, dans le nord de la Russie occidentale, se met en marche vers l'Occident, atteint la mer, remonte jusqu'à Gothebourg, mais pas plus haut, touche aux Orcades et aux Hébrides, s'arrête sur les côtes occidentales de la Grande-Bretagne et de la France, où il remonte un certain nombre de fleuves, stationne peu de temps en Portugal et va se perdre en Afrique, aux environs d'Alger et de Constantine. A son point de départ, cette race en est encore à l'âge de la pierre polie. Dans sa longue pérégrination elle traverse l'âge du bronze et arrive à l'âge du fer.

Les têtes de cette race, même en Suède, se montrent, au moins dans certaines sépultures, presque exclusivement dolichocéphales. (VAN DUBEN.) Est-ce déjà la race aryane, mais encore dans l'enfance et se montrant à nous avant d'avoir découvert les métaux? Un examen comparatif et minutieux des crânes pourrait seul répondre à cette question; mais, en attendant, les considérations tirées de la taille s'accorderaient mal avec l'affirmative. Quand le Celte, l'Aryan de l'âge du bronze, arrive en Europe, il se distingue sur-le-champ par

¹ Voir, chapitre VIII, § 4, *Premières origines européennes*, p. 263.

sa haute stature. Les mêmes observations s'appliquent aux dolichocéphales de petite taille trouvés dans les *longs barrows* (TURNHAM); si ce sont des Aryans, ce sont des *Aryans petits*, et par conséquent une race secondaire autre que la race celtique.

La souche allophyle aurait-elle donc eu ses rameaux dolichocéphales? Le fait n'aurait rien d'étrange. Là peut-être se trouve la solution des difficultés que soulèvent le crâne d'Engis et celui d'Éguisheim, qui lui aussi semble être de forme allongée. Par là peut-être aussi se trouveront conciliées les opinions contraires soutenues par MM. Broca et Pruner-Bey. N'oublions pas que les deux types crâniens sont sortis de la souche aryane, et cela dans une population qui, divisée par ce caractère, concorde d'ailleurs par tous ceux que fournissent la peau, la chevelure et le langage (*Allemands du Nord*, dolichocéphales; *Allemands du Midi*, brachycéphales). Rappelons-nous encore que le tronc nègre, à tête si universellement allongée, a ses rameaux à tête raccourcie (*Mincopies*, *Aëtas*).

L'existence en Europe d'une population allophyle dolichocéphale ne ferait, du reste, qu'ajouter un type secondaire de plus à ceux qu'a présentés déjà cette antique race. Laissons, si l'on veut, de côté ses représentants fossiles, peut-être encore trop peu nombreux; ne tenons compte que des *témoins* encore subsistants; écartons même les Magyars dont l'arrivée est toute moderne; négligeons le type basque à crâne allongé; toujours est-il que, dans cette population, la brachycéphalie ne paraît pas atteindre partout, à beaucoup près, le degré qu'elle présente chez le Lapon. Ce dernier, à son tour, diffère des Esthoniens par plusieurs caractères, en particulier par ceux que fournit la mâchoire supérieure; et enfin chez les Esthoniens eux-mêmes nous constatons l'existence de deux types bien caractérisés.

Concluons que, sans quitter cette partie de l'Europe occidentale qui seule a été *à peu près* explorée au point de vue dont il s'agit, nous constatons, dans la race allophyle, des dérivés presque aussi nombreux que ceux de la race aryane.

C'est du mélange de ces éléments, fort divers au point de vue

physique, non moins différents sans doute sous d'autres rapports, que sont sorties, dans leur ensemble, les populations européennes actuelles; car à peine peut-on compter les quelques gouttes de sang sémitique qu'elles ont reçues, surtout dans le Midi. Brassées par les guerres, les invasions, les mouvements de toute sorte dont je n'ai pas à parler, ces populations portent presque toutes à un haut degré le cachet des populations croisées. L'élément dominant de région à région se trahit assez souvent par quelque caractère commun à la majorité des individus (*taille*); parfois quelque trait reparaît au milieu d'autres qui semblent l'exclure (*prognathisme*); parfois aussi les types purs semblent renaître, grâce aux phénomènes de l'atavisme; mais le fait général d'un métissage ancien et cent fois répété n'en est pas moins évident.

Sommes-nous pour cela inférieurs à nos ancêtres, et notre civilisation a-t-elle à rougir devant ses devancières? Oui, répond M. de Gobineau; non, n'hésitons-nous pas à dire. Sans doute, le gigantesque sans but a pour nous peu d'attraits, et nous n'élèverions pas une pyramide pour recevoir un cercueil. Mais reculons-nous quand une pensée de foi ou un grand but à atteindre viennent inspirer nos efforts? Les faits attestent le contraire. La flèche de la cathédrale de Strasbourg est de bien peu dominée par la pyramide de Chéops; en coupant l'isthme de Suez nous refaisons l'œuvre des Pharaons sur une bien plus grande échelle, et en perçant les Alpes nous dépassons certainement tout ce qu'eût osé rêver l'antiquité. Même dans le domaine des arts sommes-nous si fort au-dessous des Grecs, ces modèles acceptés de tous? Mais s'ils sont restés nos maîtres pour l'architecture et la sculpture, ne serions-nous pas les leurs pour la peinture et la musique? Et quelle civilisation passée a approché, même de très-loin, de nos œuvres de science pure, des merveilles qui, grâce à elles, se réalisent chaque jour pour satisfaire à nos instincts les plus nobles, les plus désintéressés, comme à nos besoins ou à nos jeux et à nos caprices?

L'Histoire nous montre qu'il n'est pas donné à l'Homme d'at-

teindre à la fois à tous les points extrêmes de son horizon. Mais en subissant cette loi, jusqu'ici absolue, l'Européen moderne, ce *métis mille fois croisé des races allophyles et aryanes*, peut sans orgueil regarder comme bien belle la part qui lui a été faite dans l'œuvre successive des générations; il a le droit d'être fier de la façon dont il remplit sa tâche.

§ 5. MOYEN ÂGE DES RACES ET DES PEUPLES.

En présence du mouvement qui entraîne les unes au-devant des autres les populations les plus éloignées, et qu'accélèrent chaque jour davantage canaux, chemins de fer et bateaux à vapeur, il est impossible de ne pas prévoir le moment, relativement proche, où les races extrêmes, après avoir partout mêlé leur sang, auront peuplé le globe entier de leurs métis. Que sera devenue alors l'humanité? Aura-t-elle baissé? Aura-t-elle grandi?

Pour s'éclairer sur cette question qui s'impose, l'esprit se reporte naturellement vers les contrées où la fusion est le plus avancée. Il étudie avec anxiété ces premiers résultats, et le spectacle qui le frappe n'est pas, il faut bien le dire, des plus encourageants. De là ces sombres prévisions dont MM. de Gobineau, Périer, etc. se sont faits à divers degrés les interprètes.

Mais ces pronostics désolants ont pour base nécessaire une donnée ou sous-entendue ou explicitement formulée (DE GOBINEAU), savoir que les races métisses de l'avenir seront incapables de progrès. Or trouvons-nous dans le passé un seul fait autorisant cette hypothèse? Rappelons-nous ici notre propre histoire et ce qu'était devenue la France à la suite de l'invasion des barbares, alors que se faisaient les mélanges d'où devait sortir la nation française; souvenons-nous des temps de la *trêve de Dieu* et de la *quarantaine du roi*. Qui eût deviné la France de nos jours dans ce pays désolé?

Pourquoi les destinées du Mexique et de l'Amérique du Sud seraient-elles différentes?

En fait, la plupart au moins des civilisations n'ont pris naissance qu'au milieu de races mélangées, et M. de Gobineau lui-même le reconnaît. En fait, chaque mélange vraiment nouveau a enfanté une civilisation supérieure, au moins à certains égards, à celles qui l'avaient précédée et dont elle avait reçu la première initiation. En fait, les races pures que nous voyons pénétrer en Europe y arrivent toutes à l'état de barbares, et c'est à la suite des mélanges qu'apparaissent des aptitudes que rien ne pouvait faire supposer. En fait, leurs héritiers directs, ces chevaliers de race pure qui sautaient tout armés sur leur cheval bardé de fer comme eux, n'auraient guère de place dans la société actuelle au point de vue intellectuel et moral. En fait, par conséquent, le croisement des races humaines se montre partout comme une cause de progrès, produisant les formes nouvelles que l'humanité revêt successivement pour grandir, au moins sous certains rapports.

Mais pour que le progrès s'accomplisse, pour que la forme nouvelle apparaisse, un croisement quelconque ne suffit évidemment pas. Ni l'un ni l'autre surtout ne se prononcent d'emblée. Aux impatients qui veulent réduire tout au moment actuel, je rappellerai les enseignements de la pratique de nos éleveurs, les expériences précises exécutées par Girou de Buzareingues ou rapportées par Nott lui-même. Un certain nombre de générations, une certaine proportion des deux sangs qu'on mélange, sont nécessaires pour que la race croisée s'asseye, pour qu'elle donne tout ce qu'on en attend.

Dans ces expériences, l'intelligence et la sélection artificielle interviennent et hâtent le résultat final : dans les croisements entre races humaines la sélection naturelle agit seule. Est-il surprenant que l'expérience dure plus longtemps ? Et, quand des essaims nouveaux venus maintiennent incessamment les populations dans les conditions du début, est-il étrange que le résultat tarde davantage encore ? Non, il ne saurait en être autrement. Or, dans la presque totalité des cas, c'est ainsi que les choses se passent.

Mais qu'un petit nombre d'individus de races différentes se

trouvent isolés de manière que les événements se déroulent sans encombre, et les conséquences du métissage se produisent bien plus vite, en même temps que, les phénomènes étant moins complexes, on en saisit bien mieux l'enchaînement. Ces conditions ont été réalisées à Pitcairn; et voilà pourquoi j'attache une importance très-grande à ce fait. Il est à l'histoire générale du métissage humain ce que nos expériences de cabinet et de laboratoire sont aux grands phénomènes naturels. Il nous en donne l'explication et nous en fait connaître les lois.

En 1789, neuf matelots du navire anglais la *Bounty*, après s'être révoltés et après avoir abandonné leur chef, s'établirent à Pitcairn avec six Tahitiens dont ils comptaient faire leurs esclaves, et quinze femmes auxquelles on ne peut donner le nom d'épouses. A part les antécédents, c'était, on le voit, la conquête avec tous ses abus; c'était ce qui se passe encore trop souvent.

Les conséquences furent ce qu'elles devaient être : la *guerre de races* éclata. Cinq Blancs périrent; puis les femmes assassinèrent les Polynésiens. En 1793 il ne restait à Pitcairn que quatre Blancs, dix femmes polynésiennes et quelques enfants. On vécut alors dans un état de polygamie absolue. Puis la guerre reparut entre les quatre Européens, et deux furent tués.

Les deux Européens restants comprirent enfin les terribles leçons du passé. Ils vécurent en paix, et s'efforcèrent de régénérer cette petite société née au milieu du débordement de toutes les passions. L'un d'eux mourut bientôt de maladie, et Adams resta seul pour poursuivre son œuvre, n'ayant d'autre guide qu'une Bible apportée là par hasard.

Lorsqu'en 1825, le capitaine Beechey visita Pitcairn, il y trouva une population de soixante-six individus, remarquable par ses belles proportions, par sa force musculaire, par une agilité extraordinaire, par une intelligence vive et prompte, par un ardent désir d'instruction, par des qualités morales dont il donne un touchant exemple. Incontestablement cette société, toute métisse, était supérieure au

moins à la très-grande majorité des éléments qui lui avaient donné naissance.

Mais elle n'en était arrivée là qu'en traversant son *moyen âge*.

A Pitcairn ce temps de crise a été court. La durée en est en rapport avec le nombre des éléments qu'il fallait éliminer ou fondre. En France, en Europe, il a duré plus longtemps, parce que les éléments étaient infiniment plus nombreux, plus complexes, et que sur bien des points l'œuvre a dû être maintes fois reprise. En Amérique la période d'invasion dure encore. Comment les races seraient-elles assises et auraient-elles manifesté leurs facultés réelles?

L'Amérique en général, l'Amérique espagnole et l'Amérique portugaise surtout, sont en plein moyen âge. Ce fait, évident à mes yeux, explique leur état présent. Les différences que présentent d'ailleurs le Sud et le Nord s'expliqueraient sans trop de peine, si c'était ici le lieu de s'en occuper. Quelle civilisation sortira de ce vaste creuset où se mélangent et s'amalgament toutes les races de l'univers? Il semble présomptueux de vouloir répondre, même de la manière la plus générale, à cette question; et pourtant le passé permet de jeter un coup d'œil sur l'avenir.

Ici, je suis heureux de penser exactement comme M. Maury, lorsque, jetant un coup d'œil sur les origines ethniques des peuples, il voit la civilisation naître et grandir par le contact, le mélange, l'union; comme mon collègue et prédécesseur M. Serres, qui résume en ces termes son opinion: « Plus un peuple acquiert d'éléments, plus il s'élève... à mesure que les caractères de la population se surajoutent les uns aux autres, sa vie augmente. » Jamais ces grands faits sociaux ne se seront accomplis nulle part d'une manière aussi entière qu'en Amérique. Tout au contraire des savants que j'ai combattus plus haut, je vois donc, dans le concours que toutes les races humaines apportent à la formation des races américaines futures, le gage que ces races seront plus complètes qu'aucune de leurs aïeules. Là sera pour l'ensemble une première cause de supériorité : car toutes les aptitudes y seront représentées, et,

comme par le passé, il s'en manifestera sans doute de nouvelles par le fait même du croisement.

En outre, l'Histoire est là pour nous apprendre que les civilisations, en héritant de leurs devancières ne reculent jamais, en ce sens que, plus faibles peut-être sur quelques points, elles prennent avec éclat leur revanche sur d'autres. Même les civilisations les plus passagères, comme celle des Arabes en Espagne, ont eu leur spécialité pour ainsi dire et ont fait leur pas en avant. Or aucune n'aura jamais eu pour point de départ une base aussi large, aussi haute, que la future civilisation américaine. Tout doit donc faire présumer qu'elle dépassera notre propre niveau.

§ 6. CONCLUSION.

Dans le cours fait au Muséum il y a une vingtaine d'années, et dont M. Esquiros a publié le résumé, M. Serres insiste sur le résultat futur du croisement des races humaines. Tout en admettant la perpétuité des types caractéristiques actuels, il croit à l'unification des races. Sans aller aussi loin, M. Maury pense que « tout tend vers l'uniformité, » et qu'un moment viendra où la variété « des caractères tiendra lieu de l'antique opposition du génie des races. »

Tout en reconnaissant qu'il y a quelque chose de vrai dans les opinions de mes éminents confrères, je ne puis aller aussi loin qu'eux. Sans doute, dans le grand mouvement qui nous préoccupe tous les trois, l'homme blanc civilisé joue le principal rôle. C'est lui qui va partout chercher les races inférieures, tantôt les entraînant avec lui et leur faisant accomplir des migrations forcées, tantôt s'imposant et occupant le sol, tantôt exerçant une attraction contre laquelle il cherche lui-même en vain à se défendre, et toujours mêlant son sang à celui des races inférieures et relevant d'autant celles-ci. Mais par cela seul que les éléments ethniques auxquels il s'allie diffèrent les uns des autres, les races métisses différencieront aussi. Seulement

une partie de la distance qui les sépare aura été comblée, et l'élément commun établira entre elles des rapports qui n'existaient pas auparavant.

A cette première cause, qui maintiendrait à elle seule la distinction des races, fussent-elles placées dans des conditions identiques, il faut d'ailleurs ajouter les influences du milieu. Tant que la terre sera ce qu'elle est, tant qu'elle aura un équateur et des pôles, des îles et des continents, un ancien et un nouveau monde; tant que les conditions d'existence seront aussi variées que nous les voyons, il existera et il se formera des races distinctes, même abstraction faite des phénomènes de croisement. Seulement, encore ici c'est surtout l'homme blanc et civilisé qui émigre et qui peuple directement à nouveau. Par suite, ces races seront moins distantes que celles que nous avons trouvées en place: car celles-ci étaient autant de résultantes d'actions successives subies pendant des siècles et qui ne se répéteront plus.

L'homme blanc et civilisé n'oubliera pas les routes qu'il s'est ouvertes. Dût-il en rester où il en est pour les moyens de transport, il n'en poursuivra, il n'en multipliera pas moins ses voyages. Ces relations entre populations établies dans les milieux les plus divers amèneront nécessairement des mariages. Les aptitudes climatériques s'étendront. Le phénomène que présente jusqu'ici presque seule la race juive deviendra le fait général. Les races de l'avenir recevront en naissant l'aptitude à supporter les milieux les plus différents; elles seront ou entièrement ou à demi acclimatées d'avance.

Ainsi, en vertu de faits qui s'enchaînent et de nécessités qui s'imposent, les races humaines futures auront été renouvelées par une large infusion de sang blanc, c'est-à-dire par l'élément ethnologique qui a jusqu'ici porté le plus loin et le plus haut le développement de l'intelligence humaine. Par suite, elles se seront rapprochées; mais elles ne seront pour cela ni pareilles ni égales. Pour être plus ou moins affaiblies, les causes qui ont diversifié les membres de la grande famille n'en subsisteront pas moins. Il y aura

toujours des races dissemblables, il y aura toujours des races supérieures et des races inférieures. Mais, dans l'ensemble, l'humanité aura grandi; ses moyens d'action sur la nature se seront multipliés, en même temps que sa force de résistance aux actions qui jusqu'ici l'ont parfois dominée se sera accrue. Rien donc n'autorise à penser que les civilisations de l'avenir puissent être inférieures à celles du présent, et l'on peut même prévoir que, sans faire oublier celles-ci, elles les dépasseront dans quelque direction encore inconnue.

APPENDICE.

APPLICATION DE LA MÉTHODE NATURELLE À LA CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES.

Après avoir résumé les notions dont l'ensemble constitue l'*Anthropologie générale*, je devrais, pour présenter l'esquisse complète de l'état actuel et des progrès les plus récents de la science, passer à l'*Anthropologie spéciale* et aborder l'examen détaillé des races. Cette partie du travail eût été à la fois plus facile et plus agréable. J'aurais eu à montrer avec quelle profusion les faits se sont accumulés depuis quelques années; avec quelle rapidité, quelle sûreté jusqu'ici sans exemple, nous arrivent chaque jour, de toutes parts, et sur des populations dont les noms étaient ignorés naguère, des éléments d'étude certains, des notions précises, qu'on eût à peine osé espérer acquérir sur les peuples même que connaissaient déjà nos pères. J'aurais eu surtout à faire ressortir une foule de résultats récemment acquis et qu'acceptent également toutes les écoles anthropologiques, et j'aurais été heureux de signaler cet accord entre les monogénistes et les polygénistes, unis sur le terrain des questions spéciales. A lui seul, ce fait répond à quelques-unes des objections les plus fréquemment opposées à notre science : car il rappelle ce qui s'est passé dans le monde des physiciens ou des chimistes, alors que les savants les plus éminents, divisés par la théorie, voyaient et décrivaient de la même manière les phénomènes d'interférence et les réactions du chlore.

Mais le plus bref résumé d'Anthropologie spéciale demanderait

au moins deux volumes de plus, et le temps me manque pour les écrire. Je me bornerai donc à quelques observations relatives à la manière dont on doit, ce me semble, faire à la classification des races humaines l'application de la méthode naturelle acceptée aujourd'hui par tous les naturalistes. Quelques-uns des tableaux que j'ai mis sous les yeux de mes auditeurs serviront, pour ainsi dire, de commentaire à ces considérations générales et indiqueront l'ensemble des résultats auxquels j'ai été conduit.

I. NOMENCLATURE ET CLASSIFICATION. — Toute science exige une nomenclature; et lorsqu'une science embrasse un nombre très-considérable de faits, une classification devient nécessaire pour éviter la confusion, pour venir en aide à l'intelligence et résumer les résultats acquis. Plus qu'aucune de leurs sœurs, les anciennes sciences naturelles sentirent de bonne heure ce double besoin, et parvinrent à y satisfaire, à la suite de tentatives et d'essais que je n'ai pas à rappeler ici. L'Anthropologie, qui est aussi une science naturelle, doit évidemment marcher sur leurs traces et mettre à profit l'expérience acquise.

Dans les sciences naturelles, l'*espèce* est l'*unité*. C'est elle qu'on prend toujours pour point de départ. En Zoologie, en Botanique, en Minéralogie, la classification a pour but de réunir ces unités en groupes de plus en plus élevés, et représentant des rapports de plus en plus généraux. En Zoologie, ces groupes portent, on le sait, les noms de *Genre*, *Famille*, *Ordre*, *Classe*, *Embranchement*.

Quand il s'agit de *races*, l'*espèce* est encore le point de départ. Toutefois les études marchent pour ainsi dire en sens inverse. J'ai dit plus haut comment l'ensemble des races dérivées d'une seule et même espèce constitue cette espèce même; comment elles sont les *fractions de cette unité*. Les principes de la classification n'en restent pas moins les mêmes. En se détachant du type primitif, ces types dérivés s'écartent plus ou moins les uns des autres, et par conséquent les rapports qui les unissent peuvent être plus

ou moins étroits, plus ou moins généraux. C'est dire qu'entre les races d'une même espèce il existe des relations analogues à celles qu'on rencontre entre les espèces elles-mêmes, quoique bien plus étroites, puisque les rapports de *filiation* et de *parenté physiologique* remplacent ceux de simple *affinité*.

Il suit de là que, lorsqu'on descend *au-dessous* de l'espèce, et que l'on veut répartir d'une manière méthodique les races dont l'ensemble compose une de ces unités, on doit appliquer à cette étude les règles qui ont servi à grouper les espèces entre elles. On aura donc à les distribuer en groupes subordonnés. Seulement, comme il s'agit ici de fractions, ces groupes, au lieu de croître en importance et d'indiquer des rapports de plus en plus généraux, iront en diminuant de valeur à mesure qu'ils s'éloigneront du *point de départ*.

C'est ainsi que, *au-dessus* de l'unité numérique, on trouve les dizaines, les centaines, les mille, etc.; et *au-dessous* les dixièmes, les centièmes, etc.

Laissons de côté ces généralités, qui, je pense, seront peu contestées, et revenons à l'espèce humaine en particulier.

Le nombre de ses races est plus considérable que celui d'aucune autre espèce connue; ou, mieux peut-être, l'œil humain a saisi sur l'Homme, par suite de cette éducation involontaire et inconsciente dont j'ai déjà parlé, des nuances qui lui échappent quand il s'agit des animaux. Quoi qu'il en soit, les groupes à établir sont ici fort nombreux, et il faut les distribuer en catégories assez multipliées pour traduire l'importance relative que nous attribuons aux modifications du type. Il faut donner des noms à ces *catégories de groupes* de valeur différente; et ces noms devront être autres que ceux qu'on emploie en Zoologie. Où irons-nous chercher les bases de cette *nomenclature*?

Depuis longtemps j'ai répondu à cette question, en me fondant sur une comparaison qui doit être bien vraie, car elle a été employée, à peu près exactement à la même époque, par Isidore

Geoffroy Saint-Hilaire et par moi, bien que, pour arriver à ce résultat, nous eussions suivi des voies très-différentes. « Chaque espèce, disais-je, nous apparaît comme un arbre dont la tige élevée fournit, en tout sens et à diverses hauteurs, des branches maîtresses plus ou moins nombreuses, sous-divisées elles-mêmes en branches secondaires, en rameaux et en ramuscules, qui représentent autant de races primitives, secondaires, tertiaires. . . »

Lorsqu'il s'agit d'une espèce domestique à races nombreuses, mais dont nous connaissons le type sauvage, la tige de notre arbre représente le type spécifique primitif. Si celui-ci nous est inconnu, nous pouvons nous figurer la tige de l'arbre comme réduite à une courte souche, que des alluvions ont profondément enfouie et cachée sous terre et d'où les maîtresses branches sortent sous la forme de troncs isolés, quoique ayant une origine commune.

Telle est l'idée qu'on peut se faire de l'espèce humaine. Ici les alluvions sont représentées par les siècles et par l'impénétrable obscurité dont ils ont couvert l'histoire de notre origine première. La souche, que la pioche du forestier aurait pu ramener au jour comme la science nous dévoile l'unité de l'espèce, représentera celle-ci; les troncs, les branches, les rameaux, correspondront à des groupes humains de plus en plus circonscrits. Au delà, j'emploierai le mot *famille* et enfin le mot *groupe*. Bien que le premier soit usité dans les anciennes sciences naturelles, il a reçu tant d'autres applications que cela même supprime ici toute équivoque; et je n'en connais pas qui puisse rendre aussi bien le sens qu'on y a partout attaché.

Ainsi l'ensemble des races humaines se décomposera pour nous en *troncs*, *branches*, *rameaux*, *familles* et *groupes*, comprenant eux-mêmes des *nations*, *hordes*, *tribus* ou *peuplades*, mots dont le sens n'a pas besoin d'être défini.

Le mot *race* ne figure pas et ne doit pas figurer dans la nomenclature. Il doit conserver dans le langage anthropologique son sens général et physiologique; il doit pouvoir être pris tour à tour

dans une acception étendue ou restreinte. On doit pouvoir dire d'un individu qu'il est *de race mandingue*, et que les Mandingues sont *de race nègre*.

Les divisions une fois admises et nommées, leur subordination réciproque comprise et acceptée, le cadre de la classification est établi; il reste à y répartir les races en les groupant selon leurs rapports plus ou moins étroits. Mais comment reconnaître et juger ces rapports? A cette question je n'hésite pas à répondre qu'il faut appliquer rigoureusement aux races humaines la *méthode naturelle*, telle que la comprennent aujourd'hui les zoologistes et les botanistes. C'est dire que, dans les recherches dont il s'agit, il faudra tenir compte de *tous* les caractères, n'en dédaigner *aucun*, déterminer leur valeur relative et ne se décider qu'après une étude aussi complète que possible.

Je dois insister quelque peu sur ce point, parce que les classifications détaillées qu'ont publiées quelques hommes d'un grand mérite, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, ont été tracées à un tout autre point de vue. Mes prédécesseurs se sont placés sur le terrain des *systèmes*, en donnant à ce mot le sens qu'il a en Histoire naturelle. Qu'ils aient pris pour point de départ un trait physique, les caractères linguistiques ou le développement social, ils ont été conduits ainsi, comme on l'avait été en Zoologie et en Botanique, à rompre des rapports naturels évidents. Or, si rompre des rapports naturels a des inconvénients sérieux quand il s'agit des Animaux et des Plantes, nul ne méconnaîtra que les conséquences en sont bien autrement graves quand il est question de l'Homme. Dans le premier cas, il ne s'agit que du plus ou du moins d'affinité d'*espèces différentes*; dans le second cas, il s'agit souvent de filiation, toujours de parenté entre *races*.

Il est vrai qu'en Anthropologie, comme partout, l'application de la *méthode naturelle* est bien autrement difficile que celle d'un *système*. On n'a plus à ne tenir compte que d'un petit nombre de caractères; on n'a pas seulement à les rechercher *tous* : il faut de

plus, comme je le rappelais tout à l'heure, en apprécier l'importance relative, et cette importance varie parfois selon le groupe, comme je l'ai montré ailleurs¹. Mais aussi, ce travail fait, on connaît réellement la race qui en a été l'objet, et on peut la placer avec connaissance de cause dans une classification qui représente ainsi, non pas seulement une simple suite de noms, mais un véritable ensemble de faits.

II. RAPPORTS RÉELS DES RACES. — Toutefois, pas plus en Anthropologie qu'en Zoologie ou en Botanique, il ne faut s'abuser sur la valeur réelle des classifications. « Celles-ci, comme l'a si bien dit « Cuvier, n'envisagent que les rapports les plus prochains; elles ne « peuvent placer un être qu'entre deux autres, et se trouvent sans « cesse en défaut. La véritable méthode voit chaque être au milieu « de tous les autres; elle montre toutes les irradiations par lesquelles « il s'enchaîne plus ou moins dans cet immense réseau qui constitue « la nature organisée, et c'est elle seulement qui nous donne de « cette nature des idées grandes, vraies, dignes d'elle et de son « auteur. Mais dix et vingt rayons souvent ne suffiraient pas pour « exprimer ces innombrables rapports. »

Quoique moins multipliés entre les races d'une même espèce qu'entre des animaux appartenant parfois à des embranchements différents, les rayons dont parle Cuvier n'en existent pas moins entre les groupes humains. Dans un livre détaillé, dans un enseignement public, on peut les faire comprendre et parfois les indiquer, au moins en partie, par des procédés graphiques; ici je ne saurais entrer dans ces détails. Toutefois les tableaux ci-joints consacrés aux races mixtes donneront une idée, pour quelques-uns des cas les plus simples, de la manière dont on doit, ce me semble, envisager ces rapports multiples.

III. OBSERVATIONS GÉNÉRALES. — L'application de la méthode

¹ Voir le paragraphe consacré aux caractères linguistiques, p. 363.

naturelle à un ensemble de races aussi considérable que celui des différents groupes humains provoque d'autres questions et doit motiver des réserves spéciales.

1° Lorsqu'il s'agit d'espèces animales ou végétales, une étude suffisante conduit à reconnaître la particularité caractéristique qui isole chacune d'elles de ses voisines. A plus forte raison, les *caractères de groupe* sont-ils d'ordinaire nettement accusés.

Toutefois, chez les animaux eux-mêmes on trouve quelques petits groupes dont les représentants portent, juxtaposés et comme empruntés de toutes pièces, les caractères distinctifs de deux autres groupes fort distincts. C'est là ce que j'ai proposé d'appeler des *types de transition* (*Lepidosiren*, *Pignogonides*, *Échiures*). On comprend combien serait grand l'embarras des zoologistes, si tous les animaux jouaient ce rôle relativement les uns aux autres; or le fait se présente assez souvent entre races (*Hottentots*, *certaines populations malaisiennes*, *Koluches*). Il n'est rien moins que facile parfois de reconnaître à quel *tronc* appartient le groupe que l'on étudie.

Ajoutons à cette difficulté celles qui résultent des deux faits sur lesquels j'ai insisté à diverses reprises, la *fusion* et l'*entre-croisement des caractères*; et l'on comprendra que, lorsqu'il s'agit de *racés*, les distinctions résultant de la classification la plus parfaite ne sauraient avoir la même valeur que lorsqu'on étudie des *espèces*. La plupart de ces distinctions n'ont ici rien du caractère absolu que leur reconnaissent avec raison les zoologistes et les botanistes, quand il s'agit des Animaux ou des Végétaux.

Peut-être une étude de plus en plus approfondie permettra-t-elle, un jour, d'apporter une plus grande rigueur dans la caractéristique des races humaines. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, le seul moyen d'arriver à une classification méthodique m'a paru être de recourir à la *considération des types*, de regarder comme tels les groupes bien déterminés qui présentent le plus complètement un ensemble de caractères, et de ramener autour de ces termes de comparaison les populations qui s'en rapprochent le

plus (*Nègre de Guinée; Européen blond*). Même en agissant ainsi, on ne rattacherait que très-artificiellement aux grands types certaines populations parmi lesquelles il en est de fort nombreuses et qui occupent de vastes espaces. Tel est le cas du plus grand nombre des *racés mixtes*. Que le mélange de caractères qu'elles offrent soit dû au métissage ou aux actions de milieu, toujours est-il qu'il serait souvent impossible de les classer. J'ai cru devoir leur faire une place à part, à côté et en dehors des races considérées comme pures, en les rattachant néanmoins au tronc dont les rapproche le plus l'ensemble de leurs caractères.

Je viens de parler de races *considérées comme pures*. C'est que, en effet, il est impossible de ne pas admettre dans le cadre méthodique un certain nombre de populations chez lesquelles s'accuse, d'ailleurs, un mélange de sang parfois même très-complexe. Si l'on voulait se montrer trop sévère à cet égard, je ne sais trop où l'on s'arrêterait; mais à coup sûr les races mixtes ou métisses comprendraient la plus forte part des groupes humains, et le cadre général serait par trop réduit.

J'ai donc laissé parmi les races pures toutes les populations chez lesquelles le milieu et le mélange de sang étranger ont respecté les caractères essentiels du type, alors même qu'un certain nombre de caractères secondaires ont été plus ou moins affaiblis ou altérés, soit par l'une de ces causes, soit par le concours de toutes les deux (*Chinois, Siamois, Annamites*).

Si nous avions sur toutes les races humaines les données que nous possédons aujourd'hui sur un très-grand nombre d'entre elles, je crois qu'on pourrait les distribuer toutes dans un cadre tracé d'après les idées que je viens de résumer. Mais il en est encore un certain nombre pour lesquelles le plus sage est de rester dans le doute, et que nous pouvons tout au plus rapporter à quelqu'un des groupes les plus généraux, tout en regardant même cette place comme provisoire.

2° Je prie le lecteur d'avoir présentes à l'esprit les explications

et les réserves qui précèdent, quand il examinera les tableaux ci-joints. J'ajoute que je suis bien loin de regarder ceux-ci comme définitifs. Déjà je les ai remaniés, et je crois les avoir perfectionnés dans le cours de mon enseignement. J'aurai certainement encore à les modifier, à les compléter, et l'espoir de provoquer de la part de mes confrères des observations, des corrections, est un des motifs qui m'ont déterminé à les publier, prématurément peut-être.

Dans ces tableaux, j'ai employé, pour désigner les grandes divisions de l'espèce humaine, les noms proposés par Blumenbach et par Cuvier. Ce n'est pas que je ne reconnaisse ce qu'ont d'inexact et par conséquent de mauvais ces expressions, empruntées à la couleur et à la géographie; mais il est mieux, je crois, de conserver ces dénominations universellement adoptées que d'en proposer de nouvelles, qui peut-être ne tarderaient pas à être reconnues aussi peu justes que les anciennes. Je vois d'ailleurs peu d'inconvénient à faire usage de ces dernières, à la condition de ne pas oublier qu'elles ne doivent être considérées que comme des appellations et nullement comme indiquant soit la couleur réelle des races, soit leur distribution ou leur origine géographique.

3° J'ai donné assez souvent aux *branches* et aux *rameaux* des noms géographiques. Je sais bien que cette manière de procéder peut avoir des inconvénients. Mais, d'un autre côté, il m'a paru utile d'indiquer l'aire occupée par un certain nombre de populations humaines, quand cette aire était bien déterminée ou constituait évidemment le foyer principal actuel de ces populations. Il y a là une donnée que l'esprit saisit aisément, et qui facilite des rapprochements qu'eût écartés peut-être une appellation plus abstraite.

4° L'anthropologiste devra s'efforcer de distinguer, autant que possible, les *familles naturelles* de races, comme on cherche, en Botanique et en Zoologie, à circonscrire les *familles naturelles* de plantes et d'animaux. Ici, comme dans les sciences que je viens de nommer, cette division taxonomique me semble devoir être considérée comme ayant une très-haute importance. Mais l'établissement de ces fa-

milles, la répartition de toutes les races humaines dans ces groupes essentiels, ne peuvent être que l'œuvre du temps; et, en Anthropologie comme dans les autres sciences naturelles, c'est surtout par une succession d'études monographiques qu'on devra procéder.

Le nombre de familles que j'indique provisoirement est certainement trop restreint. Il en est qui devront être divisées; il est de simples groupes qui devront bien probablement être élevés à ce rang, quand ils seront mieux connus; enfin les populations humaines avec lesquelles il nous reste à faire connaissance en accroîtront encore le nombre.

Le *groupe*, subdivision de la *famille*, a moins d'importance qu'elle. Toutefois, il est évident que dans sa composition on devra être guidé par les mêmes considérations que lorsqu'il s'agit des divisions précédentes.

5° Un certain nombre de rameaux et même une branche ne renferment qu'une seule famille; et parfois celle-ci n'est composée elle-même que d'un seul groupe et d'une seule population. C'est donc en réalité pour cette dernière seule que la branche, que le rameau, ont été créés. Je n'ai pas hésité à agir ainsi quand il a fallu marquer des différences ayant, à mes yeux, une valeur égale à celles que supposent les divisions de cet ordre.

Sans doute, cette valeur est difficile à apprécier rigoureusement, et il sera difficile d'espacer pour ainsi dire d'une manière toujours régulière les divisions de même nom. D'une part, pour que l'anthropologiste pût porter un jugement parfaitement juste, il devrait posséder sur les races qu'il a à échelonner des notions complètes, qui manquent trop souvent; d'autre part, il entre toujours dans ce jugement une part d'arbitraire dépendant de l'appréciation individuelle.

Toutefois, en Anthropologie on pourra atteindre une uniformité approximative et très-suffisante, bien plus qu'en Zoologie, par exemple. On n'a pas ici à passer du Vertébré au Rayonné et à tenir compte de caractères complètement différents dans les deux

cas. Les individus à comparer sont tous de la même espèce; les différences qui les séparent sont constamment tirées des mêmes particularités. Il est donc possible d'atteindre le but que j'indique; mais ce résultat suppose de longs et nombreux travaux accomplis.

Les anthropologistes étrangers aux sciences naturelles s'étonneront peut-être de me voir insister sur les considérations qui précèdent. Avec un peu de réflexion, ils comprendront pourtant, je pense, qu'une classification méthodique fondée sur des données suffisantes, qu'une nomenclature dans laquelle chaque division de même nom comprendrait des populations également voisines de celles qui précèdent et de celles qui suivent, permettraient de se faire facilement une idée des rapports généraux des divers groupes humains, et que cette facilité même serait un élément de progrès. Quant aux naturalistes, ils savent bien qu'une classification, même imparfaite, pourvu qu'elle repose sur des principes vrais, est un instrument presque indispensable pour aller plus avant.

6° En plaçant comme exemple, à la suite de chaque groupe, le nom d'une population, j'aurais voulu pouvoir toujours indiquer celle qui peut être prise comme type. Mais les données de détail manquent trop souvent. C'est un des points sur lesquels j'appelle, d'une manière spéciale, l'attention et les corrections de ceux de mes confrères qui ont pu étudier par eux-mêmes les diverses populations du globe.

J'aurais également voulu ne citer, à titre d'exemple, que des populations exclusivement ou à peu près exclusivement composées d'individus appartenant à la famille ou au groupe auquel je rattache ces populations. Mais, si la chose est possible pour certains peuples sauvages, il n'en est plus de même quand il s'agit de ceux qui, par suite même de leurs progrès intellectuels ou par toute autre raison, ont eu de nombreux points de contact avec les autres races. J'ai du moins cherché mes exemples parmi les nations dans lesquelles domine l'élément que j'ai voulu signaler, ou qui sont caractérisées par lui.

IV. OBSERVATIONS RELATIVES AUX RACES MIXTES. — Dans les tableaux ci-joints, j'ai séparé les races pures des races mixtes et réuni ensemble les exemples de celles de ces dernières qui se rattachent à un des grands troncs de la souche humaine. J'agis différemment dans mes cours. Là, je parle des races mixtes à la suite des groupes, même secondaires, auxquels elles se rattachent immédiatement. Dans un ouvrage consacré à l'Anthropologie spéciale, j'agis de même. Mais ici, où je ne puis entrer dans les détails, il m'a paru préférable de les grouper entre elles.

Ces races mixtes, intermédiaires entre d'autres plus ou moins pures, prêtent à quelques observations générales.

1° Et d'abord il est évident qu'à raison même de leur nature, elles ne sauraient entrer, au moins encore, dans l'ensemble de la classification. On pourrait, il est vrai, établir dans chaque *tronc* une division de plus, et séparer ainsi les représentants proprement dits du type et ses représentants plus ou moins altérés, tout en les réunissant dans les mêmes tableaux. Pourtant il me paraît préférable de faire sentir la différence qui les sépare, en les isolant. Les races mixtes restent ainsi hors cadre, et lorsque nos connaissances se seront précisées, peut-être trouvera-t-on des motifs suffisants pour les rattacher à l'un ou à l'autre des types entre lesquels elles semblent être placées. C'est encore un des points sur lesquels j'appelle l'attention des voyageurs.

2° Les races mixtes ont pu se former sur place; et, dans ce cas, soit qu'elles doivent leur origine au métissage, soit qu'elles soient la conséquence des actions de milieu, on comprend qu'elles doivent occuper une aire restreinte, à moins que la multiplication des individus n'ait amené plus tard une extension plus ou moins considérable. La plupart d'entre elles sont dans le premier cas, et forment des groupes numériquement faibles relativement aux races pures ou à peu près pures entre lesquelles elles servent d'intermédiaires.

Mais, dans certains cas, l'émigration intervient et porte au loin

soit la race mixte toute formée, et qui occupe ainsi une aire très-étendue (*Polynésiens*), soit des éléments qui vont donner naissance, sur une foule de points du globe, à la même race. Ce dernier fait s'accomplit actuellement sous nos yeux (*Mulâtres*).

Quand les choses se passent ainsi, que les populations mixtes soient nombreuses ou non, chacune d'elles forme, en général, une famille naturelle bien distincte, souvent difficile à partager en groupes, au moins dans l'état actuel de notre savoir.

3° Au contraire, lorsque les représentants de deux ou de trois types identiques se trouvent en contact, mais dans des proportions différentes, lorsqu'à cette première cause de diversité vient se joindre l'action des distances, il peut se faire que les populations résultant du mélange soient assez différentes pour constituer des familles distinctes, bien que composées des mêmes éléments. L'ensemble des Malayo-Polynésiens présente, à cet égard, un exemple très-remarquable. Les trois types fondamentaux de l'humanité entrent dans la composition de cette grande formation anthropologique qui s'étend de Madagascar à l'île de Pâques, et comprend au moins deux familles naturelles.

4° Il est un certain nombre de populations chez lesquelles nous distinguons déjà bien positivement l'existence de plusieurs types, plus ou moins fondus sans doute, mais qui se montrent aussi avec les caractères d'une simple juxtaposition, chacun d'eux étant représenté par des éléments plus ou moins purs. Il est évident que, lorsque nous les connaissons suffisamment, nous devons remonter aux éléments eux-mêmes, en faire le départ, et les rattacher à leur souche réelle. Mais, faute de connaissances, nous laisserons provisoirement ces populations parmi les races mixtes, renvoyant à l'avenir un travail impossible encore. Nous n'en formerons même qu'une seule famille, évidemment destinée à être démembrée plus tard. Je citerai comme exemple les Japonais et les peuples voisins.

5° A plus forte raison, l'ensemble des populations américaines

doit-il être placé parmi les races dont il s'agit ici. Les races asiatiques en forment incontestablement le fond; et, dès à présent, nous pourrions rapprocher, avec une très-grande probabilité, certaines races de l'Asie méridionale et orientale d'autres races appartenant à l'Amérique méridionale. Nous pouvons même, sans trop de hardiesse, rattacher quelques populations du nord-ouest américain aux Blancs allophyles. Toutefois, ces derniers et les races jaunes se sont évidemment mélangés bien des fois dans le nouveau continent; d'autres éléments anthropologiques ont très-probablement accru la confusion (*Nègres, Blancs, Polynésiens?*). Pour tous ces motifs, les races américaines doivent être considérées comme mixtes au plus haut point.

Mais sur un continent aussi étendu et où les éléments divers se sont rencontrés dans des proportions diverses, il était impossible que l'ensemble conservât cette homogénéité générale qui doit caractériser une famille naturelle. On reconnaîtra sans doute un jour que le nombre de celles-ci est presque aussi considérable en Amérique que dans les autres parties du monde. Quoique nous ne puissions encore aborder que d'une manière très-imparfaite cette branche de la classification des races humaines, il est déjà possible de circonscrire en Amérique un certain nombre de groupes de cet ordre, et je les ai indiqués dans un des tableaux ci-joints.

CONCLUSION. — En procédant d'après les principes que je viens de résumer, je suis arrivé à partager l'ensemble des races humaines pures, ou pouvant être regardées comme telles, en trois *troncs*, comprenant huit *branches*, dix-huit *rameaux* et trente-neuf *familles*. En outre, les grandes races mixtes asiatiques et américaines qui se relient plus ou moins au tronc jaune m'ont paru pouvoir être réparties dans vingt-deux *familles*, ayant à peu près la valeur de celles qui figurent dans le cadre méthodique.

J'ai laissé en dehors de cette énumération les petits groupes mixtes répandus partout où se trouvent en contact, soit les types

fondamentaux eux-mêmes, soit leurs divisions principales. Je me suis borné à en citer ici quelques exemples. La plupart d'entre eux constituent probablement, comme je l'ai dit plus haut, autant de petites familles; mais de nouvelles études sont nécessaires pour les caractériser et les délimiter.

Je place maintenant sous les yeux du lecteur les tableaux qui donneront une idée de cet ensemble de résultats.

TABLEAU I.

SOUCHE.	TRONCS.
Espèce humaine.....	{ Blanc ou Caucasique. { Jaune ou Mongolique. { Nègre ou Éthiopique.

J'aurais désiré joindre à ce tableau, ainsi qu'aux suivants, la *caractéristique* des groupes indiqués; mais ce surcroît de travail m'entraînerait trop loin, et je me bornerai à quelques courtes observations très-générales.

TABLEAU II.

RACES NÈGRES PURES OU REGARDÉES COMME TELLES.

TRONC.	BRANCHES.	RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPES.	POPULATIONS.
Nègre ou Éthiopique.	Mélanésienne..	Négritto.....	{	Continental..	Samangs.
				Insulaire....	Mincopies.
		Papoua.....			Néo-Calédoniens.
	Africaine.....	Tarnétan.....	{	Tarnétan... ..	Tarnétans.
				Nyambane... ..	Nyambanes.
		Cafre.....	{	Mozambique..	Amakondés.
				Banyaï.....	Banyaïs.
		Cafirienne..	{	Matébélé....	Zoulous.
				Béchuana... ..	Bassoutos.
				Congo.....	Congos.
		Guinéens in- férieurs....	{	Balante.....	Balantes.
				Suzé.....	Suzés.
				Eboë.....	Ibos.
		Guinéen....	{	Mandingue..	Mandingues.
				Sulima.....	Sulimas.
				Tymaney... ..	Tymaney.
				Quoja.....	Quojas.
				Foy.....	Widahs.
	Soudanienne.....	Guinéens su- périeurs... ..	{	Pongwe... ..	Pongwes.
				Féloupe... ..	Féloupes.
				Aschanti... ..	Aschantis.
	Saab.....	Nilotique.....	{	Bornouens.	
	Saab.....		{	Hou zouana..	Boschismen.
				Quaqua... ..	Hottentots.

Le titre même de ce tableau montre que je suis loin de regarder comme pures toutes les populations qui y figurent. Si les Mincopies, la plupart des Guinéens, les Boschismen, etc. présentent à un

haut degré le caractère de pureté, il est au contraire d'autres races chez lesquelles le mélange de sang étranger s'accuse nettement. Je citerai : les Nyambanes, qui, quoique très-mal connus, semblent présenter tous les signes d'une infusion de sang jaune, ou de sang hottentot ; les Matébélés, chez lesquels l'histoire même paraît indiquer un mélange de sang sémitique et qui nous montrent les phénomènes d'atavisme encore de nos jours ; les Congos, qui paraissent avoir reçu aussi, au moins dans une partie de leurs tribus, une certaine infusion de sang blanc, due à des immigrations venues soit le long des côtes occidentales, soit à travers le continent ; etc. Toutefois, ces croisements n'ont nulle part laissé de traces assez profondes pour qu'on puisse regarder ces populations comme intermédiaires entre deux types fondamentaux, et voilà pourquoi je les place à côté de celles qui ont conservé la pureté de leur race.

TABLEAU III.

EXEMPLES DE RACES MIXTES SE RATTACHANT AU TRONC NÈGRE.

Races mixtes allant des	Nègres mélanésiens aux races	américaine.....	Californiens.
		blanche.....	{ Certains Carolins noirs. Certaines tribus dravi- diennes.
		polynésienne.....	Fijiens.
		jaunes.....	{ Tamouls. Alfourous.
		nègres d'Afrique....	{ Sacalaves. Makwas.
	Nègres d'Afrique aux races..	blanches sémitiques..	{ Somaulis. Peules.
		blanches chamitiques.	Fernandiens.
	Hottentots aux.....	Nègres guinéens...	Moutchicongos.
		Nègres mozambiques.	Moujous.
		Blancs ariens.....	{ Basters. Griquas.

A peine est-il besoin de faire observer que ce tableau est bien loin d'être complet, et surtout qu'il est loin de représenter tous les intermédiaires existant entre quelques-uns des extrêmes qui y figurent. Ce sont là des détails impossibles à présenter dans un résumé comme celui-ci. Je me borne à rappeler qu'en partant de l'Houzhouana, et en passant par le Hottentot, les diverses populations béchuanas, les Cafres matébélés et certaines populations malgaches, on arrive aux Sémites purs, par nuances vraiment insensibles.

TABLEAU IV.

RACES JAUNES PURES OU REGARDÉES COMME TELLES.

TRONC.	BRANCHES.	RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPES.	POPULATIONS.
Jaune ou Mongolique.	Mongole ou méridionale.	Sinique. . . .	Chinoise.		Chinois.
			Indo-chinoise	Annamite. . .	Cochinchinois.
				Thaï.	Siamois.
				Barman. . . .	Birmans.
		Tibétaine. . .		Botiyah. . . .	Tibétains.
				Newar.	Népalais.
		Touranien. .	Turque.	Turcoman. . .	Usbeks.
				Osmanli. . . .	Osmanlis.
				Nogai.	Nogais.
				Yakoute. . . .	Yakoutes.
			Mongole.		Kalmouks.
	lougrienne ou Boréale.	Ougrien. . . .	Samoyède. . .	Yarak.	Yaraks.
				Koibal.	Soyots.
			Vogoule.		Ostiaks.
		Sabmi.			Lapons.

J'aurais à faire, au sujet de l'ensemble des populations que je réunis ici comme appartenant au tronc jaune, des observations analogues à celles qui accompagnent le tableau des races nègres. Si nous pouvons considérer comme purs les Kalmouks, les Turcomans, etc. en revanche, il est difficile d'attribuer le même caractère à ces Tongouses décrits tantôt comme reproduisant tous les caractères essentiels du type, tantôt comme ayant les traits grecs. Chez les Chinois eux-mêmes, nous trouvons des traces très-accusées de mélange, au moins des types jaune et blanc; et l'histoire elle-même tend à confirmer ce que l'examen des caractères physiques, intellec-

tuels et moraux permettait presque d'affirmer. A plus forte raison, ne doit-on pas regarder comme des races pures la plupart de celles qui se rattachent à la famille indo-chinoise.

L'étude détaillée du tronc jaune soulève une question plus générale.

Dans un grand nombre de populations que comprend le tableau ci-joint (IV), on trouve les traces d'un mélange de sang blanc. En tenant compte des témoignages de l'histoire, on voit une traînée de peuples se rattachant à ce type supérieur et qui coupe, pour ainsi dire, l'Asie en écharpe, du sud-ouest au nord-est. Ces peuples n'appartiennent pas à la race aryane. A quelle autre subdivision du tronc blanc peut-on les rattacher? Si les Turcs étaient des peuples blancs, comme l'admettent plusieurs anthropologistes, les faits s'expliqueraient aisément. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, cette solution me semble encore fort douteuse, et je crois devoir laisser provisoirement les Turcs parmi les Jaunes. Les Osmanlis sont certainement pour moi une race mixte, et si je les laisse ici à titre de groupe, c'est pour ne pas les séparer de l'ensemble des populations auxquelles ils ont donné un nom universellement accepté.

D'ailleurs, la solution du problème que j'indique viendra probablement d'un autre côté. Il est de plus en plus évident qu'il faudra considérablement étendre les limites assignées jusqu'ici aux Blancs allophyles. Le résultat des recherches de M. Pruner-Bey, les belles conclusions auxquelles a été conduit ce savant anthropologiste, jettent un jour tout nouveau sur ces questions. Il me paraît de plus en plus probable qu'un certain nombre de races de la branche iougrienne (*Lapons*) devront prendre place dans la même grande division que nos Esthoniens, nos Basques et les peuples du Caucase. Ils y rencontreront ces populations américaines dont Meares et Dixon nous ont fait connaître les caractères et que, depuis longtemps, j'ai réunies aux Blancs. Or il n'est guère permis de penser qu'une race qui était descendue chez nous jusqu'à la Méditerranée, et, en Amérique, très-probablement au moins jusqu'au Mexique, n'ait habité en

Asie que les déserts voisins du pôle. Elle a certainement envoyé des essaims au sud. Déjà nous pouvons en reconnaître des traces dans les montagnes du Laos et de la Chine. C'est bien probablement à elle qu'il faut rapporter tous ces éléments blancs dont j'ai signalé l'existence, il y a déjà plusieurs années, au Japon, en Chine, dans les archipels indiens et dans la Polynésie.

TABLEAU V.

EXEMPLES DE RACES MIXTES SE RATTACHANT AU TRONC JAUNE.

Races mixtes allant des	{	races siniques aux.....	{	Aryans.....	{	Diverses tribus subhima- layennes.	
					{	Diverses tribus dravi- diennes.	
				Malais.....	{	Magars.	
				Tamouls.....	{	Brahouis.	
						Diverses tribus dravi- diennes.	
				Mélanésiens.....	{	Ka-Moïs.	
		races touraniennes aux.		{	Blancs allophyles....	{	Tchouvaches.
					Aryans.....	{	Aimâks.
							Tartares de Cazan.
		races ougriennes aux.		{	Aryans.....	{	Permiens.
Américains.....	{		Kamtchadales.				

J'aurais à répéter, à propos de ce tableau, ce que j'ai dit au sujet des races mixtes que j'ai rattachées au tronc nègre. Il est loin de contenir toutes les races qui relient les Jaunes aux populations circonvoisines et à celles qui les ont pénétrés; il ne saurait reproduire toutes ces transitions insensibles qui relient entre elles les populations appartenant aux divers types. Le vaste espace qui sépare l'extrémité méridionale de l'Inde et les sommets de l'Himalaya nous présente, à cet égard, un tableau instructif. Si on néglige les populations indoues, on trouve, au sud, les races tamoules, au nord, les peuples tibétains, et l'on passe de l'un à l'autre de ces types par des nuances qu'on devine à travers les descriptions incomplètes des voyageurs. Mais la conquête aryane est venue couper en deux ce massif de populations, et, à droite et à gauche de la masse indoue, ont pris naissance, dans l'Indoustan comme sur les flancs de l'Hima-

laya, des races mixtes nouvelles qui ont fusionné les Aryans avec les Tamouls au midi, avec les Subhimalayens au nord. Par les premiers, on arrive d'ailleurs aux Australiens eux-mêmes, comme par les seconds on touche aux Botiyahs purs.

Les races touraniennes ont poussé d'ailleurs, on le sait, leurs représentants jusqu'au cœur de l'Europe, et ont laissé sur plusieurs points des traces de leur sang.

Quant aux Ougriens, j'ai dit plus haut que plusieurs devront, sans doute, passer aux Blancs allophyles; et, en tout cas, ils se fondent si bien avec eux que la ligne de démarcation me semble impossible à tracer.

La plupart des races dont il est ici question n'occupent, en général, qu'une aire fort peu étendue. J'ai réservé, pour les classer à part, les grandes races japonaise et malayo-polynésienne, ainsi que l'ensemble des populations américaines.

TABLEAU VI.

GRANDES RACES MIXTES SE RATTACHANT PLUS OU MOINS AU TRONC JAUNE
(ANCIEN CONTINENT).

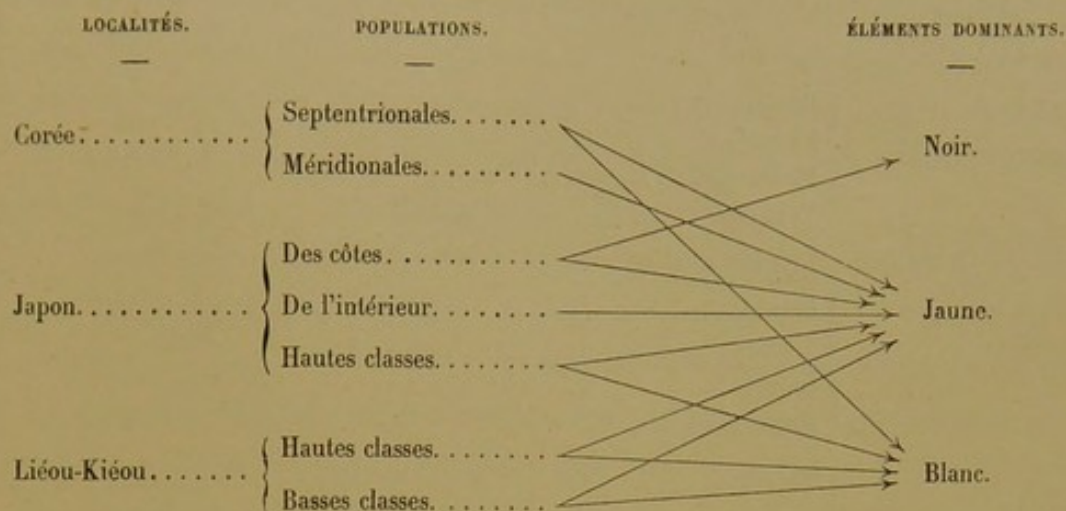
		FAMILLES.	GROUPES.	POPULATIONS.
Races à éléments anthropologiques	{ juxta- posés	Japonaise . . .	Japonais	Nipponiens.
			Koraï	Coréens.
			Kiéouen	Kiéouens.
	{ fondus (race malayo- polynésienne) . . .	{ Malayenne . .	{ Malayou occidental . .	Hovas.
		{ Polynésienne	{ Malayou oriental . .	Malais.
				Tahitiens.

Je crois inutile de répéter ce que j'ai dit plus haut relativement aux populations à éléments anthropologiques juxtaposés. Il est évident que ces expressions mêmes supposent une étude à faire. D'autre part, la juxtaposition ne peut guère avoir lieu sans qu'une véritable race mixte prenne naissance.

Dans la formation de toutes ces grandes races mixtes que je rattache au tronc jaune, les trois éléments anthropologiques fondamentaux, le Blanc, le Jaune et le Noir, sont souvent intervenus, mais dans des proportions différentes. On passe ainsi par gradations vraiment insensibles d'un extrême à l'autre, sans qu'il soit possible de saisir une ligne de démarcation quelque peu tranchée, et l'on se trouve conduit à laisser dans cette grande agglomération de populations humaines des groupes qui, peut-être, devraient prendre place ailleurs. Tels sont les habitants des îles Liéou-Kiéou, qui devront peut-être prendre place parmi les Blancs allophyles. Ce même élément reparait presque pur dans certaines populations polynésiennes, et a laissé des témoins isolés jusqu'au cœur des races malaises, à côté de l'élément mélanésien également pur.

TABLEAU VII.

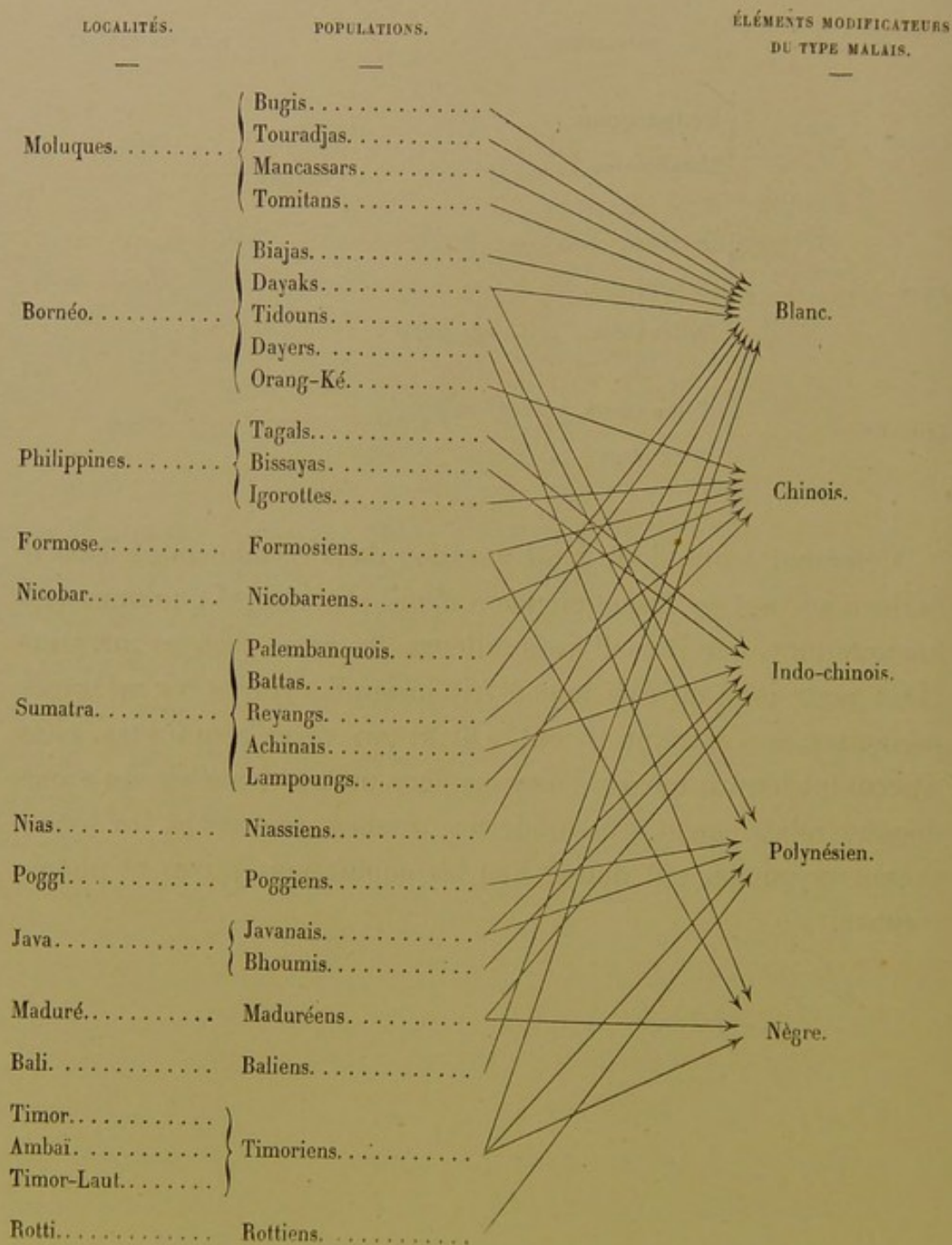
POPULATIONS À ÉLÉMENTS JUXTAPOSÉS (FAMILLE JAPONAISE).



L'élément blanc dont il est question dans ce tableau et dans le tableau suivant est essentiellement allophyle. Malgré quelques faits anatomiques, que j'ai indiqués ailleurs, les races aryanes me semblent avoir joué un rôle tout à fait insignifiant dans les mélanges ethniques de l'extrême Orient. Quant aux races sémitiques, elles n'accusent leur influence d'une manière un peu tranchée qu'à une époque relativement très-moderne, quelles que soient les hypothèses auxquelles ont donné lieu les populations juives et phéniciennes.

TABLEAU VIII.

POPULATIONS APPARTENANT AU GROUPE MALAYOU ORIENTAL
ET LEURS PRINCIPAUX RAPPORTS ANTHROPOLOGIQUES.



J'ai tracé ce tableau surtout à titre d'exemple, et pour donner une idée de la façon dont on peut comprendre les rapports entre les groupes humains les plus mélangés.

Les populations des archipels malais forment un *fouillis de races* diverses, au milieu desquelles, ainsi que je l'ai déjà dit, on rencontre, au moins à l'état de *témoins*, les éléments fondamentaux presque purs. Mêlés, fondus dans toutes les proportions les uns avec les autres, et aussi avec des races déjà métisses, ils ont donné naissance à une infinité de groupes qu'on a généralement trop confondus sous le nom unique de *race malaise*.

Les Malais, il est vrai, ont longtemps dominé et dominent encore sur bien des points; ils sont à peu près partout, au moins sur les rivages; ils présentent plus d'homogénéité. Mais ils sont très-loin de représenter toute la population. Il est même très-probable que cette race est la dernière venue, et qu'elle doit les avantages que je viens de signaler à la puissante impulsion qu'elle a reçue dans le ^{xiii}^e siècle, par suite de sa conversion à l'islamisme.

Quoi qu'il en soit, son homogénéité relative, et surtout les caractères en quelque sorte moyens qu'elle présente, en font un type bon à choisir comme terme de comparaison. En rapprochant d'elle les races qui l'environnent ou auxquelles elle se trouve mêlée, on voit celles-ci incliner tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre des éléments principaux qui ont concouru à la formation des races malaisiennes.

Par là même, on met plus en relief le caractère mixte de ces races; et on peut, en outre, les distinguer les unes des autres et en former des groupes subordonnés selon la nature de l'élément qui a modifié plus ou moins le fond malais. Les rapports anthropologiques apparaissent ainsi plus aisément, et permettront peut-être un jour d'aborder les questions de filiation, presque toujours fort difficiles, mais qui le sont ici plus qu'ailleurs.

Les anthropologistes reconnaîtront, d'ailleurs, bien vite que ce tableau est loin de contenir toutes les populations dont il s'agit.

J'ajouterai que je suis aussi fort loin de regarder comme définitivement acquis tous les rapprochements indiqués. Les appréciations de cette nature sont toujours bien difficiles, surtout pour celui qui n'a pas vu par lui-même. J'appelle donc d'une manière toute spéciale, sûr ce point, les observations et les critiques bienveillantes de mes confrères voyageurs.

TABLEAU IX.

GRANDES RACES MIXTES SE RATTACHANT PLUS OU MOINS AU TRONC JAUNE
(NOUVEAU CONTINENT).

	FAMILLES.	GROUPES.	POPULATIONS.
Amérique septentrionale.	Esquimale.	{ Esquimau. Namello.	Groënlandais. Aléoutes.
	Athabascane.		Colombiens.
	Orégonienne.		Chinouks.
	Californienne.	{ Continental. Péninsulaire.	Néo-Californiens. Californiens.
	Puébléenne.	{ Paduca. Moqui.	Comanches. Moquis.
	Mexicaine.	{ Mexicain. Guatémalien.	Mexicains. Rabinaliens.
	Peau-Rouge.	{ Lénape. Iroquois.	Delawares. Hurons.
	Tsalakié.		Cherokees.
	Natchez.		Choctaws.
	Kreck.		Séminoles.
	Siou.		Osages.
	Antisienne.		Yurakarès.
	Araucanienne.		Aucas.
Amérique méridionale.	Péruvienne.		Quichuas.
	Pampéenne.	{ Tehuelche. Toba.	Patagons. Abipones.
	Chiquitéenne.		Chiquitos.
	Moxéenne.		Moxos.
	Guaranié.	{ Galibi. Aymoré.	Guaranis. Botocudos.
	Charruane.		Charruas.

Je dois faire les réserves les plus formelles pour l'avenir au sujet de ce tableau, plus encore qu'au sujet des précédents. Les matériaux d'une étude personnelle et positive m'ont ici fait défaut plus qu'ailleurs. Je ne puis donc tenter d'indiquer pour les races américaines, comme je l'ai fait pour les races malaisiennes, avec quelque détail, les rapports qui existent entre ces populations mixtes et les types fondamentaux. Je me borne à signaler quelques faits généraux.

Et d'abord on peut remarquer sur ce tableau l'absence de quelques populations, ordinairement réunies aux autres races américaines (*Koluches*, etc.). On les retrouvera plus loin parmi les races blanches, dont j'ai cru devoir les rapprocher pour des raisons indiquées plus haut.

Il me semble difficile de mettre en doute la présence de l'élément blanc pur ou presque pur en Amérique. On ne peut guère plus méconnaître son empreinte dans un certain nombre de populations de l'Amérique septentrionale, au premier rang desquelles je placerai la famille des Peaux-Rouges tout entière; dans l'Amérique méridionale, la famille antisienne présente le même caractère, mais à un degré peut-être moins prononcé.

Le type jaune domine chez les populations nord-américaines, dans les familles athabascane, orégonienne, etc. Il se montre d'une manière non moins prononcée chez plusieurs familles sud-américaines, surtout dans la famille guaranie, dont un groupe, celui des Botocudos, rappelle presque complètement les populations chinoises et indo-chinoises.

Depuis l'époque de la conquête, le type nègre n'a pas été retrouvé en Amérique à l'état de pureté. Certaines tribus californiennes paraissent pourtant en être assez voisines. L'influence du sang noir se montre très-accusée, par la couleur, chez les Charruas. Elle paraît avoir caractérisé également les Yamassés de la Floride.

J'ai partagé les races américaines en races nord-américaines et sud-américaines; mais il me paraît évident que cette division devra

disparaître à mesure que nos connaissances s'accroîtront. On ne peut méconnaître les ressemblances que présente le type de certaines populations puébléennes avec les portraits des anciens Incas. D'autre part, quelques faits attestent que la population des *Pueblos* a atteint le Pérou. En somme, c'est surtout par l'Amérique du Nord que s'est peuplée l'Amérique du Sud, et le moment viendra certainement où des rapprochements, aujourd'hui prématurés ou impossibles, ressortiront avec évidence.

En Amérique, comme dans l'ancien monde, il est des points où se sont rencontrées et mêlées une foule de populations et de races. Tel est, en particulier, le plateau de l'Anahuac et le Mexique proprement dit. L'étude du squelette et l'Histoire concordent pour montrer que presque toutes les races de l'Amérique du Nord, à l'exception des familles esquimale et peau-rouge, ont successivement envahi ce point remarquable. La famille mexicaine représente donc une population métisse et mixte au plus haut degré. Toutefois, la ressemblance générale des races envahissantes qui sont entrées comme éléments dans cette population, lui a permis de conserver une assez grande homogénéité, accusée en particulier par le caractère des têtes osseuses.

TABLEAU X.

RACES BLANCHES PURES OU REGARDÉES COMME TELLES.

TRONC.	BRANCHES.	RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPE.	POPULATIONS.
Blanc ou Caucasique.	Allophyle.	Tchoude.	Esthonienne.		Esthoniens.
			Votiaque.		Votiaks.
			Miao.		Miao-tsé.
		Aïno.	Boréal.		Aïnos.
			Méridional.		Kubus.
		Tchouktchi.			Tchouktchis.
			Goloutche.		Koluches.
		Caucasien.	Géorgienne.		Géorgiens.
			Circassienne.		Tcherkesses.
		Euskarien.			Basques.
	Sémitique.	Sémite.	Chaldéenne.		Hébreux.
			Arabique.	Himyarite.	Yéméniens.
				Arabe.	Arabes.
		Amara.			Abyssins.
		Libyen.	Amazygh.	Kabyle.	Kabyles.
				Imouchar.	Touaregs.
			Égyptienne.		Égyptiens.
		Indo-iranien.	Indoue.	Mamogi.	Siapochs.
				Brahmanique.	Indous.
		Helléno-latine.		Hellène.	Greks.
				Latin.	Romains.
	Aryane.	Slave.			Polonais.
		Celte.	Germanique.	Scandinave.	Suédois.
				G. du Nord.	Hanovriens.
				G. du Sud.	Bavarois.
		Celtique.		Insulaire.	Irlandais.
				Continental.	Bas-Bretons.

Pas plus que les précédents, ce tableau ne peut être encore ni complet ni définitif. Comme eux, il comprend des races dont le sang est plus ou moins mélangé d'éléments étrangers; mais, en outre, il prête à quelques observations spéciales que je vais résumer brièvement.

Dès 1858, j'avais signalé à mes auditeurs l'existence d'un élément blanc qui se montrait d'une manière plus ou moins évidente sur plusieurs points de l'aire attribuée aux peuples jaunes; élément qu'on retrouvait parfois pur ou presque pur jusqu'au cœur des grands archipels asiatiques, et qu'on pouvait suivre jusque sur les côtes d'Amérique. C'est à lui que je rapporte la plupart des populations de la branche allophyle. Les petites familles dont se compose cette division du tronc blanc me semblent être des *témoins* d'une grande formation anthropologique aujourd'hui dispersée et fondue, pour la plus grande part, dans d'autres races. C'est surtout par ce rameau que s'opère la transition entre les Jaunes et les Blancs. Dans les contrées arctiques il est extrêmement difficile, dans l'état actuel de la science, d'établir une ligne de démarcation; et, à elles seules, les races turques nous conduisent, par nuances insaisissables, du Blanc au Jaune ou réciproquement.

Je n'ai pas fait figurer ici, parce qu'ils me semblaient par trop restreints, quelques très-petits groupes peu connus, mais dont la signification n'en est pas moins considérable au point de vue de la dispersion des races blanches. Je mentionnerai seulement les Tinguianès, les prétendus Esquimaux blancs de Charlevoix et de Graa, les Lee-Panis, etc. Qu'il s'agisse de *témoins* ou d'*éclaboussures*, ces petites populations prouvent que les Blancs ont pénétré sur bien des points, et dans des contrées qu'on croyait leur avoir été fermées avant l'arrivée des Européens modernes. Par conséquent, ils nous autorisent à ne pas reculer devant la pensée d'un croisement possible chez les populations qui nous présentent des caractères mixtes les rapprochant de la race blanche, bien qu'elles appartiennent foncièrement à un type différent.

Les exemples que j'ai cités dans quelques-uns des tableaux précédents suffisent pour rappeler que le type blanc s'est croisé avec les deux autres. Je me borne à ajouter que certaines populations placées dans le tableau X présentent à un haut degré les traces de ce croisement (*Abyssins*). J'ajouterai que, plus peut-être que partout ailleurs, nous aurions à constater chez les peuples blancs le mélange des races secondaires, et que ces mélanges sont souvent d'autant plus complexes que ces peuples sont plus haut placés dans l'échelle de la civilisation. En Afrique, l'Abyssinie, l'Égypte, pourraient être citées comme exemple; et à peine est-il besoin de rappeler que les populations européennes actuelles sont le produit de croisements dont nous ne pouvons encore préciser complètement ni le nombre ni la proportion, mais qui sont à coup sûr fort nombreux.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Le titre même de cette partie de mon travail suffit pour faire comprendre que je n'ai pas eu l'intention de donner ici une bibliographie complète. Je me suis borné à signaler quelques-unes des publications plus ou moins étendues relatives à chacune des questions traitées dans les divers chapitres de l'ouvrage.

Toutefois une partie de ces notes est sérieusement détaillée; c'est celle qui est relative aux *Bulletins* et *Mémoires* de la Société d'Anthropologie. J'ai cherché à en faire le dépouillement aussi complet que possible. Il y avait là de ma part un acte de justice envers des collègues dont je regrette de n'avoir pu citer les noms dans le texte aussi souvent qu'ils l'auraient mérité; et les recherches du lecteur désireux d'étudier leurs travaux en seront facilitées.

Quoique les travaux faits en France soient l'objet spécial de ce rapport, je n'ai pas hésité à signaler un certain nombre de publications faites à l'étranger, lorsqu'elles avaient un intérêt direct et sérieux pour les questions que j'ai eu à examiner.

J'ai dû aussi, dans bien des cas, remonter au delà de la période qu'embrasse plus particulièrement ce rapport et compléter sur quelques points les indications insérées dans la première partie. Il est évident par exemple qu'en indiquant les sources à consulter pour la question de l'antiquité de l'Homme, je ne pouvais me dispenser de citer les noms et les écrits de MM. Tournal, de Christol, Schmerling, etc.

Il me reste à exprimer le regret de n'avoir pu présenter ces notes, tout incomplètes qu'elles sont, dans un ordre plus méthodique. Mais le temps m'a manqué et je n'ai pu que les imprimer à peu près comme elles avaient été prises.

PREMIÈRE PARTIE.

APERÇU HISTORIQUE.

Cet aperçu historique étant en partie bibliographique (voir particulièrement les pages 38 et suivantes), je n'ai rien eu à y ajouter ici à ce point de vue.

DEUXIÈME PARTIE.

QUESTIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER.

PLACE DE L'HOMME PARMI LES ÊTRES VIVANTS.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : GRATIOLET, Observations sur la microcéphalie.

Tome II : PRUNER-BEY, Note sur le Règne humain; — BOUDIN, Note sur les aptitudes religieuses des races; — BERT, Sur le Règne humain.

Tome V : ALIX, Rapport sur un mémoire de M. Thompson; — PRUNER-BEY, La religiosité est-elle un caractère humain? — GRATIOLET, Sur la région du front chez l'Homme et chez les Singes anthropomorphes.

Tome VI : SCHAAFFHAUSEN, Sur les rapports entre les Singes anthropomorphes et l'Homme; — PRUNER-BEY, L'Homme et l'animal; — DEFERT, Rapport sur la Revue anthropologique de Londres; — LÉTOURNEAU, De la religiosité et des religions au point de vue anthropologique; — BERTILLON, Sur la non-existence d'une caractéristique de l'espèce humaine; — SIMONOT, L'Homme a-t-il le droit de s'isoler de l'animalité? — LAGNEAU, Sur la religiosité; — BROCA, Note sur les caractères de l'Homme et des animaux; — DELASIAUVE, Note sur l'imagina-

tion; — PRAT, De la sociabilité et de la religiosité considérées comme caractères anthropologiques.

Tome I, 2^e série: COUDEREAU, Sur l'intelligence et ses rapports avec l'instinct; — BROCA, Discours sur l'Homme et les animaux; — PRUNER-BEY, Note sur quelques points de l'organisation de l'Homme et des Singes; — MARTIN DE MOUSSY, La religiosité est-elle un des caractères spéciaux du genre humain? — GAUSSIN, Intelligence de l'Homme et des animaux; — ROUJOU, Perfectibilité des animaux; — ALIX, Sur les facultés de l'âme et sur le Règne humain; — ROCHET, Exposé analytique des principaux caractères qui tendent à séparer l'Homme des animaux; — LÉTOURNEAU, Sur la méthode qui a conduit à établir le Règne humain; — DE QUATREFAGES, Note sur la religiosité considérée comme attribut du Règne humain; — VOISIN, Sur les caractères distinctifs de l'Homme et des animaux; — DALLY, Sur l'Homme et les animaux; — DEFERT, De la perfectibilité organique de l'Homme comme caractéristique naturelle; — LIÉTARD, Sur l'état dit *état sauvage*; — COUDEREAU, Sur la religiosité comme caractéristique.

P. GRATIOLET et E. ALIX. — Recherches sur l'anatomie du *Troglodytes Aubryi* (*Nouvelles Archives du Muséum*, t. II).

ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Histoire naturelle générale des Règnes organiques.

A. DE QUATREFAGES. — Unité de l'espèce humaine.

FLOURENS. — De l'instinct et de l'intelligence des animaux; — Histoire des travaux de Buffon.

SERRES. — Le Règne humain (leçon rédigée par M. Déramond).

FÉE. — Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux; — Lettre à Is. Geoffroy sur l'adoption d'un Règne humain, l'unité de l'espèce humaine et les ethnographes des États-Unis.

J. B. ROUSSEAU. — Des caractères distinctifs de l'espèce humaine.

CASTAING. — Classification de l'Homme dans la nature (*Revue Orientale et Américaine*, t. II et VI).

LORTET. — De l'Homme dans ses rapports avec la nature.

P. DE FILIPPI. — L'Homme et le Singe.

LIVINGSTONE. — Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe.

CASALIS. — Les Bassoutos.

LYELL. — L'ancienneté de l'Homme prouvée par la géologie.

T. ARBOUSSET et F. DAUMAS. — Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap.

T. H. HUXLEY. — Evidence as to Man's place in nature.

PRUNER-BEY. — Der Mensch in Raume und in der Zeit.

Th. WAITZ. — Introduction to Anthropology (*Anthropologie der Naturvölker*, t. I, trad. by Fr. COLLINGWOOD).

CHAPITRE II.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

LA PEYRÈRE (Peyrerius). — *Systhema theologicum ex Preadamitorum hypothesis*.

BUFFON. — Histoire naturelle.

LAMARCK. — Philosophie zoologique.

CUVIER. — Règne animal.

HUMBOLDT. — Cosmos.

MÜLLER. — Manuel de Physiologie.

FLOURENS. — Histoire des travaux de Buffon.

CHEVREUL. — Rapport sur l'Ampélographie de M. le comte Odart.

P. LUCAS. — Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle.

BROCA. — Recherches sur l'hérédité animale.

GODRON. — De l'espèce et des races dans les êtres organisés.

EUDELIN. — De l'espèce et de sa fixité.

VERLOT. — Sur la production et la fixation des variétés dans les plantes d'ornement.

Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Histoire naturelle des Règnes organiques.

C. DELVAILLE. — Leçons faites à la Faculté des sciences par M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire.

SANSON. — Économie du bétail.

DARWIN. — Origine des espèces.

FÉE. — De l'espèce, à propos de l'ouvrage de M. Darwin.

VIREY. — Histoire du genre humain.

A. DESMOULINS. — Histoire naturelle des races humaines.

BORY DE SAINT-VINCENT. — L'Homme.

Comte EUSÈBE DE SALLES. — Histoire générale des races humaines.

Comte DE GOBINEAU. — Essai sur l'inégalité des races humaines.

HOLLARD. — De l'Homme et des races humaines.

A. DE BELLECOMBE. — Polygénisme et monogénisme.

DESCHAMPS. — Étude des races humaines.

G. POUCHET. — De la pluralité des races humaines.

CLAVEL. — Les races humaines.

- BRIÈRE DE BOISMONT. — Recherches sur l'unité du genre humain.
- A. MAURY. — La Terre et l'Homme; — Observations sur une note de M. d'Abbadie (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1855).
- SERRES. — Cours résumé par M. Esquiros (*Revue des Deux-Mondes*, 1845).
- A. DE QUATREFAGES. — Unité de l'espèce humaine.
- LADÉVI-ROCHE. — De l'unité des races humaines d'après les données de la psychologie et de la physiologie.
- DELOCHE. — De l'unité ou de la pluralité de l'espèce humaine.
- L. GIRAUD. — L'unité de l'espèce humaine d'après les travaux récents.
- BOUCHER DE PERTHES. — Nègre et Blanc.
- LEREBoullet. — Esquisses zoologiques sur l'Homme.
- TRÉMAUX. — Origine et transformations de l'Homme.
- CHAGOT. — Opinion générale sur l'origine et la nature des races humaines (*Nouvelles Annales des voyages*, 1860).
- PRICHARD. — Researches into the physical history of Mankind.
- LAWRENCE. — Lectures on physiology, zoology and the natural history of Man.
- C. NOTT et R. GLIDDON. — Types of Mankind; — Indigenous races of the earth.
- D'ABBADIE. — Note sur l'ouvrage intitulé *Types of Mankind* (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1855).
- KNOX. — The races of Men.
- CABELL. — The testimony of modern science to the unity of Mankind.
- T. SMITH. — The unity of the human races.
- Ch. PICKERING. — The races of Man.
- HAMILTON SMITH. — The natural history of the human species.
- J. LUBBOCK. — L'Homme avant l'histoire.
- LYELL. — L'ancienneté de l'Homme prouvée par la géologie.
- C. VOGT. — Leçons sur l'Homme.
- T. WAITZ. — Introduction to Anthropology (*Anthropologie der Naturvölker*, t. I).
- D'OMALIUS D'HALLOY. — Discours prononcé à la séance publique de la classe des sciences (1866).

CHAPITRE III.

FORMATION DES RACES VÉGÉTALES ET ANIMALES. — HÉRÉDITÉ ET MILIEU. — APPLICATIONS À L'HOMME.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I: PÉRIER, Sur les croisements ethniques; — DE QUATREFAGES, Obser-

ventions sur le mémoire de M. Périer; — Martin de MOUSSY, Note sur les populations créoles de l'Amérique du Sud; — BROCA, Note sur les modifications de la race anglaise et autres.

Tome II : RAMEAU, Documents sur le Canada; — LANDRY, Documents sur le Canada; — PÉRIER, Sur l'hérédité des caractères accidentels; — Martin de MOUSSY, Note sur les animaux domestiques redevenus sauvages dans les plaines de la Plata; — LAGNEAU, Note sur l'hérédité de certaines anomalies; — BROCA, Note sur l'hérédité des lésions artificielles et des anomalies; — RAMEAU, Note sur les modifications subies par les Européens transportés en Amérique.

Tome III : PRUNER-BEY, Questions relatives à l'Anthropologie générale.

Tome IV : PRUNER-BEY, Instructions pour le Chili; Note sur l'influence du climat et de la nourriture sur la coloration de la peau; — BROCA, Note relative à l'influence du climat sur la coloration; — DE JOUVENCEL, Note historique sur les Touaregs; — PRUNER-BEY, Note sur les variétés que présente la couleur de la peau dans les différents rameaux d'une même race; — GIRALDÈS, Note sur les changements de coloration des individus; — DE QUATREFAGES, Note sur les actions de milieu en général; — TRÉLAT, Note sur la différence de persistance des caractères; — SIMONOT, Sur les caractères de quelques populations du Sénégal; — AUBURTIN, Note sur la signification des caractères des groupes éloignés d'une même race; — DE QUATREFAGES, Note sur l'influence des milieux; — BERTILLON, De la méthode dans l'Anthropologie, à propos de l'influence des milieux sur la coloration des téguments; — DE QUATREFAGES, Observations sur le mémoire précédent; — SANSON, Note sur la nature de la race et sur l'étendue des actions de milieu; — PRUNER-BEY, Réponse aux critiques de M. Bertillon; — TRÉLAT, Observations sur l'hérédité et les actions de milieu; — SIMONOT, Rapport sur un mémoire de M. l'abbé Santamaria relatif à l'origine des peuples du Sénégal français; — BERTILLON, Réfutation des réponses de MM. de Quatrefages et Pruner-Bey; — DE QUATREFAGES, Sur l'influence des milieux; — PRUNER-BEY, Réponse à la communication de M. Bertillon; — SANSON, Remarques sur la note de M. de Quatrefages; — DE QUATREFAGES, Documents relatifs au bœuf *gnato* et à la déformation du crâne des poules huppées; — Martin de MOUSSY, Note sur la non-existence des bœufs de race *gnata* à Buenos-Ayres; — BONTÉ, Résumé analytique des faits produits à l'appui des influences des milieux; — DALLY, Note sur l'indépendance qui existe entre les doctrines monogénistes ou polygénistes et la question de l'action des milieux.

Tome V : SIMONOT, L'acclimatement et l'acclimatation.

Tome VI : SANSON, Sur la notion de la race en général.

Tome I, 2^e série : ROCHET, Sur les caractères de l'espèce et sur ceux de la race dans l'espèce humaine; — SANSON, Sur la caractéristique de l'espèce et de la race; — LARTET, Note sur l'origine récente du cerf de Corse; — DE MORTILLET, Quelques considérations sur l'espèce; — GAUSSIN, Sur la notion de l'espèce et de la race; — SANSON, Réponse à MM. Gaussin et de Mortillet; — LAGNEAU, Observations sur la notion de l'espèce et de la race.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome II : BROCA, Rapport sur les travaux de la Société.

LAMARCK. — Philosophie zoologique.

BORY DE SAINT-VINCENT. — Article CRÉATION (*Dictionnaire classique d'histoire naturelle*).

G. CUVIER. — Règne animal.

FR. CUVIER. — Article CHIEN (*Dictionnaire des sciences naturelles*).

SANSON. — Économie du bétail; Principes généraux de zootechnie.

Alph. DE CANDOLLE. — Géographie botanique.

MAUPIED. — Dieu, l'Homme et le Monde.

GODRON. — De l'espèce et des races dans les êtres organisés.

IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Histoire générale des Règnes organiques; — Histoire générale et particulière des anomalies; — article MONSTRUOSITÉ (*Dictionnaire classique d'histoire naturelle*).

VERLOT. — Sur la production et la fixation des variétés dans les plantes d'ornement.

LACORDAIRE. — Une Estancia (*Revue des Deux-Mondes*, 1833).

ÉLISÉE RECLUS. — Quelques mots sur la Nouvelle-Grenade (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1859).

L. VILMORIN. — Notices sur l'amélioration des plantes pour le semis.

DE QUATREFAGES. — Unité de l'espèce humaine; — Nègres mélanésien (*Gazette médicale de Paris*, 1862).

C. NOTT et R. GLIDDON. — Types of Mankind.

DARWIN. — Origine des espèces.

FÉE. — Le Darwinisme.

RADAU. — Études de climatologie; la lumière considérée comme élément du climat (*Revue des Deux-Mondes*, 1866).

SAINT-LAGER. — Études sur les causes du crétinisme.

MOREL. — Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine.

CHAPITRE IV.

CANTONNEMENT PRIMITIF DE L'ESPÈCE HUMAINE. — CENTRE
DE CRÉATION HUMAIN.

BUFFON. — Histoire naturelle.

BORY DE SAINT-VINCENT. — L'Homme; — article GÉOGRAPHIE (*Dictionnaire classique d'histoire naturelle*).

A. DESMOULINS. — Histoire naturelle des races humaines.

IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Histoire naturelle générale des Règnes organiques; — article MAMMIFÈRES (*Dictionnaire classique d'histoire naturelle*).

GERVAIS. — Histoire naturelle des Mammifères.

DESMAREST. — Article MAMMIFÈRES (*Dictionnaire de Déterville*).

GÉRARD. — Article GÉOGRAPHIE (*Dictionnaire universel d'histoire naturelle*).

BLAINVILLE. — Manuels de Malacologie et d'Actinologie.

MILNE-EDWARDS. — Histoire naturelle des Crustacés.

LACORDAIRE. — Introduction à l'Entomologie.

Ad. DE CANDOLLE. — Géographie botanique raisonnée.

A. MAURY. — La Terre et l'Homme.

AGASSIZ. — Sketch of the natural provinces of the animal world and their relation to the different types of Man (*Types of Mankind*).

D'OMALIUS D'HALLOY. — Discours prononcé à la séance publique de la classe des sciences (1866). (*Bulletins de l'Académie royale de Belgique*.)

PÉRIER. — Sur l'ethnogénie égyptienne (*Mémoires de la Société d'Anthropologie*, t. I).

A. DE QUATREFAGES. — Dix-huit leçons d'Anthropologie (*Revue des cours scientifiques*); — Unité de l'espèce humaine; — Coup d'œil sur la distribution géographique des animaux (*Leçons d'histoire naturelle*, par L. Doyère).

CHAPITRE V.

ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE. — L'HOMME FOSSILE.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : POUCHET, Sur les débris de l'industrie humaine attestant l'existence d'une race d'hommes contemporaine des animaux perdus; — IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, Note sur divers objets d'industrie primitive; — BROCA, Sur le développement intellectuel de la race qui a taillé les silex; — Hip. GOSSE, Sur les habitations lacustres de la Suisse et de la Savoie; — IS. GEOFFROY SAINT-

HILAIRE, Sur l'homme fossile; — Hipp. Gosse, Débris de l'industrie humaine trouvés dans le diluvium du bassin de Paris; Note sur divers objets d'industrie primitive.

Tome II : DE JOUVENCEL, Sur l'origine des puits naturels; — MARTINS, Sur l'existence de l'Homme à l'époque glaciaire.

Tome III : DELANOUÉ, De l'ancienneté de l'espèce humaine; — DE QUATREFAGES, Note sur les résultats de l'exploration des buttes de Saint-Michel-en-Lherm.

Tome IV : GARRIGOU, Crânes humains de la caverne de Lombrives; — DE QUATREFAGES, Annonce de la découverte d'une mâchoire humaine dans le diluvium d'Abbeville; — BROCA, Note sur l'opposition faite à l'authenticité de la mâchoire de Moulin-Quignon; — DE QUATREFAGES, Note sur la mâchoire de Moulin-Quignon; — PRUNER-BEY, Sur les caractères de l'homme primitif en Europe; — BROCA, Observations sur le même sujet; — PRESTWICH, Note sur les terrains de Moulin-Quignon; — SCHAAFFHAUSEN, Sur le crâne de Neanderthal; — PRUNER-BEY, Remarques sur la concordance d'une mâchoire provenant d'un brachycéphale de l'âge de fer avec celle de Moulin-Quignon; Description d'un crâne brachycéphale de l'âge de pierre; — DE QUATREFAGES, Réponse aux faux bruits répandus au sujet de la mâchoire de Moulin-Quignon; — VOGT, Sur le crâne brachycéphale du cône de la Tinière; — GARRIGOU, Découverte de deux mâchoires humaines dans la caverne de Bruniquel.

Tome V : Girard DE RIAILLE, Rapport sur un mémoire de M. de Baër intitulé : *De l'état primordial de l'Homme en Europe*; — ALIX, Rapport sur le mémoire de MM. Lartet et Christy intitulé : *Cavernes du Périgord; objets gravés et sculptés des temps préhistoriques dans l'Europe occidentale*; — BOUCHER DE PERTHES, Note sur les nouvelles découvertes faites à Moulin-Quignon; — Barnard DAVIS, De la valeur réelle de la forme spéciale d'un fragment de crâne trouvé dans la caverne de Neanderthal; — BOUCHER DE PERTHES, Nouvelles découvertes d'os humains dans le diluvium (1863-1864); — MEILLET, Sur les gisements de silex taillés de Pressigny-le-Grand; — PRUNER-BEY, Réplique à M. B. Davis au sujet du crâne de Neanderthal; Note sur un fragment de face très-prognathe recueilli par M. de Sambuci dans une caverne du Larzac (Aveyron); — GARRIGOU, Sur les crânes de la caverne de Lombrives.

Tome VI : DUPONT, Fouilles exécutées par ordre du gouvernement belge dans les cavernes de la province de Namur; — ROUJOU, Silex taillés de différents âges trouvés dans les environs de Paris; — DE MORTILLET, Sur les silex taillés de Pressigny-le-Grand; — PRUNER-BEY, L'Anthropologie en Espagne; — HAMY,

Sur les silex taillés de Châtillon, près Boulogne; — SCHAAFFHAUSEN, Note sur un opuscule de M. Fuhlrott relatif au crâne de Neanderthal.

Tome I, 2^e série : DE MORTILLET, Sur la classification des haches de pierre; — GARRIGOU, Note sur une plaque de schiste où se trouve gravée la représentation de l'Ours des cavernes.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome II : Procès-verbaux des séances du congrès réuni à Paris et à Abbeville pour traiter la question de la mâchoire de Moulin-Quignon.

CUVIER. — Discours sur les révolutions de la surface du globe.

TOURNAL. — Note sur la caverne de Bize, près Narbonne; — Considérations théoriques sur la caverne à ossements de Bize (*Annales des sciences naturelles*, 1828-1829); — Observations sur les ossements humains et les objets de fabrication humaine confondus avec des ossements de Mammifères appartenant à des espèces perdues (*Bulletin de la Société de Géologie*, 1831); — Considérations générales sur les phénomènes des cavernes à ossements (*Annales de Chimie et de Physique*, 1833).

DE CHRISTOL. — Note sur les ossements humains fossiles des cavernes de Gand, 1829.

Marcel DE SERRES. — Notice sur les cavernes à ossements du département de l'Aude, 1839.

SCHMERLING. — Recherches sur les ossements fossiles découverts dans les cavernes de la province de Liège, 1833.

LYELL. — L'ancienneté de l'Homme prouvée par la géologie; — *Appendice* au même ouvrage.

J. LUBBOCK. — L'Homme avant l'histoire.

C. VOGT. — Leçons sur l'Homme.

TRUTAT. — Du terrain quaternaire et de l'ancienneté de l'Homme, d'après les leçons professées au Muséum par M. d'Archiac.

TROYON. — Habitations lacustres des temps anciens et modernes.

MORLOT. — Études géologico-archéologiques en Danemark et en Suisse.

DESOR. — Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel.

BOUCHER DE PERTHES. — Antiquités celtiques et antédiluviennes.

LITTRÉ. — Y a-t-il eu des hommes sur la terre avant les dernières époques géologiques? (*Revue des Deux-Mondes*, 1858.)

GARRIGOU. — L'Homme fossile.

L. GRENIER. — L'Homme avant le déluge.

BOUCHER DE PERTHES. — Mâchoire humaine découverte à Abbeville dans un terrain non remanié (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1863).

DE QUATREFAGES. — Dix-huit leçons recueillies par M. Haliez (*Revue des cours scientifiques*, 1865); — Cinq Notes relatives à la mâchoire de Moulin-Quignon (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1863).

MILNE-EDWARDS. — Rapport sur les résultats fournis par une enquête relative à l'authenticité de la découverte d'une mâchoire humaine et de haches de silex, dans le terrain diluvien de Moulin-Quignon (*Comptes rendus*, etc. 1863).

ÉLIE DE BEAUMONT. — Notes sur l'âge géologique des terrains de Moulin-Quignon (*Comptes rendus*, etc. 1863).

PRUNER-BEY. — Examen de la mâchoire de Moulin-Quignon au point de vue anthropologique (*Comptes rendus*, etc. 1863).

HÉBERT. — Observations sur l'existence de l'Homme pendant la période quaternaire (*Comptes rendus*, etc. 1863).

J. GRAS. — Sur le diluvium de Saint-Acheul et le terrain de Moulin-Quignon (*Comptes rendus*, etc. 1863).

GARRIGOU. — Diluvium de la vallée de la Somme (*Comptes rendus*, etc. 1863).

NOTA BENE. Toutes les pièces relatives à la mâchoire de Moulin-Quignon ont été reproduites dans l'*Appendice* de la traduction française de l'ouvrage de Lyell.

BOUCHER DE PERTHES. — Vérification supplémentaire de l'authenticité de la mâchoire de Moulin-Quignon; — Rapport fait à la Société d'Émulation d'Abbeville sur les nouvelles découvertes d'os humains dans le diluvium de Moulin-Quignon en 1863 et 1864, avec pièces à l'appui.

DE QUATREFAGES. — Note sur les nouvelles découvertes de M. Boucher de Perthes (*Comptes rendus*, etc. 1864).

NOTA BENE. Ces pièces ont été réimprimées dans le troisième volume des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

DE VIBRAYE. — Note sur les ossements fossiles accompagnés d'une mâchoire humaine trouvés dans les grottes d'Arcy-sur-Yonne; — Quelques observations sur un article de la *Sentinelle du Jura*.

FAUDEL. — Note sur la découverte d'ossements fossiles humains dans le lehm alpin de la vallée du Rhin, à Éguisheim (Haut-Rhin). (*Annales des sciences naturelles*, 1866.)

COMBES. — Études géologiques sur l'ancienneté de l'Homme et sur sa coexistence avec divers animaux d'espèces éteintes.

P. GERVAIS. — De l'ancienneté de l'Homme.

P. GERVAIS et BRINKMANN. — La caverne de Bize et les espèces animales dont les débris y sont associés à ceux de l'Homme.

VAN BENEDEN et E. DUPONT. — Sur les ossements humains du trou du Frontal.

E. DUPONT. — Études sur trois cavernes de la Lesse; — Études sur les fouilles scientifiques exécutées pendant l'hiver 1865-1866.

SPRING. — Les hommes d'Engis et les hommes de Chauvaux.

Ed. DE VERNEUIL et L. LARTET. — Note sur un silex taillé trouvé dans le diluvium des environs de Madrid.

L. LARTET. — Poteries primitives et silex taillés des cavernes de la Vieille-Castille (*Revue archéologique*, 1866); — Note sur la découverte de silex taillés en Syrie (*Bulletin de la Société géologique*).

Ed. LARTET. — Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique sur un envoi de fossiles et d'objets d'archéologie primitive fait par la Société des sciences, agriculture et arts de Montauban; — Sur une ancienne statue humaine avec sépulture contemporaine des grands Mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique; — Sur l'ancienneté géologique de l'espèce humaine dans l'Europe occidentale (*Annales des sciences naturelles*, 1860); — Nouvelles recherches sur la coexistence de l'Homme et des grands Mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique (*Annales des sciences naturelles*, 1861).

Alph. MILNE-EDWARDS. — De l'existence de l'Homme pendant la période quaternaire dans la grotte de Lourdes (Hautes-Pyrénées). (*Annales des sciences naturelles*, 1862.)

Ed. LARTET et CHRISTY. — Cavernes du Périgord.

A. DE GOURGUES. — Foyers divers de silex taillés, en Périgord.

J. EVANS. — Instruments de silex dans le diluvium.

HUSSON. — Origine de l'espèce humaine dans les environs de Toul.

BOURGEOIS et DELAUNAY. — Notice sur la grotte de la Chaise.

CHANTRE. — Stations lacustres du lac de Paladru (*Matériaux pour l'histoire de l'Homme*, 1867).

J. COCCHI. — Dell' eta della pietra all isola d'Elba.

PEREIRA DA COSTA. — Da existencia do Homem em epochas remotas no valle do Tejo.

CHAPITRE VI.

PEUPLEMENT DU GLOBE. — MIGRATIONS.

F. DE BROTONNE. — Histoire de la filiation et des migrations des peuples.

X... — L'exode des Tartares Kalmouks (*Revue britannique*, 1854).

FR. LACROIX. — Histoire des régions circompolaires.

RAFN. — Antiquitates americanæ.

GOSSE. — Sur un crâne déformé de Nahoa trouvé dans la vallée de Ghovel (Mexique). (*Bulletins de la Société d'Anthropologie*, t. III).

E. BEAUVOIS. — Découvertes des Scandinaves en Amérique, du XII^e au XIII^e siècle (*Revue Orientale et Américaine*, t. I).

C. SCHOEDEL. — Étude sur l'antiquité américaine (*Revue Orientale et Américaine*, t. VII).

A. CASTAING. — Des origines américaines (*Revue Orientale et Américaine*, 2^e série, t. I).

DE SARTIGES. — Lettre sur deux vases péruviens antérieurs à la conquête, et portant la représentation d'éléphants armés de tours (*Revue Orientale et Américaine*, 2^e série, t. I).

EMM. DOMENECH. — L'Amérique avant sa découverte (*Revue Orientale et Américaine*, 2^e série, t. I).

A. BONTÉ. — Recherches faites et à faire sur l'origine de la race mexicaine indigène (*Revue Orientale et Américaine*, 2^e série, t. I).

MARTIN DE MOUSSY. — De l'unité de la race américaine (*Revue Orientale et Américaine*, 2^e série, t. I).

JOSE PEREZ. — Sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique (*Revue Orientale et Américaine*, t. VII et suiv.).

A. DE GOBINEAU. — Essai sur l'inégalité des races humaines.

BRASSEUR DE BOURBOURG. — Histoire des nations civilisées du Mexique; — Relation des choses du Yucatan; — Quelques traces d'une émigration de l'Europe septentrionale en Amérique; — Lettre adressée à M. C. C. Rafn.

HECKEWELDER. — Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes.

JULIEN. — Courants et révolutions de l'atmosphère et de la mer (résumé des travaux du commodore Maury).

BOURGOIS. — Réfutation du système des vents de M. Maury.

P. DE KERHALLET. — Considérations générales sur l'Océan Pacifique.

LYELL. — Principles of geology.

FORSTER. — Second voyage de Cook.

DUMONT D'URVILLE. — Voyage de l'*Astrolabe*.

MARINER. — An account of the natives of the Tonga islands.

ELLIS. — Polynesian Researches.

MOERENHOUT. — Voyages aux îles du Grand Océan.

SIR G. GREY. — Polynesian Mythology.

THOMSON. — The story of New-Zeeland.

H. SMITH. — The natural history of the human species.

CH. PICKERING. — The races of Man.

O. HALE. — United States exploring expedition during the years 1838-1842.

J. REMY. — Ka Moololo Hawai.

GAUSSIN. — Du dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises et en général de la langue polynésienne.

A. DE QUATREFAGES. — Unité de l'espèce humaine; — Les Polynésiens et leurs migrations; — Dix-huit leçons (*Revue des cours scientifiques*).

CHAPITRE VII.

ACCLIMATATION.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BAILLARGER, BROWN-SEQUAR, VERNEUIL, BERTILLON, DELASIAUVE, Discussion du mémoire de M. Boudin; — DE ROCHAS, MARTIN DE MOUSSY, Sur les fièvres intermittentes dans l'hémisphère sud; — BERCHON, GIRARD et HUARD, Documents sur le Sénégal.

Tome III : CHAIX, Note sur quelques-uns des faits qui ont été mis en discussion dans le sein de la Société; — BERCHON, GIRARD et HUARD, Nouveaux documents sur le Sénégal; — BOUDIN, Sur l'acclimatation dans les pays tropicaux; — RAMEAU, Notes sur les modifications éprouvées par les Européens transplantés en Amérique; — TRÉLAT, Rapport sur le dépérissement des races indigènes de l'Océanie et de la Guyane; — BROCA, DE CASTELNAU, DE QUATREFAGES, BOUDIN, RUFZ, BERTILLON, GRATIOLET, Notes à propos de ce rapport; — PÉRIER, Note sur le dépérissement de diverses races indigènes; — BERTILLON, DE QUATREFAGES, VERNEUIL, BROCA, RAMEAU, Notes sur la même question; — BOUDIN, Note sur la dépopulation de certaines contrées.

Tome IV : PRUNER-BEY, Instructions pour le Chili.

Tome V : BERTILLON, Sur l'acclimatement; — SIMONOT, Sur l'acclimatement et l'acclimatation; — BERTILLON, LE ROY DE MÉRICOURT, SANSON, BROCA, Discussion du mémoire de M. Simonot; — BOUDIN, Sur le prétendu acclimatement du Blanc et du Nègre aux Antilles; — BERTILLON, SIMONOT, MARTIN DE MOUSSY, CARLIER, Discussion du mémoire de M. Boudin; — BOUDIN, DE MÉRICOURT, Dépopulation des îles Sandwich; — BOUDIN, BERTILLON, Sur l'acclimatement des Espagnols aux Antilles; — MARTIN DE MOUSSY, Reproduction naturelle de la race caucasique dans l'Amérique du Sud; — BOUDIN, DE QUATREFAGES, DE MÉRICOURT, Discussion de la note de M. de Moussy.

Tome VI : GIRARD DE RIAILLE, De l'acclimatement de la race blanche dans l'Inde orientale.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BOUDIN, Du non-cosmopolitisme des races humaines.

TOUCHARD. — Quelques observations générales sur le développement comparé de la face chez le Blanc et chez le Nègre.

ROULIN. — Sur quelques changements observés chez les animaux domestiques transportés dans le nouveau continent (*Mémoires des savants étrangers*, t. VI).

IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Acclimatation et domestication des animaux utiles.

KNOX. — The races of Men.

DE BLOSSEVILLE. — Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie.

RAMEAU. — La France aux colonies.

YVAN. — De France en Chine.

MOREL. — Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine.

LÉVY. — Traité d'hygiène.

BOUDIN. — Traité de géographie et de statistique médicales.

MARTIN et FOLEY. — Histoire statistique de la colonisation algérienne.

BERTILLON. — Article ACCLIMATEMENT (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*).

DU HAILLY. — Les Antilles françaises en 1863 (*Revue des Deux-Mondes*, 1863).

DE QUATREFAGES. — Dix-huit leçons (*Revue des cours scientifiques*); — Rapport sur l'ouvrage de M. Duval intitulé : *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIX^e siècle* (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1863).

CHAPITRE VIII.

ORIGINE DE L'HOMME. — HOMME PRIMITIF. — HOMME FOSSILE. —

PREMIÈRES ORIGINES EUROPÉENNES.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : GRATIOLET, Observations sur la microcéphalie dans ses rapports avec la question du genre humain et du parallèle des races; — DE BAËR, Sur la forme du crâne des Romains rhétiques; — LAGNEAU, Les Gaëls et les Celtes.

Tome II : LAGNEAU, Ethnologie de la France.

Tome III : BROCA, Sur les caractères du crâne des Basques; — MORPAIN, Considérations générales sur les tombes celtiques de l'Alsace; — BERT, Sur le Règne humain.

Tome IV : PRUNER-BEY, Les Basques sont-ils dolichocéphales ou brachycéphales? — LAGNEAU, Origines des Basques; — BROCA, Sur les crânes basques;

— PRUNER-BEY, LAGNEAU, BERTILLON, GRATIOLET, DE QUATREFAGES, Notes sur le même sujet; — DE QUATREFAGES, Note au sujet de la mâchoire de Moulin-Quignon; — BROCA, Observations sur le même sujet; — PRUNER-BEY, Rapports de l'homme de Moulin-Quignon avec les Grisons rhétiques; — BROCA, Sur l'antiquité relative des types dolichocéphales et brachycéphales; — SCHAAFFHAUSEN, Sur le crâne de Neanderthal; — PRUNER-BEY, Observations sur le crâne de Neanderthal; Remarques sur la concordance d'une mâchoire provenant d'un brachycéphale de l'âge de fer avec celle de Moulin-Quignon; Description d'un crâne brachycéphale de l'âge de pierre; — MICHEL, Sur la parenté des Égyptiens, des Berbers et des Basques; — PRUNER-BEY, Observations sur le contenu de la lettre de M. Michel; — VOGT, Sur le crâne brachycéphale de la Tinière; — PRUNER-BEY, Réponse aux observations de M. Vogt; — GARRIGOU, Découverte de deux mâchoires humaines dans la caverne de Bruniquel.

Tome V : ALIX, Rapport sur un mémoire de M. Thompson; — GRATIOLET, Sur la région du front chez l'Homme et chez les Singes anthropomorphes; — DE BAËR, De l'état primordial de l'Homme en Europe; — J. TURNHAM, Crâne du *long barrow* de Dinnington; — ALIX, Rapport sur l'ouvrage de MM. Rütimayer et Hiss intitulé *Crania Helvetica*; — NICOLUCCI, Sur quelques crânes phéniciens trouvés dans la nécropole de Tharros (Sardaigne); — B. DAVIS, De la valeur réelle de la forme spéciale d'un fragment de crâne trouvé à Neanderthal; — PRUNER-BEY, Réplique à M. Davis au sujet du crâne de Neanderthal; — HISS, Sur la population rhétique; — PRUNER-BEY, Sur une face très-prognathe d'un crâne de l'âge de pierre, trouvé par M. de Sambuci dans une caverne du Larzac (Aveyron); — GRATIOLET, Observations sur cette communication; — GARRIGOU, Sur les crânes de la caverne de Lombrives.

Tome VI : SCHAAFFHAUSEN, Sur les rapports entre les Singes anthropomorphes et l'Homme; — GRATIOLET, Note sur le même sujet; — BROCA, Observations sur les communications de MM. Gratiolet et Schaaffhausen; — ALIX, Réponse aux attaques dirigées contre M. Gratiolet par M. Vogt, dans la préface de ses *Leçons sur l'Homme*; — PRUNER-BEY, L'Homme et l'animal; — SCHAAFFHAUSEN, Opuscule de M. Fuhlrott sur l'homme fossile; — PRUNER-BEY, Types crâniens des cavernes du Larzac; — SCHAAFFHAUSEN, Description du crâne d'un ancien Germain; — DUPONT, Fouilles exécutées par ordre du gouvernement belge dans les cavernes de la province de Namur (Belgique); — BROCA, Observations à ce sujet; — PRUNER-BEY, Sur les crânes tongouses; — VAN DÜBEN, Sur les crânes de l'âge de pierre en Suède; — PRUNER-BEY, L'Anthropologie en Espagne; — BEDDOË, Sur les crânes de Finnois et de Suédois; — PRUNER-BEY,

Anciens crânes des types ligure et celtique; — BONTÉ, Examen du travail de M. GAUSSIN sur la craniométrie; — GAUSSIN, Réponse à M. Bonté; — HISS, Réponse à M. Bonté au sujet des types crâniens Hohberg et Disentis; — BROCA, Sur un moyen de mesurer l'angle sphénoïdal sans ouvrir le crâne.

Tome I, 2^e série: COUDEREAU, Sur l'intelligence et ses rapports avec l'instinct; — BROCA, Discours sur l'Homme et les animaux; — VOGT, Sur quelques crânes antiques trouvés en Italie; — PRUNER-BEY, Note sur les caractères distinctifs de l'Homme et du Singe; — DE QUATREFAGES, Sur trois têtes d'Esthoniens et sur le prognathisme chez les Français; — PRUNER-BEY, Étude et description de plusieurs crânes ligures; — BROCA, Observations critiques sur le mémoire précédent.

LAMARCK. — Zoologie philosophique.

C. VOGT. — Leçons sur l'Homme; — Mémoire sur les Microcéphales.

H. RENAUD. — Origine des espèces (*Presse scientifique et industrielle*, 1866).

J. LUBBOCK. — L'Homme avant l'histoire.

T. H. HUXLEY. — Evidence as to Man's place in nature.

Ch. LYELL. — L'ancienneté de l'Homme prouvée par la géologie; — *Appendice* au même ouvrage.

P. DE FILIPPI. — L'Homme et le Singe.

EUSÈBE DE SALLES. — Histoire générale des races humaines.

CHAGOT. — Opinion générale sur l'origine et la nature des races humaines.

GRATIOLET. — Anatomie comparée du cerveau de l'Homme et des Singes; — Mémoire sur les plis cérébraux de l'Homme et des Primates; — Note sur l'encéphale du Gorille.

E. ROUSSEAU. — De la non-existence de l'os intermaxillaire chez l'Homme.

SPRING. — Sur des ossements humains découverts dans une caverne de la province de Namur, grotte de Chauvaux (*Bulletins de l'Académie des sciences de Bruxelles*, t. XX, 1853); — Les hommes d'Engis et les hommes de Chauvaux.

VAN BENEDEN et DUPONT. — Sur les ossements du trou du Frontal.

DE VIBRAYE. — Note sur les ossements fossiles accompagnés d'une mâchoire humaine trouvés dans les grottes d'Arcy-sur-Yonne.

FAUDEL. — Note sur la découverte d'ossements fossiles humains dans le lehm alpin de la vallée du Rhin, à Éguisheim (Haut-Rhin). (*Annales des sciences naturelles*, 1866.)

Ed. LARTET. — Nouvelles recherches sur la coexistence de l'Homme et des grands Mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique (*Annales des sciences naturelles*, 1861).

Élisée RECLUS. — Analyse du *Report on the physics and hydraulics of the Missis-*
Anthropologie.

sipi rivers, by captain A. A. Humphreys and lieutenant H. L. Abbot, 1861 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1863).

DE QUATREFAGES. — Dix-huit leçons (*Revue des cours scientifiques*); — Note sur les caractères de la mâchoire de Moulin-Quignon (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1863); — Note sur la date des migrations des races algonquines et mingwés (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1864); — Les Polynésien et leurs migrations. — Observations sur le mémoire de M. C. Vogt sur les microcéphales (*Comptes rendus*, etc. 1867).

TROISIÈME PARTIE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES RACES HUMAINES.

CHAPITRE PREMIER.

CARACTÈRES PHYSIQUES.

CARACTÈRES EXTÉRIEURS.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BROCA, Notes sur l'ethnologie de la France.

Tome IV : PRUNER-BEY, Instructions pour le Chili; Note sur la coloration de la peau; — SIMONOT, Note sur les populations des rives du Sénégal; — BERTILLON, De la méthode dans l'Anthropologie; — BOUDIN, Sur l'accroissement de la taille et l'aptitude militaire en France; De la taille humaine en France; — BERTILLON, Réfutation des réponses de MM. de Quatrefages et Pruner-Bey; — SIMONOT, Sur la détermination des couleurs de la peau.

Tome V : PRUNER-BEY, Questions relatives à l'Anthropologie générale; — BONTÉ, Sur la chevelure comme moyen de reconnaître les races humaines; — BROCA, Observations sur le mémoire précédent; — SANSON, DALLY, Observations sur le même sujet; — PRUNER-BEY, Réponse au mémoire de M. Bonté; — BONTÉ, Réplique à M. Pruner-Bey; — GILLEBERT D'HERCOURT, Simplification des procédés de mensuration sur l'Homme vivant; — BROCA, Tableau chromatique des yeux, de la peau et des cheveux pour les observations anthropologiques; — PRUNER-BEY, Réplique à M. Bonté au sujet de la chevelure.

Tome I, 2^e série : BROCA, Note sur un fragment de peau de Nègresse.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BROCA, Recherches sur l'ethnologie de la France; — GUBLER, Sur la coloration noirâtre des centres nerveux chez les individus de race blanche remarquables par l'abondance du pigment extérieur.

Tome II : BROCA, Instructions générales pour les recherches et observations anthropologiques (*Anatomie et Physiologie*); — PRUNER-BEY, De la chevelure comme caractéristique des races humaines; — BOUDIN, De l'accroissement de la taille et des conditions d'aptitude militaire en France.

D'ORBIGNY et TROYER. — Observations sur les variations que présente la couleur de la peau chez les races brunes dans l'Amérique du Sud et dans l'Inde (*Bulletins de la Société ethnologique*).

LÉLUT. — Recherches pour servir à la détermination de la taille moyenne de l'Homme en France.

E. CORTAMBERT. — De la chevelure chez les différents peuples (*Revue Orientale et Américaine*, t. III et suiv.).

A. DESMOULINS. — Histoire naturelle des races humaines.

QUÉTELET. — Note sur les proportions de M. Cantfield, l'Hercule des États-Unis (*Bulletins de la Société ethnologique*).

PRICHARD. — Researches into the physical history of Mankind.

H. SMITH. — The natural history of the human species.

J. J. D'OMALIUS D'HALLOY. — Éléments d'Ethnographie.

CARACTÈRES ANATOMIQUES (SQUELETTE).

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : L. A. GOSSE, Sur les anciennes races du Pérou; — BROCA, Observations sur la note précédente; — GRATIOLET, Note sur un crâne de Totonaque.

Tome II : GRATIOLET, Discours sur le poids et la forme du cerveau (*Dolichocéphalies frontale et occipitale*); — BROCA, Sur la capacité des crânes parisiens de diverses époques; — PRUNER-BEY, Rapport sur les crânes macrocéphales trouvés dans le sol de la Crimée et de l'Autriche; — BROCA, Sur des crânes provenant d'un caveau de la Cité antérieur au XIII^e siècle (*indice céphalique*, etc.); — L. A. GOSSE, Sur un crâne déformé de Nahoa trouvé dans la vallée de Ghovel (Mexique); Note sur diverses sortes de déformations artificielles dans le nouveau monde; — BROCA, Note sur un crâne déformé provenant du cimetière des Innocents; — MM. LAGNEAU, GRATIOLET, DELASIAUVE, GIRALDÈS, GOSSE père, Observations à ce sujet; — BROCA, Sur les caractères du crâne des Basques (*crânes parisiens du moyen âge; brachycéphalie et dolichocéphalie*);

Sur le craniographe et sur la détermination de plusieurs angles nouveaux nommés *angles auriculaires*.

Tome III : BROCA, Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et les races (*capacité du crâne*); Sur la détermination des points singuliers de la voûte du crâne qui limitent les angles auriculaires; — KOLLMAN, Sur le nouveau craniomètre de M. Busk; — BROCA, Sur les proportions relatives du bras, de l'avant-bras et de la clavicule chez les Nègres et chez les Européens; Sur les projections de la tête et sur un nouveau procédé de craniométrie.

Tome IV : BROCA, Sur les crânes basques (*nature de la dolichocéphalie*); Sur les fouilles de Chailly, de Champlicu, d'Orrouy et de Chamant.

Tome V : BROCA, Sur le crâne de Schiller et sur l'indice cubique des crânes; — MORETIN, Sur un crâne extraordinairement déformé trouvé à Voiteur (Jura); — BROCA, Description du crâne de Voiteur; — BONTÉ, Sur un travail de M. Joulin relatif au bassin des Mammifères; — LAGNEAU, Lecture à propos du crâne de Voiteur; — GILLEBERT D'HERCOURT, Simplification des procédés de mensuration sur l'Homme vivant; — BROCA, Sur les crânes et les humérus d'Orrouy; — PRUNER-BEY, Études sur le bassin considéré dans les diverses races humaines; — BROCA, Nouveau goniomètre.

Tome VI : SIMONOT, Rapport sur le prix Ernest Godard; — BROCA, Sur le crâne de Dante Alighieri; Sur un moyen de mesurer l'angle sphénoïdal sans ouvrir le crâne; — ALIX, Rapport sur un mémoire de M. Jacquart sur l'os épactal; — GAUSSIN, Relation entre les trois diamètres du crâne; — BONTÉ, Examen du travail de M. Gaussin sur la craniométrie; — ALIX, Observations sur la manière dont on doit mesurer les diamètres du bassin; — DE KHANIKOF, Sur les relations des diamètres du crâne.

Tome I, 2^e série : BROCA, Sur le crâne de Dante Alighieri.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : L. A. GOSSE, Dissertation sur les races qui composaient l'ancienne population du Pérou; — PRUNER-BEY, Mémoire sur les Nègres; — ANTELME, Note sur la céphalométrie; — BROCA, Mémoire sur le craniographe et sur quelques-unes de ses applications; — B. DAVIS, Sur les déformations plastiques du crâne; — GRATIOLET, Description d'un crâne de Mexicain totonaque des environs d'Orizaba; — PRUNER-BEY, Recherches sur l'origine de l'ancienne race égyptienne.

Tome II : BROCA, Histoire des travaux de la Société (1859-1863); — DALLY, Rapport complémentaire sur les travaux anthropologiques de M. Broca.

P. CAMPER. — Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes de différents pays.

CUVIER et Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Note sur un procédé géométrique pour mesurer l'angle facial (*Magasin encyclopédique*, t. III).

MORTON. — *Crania Americana*.

PRICHARD. — *Researches into the physical history of Mankind*.

C. NOTT et R. GLIDDON. — *Types of Mankind; — Indigenous races of the earth*.

GRATIOLET. — Note sur le développement de la forme du crâne humain et sur quelques différences qu'on observe dans la marche de l'ossification de ses sutures; — Observations sur un cas d'absence presque complète des hémisphères cérébraux, coïncidant avec une conformation régulière du crâne (*Annales françaises et étrangères de physiologie*, t. III).

DE QUATREFAGES. — Mémoire sur un goniomètre destiné à mesurer l'angle pariétal (*Comptes rendus et l'Institut*, 1858); — Rapport sur un mémoire de M. Jacquart intitulé : *De la mensuration de l'angle facial, des goniomètres faciaux et d'un nouveau goniomètre facial inventé par l'auteur* (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1856).

JACQUART. — Mémoire sur la mensuration de l'angle facial et sur un nouveau goniomètre (*Gazette médicale*, 1856); — De la valeur de l'os épactal, ou partie supérieure de l'écaïlle occipitale restée distincte, comme caractère de race en Anthropologie.

E. ROUSSEAU. — De la non-existence de l'os intermaxillaire chez l'Homme à l'état normal.

JOULIN. — Anatomie et physiologie comparées du bassin des Mammifères.

L. A. GOSSE. — Essai sur les déformations artificielles du crâne.

BLUMENBACH. — *De generis humani varietate nativa; — Decades craniorum diversarum gentium illustratæ*.

LAWRENCE. — *Lectures on physiology, zoology and the natural history of Man*.

CARACTÈRES ANATOMIQUES (PARTIES MOLLES).

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : GRATIOLET, Observations sur la microcéphalie considérée dans ses rapports avec la question des caractères du genre humain et du parallèle des races; — BROCA, Études sur le cerveau d'un Nègre; — GUBLER, Sur la coloration noirâtre des centres nerveux chez les individus de race blanche remarquables par l'abondance du pigment extérieur.

Tome II : GRATIOLET, Sur la forme et la cavité crânienne d'un Totonaque, avec réflexions sur la signification du volume de l'encéphale; — BROCA, Note sur le

Poids des cerveaux publié par R. Wagner; Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races; Discussion des résultats du travail de R. Wagner; — GRATIOLET, DE QUATREFAGES, Observations sur cette communication; — BAILLARGER, Note sur le rapport du volume à la surface du cerveau et sur un procédé pour mesurer cette surface; — GRATIOLET, Discours sur le poids et le volume du cerveau; — BROCA, Réponse à M. Gratiolet; — GIRALDÈS, Observations critiques sur le travail de Sims relatif au poids de l'encéphale; — BROCA, AUBURTIN, Observations sur le même sujet; — GRATIOLET, Discussion des résultats publiés par R. Wagner; — DELASIAUVE, BROCA, AUBURTIN, Observations à ce sujet.

Tome III: DARESTE, Sur les rapports de la masse encéphalique avec le développement de l'intelligence; — BROCA, Sur la capacité des crânes parisiens de diverses époques.

Tome IV: E. SIMON, Crâne et cerveau de Nègre.

Tome V: DEFERT, Rapport sur la Revue anthropologique de Londres (GORE, *microcéphale*).

Tome VI: ALIX, Rapport sur un mémoire de M. R. Wagner intitulé: *Mensuration de la surface du cerveau*.

Tome I, 2^e série: COUDEREAU, Sur l'intelligence et ses rapports avec l'instinct.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I: A. GUBLER, Sur la coloration noirâtre des centres nerveux chez les individus de race blanche remarquables par l'abondance du pigment extérieur; — GRATIOLET, Mémoire sur la microcéphalie considérée dans ses rapports avec la question des caractères du genre humain; — PRUNER-BEY, Mémoire sur les Nègres.

GRATIOLET. — Mémoire sur les plis cérébraux de l'Homme et des Primates; — Anatomie comparée du cerveau de l'Homme et des Singes.

R. WAGNER. — Vorstudien zu einer wissenschaftlichen Morphologie und Physiologie des menschlichen Gehirns als Seelen-Organ.

LAWRENCE. — Lectures on physiology, zoology and the natural history of Man.

CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I: GRATIOLET, Observations sur la microcéphalie considérée dans ses

rapports avec la question des caractères du genre humain et du parallèle des races.

Tome II : GRATIOLET, Sur la forme et la cavité crânienne d'un Totonaque, avec réflexions sur la signification du volume de l'encéphale; — AUBURTIN, Observations sur le travail précédent; — GRATIOLET, BROCA, AUBURTIN, Discussion sur le même sujet; — DALLY, Note sur la perte de la mémoire des mots; — BROCA, Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races; — BAILLARGER, Note sur les crânes d'idiots et sur les moyens de mesurer la surface réelle des hémisphères cérébraux; — AUBURTIN, Note sur le siège de la faculté du langage; — PÉRIER, Discours sur les localisations cérébrales; — BROCA, Communication sur un cas de perte de la parole et sur le siège de la faculté du langage; — GRATIOLET, Discours sur la signification de la forme et du poids du cerveau; — AUBURTIN, Observations sur le travail précédent; — DE JOUVENCEL, La science et la métaphysique à propos du travail de M. Gratiolet; — PÉRIER, Deuxième note sur les localisations cérébrales; — BROCA, Réponse à M. Gratiolet; — GIRALDÈS, Critique du travail de Sims sur le poids du cerveau; — BROCA, GRATIOLET, GIRALDÈS, AUBURTIN, Observations sur le même sujet; — GRATIOLET, Discours sur le volume et la forme du cerveau; — DELASIAUVE, AUBURTIN, BROCA, Observations à propos du travail précédent; — DE JOUVENCEL, Discours sur les fonctions cérébrales.

Tome III : DARESTE, Sur les rapports de la masse encéphalique avec le développement de l'intelligence; — DALLY, BROCA, PUCHERAN, Observations sur ce travail; — BROCA, Sur la capacité des crânes parisiens de diverses époques.

Tome IV : GRATIOLET, Sur un crâne d'idiot et sur le cerveau de Cuvier; — BROCA, Sur les empreintes cérébrales; — FOVILLE, Remarques à l'occasion d'un crâne d'idiot; — BROCA, Sur le siège du langage articulé; — E. SIMON, Crâne et cerveau d'un Nègre.

Tome V : DEFERT, Rapport sur la Revue anthropologique de Londres; — BROCA, Sur le crâne de Schiller et sur l'indice cubique.

Tome VI : SIMONOT, Rapport sur le prix Godard; — ALIX, Rapport sur un mémoire de M. R. Wagner intitulé : *Mensuration de la surface du cerveau*; — BROCA, Communication sur le siège de la faculté du langage articulé; — GAUSSIN, Sur la faculté d'expression; — BROCA, Note au sujet du mémoire précédent; — VAÏSSE, DALLY, BROCA, Observations sur le même sujet; — DALLY, Questions psychologiques; — LAGNEAU, Recherches comparatives sur la menstruation en France.

Tome I, 2^e série : COUDEREAU, Sur l'intelligence et ses rapports avec l'ins-

tingt; — BROCA, Sur le crâne de Dante Alighieri; — VOISIN, Sur le siège et la nature de la faculté du langage; — BROCA, Note sur le même sujet; — LANIER, MOREAU, DALLY, GAUSSIN, Observations sur le même sujet.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : PRUNER-BEY, Mémoire sur les Nègres.

LONGET. — Traité de physiologie.

GRATIOLET. — Mémoire sur les plis cérébraux de l'Homme et des Primates; — Anatomie comparée du cerveau de l'Homme et des Singes.

BOUDIN. — Traité de géographie et de statistique médicales.

VIREY. — Histoire naturelle du genre humain.

PRICHARD. — Researches into the physical history of Mankind.

CARACTÈRES PATHOLOGIQUES.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : TRÉLAT, Rapport sur la thèse de M. Leroy intitulée : *Relation médicale du voyage de la Persévérante dans l'Océan Pacifique*, et sur celle de M. Michaux intitulée : *La Guyane et ses établissements pénitentiaires*; — DE CASTELNAU, Observations sur le même sujet; — DE QUATREFAGES, Note sur les résultats du contact entre Européens et Polynésiens; — BOUDIN, Note sur le même sujet; — MARTIN DE MOUSSY, Note sur l'action des maladies éruptives chez les Américains du Sud; — BERTILLON, RUFZ, DE QUATREFAGES, BOUDIN, Observations sur les sujets précédents; — BROCA, Note sur les faits annoncés par M. de Strzlecki et sur la mortalité des Polynésiens; — DE QUATREFAGES, GRATIOLET, DE CASTELNAU, Notes sur le même sujet; — BOUDIN, Note sur l'immunité relative des Nègres; — PÉRIER, Discours sur l'action exercée sur les populations sauvages par les Européens; — GOSSE, PÉRIER, BERTILLON, Observations sur le même sujet; — DE QUATREFAGES, Note sur l'influence des causes morales; — BROCA, Note sur la perfectibilité inégale des races humaines; — DE QUATREFAGES, Réponse à M. Broca; — BOUDIN, Note relative aux influences religieuses sur la dépopulation; — BERTILLON, RUFZ, MARTIN DE MOUSSY, Observations sur les sujets précédents; — IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, Note sur la dépopulation de certaines îles de l'Océanie; — BROCA, Observations sur le même sujet; — BERCHON, Documents sur le Sénégal.

Tome II : MARTIN-MAGRON, Note sur la prétendue immunité des charmeurs de serpents; — BOUDIN, Réponse à M. Martin-Magron; — BROCA, Observations sur le même sujet; — BERCHON, Nouveaux documents sur le Sénégal; —

BOUDIN, Sur la maladie du sommeil; Sur la salubrité relative de l'hémisphère sud; Du suicide chez les divers peuples.

Tome III : RAMEAU, Des maladies dominantes aux États-Unis.

Tome IV : FUZIER, Sur la fièvre jaune à la Vera-Cruz.

Tome V : BOUDIN, Note sur la dépopulation des îles Sandwich; — DE MÉRICOURT, Note sur le même sujet.

Tome VI : BOUDIN, Sur les chorées épidémiques de Madagascar, d'Italie et d'Abyssinie; — BOUDIN, De l'action de la foudre sur l'Homme.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BOUDIN, Du non-cosmopolitisme des races humaines; — BOURGAREL, Des races de l'Océanie française.

BOUDIN. — Traité de géographie et de statistique médicales; — Études de physiologie et de pathologie comparées des races humaines.

PRUNER-BEY. — Topographie médicale du Caire.

VINÇON. — Topographie médicale de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins.

E. MICHAUX. — La Guyane et ses établissements pénitentiaires.

LEROY. — Relation du voyage de la *Persévérante* dans l'Océan Pacifique.

RUFZ. — Note sur la fréquence et la diversité des maladies de la peau à la Martinique; — Recherches sur la santé et la mortalité des Nègres dans les habitations de la Martinique.

CUZENT. — O-Taïti.

BERG. — Étiologie de l'hépatite au Sénégal.

BERCHON. — Relation médicale d'une campagne aux mers du Sud.

DE ROCHAS. — Essai sur la topographie hygiénique et médicale de la Nouvelle-Calédonie; — La Nouvelle-Calédonie et ses habitants.

FALLIER. — Sur les fièvres paludéennes des pays intertropicaux.

GUILBERT. — De la phthisie pulmonaire dans ses rapports avec l'altitude et les races, au Pérou et en Bolivie.

J. REMY. — Histoire de l'archipel havaïen.

MAUNOIR. — La Nouvelle-Zélande.

JOUAN. — L'archipel des Marquises.

DU HAILLY. — Expédition de Petropawlosk (*Revue des Deux-Mondes*, 1858).

DE QUATREFAGES. — Les Polynésiens et leurs migrations.

DARWIN. — Journal of Researches during the voyage of H. M. S. Beagle round the world.

C. NOTT et R. GLIDDON. — Types of Mankind.

CABELL. — The testimony of modern science to the unity of Mankind.

CHAPITRE II.

CARACTÈRES INTELLECTUELS.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : GRATIOLET, Sur la forme et la cavité crânienne d'un Totonaque; — PRUNER-BEY, Sur les systèmes primitifs de numération; — FUZIER, Sur la déformation des pieds chez les Chinoises; — RAMEAU, Sur les modifications subies par les Européens transplantés en Amérique.

Tome II : PÉRIER, Sur la mortalité des races indigènes au contact des Européens; — DE QUATREFAGES, Note sur l'influence de la civilisation brusquement importée chez les races sauvages; — DE VERNEUIL, Observations sur le même sujet; — BROCA, Note sur l'incapacité de certaines races à se civiliser; — DE QUATREFAGES, Observations sur le même sujet; — BOUDIN, Note sur les influences civilisatrices et religieuses; — BERTILLON, Note sur la dépopulation de l'Océanie; — MARTIN DE MOUSSY, Note sur la civilisation des indigènes américains; — BROCA, Discours sur la perfectibilité des races; — DELASIAUVE, Note sur la civilisation tardive de certains Européens; — DE ROCHAS, Note sur l'anthropophagie des Néo-Calédoniens; — PÉRIER, Discours sur la perfectibilité des races; — DE QUATREFAGES, Observations sur le même sujet; — POUCHET, Observations sur le même sujet; — RUFZ, Rapport sur l'ouvrage de M. Cuzent intitulé : *O-Taïti*; — PRUNER-BEY, Discours sur les aptitudes à la civilisation chez les diverses races.

Tome III : CHAVÉE, Sur le parallèle des langues sémitiques et indo-européennes; — RENAN, Observations sur le même sujet; — HALLÉGUEN, Critique du travail de M. Chavée; — PRUNER-BEY, Note sur les rapports des langues aryennes et sémitiques; — TRÉLAT, Observations sur le travail de M. Chavée; — BROCA, La Linguistique et l'Anthropologie; — HALLÉGUEN, Discours sur l'unité de l'organisme des langues; — CHAVÉE, Sur la morphologie des syllabes chinoises comparée à celle des syllabes aryennes et sémitiques; — PRUNER-BEY, Réponse au travail précédent; — CHAVÉE, Observations sur le même sujet.

Tome IV : BONTÉ, Résumé analytique des faits produits à l'appui de l'influence des milieux; — PRUNER-BEY, Analyse de l'ouvrage de M. de Gabelentz sur les langues mélanésiennes.

Tome V : PRUNER-BEY, Le langage comme caractère anthropologique et l'importance de la Linguistique pour l'Ethnologie; — DALLY, Sur les habitants des îles Andaman.

Tome I, 2^e série : DEFERT, De la perfectibilité de l'Homme comme caractéristique naturelle; — LIÉTARD, Note sur l'état sauvage; — BROCA, DEFERT, ROCHET, LANIER, GAUSSIN, CAUDMONT, Observations sur le même sujet; — RANSE, Sur l'utilité que peut présenter l'étude comparative des idiomes patois dans les recherches relatives à l'Ethnologie de la France; — LAGNEAU, D'AVEZAC, BROCA, GAVARRET, Observations à ce sujet.

A. MAURY. — La Terre et l'Homme.

M. MÜLLER. — La science du langage.

J. UMERY. — Sur l'identité du mot *mère* dans les idiomes de tous les peuples.

L. VAÏSSE. — De l'écriture et de son origine.

JOSE PEREZ. — Notice sur les *quipos* des anciens Péruviens (*Revue Orientale et Américaine*, t. II, 2^e série).

AUBIN. — Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains (*Revue Orientale et Américaine*, t. III et suiv.).

CASTAING. — L'Écriture considérée dans ses origines (*Revue Orientale et Américaine*, t. V et VI).

BRASSEUR DE BOURBOURG. — Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale; Lettre à M. de Quatrefages sur la découverte de l'alphabet maya (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1864); Relation des choses du Yucatan; Quelques traces d'une émigration de l'Europe septentrionale en Amérique; Lettre à M. C. C. Rafn.

AGASSIZ. — Sketch of the natural provinces of the animal kingdom (*Types of Mankind*); Lettre à MM. Nott et Gliddon (*Indigenous races of the earth*).

E. BEAUVOIS. — Études sur la race nord-altaïque (*Revue Orientale et Américaine*, t. IX).

T. WAITZ. — Introduction to Anthropology.

DARWIN. — Journal of researches.

RIENZI. — Océanie.

DE BLOSSEVILLE. — Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie.

MACKENZIE. — Ten years in Australia.

BUTLER EARP. — The gold colonies or Australia.

SALVADO. — Mémoires sur l'Australie.

MATHIAS. — Lettres sur les îles Marquises.

E. CORTAMBERT. — De la chevelure chez les différents peuples (*Revue Orientale et Américaine*, t. III et suiv.).

DE QUATREFAGES. — Les Polynésiens et leurs migrations; — Rapport sur l'ouvrage de M. Maury intitulé : *La Terre et l'Homme* (*Bulletin de la Société de Géographie*).

- BARTH. — Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale.
 H. MARTIN. — Histoire de France.
 COURTET DE L'ISLE. — La science politique fondée sur la science de l'Homme.
 CLAVEL. — Les races humaines et leur part dans la civilisation.

CHAPITRE III.

CARACTÈRES MORAUX ET RELIGIEUX.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTROPOLOGIE.

(Voir les indications données au chapitre premier : *Place de l'Homme parmi les êtres vivants*, p. 531.)

- A. MAURY. — La Terre et l'Homme.
 D'AVEZAC. — Notice sur le pays et le peuple des Yébous (*Mémoires de la Société ethnologique*).
 CUZENT. — O-Taïti.
 RUDESINDO SALVADO. — Mémoires historiques sur l'Australie.
 J. J. AMPÈRE. — Histoire du bouddhisme; — La troisième religion de la Chine (*Revue des Deux-Mondes*, 1837-1842).
 TH. PAVIE. — Les trois religions de la Chine; — Les religieux bouddhistes de l'île de Ceylan (*Revue des Deux-Mondes*, 1845-1854).
 H. HEINE. — Les Dieux en exil (*Revue des Deux-Mondes*, 1853).
 E. BURNOUF. — La science des religions (*Revue des Deux-Mondes*, 1864).
 G. D'EICHTHAL. — Étude sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine.
 BOUDIN. — Considérations sur le culte et les pratiques religieuses de divers peuples anciens et modernes.
 A. DE QUATREFAGES. — Les Polynésiens et leurs migrations.
 CASTAING. — La superstition et son rôle dans l'évolution de l'humanité (*Revue Orientale et Américaine*, t. VIII).
 SCHOEDEL. — Recherches sur la religion première de la race indo-iranienne (*Revue Orientale et Américaine*, t. X).
 PRICHARD. — Researches into the physical history of Mankind.
 LATHAM. — Descriptive Ethnology; — The native races of the Russian empire.
 E. PELLETAN et A. MAURY. — Religions de l'Inde.
 PALLAS. — Voyages dans plusieurs provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale.
 RUBRQUIS. — Voyage en Tartarie.

DUBEUX et VALMONT. — Histoire de la Tartarie.

BURNOUF. — Introduction à l'histoire du bouddhisme.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — Le Bouddha et sa religion.

ABEL RÉMUSAT. — Essai sur la cosmographie et la cosmogonie des bouddhistes, d'après les auteurs chinois (*Journal des Savants*, 1831).

PAUTHIER. — Histoire de la Chine.

STANISLAS JULIEN. — Le Livre de la voie et de la vertu de Lao-Tseu.

Le père AMIOT. — Vie de Koung-Tséé, appelé vulgairement Confucius (*Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts des Chinois*, t. XII).

D. DE JANCIGNY. — Histoire du Japon.

D. de JANCIGNY et X. RAYMOND. — Histoire de l'Inde.

QUATRIÈME PARTIE.

RACES MIXTES.

CHAPITRES I, II ET III.

PHÉNOMÈNES ET RÉSULTATS GÉNÉRAUX DU CROISEMENT DES RACES HUMAINES.

RACES EUROPÉENNES. — CROISEMENT.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : DE QUATREFAGES, Note sur la variabilité, sur l'autochthonie et le croisement des races, à propos d'un mémoire de M. Périer sur les croisements ethniques; — PÉRIER, Réponse à M. de Quatrefages; — FOLIN, Note sur le même sujet; — MARTIN DE MOUSSY, Note sur la persistance des types malgré le croisement; — BOUDIN, Note sur la mortalité chez les métis; — PÉRIER, DE QUATREFAGES, Note sur les Paulistes; — SIMONOT, Note sur les Mulâtres; — BROCA, Documents relatifs au croisement de races très-différentes; — RUFZ, Note sur les Mulâtres de la Martinique; — AUDIN, Note sur les Mulâtres de Saint-Domingue.

Tome IV : PRUNER-BEY, Instructions pour le Chili; — SIMONOT, Note sur les populations de la rive droite du Sénégal, — BOUDIN, Du croisement des familles et des races.

Tome V : PRUNER-BEY, Résultats du croisement entre les races humaines, spécialement quant à la couleur de la peau; — BERCHON, Couleur des petits Mulâtres à la naissance; — MARTIN DE MOUSSY, Note sur l'acclimatement et le croisement de l'Européen dans l'Amérique méridionale.

Tome VI : D'AVEZAC, Observations sur les Peules; — PÉRIER, Réponse à M. D'AVEZAC; — BERTILLON, Martin de MOUSSY, PÉRIER, DALLY, Observations sur divers métis; — SIMONOT, Les métis aux colonies; — SANSON, Instabilité des métis dans l'espèce ovine; — DELASIAUVE, Sur les métis du traitant Da Souza; — BONTÉ, Sur la stabilité des races croisées; — SANSON, Sur la variabilité des métis.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : PÉRIER, Essais sur les croisements ethniques, premier et second mémoire.

Tome II : PÉRIER, Essai sur les croisements ethniques, troisième mémoire.

ALLIANCES CONSANGUINES.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : PÉRIER, Rapport sur la thèse de M. Bourgeois intitulée : *Quelle est l'influence des mariages consanguins sur les générations?*

Tome III : BOUDIN, Résumé des recherches faites à l'Institut des Sourds-Muets sur l'origine de la surdi-mutité; — BERTILLON, GRATIOLET, D'AVEZAC, DALLY, Observations à ce sujet; — SANSON, Sur les unions consanguines chez les animaux; — BOUDIN, Réponse au mémoire de M. Sanson; — DALLY, Observations à ce sujet.

Tome IV : DALLY, Recherches sur les mariages consanguins et sur les races pures; — DE RANSE, Sur la consanguinité; — BOUDIN, Du croisement des familles et des races.

Tome VI : DALLY, Note sur les unions consanguines dans l'île de Bréhat.

Tome I, 2^e série : SANSON, Albinisme et consanguinité.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BOUDIN, Du croisement des familles, des races et des espèces.

Tome II : VOISIN, Contribution à l'histoire des mariages consanguins; Étude sur la commune de Batz (Loire-Inférieure), et sur l'innocuité des unions entre consanguins.

ORIGINES EUROPÉENNES.

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BROCA, Analyse d'un mémoire intitulé : *Recherches sur l'Ethnologie de la France*; — POUCHET, Observations sur le mémoire de M. Broca; — DE BAËR, Sur la forme des crânes des Romans rhétiques; — GRATIOLET, Note sur les

formes crâniennes des Grecs; — BOUDIN, Note sur la forme de la cage thoracique chez les Grecs; — LAGNEAU, Les Gaëls et les Celtes; — BROCA, Martin DE MOUSSY, GOSSE, Observations à ce sujet; — LAGNEAU, Les anciens habitants de l'Écosse.

Tome II : LAGNEAU, Note-Questionnaire sur l'Anthropologie de la France; — DE QUATREFAGES, BOUDIN, GOSSE, BERT, BROCA, PRUNER-BEY, Observations et Notes sur ce sujet; — J. BEDDOË, Sur la couleur des yeux et des cheveux des Irlandais.

Tome III : CORDIER, Crânes de Grec, de Turc et d'Arabe; — HALLÉGUEN, Introduction historique à l'Ethnologie de la Bretagne; — LAGNEAU, Sur les crânes trouvés à Dijon et présentés par M. Brullé; — MORPAIN, Considérations générales sur les tombes celtiques de l'Alsace, d'après les documents publiés par la *Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*.

Tome IV : BROCA, Note sur le cimetière gallo-romain de Mont-Berny, près Pierrefonds; — LEGUAY, Présentation d'antiquités celtiques; — BOUDIN, De la taille humaine en France; — LAGNEAU, Note à propos du travail précédent; — PRUNER-BEY, Description d'un crâne brachycéphale de l'âge de pierre; — LEGUAY, Note sur les sépultures trouvées à Paris sur l'emplacement du couvent des Mathurins, en juin 1863; — BROCA, Note sur des crânes mérovingiens extraits du cimetière gallo-romain de Chelles; — LUBACH, Analyse de l'ouvrage intitulé : *Les habitants de la Néerlande*; — BROCA, Notes sur les fouilles de Chelles, de Champlieu, d'Orrouy et de Chamant (Oise); — LAGNEAU, Sur les sépultures de l'âge de pierre; — PRUNER-BEY, Rapport sur le mémoire du docteur Maggiorano intitulé : *Nouvel Essai d'études cranologiques sur les anciennes races romaine et étrusque*.

Tome V : BROCA, Note sur trois crânes de Chamant; — PRUNER-BEY, Questions relatives à l'Anthropologie générale; — BROCA, Recherches sur l'Ethnologie de la Bretagne; — D'OMALIUS, Questions relatives aux origines européennes; — CHAVÉE, Note en réponse à ces questions; — BROCA, Observations sur le même sujet; — BONTÉ, Note sur les changements de langage observés chez divers peuples; — BERTILLON, Note sur la dolichocéphalie des Européens; — D'OMALIUS, Note sur l'origine des langues européennes; — CHAVÉE, Observations sur le même sujet; — G. DE RIAILLE, Rapport sur deux mémoires de M. de Baër; — D'OMALIUS, BROCA, RAMEAU, BONTÉ, Notes sur quelques points des origines européennes; — PRUNER-BEY, Sur l'origine asiatique des Européens; — LAGNEAU, Sur les éléments ethniques de l'Europe; — PRUNER-BEY, Observations sur le travail de M. Lagneau; — D'OMALIUS, Note en réponse à M. Pruner-Bey; — LIÉTARD, Sur les migrations aryennes; — BONTÉ, Sur les origines euro-

péennes; — DALLY, BERTILLON, BONTÉ, LIÉTARD, BERTRAND, Notes sur le même sujet; — BROCA, Sur les origines européennes; — PÉRIER, Sur les Étrusques; Note sur un crâne offert par M. Renard et attribué à un vétéran romain; — PRUNER-BEY, Observations à propos du travail de M. Lagneau relatif aux éléments ethniques de l'Europe; — LIÉTARD, La philologie comparée et les migrations aryennes; — BERTRAND, Sur les origines indo-européennes; — TURNHAM, Sur les deux principales formes des anciens crânes bretons et gaulois; — LAGNEAU, PRUNER-BEY, BROCA, LEGUAY, BONTÉ, Observations et notes à propos du travail précédent; — LAGNEAU, Sur le crâne de Voiteur; — BROCA, Qu'est-ce que les Celtes? — G. DE RIAILLE, De la race celtique; — PÉRIER, BROCA, Notes sur le même sujet; — LAGNEAU, Sur les Celtes; — BERTRAND, G. DE RIAILLE, BROCA, Notes sur le même sujet; — ALIX, Rapport sur l'ouvrage de MM. Rutimayer et Hiss, intitulé: *Crania Helvetica*; — PÉRIER, Que les vrais Celtes sont les vrais Gaulois; — PRUNER-BEY, Sur la question celtique; — LEGUAY, Sur les fouilles de la Cité; — BROCA, Sur les silex taillés de Pressigny; — LEGUAY, Observations à ce sujet; — BROCA, G. DE RIAILLE, LEGUAY, Observations sur le même sujet; — NICOLUCCI, Sur quelques crânes phéniciens de la nécropole de Tharros (Sardaigne); — DE SAULCY, Note sur quatre crânes mérovingiens trouvés à Langres; — MEILLET, Sur le gisement de silex taillés de Pressigny-le-Grand; — BROCA, Carte de la répartition de la langue basque en France; — D'AVEZAC, LAGNEAU, Observations à propos du travail précédent; — LEGUAY, Note sur un crâne gaulois trouvé à Cély (Seine-et-Marne); — HISS, Sur la population rhétique; — LEGUAY, Note sur les sépultures de Maintenon et de la Varenne-Saint-Hilaire.

Tome VI : PRUNER-BEY, Sur un ancien crâne sicilien trouvé à Castelvetro; types crâniens des cavernes du Larzac (Aveyron); — BONTÉ, Sur la classification des races aryennes; — SCHAAFFHAUSEN, Description du crâne d'un ancien Germain; — G. DE RIAILLE, Sur les ossements humains trouvés près de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure); — BROCA, Remarques sur un crâne de l'âge de pierre trouvé à Quiberon, par M. de Closmadeuc; — VAN DÜBEN, Sur les crânes de l'âge de pierre en Suède; — DE MORTILLET, Crânes d'Annecy (Savoie); Silex taillés de Pressigny-le-Grand; — PRUNER-BEY, Sur les deux principales formes des anciens crânes bretons et gaulois; — D'OMALIUS, Sur la prétendue origine asiatique des Européens; — LAJONIE, Note sur les fouilles de Gensac; — BROCA, BERTRAND, BONTÉ, LEGUAY, Observations sur les crânes recueillis à Saint-Étienne-au-Temple, près Châlons; — NICOLUCCI, Sur deux crânes anciens du type ligure; — LAGNEAU, Rapport de la *Commission permanente de l'Anthropologie de la France*; — HENRI MARTIN, Sur la première émigra-

tion des Cimmériens; — PRIoux, Crânes mérovingiens de Pommiers, près Soissons; — BROCA, Note sur deux crânes mérovingiens de Saint-Étienne; — HAMy, Silex taillés de Châtillon, près Boulogne; — BEDDOË, Sur les têtes des Finnois et des Suédois; — LAGNEAU, Sur les crânes trouvés à Chouy; — HISS, Réponse à M. Bonté au sujet des types crâniens Hohberg et Disentis; — LAGNEAU, BONTÉ, Observations sur le même sujet; — NICOLUCCI, Note sur un crâne phénicien trouvé près de Palazzolo-Acreide, province de Syracuse; — BERTRAND, PRUNER-BEY, Observations à ce sujet; — DE MORTILLET, Résumé du mémoire de M. J. Cocchi, intitulé : *Di alcuni resti umani e degli oggetti preistorici raccolti in Toscana*.

Tome I, 2^e série : GASTALDI, Lettre adressée à M. Vogt sur quelques crâne anciens trouvés en Italie; — GEORGES, Sur l'origine des Celtes; — COCHET (l'abbé), Note sur le cimetière mérovingien du Petit-Apperville; — BERTRAND, Note sur le monument d'Aubussargues; — PRUNER-BEY, Note sur un crâne et autres ossements extraits de ce monument; — ROUJOU, Note sur un crâne et plusieurs ossements humains découverts près des Hautes-Bornes; — DE QUATREFAGES, Note sur trois têtes d'Esthoniens, envoyées au Muséum par M. de Baër.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Tome I : BROCA, Recherches sur l'Ethnologie de la France; — GUÉRAULT, Mémoire sur les caractères différentiels de la conformation crânienne chez les Lapons et les Esquimaux; — LAGNEAU, Des Gaëls et des Celtes.

Tome II : PRUNER-BEY, Sur des origines hongroises; — BOUDIN, De l'accroissement de la taille et des conditions d'aptitude militaire en France.

LUCAS. — Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle.

E. BAUDEMENT. — Des concours d'animaux reproducteurs (*Journal d'Agriculture pratique*, 1854).

IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — Histoire naturelle générale des Règnes organiques.

GODRON. — De l'espèce et des races dans les êtres organisés.

SANSON. — Économie du bétail; Principes généraux de zootechnie.

C. DARWIN. — De l'origine des espèces.

A. MAURY. — La Terre et l'Homme.

C. NOTT et R. GLIDDON. — Types of Mankind.

KNOX. — The races of Men.

BROCA. — Recherches sur l'hybridité animale.

- GIROU DE BUZAREINGUES. — De la génération.
- LATHAM. — Elements of comparative philology.
- C. HENRICY. — Réforme de l'orthographe.
- DAVIS et TURNHAM. — Crania Anglica.
- RUTIMAYER et HISS. — Crania Helvetica.
- MOREL. — Traité des dégénérescences de l'espèce humaine.
- A. CARLIER. — De l'esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine; — Histoire du peuple américain (États-Unis).
- Pascal DUPRAT. — Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale.
- ROGET DE BELLOGUET. — Ethnogénie gauloise.
- DE GOBINEAU. — Essai sur l'inégalité des races humaines.
- Le père LABAT. — Nouveau Voyage aux îles d'Amérique.
- BARTRAM. — Voyage dans les parties du sud de l'Amérique septentrionale.
- F. DENIS. — Histoire du Brésil.
- BEECHEY. — Voyage de la *Blossom* autour du monde.
- H. JACQUINOT. — Considérations générales sur l'Anthropologie (*Voyage au pôle sud*).
- HOMBRON. — De l'Homme dans ses rapports avec la création (*Voyage au pôle sud*).
- GERDY. — Physiologie médicale.
- ESQUIROS. — Résumé du cours fait au Muséum par M. Serres, en 1845 (*Revue des Deux-Mondes*, 1845).
- J. DUVAL. — Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIX^e siècle.
- A. DE QUATREFAGES. — Unité de l'espèce humaine; — Les Polynésiens et leurs migrations; — Résumé du cours fait au Muséum en 1861 (*Gazette médicale*, 1862); — Rapport sur l'ouvrage de M. de Gobineau (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1857); — Du croisement des races humaines (*Revue des Deux-Mondes*, 1857); — Rapport sur l'ouvrage de M. Duval (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1863).
- H. SMITH. — The natural history of the human species.
- DU HAILLY. — Expédition de Petropawlosk (*Revue des Deux-Mondes*, 1858).
- JOUAN. — Archipel des Marquises (*Revue coloniale*, 1858).
- G. D'ALAUX. — La littérature jaune (*Revue des Deux-Mondes*, 1852).
- YÉMÉNIS. — Le Magne et les Maïnotes (*Revue des Deux-Mondes*, 1865).
- F. LENORMANT. — Les Monténégrins (*Revue Orientale et Américaine*, t. I et II).
- G. LEJEAN. — Les Slaves des Deux-Siciles (*ibid.* t. III).
- SCHWAB. — Abravanel et la fin des Juifs en Espagne (*ibid.* t. VIII et IX).

- DE ROSNY. — Rapport annuel fait à la Société d'Ethnographie (*ibid.* t. IX).
 H. DUVEYRIER. — Les Touaregs du nord.
 TAYLOR. — Ascension du pic de Tristan da Cunha (*Le Paquebot*, 1867).
 Élisée RECLUS. — Quelques mots sur la Nouvelle-Grenade (*Bulletin de la Société de Géographie*, t. XVII, 4^e série).
 Th. WAITZ. — Introduction to Anthropology (*Anthropologie der Naturvölker*, trad. by FR. COLLINGWOOD).
 V. COURTET DE L'ISLE. — La science politique fondée sur la science de l'Homme.
 A. SUDRE. — D'une nouvelle philosophie de l'Histoire (*Revue Européenne*, 1861).
 CLAVEL. — Les races humaines et leur part dans la civilisation.

APPENDICE.

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES RACES HUMAINES.

- BUFFON. — Histoire des animaux.
 LINNÉ. — *Systema naturæ*.
 BLUMENBACH. — *De generis humani varietate nativa*.
 MALTE-BRUN. — Précis de la Géographie universelle.
 VIREY. — Histoire du genre humain.
 A. DESMOULINS. — Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale, et de l'Afrique australe.
 BORY DE SAINT-VINCENT. — L'Homme (*homo*); Essai zoologique sur le genre humain.
 G. CUVIER. — Règne animal.
 LACÉPÈDE. — Histoire naturelle de l'Homme; — Géographie zoologique.
 DUMÉRIL. — Zoologie analytique.
 GERDY. — Physiologie médicale.
 BROU. — Essai sur les races humaines.
 MILNE-EDWARDS. — Éléments de Zoologie.
 IS. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE. — Sur la classification anthropologique (*Mémoires de la Société d'Anthropologie*, t. I).
 HOLLARD. — De l'Homme et des races humaines.
 DESCHAMPS. — Études des races humaines.
 POUCHET. — De la pluralité des races humaines.
 A. CASTAING. — Classification de l'Homme dans la nature (*Revue Orientale et Américaine*, 1862.)
 A. MAURY. — La Terre et l'Homme.
 A. BALBI. — Atlas ethnographique du globe.

PRICHARD. — Researches into the physical history of Mankind; — Histoire naturelle de l'Homme, trad. par M. Roulin.

W. LAWRENCE. — Lectures on physiology, zoology and the natural history of Man.

H. SMITH. — The natural history of the human species.

LATHAM. — The natural history of the varieties of Man; — Elements of comparative philology; — The varieties of the human species.

AGASSIZ. — Sketch of the natural provinces of the animal world and their relation to the different types of Man (*Types of Mankind*).

MORTON. — Excerpta from inedited manuscripts (*Types of Mankind*).

AITKEN MEIGS. — The cranial characteristics of the races of Men (*Indigenous races of the earth*); — Catalogue of human crania in the collection of the Academy of natural sciences of Philadelphia.

Ch. PICKERING. — The races of Man.

K. VOLLGRAFF. — Ethnognosie und Ethnologie.

TH. WAITZ. — Anthropologie der Naturvölker.

VAN DER HOEVEN. — Catalogus craniorum diversarum gentium.

D'OMALIUS D'HALLOY. — Les races humaines, ou Éléments d'Ethnographie.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

DÉFINITION ET BUT DE L'ANTHROPOLOGIE	Pages. 1
--	-------------

PREMIÈRE PARTIE.

APERÇU HISTORIQUE.

CHAPITRE I ^{er} . — PREMIÈRE PÉRIODE, S'ÉTENDANT DEPUIS BUFFON JUSQU'AUX TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE.	9
RÉSUMÉ.	32
CHAPITRE II. — SECONDE PÉRIODE, COMPRENANT LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES.	34
§ 1 ^{er} . Publications.	34
§ 2. Sociétés anthropologiques.	44
§ 3. Enseignement.	57
§ 4. Collections.	63
RÉSUMÉ.	69

DEUXIÈME PARTIE.

QUESTIONS GÉNÉRALES.

CHAPITRE I ^{er} . — PLACE DE L'HOMME PARMI LES ÊTRES VIVANTS.	71
§ 1 ^{er} . Règnes de la nature; Règne humain.	72
§ 2. Objections aux conclusions du paragraphe précédent.	78
§ 3. Conclusion.	89
CHAPITRE II. — UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.	94
§ 1 ^{er} . Monogénistes et polygénistes.	94
§ 2. Limites de la question; manière de la traiter.	99
§ 3. Définitions de l'espèce et de la race.	102
§ 4. Nature et étendue des différences entre les races végétales et animales; applications à l'Homme.	107
I. Nature des variations.	108
II. Étendue des variations.	110
III. Fusion et entre-croisement des caractères.	111
§ 5. Lois du croisement des espèces et des races végétales et ani- males; application à l'Homme.	113
§ 6. Objections adressées au monogénisme.	116
§ 7. Conclusion.	124

CHAPITRE III. — FORMATION DES RACES VÉGÉTALES ET ANIMALES; HÉRÉDITÉ ET MILIEU;	
APPLICATIONS À L'HOMME.	129
§ 1 ^{er} . Formation des races végétales et animales sans croisement entre races déjà existantes.	131
§ 2. Application à l'Homme.	138
§ 3. Objections aux conclusions du paragraphe précédent.	141
I. Action du milieu sur les animaux.	142
II. Action du milieu sur l'Homme.	150
§ 4. Conclusion.	158
CHAPITRE IV. — CANTONNEMENT PRIMITIF DE L'ESPÈCE HUMAINE; CENTRE DE CRÉATION HUMAIN.	162
§ 1 ^{er} . Distribution géographique des végétaux et des animaux. Centres de création multiples.	163
§ 2. Applications à l'Homme.	164
§ 3. Détermination approximative du centre de création humain.	171
CHAPITRE V. — ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE; L'HOMME FOSSILE.	173
§ 1 ^{er} . Données historiques; Kjøkkenmøddings et marais tourbeux du Danemark; cités lacustres.	173
§ 2. Coexistence de l'Homme et d'espèces animales éteintes ou émi- grées; l'homme quaternaire.	176
§ 3. L'homme tertiaire.	189
CHAPITRE VI. — PEUPLEMENT DU GLOBE; MIGRATIONS.	192
§ 1 ^{er} . Migrations par terre.	194
§ 2. Migrations par mer.	197
I. Polynésie.	198
II. Amérique.	200
§ 3. Conclusion.	205
CHAPITRE VII. — ACCLIMATATION.	206
§ 1 ^{er} . Acclimatation des plantes et des animaux.	210
§ 2. Applications à l'histoire de l'Homme.	213
I. Aptitude des races à l'acclimatation.	213
II. Action des divers milieux sur les races.	223
§ 3. Algérie.	230
§ 4. Conclusion.	237
CHAPITRE VIII. — ORIGINE DE L'HOMME; HOMME PRIMITIF; PREMIÈRES ORIGINES EURO- PÉENNES.	241
§ 1 ^{er} . Origine de l'Homme; l'Homme descend-il du singe?	241
Conclusion.	251
§ 2. Homme primitif.	252
Conclusion.	257
§ 3. Caractères de l'homme fossile européen.	257
§ 4. Premières origines européennes.	263

TROISIÈME PARTIE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES RACES HUMAINES.

	Pages.
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	273
CHAPITRE I ^{er} . — CARACTÈRES PHYSIQUES.....	279
§ 1 ^{er} . Caractères extérieurs.....	279
I. Taille.....	279
II. Proportions.....	281
III. Coloration.....	283
1° Races à teint blanc.....	285
2° Races à teint noir.....	286
3° Races à teint jaune.....	287
4° Races à teint rouge.....	287
IV. Couleur des yeux.....	288
V. Ensemble de la peau et de ses principales annexes.....	288
VI. Villosités, barbe, cheveux.....	291
VII. Traits de la face.....	293
VIII. Tronc et extrémités.....	294
§ 2. Caractères anatomiques.....	295
A. — Caractères ostéologiques.....	295
I. Tête osseuse.....	295
1° Caractères fournis par le crâne considéré isolément...	295
2° Caractères fournis par la face considérée isolément...	309
3° Caractères tirés de la tête osseuse considérée dans son ensemble.....	311
II. Squelette du tronc.....	316
1° Thorax.....	316
2° Bassin.....	316
III. Extrémités.....	318
1° Extrémités supérieures.....	318
2° Extrémités inférieures.....	319
B. — Caractères tirés des parties molles.....	319
I. Système nerveux; cerveau.....	320
1° Rapport entre les centres nerveux et leurs expansions..	320
2° Poids du cerveau.....	320
3° Forme générale du cerveau; régions encéphaliques....	325
4° Circonvolutions.....	326
5° Couleur du cerveau.....	330
II. Systèmes vasculaire et respiratoire.....	330
III. Système digestif.....	332

	Pages.
§ 3. Caractères physiologiques	332
I. Rapports du cerveau avec l'intelligence	333
II. Faits généraux de l'évolution organique dans l'ensemble des races humaines	343
1° Durée de la gestation	343
2° Allaitement	344
3° Puberté	344
4° Durée de la vie	346
§ 4. Caractères pathologiques	349
I. Considérations générales	350
II. Examen des faits	351
1° Généralité de la plupart des maladies	352
2° Immunités relatives	353
3° Modifications des immunités par suite d'un changement de milieu	354
4° Influence pathologique des races les unes sur les autres .	356
CHAPITRE II. — CARACTÈRES INTELLECTUELS	362
Considérations générales	362
§ 1 ^{er} . Langage	363
I. Importance et nature des caractères linguistiques	364
II. Rapports généraux des langues et des races humaines . .	370
III. Écriture	372
§ 2. Caractères sociaux	375
§ 3. Industries	387
I. Nourriture	389
II. Vêtements; parure	392
III. Logement	396
IV. Industries diverses; industries guerrières	397
CHAPITRE III. — CARACTÈRES MORAUX ET RELIGIEUX	400
§ 1 ^{er} . Caractères moraux	400
I. Propriété	402
II. Respect de la vie humaine	405
III. Respect de soi-même	406
§ 2. Caractères religieux	408

QUATRIÈME PARTIE.

RACES MIXTES.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES	433
CHAPITRE I ^{er} . — PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX DU MÉTISSAGE ENTRE LES RACES HUMAINES . .	437
§ 1 ^{er} . Du croisement entre races animales	437
§ 2. Du croisement entre races humaines	439

TABLE DES MATIÈRES.

569

	Pages.
I. Prétendue infécondité du croisement entre certaines races humaines.....	439
II. Formation actuelle de races métisses.....	441
III. Durée des races métisses humaines.....	442
IV. Races métisses humaines d'ancienne formation.....	447
CHAPITRE II. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES MÉTIS.....	450
§ 1 ^{er} . Inconstance des résultats du croisement.....	450
§ 2. Influence du père et de la mère.....	452
§ 3. Influence de la race.....	453
§ 4. Influence du milieu.....	457
CHAPITRE III. — RÉSULTATS GÉNÉRAUX DU CROISEMENT DES RACES HUMAINES.....	460
§ 1 ^{er} . Croisement des familles; mariages consanguins.....	460
§ 2. Croisement des races dans l'ancien monde.....	463
§ 3. Croisement des races dans le nouveau monde.....	470
§ 4. Origines européennes.....	480
§ 5. Moyen âge des races et des peuples.....	487
§ 6. Conclusion.....	491

APPENDICE.

APPLICATION DE LA MÉTHODE NATURELLE À LA CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	495
I. Nomenclature et classification.....	496
II. Rapports réels des races.....	500
III. Observations générales.....	500
IV. Observations relatives aux races mixtes.....	506
Conclusion.....	508
TABLEAU I ^{er} . Division de l'ensemble des races humaines en trois troncs.....	509
TABLEAU II. Races nègres pures ou regardées comme telles.....	510
TABLEAU III. Exemples de races mixtes se rattachant au tronc nègre.....	512
TABLEAU IV. Races jaunes pures ou regardées comme telles.....	513
TABLEAU V. Exemples de races mixtes se rattachant au tronc jaune.....	516
TABLEAU VI. Grandes races mixtes se rattachant plus ou moins au tronc jaune (ancien continent).....	518
TABLEAU VII. Populations à éléments juxtaposés (famille japonaise).....	519
TABLEAU VIII. Populations appartenant au groupe malayou oriental et leurs prin- cipaux rapports anthropologiques.....	520
TABLEAU IX. Grandes races mixtes se rattachant plus ou moins au tronc jaune (nouveau continent).....	523
TABLEAU X. Races blanches pures ou regardées comme telles.....	526

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

	Pages.
OBSERVATIONS.....	529

PREMIÈRE PARTIE.

Voir la note page.....	30
------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I ^{er}	530
CHAPITRE II.....	532
CHAPITRE III.....	533
CHAPITRE IV.....	536
CHAPITRE V.....	536
CHAPITRE VI.....	540
CHAPITRE VII.....	542
CHAPITRE VIII.....	543

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I ^{er}	546
CHAPITRE II.....	554
CHAPITRE III.....	556

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRES I, II ET III.....	557
APPENDICE.....	563



